



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









600019174S

226d.146

RAPIN-THOYRAS

SA FAMILLE, SA VIE ET SES OEUVRES

Tiré à trois cents exemplaires, sur papier vergé colle teinté,
dont cinquante exemplaires numérotés, contenant une seconde épreuve (avant la lettre)
du portrait de Rapin-Thoyras.

N° 11

RAPIN-THOYRAS

SA FAMILLE

SA VIE ET SES OEUVRES

ÉTUDE HISTORIQUE SUIVIE DE GÉNÉALOGIES

PAR

RAOUL DE CAZENOVE



A PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY

L'UN DES LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

rue Dauphine, n° 16

M D C C C L X V I

BODL. LIBR.
21 MAY 19'8
OXFORD



















Delinavit p. J. B. de la Motte

Sculp. Louis Thierin 1740.

Revisum per J. B. de la Motte 1740.











AVANT-PROPOS

*« Souviens-toi du temps d'autrefois; considère
« les années de chaque génération; interroge ton
« père, & il te l'apprendra, les vieillards, &
« ils te le diront. »*

(DEUTÉRONOME, ch. xxxii, v. 7.)

L'ÉTUDE que précèdent ces lignes n'avait d'abord pour but que de raconter la vie accidentée & d'apprécier les œuvres de l'historien célèbre qui en est le principal intérêt. Mais, parmi les nombreux documents, pour la plupart inédits, que nous avons compulsés, en vue de recueillir les traits épars ou ignorés de la vie de Rapin-Thoyras, nous en avons rencontré plusieurs, dont le contenu nous a, en quelque sorte, imposé l'obligation d'élargir le cadre de notre travail. Si le nom de Rapin-Thoyras a

fait oublier de nos jours celui de ses ancêtres, l'histoire s'en est souvenue ; les traces qu'ils y ont laissées ne sont pas sans gloire, & ces souvenirs nous ont paru dignes d'être rattachés à ceux qu'a laissés parmi nous leur plus illustre descendant.

Ce fut en écoutant le récit des exploits guerriers de ses pères & de leurs sacrifices pour leur religion, que le jeune Rapin prépara sa conscience aux devoirs, & son cœur à l'adversité ; qu'il connut les premiers exemples & qu'il reçut les premières leçons de cette foi fervente, de cette grandeur d'âme, de ce ferme courage, dont il donna depuis des preuves éclatantes. Le glorieux passé de sa race lui inspira le légitime orgueil de n'y point faillir ; l'histoire de sa vie tout entière témoigne assez qu'il a atteint son but.

Le culte austère & touchant des ancêtres, la religion du foyer, ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Rapin-Thoyras. Relâchés par des causes morales ou politiques, les liens de la famille n'ont plus ce ressort énergique qui reliait en un faisceau qui traversait les âges, ceux qui portaient le même nom, dans les veines desquels coulait le même sang. Ces traditions d'honneur, de patriotisme & de foi, qui se transmettaient avec le patrimoine, dans les familles que le privilège de la naissance ne relevait au-dessus des autres que pour leur servir d'exemple, se sont bien affaiblies de nos jours.

Si diminuées qu'elles soient, elles conservent encore assez de prestige & d'intérêt, pour que nous puissions espérer que le soin que nous avons pris de faire revivre ces traditions oubliées, ces souvenirs lointains d'un glorieux passé, ne soit pas jugé superflu. Plus d'un enseignement élevé, plus d'un exemple utile, se dégagent de ces annales d'une famille inébranlablement attachée durant trois siècles aux mêmes croyances religieuses, qui les a conservées fidèlement, à travers les vicissitudes de l'exil & de la persécution.

Une réaction favorable au passé se manifeste de jour en jour davantage au sein de notre génération, moins complètement absorbée dans la réalité du présent, quelles que soient d'ailleurs ses tendances utilitaires, que celles qui l'ont précédée au commencement de ce siècle. De nombreux travailleurs, les uns, vétérans éprouvés des sciences historiques, les autres, suivant de plus ou moins loin les maîtres dans les voies qu'ils ont ouvertes & tracées, remontant aux sources mêmes de l'histoire effleurées par leurs devanciers, vont demander aux manuscrits enfouis sous la poudre des bibliothèques, aux cartulaires dispersés des abbayes, aux vastes dépôts de nos archives, la confirmation des faits acquis à la science, ou de nouvelles lumières sur ceux qui sont contestés. Une foule de publications mettent en lumière le résultat de savants travaux, de patientes investigations, &

témoignent de la faveur renouvelée dont jouit
d'hui l'histoire & l'archéologie.

Les études biographiques font une partie importante de cet ensemble de recherches; à elles seules, elles ne pourraient constituer l'histoire, mais elles contribuent pour une large part à en affirmer les bases, à en éclaircir les détails. Quand on connaît la vérité sur les hommes, on est bien près de connaître celle des événements auxquels ils ont été mêlés. La connaissance exacte & approfondie des caractères & des passions des hommes qui ont fait l'histoire, si on peut s'exprimer ainsi, serait inappréciable, si elle pouvait être absolue, pour celui qui voudrait être l'historien des transformations politiques ou sociales auxquelles de tels hommes ont pris une part plus ou moins décisive.

Des études historiques, des biographies générales ou particulières, des mémoires longtemps inédits ont été publiés, en nombre déjà considérable, sur divers personnages plus ou moins célèbres du Protestantisme français.

Encouragés par l'exemple de tous, par les bienveillants conseils de quelques-uns de ces auteurs, nous avons essayé de marcher sur leurs traces. La personnalité de Rapin-Thoyras était insuffisamment connue. Les écrivains qui ont cité son nom dans leurs ouvrages, en ont parlé avec assez d'éloges, pour qu'un travail plus spécial & plus étendu sur cet historien eût sa place marquée dans cette galerie des

Protestants illustres, qui se forme & s'étend chaque jour.

La première partie de ce travail comprend les origines & les traditions de la famille de Rapin, son histoire en Savoie & en France, & la séparation en deux branches, dont l'une, demeurée fidèle à la foi catholique, resta attachée au sol natal, & dont l'autre, volontairement expatriée, prenant les armes pour la défense de la religion réformée, fut mêlée aux plus sanglants épisodes des guerres civiles qui désolèrent la France au xvi^e siècle. Les ancêtres de l'historien occupent la place la plus importante dans les premiers chapitres, mais ils la cèdent bientôt tout entière à leur descendant. Sa jeunesse & son âge mûr, sa carrière militaire & civile, ses ouvrages, son caractère, y sont l'objet d'une étude consciencieuse, que viennent éclairer & compléter une partie de sa correspondance inédite & quelques autres pièces, réunies sous le nom de *Lettres & Fragments poétiques* de Rapin-Thoyras. La *Généalogie de la famille de Rapin*, depuis l'an 1250 jusqu'au 1^{er} janvier 1864, sert, avec les *Pièces justificatives* qui l'accompagnent, comme de canevas à la partie historique & biographique de cet ouvrage. Enfin, un Appendice, sous le nom de *Postérité par alliances de Paul de Rapin, S^{gr} de Thoyras*, contient les généalogies des six familles issues des six filles de l'historien, généalogies dressées en 1792 & complétées jusqu'à nos jours.

Au reste, si cette étude sur la vie & sur les œuvres de Rapin-Thoyras ne devait avoir d'autres lecteurs que les membres des nombreuses familles qui, en Prusse, en Autriche, en Saxe, à Francfort, en Wurtemberg, en Danemarck, en Angleterre, en Suisse & en France, descendent aujourd'hui, directement ou indirectement, du célèbre historien, nous n'estimerions pas ce travail inutile, & nous nous tiendrions pour pleinement récompensés de nos peines.

Inspiré par le culte des souvenirs de famille, ce livre doit aux archives particulières des descendants de Rapin-Thoyras, la plupart des faits nouveaux ou peu connus qu'il renferme. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver parfois des détails qui paraîtraient superflus, ou même déplacés, dans un ouvrage destiné à une publicité plus étendue.

Qu'il nous soit donc permis d'offrir ici le témoignage de notre gratitude à ceux qui, par leur bienveillant concours, nous ont rendu plus facile la composition de ce livre, destiné à rappeler le souvenir d'un commun ancêtre: à M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin; à feu M. Dufour-Féronce, à Leipzig; à M. le baron de Maucier, président du Conseil aulique, & Grand-Chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, à Stuttgart; à madame Alexandre Gontard, née Gontard, à Francfort; à MM. E. de Coninck & J. de Jonquières, au Havre & à Copenhague; à M. le

comte Martin d'Arves, à Saint-Jean-de-Maurienne, qui ont bien voulu nous ouvrir leurs archives de famille, à toutes les personnes enfin, que nous ne pouvons nommer ici, mais qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils, & nous soutenir de leurs encouragements.

Un mot encore avant de finir.

Après avoir arrêté avec nous les conditions de l'établissement de ce livre, son format, ses caractères, son ornementation, ses divisions, après en avoir surveillé aux deux tiers l'impression, M. LOUIS PERRIN a succombé à une longue & douloureuse maladie, laissant après lui, comme homme & comme artiste, un vide qui ne se comblera pas dans le cœur de ceux qui l'ont connu. L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public est donc l'un des derniers dont M. LOUIS PERRIN se soit occupé; il a été continué & achevé par ses successeurs, suivant les instructions & les traditions du maître, au point de vue typographique & artistique, & à cet égard, son exécution serait peut-être irréprochable, sans l'inexpérience de celui qui l'a écrit, & les circonstances adverses au milieu desquelles son exécution matérielle s'est accomplie.

Lyon, 20 février 1866.



RAPIN-THOYRAS

SA FAMILLE, SA VIE ET SES OEUVRES



CHAPITRE PREMIER

Histoire d'une vallée des Alpes. — Une ville épiscopale au dix-neuvième siècle. — Les reliques de saint Jean-Baptiste & la cathédrale de Maurienne. — Légende de sainte Thècle & traditions de la famille de Rapin. — Vieux dictons. — Les Rapin & les tchèques de Maurienne. — La Réforme en Savoie. — Le corrier Rapin & ses descendants. — Séparation en diverses branches de la famille de Rapin au seizième siècle.



peu de distance de la frontière qui sépara longtemps la Savoie de la France, une vallée étroite & profonde s'ouvre sur le versant occidental des Alpes. De grands rochers, dont les larges assises disparaissent sous la sombre verdure des sapins, l'environnent de toutes parts. Des Alpes à l'Isère, une rivière ou plutôt un torrent la parcourt, heurtant ses flots rapides contre les innombrables rochers qui encombrant son lit. Souvent, à demi taries, les eaux du torrent semblent disparaître sous les blocs amoncelés ; mais parfois grossi par les pluies, & débordant ses rives, il précipite à travers la

plaine sa course impétueuse & terrible, & le paysan défolé se voit enlever en un clin d'œil le fruit d'un opiniâtre labeur.

A mesure que le voyageur avance dans ces lieux agrestes & mélancoliques, leur aspect devient plus sauvage, & si quelques hameaux, accrochés aux flancs de la montagne, ne montraient leurs maisons blanches à travers les pampres verts, on pourrait se croire encore aux temps reculés où le cri strident des aigles & le rugissement des bêtes fauves troublaient seuls le silence de ces profondes solitudes.

De loin en loin, sur un roc isolé qui domine le torrent, se dressent une tour à demi ruinée, un rempart démantelé. Ces débris, rongés par la vapeur humide qui sans cesse s'élève du fond de la vallée, ébranlés par le souffle du vent, s'en vont croulant chaque jour davantage, & ces restes de la féodalité disparue, disparaissent à leur tour, emportant avec eux le souvenir de leur destinée d'autrefois.

Vers le milieu de la vallée, l'horizon s'élargit; les parois presque verticales des rochers qui le bornent s'écartent, & l'azur du ciel, jusqu'alors rétréci par ces hautes cimes, apparaît plus vaste aux regards. Bientôt la route cesse de cotoyer les rives sinueuses du torrent & s'engage sous une longue avenue de hêtres séculaires. Les hameaux jusqu'ici dispersés se rapprochent, de hauts clochers dressent leurs tours, les maisons qu'ils dominent s'étalent en amphithéâtre sur les pentes des coteaux voisins, une ville apparaît dans ce désert.

Cette ville, c'est Saint-Jean de Maurienne; cet agreste pays que l'on vient de parcourir, c'est la vallée de Maurienne, primitif apanage d'Humbert *aux blanches mains* (1), berceau de l'illustre maison qui règne aujour-

(1) Humbert *aux blanches mains*, premier comte de Savoie & tige de cette maison souveraine, fils, selon les uns, de Bérold de Saxe, selon d'autres, issu d'un premier mariage d'Hermangarde qui épousa en secondes nocces le roi de Bourgogne Rodolphe III, reçut de ce prince, en récompense des services qu'il lui avait rendus, la Savoie & la Maurienne avec le titre de comte (1027). Conrad le Salique, héritier de Rodolphe, donna au comte Humbert une partie du Faucigny, le Bas-Chablais & le val d'Aoste. Ce fut le noyau primitif des Etats de la maison de Savoie.

d'hui sur l'Italie, ainsi que de celle dont nous raconterons les plus modestes annales. Ces ruines féodales qui dominent le cours accidenté de l'Arc, c'est Charbonnières, rasé par Henri IV, qui faillit trouver la mort sous ses murs; plus loin, la tour de Bérold, témoin neuf fois séculaire de l'invasion sarrazine; la Chambre, dont les puissants seigneurs s'intitulaient autrefois vicomtes de Maurienne (1); le Ribeaud, dernière demeure d'une princesse de la maison de Savoie. Cette étroite vallée des Alpes, enfermée dans sa formidable ceinture de montagnes inaccessibles & de cols infranchissables, si isolée qu'elle soit du reste de l'Europe, a cependant une histoire dont les premiers traits apparaissent contemporains des temps fabuleux.

Sans remonter, comme l'ont fait quelques auteurs, à l'an 114 du déluge, à Noë, à Japhet, & à ses établissements problématiques dans les Alpes, il est néanmoins historiquement prouvé que les âpres rochers de la Maurienne ont été peuplés bien avant d'autres contrées de l'Europe plus favorisées de la nature (2). Quelle que soit la fertilité relative de certaines parties du territoire de cette vallée, la terre y est en général trop avare de ses dons, le climat trop rigoureux, pour que les avantages d'un sol fertile & les attraits d'un climat exceptionnel puissent être invoqués en faveur du choix de ses premiers habitants. Cette préférence anormale & la rapidité avec laquelle ces lieux sauvages se peuplèrent, sont des faits dont la cause doit être cherchée tout entière dans la position géographique de la Maurienne.

C'est en effet par ses défilés, par le mont Genève, par le col du Galibier, par les vallées du Monefrier & de Valloires, qui ne sont que des

(1) Barbe d'Amboise, fille d'Hugues d'Amboise, comte d'Aubijoux, tué à Marignan, épousa Jean, comte de la Chambre, *vicomte de Maurienne*, qui testa en 1528. (Le père Anselme, *Généalogie d'Amboise*.)

(2) Le R. Esprit Combet, *De l'ancienneté, des noms, & de la situation du diocèse de Maurienne*, manuscrit édité par les soins de M. le comte Martin d'Arves, secrétaire du Comité d'Histoire & d'Archéologie de Saint-Jean de Maurienne.

replis de la Maurienne, que se sont précipitées sur l'Italie les hordes barbares des Gaules & de la Germanie. C'est par là qu'ont passé les Ostrogoths de Théodoric & les Huns d'Attila, les Bourguignons, les Lombards, & plus tard, les Sarrafins.

Chacune des incursions de ces hordes guerrières fut marquée par la dévastation & la ruine ; mais, en même temps, les peuplades vaincues se recrutaient parmi les envahisseurs. C'est ainsi que disparurent les uns après les autres les premiers établissements des Allobroges, des Garocèles & des Brunovices, & que se reformèrent ceux de tant d'autres peuplades qui furent dispersées à leur tour, & dont les noms obscurs ne sont connus que des seuls archéologues (1). Cette marche incessante des hommes du Nord vers les riantes contrées du Midi se continua durant le moyen-âge & pendant les premiers temps de l'histoire moderne, à travers la Maurienne, devenue le grand chemin de l'Italie.

A partir du quinzième siècle, l'histoire de cette vallée se confond avec celle des comtes de Savoie & de leurs puissants vassaux, parmi lesquels l'évêque de Maurienne était le plus redoutable & le plus indépendant.

Principale ville de ce petit pays, après que Suze, qui en était autrefois la capitale, eût été assujettie à l'autorité de l'évêque de Maurienne par le roi Gontran de Bourgogne, la ville épiscopale de Saint-Jean avait gardé, jusqu'à ces dernières années, l'aspect monacal que lui avait imprimé durant douze siècles la domination exclusive du clergé.

De vieilles murailles, hérissées de tours, dont la plupart croulaient sur des remparts qu'elles ne défendaient plus ; de longues rues étroites, sombres, irrégulières, où l'herbe croissait entre les pavés disjoints ; de vieux hôtels, montrant encore au cintre surbaissé de leurs portes massives l'écusson mutilé de leurs anciens possesseurs, demeures silencieuses,

(1) Les peuplades qui se succédèrent dans la vallée de Maurienne sont connues sous dix-huit dénominations différentes, d'après le curieux travail d'ou ces détails sont extraits : *De l'ancienneté, des noms, & de la situation du diocèse de Maurienne*, par le R. Esprit Combet.

mornes, murées comme les innombrables couvents dont les sévères façades se dressent encore à chaque pas; une population de prêtres & de chanoines, vivant de l'évêché & en peuplant les abords où semblait affluer toute la vie de la cité, tels étaient les caractères tranchés qui faisaient de la capitale de la Maurienne le type fidèle & inaltéré d'une ville contemporaine des derniers comtes de Savoie. Mais ces traits caractéristiques tendent de plus en plus à s'effacer, & disparaissent chaque jour par des causes trop connues & trop générales pour les rappeler ici.

En dehors de la tradition religieuse à laquelle Saint-Jean a dû son nom & sa célébrité, le seul fait un peu saillant de son histoire locale est l'élection d'un empereur d'Allemagne, Henri VII, duc de Luxembourg. Ce prince fut élu dans la cathédrale de Maurienne, au mois d'octobre 1310. La vénérable basilique dans l'enceinte de laquelle s'accomplit cette imposante cérémonie, est bien déchuée maintenant de sa splendeur d'autrefois; une inondation terrible la détruisit presque de fond en comble au quinzième siècle, & les armées nombreuses qui depuis traversèrent la ville, ont achevé l'œuvre de sa dévastation.

Les magistrales boiseries du chœur, un reliquaire d'albâtre, chef-d'œuvre de l'art patient du quinzième siècle, un cloître aux colonnettes géminées de marbre rose & d'albâtre azuré, dont l'élégante enceinte est chaque jour déshonorée par d'ineptes profanations qui finiront par la détruire, sont aujourd'hui les seuls vestiges de la grandeur passée de cet antique édifice.

Au temps de Grégoire de Tours, Saint-Jean était appelée *Mauriana*. Selon la tradition, cette ville, dont le nom cité pour la première fois dans les *Chroniques* de saint Grégoire, a exercé en vain la sagacité des étymologistes, aurait été, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une ville fortifiée, entourée de hautes murailles, défendue par une garnison nombreuse & aguerrie. Annibal, après le passage des Alpes, vint en faire le siège. La ville fut prise, mais avant que leur chef pût s'en rendre

maître, trente mille Carthaginois trouvèrent la mort sous ses remparts (1).

A partir de ce siège mémorable, auquel il faut accorder la même créance qu'à cet hyperbolique emploi du vinaigre au moyen duquel le fils d'Amilcar dissolvait les roches alpestres, une obscurité profonde plane sur les destinées de la ville de Maurienne jusqu'à la translation dans ses murs des reliques de saint Jean-Baptiste.

Ainsi que bien d'autres au moyen-âge, cette cité a dû son importance & son développement à ce monument religieux autour duquel la foi catholique multiplia les miracles. Le bruit de ces prodiges se répandit parmi les nations voisines & l'affluence sans cesse renouvelée de nombreux pèlerins, accrut bientôt la prospérité & la population de la cité de Maurienne. Saint Gontran régnait alors en Bourgogne & son autorité s'étendait jusqu'aux Alpes; au bruit des merveilles accomplies par les reliques du Précurseur, il envoya des seigneurs de sa cour vérifier les faits qui ont éveillé sa pieuse curiosité. Les officiers du roi lui rendent compte de leur mission, & reçoivent bientôt de ce prince l'ordre de construire avec magnificence une église destinée à renfermer les dépouilles sacrées. Ainsi s'éleva la cathédrale de Maurienne. L'archevêque de Vienne vint la consacrer vers l'an 565, Gontran nomma un évêque, pourvut l'évêché de larges revenus (2), & la nouvelle cité épiscopale,

(1) *De l'ancienneté, &c., du diocèse de Maurienne*, p. 23.

(2) Cette dotation de l'évêché de Maurienne, désignée sous le nom de *terre commune* de Maurienne, était très considérable. La ville de Suze & ses environs en faisaient partie. Dans la vallée même, des sommets des montagnes du Dauphiné jusqu'au delà de l'Arve, du pont d'Hermillon jusqu'à l'extrémité de la vallée de Valmenier, tout le pays relevait de l'évêque. Du nord au midi, la *terre commune* comprenait la ville de Saint-Jean, les communes de Jarrier, Fontcouverte, Villarembert, Montricher, Albane, Valloires, Valmenier, &c.; & en deçà de la rivière d'Arve, Epierre, Argentine, la Tour de Clusaz dépendaient encore du siège épiscopal. Riche & redouté, l'évêque ne relevait que de Rome, il traitait de puissance à puissance avec les princes voisins, créait des nobles, rendait la justice à tous les degrés. Après quelques siècles de cette prospérité croissante, temporairement troublée par les invasions des Barbares au septième siècle, celle des Sarrafins trois cents ans plus tard commença la décadence de l'évêché de Maurienne. L'évêque fut martyrisé par les infidèles, la ville épiscopale deux fois dévastée. Les habitants en avaient à peine relevé les

déformais connue sous le nom de Saint-Jean, prit bientôt rang parmi les premières villes du royaume de Bourgogne.

Ce n'est point ici le lieu de discuter l'authenticité de ces célèbres reliques auxquelles le roi Gontran donna pour reliquaire une cathédrale & un évêché. Ossements desséchés dans lesquels on a cru reconnaître le pouce & les deux doigts de la main droite du Précurseur, de cette droite menaçante dont, au désert, il maudissait l'orgueil pharisaïque, ces reliques qu'abritent encore aujourd'hui les voûtes de la cathédrale de Maurienne, transportées de l'Orient dans ces profonds replis des grandes Alpes, n'ont rien perdu de leur prestige. Leur authenticité est attestée par un imposant faisceau de témoignages recueillis & accumulés pendant douze siècles, depuis Grégoire de Tours jusqu'à Martin V qui les visita en 1418, en revenant du Concile de Constance, & depuis Martin V jusqu'à nos jours. Il ne nous appartient pas de contrôler la valeur de ces titres dont quelques-uns remontent au douzième siècle, il suffit de constater ici leur existence & leur but, en nous faisant, sous toutes réserves de croyance & de foi, l'écho fidèle de traditions séculaires.

Entre toutes les légendes qui servent d'histoire à Saint-Jean de Maurienne, la plus intéressante & la plus vraisemblable est celle qui se rapporte à la translation de ces reliques sacrées, gloire & palladium de la cité. Si l'on s'étonnait de la voir ici racontée, il nous suffira de dire dès à présent que cette légende est intimement liée à l'histoire traditionnelle de la maison de Ratin (1).

murailles que Conrad le Salique apparaît avec son armée : la ville est prise d'assaut, les murailles rasées de nouveau et les domaines de l'évêché réunis à ceux de l'évêché de Turin. En 1327, les comtes de Savoie se font associer à la puissance temporelle des évêques, à la faveur de l'insurrection générale des sujets épiscopaux sous Aymon II de Miolans. Ce ne fut guère qu'en 1570, sous l'épiscopat de Pierre de Lambert qui releva la cathédrale & son palais de leurs ruines, que les évêques de Maurienne recouvrèrent quelque partie de l'antique splendeur de leur siège. (Voy. Angley, *Hist. des évêques de Maurienne*, & Combet, *De l'ancienneté*, &c.)

(1) *Notice sur sainte Thècle, qui a apporté en Maurienne les reliques de saint Jean-Baptiste*, par M. A. (Angley), Chambéry, imprimerie du gouvernement, 1840. Broch. in-12 de 39 pag.

Sainte Thècle, ou sainte Tigre, née dans le diocèse de Maurienne, ne doit pas être confondue

Dans l'une des plus populeuses paroisses de la Maurienne, à Valloires, vivaient au milieu du sixième siècle, deux sœurs appartenant à une riche & noble famille. L'une d'elles, nommée Thècle ou Tigridie avait consacré à Dieu sa virginité & se livrait, toute jeune encore, aux plus austères pratiques de la dévotion. Deux moines, qui au retour d'un voyage en Terre-Sainte passaient à Valloires & se disposaient à aller jusqu'en Ecosse pour évangéliser les sauvages peuplades de cette contrée, reçurent l'hospitalité chez les deux pieuses sœurs. Les voyageurs racontent leur pèlerinage aux Saints-Lieux & glorifient, avec l'enthousiasme de la foi, les miracles qui chaque jour s'accomplissent sur la tombe où sont déposés les restes du Précurseur, arrachés par la piété des fidèles d'Alexandrie à la sauvage fureur de Julien l'Apostat. L'imagination de la jeune Thècle s'enflamme d'un saint zèle, elle veut conquérir pour son pays quelque partie de ces reliques bénies & après plusieurs jours de jeûne & de prières, prenant congé de sa sœur, accompagnée d'une seule suivante, elle part pour l'Orient. Elle traverse Rome, elle franchit les mers, elle arrive au but de son voyage : mais épuisée de fatigues, ses forces & son courage l'abandonnent à la fois. Dans le sentiment de son humilité & de sa faiblesse, elle se croit indigne de la faveur à laquelle elle aspire, & pendant deux années, n'osant formuler sa requête, elle se livre auprès du saint tombeau au jeûne, à la pénitence, à l'oraison. Au bout de ce terme, la pieuse vierge, rassemblant son courage, va trouver l'évêque & les notables habitants d'Alexandrie & implore de leur libéralité chrétienne quelque fragment des reliques de saint Jean. Ses supplications ne rencontrent qu'un dédaigneux refus. Thècle déçue, mais non découragée, ne perd point toute espérance, elle fait vœu de ne quitter

avec une sainte du même nom, originaire d'Icône en Asie-Mineure, vierge convertie par saint Paul, dont l'histoire apocryphe se trouve dans le *Spicilegium patrum sæculi primi*, publié à Oxford, en 1698, par Ernest Græbe, & dont l'Eglise catholique célèbre la fête le 23 septembre. M. Saint-Marc-Girardin a paraphrasé cette touchante histoire dans ses *Mélanges de littérature & de morale*, t. II, p. 79.

Alexandrie qu'après avoir obtenu l'objet de ses désirs; elle redouble d'austérité, de prières, de macérations, son faible corps s'épuise, elle va succomber... quand « d'une manière miraculeuse », ses vœux ardents sont exaucés : Thècle se voit en possession de ce qu'elle a tant désiré. Renfermant les précieux ossements dans une boîte d'or, la vierge, chargée de sa conquête, reprend joyeuse, le chemin de l'Europe. Après un long & pénible voyage, semé d'incidents étranges, tels qu'en présentent la plupart de ces vies merveilleuses des saints, Thècle rapporta en Maurienne les reliques célèbres qui ont béatifié la sainte & illustré son pays.

On montre encore dans la montagne du Roncherai, qui avoisine Saint-Jean, une excavation profonde & d'un abord difficile. C'est là que la tradition place la dernière demeure de sainte Thècle qui s'y retira peu après son retour d'Alexandrie pour s'y livrer en paix aux pratiques austères de la vie cénobitique. Ce fut là qu'elle rendit son âme à Dieu, entourée de la vénération des fidèles, après avoir donné à l'église de Maurienne « la terre appelée Valloires, ainsi que la cure & tout ce qui était en son pouvoir (*sub ejus regimine*) dans cette localité (1). »

Telle est la légende de sainte Thècle. Dans ces pages que nous avons consacrées aux origines de la famille de Rapin, nous ne pouvions passer sous silence la tradition qui de temps immémorial & à travers la nuit obscure de six siècles de moyen-âge, rattache cette famille à celle de la vierge de Valloires.

Nous avons cherché sur les lieux mêmes, à commenter cette tradition; les lignes qui suivent sont le résultat de cette forte d'enquête, dans la-

(1) *Tradidit ipfius ecclefiæ villam Vallociæ nomine, cum presbyteratu & cum omnibus quæ ibidem sub ejus regimine habere videbatur.* (Les Bollandistes au 25 juin, n° 13.)

La légende de sainte Thècle est écrite dans le grand Bréviaire de la cathédrale de Saint-Jean, rédigé entre le treizième & le quatorzième siècle pour l'usage du chapitre; en 1512, le cardinal Louis de Gorrevod plaça dans le nouveau Bréviaire du diocèse de Maurienne, imprimé par ses soins en caractères gothiques, l'office de cette sainte au 25 juin, le lendemain de la nativité de saint Jean-Baptiste, date traditionnelle de la mort de sainte Thècle. Ces huit leçons sont d'une prose si naïve qu'elles nous ont paru mériter d'être reproduites dans les *Pièces justificatives*, n° 2.

quelle nous avons eu pour guide un travail plein d'érudition & d'intérêt sur la paroisse de Valloires (1).

Parmi les anciennes familles nobles de la Maurienne, peut-être venues de la campagne de Rome, fuyant la persécution sous Néron, celle des Rapin est sinon la plus illustre, au moins la plus ancienne. En 1692, ses descendants prétendaient prouver par les titres nombreux qu'ils possédaient encore, huit ou neuf cents ans de noblesse. De temps immémorial, le fief de la Chaudane en Valloires était le patrimoine de leurs ancêtres, & la tradition place le lieu de naissance de sainte Thècle sur l'emplacement même du vieux manoir dont les ruines, aujourd'hui dévastées, se dressaient naguère en une masse imposante.

Dans les premières années du dix-septième siècle, sur un rocher coupé par les Sarrafins dans le but de dessécher l'étroite plaine où s'élève aujourd'hui le village de Place, de l'autre côté du chemin qui conduit aux Villards, & en face de leur demeure féodale, les Rapin élevèrent une chapelle en l'honneur de sainte Thècle. Dans plusieurs titres, les seigneurs de la Chaudane se faisaient gloire d'être de la même race que la sainte de Valloires, & prétendaient avoir hérité d'elle les droits seigneuriaux qu'ils possédaient dans le pays. Quoi qu'il en soit, la fondation de cette chapelle dans ce lieu solitaire & retiré, le soin pieux avec lequel elle a été deux fois relevée de ses ruines par les habitants de la vallée, les souvenirs qu'ont laissé dans le pays de Valloires les Rapin de la Chaudane, souvenirs qui touchent à la légende & se confondent avec elle, viennent fortifier de quelque apparence l'histoire traditionnelle de ces prétentions.

Quelle que fut, du reste, l'antiquité de leur race (2) les seigneurs de la

(1) L'abbé Truchet, *Notice sur Valloires*, publiée dans le premier bulletin des *Travaux de la Société d'histoire & d'archéologie de la province de Maurienne*, 1859, pp. 3 & 38.

(2) « Nous pouvons prouver par nos titres plus de quatre cent cinquante ans de noblesse, » écrit à Jean de Rapin, baron de Mauvers, le 3 novembre 1666, Claude-Ferdinand de Rapin, son

Chaudane ne furent pas abondamment pourvus des biens de ce monde, au moins après les guerres des seizième & dix-septième siècles qui dévastèrent la Savoie. C'est ce que font supposer ces vers composés par l'un d'eux vers cette dernière époque, boutade où l'énergie de l'idée compense l'incorrection de la forme :

Pour n'avoir sans besoin su prendre
On voit tomber cette maison ;
Si l'effet eut suivi son nom ,
Elle auroit de quoi se défendre (1).

De nos jours encore, les vieillards du pays racontent que les dimanches & les jours de fêtes, alors qu'il s'agissait d'aller entendre la messe à l'église de Place & de tenir son rang, l'aîné des frères Rapin endossait l'habit de velours & le pourpoint de soie qu'il avait hérité de son père, & allait s'asseoir au banc seigneurial. Il assistait dévotement au commencement de l'office, puis, quittant l'église & revenant à la Chaudane, il passait l'habit à son second frère qui courait au village, prenait sa part du culte & cédait bientôt sa place avec l'unique habit qu'ils possédaient en commun, au cadet des Rapin qui rapportait l'absoute au manoir.

parent, juge de la cité de Saint-Jean de la Maurienne » & présentement je vous envoie assez de titres pour prouver la vôtre. »

Elle fut prouvée en effet, & l'arrêt qui maintint dans leur noblesse héréditaire Jean de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, & ses frères Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, & Charles, seigneur du Rabeau, fut inscrit quatre ans plus tard (21 mars 1670) dans les registres dressés à Montpellier par ordre de Bazin de Bezons, intendant de Languedoc. Livrés aux flammes en 1793, ces registres furent détruits; le sommaire des *Maintenues* de la noblesse de Languedoc qui y étaient inscrites, se trouve dans les *Preuves fugitives* du marquis d'Aubais. Pour ce qui concerne les Rapin, une seconde recherche de la noblesse, faite à Montauban, en 1697, par l'intendant Sanfon, donna lieu à un jugement du 14 mars, qui confirmait le jugement de M. de Bezons. Cette autre *Maintenue* se trouve à la Bibliothèque impériale, *Maintenues* ou *Armorial de Montauban & d'Auch*, t. I, f° 3 & seq., n° 439. Voy. aux *Pièces justificatives*, n° 8 & 9.

(1) *Mémoires de la famille de Rapin*, manuscrit rédigé par Charles de Rapin-Puginier, frère aîné de l'historien Rapin-Thoyras, dont l'original est en la possession de M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin. *Inventaire général*, n° 687.

Il est assez difficile de concilier ce désintéressement des Rapin & leur fière pauvreté dont témoignent les lignes qui précèdent, avec la sentence de réprobation dont la haine ou la crainte des évêques de Maurienne les avait frappés. A la fin du dix-septième siècle, on voyait encore dans l'une des salles du palais épiscopal de Saint-Jean, cette inscription significative que le temps avait presque effacée, bien qu'elle eût été profondément gravée dans la pierre (1) :

CAVEANT SUCCESSORES NOSTRI A FAMILIA RAPINORUM.

Quelque symptôme du mouvement religieux qui eut pour conséquence, au seizième siècle, l'expatriation de plusieurs membres de cette famille, avait-il déjà porté ombrage au zèle catholique des évêques ? Ou bien, dans cet avertissement que chaque titulaire du siège épiscopal avait reçu de son prédécesseur pour le transmettre à celui qui lui succédait, ne fallait-il voir qu'un singulier témoignage de l'existence de ces luttes d'influences locales entre la noblesse & le clergé, luttes si fréquentes au moyen-âge, qui auraient longtemps divisé le chapitre de Maurienne & les syndics de la noblesse souvent choisis parmi les Rapin ?

Quoi qu'il en soit, la pierre sur laquelle l'inscription était gravée, a depuis longtemps disparu du palais épiscopal : l'origine précise de la rivalité dont elle attestait l'existence & préconisait le remède, est demeurée inconnue ; mais le fait de cet antagonisme est caractéristique ; il établit, à n'en pouvoir douter, le crédit & l'influence dont cette famille jouissait alors dans son pays.

Avant l'époque où les Rapin, syndics de la noblesse, se faisaient redouter du clergé de Maurienne, les idées religieuses qui ont précédé le grand mouvement de la Réforme, n'avaient fait encore qu'effleurer les populations de ces contrées. Peu de pays furent moins accessibles que la Savoie

(1) *Mémoires de la famille de Rapin.*

au progrès religieux, nulle part peut-être les principes & la discipline de l'Eglise romaine n'ont été plus fidèlement maintenus. Cependant, en 1375, des Vaudois, partis du Dauphiné, descendirent de leurs montagnes dans les vallées de la Savoie & tentèrent de prêcher l'Evangile parmi ces peuplades profondément ignorantes & entièrement dominées par le clergé. La résistance des Frères Prêcheurs (les Dominicains), alors les plus ardents ministres de l'inquisition, ne parvint pas à paralyser complètement les efforts des prédicateurs Vaudois, & le pape, alarmé des progrès qu'ils faisaient dans ces contrées, réclama le secours du roi de France. Le gouverneur du Dauphiné, à la tête de troupes nombreuses, marcha contre les hérétiques, ils furent écrasés, & le pays retomba plus que jamais sous le joug de l'Eglise romaine (1).

Mais dès l'origine de la réformation, de fréquents rapports s'établirent entre Genève, devenue plus tard sous Calvin la Rome protestante, & les vallées des versants italiens des Alpes, peuplées par ces Vaudois, pieux & fervents dépositaires de la foi des premiers siècles.

Placée entre la Suisse & l'Italie, la Maurienne, qu'avaient traversée les légions de César marchant à la conquête des Gaules & de la Germanie, devint à cette époque la voie par où passa une autre armée plus humble & moins nombreuse, mais non moins ardente, marchant à une plus noble conquête, celle des âmes à Christ par l'Evangile.

Les jeunes chrétiens des vallées qu'une vocation d'en haut appelait au saint ministère, allaient demander au collège fondé par Calvin l'instruction pastorale que leur pays ne pouvait leur donner. Leur caravane studieuse s'engageait dans les défilés des montagnes de la Savoie; le sac au dos, le bâton du pèlerin & du missionnaire à la main, ils distribuaient sur leur passage des bibles & des livres religieux, animés du zèle de propagande qui caractérisait les chrétiens de ces temps-là. Manoirs & chaumières s'ouvraient tour à tour devant les jeunes voyageurs qui,

(1) Vely, Villaret & Garnier. *Hist. de France*, t. X, p. 337.

assis au foyer hospitalier des habitants du haut pays, parlaient, avec un pieux enthousiasme qu'ils savaient communiquer à leurs auditeurs, des grandes choses qui s'accomplissaient dans l'Eglise renouvelée. Les Saintes-Ecritures furent lues & méditées dans ces solitudes où jusqu'alors elles n'avaient jamais pénétré, & il y a peu d'années, on retrouvait encore en Maurienne & en Tarentaise de vieilles & vénérables éditions de la Bible, échappées aux bûchers de l'inquisition, & paraissant contemporaines des premiers temps de la réformation.

Les commencements de l'Evangile en Maurienne datent aussi de cette époque. Le souffle de la Réforme se répandait partout, ici modifiant profondément les croyances traditionnelles de tout un peuple, là, faisant quelques hommes isolés, adeptes inconnus ou quelquefois martyrs des nouvelles doctrines. Cet esprit du seizième siècle, armé d'une irrésistible puissance, pénétrait dans les replis les plus cachés du monde chrétien, dans les retraites en apparence les plus inaccessibles de la superstition & de l'erreur, & portait la lumière & la vie là où il n'y avait qu'ignorance & que ténèbres.

C'est ainsi que ces vallées des Alpes, soumises à la maison de Savoie, si dominées qu'elles fussent par le clergé, étaient néanmoins alors travaillées par des besoins religieux longtemps comprimés, par des aspirations plus ou moins définies vers une réforme des abus qui dévoraient l'Eglise, vers des croyances plus fermes & plus claires. Le syndic de Genève, Ami Porral, écrivait de Berne, en 1535 : « Le duc a beaucoup d'affaires au-delà des monts en partie à cause de l'Evangile, car l'Evangile se répand par tout le pays, c'est une chose qu'il faut qu'elle aille en avant, en dépit des princes, puisqu'elle est de Dieu. »

Un adversaire acharné de la Réforme, l'évêque d'Aoste, signalait aussi ses progrès en jetant ce cri d'alarme : « De toutes parts nous recevons les nouvelles les plus déplorables, nos paroisses sont infestées de livres défendus. Les gens vont criant partout qu'il faut vendre les biens des prélats & des abbés pour nourrir les pauvres & les souffreteux ; quant à

payer les messes & observer le jeûne, on n'y pense guère (1) ». Cet appel à la répression de la liberté de conscience ne fut que trop entendu : douze gentilshommes savoyards, accusés d'hérésie, dénoncés par l'évêque Gazzini, furent décapités par ordre du duc Charles III, en 1529. Ce fut là le prélude de sanglantes exécutions.

Aussi de longues années s'écoulèrent-elles encore avant que la parole de Dieu fût librement prêchée dans la Maurienne, dominée par un clergé nombreux & puissant, terrifiée par les mesures de rigueur dont ses évêques prenaient l'initiative, & sur lesquelles enchérit encore le Parlement de Chambéry, institué par François I^{er}. Il fallut pour réveiller de leur affaïssement & de leur torpeur ces populations trop insouciantes des intérêts de leurs âmes, que par deux fois la main de Dieu s'appesantît sur elles.

Deux grands désastres avaient frappé Saint-Jean de Maurienne à un siècle de distance ; en 1439, une inondation terrible détruisit la ville de fond en comble ; les ravages du fléau furent si grands, qu'il fallut recourir à la charité de l'Europe catholique, pour relever de leurs ruines & l'église & la cité. Saint-Jean était à peine sorti de ses décombres, lorsqu'au milieu du seizième siècle, la peste vint de nouveau dévaster la malheureuse ville. Plongés dans l'abattement & le désespoir, les habitants décimés imploraient en vain la miséricorde divine, le ciel semblait sourd à leurs prières, le découragement s'emparait de leurs cœurs ; ce fut à cette heure d'angoisse que l'Evangile leur fut publiquement annoncé.

Un prêtre italien, Raphaël Bordeille, disciple de Luther, osa prêcher la Réforme jusque dans la cathédrale : Jésus mourant sur la croix pour le salut des pécheurs, Dieu amenant les hommes à la repentance par la souffrance & par l'épreuve, l'autorité des Saintes Ecritures remise au

(1) *Archives du Royaume*, à Turin. *Correspondance* de Pierre Gazzini, évêque d'Aoste. Lettre au duc de Savoie, datée de Rome, 12 juillet 1529. — *Hist. de l'Eglise de Genève*, par Gaberel, t. I^{er}, pp. 31 & 102 des pièces justificatives.

premier rang d'où l'avait fait déchoir le dogme de l'infaillibilité des papes & des conciles, telles étaient les principales doctrines que prêchait le moine réformateur. Ces salutaires leçons, ces paroles de consolation & de vie, entendues au milieu des angoisses de la mort qui frappait sans relâche, au milieu des déchirements de la maladie & de la douleur, ne furent point perdues pour tous. Ces cœurs affligés & brisés se tournèrent vers leur Sauveur & ils furent consolés.

Aussi ignorante peut-être que le peuple, mais supportant avec plus d'impatience le joug du clergé, la noblesse accueillit avec faveur les nouvelles doctrines. Mais bientôt après ces premiers progrès de l'Évangile, justement effrayés du danger que courait la foi romaine, dont la vacance du siège épiscopal avait mis le dépôt entre leurs mains, indignés de l'audace du novateur, ceux des chanoines de la cathédrale qui avaient échappé au fléau, dénoncèrent le prédicateur italien au Parlement de Chambéry. Atteint & convaincu du crime d'hérésie, Raphaël Bordeille parvint à s'enfuir, mais l'arrêt du Parlement fanatisé suivit son cours; solennellement dégradé de l'ordre de prêtrise, Bordeille fut brûlé en effigie devant la cathédrale de Maurienne, le Jeudi-Saint 1550 (1).

Les germes de rénovation religieuse déposés dans le cœur de leurs auditeurs par le moine italien & ses disciples, rencontrèrent dans leur développement extérieur une opposition violente, telle que l'on pouvait l'attendre de leurs adversaires (2). Aussi les rigueurs du Parlement &

(1) Grillet, *Dictionnaire géographique, historique & biographique de la Savoie*. Chambéry, 1807. Art. Saint-Jean de Maurienne. — Angley, *Hist. du diocèse de Maurienne*.

(2) Leurs efforts ne purent entièrement éteindre l'effet des prédications réformées. Outre le fait de l'existence actuelle d'anciennes éditions de la Bible & celui de l'évangélisation des montagnes, cités plus haut, il y avait une église à Chambéry dont la tradition a conservé le souvenir. Elle tenait ses réunions dans une maison de la rue Juiverie, & Calvin lui écrivit une lettre datée de Genève du 8 décembre 1563. En Maurienne, sur un haut plateau qui domine Saint-Jean, les habitants d'un village conservent le souvenir d'un temps où leur religion n'était pas la même qu'aujourd'hui. La tradition rapporte qu'un pasteur des vallées vaudoises s'y arrêta, fuyant la persécution, il prêcha la Réforme aux habitants, qui l'acceptèrent avec une foi assez vivante pour

l'intolérance du clergé eurent-ils pour effet de provoquer l'émigration de ceux qui, convertis à la foi nouvelle, préféraient l'exil au martyre. A cette époque la France n'était pas encore déchirée par les guerres de religion, & si les protestants y étaient en butte aux persécutions comme en Savoie, si les massacres de Cabrières & de Mérindol ensanglantèrent le Dauphiné bien avant l'explosion de la guerre civile, le pays était plus grand, les partisans de la Réforme plus nombreux & plus puissants, la carrière militaire était encore ouverte aux réformés & une ombre de liberté était laissée aux protestants français.

Divers documents nous montrent trois frères de la famille des Rapin, dont deux professaient la religion réformée, quittant leur pays natal & s'établissant en France sous le règne de François I^{er}.

Mais avant de raconter à quels événements leurs vies furent mêlées, il ne sera pas sans intérêt de passer rapidement en revue ceux qui, parmi leurs ancêtres & leurs parents, ont laissé quelques traces dans ce pays de Maurienne, dont la physionomie & l'histoire viennent d'être esquissées à grands traits.

Nous avons dit par quelles profondes racines cette antique race paraissait tenir au sol natal. De semblables légendes voilent les origines de plus d'une noble famille, nous ne sachons pas que l'on ait jamais demandé à telle illustre maison de France (1), de fournir les preuves irrécusables de sa parenté traditionnelle avec la Vierge Marie. Il n'eût pas été vraisemblablement plus facile aux membres de la famille de Rapin de justifier autrement que par une présomption séculaire, des liens qui

que le clergé de Saint-Jean ne parvint qu'au bout de longues années à extirper, par ses efforts, les racines de l'hérésie. Aujourd'hui encore, certains traits du caractère & de l'esprit de ces villageois, leur tendance à discuter des matières religieuses, montrent que ces souvenirs du passé ont laissé une profonde empreinte. (Note manuscrite communiquée par M. Hudry-Defnos, secrétaire de la *Société savoyenne d'Histoire & d'Archéologie*, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs mentions intéressantes des faits relatifs au mouvement de la Réforme en Savoie au seizième siècle.)

(1) La maison de Levis-Mirepoix.

rattachent leur maison à celle de sainte Thècle. Ainsi donc, sans insister davantage sur une filiation dont il serait impossible aujourd'hui de rassembler les preuves, il suffit d'établir que dès le douzième siècle, le nom des Rapin est mêlé aux annales de la Savoie & aux légendes du pays de Valloires (1) qui fut leur berceau.

En 1250, Humbert Rapin de Valloires était qualifié de *noble homme*, & ses descendants, feudataires de l'évêque de Maurienne, continuèrent à habiter Valloires & le château de la Chaudane.

Au quinzième siècle, on voit noble Antoine Rapin de Valloires, figurer comme témoin dans la constatation officielle d'un miracle dû aux reliques de saint Jean-Baptiste.

L'un de ses fils, messire Guillaume Rapin, est chanoine de la cathédrale de Maurienne, protonotaire apostolique, prieur d'Aiguebelle, de la Croix & de Bernex; noble Pierre Rapin de la Chaudane en Val-

(1) Valloires (*Vallis ovium*, *Volovium*), vallée profonde et étroite qui communique avec la France, du côté de Briançon, par le col du Galibier, était, avant la domination romaine, habitée par les Garocèles. La voie romaine qui traversait les Alpes était, d'après Simler, celle qui conduisait à Embrun par Suze, le mont Genève, col voisin du mont Cenis, Rama, aujourd'hui Saint-Clément, & Briançon. Cette voie était très fréquentée aux premiers siècles de notre ère, & traversait Valloires par le passage du Galibier. Au dixième siècle, les Sarrazins desséchèrent le lac qui couvrait la plaine où s'élève aujourd'hui le village de Place, le plus important de la commune. Ils construisirent probablement le château Saint-Pierre, dont les substructions se voient encore sur le rocher de ce nom, énorme bloc calcaire qui domine toute la vallée. Aux flancs de ce rocher est attachée la petite chapelle de Saint-Pierre, élevée sur l'emplacement traditionnel de la première église chrétienne de Valloires. Une autre tradition attribue une origine italienne à la population de cette province, répandue dans de nombreux hameaux : les Villards, les Clotz, la Ruaz, &c., qui dominent le village de Place où sont l'église & les écoles communales. Le costume étrange & pittoresque des femmes, costume qu'elles ne quittent jamais, dont la coupe est la même pour la simple paysanne que pour la riche fermière, ne différant que par le choix des étoffes, le nombre & l'éclat des bijoux, le patois fortement nuancé de locutions & d'accents italiens, l'humeur voyageuse des habitants, qui, presque tous, vont chercher en France un champ plus ouvert à leur esprit actif & industrieux, puis reviennent dans leurs montagnes arrondir leur patrimoine avec le produit de leur labeur, tous ces caractères & ces usages font de cette commune un type à part dans la Maurienne. Valloires ne compte plus aujourd'hui que mille sept cents habitants, répandus dans une vingtaine de hameaux. Sa population s'élevait à plus du double au dix-septième siècle. (L'abbé Truchet, *Notice sur Valloires*.)

loires, écuyer, autre fils d'Antoine, rend hommage au roi de France, entre les mains du sieur de Maugiron, lieutenant-général pour « ledit sieur Roy », en Dauphiné & en Savoie, le 23 février 1552. Pareil hommage avait été rendu par lui, en 1536 « sans préjudice des droits de l'évêque de Maurienne. »

En 1577 & le 16 décembre, son fils Pierre Rapin, seigneur de la Chaudane, juge corrier de l'évêché de Maurienne, obtint un arrêt du souverain Sénat de Savoie qui « relève la maison de Rapin de toute supposition de roture & la maintient es-privileges de noblesse. »

Ce Pierre Rapin, *corrier* & juge commun de Maurienne, joua un rôle assez considérable dans sa province. Les fonctions importantes dont il était revêtu, lui furent confiées par le comte de Challant, intendant de Maurienne, & confirmées par le chapitre « *sede vacante*, » en 1559, peu après que le traité de Cateau-Cambrésis eut forcé la France à évacuer la Savoie.

Choisi parmi les gentilshommes, le corrier, ou courrier (*correarius*), connaissait de tous les crimes & délits qui se commettaient dans la juridiction de l'évêché : il présidait à la construction & à l'entretien des routes, levant les tailles, ordonnant et percevant les amendes ; bras séculier de l'évêque, il était le gardien jaloux de tous les privilèges, de tous les droits, de toutes les immunités dont jouissaient l'évêque & son chapitre. Quelquefois même il intervenait entre eux pour faire observer les conventions jurées entre ces deux puissances. Lorsqu'il était *commun*, c'est-à-dire lorsqu'il instruisait & poursuivait les affaires, tant pour le comte que pour l'évêque, ses fonctions devenaient d'autant plus difficiles & délicates que de fréquents conflits s'élevaient entre ceux qu'il représentait. C'était à lui que revenait le soin de faire exécuter les sentences rendues par le juge-mage, à lui qu'étaient confiées les clefs de la ville. Il remplissait enfin les fonctions qui, de nos jours, sont dévolues au juge d'instruction. C'est à ces investigations judiciaires, plus difficiles & plus

pénibles dans ce pays sauvage & montagneux que partout ailleurs, que se rapportent ces vers d'un poème du temps :

Rapin courrier que vit naître Valoire
Reçoit & donne à Maurienne gloire.
Il fait les monts & leurs conditions,
Les honorant par ses commissions (1).

Durant vingt années, le corrier Rapin remplit les pénibles fonctions de sa charge avec un zèle infatigable, il rendit la justice avec une impartialité & une science de jurisconsulte qui lui valurent l'honneur d'être chanté dans les vers un peu rudes, mais caractéristiques, du poète mathématicien Peletier du Mans.

Le 22 février 1563, Pierre Rapin rendit hommage au duc Emmanuel-Philibert, tant pour ses biens que pour sa personne, dans la grande salle du palais de Chambéry, en l'assemblée des Etats de la noblesse & en présence des grands feudataires de la couronne de Savoie. Quelques années plus tard, la confiance du prince l'appela aux fonctions de commissaire aux vivres en la province de Maurienne. Il fut chargé d'organiser la levée des subsistances nécessaires à la cavalerie que le duc de Savoie envoyait en France au service du roi très-chrétien.

Pierre Rapin mourut en 1579, il fut enseveli dans le cloître de la cathédrale, & la pierre qui marquait sa tombe, arrachée avec tant d'autres aux murs du cloître profané, porte au dessous de l'écusson des Rapin une inscription latine que le corrier avait composée lui-même, inscription dont voici le sens :

*Ici repose noble seigneur Pierre Rapin de la Chaudane de Valloires, corrier
& juge de cette ville & de la Terre Commune, entré dans la voie où va
toute chair, le 8 novembre 1579 (2).*

(1) *La Savoye*, de Jacques Peletier du Mans, dédié à la duchesse de Savoie, Marguerite de France. Annecy, 1572. — Sur les attributions du *courrier*, voir aux *Pièces justificatives*, n° 4.

(2) Voir la gravure placée en cul-de-lampe. Cette pierre tumulaire est aujourd'hui entre les mains de M. le comte d'Arves, à Saint-Remy.

Dix ans plus tard, le connétable de Lesdiguières menaçait la Savoie ; le seigneur de Lathoud, tuteur des jeunes enfants de Pierre Rapin, défendit en leur nom les défilés de Valloires (1).

L'aîné de ces enfants, Guillaume Rapin, fut nommé, très jeune encore, en 1596, syndic de la noblesse de Maurienne qui reconnut ainsi les services du père dans la personne de son fils. Le frère du syndic, nommé Jacques « des gentils-hommes archiers de la garde de Son Altesse, » fut député, en 1638, par la noblesse de sa province, pour rendre hommage en son nom à la régente Christine de France, & au jeune duc Charles-Emmanuel.

Claude-Ferdinand Rapin, fils de Jacques, docteur es-droits, avocat au souverain sénat de Savoie, juge des appels de Saint-Jean, syndic, en 1637, de la noblesse de Maurienne, fut appelé de bonne heure au maniement des affaires publiques. La fermeté & l'élévation de son caractère, son intégrité, sa science précoce, firent revivre en Maurienne les souvenirs qu'y avait laissés son aïeul. Député de la noblesse à la cour de Turin, en 1646, Claude-Ferdinand Rapin rendit en quelque sorte héréditaires dans sa maison ces fonctions d'ordinaire dévolues aux chefs des premières familles de la Savoie. Il mourut, en 1672, sans enfants mâles, laissant deux filles dont l'aînée épousa un descendant des empereurs de Constantinople, Jean-Antoine de Comnène. La seconde fut mariée à un avocat de Chambéry, nommé Jean Bertrand, & son petit-fils, Claude-Ferdinand Bertrand, vendit, en 1755, à Mgr de Rosignan, évêque de Maurienne, le fief de la Chaudane (2). Cette terre seigneuriale, aujourd'hui dépecée entre divers habitants de la commune de Valloires, sortit ainsi de la famille des Rapin, après une possession plusieurs fois séculaire.

Claude-François Rapin, arrière petit-fils du syndic Guillaume Rapin, docteur es-droits, avocat au sénat de Savoie, comte des Cuines & Villards, jurisconsulte distingué, auteur de quelques ouvrages de droit &

(1) Angley, *Histoire du diocèse de Maurienne*, p. 314.

(2) L'abbé Truchet, *Notice sur Valloires*, p. 33.

d'histoire restés inédits, mourut à Saint-Jean, en 1776. Dernier mâle de la maison de Rapin en Maurienne, Claude-François de Rapin termine la liste des hommes remarquables qu'a donnés cette famille à son pays natal.

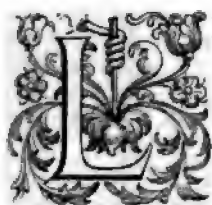
Les diverses branches qui la composaient encore au milieu du dix-septième siècle & qui s'éteignirent rapidement au commencement du siècle suivant, habitaient non seulement le château de la Chaudane, à Valloires, mais encore les maisons dites de Tybières & de Pont-Charra, à Saint-Jean de Maurienne; la Maison-Blanche, à Villard-Gondran; la Rapine, à Saint-Remy; le lieu des Granges, à Grésy; toutes avaient continué d'appartenir à la religion romaine. On sait qu'il n'en fut pas de même de la branche des Rapin qui s'établit en France, dans la première moitié du seizième siècle, la seule dont nous ayons à nous occuper désormais.





CHAPITRE II

Jacques Rapin protonotaire apostolique, aumônier de Catherine de Médicis. — Lettre de la duchesse de Savoie. — Commencement des guerres de religion. — Troubles de Toulouse en 1562. — Rapin négocie avec Fourquevaux. — Les conventions signées sont violées par les catholiques. — Massacre des huguenots. — Antoine de Rapin commande dans Montauban. — Progrès de la Réforme à Montpellier. — Beaudiné y est rejoint par Rapin & d'autres capitaines. — Combat de Saint-Gilles. — Rapin gouverneur de Montpellier. — On lui confie la garde du baron des Adrets. — Il est remplacé par le seigneur de Peraut. — Bataille de Gannat. — Philibert de Rapin, maître d'hôtel du prince de Condé. — Sa réputation parmi ses coreligionnaires. — Témoignage de l'historien de Thou. — Rapin porte le traité de paix de Longjumeau au Parlement de Toulouse qui refuse de l'enregistrer. — Il est arrêté, jugé sommairement, & décapité au mépris des ordres du roi. — Vengeance de Rapin! — Antoine de Rapin gouverneur de Montauban en 1568, y fait battre monnaie au nom des princes. — Sa conduite énergique. — Les vicomtes de Bruniquel & de Montclar le remplacent par Montclar le père. — Lettre des princes de Navarre & de Condé envoyant Rapin à la rencontre de Montgomery. — Rapin est nommé pour la troisième fois gouverneur de Montauban. — Lettres du prince de Condé, de l'amiral Coligny, de Henri de Navarre, à Antoine de Rapin, — Pierre de Rapin, fils de Philibert, ami & compagnon de Henri IV. — Les trois chemises du Béarnais. — Différend de Rapin & de Montbartier réglé par le roi en personne. — Hospitalité de Pierre de Rapin dans son gouvernement du Mas-Garnier. — Lettres du chancelier Pontchartrain, des ducs de Mayenne & de Rohan à Pierre de Rapin. — Le duc d'Épernon fait emprisonner le vieux gouverneur du Mas-Garnier. — Son fils Jean de Rapin lui succède dans ses fonctions. — Sa visite au célèbre pasteur Pierre Dumoulin. — Caractère de Jean de Rapin. — Ses descendants.



ES diverses branches de la famille de Rapin demeurées en Savoie étaient issues de Pierre Rapin, juge-corrier de l'évêché de Maurienne en 1559, troisième fils de Pierre Rapin de la Chaudane & de Guillaumaz d'Arves. Trois frères du juge-corrier, Jacques, Antoine & Philibert se distinguèrent à divers titres & se fixèrent en France ainsi que leurs descendants.

L'ainé, nommé Jacques, entra dans les ordres ; il hérita de la plupart des titres & bénéfices de son oncle, Messire Guillaume Rapin , & fut créé successivement chanoine de la cathédrale de Saint-Jean (1), vicaire-général de l'évêque de Maurienne, prieur de Bernex en Piémont, protonotaire apostolique. Il prêcha à Chambéry devant la cour, & l'éclat de son talent oratoire attira sur lui l'attention de la jeune duchesse de Savoie, Marguerite de France. Cette princesse le recommanda à Catherine de Médicis par la lettre suivante, dont l'original fut longtemps conservé dans la famille de Rapin :

« Madame ,

« Cognoissant les mérites du prothonotaire Rapin, l'un de Vos aulmoniers, s'étant bien suffisamment acquitté de son devoir en toutes les charges qui lui ont esté commises, ie Vous ay bien voutu escrire la pñte pour Vous supplié très humblement Madame, le vouloir havoir en ma Faveur pour recommandé en ce qu'il vous fera entendre qu'il aura befoing de Vre ayde & support. Il est personnage qui mérite beaucoup & voudrois bien luy faire cognoître l'affection que j'ai de luy portée suivant le témoignage que ie Vous fais de luy.

« J'adioutteray cette obligāon aux autres dont ie Vous en suis redevable & me recommandant très humblement a Vre bonne grâce, ie prie Dieu, Madame, Vous donner en fanté très heureuse & longue vie.

« De Verfeil ce xx^e iour de ianvier 1561.

« Vostre très humble & très obéissante sœur & subiecte.

« MARGUERITE DE FRANCE (2). »

(1) Les chanoines de la cathédrale de Maurienne étaient de hauts dignitaires ecclésiastiques. Ils tenaient dans le duché de Savoie un rang analogue à celui de nos chanoines de Saint-Denis. François I^{er}, roi de France, les ducs de Savoie Charles III, & Emmanuel-Philibert, le vainqueur de Saint-Quentin, se firent recevoir chanoines du chapitre de Saint-Jean. Soixante-cinq paroisses relevaient du siège épiscopal de Maurienne ; son chapitre se composait de douze bénéficiaires, de dix-huit chanoines & du doyen.

(2) *Inventaire général*, n^o 617 & 4. Cette princesse, fille de François I^{er}, née en 1523, protégea les lettres & les arts à l'exemple de son père. D'abord duchesse de Berry, puis duchesse de Savoie par son mariage avec le duc Emmanuel-Philibert, célébré en 1559, elle attira à l'Université de Turin les plus fameux jurifconsultes, & par sa douceur & sa charité, mérita de ses sujets le nom de *Mère des Peuples*. — Bouillet, *Dict. hist.*

C'était un titre assez élastique que cette dignité de protonotaire (1); à l'époque où vivait Jacques Rapin, le protonotaire répondait assez bien à ce type hybride du dernier siècle, l'abbé, qui tenait à l'Eglise par l'habit, à la Cour, par tout le reste.

Le protonotaire disait parfois la messe ; il tirait plus souvent l'épée, témoin le plus illustre de tous, le protonotaire de Foix, ce brillant duc de Nemours, qui ensevelit sa gloire précoce dans son sanglant triomphe de Ravenne.

Quoi qu'il en soit, homme d'église ou homme de cour, & probablement tous les deux, Rapin fit son chemin à la cour de France. Catherine résolut de se l'attacher en qualité d'aumônier, & par deux fois Jacques Rapin obtint du duc de Savoie le rare privilège de pouvoir demeurer au service d'une princesse étrangère. C'était là une faveur exceptionnelle que consacrerent des lettres-patentes en due forme (2), car les ducs de Savoie, jaloux de retenir leurs sujets dans leur pauvre pays, avaient édicté des lois sévères contre l'émigration qui menaçait de dépeupler leurs Etats. Et si Jacques Rapin conserva les nombreux bénéfices qu'il avait dans son pays natal, ce ne fut que par un effet de la faveur toute spéciale dont la duchesse Marguerite l'avait honoré.

Dans divers actes, l'aumônier de Catherine de Médicis se qualifie d'*Orateur du Roi*. Il est donc probable qu'il joignit à ses fonctions par-

(1) Les protonotaires apostoliques formaient originairement un collège de *douze notaires*, secrétaires de la chancellerie romaine, qui furent institués par le pape Clément I^{er}, pour écrire la vie des martyrs, assister aux canonisations & à certains consistoires. Appelés aussi *participans*, parce qu'ils participaient aux droits d'expédition de chancellerie, les protonotaires étaient admis au rang des prélats & avaient la préséance sur les abbés non consacrés; ils expédiaient certains actes tels que les brefs d'installation des papes que ne pouvaient minuter les simples notaires apostoliques. Avec le temps, cette institution primitive s'altéra, le titre de protonotaire fut concédé à de nombreux dignitaires ecclésiastiques & même laïques, & ne correspondit plus qu'à des fonctions honorifiques près le trône pontifical dont les titulaires n'étaient point obligés à résidence. — *DiA. de Trévoux*.

(2) Voy. *Généalogie de Rapin*, p. xviii, les lettres-patentes de congé accordées à Jacques Rapin par le duc Emmanuel-Philibert.

ticulières auprès de la reine-mère, celle de prédicateur de la cour, ou tout au moins qu'il fut admis quelquefois à l'honneur de prêcher devant le roi de France. Il est à croire qu'il pénétra assez avant dans les bonnes grâces de Catherine, mais eut-il quelque influence sur l'esprit de cette princesse ? Lorsqu'en 1567 il fut appelé à rendre compte de sa vie devant Dieu, eut-il à répondre devant le souverain Juge d'avoir été l'instigateur de quelques-unes de ces machinations perfides par lesquelles la Florentine trompa tour à tour ses amis & ses ennemis ? Nous aimerions mieux croire que fidèle au caractère sacré dont il était revêtu, Jacques Rapin effaya, au contraire, de ramener dans une voie plus droite & plus chrétienne l'âme perverse & corrompue de sa royale pénitente. Mais nul témoignage ne vient à l'appui de semblables conjectures, l'obscurité couvre les dernières années de la vie du protonotaire, on ignore même s'il mourut à Paris & s'il conserva jusqu'à la fin les fonctions d'aumônier de la reine. Le nom de ses frères, qui professant tous deux la religion réformée & la servant de leur épée dès leur entrée sur le sol de France, ne purent profiter du crédit dont leur aîné jouissait à la cour, revient seul désormais, & non sans éclat, sous la plume des historiens de ces temps de défordres & de troubles.

Les cris des huguenots massacrés à Vassy par ordre du duc de Guise, venaient de répondre, comme un écho sinistre, à ceux des protestants de Cahors, égorgés par Montluc. L'édit de janvier était ouvertement violé ; Condé, chassé de Paris, se déclare le chef des réformés ; la guerre civile éclate. Blois, Tours, Orléans, Poitiers, la Rochelle, Lyon, Montauban, Nîmes, Montpellier, d'autres villes encore, les premières du royaume par leur population ou leurs richesses, ouvrent leurs portes aux émissaires de Condé. De gré ou de force, elles deviennent protestantes. Seules, Paris, dominé par le Triumvirat (1), Toulouse, par son Parlement,

(1) On sait que le duc de Guise, le connétable de Montmorency & le maréchal de Saint-André, formèrent à l'instigation de ce dernier, en février 1561, une étroite alliance dans le but d'exterminer les hérétiques. Guise & Montmorency communiquèrent ensemble, & l'ancienne haine qui les

restent catholiques ; mais la capitale du Languedoc va être inondée de sang huguenot.

L'appel aux armes de Condé n'avait pas seulement retenti dans la France protestante ; bientôt se réunit autour de lui une brillante pléiade de nobles gentilshommes & de vaillants hommes d'armes : il en venait de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre, appelés à la défense d'une foi commune, il en était arrivé de la Savoie, de l'Italie, de l'Espagne ; ces derniers avaient quitté leurs patries d'où les avaient chassé la persécution religieuse, & étaient venus grossir les rangs des huguenots de France armés contre leurs oppresseurs.

Parmi ces exilés volontaires, se trouvaient les deux frères de l'aumônier de Catherine de Médicis, Antoine & Philibert de Rapin. Nous reviendrons plus tard sur ce dernier, l'une des plus illustres & des plus innocentes victimes d'un Parlement fanatique. Si les services que rendit Antoine de Rapin à *la Cause* (1), ne furent pas couronnés des palmes du martyr, du moins eut-il la gloire de verser son sang pour elle plus d'une fois pendant les vingt-cinq années durant lesquelles il la servit de ses talents & de son courage.

Les deux frères furent mêlés aux troubles qui ensanglantèrent la ville de Toulouse en 1562, & le nom de Rapin apparaît alors, pour la première fois, dans l'histoire de nos discordes civiles & religieuses.

séparait, se tourna toute entière contre les huguenots, qui donnèrent le nom de *Triumvirat* à cette alliance imprévue. Les trois triumvirs moururent de mort violente : le maréchal de Saint-André est tué à Dreux (1562), le duc de Guise, un an plus tard, est assassiné sous les murs d'Orléans par Poltrot de Méré, & le vieux connétable, frappé à mort par Robert Stuart, meurt sur le champ de bataille de Saint-Denis, en 1567.

(1) On désignait ainsi parmi les huguenots de France, particulièrement pendant la minorité de Henri de Navarre, le parti protestant tout entier. Lorsqu'après la Saint-Barthélemy, l'écho de l'indignation de l'Allemagne & de l'Angleterre, obligea la cour de France à alléguer quelque raifon d'Etat pour pallier ce massacre, on se faifit de Briquemault & de Cavagnes « ce dernier, dit Brantôme, chancelier de la Cause, » tous deux distingués dans le parti, & on ordonna leur supplice sous le prétexte d'avoir médité avec leurs coreligionnaires la destruction des catholiques & la mort du roi & de sa famille. — Drion, *Hist. chron. de l'Eglise protestante de France*, t. I, p. 135.

On fait comment commencèrent ces néfastes journées du mois de mai 1562. Les protestants de la ville de Toulouse, qui avaient dans le Parlement même, de nombreux (1), mais timides adhérents, députèrent vers le prince de Condé Pierre Hunaut, baron de Lanta, avec la mission de communiquer au prince un projet de soulèvement qui réduirait la ville sous son autorité. Condé approuva, promit son appui. D'Arpajon, Marchastel, d'Astorg-Montbartier, reçurent l'ordre de se porter sur Toulouse ; mais, soit lenteur de ces chefs, soit trahison de la part de ceux de la ville qui devaient leur transmettre le signal de l'attaque, les troupes de d'Arpajon (2) arrivèrent trop tard, & Monduc qui avait déjà arrêté & pris le vicomte de Bruniquel, leur barra le passage. Cependant, dans la nuit du 11 au 12, les huguenots de Toulouse s'étaient emparés des principaux points de la ville sans rencontrer aucune

(1) Après les troubles, le Parlement suspendit trente de ses membres de leurs fonctions comme suspects de calvinisme. — Dom Vaissète, *Hist. gén. du Languedoc*, t. V, p. 225.

(2) Antoine d'Arpajon, issu d'une illustre famille de France, petit-fils, par sa mère, du chancelier du Prat, donna de bonne heure des preuves de son attachement à la foi protestante. En 1561, le synode de Villefranche le pria de prendre sous sa protection les Eglises du Rouergue ; quelques mois après, il fut rejoindre Condé, mais ce prince, sachant le crédit dont jouissait d'Arpajon dans sa province, l'envoya dans le Midi avec la mission de lever de nouvelles troupes. Son indécision & sa lenteur, ou peut-être de faux avis qu'il recevait de Toulouse, firent manquer le coup de main qui devait livrer cette ville au prince de Condé. Après cet échec, d'Arpajon se retira auprès de Condé ; il fut tué à la bataille de Dreux.

Geoffroy de Cardaillac, seigneur de Marchastel, fut un des principaux chefs protestants dans le Haut-Languedoc. L'assemblée de Sainte-Foy lui donna le commandement des huguenots de cette province. Zélé pour sa religion, il n'avait aucune des qualités d'un général ; associé à d'Arpajon dans l'appui que ce chef s'était engagé à fournir aux huguenots de Toulouse, peut-être faut-il lui attribuer une part dans les hésitations & les retards qui donnèrent le temps aux troupes catholiques de couper le chemin de Toulouse aux réformés. Nous le retrouvons plus loin à Montauban, conseillant aux habitants l'abandon de leur ville & de leurs foyers. Il défendit Agen contre Montluc, retourna à Montauban, rejoignit Condé à Orléans, & depuis lors il n'est plus fait mention de lui.

Bernard d'Astorg, baron de Montbartier, d'une ancienne famille capitulaire de Toulouse, après l'échec de Toulouse, auquel il prit part sous les ordres de d'Arpajon, quitta la religion de ses pères pour embrasser le catholicisme. Il fut plus tard gouverneur du Masgarnier & nous le retrouverons à l'occasion d'un conflit qui s'éleva entre lui & Pierre de Rapin qui commandait la garnison de cette place. — Haag, *France protestante*, art. Arpajon, Cardaillac, Astorg.

résistance, tant les catholiques avaient été pris au dépourvu. Maîtres de la vie de leurs ennemis, mais confiants dans l'arrivée des renforts promis par Condé, les réformés préférèrent traiter. Cette modération les perdit. Le Parlement écrivit en hâte à Montluc (1), à Bellegarde & aux autres chefs catholiques qui tenaient la campagne. Ils accoururent à son appel. Par ses ordres, le tocsin emplît la ville du bruit de ses lugubres volées, les capitouls, dont les sages conseils avaient arrêté une première fois l'effusion du sang, sont destitués, jetés en prison & remplacés par les créatures du Parlement.

Pendant trois jours la ville de Toulouse est en proie au meurtre, au pillage, à l'incendie. Les nouveaux capitouls, à l'instigation des conseillers catholiques & dans le criminel espoir d'incendier le Capitole où les protestants s'étaient renfermés, font mettre le feu aux maisons voisines; leurs ruines entassées, abattues par le canon des huguenots, étouffèrent les flammes & empêchèrent l'incendie de se propager jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

A diverses reprises, mais sans succès, on avait essayé d'entrer en accommodement, les religionnaires se bornaient à réclamer l'exécution de l'édit de janvier & sûreté pour leurs personnes & pour leurs biens; mais ces justes demandes leur furent refusées (2).

Enfin, le 16, au soir, désespérant de forcer les huguenots dans leur retraite, les catholiques envoyèrent au Capitole le baron de Four-

(1) Ce célèbre chef de bandes, issu d'une branche de la famille d'Artagnan-Montesquiou, avait acquis une brillante renommée dans les guerres d'Italie, mais ses cruautés envers les protestants lui valurent le nom de *Boucher royaliste*. Lieutenant-général en Guyenne, en 1564, il se rendit la terreur des huguenots qu'il fit massacrer ou pendre par centaines, & reçut de Henri III le bâton de maréchal pour prix de ses exploits. Montluc a laissé des mémoires sur sa vie sous le nom de *Commentaires*, où il raconte dans un style incorrect, mais énergique, les hauts faits de sa carrière militaire sans prendre la peine d'atténuer la froide cruauté dont il fouilla sa gloire.

(2) Dom Vic & Dom Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*, t. V, p. 222. L'édit de 1562 portait que les religionnaires rendraient aux catholiques les églises dont ils s'étaient emparés dans les villes; mais leur garantissait le libre exercice de leur culte dans les faubourgs. Cet édit fut enregistré par le Parlement de Toulouse, le 6 février.

quevaux, gouverneur de Narbonne. Il s'entendit avec Rapin, l'un des chefs protestants qui tenaient encore dans l'Hôtel-de-Ville, & les négociateurs arrêterent ensemble les termes de la convention (1). Les huguenots devaient laisser leurs armes & toute l'artillerie dans l'Hôtel-de-Ville, & sortir de la ville; les catholiques leur donnant d'ailleurs toutes les sûretés nécessaires & consentant à une suspension d'armes jusqu'au lendemain matin. Rapin rendit compte à ses coreligionnaires du résultat de sa mission : à l'instigation du prédicateur Barrelets, il fut décidé que les conditions proposées seraient acceptées, & Fourquevaux rapporta au Parlement la convention fatale qui, signée de leurs chefs, livra les protestants désarmés aux poignards de leurs ennemis. La nuit se passa en prières solennelles au quartier des huguenots; avant le jour, de grandes troupes d'habitants, marchands, étudiants, femmes & vieil-

(1) Dans les *Mémoires de Montluc* (Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France), au livre 5, p. 248, il est dit que Rapin fut nommé par les huguenots de Toulouse, en mai 1562, pour conférer avec le sieur du Maffes, du côté des catholiques. Une note des éditeurs laisse présumer que ce négociateur était le même que le sieur Du Maffez, de la maison de Béon. De Thou, qui ne parle pas de Rapin, dit que du Maffes était guidon de la compagnie de Termes, & d'une famille de Guyenne. Par contre, il n'est pas question de Fourquevaux dans Montluc, & dans les biographies de ce personnage, il n'est pas fait mention du rôle conciliateur que lui attribue de Thou. Voici le passage des *Mémoires de Montluc* qui se rapporte à ce fait : « Le sieur du Maffes, qui déjà s'étoit départi de Rapin (ayant eu connaissance de la lettre par laquelle Montluc avertissait de son arrivée le premier président Manfencal) retourna devers lui pour lui montrer ladite lettre, lequel l'ayant vue, fut fort triste, disant au capitaine qu'ils se tenoient pour perdus, puisque j'étois si près. Ils avoient entendus que leur secours s'en étoit retourné à Montauban, mais les nôtres n'en avoient rien sceu. A la fin, ils se résolurent que le lendemain matin ils en reparleroient encore, & au même instant, s'allèrent préparer, sans que ceux de la ville en entendissent rien, enforte que ainsi que la nuit se formoit, il commencèrent à abandonner les remparts qu'ils avoient faits par les contours des rues. » Le matin, une heure avant le jour, un capitoul vient au devant de Montluc & lui apprend la sortie & la fuite des huguenots. « De quoy je fus bien marri, car s'ils m'eussent attendu, il ne s'en fut pas sauvé un couillon, & Dieu sçait si j'avois envie d'en faire belle dépêche & si je les eusse épargnés... » MM. les capitouls... se mirent à informer contre ceux qui étoient demeurés dans la ville & ceux qui avoient été pris à la sortie, & dès le lendemain, commencèrent à faire justice; & je ne vis jamais voler tant de testes que là. » Aveu significatif de la part du féroce Montluc, qui laisse soupçonner que ces sanglants massacres ont été plutôt atténués qu'exagérés par les historiens.

lards, quittèrent la ville ; la plupart des fugitifs furent la proie des bandes de Monduc qui tenaient la campagne & arrivaient en hâte à Toulouse, comme une meute à la curée. Quelques heures plus tard, les soldats huguenots, sans armes, fortaient à leur tour ; mais leurs derniers rangs n'avaient pas encore franchi la porte de Villeneuve, qu'ils furent assaillis par les catholiques excités par leurs chefs, qui voulurent venger ceux des leurs tombés dans la lutte sous le fer des huguenots. Au mépris de la foi jurée & de la convention signée, les soldats du Parlement se ruèrent sur des ennemis sans défense & les massacrèrent sans pitié. Les paysans catholiques achevèrent les blessés & en tuèrent un grand nombre ; le reste gagna Montauban, Castres, Puylaurens ; trois à quatre mille hommes blessés, meurtris, mourants, restèrent sur les routes, abandonnés sans sépulture ; les chiens dévorèrent leurs restes (1).

Depuis le 17 mai jusqu'au 29 octobre, deux cents personnes furent exécutées par ordre du Parlement, & environ quatre cents autres par

(1) Dans les Annales manuscrites de Toulouse citées par les auteurs de la *Biographie Toulousaine* (art. Manfencal), il est dit que le 17^e de mai 1562, les protestants furent repoussés par les troupes du roi, & qu'il en périt quatre mille cinq cents comptés, & que beaucoup d'autres furent massacrés. Une vengeance particulière paraît avoir été la cause première de cette sanglante hécatombe. Le capitaine Savignac, dont les deux frères, de Penne & de Cots, avaient été tués deux ou trois jours auparavant, voulut venger leur mort, & fit charger par ses cavaliers les derniers soldats huguenots qui fortaient par la porte de Villeneuve. Une fois que le sang eut coulé, il ne fut plus possible d'arrêter les soldats catholiques ; les paysans accoururent & le carnage devint horrible. (Voy. *De Thou* & *Mém. de Montluc*.) — Trois siècles nous séparent de cet épouvantable massacre qui précéda de dix ans la Saint-Barthélemy. L'histoire avait stigmatisé la tuerie de Toulouse à l'égal de celle de Paris, & cependant il s'est trouvé de nos jours un prélat assez imprudent pour en rappeler le sanglant & déplorable souvenir. On sait que Mgr Dupré, archevêque de Toulouse, a publié récemment un mandement que l'on n'a pas oublié, ordonnant un jubilé solennel d'actions de grâces en mémoire des néfastes & sinistres journées de mai 1562. La presse tout entière s'est émue ; une polémique ardente s'est engagée ; les organes du catholicisme ont gardé le silence, ou moins bien inspirés, ont risqué une mesquine & impossible justification d'une impardonnable erreur. Il suffit de rappeler cette protestation unanime dont la presse française a accueilli le mandement de Mgr de Toulouse, pour constater le progrès de la liberté de conscience, & malheureusement aussi le déplorable aveuglement de quelques hommes qui s'affirment pourtant les ministres du Dieu d'amour & de charité. (Voir le *Journal des Débats* du 7 avril 1862, & la brochure publiée à Toulouse, en 1862, sous ce titre : *Jubilé commémoratif du 17 mai 1562*.)

contumace. Il est plus que probable qu'Antoine de Rapin, que nous retrouvons peu après à Rabastens avec d'autres capitaines huguenots échappés aux massacreurs, fut compris dans ce dernier arrêt ainsi que son frère Philibert, dont la tête devait tomber plus tard sous la hache du Parlement (1).

Pendant que l'on se battait dans Toulouse, une petite ville du Castrais, Gaillac, livrée au zèle fanatique de Laurent Strozzi, cardinal-évêque d'Alby, voyait ruisseler dans ses places & dans ses rues, le sang de paisibles habitants qui n'avaient commis d'autre crime que celui de professer une religion proscrire.

Marchastel, lieutenant d'Arpajon, vengea sur trois villages catholiques, les massacres de Toulouse & de Gaillac, & entra dans Montauban. Montluc & ses bandes ravageaient le pays; frappés de terreur par son approche, les habitants de Montauban supplient le chef protestant de veiller au salut de leur ville; mais les murs délabrés, les provisions épuisées, la garnison affaiblie, ne paraissaient pas offrir des garanties suffisantes pour la défense de la place (2). Les chefs huguenots rassemblent les consuls & les notables, & leur montrant l'impossibilité où ils sont de soutenir un siège, les pressent d'abandonner leurs remparts ruinés & de se joindre à leur petite armée qui allait renforcer les troupes de Condé. Les habitants & les magistrats de Montauban refusaient énergiquement d'abandonner leur ville, lorsqu'arrive la nouvelle que quatre mille huguenots rassemblés en armes dans l'Agénais, demandent un chef. D'Arpajon & Marchastel se décident alors à laisser dans la place quelques troupes sous le commandement de Rapin & des capitaines La Borie, La Vernède & Richard. Ils quittent Montauban le 23 mai 1562, & vont

(1) De Thou, *Hist. universelle*, liv. 32. — F. de Portal, *Les descendants des Albigeois & des huguenots*, Paris, 1860, pp. 211 à 280. Résumé substantiel & attachant des troubles de Toulouse en 1562. — Les frères Haag, *France protestante*. Articles Cormère, Mandinelli, Rapin, Saux.

(2) « *Murailles de beurre & créneaux de feurre* [paille], » disait-on alors des remparts de Montauban. — Mss Jan Fornier, *L'Affliction de Montauban*.

eux-mêmes, avec le gros de leur petite armée, à la rencontre des religieux de l'Agénais.

Après un nouvel examen des défenses de la ville, Rapin, désespérant de pouvoir résister à Montluc qui s'avance, tente un dernier effort ; il assemble de nouveau les consuls & leur renouvelle la proposition de ses chefs. Avec une nouvelle énergie, les magistrats & les ministres de Montauban repoussent ces conseils dictés par la prudence & peut-être aussi par un secret désir de rejoindre l'armée des princes. Alors les capitaines huguenots forment le projet d'abandonner secrètement la place &, au milieu de la nuit, ralliant leurs soldats, ils commencent à l'effectuer. Leurs derniers détachements n'avaient pas encore rejoint ceux qui les attendaient aux portes de la ville, que soudain un grand tumulte s'élève dans Montauban ; saisis d'une terreur panique, les habitants sortent en désordre de leurs maisons, des femmes demi-nues fuient dans les rues, poussant des cris de terreur & se précipitant sur les pas des soldats. Déjà la foule se pressait aux portes de la ville lorsque au loin, sur la route, aux pâles lueurs de l'aurore, on voit apparaître un nuage de poussière. C'étaient les cavaliers de Montluc. Les capitaines huguenots rallient leurs soldats & se replient sur les remparts. Le ministre Constans, comme un berger fidèle, rassemble & ramène en arrière son troupeau dispersé. Pêle-mêle avec les bourgeois & les soldats de la garnison, les cavaliers de Montluc vont entrer dans la place, lorsqu'un sergent huguenot, nommé Arnaud Guibert, crie aux canonniers qui se tenaient sur les remparts de faire feu sur l'ennemi. Ils n'avaient point de canons & Guibert ne l'ignorait pas, mais sur cette injonction faite d'une voix retentissante, la cavalerie catholique tourne bride & les habitants rentrés dans Montauban en ferment les portes. Rapin organisa la défense avec tant de succès, que Montluc, ne croyant pas pouvoir en entreprendre le siège avec les forces dont il disposait alors, quitta bientôt les faubourgs de Montauban, se retirant avec Terride qui l'avait aidé à investir la place (1).

(1) De Thou, liv. 32. — Par un de ces hasards si fréquents pendant les guerres civiles, Antoine

Après le départ des catholiques, les troupes de la garnison se dispersèrent, & lorsque Marchastel revint le 5 juin à Montauban pour y installer Boiffeson en qualité de gouverneur, Rapin, Soupets, Montledier, Varagne « tous excellents hommes de guerre, » s'étaient retirés à Castres avec leurs compagnies (1).

Carcaffonne, Alby, Castelnaudary, étaient successivement retombées au pouvoir de l'armée catholique, mais Castres restait aux réformés.

A la faveur des troubles de Toulouse, ceux-ci s'en étaient emparés par surprise, & à la fin de mai 1562, les chefs huguenots qui s'étaient rendus maîtres de la place, de Bernes, Montledier, d'Ambres, Boiffeson, en confièrent le gouvernement à Guillot de Ferrières, l'un des plus considérés parmi ses coreligionnaires.

Bientôt après, Rapin, Gremian, Soupets, Varagne, amènent leurs gens de pied; Sauvage, sa cavalerie, & grâce à ces renforts, par les soins & l'activité du nouveau gouverneur, Castres devient le boulevard & le centre des forces protestantes dans le Languedoc.

Mais Antoine de Rapin ne demeura pas longtemps dans les murs de Castres; la guerre civile semblant devoir se concentrer dans le Bas-Languedoc, il partit avec ses hommes pour aller rejoindre Jacques de Crussol, seigneur de Beaudiné (2), qui était à Montpellier depuis la fin

de Rapin avait été peu d'années auparavant, sous les ordres directs de Terride, de ce compagnon de Montluc, qu'il força, par une résistance hardie & vigoureuse, à lever le siège de Montauban. L'ancien « mareschal des logis de la compagnie du seigneur de Terride » n'hésita pas à quitter le service de ce chef influent & renommé, & fut ainsi sacrifier à la libre profession de sa religion son avancement temporel. (Actes de mariage de Philibert de Rapin & de Jeanne du Verger, des 6 & 7 juin 1556. — *Inventaire général*, n° 618)

(1) De Thou, liv. 30. — Haag, *France protest.*, art. Rapin, Peyruffe, Villettes, Guillot.

(2) Frère d'Antoine de Crussol, lieutenant-général dans le Dauphiné, la Provence & le Languedoc, en 1561, Jacques de Crussol, seigneur de Beaudiné, était auprès du prince de Condé quand éclata la première guerre civile. Envoyé en Languedoc, il arriva à Montpellier le 28 mai 1562, s'empara de Béziers, & après avoir institué à Montpellier un conseil souverain pour veiller aux affaires des réformés, il alla se faire battre dans la plaine de Pézenas par Joyeuse, le 14 juillet. Son imprudence fut cause de ce revers qui coûta aux huguenots Pézenas & Béziers. Mais la dernière de ces deux villes refusa d'exécuter le traité qui la mettait au pouvoir des catholiques,

de mai. Ce chef célèbre, qui s'illustra sous les noms de Beaudiné & de d'Acier, prenait le titre de « général des gens de guerre, levés en Languedoc pour soutenir la Religion & pour la délivrance du Roi, de la Reine, & de M. le Duc d'Orléans, captifs. »

Ce titre singulier, qui est la formule du protestantisme d'alors comme parti politique, lui assurait un grand pouvoir dans le Bas-Languedoc ; pour rendre les populations favorables à leurs mouvements agressifs, les chefs du parti firent répandre le bruit que le triumvirat tenait captive la famille royale. Voici dans quelles circonstances :

Montpellier avait pris part à l'effervescence qui avait suivi les derniers massacres des huguenots à Vassy, à Toulouse, à Gaillac. Au commencement de 1562, c'était presque une ville protestante. Quelques années auparavant, la Réforme y avait été prêchée ; quatre mille personnes avaient embrassé avec enthousiasme les idées nouvelles, &, un an après ces premières prédications, la majorité de ses habitants était protestante.

ceux-ci ayant commis de grands excès à Pézenas, & les hostilités recommencèrent. Beaudiné dirigea sans succès une expédition contre Frontignan ; à peine était-il rentré à Montpellier que Joyeuse parut sous les murs de cette ville. Il en leva le siège au commencement d'octobre, sans avoir pu triompher de la brillante résistance de Beaudiné, qui persuada aux habitants de prendre & d'exécuter la résolution désespérée d'abattre tous les faubourgs. Ce sacrifice sauva la ville. Beaudiné partit pour le Vivarais après le départ de Joyeuse, & fit dans cette province une expédition victorieuse. A son retour à son quartier-général, il apprit la nomination de son frère comme « chef & conservateur du pays, sous l'autorité du roi, jusqu'à sa majorité, » & accepta la lieutenance d'Antoine de Crussol & le gouvernement de Nîmes.

Chargé du commandement en chef des protestants du Midi en 1567, Beaudiné, désormais connu sous le nom de d'Acier, s'empara du château de Nîmes, se rendit maître du Pont-Saint-Espirit à l'aide des renforts que lui amenèrent les Vicomtes du Quercy ; mais peu de temps avant la paix de Chartres, il fut défait à Montfrin. A la troisième guerre civile, d'Acier entra dans le Gévaudan à la tête de vingt-deux mille hommes, y prit plusieurs places importantes, & força le duc d'Anjou à lever le siège de Loudun. Fait prisonnier à Montauban, le duc d'Uzès le racheta pour dix mille écus, & réussit à le préserver du massacre de la Saint-Barthélemy. D'Acier s'attacha dès lors à la cour &, devenu duc d'Uzès, termina sa glorieuse carrière en combattant les coreligionnaires comme lieutenant-général pour le roi en Languedoc (1574). En récompense de cette apostasie où la politique entraînait beaucoup plus que la religion, il fut créé chevalier du Saint-Espirit, & mourut en 1586. — Haag, *France protestante*, art. Crussol.

La Faculté de médecine, les magistrats & les consuls, professaient plus ou moins ouvertement la religion réformée ; & telle était la rapidité avec laquelle se propageaient ses doctrines, que « les nonnains laissaient leurs habits & allaient ouïr les ministres ; les laïques pareillement... faisaient confession & repentance publique, en suivant la constitution ancienne de l'Eglise primitive (1). »

Le parti catholique protesta à diverses reprises contre l'hérésie envahissante ; il soutint plus d'une fois ses prétentions les armes à la main, & le sang coula sur les parvis des temples & des églises. Toutefois, de sages ordonnances promulguées par les soins des seigneurs de Crussol & de Joyeuse (2), envoyés à Montpellier par la reine-mère, parurent calmer pour un temps les passions des deux partis. Mais le retour du roi & de la reine à Paris est présenté par quelques meneurs comme le résultat d'un complot, des agents mystérieux vont disant parmi la foule que les triumvirs n'ont rappelé Charles & Catherine que pour les retenir captifs : de toutes parts les réformés courent aux armes : la ville retombe en leur pouvoir. Joyeuse & Crussol, découragés, impuissants à calmer l'agitation des esprits, se retirent ; le trésor de la cathédrale est forcé ; les six cents marcs d'argent qu'on y trouve, servent à solder les troupes « armées pour la délivrance du roi, » le fort de Maguelonne est envahi, tous les postes militaires de la ville sont occupés par les huguenots. C'est alors qu'arrive Beaudiné & qu'il prend le titre dont ces lignes sont le commentaire. (28 mai 1562.)

Deux mois après, il avait sous ses ordres quatorze compagnies d'infanterie qui étaient revenues ensemble de Castres, à la fin de juillet, commandées par Rapin & Gremian, par Sérignan, Daïsse, Sanglar & quelques autres capitaines, une compagnie de Suisses, deux autres for-

(1) Manuscrit cité par d'Agreffeuille dans son *Histoire de la Ville de Montpellier*, 1690, pp. 288 & suivantes. — V. aussi Ph. Corbière, *Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier*, Paris, 1861.

(2) Antoine de Crussol, duc d'Uzès en 1565 ; Guillaume, vicomte de Joyeuse, plus tard maréchal de France, père du célèbre favori de Henri III, connu sous le nom de l'amiral de Joyeuse.

mées par les habitants de Montpellier, huit cornettes de cavalerie sous les ordres de Bouillargues, de Gremian l'aîné, d'Herbaut, de du Bar, de Saint-Véran; le vaillant Honoré des Martins, seigneur des Baux, sénéchal de Beaucaire, si célèbre dans les premières guerres de religion sous le nom du capitaine Grille (1), était le lieutenant de Beaudiné.

Les troupes catholiques, alors campées dans les prairies de Lattes, proche de Montpellier, avaient pour chefs le seigneur de Joyeuse, le gouverneur catholique du Languedoc, & Fourquevaux, gouverneur de Narbonne (2), le négociateur de la convention conclue avec Rapin & violée par les soldats du Parlement de Toulouse. Forte de quatre à cinq mille hommes, fréquemment inquiétée par la garnison qui lui était supérieure en nombre, l'armée de Joyeuse demeura presque inactive au milieu des marais qui gênaient ses mouvements, après avoir causé à la ville une telle terreur par son approche que les habitants rasèrent tous les faubourgs pour se mieux renfermer dans l'enceinte de leurs murailles.

« Le 17 septembre, ceux de la religion eurent nouvelle comment les sieurs de Sommerive & de Suze estoient après pour faire un pont en la branche du Rosne qui se divise à la ville d'Arles & du côté de Fourques, séparant la Provence du Languedoc, & de là passer leur camp, pour se venir joindre avec celui du sieur de Joyeuse qui estoit audit Lattes, devant Montpellier, pour en après, avec quatre mil hommes qui se devoient joindre audit lieu les quels le grand Prieur d'Auvergne amenoit du côté

(1) Haag, *France protestante*, art. Des Martins, Dupleix, Daiffe, Amalri, Suau & Graffe.

(2) Raymond de Beccaria de Pavie, baron de Fourquevaux, capitaine, diplomate & écrivain français, né à Toulouse en 1509, était issu d'une famille noble du Milanais, établie en France sous Charles VII. Il fit ses premières armes en Italie sous Lautrec, accompagna en Ecosse la reine Marie de Lorraine, & remplit diverses missions diplomatiques en Allemagne & en Italie. Il était gouverneur de Narbonne depuis 1557, lorsqu'il fut mêlé aux troubles de Toulouse en 1562, & se conduisit dans son gouvernement avec plus d'adresse que de loyauté. Son ambassade en Espagne (1565-1572) a été récemment l'objet d'une attachante étude de M. Ch. de Moüy, dans son ouvrage intitulé: *Grands seigneurs & grandes dames du temps passé*, Paris, 1862. On doit à Fourquevaux l'*Instruction sur la guerre* ou *Traité de la discipline militaire*. Il mourut à Narbonne en 1574.

de la montaigne, vers les Sévènes, pour venir délivrer ledit de Joyeuse du lieu où il estoit enfermé, & après assiéger la ville de plus près (1). » Beaudiné voulut prévenir la jonction menaçante des forces catholiques du Languedoc & de la Provence : par ses ordres, le capitaine Grille se dirige sur Nîmes, emmenant avec lui le baron du Bar à la tête de six cornettes de cavalerie & trois enseignes d'infanterie, commandées par Rapin & d'Albenas, afin de surveiller de plus près les mouvements de l'ennemi. Bouillargues, envoyé quelques jours plus tard à Saint-Gilles, menacé par les Provençaux, en fortifie les remparts & laisse cinquante hommes dans la place.

Le 27 septembre Sommerive paraît devant Saint-Gilles & tente sans succès un assaut vigoureusement repoussé par la garnison. Grille, prévenu à Nîmes par un exprès, accourt à marches forcées ; Bouillargues, avec sa cavalerie, prend les devants & par une ruse de guerre, donne à son chef le temps de disposer ses troupes en bataille. Les deux armées s'observaient depuis assez longtemps, lorsque quelques cavaliers huguenots, cherchant à faire pénétrer un secours dans la place, s'aperçoivent que les ennemis se retirent vers le Rhône.

Bouillargues prévient alors les autres chefs, & fondant sur Sommerive avec tout ce qu'il a de cavalerie, il rompt les rangs ennemis avec tant de violence, que les catholiques croient avoir affaire au baron des Adrets. Saisis d'une terreur panique, ils se débandent, jettent leurs armes pour alléger leur fuite, & sont taillés en pièces par Grille qui arrivait avec du Bar, Rapin & d'Albenas, à la rescousse de Bouillargues & de ses vaillants cavaliers. La plupart des Provençaux cherchant leur salut dans le fleuve, se jettent à la nage ; mais profond & rapide, le fleuve devient leur tombeau. Les autres gagnent le pont à peine achevé & le rompent derrière eux, sans écouter les cris de désespoir de leurs compagnons restés sur l'autre rive. Au milieu d'un effroyable désordre

(1) *Mémoires de Condé*, t. III, pp. 667 & suivantes. Relation de la bataille de Saint-Gilles.

ces derniers sont culbutés les uns sur les autres par les soldats huguenots & précipités dans le Rhône à travers les débris des arches rompues.

Sommerive perdit dans ce combat au moins deux mille hommes de pied, dit de Thou; du côté des protestants, deux soldats seulement furent tués, & encore par mégarde, frappés par leurs camarades dans le tumulte de l'action. Vingt-deux drapeaux, dont la cornette du général, deux canons, les équipages de camp & les bagages, furent les trophées que les vainqueurs ramenèrent en triomphe à Lunel. Mais peu de jours après, Joyeuse prit sa revanche : Grille & ses compagnons, encore chargés de leur butin, revenaient à Montpellier, dans le désordre & la sécurité qui suivent fréquemment la victoire. Les catholiques, cachés dans la forêt de Gramond, les surprennent au passage & tirent une sanglante revanche de leur désastre de Saint-Gilles. Là, encore, Rapin combattit vaillamment; à ses côtés tomba le capitaine Merle qui, aveuglé par la poussière que soulevaient les combattants, ne put parer les coups qu'on lui portait, & plus de cent de leurs braves compagnons. Au bruit de la mousqueterie, Beaudiné accourut à leur secours, mais il était trop tard, & tout ce qu'il put faire fut de contraindre les troupes de Joyeuse à regagner leurs quartiers.

Peu de jours après, le 4 octobre 1562, Joyeuse leva son camp de Lattes, pilla, en passant, la ville de Florençac qui appartenait à la maison de Crussol, & s'en alla vers Pézenas. Beaudiné ne tarda pas à suivre son exemple; il partit pour Nîmes, s'empara de la Tour de Carbonnières qui était la clef des passages entre Montpellier, Nîmes & Aigues-Mortes, & laissa Rapin à Montpellier en qualité de gouverneur, avec deux compagnies de gens de pied (1). Représentant de Jacques de

(1) *Pièces fugitives* du marquis d'Aubaïs, t. II, p. 12, & de Thou, liv. 32. D'après la notice que MM. Haag ont consacrée à la maison de Crussol, Rapin aurait été nommé au gouvernement de Montpellier en *décembre* 1562, par Antoine de Crussol, frère aîné de Beaudiné. Mais c'est là une erreur, au moins quant à la date, & les savants auteurs l'ont rectifiée d'avance; quatre pages plus loin (p. 132), dans la même notice, on lit qu'après la levée du siège de Montpellier par

Cruffol dans cette partie du Languedoc, Rapin commandait aussi aux garnisons de Béziers & de Carcassonne (1).

Le 11 octobre, le nouveau gouverneur, à la sollicitation des principaux habitants réformés, fait crier par toute la ville, un règlement de police « portant ordre aux officiers du Roi, d'ouvrir leur auditoire, & à tout le monde, d'aller au prêche & d'ouïr le ministre, sous peine de bannissement. » C'était ainsi qu'alors on entendait la liberté de conscience; on ne saurait s'en étonner. Du côté des catholiques « fut improuvée cette voye de vouloir contraindre les personnes à une religion (2). » Mais n'en donnaient-ils pas eux-mêmes le déplorable exemple?

Quelque temps après, on confia à Rapin la garde du baron des Adrets, qui venait d'être arrêté à Romans, par Mouvans & Montbrun (3). Deux fois battu par le duc de Nemours, abandonné de ses soldats à un troisième combat, le féroce partisan venait d'être remplacé par Soubise dans son gouvernement du Lyonnais. Accusé hautement d'avoir compromis les intérêts de son parti par ses lenteurs; calomnié, rebuté par les soupçons de trahison qui planaient sur lui, & qui avaient leur source plutôt dans la crainte & la terreur qu'il inspirait à ceux-mêmes de son parti que dans une défection réelle, des Adrets hésitait encore à traiter avec Nemours (4), lorsqu'il surprend sur un messager protestant des lettres

Joyeuse, le 4 octobre 1562, & le départ de Beaudiné pour le Vivarais, Rapin était gouverneur de cette ville.

(1) *Mémoires de la famille de Rapin*.

(2) D'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier*, p. 288.

(3) « Luy (Montbrun) & Monsieur de Mouvans & autres, prirent prisonnier le baron des Adrets, bon & grand capitaine, & plus grand capitaine encore s'il eust poursuivy sa première partie, qui leur commandoit à tous auparavant, sans le soupçon qu'ils eurent, qu'il vouloit les quitter & embrasser le party du roy comme il y avoit apparence, & fit après. » (Brantôme, *Oeuvres*, Londres, 1779, t. XI, p. 150. Voir aussi *ibid.*, t. IX, p. 58. *Discours sur M. de Nemours*.)

(4) Jacques de Savoie, duc de Genevois & de Nemours, né en 1531, en Champagne, neveu de Louise de Savoie, mère de François I^{er} fut en son temps, dit Brantôme, un des plus parfaits & accomplis princes, seigneurs & gentilshommes qu'il fut jamais..., brave & vaillant, aimable

injurieuses pour son honneur de soldat. L'ingratitude de ceux qu'il avait servis enflamme sa colère, l'adresse de Nemours fait le reste.

Cependant, avant de quitter le camp des réformés, il stipule des conditions avantageuses pour le parti qu'il abandonne; il offre de se désister de son gouvernement du Dauphiné, si l'on veut accorder un édit de pacification. Nemours promet tout ce qu'il voulut. Mais, pendant ces démarches, Mouvens & Montbrun pénètrent dans Romans, s'emparent de des Adrets, & l'amènent à Nîmes sous bonne escorte. Bientôt après il est transféré à Montpellier & confié à la garde de Rapin, qui enferme le redoutable transfuge dans le donjon de l'église cathédrale, que ses hautes tours & ses murailles crénelées faisaient alors appeler le nouveau château Saint-Pierre. Huit jours après, des Adrets est reconduit à Nîmes; amené devant un tribunal formé à la hâte, il récusé ses juges & dédaigne de se justifier. Devant son orgueil & ses menaces, les magistrats huguenots se taient & n'osent le condamner. La paix, bientôt signée, lui rendit sa liberté, mais il en fit plus tard un terrible usage contre ceux qui avaient vu trop clairement sa défection.

Malgré les procédés énergiques de Rapin pour évangéliser les catholiques de Montpellier, ses chefs trouvèrent sa façon d'agir empreinte de quelque tiédeur. Le seigneur de Peraut (1), du Vivarais, fut désigné

& accostable, bien disant, bien écrivant..., pourvu d'un grand sens & d'esprit; ses discours beaux, ses opinions en son conseil belles & recevables. • Il se distingua au siège de Lens, de Metz, en Flandre, en Italie & dans les guerres de religion. Ce fut lui qui faisant mettre le roi au milieu des Suisses, l'empêcha de tomber dans le guet-apens de Meaux. Vers la fin de sa vie il se retira à Montcalieri en Piémont, résidence que lui donna le duc de Savoie, son cousin, & mourut à Annecy en 1585. (Brantôme, *OEuvres*, Londres, 1779, t. IX, p. 55.)

(1) François de Fay, baron de Peraut, d'une illustre famille du Vivarais, qui existe encore sous le nom de Latour-Maubourg, fut mis à la tête d'une des cinq compagnies levées par la ville de Nîmes pour fortifier l'armée de Condé en 1562. Il fut envoyé en Dauphiné par ce prince, avec Saint-Auban, pour prévenir les effets de la trahison prévue de des Adrets. Selon d'Aubais, il remplaça Rapin à Montpellier en 1563, échoua dans une tentative sur Lyon, alla rejoindre Condé dans l'ouest; &, d'après Théodore de Bèze, fut blessé au siège de Poitiers. Il mourut peu de temps après, laissant un fils qui suivit ses traces. (*France prot.*, art. Fay.)

pour lui succéder, & fut installé à sa place le 9 février 1563. Aussitôt, & de concert avec les autorités de la ville, de Peraut fit publier un rôle de proscription des catholiques « *qui ne leur étaient pas agréables,* » avec ordre de sortir de la ville, sans emporter autre chose que dix livres tournois. Le 12 février, autre ordonnance défendant de rien acheter aux catholiques ; mais cette injonction, aussi absurde que tyrannique, qui portait un coup fatal à la prospérité de la ville, ne fut pas exécutée à la rigueur ; le bon sens des officiers chargés de l'appliquer en fit justice (1). Rapin avait repris le commandement de sa compagnie : jaloux de reconquérir l'estime de ses chefs, sur un avis qu'il reçoit, secondé de Gremian & de ses hommes (2), il marche sur Aniane, petite ville proche de Montpellier, célèbre par son antique abbaye, fondée par saint Benoît, & y taille en pièces une compagnie de soldats catholiques qui s'en étaient emparés.

L'édit de pacification d'Amboise, œuvre du sage & vertueux L'Hôpital, mit fin à la première guerre civile dont l'exploit de Rapin sur Aniane fut l'un des derniers incidents. Le vaillant capitaine supportait impatiemment les loisirs de la paix, aussi le retrouvons-nous parmi les premiers des chefs huguenots qui reprirent les armes quelques années plus tard.

Le 29 septembre 1567, entre Meaux & Paris, le jeune roi Charles IX faillit être pris par les huguenots commandés par Coligny & Condé ; il ne dut sa liberté qu'à l'avance qu'il avait sur eux & à la ferme attitude

(1) D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*, p. 289. — *Hist. des guerres civiles en Languedoc*, dans les *Pièces fugitives* d'Aubaïs (Notes de L. Ménard), t. II, pp. 13 & 44.

(2) Haag, *France protestante*, art. Rapin, Dupleix & Voisins, se rapportant au même fait. — MM. Haag n'ont pu éviter une erreur commune à tous les biographes qui ont parlé des frères Rapin. Ils ont distingué avec raison, Philibert d'Antoine son aîné, mais ils ont dédoublé ce dernier en attribuant plusieurs des faits qui se rapportent à lui (entre autres celui d'Aniane) à un frère puîné du nom de *Pierre*, qui n'est autre que le juge-corrier de Maurienne. Ce troisième frère Rapin n'a pu prendre part aux guerres de religion en France, ni figurer parmi les chefs huguenots attendu qu'il n'a jamais quitté la Savoie & qu'il était fervent catholique.

des Suisses qui formaient son escorte. Après l'insuccès de cette hardie tentative que Charles ne pardonna jamais aux réformés devant lesquels il avait dû fuir (1), le prince de Condé comprit qu'il fallait reprendre les hostilités avec plus de vigueur que jamais, & envoya messages sur messages dans le Midi pour demander des troupes qu'il voulait concentrer autour de Paris. Ses émissaires parcouraient le Languedoc, Mouvans & Rapin marchent des premiers à l'appel de leur chef. Bruniquel, Montclar, Paulin, réunissent les débris de leurs bandes vaillantes éparés aux environs de Toulouse, se mettent en marche à la fin d'octobre, traversent le Rouergue, rallient, aux environs d'Alais, Mouvans & Rapin, & entrent en Auvergne. Le 6 janvier 1568, après avoir traversé le Rhône à Lorient, la Loire à Saint-Rambert & l'Allier à Vichy, sous le feu de l'ennemi, les huguenots rencontrent près de Cognat, à une lieue & demie de Gannat, l'armée catholique, forte de seize mille combattants. Les religieux resserrent leurs rangs éclaircis pendant la dangereuse traversée du Vivarais, ils disposent sur trois divisions leur petite armée : les régiments de Foix & de Rapin sont à l'avant-garde; ce dernier, à la voix de son chef, se précipite sur les lignes ennemies, & d'un impétueux élan fait une large trouée dans les escadrons du baron de Gordes qui arrivait au galop à sa rencontre. Électrisés par ce premier succès, les gendarmes de Paulin & de Bruniquel se jettent avec furie sur les catholiques, rompent leurs lignes, dispersent leurs soldats. Le reste de la petite armée, quatre mille hommes à peine, mal nourris, mal vêtus, sans cuirasses, sans casques, armés de poignards & de vieilles espingoles, Mouvans & Montclar à leur tête, passent sur le ventre des troupes des barons de Lastic & de Gordes qui se rassemblaient pour un dernier effort,

(1) « Surtout la journée de Meaux l'irrita fort : car les autres se pouvoient pallier de quelque honneste couverture de religion, ou conservation de leurs vies; mais cette journée se pouvoit appeler proprement un attentat sur la personne du roy, de son frère & de la reine, qu'ils eussent volontiers exécuté s'ils eussent pu, ainsi le disoit-on à la cour. Aussi le roy disoit souvent qu'il ne leur pardonneroit jamais celle-là. » (Brantôme, *Oeuvres*, Londres, 1779, t. X, p. 373.)

s'éloignent sans que leurs ennemis en désordre puissent songer à les poursuivre, vont dégager Orléans bloqué par l'armée royale, s'emparent de l'artillerie, assiègent Blois, le forcent à se rendre, & chargés de butin, vont rejoindre Condé qui marchait sur Chartres.

« On ne voit guère, dit Lafaille (1), peu suspect d'admiration vis-à-vis des huguenots, plus brillante & plus belle marche dans l'histoire. » Après la part importante qu'il prit à la bataille de Gannat, Antoine de Rapin disparaît pour quelques mois de la scène & cède la place à son frère Philibert dont la fin tragique est racontée ou rappelée par la plupart des historiens.

Cadet de ses quatre frères, Philibert de Rapin était né à Saint-Jean de Maurienne vers 1530. D'abord page du duc de Savoie, il était entré dans la garde particulière de ce prince, lorsque l'exemple d'Antoine de Rapin le décida à quitter son pays. Il est probable que ce fut par le crédit de son frère Jacques qu'il fut nommé maître d'hôtel de la duchesse d'Enghien, sœur du prince de Condé. Il passa depuis au service de ce prince auprès duquel il remplit les mêmes fonctions (2). Son courage & ses talents militaires, autant que sa capacité dans les affaires, avaient fait distinguer Philibert de Rapin parmi ceux de son parti. D'un esprit plus fin & plus délié qu'Antoine, son aîné, il ne lui cédait en rien pour la bravoure & la science militaire qui avaient fait de ce dernier l'un des

(1) Lafaille. *Annales de Toulouse*, an 1568. — Imberdis, *Guerres de religion en Auvergne*, t. I^{er}, pp. 123-29.

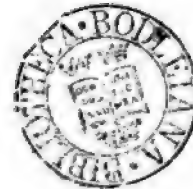
(2) Les fonctions de maître d'hôtel attribuées à Rapin n'étaient point les mêmes alors que celles que le même nom désigne aujourd'hui. Elles répondaient à celles de premier gentilhomme ou de surintendant de la maison du prince. L'auteur des *Mémoires de la famille de Rapin* compare cette qualification à celle de *hofmeister*, usitée en Allemagne dans le même sens de premier officier d'une maison princière, mais dont le rang n'est pas assez élevé pour avoir un maréchal de la cour. Il cite à ce sujet une discussion entre les maisons de Bouillon & de Noailles dans laquelle la première prouva à la seconde qu'il y avait eu des Noailles, maîtres d'hôtel dans la maison de Bouillon, sans que pour cela MM. de Noailles cessassent d'être considérés comme des gens de qualité, & il fait ressortir que la différence entre la maison de Bourbon et celle de Bouillon est tout à l'avantage du maître d'hôtel du prince de Condé.

plus estimés & des plus vaillants parmi les chefs huguenots de ce temps-là.

Au dire de Lafaille, ce fut Philibert qui fut choisi par les conjurés de Toulouse pour traiter en leur nom avec le baron de Fourquevaux. On a vu plus haut par quel honteux parjure les catholiques achetèrent leur facile victoire sur des ennemis défarmés. Le choix que les conjurés de Toulouse, au nombre de vingt mille environ, avaient fait de Rapin pour négocier les conditions de leur défarmement, prouve qu'il avait su mériter la confiance & l'estime de ses coreligionnaires. « C'est une marque, ajoute Lafaille, qu'il n'était pas moins homme de tête que de main. » « *Homo bellis superioribus strenuus... clarus... obidque ipfis senatoribus tolosanis invisus...* », dit l'impartial de Thou au livre 42 de son *Histoire*, en rendant compte de la mission & de la mort de Rapin. Cette distinction lui fut fatale; enveloppé ainsi que son frère Antoine dans la haine du Parlement, il lui était réservé d'en ressentir les terribles effets. Choisi parmi les gentilshommes du prince de Condé, Rapin fut chargé de porter en Languedoc le traité de paix signé à Longjumeau le 20 mars 1568. Puisant sa sécurité dans la commission royale dont il était porteur, Rapin arriva à Toulouse & présenta au Parlement l'édit qu'il devait enregistrer. Mais le cardinal de Lorraine avait écrit à l'avance qu'on n'eût aucun égard aux lettres du roi si l'on y trouvait certaine marque qu'il indiqua (1).

Le fanatisme des conseillers, trop bien servi par cette ruse déloyale, l'emporta sur le respect qu'ils devaient aux ordres du roi : saisi par les satellites du Parlement dans une maison de campagne qu'il possédait à Grenade, aux environs de Toulouse, chargé de fers comme un criminel, Rapin est traîné devant ses juges. Son procès s'instruit en trois jours & « sous prétexte de quelque vieux crime », dit Mézerai, le 13 avril il est décapité ; mais s'il paya de sa vie son dévouement aux intérêts de sa

(1) Le Bret, *Hist. de Montauban*, édit. de 1841, p. 57.



religion, sa mort imprima une tache ineffaçable au front des juges iniques qui l'avaient condamné (1).

Cette exécution de Rapin « fit un grand éclat, » le prince de Condé réclama énergiquement auprès du roi & de Catherine de Médicis : ceux-ci, justement blessés de l'insolente indépendance du Parlement qui n'avait eu nul égard au sauf-conduit qu'ils avaient donné, lui en témoignèrent hautement leur ressentiment. Lafaille, qui montre dans le récit de cette affaire une impartialité qui ne lui est pas ordinaire, malgré quelques dénégations que fait évanouir le témoignage de l'illustre de Thou (2), affirme qu'il existe un arrêt du 18 avril 1568, couché sur le registre des actes du Parlement, qui rend compte en peu de mots de ce procès, sans nuls éclaircissements, & qui n'y a été mis que parce qu'il contenait une mercuriale ; quant au feuillet contenant l'arrêt en vertu duquel Rapin fut exécuté, il n'existait plus du temps de Lafaille ; peut-être, pour l'honneur du Parlement, fut-il arraché du registre de l'an 1568.

« Rapin se trouvait amnistié par le traité dont il était porteur, dit un écrivain Castrais que nous aurons souvent occasion de citer (3), cepen-

(1) Voici en substance le passage où Lafaille rend compte de cet événement (*Annales de Toulouse*) : La reine, de concert avec le prince de Condé, dépêcha Rapin afin de faire déposer les armes à ceux de Montauban & des autres villes huguenotes du Haut-Languedoc. On assure qu'il porta l'édit de paix pour le faire vérifier audit Parlement, mais il n'était pas d'une qualité assez distinguée, & il savait qu'il avait été condamné par contumace à avoir la tête tranchée, par ce même Parlement. Venu en poste, descendu dans sa maison de Grenade, où il demeurait ordinairement, les consuls du lieu & des gens armés courent l'arrêter. Le premier président d'Affis ordonna aux capitouls de l'aller prendre à Grenade & de l'amener à la Conciergerie. Trois jours après, il fut condamné à avoir la tête & les quatre membres coupés place Saint-Georges. Son procès par défaut lui avait été fait comme étant l'un des chefs des conjurés de 1562. L'amnistie avait excepté ceux qui avaient pillé ou profané les vases sacrés & les images ; peut-être trouva-t-on moyen d'accuser Rapin sur ces faits.

(2) De Thou, *Hist. universelle*, liv. 42. — Voy. d'Aubais, *Hist. des guerres civiles en Languedoc* (t. 2 des *Pièces fugitives*, p. 272). — Voltaire, *Hist. du Parlement de Paris*, édit. Peronneau (1818), p. 113. — Haag, *France protestante*, art. Rapin. — F. de Portal, *Les descendants des Albigeois & des huguenots*, — G. de Félice, *Hist. des Protestants de France*, &c, p. 277, &c.

(3) Marturé, *Hist. du pays Castrais*, Castres, 1822, 2 vol. in-8°, t. I^{er}, p. 268.

dant, sans respect pour la foi jurée, sans égard pour le caractère dont Rapin était revêtu, le Parlement le fait saisir & ordonne l'exécution de l'arrêt de mort prononcé contre lui. L'indignation éclate dans toute la province. Castres & Montauban refusent d'accepter un traité que les magistrats ont violé en répandant le sang d'un homme que ce traité même mettait hors d'atteinte & qui n'était arrivé dans la province que comme un ministre de paix & de conciliation. Usurpant des attributions politiques qu'aucune loi ne lui reconnaissait, qui n'avaient pour fondement que les précédentes & nombreuses usurpations que cette compagnie s'était permises (1), le Parlement ordonna (7 mai) que toutes les places tenues pour le roi, fussent remises incessamment, sous peine de mort, défense fut faite aux officiers protestants d'exercer leurs charges, aux ministres de prêcher. » Mais les coreligionnaires de Rapin ne se contentèrent pas de l'admonestation royale, due aux énergiques réclamations de Condé. Déjà les Montalbanais, à la nouvelle du supplice de Rapin, avaient refusé de défarmer, Castres suivit l'exemple de Montauban (2).

Deux ans après, en janvier 1570, l'armée de Coligny investit Toulouse, les soldats de la Religion mirent le feu aux maisons & aux châteaux des conseillers du Parlement, & sur les ruines dévastées de leurs demeures

(1) « Cette Compagnie... ne se relâcha point de ses manières ordinaires envers les huguenots, ce ne fut qu'après quatre jussions qu'elle vérifia l'édit de cette dernière paix, & encore avec des restrictions qui détruisaient les principaux articles. » Lafaille, *Loc. cit.*

(2) Les habitants de cette dernière ville refusèrent de recevoir le baron d'Ambre, gouverneur catholique envoyé par le roi ; l'exécution de Rapin & celle d'un gentilhomme de Carcassonne, qui se confiant dans les termes de l'Edit & rentrant paisiblement dans sa maison d'où les catholiques l'avaient expulsé durant la dernière guerre, fut décapité pour ce seul fait, furent les prétextes assez plausibles que donnèrent les huguenots de Castres & de Montauban pour ne pas déposer les armes. Cet exemple fut contagieux dans le Midi, & les violences du Parlement aidant, l'année ne s'était pas écoulée que tous les religionnaires avaient repris les armes ; tout le diocèse de Castres & trente-huit villes, bourgs ou villages de l'Albigéois étaient retombés en leur pouvoir. — De Vilbach, *Voyages en Languedoc* p. 156. — Nayral, *Biographies & chroniques Castraises* t. IV. p. 268-274. — Marturé, *Hist. du pays Castrais*, loc. cit.

opulentes (1), ils écrivirent avec des charbons tout fumants ces mots significatifs : *Vengeance de Rapin* (2)!

De son union avec Jeanne du Verger, qui lui apporta en dot sa maison de Grenade & la terre & baronnie de Mauvers (3), seigneurie importante qui a donnée son nom à la branche aînée des Rapin de France, Philibert de Rapin laissa deux fils. L'un d'eux mourut en bas-âge, nous verrons l'autre continuer avec éclat les traditions de bravoure & d'honneur dont son père lui avait légué le glorieux héritage.

Quelques mois après la mort de Philibert de Rapin, nous retrouvons son frère, Antoine de Rapin, gouverneur de Montauban en 1568, ce dont témoignent les patentes suivantes qui lui octroyèrent le droit de faire battre monnaie dans cette ville au nom des princes :

Henry, prince de Navarre, Loys de Bourbon prince de Condé, au sieur de Rappin, gouverneur de la ville de Montauban, Salut,

Estant bien & duement advertis du peu de moïens que les habitans du reffort

(1) Les maisons & châteaux des parlementaires Sarlabous, Saint-florens, Parron, Compagnes, Lartigues, situées entre Toulouse & Grenade, furent particulièrement dévastées. (*Commentaires* de Montluc.)

(2) *Incessis oppidanorum & senatorum, præcipue circa urbem, prædiis, quod eos a publica quiete maxime omnium abhorrere dicerent Protestantes, recenti adhuc ob oculos obversante Rapini, ante biennium a Rege & Condæo, ut Edicti pacificatorii promulgationem urgeret, in urbem missi & immani perfidia ignominioso supplicio affecti, memoria; cujus indignam necem illi, inauditis & jure belli inconcessis vastationibus, ultimum se iri testabantur.* Thuanus. Lib. 47. — Voy. aussi Lafaille. *Annales de Toulouse*, an. 1568. — Le Bret, *Hist. de Montauban*, édit. de 1841, II, p. 60. — Mézerai, *Hist. de France*, &c.

(3) La terre de Mauvers était une des quatre baronnies de la comté de Lomagne : les trois autres étaient Launac, Montclar & Saint-Céaire. Quoique d'une moindre étendue, elle avait les mêmes honneurs & prérogatives que les autres baronnies, elle était en toute justice, haute, moyenne & basse. Le seigneur nommait les consuls & les officiers de justice. Les condamnés ne pouvaient en appeler qu'à la Tournelle à Toulouse, les biens confisqués appartenaient aux seigneurs, qui ne devaient hommage qu'au roi ou aux trésoriers de France. Cette baronnie fut autrefois donnée par le dernier comte de Lomagne, avant la réunion de ce pays (appelé de Rivière-Verdun) à la France, à un seigneur de la maison de Doux d'Ondes, d'où elle passa dans la maison du Verger, & enfin dans celle de Rapin par alliance. (*Mém. mss de Cécile de Rapin*. — *Mémoires de la famille de Rapin*. — *Inventaire général*, n° 632.)

de la Cour du Parlement de Toloze faifant profeffion de la religion réformée ont de recevoir des bonnes villes dudit pays defquelles l'entrée leur eft défendue, aucune pièce d'or ou d'argent monnoyé defquelles toutefois ils ne scauroient fe paſſer, ſoit pour le commerce ou pour la néceſſité du recouvrement des vivres qui leur ſont néceſſaires, Nous avons pour obvier aux incommoditez fuſdites permis & permettons par ces patentes faire battre en ladite ville de Montauban ſous le coing toutes fois & armoirie du Roy, toute eſpèce de monnoye d'or ou d'argent ou autre ſelon que vous verrez que la néceſſité le requerra, pourveu qu'elles ſoient du poids & alloy porté par les ordonnances de Sa Maieſté & ce par proviſion & juſqu'à ce que eſtant leſdites villes capitales de ce reſſort réduites ſous l'obéiſſance du Roy & non autrement en ſoit ordonné. De ce faire Vous avons donné pouvoir, commiſſion & mandement par ces patentes que nous avons ſigné de noſtre main. A Montreuil le Bellay (1), près Saumur, le quatorzième jour de décembre mil cinq cent ſoixante-huit.

HENRY.

LOYS DE BOURBON.

Au revers de l'original on lit : « Les préſentes patentes furent publiées & enregiſtrées à Montauban le 5 janvier 1569 à la requiſition du ſeigneur gouverneur & par devant les magiſtrats conſuls & conſeillers des habitants de ladite ville aſſemblés en corps (2). »

Rapin était déjà installé dans ſes fonctions le 14 décembre, date à laquelle un arrêt du Conſeil du roi lui accorda, ſur ſa requête « la dixième partie des butins faits ou à faire ſur les ennemis de l'Etat pour

(1) Montreuil le Bellay (*Monasterium Bellaci*), petite ville de France en Anjou, à 2 lieues de Doué, ſur la rivière de Thouet, qui va ſe jeter dans la Loire au-deſſous de Saumur, fut démantelée au XV^e ſiècle. *Inventaire général, ſans n° coté I*.

(2) Ne ferait-ce pas là l'origine de la célèbre monnaie de la république de Montauban, frappée vers 1572, dont parle Tobieſen Duby (*Monnaies des prélats & des barons de France*, 11, p. 594), ſur laquelle on a tant diſcuté & que perſonne n'a jamais vue? Que la légende de cette pièce rare ait été : *Monedo novela de la Republico de Montalba* (Cathala-Couture, *Histoire du Quercy*), ou *Moneta nova ecclesia Montalbanensis* (Perrin de Grandpré, *Hiſt. mss de Montauban*), ſon apparition paraît avoir coïncidé avec la domination protestante dans Montauban, & ſous ce rapport, notre ſuppoſition concorderait avec le point le plus avéré de l'exiſtence de cette monnaie, médaille, ou jeton. Voy. *Bulletin de la Société de l'histoire du Proteſtantisme français*, 1, p. 406, & Le Bret, *Histoire de Montauban*, édit. de 1841, 11, p. 96. note.

ses bons & loyaux services, » tant en sa qualité de gouverneur de Montauban que pendant les troubles précédents.

Un effroyable désordre avait suivi dans cette ville le signal de la seconde guerre civile donné par Condé & Coligny. Une terreur panique faisait le clergé, il se déroba par la fuite aux violences des huguenots qui mirent au pillage les trésors des églises. Le Consulat mi-partie est aboli ; à la faveur de l'émotion populaire, Antoine d'Astorg, baron de Montbartier, parvient à se faire nommer gouverneur. Il ne se sert de son pouvoir que pour dévaster les campagnes avec ses soldats : « Quelques calvinistes ayant été molestés par eux, on cria au-dedans comme au-dehors contre le gouverneur qui fut destitué. » (Le Bret.)

Alors les consuls appelèrent à leur tête celui qui les avait déjà défendus contre Montluc qui menaçait de nouveau leurs remparts, & Antoine de Rapin fut élu gouverneur de la ville de Montauban (1). A la demande des magistrats, il s'occupa activement de relever & de fortifier les remparts qui avaient été démantelés par ordre du roi en février & mars 1565. Il pourvut la ville de munitions & d'armes, renouvela ses approvisionnements. Mais même pour battre monnaie, il fallait de l'argent, & il ne recula devant aucun moyen pour s'en procurer. Il fit vendre ce qui restait des ornements & des trésors des églises, il fit mettre à l'encan les matériaux des maisons des catholiques abattues par ses ordres, & jusqu'à la robe rouge de Tondut, consul catholique,

(1) Antoine, & non Philibert, comme le dit à tort Le Bret. Cet historien ajoute que les consuls s'arrogèrent un pouvoir absolu, ce qui est encore une erreur, car si Rapin avait été demandé & choisi par eux, il tenait des princes sa commission de gouverneur comme le font voir les patentes citées plus haut. Charles de Rapin-Puginier, dans les *Mémoires de la famille de Rapin*, rectifie la version erronée de Le Bret ; il possédait une requête adressée « A Monseigneur de Rapin, gouverneur de Montauban, qui commençait par ces mots : *Supplient humblement les consuls de Montauban...* » & ensuite de laquelle le conseil des princes renvoyait au seigneur de Rapin le soin de vérifier l'état des murailles, non-seulement de Montauban, mais encore par délégation, des villes de Caussade & de Réalmont, qui ressortissaient du gouvernement de Montauban. *Inventaire général*, n° 626.

qui l'avait abandonnée dans la fuite; tout ce qui pouvait faire or ou argent, tailles, dîmes, contributions écrasantes supportées par le parti vaincu, tout fut imposé, arraché, vendu (1). Mais Rapin sauva la ville, & Montluc la voyant si bien défendue n'osa venir l'attaquer. Sans doute, de telles violences sont coupables, mais il ne faut pas oublier qu'elles étaient de justes représailles, & que les lois de la guerre & la défense de la ville qui lui était confiée, les rendaient nécessaires, sinon excusables. Au reste, quand ces ressources furent épuisées, Rapin ne craignit pas de faire contribuer aussi ses coreligionnaires, & mit de lourdes taxes sur les bourgeois réformés.

Aussitôt un concert de plaintes & de malédictions s'éleva contre lui, on l'accusa de concussion & d'avarice, & les clameurs de l'émeute commencèrent à gronder dans les rues. Dédaignant ces attaques, fort de sa conscience, de son devoir & de son droit, Rapin exigea avec d'autant

(1) La folde de troupes étrangères faisait peser de lourdes charges sur les villes réduites à l'obéissance du parti calviniste. Un conseil tenu à Niort décida que l'on vendrait le domaine du roi & les biens ecclésiastiques dans toutes les provinces où le parti dominait. Au mois de février 1569, des commissaires furent envoyés à Montauban, & tous les biens du clergé furent mis à l'enchère. — Le Bret. II. p. 58.

(2) Dans une étude historique sur Montauban, sous le titre d'*Histoire d'une ville protestante* (Paris, Amyot, 1862), M. Mary Lafon nous paraît méconnaître le caractère d'Antoine de Rapin. Voici dans quels termes s'exprime cet auteur (p. 70). « Avare, fier, violent, & aussi dur que la cuirasse, le nouveau gouverneur, sous prétexte de réparer les fortifications.... mit en coupe réglée le parti qui l'avait élu... Plus avide à mesure qu'il s'engraissait, il mit de grosses taxes sur les bourgeois réformés eux-mêmes & prétendit les contraindre à payer. Mais là sa rigueur échoua. Chassé, avant la paix de mars 1568, il revint... pour enlever à la pointe de l'épée une taille de 9,500 livres imposée par le roi de Navarre & le prince de Condé! C'était mal connaître les Montalbanais; ils l'expulsèrent de nouveau, ne voulurent reconnaître que le comte de Méharon, envoyé par le prince, & ne versèrent leur part du tribut commun qu'entre les mains des commissaires de l'amiral & de Coligny lui-même, qui vint à Montauban avec le jeune prince, le 20 décembre 1569. » Le Bret, qui en sa qualité d'ecclésiastique, ne peut être suspecté de partialité à l'égard du capitaine Rapin, n'attaque point l'intégrité de l'inflexible gouverneur; il dit seulement : « on l'accusa d'avarice; il se montra ferme, & maintint la discipline avec sévérité » ce qu'aucun de ses successeurs ne put obtenir « de ces hommes impatients de tout frein, » qui « avaient trop contracté l'habitude du pillage & de la violence. » *Hist. de Montauban*. II, 54 à 57.

plus de rigueur le paiement des contributions dont il jugeait nécessaire de frapper la ville.

Alors l'irritation du peuple contre lui ne connût plus de bornes : en vain il en imposa plusieurs fois aux plus mutins par sa fermeté & son courage, voyant sa vie menacée, il dut s'entourer d'une compagnie de gardes & se disposa à affronter de nouvelles séditions. Mais les chefs huguenots, les vicomtes de Bruniquel & de Montclar, craignant qu'à la faveur de ces dissensions intestines, l'évêque Desprez qui courait le pays à la tête de bandes armées, ne trouvât moyen de rentrer dans la place, vinrent à Montauban dans le courant de février, emmenèrent Rapin hors de la ville sous le prétexte d'une expédition & le remplacèrent momentanément par Antoine de Montclar. Ce seigneur, père du vicomte de ce nom, était vieux & faible : il fit bien prêter aux habitants un nouveau serment de fidélité au roi de Navarre, mais il fallait une main plus ferme que la sienne pour maîtriser les passions de ce peuple indocile ; après avoir lutté quelque temps, il se retira dans ses terres (1).

Quelques mois après le remplacement de Rapin dans le gouvernement de Montauban, le 8 juin 1569, le comte de Montgomery, l'illustre & malheureux adversaire de Henri II dans le fatal tournoi de 1559, était parti de Nontron pour sa rapide & brillante expédition de Béarn.

Cantonné avec les troupes de Bruniquel dans les environs de Castres,

(1) Ce passage de Montclar au gouvernement de Montauban a dû être fort court d'après Cathala-Coture, cité par MM. Haag. *Fr. Prot.* art. Montclar. Il s'agit du père du vicomte ; d'après Le Bret, le vicomte de Montclar laissa repartir Bruniquel avec Rapin & s'efforça lui-même d'apaiser les esprits dans Montauban, mais n'y put réussir. Il est difficile de se prononcer entre ces deux versions, mais ce qui est certain, c'est l'erreur de Le Bret, qui confond la nouvelle de la paix d'Amboise en 1570, laquelle contribua à pacifier la ville, avec celle de la paix de Longjumeau en 1568, que les Montalbanais furent les premiers à enfreindre & qui place le remplacement de Rapin, par le comte de Méharon, avant la paix de 1568, lorsqu'il eut lieu postérieurement au rétablissement de Rapin par Montgomery en 1569. V. *Hist. de Montauban*, p. 56, & Haag, *Fr. Prot.* art. Montgomery.

Antoine de Rapin attendait les ordres de ses chefs, à la tête des soldats qu'il commandait. Ce fut là qu'il reçut des princes la lettre suivante qui, datée du jour même du départ de Montgommery, lui enjoignait de se tenir prêt avec « son régiment (1). »

Monfieur de Rapin Nous Vous avons & donnons mendment que Vous Vous tiffiez prest pour [que] avec vostre régiment nous Vous trouvons. M^{rs} les viscontes prendront leur chemin pour s'avenir à nous & d'autant que nous dépêchons présentement M. [le] comte de Montgo^{rie} [Montgommery] pour vous aller à contre tous : Nous avons bien voulu encore Vous faire ce petit mot de rechange pour

(1) Dans le testament de Michel de Rapin (*Généalogie de Rapin*, p. xj & *Inventaire général* n° 625), Antoine de Rapin est qualifié « gentilhomme de M. l'admiral & coronel de quatre mil foldats gascons. » • Il est douteux, dit Rapin-Puginier, dans les *Mémoires* dont il est l'auteur, qu'il y eût alors des régiments de cette force, mais cela doit s'entendre qu'il commandait un corps de 4,000 hommes. • Il ne le commandait pas seul assurément, car plus d'une fois l'armée des vicomtes parmi lesquels figurait Rapin comme l'un des principaux chefs des réformés, ne se composa que de quatre mille combattants, notamment en 1562 (V. notes des *Mémoires de Montluc*, liv. 5), & en 1568, à la bataille de Gannat. (V. Haag, *Fr. Prot.*, art. Comminges.) Dans son *Histoire des protestants de France*, M. de Félice a répété d'après Montluc & autres historiens qu'Antoine de Rapin était au nombre des sept vicomtes du Quercy. (Edit. de 1856, p. 188.) C'est une erreur. Antoine de Rapin qui, en 1556, était maréchal-des-logis de la compagnie du seigneur de Terride (*Inv. gén.* n° 618), ne fut plus tard que simple capitaine, bien qu'il commandât un régiment (*Invent. gén.* sans n° coté II), & qu'il fût appelé au gouvernement de deux places importantes. Mais la hiérarchie militaire n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, & le grade de coronel ou de colonel, alors récemment créé (1534), n'était point supérieur à celui de capitaine & impliquait à peu près les mêmes attributions, ces deux grades étaient fréquemment employés l'un pour l'autre dans la désignation des officiers qui en étaient revêtus. La famille de Rapin ne posséda jamais d'autres titres que celui de baron de Mauvers que Pierre de Rapin prit le premier & transmit à ses descendants. Antoine de Rapin n'avait donc aucun droit au titre de vicomte, mais il n'en doit pas moins être compté par l'histoire au nombre des principaux capitaines qui commandaient, avec les vicomtes du Quercy & du Vivarais, ces vaillants foldats huguenots dont l'illustre de Thou louait le courage & la discipline : « L'armée protestante vivoit au commencement dans une grande retenue & observoit une exacte discipline, les pasteurs dispersés dans les compagnies les assembloient tous les jours à certaines heures pour la prière, le matin & le soir. Lorsqu'on montoit la garde, on faisoit les prières publiques & solennelles. On n'entendoit parmi les foldats ni jurements ni querelles : le camp retentissoit du chant des psaumes, il n'y avoit point de jeux de hasard, point de femmes. Les marchands, les payfans, les hôtes étoient en fureté, le foldat ne quittoit point ses enseignes pour aller au fourrage ou pour piller & nulle faute ne demouroit impunie. » (De Thou. *Hist. &c.*, (liv 30.)

Vous prier ne faillir Vous avenir avec à nostre rencontre Vous asseurant que Vous y ferés ce xvi^{ème} bien venu & que Vous y ferés employé à des charges dont Vous recevrez contantement & sur ce, faisant fin à la présente Nous prions le Créateur Vous tenir M. de Rapin, en sa sainte garde. De Martron (1) ce 8 juin 1569.

Vos bien bons amys,

HENRY.

HENRY DE BOURBON.

Montgomery traversa Montauban vers le 15 juillet, trouva la ville livrée au désordre de l'anarchie & rappela Rapin pour la troisième fois. Celui-ci revint dans le siège de son gouvernement & se fiant appuyé par les compagnies de Meauillac, de Rabastens & de Caseneuve que Montgomery lui avait laissées & par les commissaires que le roi de Navarre avait envoyés pour percevoir les taxes de guerre, il se montra plus sévère que jamais.

Il est probable que Rapin entra dans Montauban avec Montgomery après avoir été à sa rencontre selon les ordres qu'il avait reçus. Ce fut de Montauban qu'il envoya au comte tous les fers à cheval & tous les maréchaux de la ville, précaution que dans la précipitation de sa marche Montgomery avait négligé de prendre, & qui était néanmoins d'une grande importance. En effet, lors du passage des princes dans cette ville avec l'amiral à la fin d'octobre 1569, Montluc fait la remarque qu'ils séjournaient à Montauban « & es environs de là, en ayant bon besoing, car ils n'avoient cheval qui pust mettre l'un pied devant l'autre, ayant été contraints d'en abandonner par les chemins plus de quatre cents, n'ayant aucun moyen de les faire ferrer. » Aussi cette prévoyance de Rapin fut-elle très-appréciée des gens du métier (2).

(1) Martron est un village de la Saintonge, diocèse de Saintes, intendance de La Rochelle, qui comptait soixante-dix habitants en 1726. (*Dictionnaire universel, &c., de la France*, Paris, 1726, Saugrain & Prault, éditeurs.) Peut-être faut-il lire Marthon, petite ville située entre Angoulême & Nontron, sur la Bandiat, dans le département de la Charente, près de la frontière de celui de la Dordogne.

(2) *Commentaires de Montluc*, liv. VII. — *Mémoires de la famille de Rapin*.

Henri de Bourbon, prince de Condé, l'amiral Coligny, & enfin le prince de Navarre, qui fut plus tard Henri IV, écrivirent à Antoine de Rapin, dans le mois de novembre de l'année 1569, trois lettres dont les termes sont empreints de la considération & de l'estime que ces grands personnages avaient pour lui. D'un intérêt secondaire au point de vue historique, elles caractérisent cependant la personnalité de celui auquel elles sont adressées. Voici celle du prince de Condé :

« Monsieur de Rappin, Vous scaurez comme je m'adresse si priveement à Vous, m'affeurant de n'estre jamais déçu de l'opinion que j'en ay eu dés le jour que je Vous ay premièrement cognu. Et c'est pour quoy je Vous viens bien dire que je ne Vous ay recommandé de gentilhomme qui plus que le sieur de Brion (1), plus parfaitement mérite qu'on fasse & aye soyn de luy, pour ce que outre qu'il

(1) « La dedans (au siège de Bourges), s'y trouva le capitaine Brion, brave & vaillant gentilhomme. Et ce fut celuy qui entra dans Saint-Quentin à l'improviste, avec trente ou quarante soldats, les autres ne l'ayant pu ou voulu suivre. Lors qu'il fut despesché pour y aller, il dit résolument : J'y entreroi, ou je mourrois & tiendrois la foy de gentil-homme vif ou mort. Il avoit bien l'âme de le dire, & faire le coup ; car je vous assure qu'il avoit une très belle façon soldatesque. Quand il sortit de ce siège, Monsieur de Guise luy fit bonne chère, & luy dit, s'il ne vouloit pas redevenir son serviteur & de son Roy. « Si je le veux, Monsieur, répondit-il. Ouy, Monsieur, vous jurant que je ne me suis tant mis icy pour la religion, que pour un mescontentement que j'eus après la guerre, m'en voyant si mal récompensé, & Messieurs le Prince & Admiral m'ayant les premiers recherché, je les ay servis fort fidèlement, comme je feray le Roy... n'estant huguenot que par humeur & mescontentement. »

Ce Brion céda peu après aux sollicitations du duc de Guise ; il quitta le service des princes & de l'amiral, « mais il ne dura guères : car voulant montrer comme il désiroit bien servir son Roy, il mourut devant Rouen où il fut tué, ceux de dedans n'en estant pas trop marris ; car incessamment ils luy reprochoient de dedans la muraille : Ha ! Brion, tu as quitté ton Dieu, ta religion, & ton parti... Ce fut grand dommage de sa mort, car il fut esté grand. Sa façon, sa grace, sa valeur, le conduisoient fort ; aussi qu'il estoit gentil-homme. » Brantôme, *Oeuvres*, Londres, 1779, XI, p. 147.

N. B. — D'après ce qui précède, Brion fut tué au siège de Rouen. Or, ce siège célèbre ayant eu lieu en 1562, le personnage recommandé à Rapin par le prince de Condé, en 1569, ne saurait être le même. Cependant Brantôme est sujet à caution en fait d'exactitude, peut-être aussi a-t-il voulu parler du second siège de Rouen par Henri IV, en 1591. La *France protestante* contient un article sur la famille Brion, mais aucune date n'accompagnant les noms des personnages du nom de Brion qui y sont cités, cette notice ne peut apporter aucun éclaircissement à cette question.

est de bien fort bonne part, il a fait & peut se décorer des services si bons en ceste cause que j'aurois trop de regrets que l'indisposition dans laquelle il est maintenant l'empeschast de se trouver où je scay que plus il se désire, qui est en ceste armée où l'on a toujours à faire de tels hommes que cela. Je luy ay donc conseillé, parce que nous faisons ouvrer bien peu de couvers en ces quartiers, de s'en aller là pour quelques deux ou trois jours se reposer & faire traicter comme il en a bon befoing. Je l'ay bien voulu accompagner en ceste occasion pour Vous prier, cher amy, de le faire recommander, de forte qu'il s'apperçoive que ma priere luy aye pu servir de quelque chose. Cependant que me recommandant de bon cœur à Vous, je supplie le Créateur, qu'il Vous aye, Monsieur de Rappin, en sa sainte & digne garde. Escrit à Viffe (château de l'Isle, près Molières?) le 18^e jour de novembre 1569.

« HENRY DE BOURBON. »

Après la funeste défaite de Moncontour, malgré son indomptable courage, voyant son armée anéantie, les coffres vides, & les mercenaires échappés au désastre, refusant de marcher faute d'une solde suffisante, troupes coûteuses néanmoins, « qui rengregeoient & déchiroient, selon l'expression de d'Aubigné, la pauvre condition des deux princes » au nom desquels il commandait l'armée protestante, Coligny sentit la tristesse & le découragement s'emparer de son âme. Il était abandonné de tous, « hormis d'une femme, qui n'en aiant que le nom, s'estoit avancée à Niort, pour tendre la main aux affligés & aux affaires (1). » Abattu par ses revers, écrasé par la responsabilité qu'il avait assumée, il sentait en lui-même son cœur fléchir & sa confiance en son Dieu s'ébranler. « Si est-ce que Dieu est très-doux ! » lui dit alors le vieux L'Estrange, blessé à mort, porté en une civière qu'il fit arrêter devant son général « cheminant en même équipage, » le voyant blessé comme lui, & accablé par le chagrin plus encore que par la douleur. Coligny entend cet appel à sa foi, il relève la tête, remercie d'un dernier regard le vieil

(1) Jeanne d'Albret. Voy. d'Aubigné, *Histoire depuis 1550-1601*.

ami qu'il va perdre, & « plus redoutable après sa défaite que ses ennemis après une victoire, » il rassemble ses bataillons dispersés & prend le chemin de La Rochelle. Le 18 octobre, Coligny est à Saintes, & c'est là que commence ce prodigieux voyage, poursuivi à travers mille dangers dans tout le Midi & l'Ouest de la France, qui peut compter comme l'une des plus mémorables campagnes de ce grand capitaine. « L'admiral, dit Pierre Mathieu (*Histoire de France*, liv. V), ayant ramené les reliques de son naufrage, fit en neuf mois près de trois cent lieues & quasi le tour de la France, ayant partout à la teste de ses entreprises & de ses conseils le prince de Navarre & le prince de Condé, la présence desquels soustenoit l'espérance des soldats & auctorisoit les commandements des chefs. » Il passe la Dordogne à Argentac le 25 octobre, franchit le Lot au-dessus de Cadenac, traverse le Rouergue & le Quercy, & arrive à Montauban.

Après quelques jours de repos laissés à ses troupes, il en fit partir un fort détachement qui s'empara de la ville d'Aiguillon. Deux jours après, Coligny quitta Montauban avec les princes & le gros de son armée, & remonta la Garonne vers Agen & le Port Saint-Mary.

Un pont avait été jeté par ses ordres sur la Garonne : rompu par Monduc, il ne servit point au passage des troupes que Montgommery ramenait victorieuses du Béarn & qui opérèrent leur jonction avec l'armée des princes le 10 novembre, au Port Saint-Mary, mais Coligny ne cessa pas de faire occuper ce point stratégique, comme le prouve la lettre suivante, qu'il écrivit au gouverneur de Montauban.

« Monsieur de Rappin, j'ay receu la lettre que Vous m'avés escrite, Vous prierai de donner ordre qu'il soit fait bonne & meilleure garde au pont qu'on n'a point encor fait, car il y a fort peu de gens en garde. Et quand les pluies seront passées je Vous prie envoyés fonder, si le passage de la rivière de Garonne ne fera point inguéable à cause des pluies, & si on y pourra encore passer & m'en advertir incontinent que Vous en aurés nouvelles. Quand... à ce que Vous me demandés que la cavalerie des ennemys, qui reste entre Tarn & Garonne, repassera la

dite rivière & que je mande à M^r de Castries qu'il vins avec, je Vous adresse qu'il nous mandes que les neiges sont si grandes, qu'il n'est possible qu'ils viennent. Au demeurant, dites à Monseig. le vicomte de Bruniquet, qu'il s'en vienne incontinent & qu'il ayste [hâte] surtout.... aussitôt lui.... autant que toujours la garde du pont. N'ayant autre chose, je prierai le Créateur Vous avoir, Monsieur de Rappin, en sa sainte & sûre garde.

« A L'augez [Lauzerte?], xxv novembre 1569.

« Votre bien bon amy,

« CHASTILLON. »

Peu de jours après, le prince de Navarre, alors âgé de seize ans, écrivit à Antoine de Rapin la lettre qu'on va lire (1), dans laquelle après le soin des plaisirs de son âge, il passe promptement aux intérêts de sa couronne, & laisse percer dans son langage l'habitude du commandement & du pouvoir. Cette lettre qui se trouve maintenant dans les archives privées du roi régnant de Prusse, est intéressante par sa date (1569); dans le recueil si important & si connu des *Lettres missives de Henri IV* (Berger de Xivrey) il ne s'en trouve qu'une de cette année là, & quatre seulement de 1562 à 1570.

« Monsieur de Rappin, je croy qu'il Vous fera souvenu du chien couchant dont je Vous parlai à mon partement de Montauban (2). Si Vous l'avez retrouvé, je Vous prie le m'envoyer par le capitaine Berar, présent porteur. Sinon, mettez diligence à le recouvrer le plutôt que sera possible, & le m'envoyés avec la le-

(1) Cette lettre & plusieurs autres, soit de ce prince, soit des principaux seigneurs de sa cour, que nous avons reproduites ou reproduirons ici, furent données par M. le colonel de Rapin-Thoyras à l'un de ses amis, feu le conseiller Dorow, grand amateur d'autographes. La collection de ce dernier fut acquise après sa mort, qui remonte à plusieurs années, par le roi Frédéric-Guillaume IV, & les lettres adressées à MM. de Rapin se trouvent ainsi faire aujourd'hui partie des archives privées de S. M. Guillaume I^{er}, roi régnant de Prusse. Ces lettres ont été imprimées en Allemagne. — Voir la note placée à la fin de l'*Inventaire général des titres de la famille de Rapin*. — *Pièces justificatives*, n° 1.

(2) Le prince & l'amiral avaient traversé Montauban à la fin d'octobre 1569. (Voyez Haag, *France protestante*, art. Chastillon).

vrette que m'avés auffi promise. Au reste, il y a certains habitans en Montauban, qui sont fermiers du dixme de Negrepelisse, appartenant à la Reyne ma mère, & debtant de l'argent à cause du dit inventaire qu'il est possible de retrouver ect. [ici]. Je Vous prie envoyés qu'il.... le prevost & M. Fauft, son gendre, qui Vous... les dits fermiers lesquels Vous ferés prendre prisonniers & me les enverrés.... servant pour être gardés jusqu'à tems qu'ils auront entièrement satisfait à ce qu'ils doivent. A tant, je supplie Dieu Vous prendre, Monsieur de Rappin, en sa sainte grâce.

« Fait à L'augez (Lauzerte ?), le pénultième de novembre 1569.

« Vostre bien bon amy.

« HENRY . »

Nous avons vu Antoine de Rapin rappelé par le comte de Montgomery dans cette ville de Montauban, dont la population violente & indisciplinée avait deux fois refusé de se soumettre à la sévère autorité de son gouverneur. Quelques mois après sa réinstallation, les 25 & 26 décembre 1569, des lettres patentes lui furent octroyées par les princes, datées du Port Saint-Mary (1). Elles portaient commission de lever un subside « de huit mille livres par chaque mois, en cette province de Montauban, comprenant Gaillac & Saint-Anthonin, pour le peyement des gens de guerre, qu'il a convenu & convient entretenir pour la defence & seureté de ce pais. » D'autres patentes concernant l'affiette des tailles & levées dans son gouvernement de Montauban, pour l'année 1570, lui furent également accordées. Elles commencent ainsi :

« Henry, prince de Navarre, duc de Vendosme & de Beaumont premier Pair de France Gouverneur Lieutenant Général & Amyral pour le Roy Monseigneur le Pais de Guienne & de Poictou, & Henry de Bourbon prince de Condé duc d'Anguien aussi Pair de France au sieur de Rappin, gouverneur & commandant pour le service de Sa Majesté sous nostre autorité en la ville de Montauban & autres villes & places circonvoisines, Salut. Chacun a peu juger & connoitre tant

(1) *Inventaire général*, sans n^{os}, cotées VI & VII. Voir aux *Pièces justificatives*, n^o VI.

par les escrits & responfes (1) que nous avons envoyé a Sa Majesté contenant nos tres humbles remonstrances supplications & submiffions que par toutes nos autres actions & desportemens le defir & finguliere affection que nous avons toujours eu & avons de veoir la fin de ces miseres calamitez & défolations & quel regret ennuy & desplaisir nous avons de les voir continuer Et ce d'autant que pour l'entretenement des grandes forces que nous avons & pour n'avoir autres moyens de supporter les grands frais de cette guerre si sainte & si juste que chacun scait & que nous faisons pour le service du Roy & feureté du Royaume Il nous conviens nous ayder & secourir de toutes fortes & especes de dons... Scavoir Vous faisons que pour la bonne confiance que nous avons de votre perfonne, sa suffisante integrité, loyauté, preudomye & bonne diligence, Vous avons commis ordonné & député, commettons, ordonnons & deputons par ces patentes pour faire affembler les dits consuls & autres deputez des dites villes en la ville de Montauban a tel jour que vous adviserés & apres les remonstrances par vous faictes de nos affaires, leur declarerés que pour ayder favoriser & fatisfaire au peyement de nos estrangers Nous avons admis qu'ils paieront telle ou semblable somme que celle qui a esté commis, dict, esté imposée sur eulx en la prefente année. Et ce pour l'année prochaine que l'on contera mil cinq cens foixante dix (2).... &c. »

Le 14 février 1570, Antoine de Rapin était encore gouverneur de Montauban (3). Les murailles de la ville de Caussade qui dépendait de son commandement, vieilles & délabrées, s'étaient écroulées à la suite de pluies torrentielles. Les consuls de Caussade, craignant avec juste raison que l'ennemi qui tenait la campagne ne profitât de la brèche que les pluies avaient ouverte, pour entrer dans leurs murs, « d'autant

(1) Il est probable qu'il s'agit ici de l'impôt de neuf mille cinq cents livres que devait payer Montauban sur les cent cinquante mille livres qui devaient servir à folder les reîtres appelés au secours des calvinistes par Coligny. Voy. Le Bret, *Histoire de Montauban*, II, p. 55.

(2) Il était nécessaire de spécifier comment l'on complèterait l'année qui suivrait celle de 1569, car peu d'années auparavant le calendrier avait été modifié par le dernier article de l'ordonnance de Rouffillon (1564). On commença à partir de cette année-là, à compter l'année à partir du premier jour de janvier, au lieu qu'auparavant on ne la commençait qu'à la fête de Pâques. Cette innovation eut quelque peine à se faire accepter par l'usage.

(3) *Inventaire général*, n° 626.

que les rempars estoient de grand garde, estans de forme ronde » adressèrent aux princes une supplique tendant à faire relever leurs murailles & à fortifier leur garnison. Le 15 janvier, cette requête fut renvoyée par ordre des princes « au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban, pour par luy ou aultre qui sera a ce par luy commis, faire vérification de la ruyne naguere advenue aux murailles de la dicte ville de Caussade & estimation des frais de la réparation d'icelle & en informer mes dicts seigneurs les princes... Faict en conseil estably & ordre de mes dicts seigneurs, le xv^e de janvier, l'an mil vc foixante & dix. — DE CABOCHE. »

Sept jours après, le gouverneur Rapin donna commission à François de Carmaing, seigneur de Bellegarde, de vérifier « la ruyne advenue », & de procéder à l'estimation des frais..., &c. La dernière pièce de cette procédure, signée du commissaire Bellegarde, agissant d'après les ordres du gouverneur, est du 14 février 1570.

Le document que nous venons de citer est le dernier acte original qui témoigne de la continuation des pouvoirs d'Antoine de Rapin, comme gouverneur de Montauban ; il montre aussi qu'il relevait directement des princes & que ses pouvoirs n'étaient pas soumis à l'autorité des consuls, comme le prétend Le Bret (1).

Antoine de Rapin était entré au service de France, l'année même de la conquête de la Savoie par nos armées, en 1536 (2), & avait porté les armes sous quatre rois, François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX. Demeura-t-il gouverneur de Montauban jusqu'à sa mort, ou fut-il rappelé par le roi de Navarre, & pour la dernière fois remplacé par le comte de Méharon (*sic* — sans doute Pierre d'Armendaritz, vicomte de Méharin, gentilhomme du roi de Navarre en 1580)? Le Bret nous paraît faire à l'occasion de ce remplacement une confusion de dates, & placer

(1) *Histoire de Montauban*, édition de 1841, II, 54. — *Inventaire général*, n° 620.

(2) *Inventaire général*, n° 665.

en 1570 l'appel adressé par les princes à Rapin en juin 1569, appel contenu dans la lettre que nous avons reproduite plus haut.

Quoi qu'il en soit, à partir de l'année 1570, le nom du capitaine Rapin ne paraît plus dans l'histoire; le moment, le lieu de sa mort, sont également ignorés. Le fils unique qu'il avait eu de Cécile de Doux d'Ondes, désigné dans un acte de 1571 comme « fils de feu noble Anthoine de Rappin, escuyer », fut page du prince de Condé & mourut jeune encore, vers 1580 (1).

Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, fils de Philibert de Rapin & de Jeanne du Verger, porta les armes dès sa première jeunesse. Il se trouva, avec la fleur de la noblesse protestante, à l'entreprise que le duc d'Anjou tenta dans les Pays-Bas en 1583, expédition désastreuse, qui est restée flétrie dans l'histoire du nom de *folie d'Anvers* (2). Rapin avait été nommé deux mois auparavant gentilhomme servant du prince de Navarre : il revint en France avec les débris de la petite armée du duc d'Anjou, & dès lors compagnon & ami du Béarnais, il le suivit dans toutes ses campagnes & partagea sa gloire & ses dangers.

Aussi pauvre que son prince, un jour qu'il lui demandait quelques pistoles pour remplacer son cheval laissé sur le carreau, il reçut du futur roi de France cette naïve réponse : « Je le voudrais bien, mais voyés, je n'ay que trois chemises (3). »

(1) *Inventaire général*, n° 628, 627 & 638.

(2) François de Valois, le plus jeune des fils d'Henri II, d'abord duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, prince d'un caractère peu estimable, tour à tour l'ami & l'adversaire des protestants, trahit tous les partis, & s'aliéna ses partisans même les plus dévoués. Après avoir cherché sans succès à devenir le chef du parti politique, appelé en Flandre avec le titre de duc de Brabant pour chasser les Espagnols, reçu avec acclamation dans Anvers, il trahit l'hospitalité de cette ville & chercha à s'y rendre maître absolu. Le peuple flamand se souleva : la petite troupe de gentilshommes qui avait accompagné le prince fit vaillante contenance, mais ne put empêcher son chef d'être expulsé honteusement d'un pays où il avait été appelé comme un libérateur, & d'où il fut chassé comme un traître. Il mourut en 1564 à Château-Thierry, méprisé de tous les partis.

(3) Cette anecdote est tirée des *Mémoires de la famille de Rapin*.

Rapin éprouva bien d'autres revers que la perte de son cheval; par trois fois ses terres furent saccagées & son château de Mauvers détruit & brûlé pendant qu'il était à l'armée. La dernière fois que ce malheur lui arriva, les gentilshommes catholiques du pays (1) le voyant si mal-

(1) M. de Furstaret, seigneur de Margastaud ou Marqueftaud, gentilhomme catholique de la maison de Clermont, eut l'initiative de ce trait généreux qui honore autant ses auteurs que celui qui en fut l'objet. M. de Furstaret n'en resta pas là; au retour de M. de Rapin il lui rendit, sans en rien retenir, les revenus de la terre de Mauvers dont le duc d'Epéron, gouverneur de la province, lui avait donné la faifine. — *Mémoires de Cécile de Rapin, — de la famille de Rapin.*

La seigneurie de Marqueftaud appartenait à Louis d'Amboise, né en 1536, mort en 1614, marié à Blanche de Lévis, & gouverneur pour le roi des diocèses d'Alby, Castres & Lavaur. Comme par le mariage de Renée d'Amboise avec Jacques de Clermont-Gallerande, père de N... de Clermont d'Amboise comte de Renel, les deux maisons étaient alliées, « le Margastaud ou Marqueftaud, de la maison de Clermont » dont parle Cécile de Rapin, dans les *Mémoires* inédits qu'elle a laissés, pouvait être Louis d'Amboise, ou plutôt son fils, François-Louis, baron d'Aubijoux. — V. le Père Anfelme, *Généalogie d'Amboise*.

Ce nom de Marqueftaud est aussi porté par une petite rivière qui se jette dans la Garonne, au-dessus de Grenade, après avoir séparé le territoire du village de Thoyras de celui de Mauvers, appelé aussi Saint-Pierre de Mauvers.

La famille de Doux d'Ondes ne tenait pas directement la terre de Mauvers du dernier comte de Lomagne, comme il a été dit à tort (p. 50). Jean, comte d'Armagnac, vicomte de Lomagne, céda par patentes en latin données dans son château de Lavic, le 5 août 1453, le lieu, fief ou domaine de Mauvers (Maloberco), près Grenade, à Jean Amied, viguier de Toulouse, pour raison de ses services « très agréables » & de cent écus d'or que ce dernier avait prêtés au comte pour « faire ses affaires. » Plus tard, « le lieu & place de Maubertz avec toute justice & juridiction, haulte, moienne & basse, fens, rentes, oblies, loz, ventes, chaffolz, accaptés, rière-accaptés, justices & aultres droiz & devoirs seigneuriaux, appartenances & dépendances quelconques, dans la sénéchaussée de Tolose, à la charge de l'hommage au Roi, ainsi que du bam & rière-bam, » fut vendu à réméré vers 1530, à la dame de Montequieu d'Homerville par Pierre de Doulx, seigneur d'Ondes. Celui-ci ayant usé de son droit de réméré, rendit foi & hommage le 21 avril 1542, au Dauphin pour le lieu d'Ondes, juridiction de Villelongue, & le lieu & place de Malber (Mauvers) en la juridiction de Verdun. Mauvers valait à cette époque 3,000 livres tournois de vingt sols chacune. Pierre de Doulx d'Ondes vendit de nouveau à réméré la terre, seigneurie & baronnie de Mauverts (Mauvers), le 22 février 1563 (J. Algayres, notaire de Grenade), à son neveu noble Gilbert Dubergier (du Verger), moyennant 12,000 livres tournois. Au nombre des témoins figure « noble Anthoine de Rappin, habitant de Grenade, » beau-frère du vendeur.

Gilbert du Verger étant mort sans enfants, tous ses biens revinrent à sa sœur Jehanne, épouse de Philibert de Rapin, lequel signe, en qualité de seigneur de Maubers (Mauvers), le 23 janvier

traité, lui donnèrent de leur estime une preuve singulière & touchante. Par leurs soins & pendant son absence, les champs dévastés furent labourés & ensemencés de nouveau, les moissons furent recueillies & serrées dans des cabanes de feuillages, greniers improvisés sur les ruines de son habitation.

Lorsque, huit mois plus tard, Rapin rentra dans ses foyers qu'il croyait déserts, & visita les champs qu'il croyait sans culture, sa surprise fut grande & n'eut d'égale que sa gratitude envers ses généreux voisins. De tels traits seraient rares de nos jours, & dans cette réciprocité sanglante de cruautés & de représailles qui caractérisait les guerres civiles de ce temps-là, ils paraissent plus remarquables encore, & l'on prend plaisir à les citer à l'honneur de l'humanité (1).

La loyauté & la bravoure de Pierre de Rapin lui avaient créé des amitiés & des sympathies plus illustres, sinon plus honorables dans leur manifestation : le faux bruit de sa mort s'étant répandu, lui-même put lire une lettre de la reine Marie de Médicis (2), où elle témoignait à M. de Maravat, beau-père de Rapin, les regrets qu'elle ressentait de

1565, une quittance de 40 livres tournois à un nommé Gérot. La cession de Mauvers à la famille du Verger, & par suite à celle de Rapin, fut ratifiée par une vente définitive consentie en 1567, par Pierre de Doulx d'Ondes. Un acte du 14 mai 1609 est le premier où Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, soit désigné sous le titre de gouverneur pour Sa Majesté en la ville du Mas-Garnier. — (Archives de M. le comte de Preillac, ancien préfet du Puy-de-Dôme, propriétaire actuel de la terre & du château de Mauvers, descendant au huitième degré par son père & au septième degré par sa mère, de Philibert de Rapin, premier seigneur de Mauvers.)

(1) Ce fut pendant la guerre dite du second siège de Montauban, qui cessa, par l'entrée dans cette ville du cardinal de Richelieu, auquel la récente reddition de la Rochelle ouvrit les portes de Montauban (28 octobre 1628).

(2) Voici le passage de cette lettre, en date du 24 février 1617, adressée à M. de Lupé-Maravat, extrait des *Mémoires de Cécile de Rapin*.

« La nouvelle de la maladie de Rapin, votre gendre, nous afflige beaucoup à Monsieur mon fils & à moi, Dieu veuille conserver un si digne & bon sujet, nous ferions une grande perte en sa personne, envoyés moi un exprès par de ça s'il n'est pas mieux. » On voit que cette version est un peu différente de celle que nous ont fournie les *Mémoires de la famille de Rapin*. Peut-être y a-t-il eu deux lettres de la reine, dont la première seule aurait été conservée.

la perte d'un si bon serviteur. Son zèle pour la religion, l'éclat de ses longs services, l'avaient depuis longtemps désigné à la confiance du roi, mais son caractère violent & irascible nuisit à sa carrière. Il commandait une compagnie dans la ville du Mas-Garnier, lorsque, à propos de quelque question de préférence, il se prit de querelle avec le baron de Montbartier (1), gouverneur de la place pour le roi, &, sans lui laisser le temps de se reconnaître, il le chassa de la ville. L'affaire fit grand bruit; le roi, qui aimait beaucoup Rapin, le manda avec son adversaire à Grenoble, & chargea le duc de Bouillon & le maréchal d'Ornano (2) de régler leur différend.

(1) Antoine d'Astorg, baron de Montbartier, fils d'Antoine d'Astorg, capitoul de Toulouse en 1518, & de Jeanne de Lomagne, fut quelque temps gouverneur de Montauban en 1569, & servit avec zèle & courage la cause protestante. Il est probable, d'après les Jugements de la noblesse du Languedoc (*Pièces fugitives* du marquis d'Aubaïs, III, p. 6), qu'il s'agit ici de son frère cadet, Bernard, qui, à l'affaire de Toulouse en 1562, devait se porter sur cette ville avec d'Arpajon qu'il avait rejoint aux environs de Montauban. Mais les troupes aguerries de Montluc leur barrèrent le chemin, & les chefs huguenots ne jugeant pas prudent de rompre les lignes catholiques avec des recrues peu exercées, retournèrent à Montauban renforcer la garnison menacée par Montluc.

On a vu plus haut qu'ils y trouvèrent Marchastel, La Borie & Antoine de Rapin, & qu'ils proposèrent tous ensemble aux consuls d'abandonner la ville dont la défense était fort difficile. Ceux-ci ne voulant pas y consentir, les chefs protestants allèrent chercher des renforts dans l'Agénois.

Bernard d'Astorg-Montbartier abjura plus tard, ce qui lui valut une pension & la capitainerie de cinquante hommes d'armes. Les patentes qui conférèrent le gouvernement du Mas-Garnier à Pierre de Rapin « en survivance du baron de Montbartier, » portent la date du 8 avril 1608. — *Invent. gen.*, n° 665. — *France Protestante*, art. Astorg & Arpajon.

(2) Alphonse d'Ornano, né en 1548, mort en 1610, des anciens comtes souverains de Corse, se rendit en France avec 350 de ses compatriotes qui ne voulurent pas accepter la suzeraineté de Gênes : accueilli avec faveur par Catherine de Médicis & Charles IX, il fut nommé colonel-général des Corfès & gouverneur de Valence. En 1572, il obtint des lettres de naturalisation pour lui & ses descendants, confirmées en 1599 par Henri IV. Le gain de la bataille du Pont-Saint-Esprit lui valut, en 1587, le titre de conseiller & de lieutenant du roi en Dauphiné. Il repoussa les armées de Mayenne & de son parti, fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, contribua avec Lefdigières & Montmorency à la soumission du Dauphiné, battit les Espagnols commandés par le connétable de Castille, & fut nommé maréchal de France par Henri IV, à Lyon. Lieutenant-général en Guienne, il se distingua à la peste de Bordeaux par son humanité. Une grande fermeté s'unissait, chez cet illustre homme de guerre, à un rare esprit de justice & d'équité, traitant le peuple avec bonté & les grands seigneurs sur un pied d'égalité parfaite,

Ce fut à cette occasion qu'Henri IV adressa à Pierre de Rapin la lettre suivante :

« Capitaine Rapin Ayant bon comme mon Cousin le maréchal d'Ornano venir à ouyr le S^r de Montbartier & Vous fur vostre différent & l'ordonnance [offense?] pourffonnelle qu'il Vous a faict J'ay admis pour mieux juger du faict de Vous faire venir tous deux devers moi, pour entendre bien au fond Vos raisons de part & d'autre, sur les quelles je Vous jugeray moi-mesme & Vous conserveray vostre bon droict. Ne faillés donc la présente receue de Vous acheminer de Vostre commandement pour la mardy & ordonnons au S^r Montbartier de faire de sa part. Et n'estant celle cy à autre effect je prie Dieu Vous conserver. Escrypt à Grenoble, le xxviii^e de septembre 1600.

« HENRY.

« Contresigné : FORGET. »

M. de Montbartier fut rétabli à cause de l'honneur du commandement, mais Rapin « gagna sa cause au fond, » &, après la mort de Montbartier, Henri IV lui donna le gouvernement du Mas-Garnier (1) qu'il lui avait promis quinze ans auparavant.

mais avec affabilité & distinction; estimé de tous les partis, il fut l'un des plus intègres & des plus dévoués compagnons d'Henri IV. — *Nouvelle Biographie générale*; F. Didot, art. Ornano.

(1) Le Mas-Garnier ou Mas-de-Verdun, ville & justice royale dans le Bas-Armagnac, diocèse d'Aire, intendance d'Auch, élection de Rivière-Verdun, au bord de la Garonne, entre Toulouse & Agen, comptait 1,214 habitants (en 1726). Il s'y trouvait une abbaye de 3,000 livres de rentes, de l'ordre de Saint-Benoît, nommée autrefois Saint-Pierre de la Cour. (Voy. *Pièces justificatives*, p. lvij, note 1). — *Dict. universel de la France*; Paris, 1726, 6 vol. in-4°, Saugrain & Prault.

C'était une des places fortes que les réformés avaient en Guienne. Dans chacune des provinces où le nombre des protestants avait une importance suffisante, se trouvaient des places dites *de sûreté*, dont la possession consentie par les traités de paix, en garantissait les clauses. Ces places de sûreté étaient de deux espèces : les unes prenaient le nom de *villes de sûreté*, proprement dites, elles avaient pour gouverneurs, soit leurs propres seigneurs, soit les chefs qui s'en étaient emparés pendant les guerres civiles, soit encore, comme le Mas-de-Verdun, les capitaines qui y avaient été mis par le roi de Navarre, comme Protecteur des églises; les autres, dites *places de mariage*, n'étaient pour la plupart que de simples châteaux appartenant à des gentilshommes huguenots, ainsi nommées parce que n'ayant point de garnison, elles dépendaient des places de sûreté voisines qui les faisaient garder par de petits détachements de cinq à six hommes.

L'expulsion violente du baron de Montbartier ne fut point un fait isolé dans la vie de Rapin (1). Quelques années plus tard, en 1616, il eut de graves démêlés avec les habitants du Mas de Verdun, qu'il voulait contraindre à réparer leurs murailles. Pour se débarrasser des plus mutins, à la tête desquels était un nommé Mercier, il n'hésita pas à les chasser de la ville & à confisquer leurs provisions (2). Mais les plaintes

Un volume de la *Collection Du Puy*, coté 323, contient un état des places de sûreté, daté des 14, 17 & 18 mai 1598, dans lequel on peut relever les notes suivantes :

« *Généralité de Bordeaux*. — Lecloure (*Fontruilles*, gouverneur), 120 hommes. — Mas-de-Verdun, 61 hommes. — L'Isle-en-Jourdain (*Du Bourg*), 64 hommes. — Mauvezin (*Maravat*), 16 hommes, &c. »

Dans une autre liste (*Fonds de Brienne*, n° 220), datée de la fin du règne de Henri IV, le Mas-de-Verdun & Mauvezin en Armagnac, figurent encore parmi les places de sûreté tenues par les réformés. — (Haag, *Fr. Prot.*, pièces justificatives, n° 64.)

(1) Le maréchal d'Ornano fut sollicité par Rapin de lui donner un certificat constatant, non-seulement ses services, que le roi connaissait bien, mais aussi que, depuis l'affaire Montbartier, il était devenu plus *paifible*. Voici en quels termes le gouverneur de Guienne accéda au désir de Rapin :

« Sire,

« Le sieur de Rappin qui rendra cette lettre à Vostre Majesté, m'a dit qu'Elle lui avait fait l'honneur de lui accorder la provision de Gouverneur & Capitaine pour son service de la ville du Mas de Verdun & que pour cest effect Il alloit recevoir ses commandemens désirant que Je rende à Vostre Majesté tesmoignage de l'opinion en la quelle Il peut estre dans la place & en son voisinage pour l'avoir appris dessus les mesmes lieux Elle croira donc s'Il lui plaist comme Je luy en donne assurance que Je l'ay toujours recogneu fort fidèle en l'obeissance de Vostre Majesté & en réputation aux lieux d'estre paifible, ce qui me fait promettre qu'Elle en fera bien servir.

« Priant Dieu

« Sire

« de donner un accroissement heureux à la vie & l'estat de Vostre Majesté.

« A Bourdeaux, le 18 mars [mai?] 1608.

« Vostre très humble très obéissant & très fidèle serviteur

« & subjeet,

« MARÉCHAL D'ORNANO. »

(2) Fonds de Brienne, n° 223, cité par MM. Haag, art. Rapin.

des bannis furent entendues de l'assemblée de La Rochelle. A cette époque encore, les réformés se soumettaient avec respect aux décisions émanées de leurs assemblées politiques, restes d'un pouvoir détruit & d'une influence politique illusoire.

Sévèrement admonesté, le gouverneur du Mas-Garnier dut accepter l'humiliante condition que lui avaient imposée ses juges; il dut réintégrer lui-même dans leurs foyers ceux qu'il en avait rigoureusement, mais justement expulsés.

Malgré ces orages, qui n'eurent pour effet que de tremper plus vigoureusement encore son caractère énergique, & en dépit de la médiocre fortune de sa maison, « beaucoup descheue & diminuée au moyen des ruines & détériorations advenues sur iceulx à l'occasion des troubles, » Pierre de Rapin vivait comme un prince dans l'étroite enceinte de son gouvernement. Un suisse, richement habillé, gardait sa porte; il tenait table ouverte, & tous les gens de qualité qui passaient par la ville rendaient visite au gouverneur, qui les traitait magnifiquement. Mais il ne fallait pas faire de façons avec l'irascible potentat : si l'on s'excusait, si l'on cherchait pitance & logis ailleurs que dans sa maison, toutes les portes étaient closes, toutes les broches cessaient de tourner, &, devant les ordres absolus du gouverneur, l'étranger de qualité devait renoncer à se faire servir à l'auberge. Quoi qu'il en eût, il lui fallait rebrousser chemin & revenir prendre place à la table plus qu'hospitalière où Rapin l'attendait avec un malin sourire (1). Mais si sa fermeté alla quelquefois jusqu'au despotisme, en ces temps de relâchement général où la discipline des armées réformées était bien loin de celle qu'admirait l'historien de Thou au temps de Coligny, il faut constater à sa louange qu'il fut toujours la maintenir parmi ses soldats. Non-seulement ceux-ci faisaient ponctuellement leur service sous les ordres de leurs officiers,

(1) *Mémoires de la famille de Rapin.*

« mais encore , à la moindre insolence, ils étaient mis en prison par les consuls, & s'il leur arrivait de jurer, on les appelait au Consistoire où ils étaient censurés & punis selon la discipline du cas (1). »

Ces qualités d'homme de guerre, que Pierre de Rapin possédait à un si haut degré, l'avaient fait de bonne heure distinguer par ses chefs, & ce fut comme à un « bon, vaillant & expérimenté personnage, à Nous seigneur & fécable » qu'Henri IV lui fit expédier le 27 décembre 1590, par le secrétaire d'Etat Ruzé, une commission pour lever une nouvelle compagnie de gens de guerre. Ces lettres ne précisaient point le nombre de recrues que Pierre de Rapin devait lever pour le service de Sa Majesté. Le roi savait d'avance qu'il les choisirait « des meilleurs & des plus agueris, » ou les rendrait tels en peu de temps. Soldats & capitaines répondirent à la confiance de leur prince. Toutefois, comme cela arrivait fréquemment dans ces temps de troubles & de guerres civiles, la solde de ses troupes ne fut que très-irrégulièrement payée. Quelques années plus tard, sous le règne de Louis XIII, ou plutôt de Richelieu, ces difficultés se renouvelèrent. Il est probable que sa qualité de zélé protestant était un obstacle de plus à la munificence royale, lorsque ses réclamations donnèrent lieu aux deux lettres qu'on va lire, que lui écrivit le secrétaire d'Etat Pontchartrain :

« Saint-Germain-en-Laye, le 20 janvier 1617.

« Monsieur, J'ai fait souvenir au Roy l'affection que Vous portés au bien de son service & les assurances que m'en avés confirmé par Vostre lettre du 23 du mois

(1) Un jour que Pierre de Rapin voyageait en Gascogne, il s'arrêta dans un misérable hameau, & entra dans une salle basse où l'on vendait du vin, afin de se défaltérer. Au bout de quelques instants, l'hôte, qui le considérait attentivement, vint se jeter à ses pieds & embrasser ses bottes avec de grandes démonstrations de joie. Rapin, surpris, lui adressa quelques questions & reconnut bientôt qu'il avait affaire à un ancien sergent de sa compagnie. — Que faites-vous donc ici, lui demanda-t-il, en un lieu si misérable ? — « Que dites-vous là, Monseigneur, s'écria le vieux foudart, c'est le plus bel endroit de la terre, on y peut boire & jurer à plein gosier, il n'y a ici ni consuls ni Consistoire ! » — *Mémoires de la famille de Rapin.*

passé dont Sa Majesté a reçu beaucoup de contentement & se promet que Vous continuerez sur ces occasions de lui rendre d'aussi bons effets que par le passé. A quoi je Vous exhorte & Vous prie d'employer ce qui est de Vos bonnes intentions, Vous assurant qu'elles seront mises en la considération qu'elles méritent lorsqu'il s'offrira l'occasion de les reconnaître. Quant à ce que Vous me mandés que Vous n'avez été satisfait de l'état que Vous avez été ordonné pendant ces mouvements derniers je m'employerai très-volontiers envers Messieurs des finances pour Vous en faire dresser quand ils pourvoiront au paiement de ce qui reste de ce tems là. Comme aussi j'aurai soin si l'on augmente les garnisons des places de Vos quartiers de répéter l'importance de celle que Vous avez en charge afin que l'on y ait égard. C'est ce que je Vous devais en réponse de Votre Lettre, Vous baissant humblement les mains & Vous priant me croire toujours

« Monsieur

« Votre très-affectionné serviteur

« PONTCHARTRAIN. »

Malgré les termes flatteurs de cette lettre & les espérances qu'elle pouvait faire concevoir au capitaine huguenot, malgré de semblables assurances qu'il reçut d'une lettre du seigneur de Vic quelques mois après, il ne paraît pas que sa requête ait été bien accueillie de « MM. des finances, » malgré le sérieux appui que le crédit de l'illustre secrétaire d'Etat dut porter à ses réclamations (1). Celui-ci lui récrit de nouveau à ce sujet quelque temps après :

(1) Pontchartrain (Paul Phelipeaux, sieur de), né à Blois en 1509, fut secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis en 1600. Dix ans plus tard, il fut nommé secrétaire d'Etat, &, en lui conférant cette charge, Henri IV lui dit : « Qu'il ne croyait pas pouvoir y appeler une personne plus digne, plus fidèle et plus capable. »

Pendant la minorité de Louis XIII, Pontchartrain s'efforça de maintenir l'autorité de la Régente & calma les ressentiments du prince de Condé contre cette princesse. En 1619, il réconcilia la reine-mère avec son fils, & l'année suivante assista aux conférences de Loudun, où son caractère conciliant se révéla de nouveau dans la discussion des intérêts de la religion protestante. Quand la guerre fut déclarée, il accompagna le roi dans ses expéditions, mais son âge avancé & les fatigues de sa vie laborieuse, ne lui permirent pas de résister à ce régime nouveau. Il tomba malade au siège de Montauban & mourut à Castel-Sarrafen en 1621. Il fut l'aïeul du célèbre comte de

« Paris, le 24 Juin 1620.

Monfieur, Il y a quelque mois que Monfieur de Maravat me rendit une lettre de Vous par laquelle Vous me priés de l'affifter dans la pourfuite que Vous l'aviez chargé de faire en égard du payement de cinquante doblons qui Vous font deus. Ce que j'ay fait & en ay parlé plusieurs fois à ceux qui ont la charge des finances qui ayant [ont] promis d'y faire pourvoir Mais cela n'a pas encore été effectué & croy que cela provient plus de la néceffité des affaires que de manque de bonne volonté & estime qu'à la fin ils y fatisferont, pour le moins Vous affureray-je que Monfieur de Maravat n'a pas manqué de les en bien folliciter. Je Vous baife les mains & demeure

« Monfieur

« Vofre très affectionné ferviteur

« PONTCHARTRAIN »

Mais ce n'était pas feulelement pour des intérêts pécuniaires que Pierre de Rapin était en correspondance avec les principaux personnages du royaume ; des relations plus intimes uniffaient le fimple capitaine aux plus grands noms de France, & les prévenances du duc de Mayenne avaient peut-être pour but de rallier à fon parti une vaillante épée de plus. Voici les lettres de ce feigneur, fils du célèbre chef de la Ligue & l'adverfaire de Rohan dans le Languedoc :

« Bourdeaux 7 Juillet 1620.

« Monfieur Je n'euffe pas tant mis à Vous faire fçavoir de mes nouvelles fi je n'euffe fcu vofre retour de l'affemblée J'ai prié Monfieur de la Reulle [Réolle] de Vous faire part de celle que nous avons icy de Vous affeurer de la continuation du défir que J'ay de ,me conferver Vofre amitié dont Je me veux promettre les

Pontchartrain (1643-1727), premier préfident au Parlement de Bretagne, intendant des finances, fecretaire d'Etat (1670), & enfin chancelier de France (1699-1714). — *Nouvelle Biographie générale* ; F. Didot, 1855-62, art. Pontchartrain.

effets en ceste occasion ou tous les gens de bien font amys, Je Vous conjure donc de toute mon affection de faire estat du pouvoir que Vous avez sur moi & croire ce que ledict fleur de la Reulle Vous dira, sur la suffisance du quel me remettant Je Vous supplieray de croire que Je suis plus que perfonne du monde

« Monsieur

« Vostre très affectionné à Vous servir

« MAYENNE »

L'assemblée dont il est ici question est l'assemblée provinciale de la Haute-Guienne, qui se réunit à Montauban en 1619, sous la présidence de François de Béthune, comte d'Orval. Elle avait pour but de dresser les cahiers pour l'assemblée politique de Loudun qui se réunit quelque temps après, le 25 septembre 1619, & qui se prolongea pendant une partie de l'année suivante. Rapin y figura comme député de l'église du Mas-Garnier & en sa qualité de gouverneur, avec Teixier, pasteur de cette église. Il y eut pour collègue Maravat, son beau-père, Du Bourg (1), gouverneur de l'Ile-Jourdain, son parent par alliance, & plusieurs autres personnages dont les noms se trouvent conservés dans le tome VIII de la collection Conrart — Biblioth. de l'Arfenal (2).

Les expressions de la lettre que l'on vient de lire paraissent indiquer de la part de Mayenne l'intention d'attirer dans son parti le gouverneur du Mas-Garnier. Doit-on conclure de la lettre suivante que Rapin lui donna quelque sujet d'être satisfait de ses démarches?

(1) La famille Du Bourg, à laquelle appartenait le chancelier de France, Antoine Du Bourg & le célèbre martyr Anne Du Bourg, était alliée par les liens du sang à celle de Cavagnes, qui avait pour chef le chancelier de Jeanne d'Albret, Arnaud de Cavagnes, massacré à la Saint-Barthélemy. (Voy. p. 78, note 3.) On croit même que cette dernière, qui prenait son nom de la terre de Cavagnes ou Cavaignes, aux environs de Toulouse, était une branche de celle des Du Bourg, & il est certain que cette terre a été longtemps possédée par la famille Du Bourg, redevenue catholique au milieu du xvi^e siècle. (Voy. le Père Anselme, *Genéalogie Du Bourg*.)

(2) *France Protestante*, art. Béthune.

« Bourdeaux le 1^{er} d'août 1620.

« Monsieur Vous m'obligez bien fort de me témoigner Vostre soin, Je vous en remercie, autant qu'il en est possible & ne m'en sens pas moins obligé que désireux de m'en revancher & d'en rechercher toutes occasions comme Je Vous prie de croire que Je feray avec tout le soin qu'il pourra dépendre de moy. Je me promets aussy que Vous m'en ferez paroître les effects en ces occasions comme Je Vous en conjure, esperant avoir le bien de Vous voir sous fort peu de jours & Vous témoigner moy-mesme le reffentiment que j'ay des effects de Vostre amitié que Je Vous prie me continuer, & croire que Je tiendray fort chères les occasions ou Je Vous pourray témoigner combien Je suys

« Monsieur

« Vostre très affectionné à Vous servir

« MAYENNE. »

Il est permis de croire que le prince lorrain en fut pour ses frais & ses protestations d'amitié, qui, après tout, pouvaient être sincères & déintéressées. La lettre qui va suivre en est la preuve.

Un an après, le 2 septembre 1621, Mayenne trouvait la mort au siège de Montauban, & le duc de Rohan écrit à Pierre de Rapin, par l'occasion du sieur de Veilles, une lettre où il lui parle de « l'estat des affaires » de façon à prouver que l'ami du Béarnais n'avait point déferté la cause qui fut longtemps celle de son prince, & pour laquelle combattait encore l'illustre général qui lui écrivait en ces termes :

« Saint Jean [d'Angély] le 8 juin 1621.

« Monsieur Je ne feray ce tort à Monsieur de Veilles (1) de m'ingerer a Vous

(1) David de Bouquet, sieur de Veilles, avait d'abord montré beaucoup de zèle pour la Cause. Il avait été nommé représentant du Haut-Languedoc à l'Assemblée de La Rochelle en 1620; mais, à peine de retour en Languedoc, il se laissa gagner par les promesses du duc de Vendôme. Lieutenant-colonel du régiment d'Orval, peu de temps après le commencement du siège de Montau-

escrire l'estat des affaires par luy car il a la suffisance & l'instruction toute entière pour Vous le faire entendre je me contenteray seulement de Vous supplier bien fort d'adjouster tout créance en ce qu'il Vous dira de ma part & en me favorisant de Vos bonnes grâces croire que je n'ay ny bien ny vie que je n'employe très librement pour Vostre service Sur cette vérité je Vous baise les mains & demeure inviolablement

« Monsieur

« Vostre bien humble & très affectionné à Vous faire service

« HENRY DE ROHAN »

En janvier 1625, Pierre de Rapin accompagna avec son beau-frère, Paul de Maravat, le marquis de Lusignan envoyé par Rohan à Montauban, avec mission expresse d'entraîner la population à prendre les armes. Les trois envoyés se mirent à l'œuvre, quoique, par arrêt du 6 février, le Parlement de Toulouse leur eût ordonné de sortir sous trois jours de la ville. Mais, soit tiédeur de la part des habitants, soit résistance de la part de la bourgeoisie, ils échouèrent. Deux mois plus tard, Saint-André Montbrun souleva dans la ville une émeute formidable, fit chasser les consuls & les ministres modérés, établit un gouvernement militaire, repoussa les catholiques qui investirent Montauban & força d'Epernon à s'éloigner. Comme s'enflamme une trainée de poudre, ainsi la rébellion éclata de l'Ariège aux Cévennes, mais la désunion des chefs, plus encore que les armes royales, paralysèrent les premiers succès des réformés. La prise de La Rochelle fut la fatale terminaison de ce dernier effort du parti protestant, qui, amoindri, humilié, vit rapidement décroître le nombre de ses adhérents politiques, & se lever peu à peu l'aurore sanglante des persécutions. Déormais, sans autres chefs

ban, en août 1621, il passa honteusement à l'ennemi, sous prétexte que le comte de Bourgfranc lui avait été injustement préféré. Mais sa trahison ne lui profita guère, il périt misérablement en 1625 dans une escarmouche. — *France Protestante*, II, p. 489.

que leurs pasteurs, les protestants de France courberont la tête sous le joug de l'intolérance & du fanatisme. Les lauriers de la victoire ne leur sont plus réservés, mais ils recueilleront, à la place d'une gloire sanglante & périssable, les palmes immortelles du martyre.

Peu de temps avant la prise de La Rochelle, en 1628, le duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, manda auprès de lui le fils aîné de Pierre de Rapin, alors âgé de vingt-cinq à vingt-six ans (1), & lui ordonna d'aller à Montauban pour engager, en son nom, les habitants de cette ville à se soumettre à l'autorité royale. Mais, à l'arrivée du jeune parlementaire, les Montalbanais étaient déjà en armes, & leur vieil esprit d'indépendance, plus d'une fois blessé par l'orgueil & la fierté du duc d'Épernon, les fit repousser d'une voix unanime les propositions du gouverneur. Jean de Rapin échoua donc dans la mission qu'il n'avait acceptée qu'à regret. Il demeura alors dans la ville, mêlé à ses défenseurs pendant la durée de la guerre, selon ce qui avait été stipulé avec le duc dans le cas où le jeune officier ne pourrait remplir le mandat qui lui avait été confié. Mais, peu soucieux de la parole donnée à un hérétique, d'Épernon, furieux de voir ses ouvertures méprisées & son envoyé faire cause commune avec les rebelles, se saisit du vieux gouverneur du Mas-Garnier, Pierre de Rapin. Il voulut le rendre responsable du prétendu crime de son fils & le fit charger de fers. Ce ne fut qu'après une année de captivité que le vieillard put regagner ses foyers, laissant mille écus de rançon aux mains du capitaine des gardes du duc. « Je ne suis pas assez puissant pour me venger moi-même, s'écria-t-il, lorsqu'au sortir de prison il fut amené devant le gouverneur, mais j'espère que Dieu me vengera de ce que vous m'avez fait souffrir injustement pour une faute que mon fils n'avait pas commise ! » Bientôt après

(1) Sauf-conduit de Monseigneur le duc d'Épernon au sieur [Jean] de Rapin, seigneur de Mauvers, du 16 février 1628. — *Inventaire général*, n° 653.

(22 août 1629), les portes de Montauban, fermées devant l'arrogance du duc d'Épernon, s'ouvraient toutes grandes au triomphant cardinal, vainqueur de La Rochelle, &, dix ans plus tard, la main de Dieu s'appesantissait lourdement sur l'oppressé. Son fils, le duc de la Vaillette, échoue avec Condé devant Fontarabie; la colère de Richelieu s'enflamme contre lui, il s'abstient, il est vrai, de le juger (1), mais le conseil d'État, présidé par le roi lui-même, juridiction extraordinaire, condamne La Vaillette au dernier supplice. Le coupable se dérobe par la fuite au châtimement qui l'attend, & le vieux d'Épernon, dépouillé de ses honneurs & de ses dignités, exilé au fond de la Saintonge, porte jusqu'à sa mort obscure & isolée le deuil de son fils flétri & de sa faveur perdue (2).

Après sa sortie de prison, Pierre de Rapin vécut encore de longues années. Il mourut en 1647, âgé de quatre-vingt-neuf ans; frappé de cécité durant les neuf dernières années de sa vie, il n'en avait pas moins conservé ses habitudes de large hospitalité. Il prisait beaucoup son vin de Mauvers, &, quand, par politesse ou par goût, l'hôte qu'il recevait à sa table en faisait l'éloge, il ne manquait jamais d'en faire porter une barrique chez l'heureux appréciateur. Ces prodigieuses façons d'agir, auxquelles il resta fidèle toute sa vie, diminuèrent de beaucoup sa fortune, & le peu qu'il en laissa, selon l'usage du temps, revint, avec la terre seigneuriale de Mauvers, à Jean de Rapin, son fils aîné.

Pierre de Rapin n'avait pas eu moins de vingt-deux enfants de sa seconde femme, Perfide de Lupé (3). Des deuils répétés attristèrent sa vieillesse; il perdit les deux tiers de cette nombreuse famille. Trois de ses

(1) 24 mars 1639. Richelieu s'était abstenu, non comme ecclésiastique, mais comme allié de l'accusé qui était mari d'une de ses cousines. — *Hist. de France*, H. Martin; XI, p. 489.

(2) *Mémoires de la famille de Rapin*.

(3) Il avait épousé, en premières noces, le 8 octobre 1589, Olympe de Cavagnes, dont il n'avait eu qu'un enfant mort en bas âge. C'était la fille d'Arnaud de Cavagnes, capitoul de Toulouse en 1540, plus tard conseiller au parlement, chancelier de Jeanne d'Albret, maître des requêtes. Après les troubles de 1562, il fut expulsé du parlement avec Coras

filz, Jean, l'ainé, Jacques & Charles de Rapin, ont laiffé, dans des carrières différentes, d'honorables fouvenirs & de nobles exemples, dont nous rappellerons les principaux traits.

Jean de Rapin, baron de Mauvers, fuccéda à fon père dans fon gouvernement du Mas-Garnier, dont il avait obtenu la furvivance en 1616.

Dès l'âge de treize ans, Jean de Rapin avait porté les armes & il avait débuté dans la carrière militaire fous les yeux du prince d'Orange. Il était de bon ton, dans ce temps-là, d'apprendre le métier de la guerre fous les ordres des princes de cette Maifon, qui paffaient, à jufté titre, pour des chefs militaires de premier ordre.

A la fin des hoftilités, pendant lefquelles il fut envoyé à Montauban par le duc d'Epéron, il fut nommé capitaine au régiment de Mancauld. Deux ans après, en 1634, il paffa, avec le même grade, dans le régiment de Calonges ; il y commandait une compagnie de cent quarante foldats,

& plufieurs de fes collègues, protestants comme lui, malgré les liens de parenté qui l'uniffaient au premier préfident de Touloufe, dont il avait époufé la fille, Anne de Manfencal. Accufé « avec le brave Briquemault » d'un complot imaginaire, il fut martyrifé fous les yeux de Charles IX, peu après la Saint-Barthélemy (9 octobre). — Voir l'article qui lui eft consacré dans la *France Proteftante*. — Les jugemens de la noblefté de Languedoc (*Pièces fugitives* du marquis d'Aubais) la nomment *Sabagne* ; une généalogie manufcrite des Rapin, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. J. Van Sypefteyn, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas, reftitue à Olympe de Cavagne fon véritable nom. — V. auffi *Inventaire général*, n° 639-641-647 & 648, & *Généalogie de Rapin*, p. lv.

Pierre de Rapin fe remaria, le 26 novembre 1602, avec Perfide de Lupé, fille de Jean de Lupé, feigneur de Maravat, gentilhomme de la chambre du Roi, maréchal de camp, gouverneur de Mauvezin & de la vicomté de Fefensaguet, fénéchal du Rouergue. Cette famille de Lupé, une des premières de l'Armagnac & des plus confidérables de la Guienne, était fort bien alliée. Des généalogiftes la font defcendre des rois Mérovingiens & des ducs d'Aquitaine. Au xv^e fiècle, un Lupé fe qualifiait de « Coufin du Roi. » Une de fes branches, celle de Maravat, embraffa la religion réformée & donna à la *Caufe* de nombreux & vaillants défenfeurs. (V. Haag, *France proteftante*, art. Lupé & *Généalogie de Rapin*, p. lx.)

Un quatrième filz, frère puîné de Jean de Rapin, fut feigneur des Grèzes, gouverneur de Fontarabie, capitaine au régiment de Guiche, il mourut en Hollande en 1693. Trois filles de Pierre de Rapin époufèrent des gentilshommes de la Baffe-Guienne & du Languedoc : MM. de Guilhemy de la Mole, de Melet & de Lafitau. — *Mémoires de la famille de Rapin*.

« habillés de pourpoints de buffle, de chausses d'écarlate, & portant une plume blanche à leur chapeau. » Vingt-cinq cadets, ayant chacun son cheval & un valet, marchaient en outre sous ses ordres.

C'était en 1635; Richelieu, sous le nom de Louis XIII, venait de déclarer la guerre aux héritiers de Charles-Quint & de Philippe II. Trente mille soldats français, sous le commandement des maréchaux de Châtillon & de Brézé, devaient se réunir, aux termes du traité signé à Paris le 8 février, à un nombre égal de troupes hollandaises dont le prince d'Orange était le chef. Mais, sans attendre la jonction des deux armées, les maréchaux français se jettent en plein pays ennemi; au milieu des Ardennes, près du village d'Avein, ils rencontrent les treize mille Espagnols du prince Thomas de Savoie-Carignan, qui, solidement retranchés dans les ravins & les taillis, tentent de leur disputer le passage. Dans le tumulte de l'action, le régiment de Calonges lâche prise un instant; resté seul avec son colonel (1), Jean de Rapin fait tête aux assaillants, soutient, sans faiblir, le choc des Espagnols & parvient à rallier les fuyards. Honteux de leur terreur, les soldats de Calonges se ruent sur l'ennemi, enfoncent ses bataillons, s'emparent de son artillerie, & décident par leur valeur le succès de ce combat où la moitié des troupes espagnoles resta sur le carreau. L'année suivante, Rapin était, avec son régiment, en garnison à Calais; chargé de porter à la Cour & de présenter au Roi un cahier de doléances, signé par douze capitaines de la garnison de cette ville, il s'acquitta de sa mission avec zèle & intelligence. (*Mémoires de la famille de Rapin.*)

(1) Jacques de La Chauffade, baron, puis marquis de Calonges, célèbre dans l'histoire de nos guerres civiles, par sa belle défense de Montpellier, descendait d'un capitaine huguenot, cité parmi les chefs protestants de l'Agénois, en 1562. Le duc de Rohan, confia à Calonges le gouvernement de Sommières, en 1621; puis, quelque temps après, celui de Montpellier, où il soutint un siège mémorable dirigé par Montmorency & par Condé, en 1622. A partir de ce moment, Calonges ne prit plus aucune part aux affaires de l'Eglise protestante; il alla servir en Hollande. A la bataille d'Avein, en 1635, il rompit l'ennemi & s'empara de son canon; il suivit plus tard le duc de Candale en Orient. (V. *France protestante*, art. La Chauffade.)

Cependant sa carrière militaire touchait à sa fin; son père, vieux & cassé, ne pouvant plus s'occuper de ses affaires, le rappelait auprès de lui; il fallait un chef à la famille. Jean de Rapin quitta à regret une carrière qu'il aimait; mais les désirs de son père étaient des ordres pour lui. En revenant du service, il passa par Sedan, faisant route avec un de ses amis, le chevalier de La Rivière, bon catholique & homme d'esprit. Le célèbre ministre Du Moulin était alors fixé dans cette ville dont il illustra & édifia l'église par son savoir & sa piété. Notre capitaine veut l'aller voir, mais, avant de tenter cette démarche, il va prendre congé de son camarade; celui-ci, étonné, le presse de questions, & parvient à savoir le motif pour lequel M. de Rapin croit devoir décliner l'avantage de sa compagnie; le chevalier proteste alors du plaisir qu'il aura à rendre ses devoirs à M. Du Moulin, & prie Rapin de lui permettre de l'accompagner dans sa visite, ce que ce dernier n'a garde de lui refuser. Huguenot & catholique s'en vont donc présenter ensemble leurs civilités au vénérable pasteur. « Celui-ci ne les connoissoit point; mais les devinant hommes de guerre, après les premiers compliments, il leur fit un discours fort civil, mais plein de force, pour les exciter à faire leur devoir envers Dieu, comme il étoit persuadé qu'ils le remplissoient à l'égard des hommes; il leur répéta & inculqua ce que Jean-Baptiste a dit au sujet des gens de guerre. Il leur représenta le grand besoin qu'ils avoient du secours de Dieu pour résister aux grandes tentations auxquelles ils étoient tous les jours exposés & les conjura de ne pas s'imaginer, sous prétexte de leur profession, qu'ils fussent plus dispensés que le reste des chrétiens de mener une vie pure & sainte (1). » Les deux officiers le remercièrent & sortirent fort satisfaits; mais La Rivière, qui s'en voulait un peu d'avoir été « au prêche » en compagnie d'un hérétique, dit, que s'il avait été volontiers voir un ministre avec son ami, ce dernier ne pourrait lui refuser d'aller

(1) *Mémoires de la famille de Rapin*, d'où nous avons tiré cette anecdote.

rendre une semblable visite à un révérend Père jésuite qu'il connaissait. Rapin ne pouvait s'en dispenser, il accepta donc, & tous deux s'en furent trouver le bon Père. Le disciple de Loyola leur fit autant d'accueil que le vénérable Du Moulin, mais la conversation fut bien différente; il leur tint de longs discours fort pertinents sur la guerre & les affaires politiques, & les entretint fort agréablement sur les sujets qu'il estimait devoir intéresser le plus deux jeunes officiers; mais de la religion & de leurs devoirs, pas un mot. Le chevalier, sentant bien la différence du langage des deux prêtres & la conclusion qu'en tirerait son ami le huguenot, s'avisa d'un expédient assez adroit pour faire rentrer dans la question le révérend Père qui s'en écartait sans défiance. « Je suis, dit-il après quelques détours, fort en peine d'une chose : Dieu nous a donné dix commandements que nous devons observer sous peine de damnation; comment la sainte Eglise, qui est pourtant une bonne mère, au lieu de nous alléger de quelques-uns de ces commandements, en ajoute-t-elle de sa part cinq autres, dont l'inobservation nous damne aussi? » La réponse du jésuite eût été curieuse à rapporter; il est certain qu'il en fit une; mais après tout, si nous la connaissions, peut-être n'en serions-nous pas plus avancés que ses interlocuteurs d'il y a deux cents ans, & le contraste que présente cette anecdote n'en subsisterait pas moins.

C'était un franc & loyal soldat que Jean de Rapin, fermement attaché à la foi de ses pères (1), fruste & un peu rude comme la lame rouillée de son épée d'Avein & de Lens, qu'il porta jusqu'à la fin de sa vie attachée à son col par l'antique & large baudrier, mais droit & ferme comme elle (2). Il appartenait à cette vieille phalange huguenote

(1) Le 8 août 1664, il rendait hommage au Roi « pour raison de ses biens nobles, en la façon accoustumée, c'est-à-dire à genoux, teste nue, sans espee, ceinture ny esperons, la main levée à Dieu selon la forme de sa religion. » (*Lettres patentes de foi & d'hommage conservées dans les archives de M. le comte de Preillac, à Mauvers.*)

(2) Les armures complètes tombaient déjà en déshérence au milieu de la carrière militaire de Jean de Rapin; les compagnies d'ordonnance ne portaient plus guère que le casque, la cuirasse

« gens, de père en fils, apprivoisés à la mort, » comme disait le duc de Mayenne. Son instruction avait été fort négligée, mais il aimait l'étude, & Froissart, Montaigne, Plutarque & Senèque étaient les compagnons de son chevet. Il y puisa ce rare bon sens, cet esprit un peu rustique, mais plein de faillies, qu'il sut conserver en dépit des années avec la verdure d'un corps sain & robuste. Il ne quitta l'épée que pour la charrue. Ceci pourrait bien être plus vrai qu'une figure, car les Rapin étaient pauvres, & les ruines de Mauvers n'étaient pas alors bien relevées. Les temps étaient durs pour la noblesse protestante. La plus grande richesse de Jean de Rapin, c'était ses quatre fils qui ne faillirent point à leur nom. Aussi combien il se plaisait au milieu d'eux, leur racontant les exploits de sa jeunesse ! L'habitude qu'il avait conservée des modes de son temps, rendait son aspect un peu bizarre ; mais cette première impression s'effaçait vite, tant son sourire était empreint d'une douce & fereine gravité ; il avait conservé une singulière vigueur, & il défia plus d'une fois ses fils de mettre l'épée à la main avec autant de promptitude, qu'il le faisait encore à près de quatre-vingts ans.

L'aîné des sept enfants que lui avait donnés Marie de Pichard, Paul de Rapin, baron de Mauvers, épousa sa cousine germaine Cécile de Rapin-Thoyras. Nous les retrouverons l'un & l'autre dans le courant de ce travail.

Daniel de Rapin, frère puîné de Jean de Rapin, capitaine au régiment de Picardie, sortit de France le 25 octobre 1685, & le premier de tous les officiers français, expatriés pour cause de religion, il alla offrir à la Hollande l'épée qu'il ne pouvait plus consacrer, sans renier son Dieu, à sa patrie & à son roi. Nommé capitaine de l'une des deux compagnies de cadets toutes composées de gentilshommes réfugiés, le 16 mars 1686,

& les *tassettes*, lames de métal qui pendaient de la cuirasse sur les reins & le haut des cuisses. Un large baudrier de cuir suspendait l'épée du côté gauche à la hauteur de la hanche. Sous Louis XIV, le baudrier était devenu très-mince, & l'épée, attachée à de longues courroies, battait les jambes. Il fallait se baïsser pour en saisir le fourreau & dégainer. (H. Martin, *Hist. de France*.)

il servit en Irlande & en Flandre à la tête de cette compagnie à laquelle l'autre fut bientôt annexée. Colonel en 1700, adjudant du roi Guillaume, pendant la guerre de Succession, capitaine des Gardes du roi en 1709, il quitta le service par suite d'un mécontentement, & se retira à Utrecht, où il mourut vingt ans après, dans sa quatre-vingt-huitième année (1).

François & autre Jean de Rapin, ses cadets, moururent comme lui sans alliance, mais au champ d'honneur : l'un fut tué à la tête de sa compagnie au siège du château de Charlemont, en Irlande; l'autre, qui avait le grade de major dans le régiment de Belcastel, périt en 1690, la même année que son frère, au combat de la Quenoxe (2).

(1) Bibliothèque impériale, *Cabinet des titres généalogiques*, dossier de Rapin.

(2) S'agit-il ici d'un combat livré sous les murs du fort de la Knocque en Flandre, citadelle construite par Vauban en 1680, ou bien d'un de ces nombreux engagements qui eurent lieu pendant l'occupation anglaise en Irlande, dont le théâtre eût été un lieu appelé Lennox? C'est ce qu'il ne nous a point été donné d'éclaircir, les mots *La Quenoxe* & *Lennox* étant écrits sur deux exemplaires de la même généalogie, sans que l'on puisse décider lequel des deux est le véritable.





CHAPITRE III

Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras. — Les pérégrinations de la chambre de l'Edit. — Académie de Castres. — Rapin & les Pélisson comptent parmi ses fondateurs. — Notes sur la famille Pélisson. — Raymond Pélisson, premier président du sénat de Chambéry. — Condamnation & réhabilitation de ce magistrat. — Ses descendants. — Défense du surintendant Fouquet, par Paul Pélisson & Jacques de Rapin. — Carrière brillante de Jacques de Rapin dans le barreau de la province de Languedoc. — Son intégrité. — Sa mort. — L'intendant Legendre fait déterrer son corps. — Pélisson, devenu convertisseur, fait enfermer sa propre sœur, M^{me} de Rapin, trahie par son gendre.



È au Mas-Garnier, au mois de décembre 1613 (1), Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras (2), fut l'enfant de prédilection de ses parents. Sa mère, contre les usages du temps, le nourrit quatre mois de son lait, mais le sein maternel étant venu à tarir, une chèvre dut y suppléer. Chaque jour, la nourrice rustique venait suspendre sa

(1) Le 25 janvier 1594, disent MM. Haag, d'après M. Nayral. (*Biographie Castraise*, III, p. 276, art. Rapin-Thoyras.) C'est une erreur. Mort en 1685, Jacques de Rapin aurait vécu quatre-vingt-onze ans. Cette date est controuvée par les *Mémoires de la famille de Rapin* qui nous ont fourni celle de 1613. D'ailleurs, Pierre de Rapin n'épousa Perside de Lupé, mère de Jacques de Rapin-Thoyras, qu'en 1602, & leur fils Jean, frère aîné de Jacques, naquit en 1603.

(2) Thoyras ou les Thoyras était un petit hameau aux environs de Grenade, qui appartenait à la famille, & dont le territoire, contigu à celui de Mauvers, ne se compose aujourd'hui que de trois ou quatre feux; il ne doit pas être confondu avec la localité du même nom, située dans le Gard, près d'Anduze, où l'on voit encore le manoir patrimonial qui a donné son nom au célèbre maréchal de Toiras, Jacques du Cailla de Saint-Bonnet (1585-1636).

mamelle sur les lèvres de l'enfant couché dans son berceau, & loin de lui donner la fièvre, selon un préjugé alors très-répandu, ce régime réussit au nourrisson. Il prospéra, & grâce au bon lait de sa chèvre, aux tendres soins de sa mère, il franchit sans peine les épreuves du premier âge, & peu d'hommes, au dire de son fils, ont eu une constitution plus vigoureuse. Dès sa première jeunesse, Jacques de Rapin étudia à l'Académie protestante de Montauban. Il était destiné, comme ses frères, aux rudes travaux de la guerre ; mais la sollicitude maternelle fut faire si adroitement valoir la supériorité du droit sur la force, de la toge sur l'épée, que le père de famille céda, quoiqu'à regret, & il fut décidé que ce fils chéri deviendrait une des gloires & une des lumières du barreau languedocien. Nous verrons bientôt comment il justifia les espérances que sa mère avait fondées sur lui & comment son âge mûr tint les promesses de son adolescence. Reçu avocat en la Chambre de l'Edit de Castres, il participa, durant cinquante années, aux vicissitudes singulières dont le sort poursuivit cette assemblée.

L'institution des Chambres mi-partie est l'un des faits les plus caractéristiques de l'histoire du protestantisme en France. Accordées dès 1576, par l'Edit de pacification de Henri III, les Chambres mi-partie furent créées dans les divers Parlements (1), « pour connaître & juger en dernier ressort des affaires des sujets de S. M., qui font profession de la R. P. R. » On évita de les placer dans les mêmes villes que celles où siégeaient les parlements dont elles ressortissaient, excepté à Paris. On craignait les conflits de juridictions. Ces Chambres se composaient de deux présidents, appartenant à l'une & à l'autre religion ; le plus âgé

(1) Celle de Paris fut établie à Poitiers (aux termes de l'Edit), celle de Toulouse à Montpellier. Des chambres semblables furent instituées plus tard dans les parlements de Grenoble, Bordeaux, Aix, Dijon, Rouen & Bretagne. C'est de cet édit de mai 1576, l'un des plus importants privilèges accordés aux protestants par la couronne, que date l'emploi dans les actes publics de la célèbre formule : R. P. R. (*Religion prétendue réformée*). L'un de ses articles portait que les enfants des religionnaires fugitifs depuis la mort du feu roi seraient tenus pour vrais Français & regnicoles.

faisant les fonctions de la charge, de seize à vingt conseillers, moitié catholiques, moitié protestants, d'un procureur général du roi & d'un avocat général, tous deux catholiques, dans la majorité des cas. Les conseillers réformés étaient fixes, — nous dirions aujourd'hui inamovibles, — les autres changeaient tous les ans, & siégeaient en vertu d'une commission octroyée par le roi. Du plus ou moins, toutes les chambres mi-parties furent soumises à de fréquents changements de siège, mais aucune ne subit plus de déplacements que celle de la province de Languedoc, où nous verrons se déployer les talents oratoires de Jacques de Rapin. Primitivement établie à Montpellier, en vertu de l'Edit elle fut transférée à Revel au mois d'octobre de l'année suivante, puis à l'Isle-en-Albigeois en 1579. Supprimée par Henri III, en 1585, la Chambre mi-partie du Parlement de Languedoc n'eut qu'une stabilité éphémère jusqu'à son rétablissement à Béziers en 1591. L'autorité royale donna sanction à la nouvelle Chambre, & les magistrats qui la composaient à son origine, errants depuis la suppression de 1585 (1), à peine réunis par la réorganisation insuffisante que Montmorency tenta de leur donner à Montpellier, en 1586, avec l'autorisation du roi de Navarre, purent croire à la stabilité de leurs positions. Mais quatre ans plus tard, en 1595, la Chambre mi-partie est transférée à Castres; un édit de Henri IV réunit le Parlement de Béziers à celui de Castel-Sarrafain, & ce dernier à celui de Toulouse; le 31^e article de l'Edit de Nantes, en créant des chambres analogues à Paris, à Bordeaux & à Grenoble, vint régulariser, en 1598, ce que la force des choses avait établi. Ce fut le plus haut point de la prospérité de cette assemblée. A leur arrivée, les nouveaux conseillers étaient reçus aux portes de la ville par le premier & le dernier consul de Castres, qui les haranguaient. Comme émanant du Parlement, ces magistrats s'arrogeaient le droit, plus d'une fois con-

(1) Les conseillers catholiques s'étaient retirés à Toulouse & ceux de la religion réformée à Castres. (Voy. sur les chambres de l'Edit, le V^o de Bastard d'Estang, *les Parlements de France*, Paris, 1858, 2 vol. in-8°. — M. Nayral, *Biographie & chroniques Castraises*, t. IV, p. 511 & seq.)

testé, de porter la robe rouge & le chaperon fourré d'hermine (1). Connue désormais sous le nom de *Chambre de l'Edit*, la Chambre mi-partie eut à juger de très-nombreux procès entre les réformés, & l'on ne s'étonnera pas que plus d'un tiers des affaires du ressort du Parlement de Toulouse vinssent devant elle, attendu qu'elle connaissait de toutes les affaires où un *seul* réformé était intéressé, bien que toutes les autres parties appartenissent à la religion catholique (2). Cette assemblée fonctionna régulièrement à Castres jusqu'en 1623. A cette époque, les conseillers catholiques craignant d'être insultés par les protestants (3), se retirèrent à Toulouse, & la Chambre fut dissoute de fait. Louis XIII, irrité de cette débandade, enjoit aux conseillers *in partibus* de réintégrer leurs sièges. Le 20 mai 1623, un décret de dissolution est signifié à la Chambre de Castres, &, du même coup, la transfère à l'Isle-en-Albigeois, son berceau. Un nouveau décret la replace à Béziers, puis à Puylaurens en 1629; en 1631, elle revient à Castres. Mais là ne s'arrêtent point les pérégrinations de la Chambre de l'Edit en Languedoc, elle siège encore à Revel, à Saint-Félix, & pour la troisième fois revient à Castres en 1654. En 1670, elle fut transportée à Castelnau-dary. Ce fut sa dernière étape. Dix ans plus tard (1679) elle était supprimée; c'est ainsi que disparaissaient, une à une, les libertés protestantes si chèrement achetées. La révocation de l'Edit de Nantes approchait, un voile sombre & sanglant s'étendait peu à peu sur l'Eglise défolée, affaiblie, menacée, qui déjà se courbait toute frémissante sous le vent de la persécution.

Les autres Chambres mi-partie furent toutes à la fois supprimées :

(1) M. Noyat, *Biographie Castroise*. — Ce droit leur fut définitivement retiré par une déclaration royale du 29 octobre 1634. — Ch. Drion, *Histoire chronologique de l'Eglise protestante de France*, t II, p. 14.

(2) *Mémoires de la famille de Rapin*.

(3) Le bruit s'était répandu que les protestants étaient prêts à reprendre les armes pour avoir raison des nombreuses violations de l'Edit de Montpellier. — Drion, *Hist. chronologique*, t. I^{er}, p. 315.

Fondée le 24 novembre 1648, l'Académie de Castres fournit une des plus brillantes carrières qu'il soit donné de parcourir à une académie provinciale. Dissoute le 20 avril 1670, frappée par le même coup que la Chambre de l'Edit, la dispersion de ses principaux membres, au nombre desquels on comptait encore Rapin & les deux Pélisson, lui porta un coup fatal auquel elle ne put survivre : il ne reste d'elle que de judicieux règlements & des travaux littéraires dont quelques-uns seulement ont survécu à la dispersion de leurs auteurs (1).

Quelques années avant son mariage, Rapin se trouva mêlé aux aventures passablement scabreuses d'une belle dame de son pays, la baronne de Gironde, aventures que raconte Tallemant des Réaux dans l'une de ses *Histoires* (édit. Monmerqué, I, p. 275), trop étrangères du reste à cette étude pour ne pas nous borner à ce qui y concerne Jacques de Rapin.

Digne fille de sa mère, tuée avec son amant par son mari, M^{lle} de Reniez fut élevée par sa tante, M^{me} de Castel-Sagrat, qui lui fit épouser son fils, le baron de Gironde, homme de médiocre intelligence, lourd & mal fait. Belle, spirituelle & coquette, la jeune femme reçut à Montauban les hommages des principaux seigneurs du pays, elle prit son mari en aversion & ne songea qu'à « se démarier. » Un procès fut intenté

2° Plaidoyer pour des Consuls qui, après avoir porté quelque temps la livrée consulaire moitié rouge & moitié noire, en conséquence de la faculté qui leur en avait été donnée par leur seigneur, furent mis en instance par son procureur juridictionnel pour les obliger à la quitter.

3° Discours sur l'heureux succès des lettres qui suit ordinairement celui des armes & sur l'exemple que la France en donne aujourd'hui par l'établissement de plusieurs Académies.

4° Plaidoyer pour une mère qui s'opposait à l'entérinement des lettres de grâce, obtenues par celui qui avait tué son fils.

5° Discours sur l'élection de M. de Juges, avocat, pour remplacer M. Dant à l'Académie de Castres.

6° Discours sur cette question : « Lesquels sont les plus heureux dans ce monde, ou les sages ou les fous ? »

7° Discours sur le plaisir & l'utilité qui se retirent de la communication & de la confiance.

(1) Voir, sur l'académie de Castres, la note A.

parelle à Gironde sous l'ordinaire & cynique prétexte du temps. Ce procès fut porté devant la Chambre de l'Edit de Castres & elle se rendit dans cette ville pour en suivre la marche. Bientôt entourée d'hommages empressés, elle accueillit avec une faveur particulière ceux du jeune baron de Marcellus, de Rapin, « jeune avocat plein d'esprit », & de son ami Ranchin, son collègue à l'Académie, plus tard conseiller à la Chambre de l'Edit, qui dédia à la jolie plaideuse le madrigal célèbre que Ménage appelait « le roi des triolets. » Le procès tirant en longueur, M^{me} de Gironde se retira dans une terre que lui avait offerte son oncle Cadaret, qui était fort amoureux d'elle. Un soir que ses trois amants étaient venus la visiter, on heurte à la porte : on ouvre, un gentilhomme du voisinage, tout essoufflé d'une course rapide, apprend à la dame que son mari vient pour l'enlever avec une troupe de plus de vingt personnes. La maison était ouverte & délabrée, Marcellus conseille la retraite : Rapin au contraire est d'avis de demeurer & de faire bonne contenance. Le conseil était bon, car Gironde arrivant avec sa troupe, & voyant qu'on se disposait à résister, ne voulut pas exposer ses amis à une lutte ouverte & se retira. Tout en plaidant en séparation, « elle repaîssoit ses amants de belles paroles. Pour Rapin (il est gentilhomme), qu'elle voyoit cadet & d'assez bon sens pour conduire une entreprise, elle lui promit plusieurs fois de l'épouser, s'il pouvoit la défaire de Gironde. Mais il lui répondit que quand, avec sa beauté, elle auroit une couronne à lui donner, elle ne l'obligeroit pas à faire une mauvaise action. » Après une série d'aventures fort compromettantes, elle finit par se donner à de Gasques, frère de sa cousine de Castel-Sagrat, devint grosse de lui, l'épousa & mourut en mal d'enfant, après avoir fait à Rapin qui lui demandait si elle était mariée pour tout de bon à Gasques, cette cynique réponse : « C'est selon », voulant dire par là qu'elle l'étoit, si elle étoit grosse, autrement, qu'elle ne l'étoit pas. (Tallemant). »

Au commencement de l'année 1654, Jacques de Rapin épousa Jeanne de Pélisson. Le nom de cette famille se trouve dès lors intimement mêlé

à l'histoire de celle des Rapin; à ce titre, les détails qui vont suivre offrent un certain intérêt. Ces Pélisson, ou Pellisson, étaient d'origine anglaise, suivant les traditions rapportées par Borel (1), & tiraient leur première illustration d'un procureur général du prince de Galles, au temps de la domination anglaise en Guyenne. En 1450, Claude Pélisson était chevalier de Saint-Jean de Jérusalem & fut peut-être, sinon le père, du moins l'oncle de Raymond Pélisson, né à Castres en 1480. Successivement maître des requêtes, ambassadeur de France en Portugal en novembre 1536, président au sénat de Chambéry en 1537, premier président de la même compagnie & garde des sceaux de la chancellerie de Savoie pendant l'occupation française en 1557, Raymond Pélisson était un personnage considérable, comme on le voit à l'énumération de ses titres. Il figura comme principal acteur dans un des plus célèbres procès du xvi^e siècle, que signalaient à l'attention publique l'importance des intérêts & des personnages engagés dans l'affaire & le conflit plus grave encore de deux juridictions souveraines, le Parlement de Bourgogne & le Parlement de Paris (2).

(1) *Tresor & recherche des Antiquitez gauloises & françoises*, 1655, in-4°. — Voy. sur l'orthographe du nom de Pélisson, *Généalogie de Rapin*, p. xix, note 2. Nous écrivons *Pélisson* comme nous avons écrit *Rapin*, bien que ce dernier nom se trouve écrit avec deux *p*, aussi souvent que celui de Pélisson l'est avec deux *l*.

(2) Voici les faits les plus faillants de cette grande affaire. Le sénat de Savoie, créé en 1536 par François I^{er}, organisé par l'édit du 6 janvier 1539, déclaré cour souveraine par Henri II, en 1550, se composait, à ses débuts, de deux présidents, de douze conseillers, d'un avocat général & d'un procureur général du roi : en 1539, Julien Taboué occupait le siège de procureur général. C'était un homme doué de brillantes qualités oratoires, versé dans la jurisprudence, la philosophie, la théologie, mais la distinction de son esprit rendait plus honteux encore le scandale de sa vie privée. Il alla si loin que le sénat de Savoie chargea l'un de ses présidents, Raymond Pélisson, de lui adresser la mercuriale disciplinaire en pleine audience. Taboué en conçut une violente haine contre Pélisson. Peu après, il fulmine du haut de son siège une foudroyante accusation contre le président Pélisson & les deux conseillers de Boissonné & du Rozet, ses parents, il accuse ces magistrats de malversations & de faux, sur le chef de treize arrêts rendus par eux, de 1539 à 1540. L'affaire est évoquée devant le Parlement de Dijon : l'instruction se fait avec quelque hâte, paraît-il; Taboué met toute son habileté au service de sa haine, les preuves paraissent évidentes, les charges se multiplient sous les recherches infatigables du procureur général. Le Par-

Condamné avec deux de ses collègues en 1552, réhabilité avec éclat en 1556, confirmé en la charge de garde des sceaux de la chancellerie de Savoie, unie à celle de premier président, le 27 janvier 1557, il mourut en 1558, pensionné du roi & entouré de la considération qui s'attache toujours aux grandes infortunes noblement supportées. Dieu lui avait donné, longtemps avant cette tragique épreuve de sa vie, une compagne digne de lui.

La présidente Pélisson aimait tendrement son mari & avait cruellement souffert pendant les quatre années durant lesquelles il avait été sous le coup d'une condamnation infamante. Après que l'arrêt du Parlement

lement de Dijon rend un arrêt le 28 juillet 1552. Le président Pélisson est « condamné à crier mercy à Dieu, au Roy & à justice, à payer dix mille livres d'amende au Roy & deux mille à Taboué. » Ses biens seront confisqués ; il est déclaré « incapable de tenir jamais office royal, & à être interné dans quel lieu il plairait au Roy. » Le dit président, perclus de la moitié de son corps, vieil & cassé d'âge, de maladies & d'ennuy, fut apporté dans une chaire au parquet à huis-ouverts, du chasteau de Dijon où il étoit prisonnier, habillé d'une robe de taffetas noir, d'une saye de satin noir, d'un petit bonnet de soye & son bonnet quarré à la main. L'arrêt fut après prononcé & le povre vieillard lors contrainct, mit les genoux en terre, tenant en mains une torche de cire ardente pesant quatres livres : cria mercy à Dieu, au Roy, à justice & à Taboué. Les arrêts incriminés qu'il avait rendus, furent lacérés en sa présence & leurs effets déclarés nuls.

« Mais Pélisson & ses conseillers ayant eu ferme assurance de n'avoir failli pour recevoir telles peines, se retirèrent au Roy & dirent que s'ils étoient coupables, ils méritoient la mort, que s'ils ne l'étoient pas, ils ne pouvoient supporter une telle ignominie. » L'heure de la justice allait sonner pour eux. Nommé à un siège de Parlement de Paris en 1554, Julien Taboué se présenta pour y être installé. Mais cette compagnie ne voulut pas le recevoir avant la révision du procès de Pélisson. Elle fut accordée peu après, avec un grand déploiement de formes judiciaires ; des commissaires du roi siégèrent à côté des magistrats du Parlement de Paris, devant lequel l'affaire fut instruite de nouveau. Après deux ans de recherches & de confrontations, l'innocence des accusés apparut au grand jour. Le 11 octobre 1556, le Parlement rendit un arrêt qui relevait le président Pélisson & ses conseillers des accusations portées contre eux, des condamnations qui avaient été prononcées, les réintégraient dans leurs places, honneurs & dignités. Le même arrêt condamnait Taboué à être conduit dans une charrette au pilori des halles de Paris, par l'exécuteur de la haute justice, pour y être tourné trois fois, après avoir fait amende honorable devant la Cour, à être conduit à Chambéry pour y subir la même peine, à payer 3,000 livres d'amende au roi, à voir ses biens confisqués & lui perpétuellement confiné en Savoie. Cet arrêt fut exécuté & enregistré au sénat de Chambéry. (Reg. de l'an 1558, fol. 16.) Réduit à la misère & couvert d'opprobre, Julien Taboué périt misérablement en 1562. — Papon, *Recueil d'arrêts*, liv. xix^e, art. 9. — Grillet, *Dict. historique de la Savoie*, II, p. 74. — Simon Goulart, *Trésor d'histoires merveilieuses*, Genève, 1620, I, p. 6.

de Paris eut été rendu, Pélisson envoya à sa femme un courrier qui arriva à Castres en criant par toute la ville où il était fort aimé : « M. de Pélisson a gagné, il est justifié ! » Lorsqu'elle apprit la réhabilitation de son mari, sa joie fut telle qu'on craignit pour sa raison. « A la vérité, M. de Pélisson a gagné son procès, lui dirent alors les amis qui l'entouraient cherchant à atténuer l'effet de cette nouvelle, mais les émotions qu'il a traversées lui ont été fatales, il est bien malade, & la mort... — Qu'importe qu'il soit mort ! s'écria la noble femme, je savais bien qu'à son âge (1) je ne pouvais le conserver longtemps, mais il est justifié, je meurs contente ! — & elle expira (2). »

Raymond Pélisson laissa plusieurs enfants, qui s'établirent en Auvergne. Le plus jeune, nommé Pierre, se convertit au protestantisme, malgré les menaces de sa famille qui le dépouilla dans la suite de tout ce qu'il possédait. Il s'attacha au parti des princes & obtint du roi de Navarre

(1) Raymond Pélisson avait près de quatre-vingts ans. Sa femme était Jeanne de Manfencal, fille de Jean de Manfencal, premier président du parlement de Toulouse, mort en 1561. (Voy. la note 1 de la p. 121 de la *Généalogie de Rapin*.)

(2) Les louanges du premier président Pélisson ont été chantées par J. Possélius & imprimées à Lyon, chez Gryphe, l'an 1559. Il eut quatre fils : François, seigneur de Redon, Claude, Gaspard & Pierre Pélisson. Pierre Pélisson, son neveu, fut second président du sénat de Chambéry.

Benoît Pélisson était, en 1535, greffier civil & criminel du Parlement du Dauphiné. Enfin, un autre membre de cette famille, selon Borel, fut célèbre vers 1530, comme grammairien & aussi comme ami de Bacchus, car les vigneron de Condrieu sur le Rhône ont conservé pendant plus de deux siècles le souvenir du précurseur de Lhomond en désignant sous le nom de « la Pélissonne » la vigne qu'il cultivait, dit-on, de ses propres mains. MM. Haag donnent les noms de plusieurs autres Pélisson, mais qui ne paraissent pas appartenir à la même famille, constamment établie dans le midi de la France, en Dauphiné, Auvergne, Guyenne & Languedoc. Suivant les auteurs de la *France Protestante*, la généalogie de la famille Pélisson ne fut jamais dressée, & ils s'en tiennent aux notes, du reste fort exactes, publiées par Le Laboureur dans les *Additions aux Mémoires de Castelnau*, notes justement estimées qui concernent un très grand nombre de familles. Il est probable que ce dernier auteur avait eu connaissance de la maintenue de noblesse de la famille Pélisson (voy. Pièces justificatives, *Inventaire général des titres de la famille de Rapin*, n° 670), obtenue le 5 décembre 1667 de l'intendant de Bezons, où il est fait mention de force lettres de divers grands personnages, adressées au président Raymond Pélisson, & où la filiation de George & de Paul Pélisson (*de Pellisson*) est clairement établie par titres & pièces à l'appui.

une place de conseiller maître des requêtes en la Chambre de l'Edit, par provision du 16 février 1582, & pour le dédommager de ce qu'il avait souffert pour sa foi, ce prince lui accorda plus tard une pension de quatre cents écus.

De son mariage avec sa cousine germaine Jeanne Du Bourg, petite-fille du chancelier de France, sont issus plusieurs enfants, entre autres Jean-Jacques Pélisson, né à Castres le 11 juin 1589, conseiller à la Chambre de l'Edit de Castres en 1614, qui épousa en 1617, Jeanne de Fontanier, fille & héritière de François de Fontanier, secrétaire du roi, trésorier général du pays de Foix & domaine de Navarre. M^{lle} de Fontanier était fort belle; son portrait fait à l'âge de cinquante ans, par le célèbre Lebrun, peintre du roi, la représentait dans tout l'éclat d'une majestueuse beauté; il fut longtemps conservé dans sa famille. Demeurée veuve à vingt-cinq ans, elle ne voulut jamais se remarier, & consacra toutes les brillantes facultés de son esprit & tous les trésors de son cœur à l'éducation de ses quatre enfants (1). Le 17 avril 1673, elle mourut à Paris dans un âge fort avancé, & dans les sentiments de la plus ferme piété; inébranlable dans sa foi, elle résista à toutes les instances que l'on crut pouvoir employer pour la faire changer de religion. « C'était une femme de beaucoup d'esprit, mais fort entêtée de calvinisme (2). »

Georges Pélisson, son fils aîné, ami & collègue de Jacques de Rapin à l'Académie de Castres, avait beaucoup d'esprit & de savoir, & sa réputation serait vraisemblablement allée aussi loin que celle de son frère, « s'il avoit eu autant de politesse que lui, mais c'est de quoi il se piquoit le moins, ne se souciant que de l'étude où il fit de très-grands progrès. » Il justifiait mieux que son frère (dont la laideur était presque

(1) On a conservé d'elle des lettres touchantes, dont plusieurs ont été reproduites dans l'ouvrage de Delort (*Histoire de la détention de Fouquet & de Pélisson*, 1827, 3 vol. in-8°), adressées à Colbert pendant le temps de la détention de son fils, dans lesquelles elle demandait au tout-puissant ministre quelques adoucissements aux peines physiques & morales qu'il souffrait à la Bastille. — Voy. aussi Borel, *Trésor*, &c., p. 378 & F. L., Marcou, *Etude sur la vie & les œuvres de Pélisson*, Paris, 1859, in-8°, pp. 244 & 256.

(2) L'abbé d'Olivet, cité par MM. Haag, art. Pélisson de la *France Protestante*.

aussi célèbre que « la beauté de son esprit ») certaine tradition qui voulait que la beauté & la laideur se succédassent sans interruption dans la famille Péliffon (1). Mais ses avantages physiques & intellectuels étaient comme paralysés dans leurs effets par une humeur bizarre & chagrine dont sa mère & son frère eurent plus d'une fois à subir les défagréables effets ; sans amis, sans famille, car ses parents trop de fois rebutés pour l'entourer, se tenaient à l'écart, il végéta longtemps à Paris, travaillant sans rien produire, brûlant, dans des moments d'impatience chagrine, le fruit de ses veilles & de ses efforts ; il finit par y mourir, en 1676. Il avait été nommé conseiller d'Etat en 1659 & en 1661 conseiller au Parlement de Metz. Quant à son frère puîné, Paul Péliffon-Fontanier, qui avait ajouté à son nom celui de sa mère, tant pour satisfaire au désir de celle-ci (2) que pour se distinguer de son homonyme Paul Péliffon, procureur au Parlement de Chambéry, quant à celui que M^{me} Du Noyer appelle cavalièrement « un gros réjoui, qui avait été autrefois protestant & estoit pour lors convertisseur (3), » nous aurons plus d'une fois occasion d'y revenir dans le cours de cette étude.

Jacques de Rapin était à peine fiancé avec Jeanne de Péliffon, qu'il dut partir pour Paris avant la célébration de son mariage, ayant été choisi avec quelques autres personnes pour faire partie d'une députation dont le marquis de Bourbon-Malauze était le chef. Il s'agissait de formuler, au nom des réformés de Languedoc, de justes réclamations contre le Parlement de Toulouse qui avait fait trancher la tête au vicomte de Lérans, malgré le renvoi qu'il avait demandé de sa cause à la Chambre de l'Edit de Castres, d'où il ressortissait en qualité de réformé (4).

(1) Le père des deux Péliffon & de M^{me} de Rapin n'était « nullement beau. » — *Mémoires de la famille de Rapin*. Notes sur la famille Péliffon.

(2) Jeanne de Fontanier n'avait plus de parents de son nom, ce qui fut cause que son fils l'ajouta au sien : cependant, dans une assemblée tenue près de Milhau, en octobre 1713, on fit prisonnière une demoiselle de Fontanier qui fut rasée & enfermée à l'hôpital de Cahors. (*France Protestante*.)

(3) *Mémoires de M^{me} du Noyer*. Amsterdam, 1760, II, p. 220.

(4) « Lorsqu'il fut question d'avoir audience du roi (disent les *Mémoires de la famille de Rapin*,

Dans les diverses phases que parcourut cette affaire, M. de Rapin fut toujours chargé par ses collègues de porter la parole devant les ministres, & le cardinal Mazarin lui répondit, un jour qu'il exprimait quelques craintes sur le succès de leurs requêtes en raison des fonctions ecclésiastiques que le tout-puissant ministre cumulait avec un pouvoir quasi royal : « *Encore qu'à en juger par ceci, touchant à sa calotte rouge, vous puissiez juger que je suis votre ennemi, je vous assure pourtant que je ne le suis pas.* » (Cf. De Félice, *Hist. des Protestants de France*, 3^e édit., p. 331.)

Cette députation, comme beaucoup d'autres du reste, n'aboutit qu'à de vaines promesses, & la cour congédia les députés avec de belles paroles. Toutefois le Parlement de Toulouse, secrètement averti, se montra désormais plus circonspect.

Le 5 septembre 1661, Pélisson-Fontanier était arrêté à Nantes avec son protecteur & son ami, le célèbre Fouquet. Les causes qui amenèrent la ruine du fastueux surintendant sont trop connues (1) & d'ailleurs

auxquels nous empruntons ces détails), il y eut une difficulté, car l'ordre étant en France que dans une pareille occasion, ceux qui ne sont pas gentilshommes, mettent au moins un genouil en terre, ceux qui estoient nobles de cette députation n'auroient pas voulu se soumettre à cette loi, & s'ils s'en estoient dispensés, cette distinction des uns aux autres, tous étant membres d'une même députation, auroit été mortifiante pour ceux qui y auroient été assujettis. On prit donc un expédient qui fut que M. de Malauze s'approcheroit seul du roi & lui parleroit, & que les autres députés demeureroient à une certaine distance. Après que M. de Malauze eut parlé, le roi, qui n'étoit alors âgé que de seize ans, lui répondit : « *Soyés-moi fidèles comme vous l'avez été jusqu'ici & je vous assure de ma protection;* » & n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il s'en alla vite trouver le cardinal pour lui rendre compte de la manière dont il s'étoit acquitté de ce qu'on lui avoit appris par cœur. » Ce roi était Louis XIV, qui n'était point encore émancipé de la tutelle de Mazarin.

Le vicomte de Lérans était de la maison de Lévis-Mirepoix, il était le fils, ou peut-être le neveu du célèbre baron de Lérans, l'un des chefs protestants pendant les guerres de Rohan, gouverneur du pays de Foix. Il est difficile de déterminer d'une manière précise à quel membre de cette famille se rapporte l'arrêt du Parlement de Toulouse qui donna lieu à cette manifestation des églises du Languedoc. Jean de Rochemore, baron d'Aigremont, y prit part avec Bourbon-Malauze & Rapin. Les procédures dirigées par le Parlement contre le sieur de Lérans constituaient une grave infraction aux édits, & ce n'était pas la seule dont on eût à se plaindre. (Voy. *France Protestante*, art. Lévis & Rochemore.)

(1) M. Cheruel vient de publier de curieuses recherches & d'intéressants documents sur ce

trop en dehors de notre sujet pour que nous ayons à nous y arrêter. Rapin était à Toulouse lorsqu'il reçoit la nouvelle de l'emprisonnement de son beau-frère : il prend la poste, accourt à Nantes, obtient du maréchal de la Meilleraye la permission de voir le prisonnier, & grâce à la délicatesse de l'officier chargé d'être témoin de l'entrevue, qui se retira discrètement dans un coin de la chambre, il peut nouer les premiers fils de la trame délicate & subtile qui sauvera la tête du surintendant. De Nantes, Rapin court à Paris « disposer toutes choses dans l'intérêt des prisonniers qu'on savait bien y être bientôt conduits. » Il ne se passe pas de jour qu'il ne fasse tenir quelque billet à Fouquet ou à Pélisson, & grâce à la « propreté excessive » de ce dernier (1), dont chaque chemise, bien que « déployée & secouée par les officiers de la Bastille, » renfermait néanmoins « une grande lettre, » la correspondance marchait activement. Le courageux avocat trouva moyen, au risque de sa liberté & de sa ruine, d'avoir copie de l'interrogatoire qu'on devait faire à Pélisson deux jours avant qu'il ne fût mis entre les mains des commissaires ; il la lui fit passer, & lui donna le temps de préparer une réponse « dont tout Paris » s'arracha les copies & qui est restée célèbre dans les fastes judiciaires. Rapin ne se contenta pas des marques de dévouement qu'il donnait à son beau-frère, il eut part à la courageuse défense que Pélisson, l'avocat Buray & La Mothe Le Vayer produisirent en faveur du surintendant. Il se chargea de tout ce qui concernait le droit romain & traita en jurisconsulte consommé les questions qui s'y rapportaient. Pendant les loisirs que lui laissait cette grave affaire & durant les six années qu'il

célèbre procès, sous le titre de : *Mémoires sur la vie publique & privée de Fouquet* ; M. Feuillet de Conches, dans les *Causeries d'un Curieux* ; M. P. Clément, dans le tome I. II des *Lettres & instructions de Colbert*, ont effleuré ou touché de main de maître les péripéties de cette grande affaire.

(1) Il dépensait 22 livres par mois pour son blanchissage. (*Mémoires de la famille de Rapin*.) Les quatre années que Pélisson passa à la Bastille lui coûtèrent 54,000 livres, dont la plus grande partie fut employée en démarches dans l'intérêt du surintendant. Si Pélisson avait profité sous l'administration de Fouquet, il ne lui marchanda pas sa reconnaissance. (V. Marcou, *Etude sur Pélisson*.)

passa à Paris à cette occasion, Rapin traduisit du latin plusieurs livres de l'*Historia mei temporis* du président de Thou, mais ces essais restèrent manuscrits. Il en fut de même de divers commentaires qu'il composa sur le droit écrit, & de la part considérable qu'il prit, de concert avec les conseillers d'état d'Estampes & Puffort à la rédaction de l'édit connu sous le nom de *Code Louis* (1). L'incapacité notoire de son second collaborateur, & plus encore l'impossibilité d'atteindre le but de cet édit destiné à restreindre le dédale de la procédure, « tant que le roi tireroit tant de profit du papier timbré, des amendes & des greffes qui lui appartenoient (2), » découragèrent M. de Rapin d'en poursuivre la révision, mais ses manuscrits furent assez prisés de ceux qui furent à même de les lire & de les juger, pour qu'après sa mort on en offrit à sa fille aînée plus de mille écus. Elle eut le tort de ne pas accepter cette offre, ce refus fut la cause première de la perte de ces manuscrits (3).

Avocat habile & consciencieux, Jacques de Rapin plaidait lui-même à la barre toutes les affaires qui lui étaient confiées. Il était tellement considéré à la Chambre de l'Edit, que jamais il ne se vit refuser le renvoi d'une affaire, lorsqu'il le demandait ne se sentant pas suffisamment préparé, tant on le savait incapable d'user de ce prétexte, trop souvent employé de son temps & du nôtre, dans le seul but de gagner du temps. Plus d'une fois il fut consulté par les magistrats de cette cour sur quelque point de droit obscur ou controversé, & tel arrêt rendu par le président de la chambre, devait ses *confidérants* au savant avocat. Une profonde

(1) Henri Puffort, oncle de Colbert, conseiller d'Etat, naquit à Paris en 1615, & y mourut en 1697. Il se rendit tristement célèbre par sa haine contre Fouquet, dont il fut l'un des juges les plus partiaux. Intrigant & homme de cour, Puffort, dont le savoir n'égalait pas l'ambition, fit son chemin sous l'égide de son neveu. De 1667 à 1670, il travailla à la rédaction des *Ordonnances* qui avaient pour but la réformation de la procédure & l'abréviation des procès; Boileau, dans *le Lutrin*, fait allusion à ce dernier fait. (F. Didot & Hoefer. *Nouv. biog. gén.*)

(2) *Mémoires de la famille de Rapin. — Mémoires de Cécile de Rapin.*

(3) *Mémoires de Cécile de Rapin.* Elle les avait légués à son neveu Jacques-Benjamin de Rapin-Thoyras, « qui n'estima pas le présent autant qu'il valoit », & les perdit.

connaissance de la jurisprudence, la pratique soutenue du bon sens, une conscience rare qui le portait à examiner par lui-même & avec une sage lenteur, les moindres pièces d'un procès, la fermeté de ses principes, & la droiture de son âme, qui avait horreur du mensonge, caractérisaient plus encore son talent qu'une grande puissance oratoire. Ses discours étaient brefs, mais substantiels, il plaidait presque toujours au fond, « ne touchant jamais au fait, lorsqu'il ne parlait pas le premier, à moins que l'avocat contraire ne l'eût altéré en quelque manière. » Dans ce dernier cas, il exposait le fait tel qu'il était, nettement, simplement, mais en en tirant tout ce qui pouvait être favorable au succès de la cause. Quelquefois même il allait plus avant, témoin le singulier plaidoyer qu'il fit un jour en ces termes : « Messieurs, en examinant ce procès, j'ai trouvé que cette pauvre vieille femme a été engagée par des praticiens de village à entreprendre un procès très-mal fondé, je supplie la cour d'avoir pitié de son ignorance & de lui épargner les dépens. » Sur quoi il y eut un arrêt conforme à ses conclusions, & au sortir de l'audience, le président de Verthamon lui dit : « Je ne crois pas que Cicéron ait jamais si bien plaidé ! »

Rapin fut mêlé à la lugubre & ténébreuse affaire de la marquise de Ganges (1). Il se trouvait à Montpellier quand le marquis y fut amené, & fut choisi pour le défendre d'office. Il y allait de la tête de l'accusé, mais bien que pris à l'improviste, le défenseur fut assez habile pour tirer parti de l'incertitude des charges qui pesaient sur son client, & ce dernier ne fut condamné qu'à un bannissement perpétuel.

(1) Diane de Joannis, marquise de Ganges, était l'une des plus belles femmes de son temps. Son union avec Charles de Viffec de Latude, baron de Ganges, ne fut pas heureuse : la jalousie de son mari, trop bien justifiée par les écarts de la conduite de sa femme, suscita contre elle deux assassins en la personne de ses deux beaux-frères, l'abbé & le chevalier de Viffec ; la malheureuse femme fut égorgée dans son lit par ces misérables, le 5 juin 1667. On fut longtemps à découvrir les coupables, & la haute condition de la victime, les mystérieuses occurrences du crime, rendirent cette affaire l'une des plus mémorables du siècle.

Toutefois, cet arrêt souleva une tempête dans l'opinion publique, excitée par les circonstances atroces qui avaient accompagné le crime, par le rang des coupables & de la victime. Peu après, le marquis de la Douze, de la maison d'Abzac en Périgord, accusé d'un semblable crime, paya de sa tête l'indulgence qu'avait montrée le Parlement de Toulouse pour l'un des premiers barons du Languedoc.

Après la suppression de la Chambre de l'Edit, Jacques de Rapin se retira à Toulouse avec sa famille, & ne parut plus guère à l'audience. Cependant des Mémoires du temps nous ont conservé le souvenir d'un de ses plus beaux succès au barreau⁽¹⁾. « Alors qu'on commençoit déjà à ne garder aucune mesure avec les réformés, une cause importante fut plaidée par lui devant le parlement. Un illustre personnage, Champlatreaux⁽²⁾, ne vouloit point reconnoître pour sa femme la demoiselle de Sainte-Claire, bien qu'il y eût entre eux un mariage secret. Gourdon, l'avocat du mari, étoit un très-habile homme, éloquent & plein de traits vifs, mais particulièrement si fécond en bons mots que d'ordinaire il attiroit tous les rieurs de son côté. M. de Rapin, avocat de la demoiselle de Sainte-Claire, avoit bien comme l'autre une habileté

(1) *Mémoires de Jean Rou* (1638-1711), publiés par Fr. Waddington. Paris, 1857, 2 vol. in-8, II, p. 303.

(2) Selon toutes probabilités, il s'agit ici de Jean-Edouard Molé, seigneur de Champlatreaux & de Laffy, fils du célèbre premier président Mathieu Molé. C'étoit, dit Tallemant des Réaux, « un des plus vilains petits hommes qu'on puisse voir. » Ses mœurs répondoient à son extérieur, ce qui ne l'empêcha point de devenir président à mortier en 1657. Il avait eu « en cachette » quatre enfants de Madeleine Garnier, fille d'un trésorier aux parties casuelles, veuve d'un M. d'Orgères, & s'étoit uni à cette dame, qui étoit fort riche, par un mariage secret. Toutefois, Champlatreaux, malgré les sollicitations de sa maîtresse, ne se prêtoit point à publier son mariage. Celle-ci se mit alors en religion (peut-être dans un couvent des filles de Sainte-Claire, ce qui expliquerait cette désignation de Rou, que nous n'avons pu retrouver dans Tallemant), & là se plaignit hautement de Champlatreaux qui lui avait mangé plus de 400,000 livres, fait quatre enfants & volé les pièces justificatives de leur mariage, en employant tour à tour la violence & la ruse. Enfin, un an avant la mort du garde des sceaux (en 1655), elle fut reconnue du père & du fils. (*Histoires de Tallemant des Réaux*, édit. Monmerqué, IV, p. 358.) Cf. *Ibid.*, IV, 326 & un fragment des *Mémoires de René Bourgeois*, publié dans le *Cabinet historique*, I, p. 24, 1855.



toute singulière, mais outre cela, en contre-balance de ces bons mots si heureux de son adverfaire, il avoit une réputation de probité si universellement répandue dans toute la province & beaucoup par de là, qu'on ne l'écoutoit qu'avec une prévention d'estime, de gloire & d'honneur & qu'il n'étoit regardé qu'avec vénération. Il plaida donc cette cause si importante, &, nonobstant le crédit du magistrat de grand renom qui étoit en cause, les défavantages d'un parti décrié & les grands mouvements de l'orateur à bons mots, il la gagna par l'ascendant de sa vertu & de son bon droit, mettant ainsi comme la dernière clef au comble de sa belle réputation. »

Des consultations lui étaient demandées de toute la province, & lorsqu'un plaideur obtenait de lui un avis favorable à sa cause, l'intéressé ne manquait pas de donner la place d'honneur à l'avis de M. de Rapin parmi les pièces qu'il produisait pour sa défense.

Mais le jurisconsulte n'était pas seul consulté : de curieuses lettres, longtemps conservées dans sa famille, nous montrent de grands seigneurs, des maréchaux de France, venant demander au savant gentilhomme un avis souvent suivi & toujours respecté, sur les plus délicates questions du point d'honneur (1).

Quelques traits achèveront de caractériser celui dont les lignes qui précèdent ont essayé le portrait. Deux ou trois ans après la translation de la chambre de l'Edit à Castelnau-dary en 1670, M. de Rapin, qui s'était transporté dans ce pays avec sa famille, acheta la terre de la Sale, & acquit de son cousin Alexandre de Piry, sieur de Beaufens, une partie de la seigneurie de Puginier. Les gentilshommes du voisinage, d'ailleurs tous catholiques, n'apprirent pas sans quelque alarme, qu'un *avocat* allait s'établir parmi eux. Les procès territoriaux ont été de tout temps fréquents en Languedoc, & chacun craignit « quelque chicane » de la part du

(1) *Mémoires de Cécile de Rapin*. Ces lettres ont été malheureusement perdues. « Il est arrivé plus d'une fois, que la partie contre laquelle mon père occupoit l'a pris pour seul juge... »

nouveau voisin. « Mais ils furent bientôt détrompés : M. de Rapin vécut en paix avec tout le monde, n'eut de procès avec aucun de ses voisins, prêta de l'argent à plusieurs d'entre eux, particulièrement aux payfans(1). » Ces façons d'agir, si différentes de celles des gentilshommes d'alors, lui attirèrent le respect & l'affection de tous, de ceux mêmes dont la délicatesse était au-dessous de pareils actes. En voici un exemple, passé dans sa forme naïve à l'état de tradition de famille. Les bâtiments de sa maison de Puginier étaient en très-mauvais état. M. de Rapin les fit réparer & voulut enclore d'une muraille un grand verger qui s'étendait au-devant de la maison. Un coin de terre, appartenant à une vieille femme, détruisait la régularité de cet enclos & M. de Rapin fit offrir à sa pauvre voisine le double du prix auquel elle ferait estimer son terrain. Mais la bonne femme n'y voulut pas entendre, & quelques instances que l'on fit près d'elle, elle s'obstina à rester sur son coin de terre. Irrités de cet entêtement, les amis de M. de Rapin l'engageaient à passer outre, lui disant qu'il lui serait facile de mettre le droit de son côté au moyen de quelque ancien privilège du seigneur. Mais il n'en voulut rien faire : « J'aime bien mieux, leur dit-il, que mon jardin soit irrégulier que d'avoir une injustice à me reprocher. » Et la vieille femme, qui vivait de charité, n'en continua pas moins à venir tous les jours au château où on lui donnait l'aumône comme auparavant.

La vie publique de Jacques de Rapin était dirigée par les mêmes mobiles que sa vie privée. L'austérité de ses principes, la considération qui s'attachait à ses lumières & à son nom, l'avaient désigné aux suffrages de ses coreligionnaires : il fut nommé en 1657 secrétaire du synode de

(1) « Il abolit une coutume établie, qui est qu'un payfan empruntant certaines mesures de bled prêtées, le payfan les rend comble, ce qui fait un intérêt excessif. Au lieu de cela, M. de Rapin se contentoit qu'on lui rendit précisément autant de bled qu'il en avoit prêté, & si les payfans n'étoient pas en état de le payer au temps marqué, il attendoit leur commodité. » (*Mémoires de la famille de Rapin.*)

Mauvezin; mais on lui suscita quelques difficultés à l'occasion de ces fonctions, & il crut devoir s'abstenir dès lors d'assister à aucune autre assemblée. Toutes les instances de ses amis ne purent ébranler sa décision. Il ne voulut même pas en faire partie au titre de commissaire du roi (1). Cette charge, plus honorifique que réelle, était tenue par un gentilhomme désigné par le gouverneur de la province (2); le marquis de Calvifson, lieutenant de roi du Haut-Languedoc, malgré les refus répétés de M. de Rapin, avait tant d'estime pour lui, qu'il le désigna plusieurs fois comme commissaire du roi, en ces termes : « Je nomme M. de Rapin, & s'il ne veut pas, un tel... (3). »

Le synode du Haut-Languedoc s'assembla en septembre 1679, à Réalmont. Les circonstances étaient trop graves pour que Rapin se dispensât d'y assister (4). Il y alla avec son fils aîné & prit part à ses déli-

(1) « Ce commissaire étoit nommé pour assister au synode de la part du roi, afin qu'il ne s'y passât rien contre son service. Le roi donnoit cent écus à ce commissaire, qui tenoit Table [qui siégeoit] & étoit fort respecté par tout ce synode. » (*Mémoires de la famille de Rapin*. — Voy. aussi Drion, *Hist. chronologique de l'Eglise protestante de France*, II, p. 145.)

(2) La circonscription du synode comprenait le Haut-Languedoc, la Haute-Guyenne & le pays de Foix. (*Mémoires de la famille de Rapin*.)

(3) *Idem*.

(4) Les chambres de l'Edit venaient d'être supprimées & leurs conseillers incorporés dans les chambres des enquêtes & de la Tournelle, sans qu'ils pussent entrer dans les grandes chambres, qui furent exclusivement réservées aux catholiques (juillet 1679). Le 15 novembre suivant, une déclaration royale renvoya aux grandes chambres toutes les affaires des réformés, afin de leur ôter même la possibilité d'être jugés par des conseillers protestants. (Drion, *Histoire chronologique de l'Eglise protestante de France*, pp. 143 & 144.)

En septembre 1680, un nouveau synode s'assembla à Mauvezin; M. de Rapin fut sollicité par ses amis d'y assister, en raison d'une innovation dont s'émurent à juste titre les réformés. Le roi venait de décider qu'il y aurait à chaque synode un commissaire catholique qui siégerait à côté du commissaire réformé. M. de Malide, gentilhomme de Basse-Guyenne, fut choisi pour ces dernières fonctions & on lui donna pour collègue un vieux gentilhomme catholique, homme d'honneur, mais peu habile, qui, circonvenu par un M. de Nogués, catholique fanatique, fit un rapport défavorable aux réformés. Toutefois il se ravisa, & à l'insu de Nogués, il en fit une sorte de palinodie, plus conforme à la vérité, & crut devoir envoyer ses deux rapports au duc de Roquelaure, gouverneur de la province, qui les reçut en même temps que celui de Malide. Le duc, favorablement

bérations. Mais, quelque zèle qu'il eût d'ailleurs pour la religion, il ne voulut jamais entrer dans les voies violentes & illégales où le parti de l'action voulait entraîner les Eglises. Aussi, en 1681, refusa-t-il d'assister à une réunion qui eut lieu à Toulouse & à laquelle prirent part plusieurs notables réformés de Languedoc & de Guyenne; on y devait prendre jour pour qu'il fût prêché à la fois dans toutes les églises condamnées. Le secret fut vendu, l'affaire manqua presque en entier, & ne servit qu'à animer davantage contre les réformés ceux qui les représentaient au roi comme des rebelles dangereux qu'il fallait écraser. Cette conduite prudente & modérée n'empêcha pas les ennemis de M. de Rapin de répandre contre lui des accusations mensongères. Il fut obligé de venir, en plein Parlement, démentir par sa présence les calomnies qui représentaient sa maison comme un foyer de conspirations & comme un dépôt secret d'armes & de munitions (1).

Mais le moment du repos suprême approchait pour cet esprit si actif, si douloureusement tendu vers les angoisses de ses frères persécutés. Un travail assidu, la fréquence stérile des affaires de religion, pour lesquelles il n'avait jamais voulu recevoir d'honoraires (2), noble désintéressement

disposé pour les protestants, bien qu'il ne partageât point leurs idées, ayant rencontré peu après M. de Rapin à Toulouse, lui raconta le fait en se gaussant du commissaire catholique, & lui dit qu'entre les deux rapports tout différents que ce dernier lui avait adressés, il avait choisi pour l'envoyer à la cour celui qui était le plus conforme à celui du commissaire protestant. Mais les ménagements que les gens de bien auraient voulu conserver avec les réformés, n'empêchèrent pas l'œuvre d'iniquité de s'accomplir sous les influences que chacun fait.

(1) *Mémoires de Cécile de Rapin.*

(2) Une notice sur Isabeau de Paulet, confesseur de la foi réformée en 1682, a été publiée dans le *Bulletin du protestantisme* (année 1863, p. 169), d'après un mémoire qui aurait été rédigé par Paul de Rapin-Thoyras, selon l'auteur de cette communication, M. Cl. Compayré. Ce mémoire est évidemment dû à son père, qui signait comme lui *Thoyras-Rapin*. Le futur historien n'aurait eu que seize ans en 1682; il ne plaida qu'une *seule* cause & avec un médiocre succès. Toutes les probabilités concourent à établir que M. Compayré a été induit en erreur par la similitude des noms.

partagé par deux de ses collègues, le célèbre Claude Brouffon (1) & Rozel de Beaumont (2), absorbait son temps, épuisait ses ressources & ses forces. Les malheurs qui frappaient ses coreligionnaires réveillaient dans son âme protestante de douloureux échos; la fièvre de l'angoisse minait peu à peu sa robuste constitution.

(1) Claude Brouffon, fils de Jean Brouffon & de Jeanne de Paradez, naquit à Nîmes en 1647. Issu d'une famille ancienne & distinguée dans la magistrature de son pays (éteinte au commencement de ce siècle dans la famille Des Hours de Calviac), le jeune Brouffon suivit les traces de ses ancêtres. Après de brillantes études de droit, il fut reçu avocat à la chambre mi-partie de Castres, qu'il suivit à Castelnaudary, & durant vingt ans il consacra tous les efforts de son talent à défendre les intérêts particuliers & généraux de ses coreligionnaires. En juillet 1683, une assemblée se tint dans sa maison à Toulouse, & les réformés qui la composaient, hommes d'action & d'énergie, résolurent d'en appeler au roi des injustices & des vexations de tous genres qu'on faisait peser sur leurs coreligionnaires. Ils rédigèrent une déclaration où ils exposaient leurs griefs, en même temps que leur résolution de recourir à une lutte ouverte si justice ne leur était pas rendue. Quelque temps après, une nouvelle requête (7 août) était adressée au roi; elle ne produisit aucun effet. Les protestants prirent alors les armes, le soulèvement commença dans tout le midi, mais les troupes royales marchèrent sur le Dauphiné, & cette province & celle du Vivarais furent tour à tour le théâtre de sanglants engagements. Les dragons de Tessé entrèrent dans les Cévennes, & Noailles, établissant à Nîmes son quartier général, chercha à s'assurer des chefs des protestants. Brouffon, pourvu, échappa comme par miracle, & gagnant la Suisse, exerça quelque temps à Lausanne la profession d'avocat. Mais cette vie paisible ne pouvait suffire à son énergie; il résolut, par un dévouement sublime, de porter à ses frères gémissant sous la persécution, des consolations & des encouragements au péril de sa vie. Bientôt les résultats bénis de sa mission se firent connaître, & sa tête fut mise à prix. Arrêté à Pau en 1698, il fut conduit à Montpellier, & après avoir été présenté à la question & pendu, il fut roué sur la place du Peyrou, le 4 novembre. (Voir *France protestante*, art. Brouffon.)

(2) Jean-Jacques de Rozel, sieur de Beaumont, né à Castres, fils d'un ancien avocat-général à la Chambre de l'Edit, mourut très-âgé à Berlin le 23 novembre 1729. Il avait fait d'excellentes études dans les académies protestantes & avait dû quitter une brillante clientèle qu'il sacrifia à la liberté de sa conscience. Il gagna la Suisse à la Révocation, puis se fixa dans le Brandebourg, où l'Électeur, rendant justice à son mérite de juriste & à la réputation de probité & de piété qui l'avait précédé parmi ses compagnons d'infortune, le nomma conseiller d'ambassade & le chargea de présider à l'établissement des réfugiés dans ses États. En 1697, il fut nommé membre du Consistoire de l'église française de Berlin. Il n'eut pas d'enfants d'Ifabeau de Narbonne-Caylus, qu'il avait épousée en Prusse. Rozel-Beaumont a laissé des lettres & des remarques critiques sur divers ouvrages, qui se distinguent par un esprit plein de tact & d'urbanité. Ses *Oeuvres mêlées, en prose & en vers* (Amsterd., H. Du Sauzet, 1722, un vol. in-12) ont été réimprimées en 1750. On y remarque une épître en vers, dédiée à Veyssière-Lacroze, dans laquelle l'auteur retrace les persécutions souffertes en France par ses coreligionnaires. — *France Protestante*, art. Rozel.

Un matin du mois d'août 1685, un des principaux commerçants de Montauban, nommé Solinhac (1), vint de fort bonne heure trouver M. de Rapin qui était alors à Toulouse. Il lui apprit que l'intendant de la province avait fait savoir à tous les notables réformés de Montauban, qu'ils eussent à se trouver à l'hôtel-de-ville, le lendemain, à une certaine heure, sans leur donner la raison de cette convocation insolite. « M. de Rapin fut extraordinairement frappé de cette nouvelle, car il « avoit toujours regardé Montauban comme sa patrie; il comprit bien « que l'on ne faisoit pas cette démarche sans s'être auparavant assuré « de la plus grande partie ou du moins des principaux d'entre les ré- « formez. » Quelques moments après cette visite, en plein été, il fut saisi d'un frisson, se mit au lit, & le samedi suivant, 18 août, après quatre jours de souffrances, il rendit le dernier soupir. Deux mois après, l'Edit de Nantes était révoqué.

Voici la dernière page des *Mémoires* écrits par son fils, où ont été puisés presque tous les détails qui précèdent. La simplicité touchante du récit, l'intérêt qui s'attache au souvenir des persécutions dont les réformés furent victimes, justifieront cette dernière citation :

« Pendant la maladie de mon père, il n'eust ni prières ni consolations
« que de mon frère de Thoyras & de moy, qui estions les seuls de la
« famille auprez de luy; car le ministre de Toulouse estoit en fuite.
« Pour luy, il ne se plaignit jamais. Il estoit dans des élévations d'âme
« continuelles, ce qu'on connoissoit à ses yeux, lorsqu'il ne parloit pas,
« & il témoigna constamment & de la manière la plus expresse, une

(1) Au synode de Saint-Antonin, en 1668, on trouve au nombre des députés Solinhac, ancien de l'église de Corbarieu. A celui qui se tint dans la même ville en 1682, figura Solinhac, ministre de Réalville. Le personnage dont il est ici question était sans doute un autre Solinhac, ancien de l'église de Montauban, qui fut choisi pour secrétaire du synode provincial de Milhau en 1674. — Voir *France Protestante*, art. Jauffaud. — Cf. *Journal de Dangeau*, au 2 septembre 1685.

« entière résignation à la volonté de Dieu. Quoique sa mort nous cau-
 « fait la douleur la plus vive que l'on puisse ressentir, & que ce fust
 « une perte irréparable pour nous à tous égards, nous la regardâmes
 « pourtant comme une grâce que Dieu luy avoit faite, à cause de l'af-
 « freuse circonstance de temps où nous estions.

« Le lendemain de sa mort, nous accompagnâmes son corps, mon
 « frère & moy, jusqu'à Mauvers, qui n'est qu'à trois lieues & demy de
 « Toulouse, où il fust enterré dans le sépulchre de nos ancestres. C'es-
 « toit un pavillon basti exprez pour cest usage au milieu d'un champ,
 « ayant tout autour, à quelque distance, une muraille, pour enterrer
 « les domestiques dans l'espace découvert qui estoit entre deux. Qui
 « n'auroit cru que son corps auroit esté là en repos, jusqu'au jour du
 « jugement? Mais comme si l'on s'estoit repenti de ne pas l'avoir mal
 « traité, persécuté personnellement pendant sa vie, on le persécuta après
 « sa mort. J'appris quelques années après (1), que M. Le Gendre, in-
 « tendant de Montauban, estoit allé à Mauvers avec cinq cents hommes
 « & plusieurs chevaux chargez d'outils, & que non-seulement il avoit
 « fait démolir ce bastiment, sous prétexte qu'on l'appeloit *La Chapelle*,
 « bien que ce n'en eust jamais esté une, mais que mesme il avoit fait
 « déterrer les corps qui y estoient, dont celui de mon père estoit le
 « dernier & avoit fait répandre les os dans les champs. »

Jacques de Rapin laissa six enfants. L'aînée, Cécile, épousa son cousin
 germain, Paul de Rapin, baron de Mauvers. C'était un jeune officier,
 plein de mérite & d'avenir; sa cousine l'aimait & en était tendrement

(1) Ce fut en 1700, quinze ans après la mort de Jacques de Rapin, qu'eut lieu cette odieuse
 profanation. Son corps était dans un parfait état de conservation; on le jeta dans un fossé au bord
 de la route; les matériaux de la chapelle furent vendus aux enchères & l'argent donné au curé
 pour dire des messes « pour le salut des petits-enfants de Jacques de Rapin » ! — *Mémoires de*
Cécile de Rapin.

aimée, mais leur peu de fortune à tous deux, plus encore que la disproportion de leurs âges, avait longtemps retardé le consentement de leurs parents à leur union. Paul de Rapin servait sous les ordres du duc de Luxembourg, quand arriva en Guienne la nouvelle que son régiment avait été l'un des plus maltraités au siège d'Oudenarde. M. de Rapin, qui aimait fort son neveu, était dans une vive anxiété à son sujet, & ne put s'empêcher de témoigner à sa fille l'étonnement qu'il éprouvait de ne pas la voir partager sa sollicitude.

« Mon père, lui dit-elle alors, je ne puis me résoudre à vous voir dans la peine, j'aime mieux vous dire la vérité au risque de vous déplaire, car malgré vos défenses, j'aime toujours mon cousin. Voici un billet qu'un soldat m'a porté ce matin, sur lequel il a écrit ces mots : *Je suis échappé de cette terrible affaire pour vous aimer toujours.* »

Touché de ce que sa fille avait mieux aimé lui avouer sa désobéissance que de le voir dans l'inquiétude, M. de Rapin l'embrassa tendrement, & tout en lui faisant apprécier les motifs qui l'avaient empêché de consentir à ce mariage, il ne s'y opposa plus. Au retour du jeune capitaine, les deux amants furent unis. Mais leur bonheur fut bientôt cruellement traversé : la persécution s'acharna contre les châtelains de Mauvers, & la jeune baronne, qui était en couches, faillit en devenir folle. Des dragons vinrent au château, & battaient jour & nuit le tambour dans la chambre où elle était couchée ; réduit au désespoir & la voyant prête à mourir, Paul de Rapin faiblit, il signa l'acte d'abjuration & sa femme fut sauvée. Mais cette abjuration forcée ne fut suivie que de ces formes toutes extérieures, dont le clergé catholique se contentait alors, & Paul de Rapin-Mauvers n'abandonna pas la religion de ses ancêtres. Quelques années plus tard, à son lit de mort, il rendit un fidèle témoignage de sa foi en Christ.

Après avoir fait ses premières armes en Hollande, il avait servi en Flandre & en Italie, sans s'élever plus haut que le grade de capitaine ;

en 1679, il se retira du service & céda sa compagnie à son plus jeune frère.

Choisi avec le comte de Rochefort pour lever la taxe de guerre, dite de l'arrière-ban, il s'acquitta de cette mission délicate de la manière la plus honorable, & fut mériter l'estime & la reconnaissance de l'intendant & de la noblesse de sa province. Des six enfants qu'il avait eus de Cécile de Rapin, cinq vivaient encore quand il mourut en 1694. La même année, sa veuve & ses deux filles étaient enlevées à main armée de leur château de Mauvers & conduites à Montpellier & à Toulouse : ses fils furent enfermés par une lettre de cachet dans d'autres couvents. Aux nombreux amis qui s'émurent de cette séquestration arbitraire, on donna pour prétexte que, non-seulement M^{me} de Rapin élevait ses enfants dans la religion réformée, mais encore dissuadait ses coreligionnaires de suivre la volonté du roi. Au bout de cinq ans de tribulations & d'avaries de tout genre, sa patience & sa résignation lassèrent ses persécuteurs : en 1699, M^{me} de Rapin & ses enfants sortirent de prison, la famille dispersée se réunit, mais pour se séparer de nouveau. L'aîné des jeunes de Rapin n'avait pas douze ans lors de la mort de leur père ; peu après sa sortie du couvent où il fut enfermé, il eut une enseigne colonnelle dans un régiment d'infanterie ; capitaine à dix-sept ans, il mourut en traversant les Alpes après le siège de Turin (1706). Le cadet, aussi capitaine, mourut à vingt-quatre ans au siège de Fribourg ; quant au second fils, Jacques de Rapin-Mauvers, il se maria en France avec Elisabeth de Rioupeyroux & eut six enfants que nous retrouverons plus tard.

M^{me} de Rapin-Mauvers demeura longtemps veuve. Ses *Mémoires* (1), malheureusement incomplets, nous apprennent qu'elle eut à subir de nouvelles persécutions.

(1) Les *Mémoires de Cécile de Rapin* se trouvent en original dans les archives de M. Jean de Dompierre de Jonquières, à Copenhague, descendant, par les femmes, de l'historien Rapin-Thoyras.

Peu après la violation de la sépulture de sa famille en 1700, une lettre de cachet l'envoya aux Nouvelles-Catholiques de Montauban. Ses enfants se trouvaient déjà dans cette ville : les filles dans des couvents, les garçons aux collèges des jésuites. M^{me} de Rapin obtint sa liberté par l'intervention de quelques amis dévoués, se fixa d'abord à Montauban, auprès de ses enfants, puis à Toulouse, & se décida enfin à quitter la France. Elle fut s'établir à Utrecht, où se trouvait alors son beau-frère, naguère colonel au service de Hollande, & y mourut en 1739 dans les dispositions pieuses & résignées que n'avaient pu affaiblir les longues épreuves qu'elle avait supportées.

Les femmes de la maison de Rapin se distinguèrent plus d'une fois par de tels sentiments : développés & fortifiés par la persécution, les réformés mourant dans l'exil, loin de leurs enfants qui leur avaient été violemment enlevés, leur laissaient comme un saint héritage l'exemple de leur fermeté dans la foi. Les pieuses leçons des mères, profondément gravées au cœur de leurs filles, suffirent plus d'une fois à les préserver d'une apostasie que ne rendaient que trop facile & la faiblesse de leur âge & les suggestions perfides dont elles étaient entourées.

Peu de femmes ont montré autant d'énergie & de persévérance dans leur foi que Jeanne de Péliſſon, mère de Cécile de Rapin-Mauvers, dont nous venons d'esquisser la vie d'après les intéressants *Mémoires* qu'elle a laissés. Si l'on en croit le portrait que Rou nous en a conservé (1), « Jeanne de Péliſſon se distinguait par une vertu sans austérité, une « piété sans faiblesse, par une patience angélique & une grandeur d'âme « extraordinaire. » Elle eut assurément besoin de toutes ces nobles vertus, la pauvre femme ! car, à partir de la mort de son mari, auquel l'unissait la plus vive affection, tout devint obscur & douloureux dans sa vie. Ses fils sont dispersés, sa fortune est perdue ; réduite à fuir & à se cacher, elle a pour persécuteur son frère, son gendre pour dénonciateur.

(1) *Mémoires de Jean Rou*, II, 304.

M. Nayral a publié (1) quelques lettres relatives à Jeanne de Pélisson, qui montrent à quel point, dans ces tristes temps de la persécution religieuse, se réalisaient ces paroles prophétiques de Jésus-Christ : « Vous serez « même livrés par vos pères & mères, par vos frères, par vos parents « & par vos amis ; & ils en feront mourir d'entre vous. Et vous serez « haïs de tout le monde, à cause de mon nom ; mais celui qui persé- « vèrera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. (*Saint Luc*, xxi, v. 16 ; « *Saint Matthieu*, x, v. 22.) »

Après la Révocation, le roi envoya dans chaque province un commissaire avec des pouvoirs suffisamment étendus pour presser l'exécution des mesures sévères qu'emportait la promulgation du nouvel Edit. De Caraman-Bonrepos, né à Castres au milieu du xvii^e siècle, allié aux premières familles du pays, fut choisi pour remplir ces difficiles & pénibles fonctions. Un court passage dans la carrière des armes l'avait habitué à exécuter fidèlement les ordres de ses supérieurs, mais la modération de son caractère, le sentiment de l'injustice des mesures extrêmes dont l'exécution lui était confiée, rendirent sa mission moins douloureuse ; tout en obéissant ponctuellement aux ordres reçus, il en adoucissait la rigueur & voyait avec répugnance les vexations dont les protestants étaient l'objet. Il était en correspondance avec le ministre Louvois & plusieurs personnages de la cour, Noailles, Créqui, Pélisson & autres (2). Cette correspondance fort curieuse offre un ensemble plein d'intérêt. Plusieurs pièces adressées, soit à Pélisson, soit à l'intendant Basville, y concernent Jeanne de Pélisson. On pourra juger par ces lettres, émanées d'un fonctionnaire catholique modéré & tolérant, ce que l'on pouvait attendre & craindre de ceux bien plus nombreux qui n'étaient ni tolérants ni modérés.

M^{me} de Rapin-Thoyras, veuve depuis quelques mois, ne sachant

(1) *Biographie Castraise*, III, 279 à 283, art. Rapin de Thoyras (Jean-Jacques de).

(2) *Biographie Castraise*, I, 291, art. Caraman.

comment se défendre des obsessions des prêtres qui l'entouraient, essaya de se dérober par la fuite à la contrainte dont elle était l'objet. Elle-même encouragea ses deux fils, Paul & Salomon de Rapin, à s'expatrier plutôt que de renier la foi de leurs ancêtres, &, lorsqu'ils furent partis pour l'Angleterre, pressentant le sort que la charité de son frère lui réservait, elle trouva un asile chez quelque obscur métayer. Mais elle ne jouit pas longtemps de cette tranquillité relative.

« Je vous envoie, Monsieur, une lettre que Monseigneur l'évêque de Laval m'a écrite au sujet de M^{me} de Rapin, — écrit le 24 août 1686
« Bonrepos à Pélisson, — je l'avais consulté après que j'eus parlé à M. de Mauvers [Paul de Rapin-Mauvers] & vous verrez qu'il se trouve dans le même sentiment que j'étais de ne point communiquer la retraite de Madame votre sœur à M. de Bafville, dans la crainte qu'il ne pût point s'empêcher (1) de la faire mettre dans un couvent... J'ai pris des mesures pour la faire venir en lieu où elle pourra se rétablir de ses peines & fatigues, & peut-être le repos qu'elle goûtera lui donnera des dispositions plus favorables pour écouter ce que vos amis & les miens pourront lui dire touchant les vérités de la religion. »

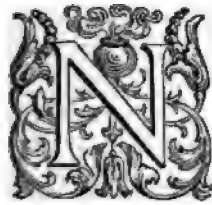
Toutefois, M. de Caraman ne put s'abstenir longtemps de signaler au grand inquisiteur du Languedoc, Bafville, la rébellion de M^{me} de Rapin ; il lui écrivait de Castres, le 6 septembre 1686 : « Je vous envoie une lettre de M. Pélisson, que le gendre de M^{me} de Rapin me rendit il y a quelque temps, mais comme il n'a jamais voulu dire l'endroit où elle était que je ne lui donnasse quelque certitude du traitement que vous pourriez lui faire, j'ai différé à vous l'envoyer, espérant de la découvrir, ce qui m'a été impossible... Si vous voulez lui faire la grâce de la reléguer en quelque endroit du diocèse de Laval, comme

(1) Le mot est charmant ! — Nous conservons l'orthographe donnée par M. Nayral.



CHAPITRE IV

Enfance & première jeunesse de Rapin-Thoyras. — Querelles & disputes. — Rapin devant les Maréchaux de France. — Académies protestantes. — Leur organisation, leurs tendances diverses. — Rapin commence l'étude du droit sous la direction de son père. — Son insuccès. — Ses études. — Il part pour l'Angleterre. — Certain abbé essaie de le convertir à l'inspiration de Pélißon. — Sa fuite. — Nouvelles tentatives de son oncle pour le convertir. — Lettre de Rapin-Thoyras à Leduchat. — Les défenses de Fouquet. — Pélißon convertisseur. — Résultats de son éloquence dorée. — Il échoue dans ses tentatives pour convertir son neveu.



NOUS avons retracé, trop longuement peut-être, les vies plus ou moins illustres, mais toujours marquées au coin de l'honneur, de la droiture & de la foi, de ceux qui furent les ancêtres de l'historien Rapin-Thoyras. Les pages qui précèdent ont montré que, dans cette famille où le courage & la vertu semblaient héréditaires, les femmes même participaient à l'énergie morale de leurs époux, & que cette énergie & cette fidélité chrétiennes pouvaient aller jusqu'au martyre.

C'est après avoir pénétré, en quelque sorte, dans l'intimité de ces cœurs fidèles & de ces nobles caractères, que nous pourrions dire de Rapin-Thoyras, que ceux qui l'ont précédé dans la vie lui avaient transmis leurs vertus & leurs exemples avec leur sang. Deux siècles nous séparent de ces soldats chrétiens dont les ombres vénérées ont plané sur sa vie ; encore quelques années, & ces souvenirs du passé, ces tradi-

tions de famille, auront disparu, comme tant d'autres traces de ce que furent nos pères, sans qu'il reste même un vestige de la tombe profanée où furent déposés leurs restes. Chercher à recomposer leurs traits effacés par le temps, replacer dans le cadre de leur époque ces figures martiales & austères pour en former la galerie de famille qui précède & qui attend le portrait de Rapin-Thoyras, tel était le but que nous nous étions proposé, & que nous aurions voulu moins imparfaitement atteindre.

L'année de la fête de Vaux & de la chute éclatante qui en fut la suite, catastrophe mémorable dans laquelle nous avons vu son père & son oncle impliqués à des titres divers, en 1661 & le 25 mars, « Paul » de Rapin, écuyer, seigneur de Thoyras, naquit à Castres en Albigeois.»

Il ne montra pas dans ses premières années ces dispositions sérieuses, ce sens droit & ferme, cette ardeur pour l'étude qui se révéleront plus tard dans le futur historien. D'un naturel vif & emporté, les premiers traits de sa jeunesse qui nous aient été conservés, sont empruntés à des récits de querelles & de combats. A peine âgé de dix-sept ans, il provoque un de ses camarades d'académie sous le prétexte le plus futile, &, désarmé sur le terrain, il ne doit la vie qu'à la générosité de son adversaire. Un an plus tard, autre querelle. Il étudiait à Saumur, lorsqu'un soir, ayant achevé son travail & se promenant tranquillement sur les remparts, il fut assez rudement heurté par un promeneur. Le passage était fort étroit; le passant, beaucoup plus âgé que le jeune étudiant, avait pu croire que le haut du pavé ne lui serait pas disputé, mais il n'en fut point ainsi : furieux de ce qu'il regarde comme un sanglant affront, le jeune Rapin court chercher son épée, qu'un prudent règlement défendait aux étudiants gentilshommes de porter en public, & revient bientôt après pour se mesurer avec son adversaire. Mais celui-ci, peu soucieux de son méfait, avait paisiblement continué sa route; Rapin court après lui sans pouvoir le rejoindre, le cherche plusieurs jours dans la ville, apprend qu'il est parti pour Paris, se jette dans le coche sans balancer & tombe encore tout échauffé de colère chez son parrain Pélisson. Mais un avis

de Saumur avait mis l'oncle sur ses gardes, il avait fait diligence auprès des Maréchaux de France (1), lesquels s'empressèrent de lui envoyer un exempt qui trouva le jeune duelliste en train d'être morigéné par le prudent Péliſſon. Aux premières paroles de l'officier de la Connétablie, Rapin se trouble & s'étonne ; il proteste, il réclame les droits de son honneur offensé, mais sans l'écouter, on l'entraîne devant ses juges, où il retrouve son adversaire qu'ils avaient fait également assigner. A défaut de la leçon qu'il eût tant voulu lui donner, Rapin eut du moins la satisfaction de l'entendre condamner « à tenir prison au Fort-l'Evêque, jusqu'à ce que « l'offensé trouvât bon qu'il en sortît. » A peine hors de cette méchante affaire, & dès le lendemain, le jeune étudiant rencontre au détour d'une rue le frère du prisonnier. C'était « une des bonnes lames qu'il y eût. » La conversation s'engage en des termes tels qu'une nouvelle rencontre devient nécessaire, &, sans plus de retard, les voilà tous deux flamberge en main & l'épée de Rapin dans le corps de son adversaire avant que les passants les aient pu séparer. Toutefois, « cette dernière aventure « fut tenue secrète, de peur que Messieurs les Maréchaux de France « n'en fussent irrités ; » car la précédente affaire n'avait eu que trop d'éclat, malgré les soins de Péliſſon, qui craignit avec raison que cette belle équipée ne compromît la carrière de son neveu. Celui-ci, dont la colère avait peine à s'apaiser, usait largement des termes de l'arrêt qui avait mis en prison son adversaire & l'avait laissé à sa discrétion. Il ne fallut rien moins pour obtenir sa délivrance que l'intervention du prince-évêque de Strasbourg qui se trouvait alors à Paris (2). L'évêque sollicita

(1) Le tribunal des Maréchaux de France, juridiction exceptionnelle créée sous Henri II, connaissait exclusivement des affaires d'honneur, & jugeait en dernier ressort des différends qui s'élevaient entre les gentilshommes sur de semblables questions. — Voir *Pièces justificatives*, note C.

(2) François-Egon de Furſtemberg, né en 1626, mort à Strasbourg en 1682, principal ministre de l'Electeur de Cologne, était vu avec beaucoup de faveur à la cour de Louis XIV, ayant rendu à ce prince des services signalés. Il fut prince-évêque de Strasbourg de 1663 à 1682 ; son frère, Guillaume-Egon, lui succéda dans cette charge & dans la faveur du roi de France, qui fit nommer ce dernier cardinal.

l'étudiant, qui consentit enfin, plus d'un mois après, à l'élargissement du malencontreux promeneur de Saumur. On renvoya Rapin à l'école avec une bonne mercuriale, & ses parents mirent tous leurs soins à modifier en lui cette humeur querelleuse dont les écarts paraissent du moins s'être bornés à cette dernière escapade.

Tout jeune encore, Paul de Rapin avait reçu à Castres, dans la maison de son père, les premiers rudiments du latin, mais ses progrès ne répondirent que faiblement aux espérances de son précepteur & de ses parents. Aussi ces derniers n'hésitèrent pas longtemps à le placer sous la férule plus efficace & plus austère des maîtres de l'Ecole ou Académie de Puylaurens, où presque toute la noblesse protestante du Midi envoyait ses enfants.

L'Académie de Puylaurens fut la dernière transformation du collège de Montauban, fondé en 1579, lequel avait succédé lui-même à une institution du même genre, fondée près de cent ans auparavant. Par sa forte organisation, ce collège devint le type & le modèle de ces grandes écoles protestantes célèbres aux XVI^e & XVII^e siècles.

Il était dirigé par un principal, « homme craignant Dieu, grave en « toutes ses actions, doué de bon sçavoir & principalement versé es « lettres humaines, propre aussi à faire une profession publique, estant « du corps de l'Académie. » Un conseil académique, choisi parmi les notables réformés de la ville, de concert avec l'intendant de la province, nommait le principal. Ce dernier logeait primitivement dans les bâtiments du collège avec les sept régents ou professeurs qui se partageaient l'enseignement; mais en 1623, la pénurie des églises obligea le synode de la Rochelle à adopter un mode de direction plus économique : un pasteur, choisi parmi ceux de la ville, administra désormais le collège, & les régents cherchèrent au dehors leur gîte & leur pitance.

Les matières sur lesquelles roulait l'enseignement étaient nombreuses & variées; les auteurs grecs & latins, bien plus nombreux que de nos jours, servaient de thème à une foule d'exercices, qui avaient pour ré-

sultat de donner aux écoliers la prompte & pleine possession de la langue latine. Dès leur bas âge, dans la classe de septième, un sous-maître leur apprenait à lire & leur mettait entre les mains les *Distiques* de Caton ; ils n'y comprenaient pas grand'chose, mais ils lisaient en latin, & dans la sixième, on les exerçait à dire & à composer de petites phrases dans la langue de Cicéron. Dès lors, le pli était pris : & une fois les élèves admis dans les classes supérieures, il leur était défendu de s'exprimer, à l'intérieur du collège, autrement qu'en latin. Aussi la plupart arrivaient-ils à s'énoncer dans cette langue avec autant de facilité que dans la leur.

Les punitions avaient trois degrés : l'admonestation, la verge, dont les maîtres ès-arts étaient seuls exempts, & enfin l'exclusion ; les deux premiers châtimens étaient administrés « au son de la cloche, en la salle commune, en présence du principal & de tous les régens. » Le mercredi matin & le dimanche les élèves étaient tenus d'assister au service divin. De plus, le dimanche matin, il se faisait un catéchisme pendant lequel toutes les classes étaient interrogées. L'inexactitude & le manque de recueillement étaient sévèrement punis. Tous les écoliers, tant du collège que de l'académie, étaient externes ; cette règle était générale (on ne cite que le collège de Metz qui eût des élèves internes), ils devaient venir aux classes avec leurs robes, de même que leurs régens qui, en cela comme en toutes choses, devaient leur servir d'exemple.

Au mois de septembre il y avait trois semaines de vacances. Elles s'ouvraient par une distribution de prix, qui consistaient en livres ou en écritures dorées, selon les classes, & par une allocution du recteur en présence des magistrats de la ville convoqués à la fête, comme de nos jours.

Tels étaient ces réglemens de l'académie de Montauban, qui donnent une idée avantageuse des fortes études que faisait alors la jeunesse protestante. Promulgués en octobre 1600, ils furent en vigueur jusqu'en 1661, époque à laquelle, par un ordre exprès du roi, l'académie de

Montauban fut expulsée de la ville, réunie à l'école de Puylaurens, & les bâtiments qu'elle occupait donnés aux Jésuites. Ces mesures arbitraires, cette brusque suppression dont les réformés restèrent consternés, furent la conséquence d'une misérable querelle entre les étudiants protestants & les écoliers catholiques (1).

Transférée à Puylaurens (2), l'académie de Montauban y trouva une école déjà florissante, qui était soutenue par les contributions de vingt-quatre églises de l'Albigeois. Pour contribuer à l'entretien des régents venus de Montauban, on soumit les élèves à une taxe qui variait suivant le rang qu'ils occupaient dans leurs études. Les étudiants en philosophie payaient un minerval (fr. 3,25); ceux des six dernières classes, le double, & les propofants en théologie, la moitié. Les sceaux de l'ancienne école de Puylaurens furent conservés en souvenir des services qu'elle avait rendus & apposés à tous les diplômes de maître ès-arts que délivrait la nouvelle académie, qui adopta les règlements de celle de Mon-

(1) Par les conséquences déplorables qu'elle entraîna, cette querelle d'écoliers eut un grand retentissement dans la France protestante. Voici, en quelques mots, l'exposé des faits. La moitié des bâtiments du collège réformé avait été cédée aux Jésuites par un regrettable compromis. Ce rapprochement des élèves appartenant à des communions différentes avait amené déjà quelques difficultés : une dispute s'éleva entre eux à l'occasion d'un théâtre que les Jésuites avaient fait construire. Les professeurs de l'Académie, entre autres le ministre Gaillard, eurent le tort de s'en mêler ; les étudiants protestants, plus nombreux que les catholiques, envahirent l'enceinte réservée aux Jésuites, démolirent le théâtre de leurs mains, molestèrent les Pères, battirent les écoliers qui le leur rendirent avec usure. Les syndics de la ville & les consuls furent battus & poursuivis à coups de pierre ; le tumulte faillit gagner toute la ville. Saint-Luc reçut l'ordre d'occuper militairement Montauban, les tours furent rasées, le consulat mi-partie aboli, les conseillers protestants réduits à dix, deux des meneurs pendus, deux autres condamnés aux galères, Gaillard banni, l'Académie supprimée. — (Voir aux *Pièces justificatives*, note B.)

(2) Puylaurens avait déjà un collège fondé par les protestants vers la fin du xvi^e siècle, & plusieurs synodes provinciaux s'occupèrent avec un soin particulier de tout ce qui pouvait contribuer à sa prospérité. C'est ainsi que ceux de Réalmont, de Milhau, de Caussade, de Mauvesin & de Saint-Antoine, ayant défendu sous peine d'excommunication à tous les calvinistes de faire élever leurs enfants par les collèges de l'Eglise Romaine ou chez les Jésuites, le nombre des élèves qui se rendirent à Puylaurens devint en peu de temps très-considérable. — Nayral, *Biographie Castraise*, 1v, 540 & seq., & *Pièces justificatives*, note B.

tauban. Telle était l'école dans laquelle le jeune Rapin passa les premières années de sa vie d'écolier.

Quelques années auparavant, Puylaurens avait formé un élève qui devait aussi l'illustrer : Bayle, « le plus sage des sceptiques », l'un des littérateurs les plus célèbres du XVII^e siècle, était à cette académie en 1669. Le jeune étudiant qui devait faire « l'admiration de l'Europe par « la puissance de sa dialectique », fut converti à l'âge de vingt-deux ans par un curé de Puylaurens, habile homme dont la postérité a oublié le nom. Toutefois, le triomphe de ce dernier ne fut pas de longue durée, puisque Bayle revint six mois après à la religion réformée.

La suppression de l'académie de Puylaurens, en 1685, ouvrit à la jeunesse studieuse de ces contrées les portes de l'école de Sorrèze. Déjà inaugurée en collège rival de celui des Réformés, par les Bénédictins en 1682, la réputation de Sorrèze, relevée de nos jours par un illustre dominicain, a fait oublier la gloire plus ancienne de l'académie de Puylaurens. Mais l'oubli où cette célèbre école est tombée est un motif de plus pour constater ici l'influence morale & religieuse que cette dernière de nos grandes académies protestantes exerça sur les générations qui s'y sont succédées, influence qu'elle dut à la solidité & à l'éclat de son enseignement, au zèle & à la doctrine de ses professeurs.

Lorsque Rapin quitta l'académie de Puylaurens pour celle de Saumur, il trouva de notables différences entre l'enseignement doctrinal de cette dernière école, & celui qu'il avait reçu jusqu'alors. L'esprit qui régnait à Saumur, au moment où il y fut envoyé, moins turbulent qu'à Puylaurens, était plus dangereux pour ses croyances religieuses. Peut-être faut-il attribuer à ce défaut de suite & d'équilibre dans son éducation religieuse, le peu de consistance de sa foi, pendant les années de sa jeunesse. Sa raison, qui fut plus tard mûrie & développée par l'épreuve, ne pouvait alors dégager, des enseignements parfois contradictoires des écoles, les principes d'une foi solide & sincère, fondée sur le pur Evan-

gile. Une rapide esquisse de ce qu'était alors l'académie de Saumur, donnera un sens plus précis à ces derniers mots.

Célèbre entre toutes les universités protestantes, Saumur avait vu se succéder dans ses chaires les Gomarus, les Amyraut, les La Place, les Cappel. Fondée en 1599 par une ordonnance des Eglises & par l'initiative de Duplessis Mornay, trois ans après sa création, la nouvelle école comptait de nombreux étudiants français & étrangers. Les dépenses s'accrurent en raison de sa prospérité, & l'académie de Saumur émargeait plusieurs milliers de livres sur les deniers octroyés par le roi. Mais ces deniers royaux furent peu à peu plus ménagés; d'abord payés irrégulièrement, ils cessèrent de l'être tout à fait, &, en 1631, le synode de Charenton dut décider que le *quint*, c'est-à-dire la cinquième partie de toutes les contributions charitables, servirait à soutenir les professeurs des diverses écoles aussi bien que les élèves.

Malgré cette pénurie des églises, cette seule académie reçut encore quatre mille livres, pour sa part de la contribution nouvelle.

L'école de Saumur exerça, par les doctrines de ses professeurs, une profonde influence sur les opinions religieuses des pasteurs français de cette époque, influence qui s'étendit jusque sur les élèves que forma cette académie. Amyraut & Louis Cappel furent les pères de la critique sacrée, & leurs collègues & successeurs se transmirent cette épée de combat avec laquelle ils battirent en brèche le calvinisme & l'inspiration littérale des saintes Ecritures, dogmes & doctrine qui avaient pour champion l'école plus orthodoxe de Montauban, dont les traditions se continuèrent dans celle de Puylaurens.

D'autres différences moins fondamentales séparaient encore ces deux académies : il n'y avait point au collège de Saumur de classes de philosophie & de mathématiques, cet enseignement étant donné par les professeurs de l'académie dans des cours publics, les classes de ce collège étaient entièrement consacrées aux études classiques, & il suffit de jeter

un coup d'œil sur le programme de ces études pour les années 1683 & 1684, pour concevoir une haute idée de leur force & de leur variété (1).

Sévère était la discipline extérieure de ces académies réformées : on voit dans le règlement de celle de Montauban les détails dans lesquels les auteurs sont entrés à ce sujet; le conflit qui amena la suppression de cette dernière école témoigne que leurs précautions n'étaient pas superflues. Tout libres qu'étaient les étudiants & les écoliers, leurs mœurs n'en étaient pas moins surveillées de très-près; on exigeait même des certificats de moralité, émanant de leurs églises, avant que de les admettre dans les académies. Mais quelques années après la translation de l'académie de Montauban à Puylaurens, le relâchement se glissa parmi les jeunes gens qui fréquentaient l'école. Le synode de Loudun, devant lequel les habitants & les professeurs portèrent leurs doléances, jugea qu'il était urgent d'y remédier & dépêcha à Puylaurens, par l'intermédiaire des Consistoires de Castres & de Sorèze, les pasteurs Joffaud, Caussé & Patut. Ceux-ci firent leur rapport au synode de Saverdun (1678); le règlement fut modifié, & on y trouve ces lignes qui peignent avec naïveté les soins que l'on prenait de la moralité des étudiants :

« Les écoliers en théologie feront modestes en leurs vêtements, ne porteront point de cravates ni bourguignottes, ni des cannes ou bâtons, ni autre chose contraire à la modestie, ni des cheveux longs, & seront vêtus de noir; ils éviteront la conversation des filles, ne les accompagneront point ni dans les rues, ni aux promenades, ni en particulier, ne pratiqueront point les jeux, ne fréquenteront point les cabarets ni autres lieux de débauche, & les contrevenans au présent article seront vivement censurés, & au cas qu'ils continueront dans leur méchant train, au mépris desdites censures, il seront rayés de la matricule (2). »

(1) Publié dans le *Bulletin du Protestantisme*, 1, 312 & 313.

(2) *Biographie Castraise*, 17, 553. — Voir l'intéressant travail publié à diverses reprises dans

dignement la déplorable liste des manquements à la foi jurée, du mépris de la parole royale, des ordonnances qui restreignirent peu à peu, comme en un filet, toutes les libertés protestantes si chèrement achetées, pour aboutir à la Révocation, digne & funeste couronnement de ces longues iniquités.

A l'exemple de beaucoup d'autres familles que la suppression de la Chambre de l'Edit laissait sans ressources à Castres, celle de Paul de Rapin se retira à Toulouse, & lui-même comprit que sa carrière de jurifconsulte était brisée aussi longtemps qu'il mettrait la pratique de sa foi au-dessus de son avancement dans le monde. Il était du reste bien peu de professions, aucune peut-être pour les gentilshommes protestants d'alors, où l'exercice de la religion réformée ne créât sans cesse des obstacles à l'indépendance ou au succès.

Le père du jeune avocat, dont la réputation était faite depuis longtemps, & auquel d'ailleurs son âge ne permettait plus de choisir une position plus en harmonie avec celle qui était faite aux réformés, ne se découragea pas : il ouvrit un cabinet à Toulouse où affluèrent bientôt de nombreux clients. Si rarement qu'il parût à l'audience, il y était toujours écouté avec la déférence due à son âge & à son talent. Mais il comprit que la carrière qu'il avait parcourue avec éclat pendant trente années ne pouvait plus convenir à son fils. Aussi cessa-t-il de l'y encourager, mais redoutant pour lui les séductions d'une légitime ambition, constamment déçue dès cette époque pour les jeunes officiers réformés que l'exercice de leur foi retenait forcément dans les rangs inférieurs, il ne lui permit pas d'embrasser la carrière des armes.

Ce fut dans cet état d'incertitude que le jeune Rapin passa plusieurs années à Toulouse, tantôt se perfectionnant sans entrain dans l'étude du droit, tantôt laissant là Cujas & Dumoulin, se passionnant pour l'aride science des fortifications, souvenir & reflet de ses goûts militaires que d'autres occupations n'avaient pu lui faire oublier. On le voyait tour à tour passer avec la même ardeur de l'étude des mathéma-

tiques à celle de la musique pour laquelle il eut toute sa vie un goût décidé. Ces occupations paisibles, auxquelles il joignait la connaissance des classiques latins & grecs & celle des auteurs du grand siècle, devenus classiques à leur tour, furent les bases solides des travaux qui devaient illustrer son nom bien des années plus tard, lorsqu'il recueillit le fruit des veilles laborieuses de sa jeunesse.

A la mort de M. de Rapin, sa nombreuse famille était dispersée, ses deux fils aînés étaient seuls auprès de lui; on a vu plus haut avec quelle filiale sollicitude ils l'assistèrent dans ses derniers moments. Cette perte d'un père respecté & adoré de tous les siens affecta profondément le cœur du jeune Rapin: il se retira avec sa mère & ses frères dans une campagne isolée qu'ils avaient dans les environs de Castres; mais bientôt la persécution devenue plus ardente, les força d'abandonner cet asile. Au mois de mars 1686, cédant aux instances de sa mère, il partit pour l'Angleterre avec son plus jeune frère Salomon; son frère aîné avait quitté la France immédiatement après la mort de leur père.

Lorsque Paul de Rapin arriva à Londres, Jacques II, roi d'Angleterre, venait de promulguer un Edit dont la tolérance contrastait avec la rigueur fanatique qui avait inspiré l'Edit de Révocation. Ce prince, bien que catholique, promettait aide & protection à ceux des protestants français qui, fuyant la persécution, viendraient s'établir dans ses états (1).

(1) Nous aurons plus loin occasion de revenir sur les motifs secrets de la tolérance de Jacques Stuart. La conduite de ce prince fut pleine de contradictions: on le voit tour à tour persécuter les non-conformistes pour se rendre les anglicans favorables, & proclamer bien haut les maximes de tolérance qui procurèrent aux réfugiés français le bénéfice de l'Edit qui leur ouvrit l'Angleterre, féliciter Louis XIV sur les succès des missions bottées, disgracier lord Halifax pour avoir prononcé un discours trop véhément contre l'acte inique de la révocation, &, dans d'autres circonstances, blâmer lui-même cette mesure déplorable au point de s'attirer le ressentiment du roi de France; Son caractère, où l'obstination le disputait à la violence, le portait à ne reculer devant aucun moyen pour arriver à ses fins, pas même devant ceux qu'emploient d'ordinaire la bassesse & la dissimulation. « C'est une des marques les plus étonnantes de l'impolitique de ce malheureux souverain, » qu'il négligea parfois, qu'il offensa même, & ne rechercha jamais assez ni assez constamment

Le souverain qui, peu d'années après, devait demander à son tour un asile à la France contre ses sujets révoltés, obéissait-il alors à un sentiment personnel de pitié & de tolérance ? Avait-il le pressentiment de son avenir d'exilé, lorsque, sans craindre d'offenser le puissant monarque dont les sujets préféraient l'exil à une honteuse conversion, il recevait ces fugitifs dans son royaume & leur offrait secours & protection ? Ou plutôt, devinant la faute sous le crime, saisit-il, avec ce coup d'œil pratique qui caractérise la nation anglaise, les avantages que pourrait retirer son pays de l'immigration d'ouvriers habiles, de négociants dont le crédit tenait le premier rang sur les places commerciales de l'Europe, d'officiers pleins de courage qui viendraient recruter les armées de l'Angleterre ? Il est plus probable que cette mesure généreuse eut la politique pour mobile, & que Jacques, qui cherchait à ramener au catholicisme une nation presque entièrement protestante, en détruisant, sous prétexte de tolérance & de liberté, les barrières qui défendaient la religion réformée contre les empiètements du catholicisme, ne voulut point paraître inconséquent avec les principes qu'il invoquait pour parvenir à son but. Bien plus, pour se concilier l'Eglise nationale, il exigea que les Calvinistes accueillis dans ses Etats, communiaissent selon le rite anglican, mesure restrictive qui ne diminua pas les louanges que les ministres français lui prodiguaient sans mesure jusque dans la chaire (1),

« le seul allié qui pût l'aider dans son plan de gouvernement. » On le voit implorer à son avènement, par l'entremise de l'ambassadeur Barillon, la protection du roi de France, recevoir avec des larmes de reconnaissance un présent de 500,000 livres, puis, avec une incroyable légèreté, renoncer à faire de son étroite alliance avec ce prince le but persévérant de ses efforts, traiter en secret avec l'Espagne contre la France, décourager le bon vouloir de Louis par une froideur & une hauteur également déplacées, & s'attirer, par sa bassesse orgueilleuse, ce sarcasme du grand roi : *Le roi mon frère est fier, mais il aime assez les pistoles de France.* (Hallam, *Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, trad. Guizot, IV, pp. 191, 227.)

(1) Je me souviens, dit Rapin-Thoyras, d'avoir ouï un de ces sermons dans l'église de la Savoye, qui alloit jusqu'à la profanation. »

mais qui contribua puissamment à fixer les Calvinistes français sur le sol de leur nouvelle patrie.

Quoi qu'il en soit, le refuge paya largement sa dette à l'hospitalité de l'Angleterre; onze régiments se recrutèrent d'officiers & de soldats, choisis parmi les quatre-vingt mille Français qui passèrent la Manche. Vingt-deux églises florissantes, dues au zèle pieux des réfugiés, s'élevèrent dans les quartiers de la seule ville de Londres, dont un faubourg tout entier se peupla de protestants expatriés (1).

Ce ne fut pas sans une profonde tristesse que Rapin-Thoyras quitta la France où il ne devait plus rentrer. Les derniers moments de son père, si troublés par les sinistres avant-coureurs de la persécution, étaient encore présents à sa mémoire. Il laissait sa mère, qui s'était volontairement privée de l'appui de ses fils, dans le deuil & dans les larmes; il la savait exposée à d'inévitables tribulations, qui, dépassant toute mesure, la conduisirent mourante jusque sur la terre de l'exil. Il quittait ses parents, ses amis, ces riants contrées où s'était passée sa jeunesse, cette France pour laquelle ses pères avaient versé leur sang, qu'il eût voulu servir comme eux, & qui le repoussait de son sein; il partait pour un long voyage, à contre-cœur, léger d'argent, incertain de l'avenir, presque du lendemain... & cependant, à travers sa tristesse, un rayon de joie remplissait son cœur; nulle carrière n'était plus possible pour lui que celle des armes, les ronces du chemin de l'exil déchiraient pour toujours sa robe d'avocat, sa main frémissait sur la garde de son épée, & il communiquait à son jeune frère cette généreuse ardeur qui ne tarda pas à atteindre le but si longtemps poursuivi.

Quelque temps après son arrivée à Londres, il fit la connaissance d'un

(1) De Félice, *Histoire des Protestants de France*, édit. in-12, p. 428.

L'enthousiasme excité parmi les Anglais pour les protestants exilés fut tel, que de simples citoyens souscrivirent pour 500 & 1,000 liv. sterling (12,500 & 25,000 fr.), sommes plus considérables encore pour ce temps-là que pour le nôtre. (Hallam, *loc. cit. sup.*)

ami de son oncle Pélisson, l'abbé de Denbeck, neveu de l'évêque de Tournay, « abbé français d'une qualité distinguée. » C'était un homme de cour, de manières fort civiles & fort déliées, qui, pensant plaire à Pélisson & à l'Eglise, ne tarda pas à désirer & à poursuivre la conversion du jeune réformé. Avec une adresse extrême, « quoiqu'il en usât d'une « manière fort douce & civile, » il tournait habilement toutes les conversations sur le sujet de la controverse. Quoique la religion d'alors fût assez militante pour que, dans les académies où Rapin avait été élevé, la controverse ne fût pas négligée, il n'avait sans doute pas bien profité, sous ce dernier rapport, des enseignements de ses maîtres en théologie, car il se sentit ébranlé par les insinuations de l'abbé. M. de Barillon, alors ambassadeur de France, qui avait reçu avec beaucoup de bienveillance le jeune réfugié, à la recommandation de l'abbé de Denbeck & de Pélisson, espérant plus facilement le tenter & le convertir par l'appât de quelque emploi élevé, entreprit, de concert avec le marquis de Saiffac, autre Français catholique qui se trouvait à Londres, de le présenter au roi, l'assurant qu'il en serait bien reçu. Rapin pouvait n'être qu'un médiocre théologien, mais il ne manquait ni de pénétration, ni d'esprit : jugeant avec raison qu'il n'avait aucun titre à un pareil honneur, se voyant sans cesse harcelé pour sa religion, & soupçonnant quelque piège caché sous ces prévenances, il résolut d'y échapper.

Il sentait d'ailleurs que sa position à Londres n'était plus tenable. Sans raisonner sa foi & ses croyances, il avait un vif sentiment de ses devoirs, & le jour où il crut ne plus pouvoir se dérober aux prévenances intéressées de ses nouveaux amis, il prit le parti de Joseph devant la femme de Putiphar, & laissant là la cour, l'abbé & l'ambassadeur, il s'enfuit bravement à la campagne, sans prendre congé de personne, blessant ainsi toutes les convenances & tous les usages, mais sûr de lui-même & heureux d'avoir échappé au doute & à la tentation.

Après cette aventure & les suites peu agréables qu'elle eut naturellement pour lui, il vit bien que tout espoir de réussir en Angleterre lui était

interdit tant que Jacques II serait sur le trône. Aussi se décida-t-il à passer en Hollande. L'excellent accueil qu'il y reçut de son cousin Daniel de Rapin, le dédommagea des ennuis qu'il avait essuyés en Angleterre. Bientôt après il fut admis à prendre du service dans la compagnie de cadets réfugiés que son parent commandait à Utrecht.

Le séjour de l'Angleterre semblait prédestiné à mettre à de rudes épreuves la foi du jeune officier : non content de chercher à le convertir par procuration passée au séduisant abbé de Denbeck, Pélisson s'était adressé plus directement à son neveu & filleul, & il ne s'y épargna pas. Quelques passages tirés de lettres de Rapin-Thoyras sont significatifs.

« Depuis que je fus arrivé à Londres, dit-il, je me vis obligé à soutenir de
 « terribles assauts contre lui. Il me tenta par toutes sortes de voies... Mon
 « obstination, c'est ainsi qu'il l'appeloit, le dégoûta enfin de moi & lui
 « fit perdre l'espérance qu'il avoit conçue de me persuader. Deux
 « choses, entre autres, contribuèrent à me faire perdre ses bonnes grâces.
 « La première fut que, comme il s'efforçoit dans ses lettres de me per-
 « suader par son exemple, je lui répondis naïvement que je trouvois
 « fort étrange que lui, qui avoit fait profession ouverte de n'avoir changé
 « de religion qu'avec connoissance de cause, voulût me persuader de
 « changer par d'autres motifs. Il fut piqué de ce reproche, mais encore
 « plus d'une raillerie, quoique très-innocente, de ma part. Il avoit
 « fait un livre intitulé : *Réflexions sur les différents de la Religion* (1),

(1) *Réflexions sur les différents de la Religion*, 4 vol. in-12. Le premier volume parut en 1686; le deuxième, en 1687. Il répond aux objections des protestants d'Angleterre & de Hollande; le troisième, qui parut en 1670, tourne en plaisanterie ce qu'il appelle les *chimères* de M. Jurieu : on fait que le fougueux ministre, dans un moment de passion, avait annoncé en chaire qu'en l'année 1689, la France entière serait protestante. Il répond ensuite aux lettres pastorales du même Jurieu, & s'efforce de détruire les arguments par lesquels le pasteur de Rotterdam cherchait à ramener les nouveaux convertis. Le quatrième, publié en 1672, roule sur la tolérance en matière de religion. C'est sans doute à celui-là que Rapin fait allusion. Le principal argument de Pélisson était l'infailibilité de l'Eglise. Concilier deux principes qui s'excluent, la liberté & l'autorité, c'est tenter l'impossible; aussi cet argument n'a-t-il jamais eu de valeur que pour ceux déjà bien disposés à lui en trouver.

« dans lequel il prétendoit avoir battu les réformés eux-mêmes. Il me
 « fit donner ce livre par M. de Bonrepos (1), & m'écrivit en même
 « temps qu'il me prioit de lire ce livre avec exactitude & de lui en dire
 « mon sentiment, comme je me le dirois à moi-même, sans consulter qui
 « que ce fût. J'obéis exactement à son ordre. Je ne fais si vous avez
 « lu ce livre ; mais, quoi qu'il en soit, il ne respire que la douceur & la
 « charité, & il établit pour maxime que l'on ne convertit point les gens
 « en leur disant des injures & par la violence, &c. Comme il ne m'a-
 « voit point averti qu'il fût l'auteur de ce livre, & que M. de Bonrepos
 « ne me l'avoit pas dit, je ne le crus point de lui. Ainsi, entre plusieurs
 « choses, je lui dis que j'approuvois beaucoup les maximes de douceur
 « que l'auteur établissoit ; mais qu'il me sembloit qu'elles venoient assez
 « mal à propos dans un temps où, manifestement, on suivoit en France
 « des maximes toutes contraires ; qu'il me sembloit entendre Sganarelle
 « écrire à sa femme : *Mon cher cœur, je vous rosserai ; doux objet de mes*
 « *yeux, je vous assommerai*. Depuis ce temps-là, il cessa peu à peu ses
 « sollicitations, & je n'eus pas beaucoup de peine à m'apercevoir qu'il
 « n'avoit plus pour moi les sentiments qu'il avoit eus auparavant (2). »

On a dit de Pellisson que c'était un écrivain dont on parle beaucoup
 & qu'on lit fort peu : ce n'est point ici le lieu de refaire sur ce person-
 nage l'excellente & complète étude que lui a consacrée M. Marcou dans
 un style si littéraire (3) ; mais une rapide esquisse de sa vie fera mieux
 comprendre les affinités & les contrastes qui séparaient souvent & réu-
 nissaient parfois l'historien de l'Académie & le futur historien de l'An-
 gleterre.

(1) M. de Caraman-Bonrepos, leur parent éloigné à tous deux, que nous avons vu s'occuper de la conversion de M^{me} de Rapin, comme commissaire du roi en Languedoc.

(2) Lettre de Rapin-Thoyras à Le Duchat (*Bulletin du protestantisme*, VI, p. 72), citée dans l'art. Pellisson de la *France Protestante*.

(3) F.-L. Marcou. *Etude sur la vie & les œuvres de Pellisson*. — Voy. aussi Haag, *France Protestante*, & Nayral, *Biographie Castraise*, articles Pellisson. — Marturé. *Histoire du pays Castrais*, II, p. 254.

Castres & Béziers se disputent l'honneur d'avoir donné le jour (1624) à celui que le célèbre Bayle, bon juge en semblable matière, appelait « l'un des plus beaux esprits du xvii^e siècle. » Dès ses premières années, il habita la première de ces deux villes & y commença des études si brillantes qu'à onze ans il avait fait ses humanités & commença à étudier en droit à Toulouse. Ce fut là que, tout jeune encore, il paraphrasa le premier livre des *Institutes de Justinien*, son premier & l'un de ses meilleurs ouvrages. Ayant achevé ses études de droit, il vint à Paris, se lia avec tout ce que cette ville renfermait alors de *beaux esprits*, avec lesquels il fit assaut d'érudition & de petits vers. Son retour dans sa patrie lui fut fatal : il y fut affreusement défiguré par la petite vérole. Nous avons eu occasion de dire que Pellisson n'était pas beau ; ainsi maltraité, il devint hideux, & au désespoir de ce revers inattendu, il se renferma chez lui & vécut quelques années dans une retraite presque absolue. Il n'en sortit guère que pour contribuer activement à la fondation de l'Académie de Castres dont il fut une des colonnes. En 1652, on le retrouve à Paris, secrétaire du roi. C'est à cette époque qu'il inspira à M^{lle} de Scudéry la romanesque passion qu'il partagea & que célébrèrent à l'envi les poètes de la cour & de la ville dans « la journée des madrigaux » ; passion qui dura cinquante années & qui fit dire à M^{me} de Sévigné que, « si on dé-
« doublait M. de Pellisson, on trouverait une belle âme au-dessous de
« sa laideur », telle, dit-elle ailleurs, « qu'il abusait de la permission
« qu'ont les hommes d'être laids. »

Son *Histoire de l'Académie* lui ouvrit les portes de cette illustre assemblée, qui, par un précédent sans exemple & qui ne se renouvela plus, le reçut par acclamation au nombre de ses membres, en déclarant que la même faveur ne pourrait plus être faite à personne sous quelque prétexte que ce fût.

Mais l'éternel honneur de Pellisson, ce qui a rendu son nom populaire, au moins autant que la fameuse araignée chantée par Delille, c'est la courageuse & savante défense qu'il fit de son protecteur Fouquet, dont

la célèbre disgrâce est assez connue (1). Le *Discours au roy par un de ses fidèles sujets sur le procès de M. Fouquet* (Paris, 1661, in-4°), restera le plus beau titre de gloire de Pélisson. Son éloquence séduit ses juges, les émeut, les entraîne ; il absout son ami dans un magnifique langage où la noblesse des sentiments ne le cède pas à la beauté de l'expression, toujours heureuse, toujours choisie ; ces mémoires sont le chef-d'œuvre du barreau français au XVII^e siècle. Nous avons vu Jacques de Rapin travailler à la défense de Fouquet avec Pélisson, mais à ce dernier seul appartient la gloire & l'honneur d'avoir composé le *Discours au Roy* ; il n'a, parmi ses nombreux ouvrages, rien mieux écrit, ni mieux pensé. Le talent, la science, l'éloquence oratoire dont le savant académicien donna tant de preuves diverses, ont atteint leur apogée dans ces pages célèbres qui ont fait beaucoup parler de Pélisson, mais méritent aussi beaucoup d'être lues. Les sentiments les plus nobles & les plus élevés y sont ex-

(1) Les façons libérales du surintendant lui avaient créé beaucoup d'amis parmi les gens de qualité ; détesté du peuple qui voyait en lui la personnification de l'impôt qui l'écrasait, la noblesse qui ne participait point à ces charges, mais prenait part aux fêtes, aux pensions qu'il donnait, l'avait en grande estime ; quelque temps après qu'il eut été jugé, & peu avant que Pélisson ne sortît de la Bastille, ce dernier ayant obtenu la permission de voir ses amis, « il vint plus de deux mille carrosses en trois jours de temps, ce qui venoit de la pensée où l'on fut que cette liberté qu'on lui donnoit, étoit une marque que M. Fouquet rentreroit en place. » (*Mémoires de la famille de Rapin*, & Marcou, *Etude*, &c., p. 25.)

Le malheur du surintendant, sa chute & sa disgrâce éclatantes, avaient entouré d'une auréole le concussionnaire hardi, le parvenu fastueux & prodigue, le sujet rebelle & traître à son roi ; Fouquet fut libéral & généreux, mais avec l'argent de la France, & s'il protégea les littérateurs & les artistes, ce fut autant pour obéir à ses instincts de grand seigneur que pour attacher au char de sa fortune l'élite des esprits d'alors qui, comblés de ses largesses, chantaient ses louanges & célébraient son nom.

Un excellent article de M. de Carné, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1863, écrit à propos d'une récente publication de M. Chéruel (*Mémoires sur la vie publique & privée de Fouquet*), ramène le surintendant à ses véritables proportions, & d'une victime célèbre & infortunée de la jalousie de Louis XIV, fait un personnage médiocre, ambitieux & réel, dont la gloire la moins contestable fut une admirable & chrétienne résignation à son sort, gloire pressentie & résignée par ce mot sublime de la pieuse mère du surintendant, apprenant sa disgrâce & son arrestation : « Merci, mon Dieu ! car voilà le chemin de son salut ! »

primés, & en même temps qu'elles respirent un dévouement sans bornes à un ami malheureux, leur auteur y mêle avec délicatesse les témoignages habiles & sincères de l'intérêt le plus vif & le plus élevé à la gloire de son roi.

Les dernières années de la vie de Pélisson ont imprimé à sa mémoire une tache qu'on voudrait pouvoir effacer. Capable des plus nobles sentiments, mais possédé par une ambition qui, pour n'être pas le seul mobile de sa conversion, y contribua peut-être dans une mesure plus grande qu'il ne voulut se l'avouer à lui-même, Pélisson, aux yeux de ses coreligionnaires, peut mériter ce sévère jugement de Voltaire : « Beaucoup plus courtisan que philosophe, Pélisson changea de religion & fit fortune (1). »

Nous verrons plus loin le compte qu'il faut tenir de cet arrêt, dans une appréciation aussi délicate que celle de la conscience d'un homme de la valeur de Pélisson. Le rôle tristement célèbre qu'il joua dans ces conversions obtenues à prix d'argent de ses anciens coreligionnaires, est plus déshonorant pour lui que ne saurait jamais l'être son apostasie, si elle fut sincère, comme nous le voulons croire.

L'idée première de ce vil trafic des consciences n'appartient pas à Pélisson : l'évêque de Grenoble, Le Camus, depuis cardinal, peut en revendiquer l'honneur devant la postérité. Cet habile homme trouva moyen, « sans autre distribution que deux mille écus en tout, » de faire rentrer « sept ou huit cents personnes dans le giron de l'Eglise. » Aidé du zèle des évêques, Pélisson suivit ses traces, & le roi, applaudissant à ses efforts, accumulait entre ses mains bénéfices sur économats, pour faire face aux dépenses croissantes de la *Caisse des conversions*.

La corruption semée par les mains de Pélisson réussit mieux au grand roi que les dragonnades, & les conversions achetées par le ministère de

(1) *Siècle de Louis XIV*, Catalogue des écrivains, t. 1^{er}, p. 166, éd. Paul Dupont, 1823.

celui que Bayle appelait le *trésorier général de la Propagation de la Foi*, devinrent si nombreuses, qu'elles épuisaient la caisse importante qu'il administrait cependant avec la plus grande économie (1). Un écu de six livres devint le prix moyen de bon nombre d'apostasies (2); est-il besoin d'ajouter, à l'honneur des protestants d'alors, que parmi les listes de six cents, huit cents convertis que Pélisson présentait régulièrement au roi, l'immense majorité était formée de gens de la lie du peuple, ou de fripons qui faisaient métier de l'apostasie, ou de pauvres affamés qui n'allaient ni au prêche ni à la messe, & ne voyaient dans l'acte d'abjuration qu'on leur demandait que le morceau de pain dont leur prétendue conversion était payée.

(1) Le ministre Jurieu publia à la suite de sa *Politique du Clergé de France*, 1682, pages 192-199, une lettre de Pélisson à l'évêque de Grenoble, du 12 juin 1679, ainsi qu'un *Mémoire* qu'il envoya aux évêques du Languedoc; ces deux pièces compromettantes, que Jurieu eut le tact de publier sans commentaires, excitèrent la verve railleuse de Bayle, & rendirent célèbre en Hollande l'économie de Pélisson en matière de foi. Voici quelques-uns des passages de cette lettre qui donnèrent largement prise aux plaintes & aux railleries des protestants. Pélisson mandait aux évêques de songer tout d'abord aux familles considérables, & il ajoutait : « Même qu'on ne laissât échapper aucune occasion pour convertir les familles du peuple, quand il ne tiendra qu'à peu de chose, comme on avait vu dans ces vallées (les vallées vaudoises de Pragelas, théâtre des exploits de Le Camus) que pour deux, trois, quatre, cinq pistoles, on avait gagné des familles nombreuses. » Il établissait parmi les conditions essentielles : « Qu'encore qu'on puisse aller jusqu'à cent francs, ce n'est pas à dire que l'intention soit qu'on aille toujours jusque là, étant nécessaire d'y apporter le plus d'économie qu'il se pourra : premièrement pour répandre cette rosée sur plus de gens, & puis encore si l'on donne cent francs aux moindres personnes, sans aucune famille qui les suive, ceux qui feront tant soit peu relevés, ou qui entraîneront après eux nombre d'enfants, demanderont des sommes beaucoup plus grandes. » (Marcou, *Etude sur Pélisson, &c.*, p. 349.)

(2) Voici un couplet d'une chanson populaire, forte de satire contre les apostats, qui témoigne que le fait honteux de l'achat des consciences était vulgarisé au XVII^e siècle :

- « On leur promet des rentes
- « Et quelque peu de bien :
- « A l'un une pistole,
- « A l'autre six écus ;
- « On les met sur le rôle
- « Du livre des abus. »

(*Bulletin du protestantisme*, 11, p. 415.)

Ce fut ainsi que le nombre des convertis des trois dernières années, qui, à la fin de 1679, ne s'élevait qu'au chiffre de dix mille, atteignit, deux ans plus tard, celui de *cinquante mille huit cent trente*, total arrêté à la fin de 1682. « Et Pélisson, ajoute avec justesse M. Marcou, auquel « ces chiffres sont empruntés, qui avait étudié pendant huit ans avant « d'abjurer en connaissance de cause, s'applaudissait de ces abjurations « improvisées par masses au greffe d'un caissier. »

L'analyste si fin du caractère de Pélisson n'a pu pénétrer cependant la singulière capitulation de conscience au moyen de laquelle le convertisseur se palliait à lui-même ce qu'avaient de honteux ces procédés de conversion. Nous laissons la parole, sur ce point délicat, à son neveu Rapin-Puginier : « On pourroit objecter à ce que je viens de dire (que « Pélisson avait cherché « à trouver son compte » dans la religion romaine qui pouvait lui être avantageuse pour sa fortune), qu'il a témoigné un grand zèle pour l'Eglise où il est entré & qu'il a procuré « de tout son pouvoir les conversions. A Dieu ne plaise que je prétende « le justifier à cet égard, son intérêt ne me fera jamais aussi cher que la « vérité. Je demeure donc d'accord de tout ce qu'on voudra dire contre « lui à cet égard, je me contente de dire les choses comme elles sont. « Il est vrai que je lui ai ouï dire qu'il donneroit jusqu'à sa chemise pour « procurer des conversions, mais en même temps il avouoit que ceux qui « recevoient de l'argent pour changer de religion étoient des coquins ; « mais que cependant leurs enfants se trouvoient dans l'Eglise de bonne « foi. » Et le narrateur ajoute à ce curieux aveu de Pélisson les lignes suivantes dont la conclusion est à l'éloge de son oncle : « J'avoue, de plus, « que cette espèce de persécution étoit plus mauvaise & plus cruelle que « pas une autre ; mais pour celle qui consiste à tourmenter les gens de quelque manière que ce soit, il m'a dit à moi-même dans le temps que j'étois fort jeune, qu'il ne l'approuveroit jamais. Je fais de bonne part, « c'est-à-dire par M. de Bonrepos, qu'on avoit esté surpris que M. Pélisson, « tout bon courtisan qu'il étoit, eust osé parler au roi sur ce sujet avec

« tant de liberté & de force dans le temps même que ce prince avoit
 « cette affaire le plus à cœur. » Ajoutons encore que, dans le manuscrit
 des *Mémoires* de Louis XIV, rédigés par Pellisson sur les notes du roi,
 le secrétaire « fit généreusement blâmer par son maître les moyens
 « violents de conversion & reconnaître quelques-unes des justes récla-
 « mations des protestants contre la discipline catholique. Que fit le roi ?
 « Il barra ces passages. Louis XIV sembla vouloir se réserver à tout
 « hasard les dragonnades, & Pellisson les condamnait d'avance, comme
 « il le fit en 1685. » (Marcou, *loc. cit.*, p. 292.)

C'en est assez pour établir que, naturellement incliné à la douceur,
 Pellisson réprouva toujours les violences par lesquelles le gouvernement
 de Louis XIV chercha à ramener les « prétendus réformés » dans le gi-
 ron de l'Eglise.

C'était les *prétendus convertis* qu'il eût fallu dire, car, dans le chiffre
 énorme qui représenterait la totalité des conversions obtenues par les
 Marillac, les Foucault, les Saint-Ruth, & par des moyens plus doux &
 plus habiles, par les Pellisson, les Bossuet, par le roi lui-même, combien
 y eût-il d'âmes sincèrement touchées, profondément convaincues des
 erreurs de la foi réformée, qui abjurèrent librement, sans remords, sans
 regrets; combien de cœurs entièrement détachés des intérêts de ce
 monde se convertirent-ils illuminés par la seule & pure lumière de la
 vérité divine? Combien? Nous le demandons: Dieu seul le fait! Mais ce
 que nous savons, ce sont ces hontes si grandes, ces humiliations pu-
 bliques avec larmes, au pied de la chaire chrétienne, que venaient faire
 en Hollande, en Angleterre, en Prusse, dans tous les pays où les réfor-
 més pros crits avaient trouvé un asile, ces milliers d'entre leurs frères qui
 avaient eu le malheur d'abjurer. Nous savons qu'il y avait en France,
 « de bons & vrais catholiques & de saints évêques qui gémissaient de
 « tout leur cœur, de voir des orthodoxes imiter contre les erreurs & les
 « hérétiques, ce que les tyrans hérétiques & païens avaient fait contre
 « la vérité, contre les confesseurs & les martyrs, & qui ne se pouvoient

« surtout consoler de cette immensité de parjures & de sacrilèges (1). » Nous savons encore que si les protestants de France furent décimés, amoindris par un régime si dur de persécution, qu'ils ne pouvaient y échapper que par le parjure, la mort ou la fuite, l'Eglise réformée de France fut épurée, sanctifiée par cette épreuve envoyée de Dieu, & que dispersée sur la terre étrangère, elle y donna naissance à des centaines d'églises où l'on priait pour les bourreaux.

Si tout ce qui était faible dans la foi, attaché à la gloire du monde plus qu'à celle de Dieu, succomba sous les arguments habilement présentés des Bossuet, des Nicole, des Arnaud, si tout ce qui n'était pas capable de supporter le martyre, renia sa foi sous les outrages des missionnaires bottés, tout ce qui était vénal, cupide, vendu au plus offrant, disparut de l'Eglise protestante, & alla grossir les phalanges romaines à la confusion & à la douleur des catholiques pieux & chrétiens. La caisse de Pélisson fut le crible de l'Eglise de France. Ce ne fut pas le plus cruel, mais ce fut le plus humiliant & le plus flétri de tous les moyens employés par Louis XIV pour forcer ses sujets à renier leur croyances (2).

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Hachette, 1856-58, t. XIII, p. 26.

(2) Dans un magnifique langage, le grand prédicateur Saurin brave & glorifie la persécution romaine qui faisait de chaque protestant réfugié un confesseur de la foi, de chaque victime un martyr ; mais, déplorant les séductions & les pièges auxquels succombent trop souvent les coreligionnaires, il fulmine contre les nouveaux convertis cette véhémence apostrophe : « Où est la famille de nos exilés qui ne puisse s'appliquer ces paroles d'un prophète : *Ma chair est en Babylone, mon sang est parmi les habitants de la Chaldée*. Ah ! honte de la réformation ! ah ! souvenir digne d'ouvrir une source éternelle de larmes ! Rome, qui nous insulte & nous braves, ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces galères que tu remplis de nos forçats, dont tu aggraves les peines par le bâton sous lequel tu les abats, par les chaînes dont tu les accables, par le vinaigre que tu répands sur leurs plaies ! Ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces cachots noirs, inaccessibles à la lumière & dont tu augmentes l'horreur en laissant les corps morts avec les corps vivants : mais lieux changés en délices par les influences de la grâce que Dieu verse dans l'âme des prisonniers, & par les cantiques d'allégresse qu'ils ne cessent de faire retentir à sa gloire. Ne prétends pas nous confondre en nous montrant ces maisons ruinées, ces familles dispersées, & ces troupes fugitives par tous les lieux de l'univers : ces objets font notre gloire, & tu fais notre éloge en nous insultant. Veux-tu nous couvrir de confusion ? montre, montre-nous les âmes que

L'éloquence dorée de Péliffon échoua contre son neveu Rapin-Thoyras. En suivant ce dernier après son départ, on pourrait presque dire la fuite, d'Angleterre, on verra que la résistance qu'il opposa aux séductions de ceux qui voulaient le convertir, ne fut pas sans mérite pour un jeune homme élevé dans des principes austères, il est vrai, mais dont la foi était plutôt alors une tradition de famille que le résultat de fermes convictions & d'expériences personnelles, dont la position était précaire & l'avenir incertain.

tu nous as enlevées ; reproche-nous, non que tu as extirpé l'hérésie, mais que tu as fait renier la religion, non que tu as fait des martyrs, mais que tu as fait des défecteurs de la vérité ! » (Jacques Saurin, *Sermons*, t. I^{er}, p. 421.)





CHAPITRE V

Rapin-Thoyras est incorporé dans la compagnie des cadets réfugiés, en garnison à Utrecht. — La Hollande, à l'instigation de Guillaume d'Orange, accueille les réfugiés français. — Libéralité des Juifs de La Haye envers les proscrits. — Menées des Jésuites en Angleterre; mécontentement de la nation anglaise contre son souverain. — Guillaume d'Orange cherche à profiter des dissentiments qui s'élèvent entre Jacques II & son peuple. — Mesures désastreuses & aveuglement du roi d'Angleterre. — Guillaume s'embarque à Naerden. — Descente & campagne d'Angleterre en 1688. — Jacques II, dépossédé par son gendre, se réfugie auprès du roi de France. — Schomberg en Irlande. — Siège de Carrik-Fergus. — Rapin-Thoyras s'y distingue. — Bataille de la Boyne. — Mort de Schomberg. — Campagne d'Irlande. — Affaut de Limerick. — Rapin-Thoyras, aide de camp du général Douglas, y est grièvement blessé. — Pélisson envoie 50 pistoles à son neveu. — Siège d'Athlone par Ginkel. — Soumission définitive de l'Irlande. — Rapin-Thoyras en garnison à Athlone, à Kilkenny, à Kingsale, contribue par sa modération à apaiser les disputes qui s'y élèvent entre les soldats & les habitants.



INCORPORÉ dans la compagnie des cadets réfugiés qui tenait garnison à Utrecht, Rapin-Thoyras avait du pain & le droit de tirer l'épée pour sa nouvelle patrie; mais là se bornaient à peu près les avantages de sa position : ses premiers débuts dans la carrière militaire ne furent ni brillants ni faciles. Les cadets recevaient six sous de paye par jour & se nourrissaient tant bien que mal, en dehors de leur maigre ordinaire, que « Messieurs les Etats généraux » leur mesuraient avec quelque parcimonie.

L'énergique & persévérante activité du marquis de Louvois avait créé, pour ainsi dire, l'armée française ; ce grand ministre avait, dès 1682, organisé ces compagnies de cadets, institution militaire jusqu'à lui inconnue en Europe, dont l'origine remonte, dit-on, jusqu'à Alexandre-le-Grand. A l'exemple de son adversaire politique, Guillaume d'Orange avait organisé en compagnies huit cents cadets réfugiés, qui passèrent avec lui en Angleterre en 1688. Pour la plupart, fils de gentilshommes morts au service, accoutumés de bonne heure aux fatigues de la guerre, formés à toutes les connaissances de leur état, ces apprentis soldats, parmi lesquels se recrutaient les jeunes officiers de l'armée hollandaise, étaient presque tous sortis des académies instituées pour eux par Louvois, à Tournay d'abord, puis à Strasbourg, à Besançon, à Brisach, plus tard à Colmar. La situation exceptionnelle de ces villes de frontières rendit plus difficile l'exécution des édits qui défendaient aux réformés de sortir de France ; aussi, parmi les jeunes gens de ces écoles qui appartenaient à des familles protestantes, le plus grand nombre gagna les Provinces-Unies & le Brandebourg. On a vu leur solde en Hollande ; en Brandebourg elle était moindre encore : quatre écus & demi par mois (1). Ces compagnies de cadets réfugiés furent, pour le prince d'Orange, les prémices de ces cohortes de braves qui payèrent de leur sang, en Hollande & en Flandre, les bienfaits qu'ils avaient reçus de leur nouvelle patrie. La France fournissait des soldats aux puissances jalouses de sa gloire & de sa grandeur ; & quand, sur les champs de bataille, elle se heurtait contre leurs armées, au premier rang, & d'autant plus à craindre que leur courage était animé par le désir de la vengeance, elle trouvait ses enfants répudiés qui, sans leur injuste exil, auraient versé pour leur patrie le sang qu'ils prodiguaient contre elle.

(1) Erman & Réclam. *Mémoires pour servir à l'histoire des Protestants réfugiés en Prusse*, 9 vol. in-8°, 1782-1800, 1, 246 & 227.

Le plus habile & le plus persévérant ennemi du gouvernement de Louis XIV, Guillaume d'Orange, sut profiter sans retard de la faute qu'avait commise le cabinet de Versailles en forçant l'expatriation de tous les hommes de cœur qui avaient su faire à leur foi le sacrifice de leur patrie & de leur fortune. Guillaume méditait déjà ses projets sur l'Angleterre, attendant que Jacques II eût mis le comble à l'exaspération de ses sujets. Il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de ces gentilshommes qui arrivaient en foule dans les Provinces-Unies, & dont le courage & le désintéressement recevaient une sanction nouvelle de leur volontaire exil. Aussi les reçut-il avec les marques de la compassion la plus vive. Pendant que les Etats délibéraient sur les moyens de faire subsister ces nombreux fugitifs, sans argent, sans asile, le prince leur accordait une preuve plus immédiate de sa libéralité & de sa compassion en donnant l'ordre aux maîtres des auberges de défrayer à ses frais tous les officiers réfugiés. Cette démarche généreuse hâta la résolution des Etats, & l'on décida, qu'en attendant leur incorporation régulière dans l'armée, des pensions seraient accordées suivant certaines conditions à tous ceux qu'on n'aurait point encore pourvus.

De tous les pays où les réfugiés trouvèrent accueil & sympathie, nul peut-être plus que la Hollande ne fit davantage pour que leur patrie d'adoption leur semblât douce & leur devînt chère. C'était une terre déjà francisée que ces Provinces où, lors des persécutions espagnoles, tant d'infortunés cherchèrent & trouvèrent un refuge. A la Révocation, vingt-deux églises wallonnes ou françaises y existaient déjà; trois ans après, en 1688, on comptait quarante-huit églises françaises dans les Etats du prince d'Orange. Bien avant la Révocation, la jeune noblesse française allait faire ses premières armes sous les généraux de cette illustre & guerrière maison de Nassau, dont la réputation militaire était glorieusement établie : de ce contact naissaient des relations, des alliances, & plus d'un réfugié trouva, chez des parents plus ou moins éloignés, une généreuse hospitalité.

Ceux donc qui dirigèrent leur fuite sur la Hollande ne furent pas trompés dans leur espoir; leur gratitude envers le pays qui les avait accueillis, se manifesta dans les services de tout genres que les réfugiés rendirent aux Provinces-Unies; & si nul pays ne leur avait donné une plus large hospitalité, nul ne profita davantage des forces vives que la France laissait échapper de son sein. Les actes de charité envers les protestants exilés furent presque incroyables; dans la seule église de La Haye, en un seul dimanche, la bourse des pauvres destinée aux réfugiés fut remplie de dix mille écus; les juifs d'Amsterdam fournirent quarante mille écus pour venir en aide aux réfugiés protestants. Quel contraste! Le roi très-chrétien chasse ses sujets de son royaume, des juifs étrangers les assistent dans leur exil! De nombreuses communautés de femmes & de filles de qualité furent fondées à La Haye, à Rotterdam, à Haarlem, & les épouses & les sœurs des réfugiés y trouvèrent un honorable asile (1).

Mais le Stathouder des Pays-Bas ne profita pas seulement des fautes de Louis XIV; le trône d'Angleterre chancelle, ébranlé par les erreurs & l'obstination de Jacques Stuart; son gendre deviendra son adversaire, & dans le désordre d'une fuite honteuse & précipitée, Jacques, laissant tomber sa couronne, la verra relever par son peuple & passer sur la tête de Guillaume d'Orange.

Le règne de Jacques II avait pourtant commencé sous d'heureux auspices. Rien ne semblait faire présager qu'il dût terminer sa vie dans l'exil, repoussé de ses peuples, & déchu pour toujours de ce trône, d'où une révolution bien autrement terrible avait déjà une fois précipité les siens. Mais après que le supplice de Montmouth & d'Argyle eut affermi sa couronne & que les sanglantes exécutions de Jefferies eurent terrifié l'Angleterre (2), il se crut armé d'un pouvoir plus grand que celui dont

(1) Erman & Réclam., *loc. cit.* — Voy. aussi Ch. Weiss, *Histoire des Réfugiés protestants de France*, Paris, 1853, 2 vol. in-12, t. II, liv. V, chap. 1 à 6.

(2) Jefferies ordonna l'exécution capitale de trois cent trente personnes, & en condamna huit cent cinquante-cinq à la déportation, outre un grand nombre qui resta en prison faute de preuves.

il disposait en réalité. Fidèle à la fatale tradition des Stuart (1), il mit son ambition dans le renversement des libertés de la nation anglaise & dans le triomphe de la religion qu'il croyait la véritable ; tous les actes de son gouvernement tendent dès lors à introduire dans ses états « la religion du Roi. » Bientôt, à l'occasion de la *déclaration de tolérance*, sept des principaux prélats du royaume, ayant à leur tête l'archevêque de Cantorbéry, refusent, dans une requête célèbre, d'ordonner la lecture de la déclaration royale dans les églises de leurs diocèses. Sur neuf mille cinq cents paroisses de l'Angleterre, neuf mille deux cent quatre-vingt-treize enfreignent, par leur silence, les ordres royaux (2). Furieux de cette résistance, Jacques envoie à la Tour les sept évêques, & cette inique réclusion devient le signal d'une réaction de jour en jour grandissante, qui ruinera la fortune du monarque & ses projets insensés contre la liberté & la foi de ses sujets (3). Dès lors les chefs de l'Eglise Anglicane,

• On doit observer, dit Hallam (*Hist. constitutionnelle d'Angleterre*, trad. Guizot, IV, 209), que les condamnés à la déportation paraissent avoir été cédés à quelques gentilshommes en crédit à la Cour, entre autres sir Christophe Musgrave, qui ne rougirent pas de demander qu'on leur donnât leurs malheureux concitoyens pour les vendre comme esclaves dans les colonies. • Que l'Angleterre était alors loin des idées généreuses d'un Wilberforce & d'un Howard ! Une pareille infamie montre à quel état de dégradation & d'abaissement moral la haute société anglaise était arrivée sous les derniers Stuart.

(1) « Les préventions des deux derniers Stuart en faveur de la religion romaine, si souvent déplorées par des écrivains infidieux ou sans lumières, comme une des pires conséquences de la triste destinée de leur père, doivent être plutôt regardées comme un des anneaux les plus forts dans cette chaîne d'événements par lesquels une providence bienfaisante a amené la consolidation de nos libertés & de notre prospérité. » (Hallam, *loc. cit.*, IV, 186.)

(2) Rapin-Thoyras. *Histoire d'Angleterre*, liv. XXIV, édit. de Bâle, 1740.

(3) On ne peut guère douter que Jacques, en voulant établir la tolérance, n'eût en vue le rétablissement du catholicisme dans ses états, plus encore que le libre exercice de cette religion alors professée par une minime fraction de son peuple. Quelques passages de lettres de Sutherland impliquent une intention bien arrêtée de la part de ce monarque d'établir la religion catholique, dessein pour lequel il comptait sur l'appui du roi de France, & pour lequel il eût au besoin employé la force, comme le marquait le soin particulier qu'il prit de placer le commandement de l'armée entre les mains d'officiers catholiques. Il disait à Sutherland qu'il connaissait assez l'Angleterre pour savoir que la possibilité d'avoir des emplois & des charges ferait plus de catholiques

les principaux seigneurs protestants de la Cour d'Angleterre, commencent à nouer de secrètes intelligences avec le prince d'Orange, & l'engagent à soutenir, s'il le faut, par les armes, les libertés nationales & la foi protestante menacées.

L'influence toujours croissante des jésuites, la composition du conseil privé, présidé par l'un des leurs, le Père Pètré (Peter), confesseur du roi, & presque exclusivement formé de personnages hostiles à tout ce que Jacques veut renverser (1); la présence du nonce du Pape à Londres, violation flagrante des lois du royaume, scandale dont s'émeut le peuple tout entier, tels sont les griefs qui s'accumulent & que l'opinion publique enregistre contre le roi.

La naissance de celui qui ne fut toute sa vie que le prince de Galles, naissance enveloppée d'un fâcheux mystère, acheva d'aliéner à Jacques II la nation qu'il gouvernait. Les protestants d'Angleterre avaient souffert assez patiemment le règne d'un prince catholique dans l'espoir qu'un roi protestant lui succéderait, la santé de la reine paraissant lui interdire toute chance de maternité. Cette espérance, dès lors déçue, renforça le parti qui appelait de ses vœux le prince d'Orange. Un de ses gentilshommes, Zuylestein, lui rapporta, d'un voyage entrepris par ses ordres pour sonder le terrain, le manifeste dont il désirait appuyer ses prétentions.

que la permission de dire des messes publiques, d'où l'on peut inférer qu'il était résolu à employer tous les moyens pour arriver au but qu'il poursuivait. Mais ces moyens & ces efforts étaient destinés à venir se briser contre l'invincible répugnance & les préventions invétérées du peuple anglais contre la superstition de la religion catholique, alimentées par la confiance insolente & irréfléchie des catholiques & de leur clergé, tant dans sa conduite que dans ses livres & ses prédications, soutenues par la réaction latitudinaire de l'Eglise anglicane, qui séparait alors plus qu'à aucune autre époque, en Angleterre, la cause protestante de celle de Rome. — Voy. Hallam, *Hist. constit. d'Angleterre*, IV, 192.

(1) Le lord-trésorier Rochester avait été renvoyé après avoir fait une profession décisive de protestantisme; il fut remplacé par Sutherland, dont la religion était beaucoup plus accommodante, & le sceau privé fut confié au pair catholique Arundel; lord Belafys, également catholique, remplissait auprès du roi un poste de confiance. (Hallam, IV, 206.)

La nation anglaise y était peinte irritée contre le despotisme de Jacques ; les nombreux abus de son pouvoir y étaient retracés ; le prince d'Orange, désigné comme l'héritier légitime d'un royaume tombé en des mains indignes, y était appelé, sinon au trône, au moins comme le libérateur attendu d'un peuple gémissant sous l'oppression (1). Tout exagérée que fût cette relation, principalement en ce qui concernait l'appui que devait trouver Guillaume dans les dispositions de la flotte & de l'armée, elle décida la révolution d'Angleterre.

Toutefois, le jugement froid & le sens politique du prince d'Orange ne lui permirent pas de se faire illusion sur le véritable état du pays qui l'appelait ainsi par la voix d'une minime fraction de mécontents. Le pays était troublé, divisé ; de toutes parts éclataient les symptômes d'un malaise résultant d'un défaut de confiance en son gouvernement, mais il y avait loin de ce mécontentement général à une révolution. Ce dissentiment entre l'Angleterre & son roi était cependant un symptôme trop grave pour ne pas mériter toute l'attention du prince, dont non-seulement l'intérêt, mais encore le droit & le devoir étaient de veiller sur la politique intérieure de ce pays, qu'il pouvait être appelé à gouverner un jour, par droit ordinaire de succession. Aussi se tenait-il prêt à agir, attendant quelque occasion favorable. Elle ne tarda pas à se présenter ; les préparatifs de la guerre du Palatinat absorbaient l'attention & les forces de la France ; quelque méfintelligence avait déjà séparé Jacques II & les Provinces-Unies : Guillaume crut que le moment était venu ; il ne se trompait pas.

Le 10 octobre 1688, il publia à La Haye un manifeste, bientôt répandu dans toute l'Angleterre. Il y exposait les principaux griefs des protestants de ce pays contre leur souverain, leur impuissance d'y remé-

(1) Cette invitation, du 30 juin 1688, était signée des comtes de Danby, de Shrewsbury & de Devonshire, des lords Delamere & Lumley, de l'évêque de Londres & de l'amiral Ruffell, le futur vainqueur de La Haye.

dier tant qu'un roi catholique serait sur le trône, & présentait son intervention armée comme un secours fraternel que les Etats Généraux & le prince donnaient aux réformés anglais. Il annonçait hautement son intention de convoquer un Parlement libre & légitime, qui restituât à la nation ses anciennes libertés, & déniait, de sa part, toute intention de conquérir l'Angleterre. Le roi répondit à ce manifeste par un autre qui tendait à justifier sa conduite & à rendre odieuse celle du prince d'Orange, mais ces récriminations impuissantes ne convinquirent personne (1).

Aveugle instrument des jésuites qui fortifiaient en lui un faux sentiment de ses devoirs de roi, ces paroles, qui échappèrent à Jacques dans un entretien familial qu'il eut avec l'un d'eux : « qu'il convertirait l'Angleterre ou qu'il mourrait martyr (2), » sont l'expression fidèle des sentiments impolitiques que ses conseillers lui avaient inspirés. Jacques II dut aux jésuites la perte de son trône ; leur habileté ordinaire leur fit défaut : l'ambition de reconquérir en Angleterre l'influence qu'ils y avaient eue autrefois les perdit, & le trône des Stuart disparut avec eux. Vouloir convertir l'Angleterre était une pire folie que celle de Louis XIV voulant exterminer l'hérésie dans son royaume : Jacques ne le comprit pas. Ce fut cette erreur qui lui attira plus tard, quand son désastre fut accompli, ce sarcasme de l'archevêque de Reims : « Voilà un fort bon homme qui a perdu trois royaumes pour une messe. » N'est-ce pas du nom de folie que doit être caractérisée cette ambition étrange de vouloir catholiciser une nation dont la *millième partie* seulement professait alors la religion romaine (3)? Mais, pour expliquer son aveuglement, il ne

(1) Rapin-Thoyras. *Histoire d'Angleterre*, liv. xxiv.

(2) *Ibid.* Lettre d'un jésuite de Liège à un jésuite de Strasbourg, du 2 février 1687, citée intégralement par l'auteur. — N. B. L'édition de l'*Histoire d'Angleterre*, de laquelle ces notes & les suivantes ont été tirées, étant assez rare (celle de Bâle, J.-L. Brandmüller, 1740), les pages n'en font point indiquées ; mais l'indication du livre, le dernier écrit de la main de Rapin-Thoyras, y suppléera suffisamment & pour toutes les éditions.

(3) Rapin-Thoyras. *Histoire d'Angleterre*, loc. cit.

faut pas oublier que, lorsque le système de terreur que Jefferies avait si fatalement inauguré, eut produit ses désastreux effets, Jacques II vit se traîner à ses pieds ses peuples consternés; qu'il trouva dans les adresses des églises anglicanes une étonnante faiblesse, une honteuse adhésion à ses projets, & une adulation si basse, qu'il put se laisser éblouir sur l'avenir & le succès de ses plans de réforme (1). Seule, la Chambre des Communes tenta des remontrances, nettement formulées dans son adresse du 17 novembre 1685; mais, terrifiée par la réponse irritée du roi, elle faiblit à son tour, & vota coup sur coup sept cent mille livres sterling de subsides, & un bill qui accordait au roi la faculté de désigner aux emplois vacants de l'armée tous les officiers « qu'il lui plairoit nommer. » Ce bill portait une rude atteinte aux *Lois pénales*, & réduisait l'*acte du Test* (2) à une vaine formalité, puisque le roi allait pouvoir remplir l'armée d'officiers catholiques.

La défense de la religion protestante fut le prétexte dont les Etats de

(1) Hallam, *Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, IV, 194 à 197. Il se trouva des jurifconsultes & des avocats, assez imbus des idées papistes sur la prérogative royale, pour féliciter Jacques de ses efforts pour en reconquérir le plein exercice, aux dépens des lois mêmes, selon cette maxime qu'ils qualifiaient de divine : *A Deo rex, a rege lex*. (*Ibid.*, IV, 217. — Rapin-Thoyras, *loc. cit.*)

(2) *Test*, mot à mot, *épreuve*. Ce terme désignait un bill voté par les Communes, en 1673, sous la désignation d'*Acte pour prévenir les dangers qui peuvent provenir de la part des papistes récusants*, par lequel il était prescrit que tous ceux qui étaient nommés à quelque charge ou emploi quelconque, feraient soumis au serment d'allégeance & de suprématie, & obligés de communier selon le rite anglican. De plus, ils devaient souscrire à la déclaration suivante : « Je déclare que je crois qu'il ne se fait point de transubstantiation dans le sacrement de la cène du Seigneur, ni avant, ni après la consécration faite par quelque personne que ce puisse être. » Ce bill passa très-promptement à la Chambre des communes & fut approuvé, quelque temps après, par la Chambre haute & par le roi lui-même.

Les *Lois pénales* avaient été faites dans un temps où le parti dominant avait pensé qu'il était dangereux pour l'Etat de laisser aux catholiques les droits qu'il leur avait ôtés. Dures & injustes, comme toutes celles que les vainqueurs imposent aux vaincus, il appartenait au Parlement de les modifier; le roi fit la faute de les vouloir abroger par sa seule volonté. Cet abus de pouvoir réveilla toutes les défiances de ses sujets, qui devinèrent le but secret du roi sous les dehors affectés de la tolérance & de la liberté.



Hollande se servirent pour se disculper, aux yeux de l'Europe, d'avoir donné les mains à l'entreprise du prince d'Orange; mais le désir de détourner sur la couronne d'Angleterre l'ambition de leur stathouder, & la crainte toujours plus fondée de voir se réunir les deux rois d'Angleterre & de France, pour écraser à la fois l'hérésie & la marine hollandaise qui leur disputait les mers, furent leurs véritables & plausibles motifs.

Tout ce qu'il y avait de réfugiés portant l'épée, dans les Provinces-Unies, se rendit à La Haye, quand la nouvelle du départ de Guillaume d'Orange fut officiellement connue. Jeunes gens & vieillards, tous animés d'un transport d'enthousiasme pour « cette guerre sainte, » se disposèrent à suivre « ce libérateur (1). »

L'état-major du prince se composait presque entièrement de réfugiés. Le maréchal de Schomberg (2) & son fils le comte Meinhardt, qui devait

(1) *Mémoires de Dumont de Bostaquet*, un vol. in-8°, Paris, Mich. Lévy, 1865, p. 194. Dumont de Bostaquet, gentilhomme Normand, a laissé de curieux mémoires qui donnent une idée intéressante de la vie que menait, au xvii^e siècle, la noblesse protestante de Normandie. Mêlé aux troubles qui précédèrent & suivirent dans ce pays la Révocation de l'Edit de Nantes, Isaac Dumont de Bostaquet put gagner la Hollande, & fit, avec le prince d'Orange & nombre d'autres réfugiés, parmi lesquels il comptait beaucoup de parents ou d'amis, les campagnes d'Angleterre & d'Irlande. Nous avons dû la communication de ce précieux manuscrit à l'obligeance de feu M. Francis Wadington, qui l'a publié depuis avec le concours de M. Ch. Read, & nous y avons largement puisé pour le récit de la période de la guerre d'Irlande à laquelle Rapin-Thoyras fut mêlé.

(2) Frédéric-Armand de Schomberg, comte, puis duc de Schomberg, fils d'un Schomberg, maréchal du Palatinat, gouverneur de Clèves & Juliers, & d'une comtesse de Dudley, né en 1608, un des plus illustres généraux du xvii^e siècle, débuta dans la carrière des armes à la bataille de Nordlingen (1634). Tour à tour au service de Suède, de France & de Hollande, Schomberg revint en France en 1650, servit d'abord comme volontaire, puis sous Turenne avec le grade de lieutenant-général. Après une part brillante à la bataille des Dunes, il fut chargé d'une mission secrète par Louis XIV : il s'agissait de combattre contre l'Espagne qui voulait asservir le Portugal, sans que le gouvernement de Louis pût être soupçonné d'une connivence contraire au traité des Pyrénées. Schomberg accepta cette mission délicate : il partit pour l'Angleterre, décida Charles II à seconder les vues du roi de France, & une fois en Portugal, tint pendant huit ans les efforts des Espagnols commandés par don Juan d'Autriche. Il assura le trône de la maison de Bragance par une série de victoires. Créé grand de Portugal au titre de comte de Mertola,

s'illustrer au-delà de la Manche; La Caillemotte, second fils du marquis de Ruigny, député général des Eglises protestantes de France; le marquis d'Arzilliers; de l'Estang & de la Melonière, aides-de-camp de Guillaume; les colonels Cambon, Le Goulon & Petit; Jacques de Bane, baron d'Avéjan, issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc, lieutenant-colonel; les capitaines de Jaucourt de Villarnoul, La Bastide, Belcastel, Daniel de Rapin, de Cosne-Chavernay, de Bostaquet, le baron d'Entragues & tant d'autres, en tout sept cent trente-six officiers français, furent dispersés dans tous les régiments de son armée (1).

Quatre régiments, dont un de cavalerie, étaient uniquement composés de réfugiés; & leur discipline & leur courage leur valut ce bel éloge de Schomberg: « De ces trois régiments & de celui de cavalerie, Votre « Majesté tire plus de services que du double des autres (2). »

L'embarquement eut lieu du 19 au 29 octobre; la mer était couverte de vaisseaux; plus de cinq cents voiles compoisaient la flotte libératrice.

Schomberg revint en France à la paix de 1668, entre le Portugal & l'Espagne, & après avoir commandé l'armée de Catalogne, il reçut de Louis le bâton de maréchal (1675) qu'il avait refusé une première fois avec cette noble réponse: « Ma religion m'est plus chère que les honneurs, & si elle « doit être un obstacle à la haute position qui m'est offerte, il me suffit d'en avoir été jugé digne. » En 1686, il obtint de sortir du royaume, & après avoir passé quelque temps en Portugal, il fut auprès de l'Électeur de Brandebourg qui le combla d'honneurs. Deux ans plus tard, Schomberg se rendit en Hollande & seconda le prince d'Orange, son ancien adversaire dans l'expédition d'Angleterre & dans la guerre d'Irlande, au titre de général en chef de l'artillerie. Il trouva une mort glorieuse à la bataille de la Boyne. Le continuateur de Rapin-Thoyras, Durand, trace le portrait suivant du célèbre maréchal: « C'étoit un homme posé, appliqué, d'une grande conduite, qui « pensoit mieux qu'il ne parloit, intègre, modeste, obligeant, civil. On le confidéroit comme le « premier capitaine de son siècle après le prince de Condé & le maréchal de Turenne. Il con- « noissoit à fond les hommes & les affaires. Il étoit de moyenne taille, bien fait, le teint beau, « une santé robuste, un air de grandeur qui impoisoit des respects; se tenant à cheval avec une « grâce peu commune. Il aimoit beaucoup la propreté dans ses habits & conservoit au milieu « de la vieillesse la gaieté de ses premières années. » — *Hist. d'Angleterre*, liv. xxv.

(1) Ch. Weiss, *Histoire des Réfugiés protestants de France*, II, pp. 295 & suiv. — Voy. aussi Haag, *France Protestante*, IX, p. 232, note, & les notes des *Mémoires de Bostaquet*.

(2) Dépêche de Schomberg à Guillaume, du 9 janvier 1690, dans Dalrymple, *Memoirs of great Britain and Ireland*, citée par Weiss, I, 304.

Au centre, le navire qui portait Guillaume avait arboré un pavillon où brillaient au-dessous des armes du prince, la fière devise de la maison de Nassau : *Je maintiendrai*, & ces mots : « *La religion protestante & les libertés d'Angleterre* (1). »

L'air retentissait des fanfares de la cavalerie, & ce fut un imposant spectacle que le départ du port de Naerden. Mais dans la nuit, s'éleva une violente tempête : ballotés par d'énormes vagues, les vaisseaux dispersés n'échappèrent qu'avec peine au péril de la mer, & ne purent se rallier autour du vaisseau du prince qu'avec des difficultés inouïes. Il fallut près de huit jours pour que la flotte fût de nouveau réunie aux ports de Gorée & d'Helvetfluis, où elle trouva un asile assuré. La cavalerie avait beaucoup souffert ; nombre de chevaux, mal arrimés sur le pont des navires, s'étaient entrechoqués les uns contre les autres : la plupart de ceux que les vagues n'avaient pas balayés étaient tués ou blessés ; le rivage de l'île de Gorée se couvrit de leurs cadavres rejetés par les flots.

Calme & tranquille, au milieu de ce désastre, Guillaume ne parut s'émouvoir que fort peu de ce fâcheux contre-temps ; il donna ses ordres & dirigea tout avec tant d'énergie & de précision, qu'en moins de onze jours le désastre fut réparé : les deux compagnies de gentilshommes commandées par de Cosne-Chavernay & par Daniel de Rapin, dans l'une desquelles se trouvait Rapin-Thoyras, furent poussées par la tempête jusques sur les côtes de Norvège, & rejoignirent la flotte alors que l'on ne doutait plus de la perte de leur navire (2).

Le 1^{er} novembre on mit à la voile ; l'escadre se développa majestueusement dans le canal ; les côtes de France & d'Angleterre étaient couvertes de spectateurs, &, malgré les avis réitérés de Seignelay, Louvois

(1) Rapin-Thoyras, *loc. cit.* — Weiss. I, 299. Selon ce dernier auteur, l'étendard portait ces mots : *Libertate & libero parlamento*.

(2) *Mémoires de Boffaquet*, p. 218.

ne mit aucune opposition à la marche de Guillaume, qui débarqua paisiblement à Torbay.

Le lendemain, les troupes hollandaises se mirent en marche sur Exeter. Le temps était pluvieux, & les chemins si rompus par les pluies, que l'armée marchait sur deux lignes, dans d'étroits défilés où des ennemis mieux avisés que ceux qu'ils avaient à combattre, auraient eu bon marché des quinze mille soldats de Guillaume.

Ce prince reçut à Exeter un assez froid accueil. Le docteur Burnet, plus tard évêque de Salisbury, étant monté en chaire pour lire le manifeste du prince, les chanoines & une grande partie du peuple affectèrent de sortir pour ne pas en entendre la lecture; les habitants les plus considérables de la ville l'avaient abandonnée à la suite de l'évêque. Peu de troupes venaient renforcer son armée; mais cette attente, cette quasi-déception, que Guillaume supporta avec son calme habituel, ne fut pas de longue durée; la publication de l'*acte d'affociation* (1), qui fut faite en différents endroits du royaume, décida les chances en sa faveur. La petite armée qu'il avait amenée de Hollande, pleine de confiance en son chef & d'espoir en sa cause, marchait gaîment à travers les difficultés matérielles de la route, & les populations des campagnes, mieux disposées que celle d'Exeter, se pressaient sur son passage, offrant aux soldats de la bière & des fruits.

Abusé sur les préparatifs de son ennemi, le croyant encore retenu par la réparation des avaries de sa flotte, Jacques avait négligé de rassembler sous sa main les troupes encore nombreuses qui reconnaissaient son autorité. A la nouvelle de l'approche du prince d'Orange, le roi réunit en toute hâte quelques régiments dans les vastes plaines de Salisbury; mais, redoutant un engagement sérieux, dont le succès paraissait incertain, il

(1) Cet acte était une adhésion à l'entreprise libératrice du prince d'Orange, à la convocation d'un Parlement libre, à la garantie donnée au prince contre les attentats du parti papiste : il se couvrit bientôt de milliers de signatures. (Rapin-Thoyras, liv. xxiv.)

ne se porta pas à la rencontre de l'armée ennemie. De son côté, Guillaume ne demandait pas le combat, il sentait qu'arriver à Londres les mains teintes du sang anglais, en supposant qu'il fût favorisé par la victoire, ne pouvait qu'être nuisible au succès de sa cause ; & , s'il n'évita pas la bataille, il ne fit rien pour l'engager. Bientôt la désertion commença dans l'armée du roi ; les principaux seigneurs de sa cour, jusqu'à Churchill, le frère de sa maîtresse, jusqu'au prince de Danemarck, le mari de sa fille, l'abandonnèrent, & quatre régiments de dragons passèrent à l'ennemi avec leur colonel, lord Cornbury. Jacques quitta la partie & revint précipitamment à Londres ; l'invasion était consommée. Pas un coup de pistolet (1) ne fut tiré pour la défense de son royaume envahi, & quelques jours plus tard, Schomberg put répondre à l'un de ses officiers, qui vint en hâte l'avertir que le roi Jacques s'avancait pour engager la bataille, ces mots dédaigneux & significatifs : « Si nous le « jugeons à propos. » Abandonné de ses conseillers qui, voyant venir l'orage, s'étaient prudemment mis à l'écart ; sentant son armée fondre dans ses mains, ses peuples hostiles ou défaffectionnés, le malheureux roi reconnut trop tard dans quel abîme il avait été poussé. Dans sa détresse, il s'accrocha alors aux seigneurs protestants dont la défection n'était pas encore officielle ; par ses ordres & par leurs soins, des ouvertures font faites au prince d'Orange : avec une modération qui surprend le roi lui-même, le prince expose ses griefs & réclame des garanties que le roi va lui accorder. Mais la nuit même de ce jour, la fatale influence de ses conseillers ordinaires reprend tout son empire ; & le faible monarque, repoussant, par un aveuglement fatal, la seule planche de salut qui lui reste, s'enfuit, jetant le grand sceau de l'Etat dans la Tamise, afin d'illégaliser tous les actes de ceux qui lui succéderont sur le trône. Une frégate l'attend à Whitehaven ; il va franchir le détroit & deman-

(1) *Bosquet*, p. 225. Sauf une escarmouche d'avant-poste sans importance.

der à la France le maintien de droits prescrits par sa faute, & des secours qu'il achètera plus tard par trois années d'exil & d'amers retours sur le passé. Mais, arrêté dans sa fuite à Feversham, maltraité par quelques matelots qui le prennent pour un autre, le roi cède aux sages conseils du comte de Winchelsea, & revenant à Londres, il veut tenter un dernier appel à ses partisans. Son entrée est encore celle d'un roi ; les acclamations de la foule lui rendent quelque courage : il peut se croire encore le roi d'Angleterre ; mais cette illusion est de courte durée ; bientôt le prince d'Orange arrive sur ses pas & le tient quelques heures prisonnier à Whitehall.

La position n'était plus tenable ; Jacques s'enfuit encore, gagna Rochester, puis la France (1), non sans protester par écrit & avec quelque dignité contre la violence qui lui était faite. Peu de jours après, le 23 février 1689, après d'orageux débats dans la convention assemblée par les seigneurs, débats qui avaient rempli cet interrègne de deux mois sans exemple dans l'histoire, où deux rois, l'un qui ne l'était plus & l'autre qui ne l'était pas encore, se trouvaient en présence, Guillaume & Marie furent solennellement proclamés roi & reine d'Angleterre dans la grande salle des banquets à Whitehall.

Ce grand acte politique accompli, les nombreux réfugiés qui avaient quitté leur nouvelle patrie, pour suivre la fortune du prince d'Orange, se demandèrent avec inquiétude quel serait leur sort. Servir, pour eux c'était vivre, & si le tumulte des camps & le choc des armées étaient des conditions nécessaires de la carrière qu'ils avaient librement choisie, leur paye aussi était indispensable à la subsistance de leurs familles, pour la plupart restées en Hollande (2). Mais Guillaume n'oublia pas, sur le trône d'Angleterre, ceux qui s'étaient associés à sa fortune, & il rendit justice à la valeur & à la constance des réfugiés, en déclarant les vouloir

(1) Rapin-Thoyras, liv. xxiv.

(2) Bossuquet, p. 230.

garder à son service (1). Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car ils contribuèrent, pour une large part, au succès de ses armes en Irlande.

L'Angleterre était dès lors soumise au sceptre de Guillaume ; il n'en était pas de même de l'Irlande : Richard Talbot, comte de Tyrconnel, zélé catholique, en était le vice-roi, & tenait pour le roi Jacques, qui l'avait nommé à dessein dans ce pays presque entièrement catholique. Disposant d'une grande autorité dans cette contrée, le vice-roi avait sous ses ordres des troupes nombreuses, quoique peu exercées, & tout l'espoir du roi dépossédé se reporta sur Tyrconnel.

Jacques II, fugitif, décida bientôt le roi de France à l'aider à reconquérir sa couronne, dont le seul fleuron de l'Irlande n'était pas brisé. Louis XIV voyait le danger que courait sa puissance, menacée dès lors par l'Angleterre, par la Hollande & par la ligue d'Augsbourg, prête à se déclarer contre lui : les intérêts de son royaume concordaient avec ceux de sa religion pour lui faire accueillir avec faveur la requête du roi détrôné.

Il prêta à Jacques dix vaisseaux, six à sept mille hommes, commandés par Lauzun, ce qu'il fallait pour armer une nombreuse infanterie, des munitions ; & malgré l'opposition secrète de Louvois, qui en voulait personnellement à Jacques (2), ce secours était encore assez considé-

(1) Quelques années plus tard, en 1698, après avoir reçu des nouvelles preuves du dévouement & de la vaillance des compagnons de sa fortune, Guillaume se vit infliger par son Parlement la dure mortification de renvoyer ses régiments de gardes hollandaises & de réfugiés français. Le roi fit d'inutiles efforts pour empêcher cet acte de méfiance & d'ingratitude : les communes furent inflexibles, & cependant ces hommes avaient des droits qu'un peuple reconnaissant & généreux n'aurait pas dû oublier. « Beaucoup d'entre eux étaient la chevalerie même du protestantisme, les gentilshommes huguenots qui avaient tout perdu, hors leur épée, dans une cause que nous estimons la nôtre ; c'étaient eux qui avaient frappé Jacques de terreur & l'avaient fait fuir de Whitehall, nous procurant ainsi une délivrance qu'à vrai dire nous n'avions ni la faculté, ni le courage, d'accomplir nous-mêmes. » Hallam. *Hist. const. d'Angleterre*, IV, 315.

(2) Jacques avait paru préférer l'appui de Seignelay, alors ministre de la marine, à celui de son collègue. Le vindicatif Louvois ne le lui avait pas pardonné, non plus que d'avoir préféré Lauzun, que Jacques avait fait créer duc, pour commander les troupes que lui avait prêtées Louis XIV, à l'un de ses fils, pour lequel il avait inutilement sollicité cette faveur.

nable pour ébranler un trône moins nouvellement assis que celui du prince d'Orange.

Le 21 mars, Jacques débarqua à Kingsale, & trois jours après, il fit à Dublin une entrée triomphale, au milieu des troupes de Tyrconnel. Vingt carrosses, dont plusieurs à six chevaux, composaient son cortège ; à ses côtés, le comte d'Avaux, ambassadeur de France, témoignait, par sa présence, de l'appui que prêtait son souverain au roi déchu de l'Angleterre. Trente mille fantassins & huit mille chevaux, réunis par les soins de Tyrconnel, marchaient sous l'étendard de Jacques ; il se rendit facilement maître de Coleraine & de Kilmore ; mais, par la mauvaise discipline de ses troupes, la mollesse & l'insolence des Irlandais qui les composaient en majorité, il vint se heurter contre Londonderry. Dix-huit jours de siège ne purent lui assurer cette place, la clef de l'Irlande, courageusement défendue par le ministre Walker, tour à tour gouverneur, prêtre & soldat, qui, se multipliant pour conserver au roi Guillaume cette ville importante, eut la gloire d'y réussir.

Guillaume envoya le maréchal de Schomberg en Hollande, au mois de juillet 1689. Ce dernier venait d'être reçu chevalier de la Jarretière, & le Parlement lui avait voté un don de cent mille livres sterling. Le 20, après avoir remercié la Chambre de ce glorieux présent, qu'il employa plus tard presque entièrement à folder les troupes du roi, Schomberg arrive à Chester, à la tête de douze à quinze mille hommes, anglais, français & flamands. Les services de l'armée étaient si mal remplis, qu'il ne trouva rien de prêt en arrivant : vivres, munitions, matériel d'embarquement, tout manquait ou à peu près (1).

Il fallut tout le prestige du nom de Schomberg & son expérience consommée dans l'art de la guerre, pour oser entrer dans un pays ennemi avec si peu de troupes, presque point de cavalerie & un matériel de

(1) Leland. *History of Ireland*, t. VII.

guerre si insuffisant. Le 12 août, il s'embarqua à Highlake, à quelques milles de Chester, & peu de jours après avoir pris pied en Irlande, il mit le siège devant Carrick-Fergus.

C'était une place admirablement défendue par la nature, entourée par l'art de remparts, de fossés & flanquée de solides bastions. La citadelle qui la défendait, s'élevait à quarante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer, sur des escarpements inaccessibles, & présentait, du côté de la terre, des murailles de vingt pieds d'élévation. La garnison assiégée fit mine de vouloir capituler; mais Schomberg rejeta leurs propositions avec mépris. Dédaigneux d'une facile victoire, voulant frapper un coup d'éclat à l'entrée de la campagne, appuyé du feu de six vaisseaux qui canonnaient la place du côté de la mer, il poursuivit activement les opérations du siège.

Au bout de quelques jours, les assiégés, bloqués & incapables de résister plus longtemps, demandent à capituler de nouveau & obtiennent de se retirer, vies & bagues sauvées, jusqu'à la prochaine garnison. Au jour fixé, les troupes évacuent la place; mais les derniers soldats ont à peine quitté les lignes du maréchal, que les Ecoffais de l'Ulster, bandes sauvages & indisciplinées, admis comme auxiliaires dans l'armée royale, se jettent sur les soldats irlandais, les déforment, les pillent, & les auraient massacrés jusqu'au dernier, sans la prompte intervention du général en chef, secondé par ses principaux officiers.

Rapin-Thoyras faisait partie de cette expédition. Peu après l'invasion, il avait quitté la compagnie des cadets pour l'enseigne-colonelle du régiment de lord Kingston, que son parent Daniel de Rapin lui avait fait obtenir.

Le jeune enseigne fit ses premières armes au siège de Carrick-Fergus, & son entrain, son courage, le sang-froid dont il fit preuve, lui attirèrent l'estime de ses chefs & de ses compagnons d'armes. Le chevalier Fielding, son lieutenant-colonel, applaudit à sa valeur, & lui promit

une lieutenance avec laquelle il passa, avant la fin de l'année, dans le régiment que commandait lord Douglas.

Dans cette seule campagne, la valeur française eut de brillantes occasions de se faire connaître ; mais, moins heureux que Rapin, bon nombre d'officiers réfugiés trouvèrent en Irlande la mort au lieu d'une récompense. Peu de jours après la capitulation de Carrick-Fergus, renforcées des *Inniskillings*, sorte de partisans irlandais, habillés de mauvais farreaux bleus, les jambes nues, aussi mal montés que mal vêtus, « picoreurs » à l'occasion, mais d'un indomptable courage, que Schomberg força tant bien que mal à la discipline, les troupes du duc traversèrent Belfast l'épée à la main, & le nord de l'Irlande fut soumis aux armes royales, pendant que le comte de Tyrane, dans le sud, réduisait Waterford & d'autres places. Ces succès ne furent interrompus que par l'approche de l'hiver qui obligea les troupes victorieuses à se retirer dans leurs quartiers.

Jacques, de son côté, se disposait à prendre les siens ; il alla camper du côté de Dundalk, brûlant derrière lui les villages que Schomberg trouvait tout fumants sur son passage. Son fils Berwick (1) était à Newry

(1) Jacques Fitz-James, fils naturel du duc d'York, depuis Jacques II, & d'Arabella Churchill, né en 1660, fut créé duc de Berwick en 1687 ; blessé en 1689, lors de la guerre d'Irlande, où il combattit sans succès contre les ennemis de son père, il gagna la France & servit sous les ordres des maréchaux de Villeroy & de Luxembourg. Ses talents militaires se formèrent à l'école de ce dernier ; il reçut des lettres de naturalisation, & obtint le brevet de maréchal de France en 1706. Il avait commandé avec Bafville, en Languedoc, l'année précédente, & avait déjoué, par des mesures énergiques, mais cruelles, les projets de soulèvement général des provinces méridionales de la France, basés sur l'héroïque résistance des Camisards. Le maréchal de Berwick commanda en Espagne l'année suivante, & gagna sur Ruvigny la célèbre bataille d'Almanza, où les Anglais, commandés par un Français protestant, combattirent avec fureur les Français commandés par un Anglais catholique. Il rendit, par cette victoire, le royaume de Valence à Philippe V, s'empara de Barcelonne, & conduisit en Dauphiné & en Savoie les armées françaises & espagnoles qu'il avait si bien commandées. En 1733, on le retrouve sur le Rhin, & il meurt l'année suivante, tué d'un boulet au siège de Philipsbourg, laissant la réputation d'un heureux & brillant général, réputation due, dit Saint-Simon (*Mém.*, xii, 451), moins à son mérite qu'à la « transcendance de sa « qualité de bâtard. » (*Voy. Nouv. Biographie générale*, Didot, art. Berwick.)

avec un corps considérable de cavalerie; le maréchal, dès la pointe du jour, fit marcher contre lui tout ce qu'il avait de chevaux. Frappé de terreur à leur approche, Berwick abandonne ses bagages, jette son gros canon dans la rivière, & prend la fuite après avoir fait mettre le feu à la ville; on le poursuit par les chemins escarpés des montagnes, sous la pluie qui tombe à flots; il fuit toujours, & grâce à sa défection, Schomberg arrive à Dundalk sans qu'on lui ait disputé le passage. Mais cette armée victorieuse fut bientôt forcée de s'arrêter; les vaisseaux chargés de provisions, qui étaient attendus de Belfast, n'arrivaient pas, & il vint un jour où « l'armée manqua de pain. »

Ce ne fut que le commencement des désastres qui frappèrent l'armée royale dans ce funeste camp de Dundalk. Rapin-Thoyras se plaisait, dans sa retraite de Wesel, à raconter une anecdote qui témoigne des épreuves par lesquelles passa la petite armée de Schomberg. Parmi les jeunes officiers, l'entrain de la jeunesse déguisait cette cruelle pénurie dont ils souffraient comme leurs soldats. Un soir, Paul de Rapin était avec quelques-uns de ses camarades « qui s'avisèrent d'une débauche fort singulière. » Les entendant « rire, folâtrer & se porter des santez, » sous la tente où ils étaient réunis, un certain major, à qui le vin manquait plus encore que tout le reste, flairant quelque bombance, entra dans leur joyeux cercle en leur demandant de prendre sa part de leur plaisir. On le reçoit avec des acclamations dont il ne comprend pas l'ironie; on lui fait place autour « d'une grande jatte pleine de liqueur, » qui était au milieu d'eux, & dans laquelle chacun puisait du gobelet qu'il tenait à la main. Le major tend son verre, la « liqueur » coule & l'emplit; mais « il s'aperçut « d'abord que ce n'étoit que de l'eau claire. » Sur quoi, vexé & tout confus, le major sortit en grondant & disparut aux éclats de rire de la bande joyeuse (1). Mais cette gaieté faiblissait parfois devant la triste

(1) *Lettre sur quelques particularitez, &c.*, plusieurs fois citée.

réalité; battue des vents & de la pluie, campée au bord d'un marais « couvert d'un côté de montagnes horribles, dont il sortoit des fumées « perpétuellement comme d'une fournaise, » l'armée était réduite à la moitié, & cette moitié était affligée de « maladies furieuses, » causées par le froid, la faim, l'humidité : « les Anglais mouraient par milliers, » les chefs comme les soldats (1).

Malgré les instances de Guillaume, qui, par deux fois lui écrit « de « hasarder quelque chose (2), » Schomberg, affaibli, épuisé par ses pertes, se borne à observer les mouvements des ennemis; il sent que s'il donne, & que s'il est vaincu par une armée trois fois plus forte que la sienne, il est perdu, & l'Irlande avec lui.

Quelques reconnaissances sont poussées de côté & d'autre. Un jour, Jacques fait planter son étendard au milieu de son camp, fait masser ses troupes au devant, & au milieu d'un gros corps de cavalerie, se dirige vers l'ennemi. Schomberg qui connaissait son adversaire, tout en dinant, dit à Boffaquet qui lui en apporta la nouvelle : « Nous nous sommes « un peu promenés, le roi Jacques veut en faire autant; laissons-le « faire (3). » Le duc ayant cependant fait mettre l'infanterie sous les armes, le roi ne fit que « se promener » en effet, & le vieux maréchal

(1) Boffaquet, p. 260.

(2) L'un des chapelains anglais de l'armée, Story, a écrit un journal de la campagne, intitulé : *Impartial history of occurency in Ireland*, in-4°, London, 1689, dans lequel il fait le plus triste tableau de la situation de l'armée. Dans l'*Abrégé de la vie de Frédéric, duc de Schomberg* (La Haye, 1690) par de Lufancy (Chastelet), chapelain du duc & ministre de Harwich, on lit ces lignes : « La mortalité se mit tellement dans l'armée de Schomberg, que les plus grandes défaites n'au-
« roient pas tué plus de monde; elle fut réduite à la moitié, & cette moitié étoit affligée d'une
« infinité de maladies; il n'y en eut pas deux mille qui évitèrent la mort & la maladie; ajoutez
« à cela qu'il y avoit une grande difette de toutes choses, & que la faim, qui est plus cruelle
« que le glaive, régnoit partout; que les pluies continuelles & mortelles les avoient terriblement
« affaiblis; qu'au dedans, ils étoient affaiblis par la misère, & au dehors, par une armée confidé-
« rable, &c. » — Voy. *Mémoires de Boffaquet*, p. 260.

(3) Boffaquet, p. 257.

de Rosen, de dépit, lui dit ce mot cruel : « Si Votre Majesté avait dix « royaumes, elle les perdrait tous (1). »

Le 15 novembre, on leva le camp. Quelques jours auparavant, Jacques en avait fait autant : sa position était meilleure, mais les retranchements dont il l'avait environnée n'avaient pu préserver son armée de fièvres meurtrières qui l'avaient décimée.

L'hiver fut employé aux préparatifs de la campagne suivante. Six mille hommes d'infanterie danoise sont envoyés à Schomberg ; la ville de Londres, à elle seule, offre dix-sept cent mille livres sterling (2), comme subside de guerre ; on recrute les anciens régiments, on en forme de nouveaux ; les chantiers de la marine, sans relâche, mettent à la mer de nouveaux vaisseaux qui vont grossir la flotte de Guillaume, & ce prince ne tarde pas à déclarer au Parlement qu'il va se mettre en personne, à la tête de son armée (3).

Le 23 juin, le roi débarque à Carrick-Fergus, ayant avec lui le prince de Danemark ; son armée, forte de trente-six mille hommes environ, l'avait précédé. Ses lieutenants, Schomberg, La Caillemotte, d'autres

(1) Leland. *History of Ireland*, t. VII.

(2) Environ quarante-deux millions, mais somme plus considérable encore en 1690. (Rapin-Thoyras, liv. XXI V.)

(3) La mauvaise administration des affaires d'Irlande en 1689 fut flagrante, & fit même soupçonner que le roi était trahi ; les lettres du maréchal de Schomberg à Guillaume confirment tout au moins l'incurie de ceux qui étaient chargés de la direction des affaires de ce pays : la résolution de Guillaume d'aller se mettre à la tête de l'armée fauva, non-seulement l'Irlande, mais l'Angleterre. L'étoile de la maison des Stuart pâlit pour toujours sur les rives de la Boyne, & cette fameuse journée affura le triomphe des libertés anglaises. Cependant les meilleurs amis de Guillaume le dissuadèrent d'aller en Irlande, tant le péril leur paraissait imminent en Angleterre même. « Les affaires, dit Burnet, étaient disposées à prendre un très-mauvais tour. » Les whigs, qui avaient élevé le trône de Guillaume par leur zèle & leur vigueur, murmuraient des faveurs que le roi avait la sagesse d'accorder à des torys d'un véritable mérite, tels que Danby & Nottingham ; les embarras qu'ils suscitèrent à son gouvernement allèrent toujours croissant jusqu'au traité de Ryswick, & lui firent courir des dangers imminents. (Hallam, *Hist. const. d'Angleterre*, IV, 270, 272.)

bords escarpés couverts de broussailles; appuyé à droite, & de l'autre côté de la rivière, par la ville de Drogheda où se trouvaient les magasins & les réserves de l'armée irlandaise; défendu, à gauche, par une fondrière impraticable, au sud de laquelle une mince langue de terre permettrait de gagner le pont de Slane, à trois milles en deçà, ce camp si bien défendu par la nature, l'était même aux regards de l'ennemi. Une chaîne de collines dissimulait si complètement les forces irlandaises, qu'un des lieutenants de Guillaume vint lui rapporter, avec quelque dédain, que l'armée jacobite ne comptait que quarante-six régiments. Le roi voulut en juger par lui-même, &, suivi de quelques officiers de sa maison, il s'approcha de la rivière à une portée de mousquet de l'ennemi, pour examiner ses dispositions & reconnaître les gués par où il voulait faire passer ses troupes. De l'autre rive, les chefs de l'armée ennemie, Berwick, Sarsfield, Tyrconnel, observaient ses mouvements. Pendant qu'il assis sur le gazon, il prenait des notes, ils envoient, en toute hâte, un escadron de cavalerie, avec l'ordre de mettre en batterie deux pièces de campagne derrière une haie, qu'un repli de terrain déroba à la vue du prince. A peine Guillaume venait-il de remonter à cheval que, du feu des deux pièces, un homme & deux chevaux sont tués à quelques pas de lui; l'autre boulet, rasant les bords de la rivière, revient par ricochet sur le roi, emporte une partie de la manche de son surtout, déchire la chemise & les chairs.

On le crut tué au camp du roi Jacques, & la nouvelle de sa mort vola jusqu'à Paris avec une incroyable rapidité. Le canon de la Bastille tonnant en signe d'allégresse, annonça à l'Europe la crainte que Guillaume inspirait à ses ennemis, par la joie indécente qu'ils témoignèrent à la nouvelle de sa mort (1). « Il ne fallait pas que le coup fût tiré de plus

(1) Dalrymple, *Memoirs of great Britain and Ireland*. Louis XIV eut cependant le bon goût d'imposer silence aux félicitations déplacées que quelques-uns de ses courtisans voulurent lui adresser sur cet événement. — Voy. *Journal de Dangeau*, aux 2 & 3 août 1690 & la note de l'Anonyme (Saint-Simon).

« près, » dit froidement le roi d'Angleterre, en remontant à cheval ; & le même jour, aux acclamations de ses troupes, il les passe en revue & demeure dix-neuf heures en selle. Il ne descend de cheval que pour tenir un conseil de guerre avec ses généraux, & le soir, après avoir visité lui-même tout son camp, un flambeau à la main, il leur envoie à chacun ses ordres, à Schomberg lui-même, qui s'étonne de recevoir pour la première fois de sa vie l'ordre arrêté de la bataille (1).

Il s'agissait de passer la Boyne en trois endroits ; le lendemain, avant le jour, le comte Meinhardt de Schomberg, fils du maréchal, avec quelques milliers d'hommes de pied, la meilleure partie de la cavalerie & trois ou quatre pièces de campagne, descend la Boyne à quelques milles du camp vers un gué reconnu la veille, s'élance dans la rivière avec son infanterie, culbute huit escadrons de cavalerie irlandaise & française qui l'attendaient dans le gué même, leur tue soixante & dix hommes, &, parvenu à l'autre bord, range ses troupes en bataille & marche à l'ennemi qui se replie sur Dundalk.

Quelques heures plus tard, le centre de l'armée, composé des troupes hollandaises, & des régiments de réfugiés, au milieu desquels était Rapin-Thoyras, passe à son tour la rivière. Mais les soldats ont de l'eau jusqu'aux aisselles & trébuchent dans la vase ; les chevaux perdent pied, nagent vers le rivage qu'ils ne réussissent pas tous à atteindre ; leurs cavaliers, la plupart démontés, les rejoignent en désordre ; &, sans le feu terrible d'un régiment danois qui, tout en passant lui-même, dispersa la cavalerie ennemie accourue sur les bords, ce corps d'armée eût été détruit, incapable qu'il était de se défendre, dans la confusion imprévue où la marée montante l'avait réduit.

A peine le maréchal de Schomberg est-il averti de ce désordre que, sans prendre le temps de revêtir ses armes, il pousse son cheval au milieu de la rivière & rallie les réfugiés qu'il voit faiblir. « Allons ! mes amis,

(1) Dalrymple, *loc. cit.* — Voy. aussi Macaulay, *History of England*, an. 1690.

« leur crie-t-il, rappelez votre courage & vos ressentiments; voilà vos « persécuteurs! » En effet, les cavaliers de Lauzun, mêlés aux dragons irlandais, ivres de rage & de l'eau-de-vie dont on les avait gorgés (1), s'élancent avec fureur à la rencontre des régiments réfugiés. Le choc fut terrible & les conséquences de cet engagement déplorables, car pendant la mêlée, cinq ou six des gardes de Tyrconnel, passant au travers des rangs de l'infanterie, reconnaissant Schomberg à son cordon bleu, pouffent droit à lui, le blessent de deux coups de sabre & l'entraînent avec eux. Voyant ce groupe de cavaliers repasser au galop de leurs chevaux, les soldats du maréchal tirent sur eux sans le voir. Une de leurs balles lui traverse la gorge, & ce héros de quatre-vingts ans tombe enlevé dans son triomphe, laissant une renommée de droiture, de courage & de science militaire que bien peu de généraux ont égalée.

La Caillemotte-Ruvigny, le fidèle compagnon du glorieux maréchal dans toutes les variations de sa fortune, avait traversé la rivière à quelques pas de lui à la tête des réfugiés qu'il commandait. Grièvement blessé, renversé, foulé aux pieds des chevaux, comme on le rapportait tout sanglant au milieu de ses compagnons d'armes, il s'écriait, épuisé de douleur & les encourageant encore : « A la gloire, mes amis ; à la gloire ! »

Durant ce double drame qui fit payer cher la victoire aux troupes royales, Guillaume, à la tête des gardes flamandes, avait traversé la rivière, brandissant son épée de son bras blessé la veille, animant ses soldats du geste & de la voix. Son cheval perd pied, glisse dans la vase ; on dégage le roi qui, d'un nouvel effort, se jette, avec ses troupes, sur le flanc gauche de l'armée jacobite.

Agité de sombres pressentiments, Jacques, du haut d'une colline, observait tous les mouvements de l'ennemi ; vainement il tenta de s'opposer à l'irrésistible élan que Guillaume avait imprimé à ses troupes. Un instant il crut que les chances de la guerre allaient lui être favorables,

(1) *Beaumont*, p. 271.

ce fut au moment où l'armée anglaise traversa la rivière. Un terrible combat, où la victoire fut chèrement disputée, eut lieu sur ses bords (1) : Français contre Français, Anglais contre Irlandais, s'entrechoquèrent avec furie ; la cavalerie royale plia un instant, mais Guillaume la fit soutenir de dix-sept bataillons. L'infanterie irlandaise recule à son tour, se débande & prend la fuite à travers les marais. En vain Lauzun & sa poignée de braves qui, du moins, soutenaient vaillamment la gloire de leur nation, cherchent à rallier les fuyards ; en vain les dragons d'Hamilton s'élancent à la rescousse de Lauzun, l'infanterie irlandaise les entraîne dans sa déroute, & ils plient avec elle, laissant leur chef prisonnier (2).

Les ennemis se retirèrent « avec une précipitation terrible, » dit un témoin oculaire (3) ; ils laissèrent tout leur bagage qui fut pillé ; le comte Meinhardt les poursuivit jusqu'à la nuit, & si Guillaume n'eût arrêté la poursuite, c'en était fait de l'armée jacobite, & la guerre d'Irlande était terminée (4).

Avant même que la déroute ne fût complète, le roi Jacques avait fui ; au galop de son cheval, il arriva le même soir à Dublin, faisant rompre les ponts derrière lui ; de là, il gagna Waterford. Il suivit le même itinéraire que lors de sa première fuite, la frégate qu'il avait donné ordre de préparer mit immédiatement à la voile, & Jacques gagna la France. « Fuite honteuse qui découragea ceux qui tenoient au parti, dit Durand, « le continuateur de Rapin-Thoyras, & qui dégoûta les Français de « combattre pour lui. » La bataille de la Boyne coûta la vie à deux mille Irlandais ; les troupes de Guillaume ne perdirent que le quart de ce nombre (1^{er} juillet 1690).

Après cette victoire, qui fonda sa puissance en Irlande, le roi fit occu-

(1) Dalrymple, *Memoirs of Ireland*.

(2) Rapin-Thoyras, liv. xxiv.

(3) *Bosquet*, p. 275.

(4) Burnet, t. iv.

per Drogheda par La Melonnière, & gagna Dublin où il fut solennellement couronné roi d'Irlande; puis, il détacha en armée d'occupation le lieutenant-général Douglas, avec cinq régiments de cavalerie & dix régiments d'infanterie, parmi lesquels était celui où servait Rapin-Thoyras.

Brave, mais insouciant & ami du plaisir, Douglas ne fut pas maintenir la discipline : malgré les efforts de Rapin-Thoyras & de son ami Carle (1), depuis lieutenant-général en Portugal, que Douglas avait nommés quartiers-maîtres généraux de sa petite armée, les habitants eurent cruellement à souffrir des violences de ses soldats.

Aussi Douglas arriva-t-il exécré sous les murs d'Athlone, & le gouverneur, sommé par lui de se rendre, cassa la tête d'un coup de pistolet au parlementaire, en disant : « Ce sont là mes conditions! »

La ville fut investie immédiatement, mais le désordre & la maladie défolèrent le camp du général anglais; sa cavalerie démontée, ses canonniers tués sur leurs pièces, Sarsfield arrivant pour dégager la ville avec quinze mille hommes, l'obligèrent à lever le siège.

Prévenu de la conduite de ses troupes, connaissant l'insuccès du siège d'Athlone, le roi, mécontent, marche à la rencontre de son lieutenant sur la route de Limerick; Douglas, qui avait depuis peu attaché Rapin-Thoyras à sa personne comme aide de camp, l'envoie au-devant du

(1) Carle (Pierre), né à Valleraugue, dans les Cévennes, vers 1666, mort à Londres le 7 août 1730. Il montra de bonne heure une application extraordinaire à l'étude; la Révocation le força de fuir; il passa en Suisse, de là en Angleterre, & enfin en Hollande où il reprit, avec courage & succès, ses études mathématiques. En 1688, il suivit le prince d'Orange en Angleterre, combattit à la Boyne, & fit plus tard toutes les campagnes de Flandre. Gravement blessé au siège de Namur, il retourna en Angleterre, où il s'était fait naturaliser dès 1693. La guerre de la succession d'Espagne conduisit Carle en Portugal avec le régiment qu'il commandait. Il fit la campagne avec lord Galway (Ruvigny), conduisit les travaux du siège de Salamanque, défendit Barcelone contre Philippe V, & l'ayant forcé à lever le siège, il effectua cette belle retraite de l'Andalousie que Berwick ne pouvait se lasser d'admirer. Créé successivement maréchal de camp, lieutenant général, ingénieur en chef, par le roi de Portugal, il ne voulut pas renoncer à la foi protestante, & refusant les honneurs dont ce prince eût récompensé son apostasie, il revint à Londres, se livra à l'agriculture & mourut à soixante-quatre ans, laissant trois filles. (Haag. *France Protestante*, art. Carle.)

souverain irrité, & le jeune officier fut présenter la conduite de son chef sous un jour assez favorable pour fléchir le ressentiment du roi.

Le siège de Limerick fut alors décidé; c'était une des plus fortes places de l'Irlande méridionale. Protégée par un château & une citadelle, entourée de trois côtés par le Shannon, bien défenduc, cette ville pouvait arrêter longtemps les armes royales. Malgré la saison avancée, malgré l'infériorité de son armée réduite à vingt mille hommes, malgré les dix-neuf régiments qui composaient la garnison, Guillaume, voulant détruire le dernier boulevard de son ennemi, résolut de s'en rendre maître. Sommé de se rendre, le gouverneur Boisselot répondit courtoisement qu'il tenait trop à l'estime du prince d'Orange pour ne pas chercher à la mériter en se bien défendant, & le siège commença.

Après quatorze jours de tranchée, la brèche étant ouverte à six toises de large, l'ordre de l'assaut fut donné. Les grenadiers de l'armée, ayant à leur tête des officiers français, « commandés par le sieur de la Barbe, « brave homme & bon officier, » s'élancent dans le fossé, culbutent l'ennemi; quelques-uns même, franchissant le rempart, entrent dans la ville; mais la garnison se rallie, la poignée d'assaillants est massacrée au moment même où l'un d'eux criait : « Ville gagnée ! » Les autres, massés sur la contrescarpe, furent chargés par l'ennemi dans leur retraite, & l'assaut fut repoussé. Cette attaque désastreuse fut surtout funeste aux régiments réfugiés : plus de quinze cents des leurs, officiers ou soldats, furent tués ou blessés. Rapin fut du nombre de ces derniers; à ses côtés il vit tomber son jeune frère, le corps percé d'une balle, & lui-même, grièvement atteint à l'épaule d'un coup de mousquet, dut quitter la place, en proie à de cruelles souffrances.

Le lendemain, qui était le vingt-deuxième jour du siège, l'armée n'apprit pas sans surprise que le roi était parti, donnant l'ordre de lever le camp. On monta à cheval, & Rapin-Thoyras fit ainsi quatre milles qui aggravèrent tellement sa blessure par la fatigue de cette marche forcée, qu'il lui fallut renoncer à suivre les troupes qui se retiraient. Ce fut à

cette occasion qu'il reçut de son oncle Pélisson, par les soins de son parent M. de la Bastide (1), qui joua un rôle important dans cette guerre, un cadeau de cinquante pistoles, qui le consola quelque peu de sa mésaventure. Il eut un motif plus sérieux de consolation en apprenant que lord Douglas, qui avait conservé beaucoup d'affection pour lui, lui avait fait avoir une compagnie dans le régiment de Kingston, celui-là même où il avait été enseigne. Quelque temps après, la campagne de Flandre étant décidée, Douglas le pressa vivement de l'y accompagner en qualité d'aide de camp, mais les suites longues & sérieuses de sa blessure ne lui permirent pas de le suivre; il dut renoncer à ce poste honorable, qui eût beaucoup hâté son avancement, & se séparer d'un chef qui avait su apprécier toute la valeur de ses services.

La campagne d'Irlande recommença bientôt : le roi, en se retirant, avait investi Van Ginckel, un de ses généraux hollandais, des pouvoirs les plus étendus. Ginckel entra en Irlande à la tête de trente mille hommes, & débuta par la prise de Ballymore (2). De là, le général en chef s'avança vers Athlone, & pour la seconde fois une armée royale mit le siège devant cette ville. Défendue par le Shannon qui baignait ses remparts, un gué étroit où vingt hommes pouvaient passer de front

(1) Marc-Antoine de La Bastide, né à Milhau vers 1624, mort à Londres en 1704, alla fort jeune en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, où il s'acquitta de ses fonctions avec un zèle & une intelligence remarquables. Il s'occupa beaucoup de controverse, & son principal ouvrage est la *Réponse au livre de M. de Cendom*. Ce livre était l'« Exposition de la doctrine de » l'église catholique en matière de controverse, » que La Bastide refuta avec autant de tact que de talent. Emprisonné en 1685, il dut sa liberté à l'influence de ses amis, qui mirent en avant le projet qu'il aurait eu de se convertir. Mais leur supposition était toute gratuite : La Bastide ne se convertit pas, & pour échapper aux prières & aux menaces dont on l'accablait tour à tour, il se retira en Angleterre, & composa quelques écrits dans lesquels il réfutait Pélisson qui avait été son condisciple & son ami, & qui, après avoir acheté les consciences, mettait alors tous ses soins à les persuader. (*France Protestante*, art. La Bastide, & Marcou, *Etude sur Pélisson*, pp. 181 & 385.)

(2) A l'assaut de cette ville emportée en un jour, l'un des biographes de Rapin-Thoyras cite à son honneur la protection efficace dont il couvrit une pauvre famille affligée & prisonnière qu'il y avait connue l'année précédente.

était le seul passage possible depuis la démolition du beau pont de pierre construit sous le règne d'Elisabeth & détruit par Douglas l'année précédente. Athlone se composait de deux villes, toutes deux fortifiées, séparées par le fleuve. Un assaut donné à celle de la rive gauche par le major général Mackay la livre aux troupes royales : la garnison irlandaise s'enfuit devant elles, gagne le pont de bois jeté sur les arches de l'ancien pont, & court demander asile à l'autre ville. Mais la garnison de celle-ci, craignant que Mackay ne passât le pont avec les fuyards, eut la barbarie de rompre la dernière arcade : les malheureux Irlandais, poursuivis l'épée dans les reins, ayant devant eux l'abîme, sautèrent la plupart dans le fleuve & se noyèrent presque tous, sous les yeux de leurs camarades. Ginckel se fortifia dans la ville abandonnée, & pendant neuf jours, Athlone offrit le singulier spectacle d'une ville se déchirant elle-même : chaque boulet partant de l'une des batteries ennemies attirait sur elle les imprécations de ses habitants. Saint-Ruth, le même qui mérita par ses cruautés un si déplorable renom dans nos Cévennes, avait été nommé lieutenant-général du roi à la place de Lauzun, & commandait avec Tyrconnel l'armée jacobite. Il avait renforcé la garnison d'Athlone, & les ouvrages considérables que les assiégeants avaient faits ayant été incendiés par une grenade adroitement lancée par ses canonnières, il s'en alla se divertir avec les autres généraux, ne croyant pas que l'ennemi pût rien entreprendre de longtemps.

Au camp royal, les vivres étaient rares, les soldats découragés : Ginckel tint conseil. Cette assemblée présentait une étrange physionomie, tant les éléments qui la composaient étaient hétérogènes ; les anglais Talmash & Mackay, le français La Melonière, le danois Tittau, le comte hollandais de Nassau, le duc allemand de Hesse-Darmstadt, le prince bavarois de Wurtemberg, prirent tous la parole, & malgré les prudents conseils de Mackay, l'attaque de la ville fut résolue pour le lendemain.

Le brigadier général Talmash proposa à deux bataillons de grenadiers de se mettre à leur tête & de tenter le passage du Shamon. Ils acceptent :

la contagion de leur audace gagne leurs camarades ; deux mille hommes se jettent dans la rivière, poussant de grands cris pour s'étourdir, car leur entreprise était plus que téméraire. Ils traversent le gué sous une grêle de balles ; le prince de Wurtemberg a son cheval tué sous lui, il se fait porter sur les épaules de ses grenadiers, & par les brèches mal réparées, ils entrent dans la ville, rompant devant eux tous les obstacles. Pour cinquante hommes des leurs qui restent sur les remparts, les assaillants en tuent plus de mille, repoussent la garnison qui se retire en désordre, & une heure après que les premiers soldats fussent entrés dans la rivière, le drapeau anglais flottait sur Athlone. Ce coup d'éclat, auquel Rapin-Thoyras & ses compagnons d'exil prirent une glorieuse part, vengea dignement l'échec de l'année précédente. Ginckel fut créé comte d'Athlone, & Saint-Ruth, arrivé trop tard au secours de la ville, vit en frémissant de rage ses propres canons tournés contre lui. Effrayées de l'impétuosité de leurs adversaires, les troupes se replièrent en désordre sur Aghrim, à dix milles de là, où leur chef parvint avec peine à les rallier.

Deux régiments furent laissés dans Athlone, dans l'un desquels était Rapin-Thoyras ; les soldats étaient de nations différentes, les chefs, jaloux de leurs droits, cherchaient à les faire prévaloir aux dépens l'un de l'autre, chaque jour des conflits plus ou moins graves éclataient entre les deux régiments. Aidé d'un capitaine de ses amis, homme de sens & de tête, Rapin-Thoyras parvint à apaiser & à résoudre la plupart des querelles & des difficultés qui s'élevaient entre les soldats & les habitants ; grâce à cette intervention aussi ferme que conciliante, ces faits regrettables devinrent de plus en plus rares.

Il était dans la destinée de Rapin-Thoyras de rencontrer sans cesse des occasions nouvelles de déployer les qualités de son esprit & de son cœur qui formaient le plus frappant contraste avec l'humeur susceptible & querelleuse qu'il manifesta dans sa première jeunesse. Les fatigues & les enthousiasmes de la guerre avaient donné un aliment à cette ardeur

généreuse qui semblait d'abord destinée à se consumer sans éclat au sein des luttes obscures d'un barreau de province; la force & l'énergie, aussi bien que la douceur de son caractère, le faisaient craindre moins encore qu'elles ne le faisaient aimer.

La soumission de l'Irlande aux armes royales fut accomplie en 1691, par la célèbre bataille d'Aghrim. Le récit de ce dernier fait d'armes où le brillant courage du marquis de Ruvigny décida la victoire, où Saint-Ruth fut tué d'un boulet de canon, où sept mille Irlandais restèrent, dit-on, sur le carreau, ne saurait trouver place dans ce rapide exposé de la campagne d'Irlande, puisque Rapin-Thoyras n'y fut pas présent. Envoyé dans diverses garnisons, de 1690 à 1693, entre autres dans les villes de Kilkenny & de Kingfale, le jeune capitaine eut plus d'une occasion nouvelle de montrer ces qualités conciliantes qui lui valaient l'estime de ceux même qu'il blâmait, & l'amitié de ceux qui savaient apprécier tout ce que son âme renfermait de modération, de fermeté, d'amour du bien & du devoir. Mais quelque honorable que fût ce rôle de médiateur, il ne laissait pas que d'être souvent pénible & toujours difficile; aussi, après avoir rétabli plusieurs fois la concorde entre le syndic de la ville de Kilkenny & les officiers de la garnison, malgré les agréables relations qu'il avait formées avec l'évêque dont l'affabilité & la bienveillance surent gagner son cœur, Rapin s'estima heureux d'être appelé au commandement de deux compagnies dans une autre garnison.

A Kingfale, il retrouva son régiment, & se lia bientôt intimement avec le chevalier James Valler, gouverneur de la ville, homme éclairé & instruit, qui contribua par son exemple & ses conseils à lui inspirer le goût des études de politique & d'histoire, qui décidèrent plus tard de sa véritable vocation.



remis de la blessure qui l'avait jeté sur le carreau à Limerick, & se trouvant alors en garnison à Andover, petite ville d'Angleterre, envoya à son frère la lettre suivante qui entre dans les détails les plus circonstanciés sur les derniers moments de Pellisson. Cette lettre, adressée à Rapin La Fare, est d'un de ses amis qui avait été lié avec le célèbre convertisseur. Sans trancher la question si controversée des sentiments religieux de Pellisson à l'heure de sa mort, ce document apporte cependant quelques éléments nouveaux à sa solution.

« A Monsieur Salomon de Rapin La Fare,

« A Paris, le 18 février 1693.

« Ne vous étonnez pas, Monsieur mon cher amy, que je réponde si tard à votre agréable lettre ; j'ai eû des affaires qui m'ont toujours détourné quand je voulois vous répondre. Je vous ferois de longues excuses sur mon silence, si je ne vous connoissois pas fort bon amy & si je n'estois moy-même persuadé de la sincérité de votre affection. Comme il paroît trop tard & mal à propos de répondre précisément à votre lettre, je quitte tout ce dont vous me parlez & je ne vous réponds sur tout ce que vous m'y demandez que par ouy. La mort de M. de Pellisson, que vous aurez apparemment apprise, est trop remplie de circonstances, pour que je ne doive pas vous en faire un petit détail. La réputation de ce grand homme vous doit donner de la curiosité pour savoir tout ce qui s'est passé dans sa mort. J'ai fait, comme vous savez, une grande perte ; je vous ai écrit autrefois la manière obligeante & familière avec laquelle il en agissoit envers moi & avec laquelle il vouloit que j'en agisse avec lui. J'avois de grandes douceurs en cela pendant sa vie. Huit jours avant sa mort, il me dit que dès qu'il feroit un peu mieux, il vouloit aller à Meaux voir M. l'évêque, & qu'il vouloit que je fusse de la partie. Il me promit toutes sortes de bons accueils de ce seigneur-là. Je fus le voir encore deux ou trois jours après ; il me donna toujours mille assurances de son amitié. On ne parloit pas de la mort auprès de lui ; cependant il me dit qu'il croyoit qu'il mourroit de cette maladie, & qu'il falloit qu'il pensât à son âme & à se repentir. Il ne s'expliqua pas plus clairement avec moi & je ne le vis plus, parce que je ne fus pas en ville de trois ou quatre jours. A mon retour je fus bien surpris de n'entendre parler que de lui, & d'entendre même dans les rues mille imprécations contre lui des catholiques de naissance ; tout le monde affuroit qu'il estoit

mort en protestant, & qu'il avoit toujours renvoyé la communion, quoiqu'il fût fort pressé par M. l'évêque de Meaux, en qui il avoit beaucoup de confiance & qu'il honoroit beaucoup. Je voulois favoir un peu mieux ce qu'il en estoit & je crus que je devois m'adresser pour y réussir, à quelques personnes de mes amis qui alloient tous les jours chez lui. Ils me confirmèrent tout ce que la voix publique me disoit. Je trouvoi, entre autres, trois de mes amis qui estoient beaucoup des siens, qui m'assurèrent qu'il leur avoit continuellement parlé des matières de la Religion & qu'il les avoit exhortés à prier pour lui & ne pas se lasser de le recommander à la miséricorde du bon Dieu, leur fit une espèce de confession de foi qui est justement telle que tous nos sentiments; s'y trouvant un de mes amis qui m'a fait le récit des circonstances de sa mort & me dit qu'il lui marqua, trois heures avant que de mourir, précisément l'heure de sa mort, & qu'il l'affura qu'il ne communieroit point, & qu'il estoit temps de se reconnoître & qu'il devoit bientôt comparoître devant le tribunal de Dieu. Il estoit fort inquiet & il ne voulut presque voir personne. Il a parlé plus ouvertement à son valet qu'à qui que ce soit, mais il lui a fait faire des grands serments de ne rien révéler, & on assure qu'on ne saura jamais rien de lui. On dit que le roi ayant su sa mort, dit qu'il en estoit fort fâché, qu'il perdoit un sujet fort fidèle, une des meilleures plumes de son royaume & un des plus zélés enfants de l'Eglise. Voilà ce que je puis vous dire de cette affaire. »

A la suite de cette lettre sans signature, se trouve celle de Rapin La Fare à son frère.

A Andouer, le 13 juin 1693.

« Je remplis le vuide de cette lettre, mon très-cher frère, pour vous assurer de la continuation de mon amitié & de mon estime. J'ai reçu cette lettre & celle de ma mère que je vous envoie; elle est sans doute vieille puisqu'elle est venue de Genève par commodité; elle me charge beaucoup, par une lettre que j'en ai reçue, de vous envoyer la sienne & celle-cy. Je suis surpris que vous ne luy ayez pas écrit depuis la mort de M. Pellifson. Vous verrez par cette lettre à peu près ce que l'on sçait sur sa mort. Je viens tout à l'heure de recevoir une lettre de M. de La Bastide, qui me marque que La Chaudane (1) est à Paris, qu'il a esté présenté au roy & qu'on luy a remis une partie des papiers de M. Pellifson, &

(1) Claude de Rapin, sieur de la Chaudane, frère de Paul & de Salomon de Rapin.

bonne volonté du roi la religion du prisonnier. Cela fut cause que le roi souhaita qu'il se rendit digne de ses grâces en changeant de religion. Mon père, qui connoissoit parfaitement M. Pélisson, son beau-frère, ne doutoit nullement que ce témoignage de la bienveillance du roi ne fût la principale cause du changement de M. Pélisson. Dès lors, il commença à étudier fort exactement les controverses, mais certainement avec un désir secret de trouver cause à se satisfaire dans la religion romaine. Il y a beaucoup d'apparence qu'il se laissa éblouir par le dogme de l'autorité de l'Eglise, si rebattu depuis par MM. de Meaux, Arnaud & Nicole. Quoi qu'il en soit, il sortit de la Bastille sans avoir changé de religion : mais peu de temps après il fit abjuration. Comme il sentoît bien qu'il y avoit quelque chose d'odieux dans un changement fait par des motifs humains, il affecta toute sa vie de témoigner qu'il étoit véritablement converti..... Pendant sa vie, ni le roi, ni la Cour ne le soupçonnoient point d'hypocrisie par rapport à la religion, & la seule cause qui l'empêcha de s'avancer & d'être fait Conseiller d'Etat (1), ce fut son constant attachement à M. Fouquet, dont il avoit toujours le portrait dans sa chambre..... Il auroit fallu avoir des yeux bien perçants pour démêler ses sentimens secrets parmi ses actions extérieures, par lesquelles il affectoit sans cesse de témoigner une persuasion très-sincère de son attachement à la religion romaine, & de quelques-unes desquelles vous avez été le témoin. La seule chose qui auroit pu causer quelque soupçon, mais qui n'étoit pas publique, c'est que depuis son changement, jusqu'au temps de la grande persécution, il ne fit jamais aucun effort pour pervertir ni ma mère, sa sœur, ni mon père, ni mon frère aîné, ni moi. Mon frère & moi demeurâmes deux mois avec lui à Paris, en allant étudier à Saumur, sans qu'il nous dît jamais un seul mot sur la religion. Je passai

A la suite de cette publication hors ligne, l'Académie royale de Berlin le reçut au nombre de ses membres (1715). Il étoit en relations épistolaires avec tous les savants & hommes de lettres de son temps : Bayle, La Monnoie, Des Maizeaux, Rapin-Thoyras, étoient ses correspondants les plus ordinaires. Il laissa une foule de notes qu'il destinait à enrichir divers autres ouvrages, sur les marges desquels il les inscrivait. Forney a réuni la plupart de ces notes dans un livre intitulé : *Ducatianna*. (Coutard, 1738, & Paris, 1744, 2 v. in-8.) Le savant glossateur mourut à Berlin le 25 juillet 1735, laissant tous ses biens meubles & immeubles à la Maison des Orphelins français de Berlin. (*France Protestante*, art. Le Duchat.)

(1) Dans les *Mémoires de la famille de Rapin*, il est dit au contraire que Pélisson obtint en 1660 le brevet de conseiller d'Etat, & qu'il prêta ferment en cette qualité, le 25 septembre. Ce fait est confirmé par Delort (*Hist. de la détention de Fouquet & de Pélisson*, 3 v. in-8, 1829), qui attribue cette distinction à la faveur de Fouquet. (V. Marcou, *Etude, &c.*, p. 184.)

seul avec lui une autre fois environ deux ou trois mois sans qu'il me parlât sur ce sujet. Dans le temps même de la persécution, il rendit de si grands services à notre famille par ses recommandations auprès de M. le duc de Noailles, de M. de Bafville, de l'évêque de Saint-Papoul, que nous fûmes peut-être les seuls, dans la province de Languedoc, qui, sans vouloir changer de religion, ne fûmes point persécutés & n'eûmes pas même le logement (1).....

« Lorsque j'accompagnai Milord Portland dans son ambassade de France, en 1698, je fis tout mon possible pour découvrir si le bruit qui avait couru que M. Pélisson étoit mort huguenot, avait quelque fondement; mais pour dire la vérité, je ne découvris rien de positif.

Quelques-uns me dirent qu'absolument il n'avait pas voulu communier. D'autres me dirent qu'on lui avait proposé de recevoir la communion sur-le-champ, mais qu'il l'avait refusée en disant qu'il avait accoutumé de ne pas communier sans préparation; qu'il avait pris jour avec M. de Meaux pour communier, mais qu'il fut prévenu par la mort. Cela paroît assez naturel, mais aussi, il peut avoir été inventé pour couvrir son refus. Je trouvai à Paris un de ses valets de chambre qui avait quelque emploi à la cour, mais il me parut si réservé quand je voulus lui toucher cette corde, qu'il me fit soupçonner qu'il y avait quelque chose qu'il n'étoit pas à propos de me découvrir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le curé de Versailles se plaignit au roi, même avant sa mort, & qu'immédiatement après qu'il eût expiré, le roi fit mettre le scellé dans sa maison de Versailles & de Paris, je ne fais sous quel prétexte (2). Quoi qu'il en soit, aucun de ses neveux ni nièces n'a profité d'un sou de sa succession, & j'ignore encore de quelle manière le roi dispose de ses effets. »

L'opinion de Jacques de Rapin, rapportée par son fils dans le frag-

(1) Après le dévouement que lui avait témoigné son beau-frère, on ne saurait s'étonner des efforts de Pélisson pour détourner de lui les effets de la persécution. Mais Jacques de Rapin mort, le zèle du convertisseur, délié des obligations de la reconnaissance, s'exerça, comme on l'a vu, sur sa propre sœur, tout en feignant d'intercéder pour elle, & sur son filleul, Rapin-Thoyras, en lui offrant un beau prix de sa conversion. (Le prieur de Saint-Orens d'Auch. *Lettre à Le Duchat*.)

(2) Le roi se fit apporter les papiers de Pélisson aussitôt après sa mort, & retint les minutes de ses *Instructions au Dauphin*, qu'avait rédigées Pélisson d'après les notes du roi & le plus souvent sous sa dictée. (V. Marcou, *Etude*, &c., pp. 284 & 411.) Les autres papiers de Pélisson furent distribués, ceux qui concernaient la littérature & l'histoire, à Racine & à l'abbé de Faur-Ferrières, le reste fut remis à son neveu, Rapin de La Chaudane.

ment que l'on vient de lire, emprunte aux rapports qu'il avait eus avec son beau-frère une assez grande valeur. Selon lui, Pelliffon s'était converti dans des vues purement humaines, mais il s'était converti avec autant de sincérité que pût le faire un esprit logique & pénétrant, doublé d'un cœur très-accessible aux intérêts mondains; il s'était efforcé de « trouver son compte » aux arguments & aux démonstrations de Bossuet & de son ami l'évêque de Tournay entre les mains duquel il abjura à Chartres, & il avait fini par croire à sa conversion & agir en conséquence. Un impartial exposé des faits qui ont servi de texte aux controverses qui se sont élevées entre catholiques & protestants au sujet de la mort de Pelliffon a été laissé par Charles de Rapin-Puginier dans ses *Mémoires*.

Le voici dans son entier :

« Vers la fin de 1692, M. Pelliffon tomba malade, mais il ne vouloit pas qu'on le crût bien mal, & l'abbé de Ferriet [de Faur-Ferrière] m'écrivit qu'étant allé le voir, M. Pelliffon l'avoit obligé de repartir presque sur-le-champ dans la crainte que cette visite ne fût juger qu'il étoit en fort mauvais état. Enfin, il mourut au mois de février 1693. D'abord après sa mort, il se répandit un bruit qu'il étoit mort huguenot & qu'il n'avoit voulu ni se confesser, ni communier; comme ce bruit caufoit du scandale, pour le faire cesser, on publia qu'à la vérité il n'avoit pas communiqué, mais on dit pour raison tantost que c'étoit qu'il étoit mort comme subitement avant le temps qu'il avoit pris pour cela, tantost parce qu'il s'étoit confessé il n'y avoit que fort peu de jours.

« Il parut là-dessus une lettre de M. de Meaux qui, feignant que M^{lle} de Scudery, affligée de ce qu'on disoit, luy en demandoit la vérité, luy explique ce qui s'est passé dans le sens que je viens de dire. Cependant il y a lieu de douter de la vérité de ce que ce prélat expose, car il est certain que le roi envoya vers M. Pelliffon ce même évêque de Meaux, l'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambray, & le Père de la Chaize pour luy persuader de se confesser; or, il n'est pas aisé de comprendre que si les choses étoient dans l'état qu'on disoit, le roi se fût avisé de penser à cela comme il ne l'a point fait pour plusieurs autres personnes à qui la même chose est arrivée. D'ailleurs, dès que M. Pelliffon fut mort, un de ses amis qui n'a pas voulu estre nommé, écrivit à ma mère qu'il l'avoit vu plusieurs fois pendant sa maladie, & même deux ou trois jours avant sa mort,

Qu'il l'avoit veu pleurer & sanglotter, demandant incessamment pardon à Dieu de l'égarement où il avoit esté, & il ajoutoit que non-seulement il ne s'estoit pas rendu aux sollicitations de ces trois Messieurs dont je viens de parler, mais qu'il leur avoit refusé absolument de faire ce qu'ils luy conseilloient, reprochant notamment à M. de Meaux que c'estoit luy qui l'avoit séduit en luy plaçant la religion Romaine & en lui persuadant qu'on y pouvoit faire son salut. Il y a de l'apparence que la question dans quelle religion M. Pellisson est mort, ne sera jamais décidée. Il y en a autant qui ajouteront foy à ce que je viens de dire, supposé qu'ils en soient instruits, d'autres croiront ce que les catholiques en publient.

« Pour moy, je crois estre d'autant plus autorisé à me ranger du dernier sentiment que j'ay ouy dire à mon père, qui connoissoit parfaitement M. Pellisson & qui n'avoit garde d'approuver sa conduite à cet égard, qu'il ne croyoit point qu'il eust changé de religion contre sa conscience, c'est-à-dire croyant mal faire, mais seulement de cette manière, c'est qu'il avoit examiné les religions dans l'envie de trouver son compte dans la Romaine, qui pouvoit lui estre avantageuse pour sa fortune; or, quand le cœur est une fois gagné, il ne manque jamais de donner du poids aux raisons qui favorisent son inclination & d'en ôter au contraire à celles qui y sont opposées. C'est ce qui arrive encore plus aisément lorsque l'on prend les Pères pour arbitres des controverses qui sont entre nous & les catholiques romains, comme l'a fait M. Pellisson, car il est certain que, pour un passage qui semble nous favoriser, il y en a plusieurs qui paroissent nous estre contraires, si l'on n'a l'esprit assez libre pour considérer la qualité de ces passages, dont les premiers sont des figures de langage ou des exagérations, & les autres des expressions simples qui sont fondées sur des raisonnements & qui expriment leur véritable créance. Au reste, il ne faut pas s'imaginer qu'en embrassant la religion Romaine, M. Pellisson ait adopté toutes les mesmes créances & les mesmes pratiques qui y ont la vogue, surtout parmy le peuple. Il lui a suffi de croire qu'on pouvoit faire son salut dans cette communion dont les principaux dogmes pouvoient estre crus, & surtout qu'on y pouvoit adhérer, & que le schisme estoit un des plus grands maux qu'il pût y avoir dans l'Eglise, ce qu'on trouve appuyé par une infinité de passages de saint Augustin parlant contre les Donatistes, ce qui estoit pourtant un cas tout différent du nostre. Je suis aussy persuadé que c'estoit aussy la religion de M. de Meaux (1). »

(1) Le *Bulletin du Protestantisme* a publié dans son XIII^e vol, p. 97, un très-curieux factum (*Motifs de la conversion de Pierre Frotté, chanoine, curé de Souilly au diocèse de Meaux, 1690*),

Nous avons réuni les principales pièces d'un procès que nous ne prétendons pas juger, même avec le secours des faits nouveaux qu'une chronique de famille nous a révélés. D'un côté, l'abjuration de Pélisson après sept années d'études & de réflexions, sa liaison avec Bossuet, avec Fénelon, avec le roi qui l'admettait dans son intimité, ses efforts pour obtenir des conversions par toutes autres voies que celles de la violence, les procurant à l'Eglise tantôt à prix d'argent, tantôt par des moyens de controverse sérieuse & convaincue, les témoignages de ces illustres amitiés qui ont affirmé la sincérité des croyances de Pélisson, l'opinion même des membres de sa famille qui, tout peiné qu'ils pouvaient être de son changement de religion, ne croient point qu'il eût changé contre sa conscience; de l'autre côté, la réserve que font ces derniers sur les motifs inavoués de son apostasie, la précipitation avec laquelle Pélisson, malade, renvoie l'abbé de Ferrières; son refus de se confesser, le soin que prend le roi de lui envoyer l'abbé de Fénelon, l'évêque de Meaux, & le Père de La Chaize pour lui persuader de se confesser, comme s'il était nécessaire de lui rappeler un acte si élémentaire pour un bon catholique qui se voit près de sa fin, ce cri d'alarme, « si fort blâmé par la Cour », du curé de Versailles, si mal reçu par le mourant, qu'il s'écrie en sortant, devant tous ceux qui veulent l'entendre : « M. Pélisson est mort huguenot ! » Et cette unanimité de la voix populaire, & ces quatrains qui courent Versailles & Paris sur le convertisseur relaps & sur sa mort ambiguë, & cette feinte de Bossuet, qui, pour mettre fin à tout ce scandale causé par la mort de son ami, fait publier une lettre (1) qu'il aurait

où le grand Bossuet est jugé par un prêtre catholique d'une manière trop violente pour être acceptée sans réserves; mais ce réquisitoire, tout passionné qu'il est, ouvre de trop singuliers aperçus sur la prélature du grand siècle & sur les sentiments intimes de Bossuet, en matière de religion & de pratique religieuse, pour ne pas le rapprocher de l'appréciation incidente du même personnage que fait ici l'auteur des *Mémoires de la famille de Rapin*.

(1) A défaut de la lettre de Bossuet à M^{lle} de Scudéry, dont nous n'avons pas le texte sous les yeux, en voici une du même prélat écrite à une autre amie de Pélisson, dans un but analogue :

« dernier jour, au profit de son ambition, une comédie de foi & de
 « piété, usé de travail sa santé & avancé sa fin? Sa conscience, morte
 « pendant vingt ans, renaît quand il meurt? Quel fragile échafaudage!
 « Bayle ne se donne pas toute cette peine pour revendiquer les der-
 « nières heures d'un homme qui aurait menti pendant vingt ans. Il faut
 « avec lui laisser tomber cette question, qui n'intéresse ni les catholiques
 « ni les protestants : lesquels, si elle était douteuse, tiendraient à hon-
 « neur de conserver dans leurs rangs un comédien? Pélisson était un
 « homme loyal; il est mort le 7 février dans la religion dont le 5 février
 « il entretenait Bossuet (1). »

On pourrait demander à l'auteur de ces lignes si, rejetant la profes-
 sion extérieure d'une religion qu'il avait embrassée avec conviction,
 servie avec zèle, mais dont, à la dernière heure, prêt à paraître devant
 Celui qui juge les plus secrets mobiles de nos actions, il aurait pu recon-
 naître les erreurs & déplorer les entraînements, Pélisson n'aurait pas
 montré plus de « loyauté » qu'à persister dans des pratiques qu'eût con-
 damnées la voix réveillée de sa conscience? Mais ce retour de Pélisson
 à la foi de son enfance est loin d'être prouvé : la seule chose certaine
 au milieu de ces contradictions, c'est que jusqu'à ce moment suprême
 & obscur où il sentit la vie lui échapper, Pélisson fut conséquent avec
 lui-même & de bonne foi catholique.

Cependant si cette conversion « *in extremis* » venait à être prouvée,
 elle aurait sa valeur & son importance. L'historien de l'Académie, l'au-
 teur des défenses de Fouquet, était un homme sujet à l'erreur; son
 caractère offre des contrastes inexplicables; mais il ne faut pas oublier
 que ce qu'on connaît de son génie & de son cœur assigne à Pélisson
 une place élevée parmi les belles intelligences du grand siècle. Sus-
 ceptible de nobles élans, d'un dévouement aveugle peut-être, mais

(1) Marcou. *Etude de Pélisson*, &c., p. 408.

sans bornes dans son désintéressement, cette âme d'élite avait, après tout, assez de valeur pour que la recherche du mystérieux problème de ses dernières aspirations vers Dieu & la vérité éternelle, offre, aujourd'hui comme alors, un attachant intérêt. Si l'histoire impose la recherche persévérante de la vérité sur les faits comme sur les hommes qu'elle revendique comme siens, il n'est pas permis d'oublier que si la vérité veut & doit être cherchée, elle ne doit pas être forcée; il faut se résigner à ne la connaître que par morceaux, selon l'expression de Fénelon, & dans le cas qui nous occupe, sans flétrir la mémoire de Pélisson d'un reproche immérité d'hypocrisie, dans le doute équitable où nous devons rester, il nous est permis de souhaiter, qu'éclairé à ses derniers moments par la grâce de Dieu, Pélisson se soit repenti de son apostasie, &, par un tardif, mais sincère retour à la foi de ses pères, ait confié son âme à la miséricorde de Dieu, détestant ses erreurs, implorant son pardon.

Rapin-Thoyras écrit que « ses neveux & nièces n'ont pas touché un sou de sa succession. » Pélisson, en effet, ne laissa que des dettes, comme l'affirme d'une manière positive l'auteur des *Mémoires sur la famille de Rapin*; & cependant il avait, tant en bénéfices qu'en pensions, immeubles ou jouissances, près de vingt-cinq mille livres de rente. Mais ce fut l'honneur de Pélisson que de mourir insolvable; il avait autrefois souscrit, en faveur de Fouquet & pour aider à sa délivrance, de nombreux billets; un ordre du roi l'avait protégé pendant sa vie contre les exigences de ses créanciers, mais après lui l'hypothèque qu'ils avaient sur ses biens les absorba presque en entier (1).

C'est sur ce trait, qui atteste une fois de plus le dévouement du secrétaire de Fouquet pour son maître, qu'il convient de fermer cette longue parenthèse ouverte sur les derniers moments d'une vie pleine de contrastes, dont l'étude offre un singulier intérêt.

(1) Marcou. *Etude*, &c., p. 263, citant le *Bulletin du Protestantisme*, t. vi, p. 76.

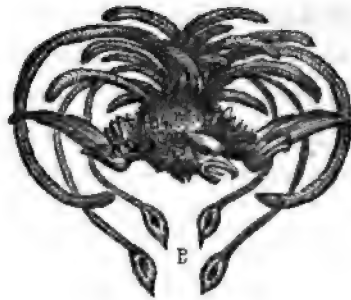
Nous avons laissé le filleul de Pélisson dans la petite ville de King-fale, en Irlande, où il tenait garnison. C'est là qu'il reçut la lettre de son frère Salomon, qui suivit la nouvelle de la mort de son oncle, & probablement aussi l'ordre de rappel qui arrêta l'effort de sa carrière militaire & eut une si grande influence sur la seconde période de sa vie. Cet ordre, bref & impératif, lui enjoignait de se rendre en Angleterre auprès du roi, dans le plus court délai. Il n'y avait pas à reculer, & le jeune capitaine, se perdant dans les conjectures les plus invraisemblables, ne comprenait rien à ce rappel imprévu, dont il ne pouvait deviner les motifs. Grande fut sa surprise quand une lettre de M. de Belcastel, alors brigadier-général au service d'Angleterre, mit le terme le plus inattendu à ses incertitudes. Le roi le rappelait à Londres pour qu'il eût à remplir les fonctions de gouverneur auprès du fils de lord Bentinck, comte de Portland.

Rapin quitta l'Irlande sur la fin de 1693, non sans regrets, car il prévoyait que la volonté du souverain serait plus forte que ses répugnances personnelles pour des fonctions d'ailleurs honorables, mais qui devaient forcément entraver sa carrière militaire. Les difficultés, les périls de la triple campagne qu'il venait de faire, loin de le rebuter, avaient affermi sa vocation par le sentiment d'un devoir fidèlement accepté & glorieusement rempli; il aimait ses compagnons d'armes, réfugiés comme lui, si nombreux dans l'armée anglaise; il pouvait aspirer aux distinctions que quelques-uns d'entre eux avaient su mériter par leur valeur & par leur courage, & maintenant, en présence d'un ordre royal qui n'admettait aucune hésitation, il lui fallait rompre à la fois avec son passé qui était le garant de son avenir, avec le présent qui suffisait à ses goûts, & déception plus grande, avec l'avenir qui suffisait à ses rêves.

Mais le jeune officier savait que l'obéissance & l'abnégation sont les premières vertus du soldat; il partit donc, & l'accueil bienveillant qu'il reçut du roi Guillaume adoucit quelque peu l'amertume de ses regrets.

Le comte de Portland jouissait alors de la plus haute faveur auprès du

faire que de proposer au roi le jeune capitaine, comme l'un des hommes les plus propres à diriger, selon ses vues, l'éducation du futur duc de Portland. Rapin n'était point un inconnu pour le roi d'Angleterre. On a vu déjà les circonstances délicates où, justifiant son chef, Rapin s'était fait avantageusement connaître du prince pour lequel il avait vaillamment combattu à la Boyne & versé son sang à Limerick. Le roi céda sans peine aux suggestions de Ruvigny, & le rappel de Rapin fut décidé. Peu de jours après avoir été présenté au roi, qui lui fit entendre que son obéissance à ses ordres & la déférence à ses desirs ne demeureraient pas sans récompense, Rapin-Thoyras commença ses fonctions auprès de son élève.





CHAPITRE VII

Rapin-Thoyras gouverneur du fils du comte de Portland. — Importance politique du salon de ce seigneur. — Voyages de Rapin & de son élève dans diverses contrées de l'Europe. — Ambassade du comte de Portland en France, en 1698. — Lettre du maréchal de Villeroy à Rapin-Thoyras. — Profits intellectuels que retira Rapin de ses fonctions auprès de son élève, plus tard duc de Portland & gouverneur de la Jamaïque. — Mariage de Rapin-Thoyras. — Caractère de Marie-Anne Testart. — Difficultés pécuniaires. — La Féauté. — Correspondance de Rapin avec les membres de cette académie lors de sa retraite à Wesel. — Relations littéraires de Rapin-Thoyras avec Jean Rou. — Caractère & érudition de ce dernier auteur. — Discussion entre Rou & Rapin sur le 174^e sonnet de Pétrarque. — Traduction en vers de Rapin. — Appréciation de l'Histoire d'Angleterre, par Jean Rou.



ENRI Bentinck, lord Woodstock, était un aimable enfant de douze à quinze ans, d'une santé un peu frêle, d'une intelligence ouverte sans être très-vive, doué de plus de cœur que d'imagination, objet de la tendre sollicitude de son père, qui ne se décida pas sans quelque peine à se rendre aux désirs du roi & à confier à des mains étrangères le soin de former pour la haute position que l'avenir lui réservait, l'héritier de ses titres & de ses biens. Mais Rapin-Thoyras ne tarda pas à se faire aimer de son élève, & les façons d'abord froides & hautaines du comte de Portland devinrent bientôt courtoises & polies envers le gentilhomme protestant, dont le tact & la réserve furent commander l'estime & la sympathie du comte dans leurs rapports journaliers. La résidence du noble lord était le rendez-vous des seigneurs de la nouvelle cour, la

plupart de ses amis appartenait au parti des Whigs, d'autres tenaient pour les Tories, de là des divergences d'opinions qui s'affirmaient énergiquement & qui faisaient de l'hôtel de Portland une tribune où se discutaient les affaires de l'Etat avant d'être officiellement traitées dans les Chambres constitutionnelles. Cette passion contenue, cette ardeur patriotique que le peuple anglais apporte dans la discussion de ses droits & de ses intérêts politiques, des actes de son gouvernement, avait aussi gagné les seigneurs hollandais qui avaient suivi la fortune de la maison d'Orange. Les discussions étaient générales, passionnées quelquefois, & des lumières inattendues jaillissaient du choc d'éléments si divers. La liberté de tout dire, de tout écrire, plus grande sous ce règne qu'elle ne le fut jamais, sur cette terre classique de la liberté responsable de ses actes, donnait à ces conversations une indépendance qui en multipliait la valeur. Rapin-Thoyras, modestement retiré dans un angle du salon, ne prenant qu'une part discrète à ces mêlées de l'esprit, où descendaient dans l'arène les plus grands noms de l'Angleterre, écoutait avec toute son intelligence, & voyait se faire, presque sous ses yeux, l'histoire politique du pays dont il devait trente ans plus tard écrire les annales. Quelquefois même, par le sérieux de son caractère mûri par l'épreuve plus que par les années, par son mérite, dont la modestie n'excluait pas toujours les preuves, il avait su forcer la considération de quelques-uns de ces hommes d'Etat grands seigneurs, & leurs façons hautaines ménageaient le précepteur français plus encore à cause de sa valeur personnelle que de sa naissance. On verra plus tard, à propos d'une dissertation célèbre, quel parti il fut tiré de ces conversations, auxquelles il se mêlait rarement, mais qui jetèrent dans son esprit réfléchi de profondes racines.

Il avait appris dans les camps les éléments de la langue de sa patrie d'adoption ; dans les réunions politiques de l'hôtel de Portland, il se perfectionna dans cette étude, préparation indispensable aux travaux qu'il accomplit plus tard, lorsqu'il mit à profit les documents de tout genre qu'il avait recueillis sur les mœurs, les usages, les coutumes & l'histoire

tant locale que générale de l'Angleterre. Une aptitude remarquable pour les langues ; — il parlait l'anglais, l'italien, l'espagnol & avait « quelque » teinture des langues germaniques ; » — une mémoire exercée & fidèle autant que consciencieuse, c'est-à-dire défiante d'elle-même, une ardeur & une persévérance dans l'application, qui lui permettait de saisir & de s'approprier l'essence d'un volumineux in-folio, avec la même facilité que celle d'une conversation ou d'un discours, tels étaient les éléments de succès dont il disposait dès cette époque de sa vie, où les attraites de l'étude commençaient à balancer dans son esprit les enthousiasmes de la guerre.

Rapin-Thoyras passa plusieurs années auprès de son élève. Suivant l'usage du pays, qui est une conséquence de la position géographique de l'Angleterre, — usage restreint autrefois aux grandes familles, mais général aujourd'hui dans presque toutes les classes de la société anglaise, grâce à la facilité des communications, — Rapin voyagea, avec son élève, sur le continent. « *A continental journey* » est le complément indispensable de toute éducation anglaise, & le contact des étrangers, le spectacle & l'observation des différences des mœurs & des usages, les idées générales qui naissent d'une appréciation semblable lorsqu'elle est bien dirigée, les difficultés matérielles même, qui ajoutent parfois au voyage une faveur de plus, sont un puissant contre-poids à l'étroitesse de vues, à l'égoïsme borné qui sont la conséquence de la position exceptionnelle où les faveurs de la fortune placent quelques élus. Cette facilité de déplacement qui n'exclut pas un patriotisme tenace, est tellement dans les mœurs de la nation anglaise, que l'un de ses pasteurs les plus distingués, le pieux & savant évêque Leighton, en faisait comme une condition du perfectionnement moral (1). Ce chrétien éminent ne crai-

(1) *Notice biographique* sur Leighton, archevêque de Glasgow, p. 21, précédant la traduction de la *Vie chrétienne*, de cet auteur, par M. L. Bonnet. Paris, Delay, 1844, in-12.

gnait pas de ranger l'obligation de voyager parmi les devoirs de l'homme envers lui-même, & ce devoir de la fréquentation chrétienne de ses semblables, il le pratiquait pour son compte & avec grand profit pour son âme, toutes les fois qu'il le pouvait, selon le précepte qu'un poète avait formulé le premier dans ce vers célèbre :

Homo sum, & nihil hominem à me alienum puto.

Lord Woodstock & son gouverneur voyagèrent donc plusieurs années en Europe : en Hollande, en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie. Ne négligeant aucune occasion de s'instruire en l'instruisant lui-même, Rapin enseignait à son élève les langues des pays qu'ils parcouraient ensemble, lui rendait familiers les auteurs grecs & latins qu'il lisait lui-même avec prédilection, l'initiait aux difficultés des mathématiques, étudiait avec lui les destinées des peuples & des rois, & cherchant à faire pénétrer dans l'âme confiée à ses soins les fermes croyances & les pieux sentiments qui remplissaient la sienne, il lui montrait l'action toujours présente de Dieu sur les manifestations de la liberté humaine, & la justice divine s'accomplissant dans le monde à travers le bouleversement des empires.

En 1698, le comte de Portland fut choisi par son souverain pour le représenter auprès de la Cour de France dans les négociations qui précédèrent l'ouverture de la succession d'Espagne. Le continuateur de Rapin-Thoyras fait de ce seigneur un portrait qui emprunte son intérêt aux longues relations qu'eut le comte avec le futur auteur de l'*Histoire d'Angleterre*. Après avoir rappelé le dévouement de William Bentinck, les services qu'il avait rendus au prince d'Orange & à sa dynastie, après avoir énuméré les titres qui en furent la récompense : pair d'Angleterre, baron de Cirencester, vicomte Woodstock, comte de Portland, chevalier de la Jarretière, membre du Conseil privé, premier gentilhomme de la Chambre & général de la cavalerie, il passe au titulaire de tant d'honneurs &

de distinctions. « Bien fait, d'une belle physionomie, parlant françois,
 « Comme s'il fût né en France, versé dans les affaires, fidèle & affecté
 « donné au roi, généreux & incorruptible, estimable d'ailleurs par
 « tout ce qui fait un honnête homme, bon mari, bon père, bon maître,
 « il ne sembloit pas qu'on pût déferer la charge d'ambassadeur en France
 « à personne qui réunît tant de belles qualitez. Mais ce ne fut point là
 « uniquement ce qui le fit préférer. Les François qui avoient négocié
 « avec lui, ne sachant pas que son procédé avec eux, flexible & accommodant,
 « étoit un effet de sa prudence, l'avoient donné à Louis XIV
 « pour un seigneur qui avoit le cœur françois. Voilà en partie ce qui
 « détermina Guillaume à lui donner en France la qualité de Ministre.
 « Il jugea que la Cour s'ouvreroit plus avec le comte qu'avec tout autre
 « & qu'elle achèveroit de lui découvrir sans réserve le fond de ses
 « intentions. »

Suit une pompeuse description de l'entrée quasi-royale du comte de Portland à Paris. Un écuyer, douze pages, cinquante-six valets de pied, vingt-cinq chevaux de main, six carrosses dont quatre étaient à huit chevaux & deux à six, composaient ce brillant cortège. Les pages avaient des vestes de damas cramoisi & or, des plumets blancs à leurs toques de velours, & la livrée de sa maison était d'un drap couleur d'azur, galonné d'or & d'argent.

Le roi de France reçut l'ambassadeur dans la chambre du lit & jusque dans la balustrade, honneur du plus haut prix dans ce siècle de l'étiquette; les trois princes du sang, ses petits-fils, étaient à ses côtés, ainsi que le comte de Toulouse, le duc d'Aumont & le maréchal de Noailles.

Les princes & les grands du royaume ne voulurent pas être en reste avec la somptuosité de l'ambassadeur d'Angleterre. D'ailleurs, les ordres du roi concouraient avec leur orgueil pour assurer au comte de Portland une réception sans égale. Le duc d'Orléans le mène dans son carrosse & le « régale splendidement » à Saint-Cloud. Le roi se promène avec lui dans le jardin de Versailles & l'entretient familièrement. On lui montre

les grands appartements de ce palais, alors dans tout l'éclat de leur splendeur, décorés par Lebrun des victoires remportées par les généraux de Louis XIV pour la plus grande gloire de leur roi. Ce fut pendant cette visite que le célèbre Mathieu Prior, secrétaire de l'ambassade, auquel on demandait si les palais du roi d'Angleterre étaient aussi glorieusement ornés, fit cette réponse plus mordante que ne le voulait la prudence : « Non, dit-il, il y a partout des monuments des grands « exploits de mon maître, excepté chez lui. »

Rapin-Thoyras avait accompagné son élève & se trouvait mêlé aux Cavendish, aux Hastings, aux Stanhope, à cette escorte brillante de grands seigneurs & de diplomates qui servaient d'auréole au brillant ambassadeur.

Lord Woodstock, malgré son jeune âge, faillit jouer un rôle politique; l'exilé de Saint-Germain avait cherché à se concilier les seigneurs anglais de la suite de Bentinck, & très-instruit par son père, le prince de Galles, à une revue où ils se trouvaient ensemble, s'efforça de lier conversation avec le jeune Woodstock ; mais le prudent gouverneur y mit bon ordre, & la conversation entre les deux jeunes gens se borna à l'échange de simples formules de politesse : lord Portland & ceux de sa suite évitèrent constamment, malgré les avances de Jacques II, de se trouver en particulier avec ce prince.

Il eût été intéressant de recueillir quelques détails de plus sur ce séjour de Rapin-Thoyras dans sa patrie, alors déchirée par la persécution la plus violente & la plus impolitique. C'était l'année où un intendant de la Saintonge écrivait que sa province avait perdu cent mille religieux. « Le Languedoc en avait perdu quarante à cinquante mille avant « la guerre des Camisards, la Guyenne au moins autant (1). » C'était l'époque où les manufactures se fermaient par centaines, où dans l'es-

(1) De Félice, *Histoire des Protestants de France*, p. 427, édit. de 1856.

pace de trois ans, cinquante mille familles sortirent du royaume, près de huit cent mille personnes, suivant l'estimation d'Antoine Court.

Rapin-Thoyras avait des parents, des amis, parmi ces réfugiés : dispersés, disséminés, poursuivis, il ne devait plus les revoir, pas plus que les ormes de Puginier, témoins des jeux de son enfance, pas plus que ce foyer désert où son père était mort, d'où sa mère avait fui. N'eut-il pas le désir, ou plutôt lui fut-il possible de quitter quelques jours son élève & d'accomplir un rapide voyage vers les bords de la Garonne ? Les souvenirs de famille sont muets sur ce point : protégé par le drapeau anglais à Versailles, peut-être eût-il été saisi & jeté en prison comme tant d'autres, revenus furtivement pour revoir le foyer paternel, & qui n'y trouvèrent que la désolation & le deuil, puis la prison, la mort ou l'exil. Il a dû, le cœur ferré, passer à travers la France, &, refoulant dans son âme le sentiment qui l'oppressait, chercher en vain l'oubli de sa patrie dans l'accomplissement de sérieux devoirs.

Rappelé en Angleterre, le comte de Portland quitta la Cour de Versailles sans avoir obtenu aucune satisfaction ni contre le roi Jacques, ni pour les réformés de France, ni pour la succession d'Espagne. On lui avait fait force compliments, on lui avait prodigué à Versailles les honneurs & les distinctions, mais à Londres on trouva avec raison que ces satisfactions puériles étaient payées trop cher par quatre-vingt mille livres sterling qu'avait coûté cette ambassade, la plus honorée & la plus stérile qu'ait jamais envoyée l'Angleterre à la France.

Entre tous les voyages que Rapin-Thoyras fit avec son élève, celui d'Italie fut pour lui l'occasion des plus vives jouissances. Les relations du comte de Portland, sa position à la cour d'Angleterre, lui avaient permis de procurer à son fils l'accueil le plus empressé dans les principales cours de l'Europe. A Rome, à Naples, à Florence, le jeune seigneur se trouva en relations avec les personnages les plus haut placés, & son gouverneur l'accompagnant toujours, profita plus que lui de ces rapports passagers. Ils ne cessèrent pas tous avec le départ des voyageurs, car, au dire de

Jean Rou, Rapin-Thoyras laissa dans tous les lieux où il avait passé
 « une estime généralement répandue de sa politesse, de son bon goût,
 « de ses lumières en un mot, & de son esprit. »

C'est ainsi qu'ils rencontrèrent en Tyrol le brillant maréchal de Villeroi, qui venait d'être fait prisonnier de guerre à Crémone (1702). Sa captivité, que bien des égards adoucissaient d'ailleurs, ne l'empêcha pas de recevoir, avec sa courtoisie accoutumée, le jeune lord & son gouverneur, qu'il avait connus l'un & l'autre à Versailles lors de l'ambassade du comte de Portland. Il donna à Rapin une lettre pour le cardinal d'Estrées, alors à Venise, & leurs rapports ne s'arrêtèrent pas là, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, datée de Versailles le 28 janvier 1703 (1) :

« A M. Thoyras-Rapin,

« Ce mot n'est, Monsieur, que pour vous accuser la réception de votre lettre du 12 de ce mois & vous assurer que je vais m'employer de mon mieux pour procurer l'échange du sieur Paul (2), votre parent, que vous me recommandés. Je souhoite être en état de vous pouvoir mander quelque chose de précis sur cela; soyez persuadé que l'on n'oublie jamais un homme comme vous, & qu'en cette occasion comme en toutes celles qui pourront se présenter, vous reconnoîtrez que je suis bien sincèrement, Monsieur, & plus qu'homme du monde, tout à vous.

« VILLEROY. »

Les savants & les artistes, les bibliothèques & les musées, les églises & les nécropoles, eurent, aussi bien que les grands seigneurs & les

(1) Archives de M. J. de Dompierre de Jonquières, à Copenhague.

(2) La famille Paul ou de Paul est originaire de Toulouse. En 1575, un de ses membres, ancien conseiller au présidial, faisait partie de la Chambre de justice instituée à Castres par le vicomte de Paulin. Il fut depuis juge à Puylaurens. Louis de Paul, contrôleur général des rentes de Languedoc, présenta au baptême en 1670, à Charenton, la fille de Jean-François de Paul, sieur de Sardan, & de Marguerite Du Bourg de la Houffaye. Il est probable que ce parent de Rapin-Thoyras (allié aux Du Bourg par les Pélisson) était un fils des deux personnages que nous venons de citer. (*France protestante*, art. Paul.)

palais, la visite de Rapin-Thoyras & de son élève. L'esprit curieux, le goût éclairé de son gouverneur furent disposer ce jeune homme à dépenser avec intelligence les sommes considérables que le comte de Portland avait affectées à son voyage sur le continent. Ce fut à l'instigation de Rapin qu'il fit faire en Italie, par des dessinateurs habiles, des copies des médailles les plus rares & les plus précieuses au point de vue historique, & qu'il commença ces collections d'objets d'art parmi lesquelles devait figurer un jour le *vase Portland*, l'un des produits les plus exquis de l'art céramique chez les Romains (1).

Pendant treize ans, Rapin prodigua ses soins au futur duc de Portland, mettant dans cette tâche délicate tout le zèle & toute l'intelligence dont il était capable. Il fut conserver avec un tact parfait sa dignité dans cette position ambiguë où l'on pénètre forcément dans l'intimité d'une famille sans lui appartenir, & il cessa ses fonctions avec la conscience de les avoir bien remplies.

Quelques années après sa séparation d'avec son précepteur, en 1716, le jeune lord fut créé duc de Portland. Peu après, il se maria selon son rang, fut nommé gouverneur de la Jamaïque où il alla s'établir; mais il

(1) Découvert au xvi^e siècle dans un sarcophage à Monte del Grano, sur la route de Rome à Frascati, ce vase célèbre, connu d'abord sous le nom de vase Barberini, du nom de ses premiers possesseurs, était, à la fin du siècle dernier, entre les mains de sir William Hamilton, chargé d'affaires d'Angleterre à Naples. Celui-ci le vendit à la duchesse de Portland, vers 1795; en 1810, le duc de Portland le donna au British Muséum, dont il fait aujourd'hui l'un des principaux ornements sous le nom de vase Portland. D'une forme très-élégante, ce vase, d'un émail bleu foncé, présente des figurines travaillées dans un émail blanc dont les ombres sont données par le dessous, d'un relief si bas que le galbe du vase n'en est pas altéré. Les contours, très-finement accusés par des alternatives de dépression & d'élévation presque imperceptibles, sont d'une extrême élégance. Selon le savant Winkelmann, ces figurines représentent les noces de Thétys & de Pélée. Cet objet d'art serait contemporain de Septime Sévère; d'autres lui attribuent la date du premier siècle. Mis en pièces, il y a quelques années, par un accident, il fut artistement réparé & remis en son premier état. (Waagen, *Art treasures in great Britain*, Londres, 1854, 3 v. in-8°, t. 1, p. 81. — Voir aussi Maryatt, *History of Porcelain*.)

succomba bientôt au climat meurtrier de cette île, laissant un fils, dont les descendants siègent aujourd'hui parmi les pairs d'Angleterre.

Si l'élève de Rapin-Thoyras n'a pas marqué davantage dans l'histoire, si les germes d'instruction & de talents divers qu'il avait reçus n'ont pas produit tous les fruits que l'on pouvait en attendre, sa fin prématurée en a sans doute été la cause, car on a pu apprécier, dans les lignes qui précèdent, les soins attentifs & intelligents dont l'avait entouré son illustre gouverneur.

Etant encore auprès de lord Woodstock, Rapin avait épousé à La Haye, en 1699, une jeune femme appartenant à une famille considérable de Saint-Quentin, réfugiée en Hollande, où quelques-uns de ses membres avaient rempli d'honorables charges de magistrature. Il fut assez heureux « pour trouver à tous égards une aide semblable à « lui, jeune, belle, riche, & surtout vertueuse... & de l'humeur du « monde la plus complaisante & la plus douce. » Telle était Marie-Anne Testart, & le naïf éloge de Jean Rou, que l'on vient de lire, ne fut point au-dessous de la vérité. Epouse tendre & fidèle, mère dévouée, aïeule chérie & respectée durant sa longue carrière & son long veuvage de vingt-cinq années, M^{me} de Rapin se montra la digne compagne de l'homme illustre qui l'avait choisie, & conserva avec une religion touchante le deuil d'un époux bien-aimé.

A peine marié, Rapin-Thoyras dut quitter sa jeune femme pour suivre son élève dans les voyages que lord Portland lui fit entreprendre. La médiocrité de sa fortune, aussi bien que le désir de répondre à la confiance dont le roi l'avait honoré, lui faisait une loi de continuer auprès de ce jeune seigneur ces fonctions assujétissantes, rendues plus pénibles encore par les continuelles séparations d'avec les siens qu'elle entraînait. Malgré la générosité avec laquelle il fut indemnisé de ses peines par le père de son élève, Rapin ne recueillit guère d'autres fruits de sa déférence aux ordres du roi, que les avantages purement intellectuels que lui procurèrent ces longues années employées à l'éducation du

jeune lord. Son jugement se forma, ses idées se formulèrent plus nettes & plus précises, sa foi s'affermir par la réflexion & par l'étude des Livres saints, son instruction s'étendit & se développa, le cercle de ses relations s'agrandit; mais il se retrouva, au commencement de 1707, sans autres ressources que la modeste fortune de sa femme & la faible portion de l'héritage paternel qui lui était échue. Encore était-elle *in partibus infidelium*, cette terre de Thoyras dont il portait le nom, & il n'avait même plus la modique pension de cent livres sterling dont le roi Guillaume avait récompensé sa déférence à ses ordres, « en attendant, disaient les termes du brevet, qu'il l'eût pourvu de quelque chose de meilleur. »

Les Archives de La Haye contiennent certaine supplique (1), qui

(1) Nous devons la communication de l'original de cette pièce à l'obligeance bien connue de M. Backuyfen Van den Brinck, archiviste en chef des Pays-Bas. Une première demande avait été adressée par Rapin aux Etats généraux, en septembre 1703; à la date du 19 de ce mois, on lit sur le registre des Rapports aux Etats généraux (en hollandais) : « A été lue la requête de Paul Rapin, demandant à Sa Majesté de la Grande-Bretagne de le favoriser d'une pension de 1,100 florins, » & sur le registre de 1704, à propos de la seconde demande : « Ladite supplique a été lue le 1^{er} avril 1704. » Voici le texte de cette dernière pièce en marge de laquelle sont écrits ces mots :

« *Requête de Paul Rapin pour une pension sur les domaines du feu Roy, le 6^e feb. 1704.* »

« A Leurs Hautes Puissances les Etats généraux des Provinces-Unies.

« Paul Rapin représente très-humblement à Vos Hautes Puissances que, dans le commencement du mois de septembre passé, il présenta une très-humble requête à VV. HH. PP. tendant à ce qu'il leur pleust d'ordonner au Trésorier des domaines du feu Roy de payer au suppliant les arrérages d'une pension de onze cent livres par an, à luy accordée par Sa Majesté de glorieuse mémoire, sur laquelle requête VV. HH. PP. ordonnèrent qu'elle feroit communiquée aux commissaires chargés par VV. HH. PP. de l'administration des biens du Roy pour en avoir leur avis, ce qui ayant été exécuté & lesdits commissaires ayant délivré leur opinion à VV. HH. PP., le suppliant, espérant que VV. HH. PP. sont suffisamment éclaircies de son droit, prend la liberté de réitérer sa très-humble requête & les supplie de considérer :

« 1^o Que l'acte que Sa Majesté a donné au suppliant est une de ces donations que les jurisconsultes appellent *inter vivos*, qui sont d'une plus grande force qu'un Testament, puisqu'elles ne peuvent estre révoquées par le donateur ;

« 2^o Que toutes les raisons qu'on pourroit alléguer contre la donation faite par Sa Majesté au suppliant, retombent avec plus de force contre le Testament, & qu'ainsi ce feroit fournir des armes à ceux qui voudroient disputer la valeur du Testament du feu Roy, puisqu'on ne peut dire

tout en reflétant les études du juriconsulte, témoigne tristement de la pénurie de son auteur & de l'oubli des princes dont il avait autrefois contribué à établir le trône & à affermir la puissance.

- autre chose, sinon que Sa Majesté n'a pas pu donner la susdite pension au suppliant ou qu'elle ne l'a pas voulu.
- On ne sauroit dire le dernier, puisque l'acte que le suppliant produit marque le contraire
- évidemment, & si on dit qu'elle n'a pas pu, toutes les raisons qu'on pourra dire pour le prouver
- feront encore plus fortes contre le Testament que contre la donation que Sa Majesté a accordée
- au suppliant ;
- 3° Que la clause que Sa Majesté a adjoutée à la donation qu'elle a faite au suppliant par laquelle elle accorde à Paul Rapin une pension annuelle de onze cent livres pour sa vie durant,
- ou jusqu'à ce qu'elle l'ait pourvu d'un employ d'un plus grand revenu, fait voir évidemment
- que ce n'estoit pas tant une grâce que Sa Majesté faisoit au suppliant qu'une justice qu'elle luy
- rendoit, dont même Sa Majesté n'estoit pas entièrement satisfaitte puisqu'elle n'accordoit cette
- pension au suppliant que pour l'indemniser en attendant l'occasion de le pouvoir mieux faire
- par un employ d'un plus grand revenu ;
- 4° Que par cette clause Sa Majesté s'estant engagée de ne pas ôter cette pension au suppliant
- qu'après l'avoir pourvu d'un employ d'un plus grand revenu, VV. HH. PP., en accordant au
- suppliant les arrérages qui luy font deus depuis deux ans, ne font aucun tort aux héritiers ni
- autres prétendants à l'héritage de Sa Majesté, puisqu'elles n'establisent pas un nouveau droit
- en faveur du suppliant, mais seulement le continuent dans un droit dont il est en possession & dont
- il a joui quelque temps : car c'est une maxime de tous les temps & de tous les pays du monde
- que celui qui est en possession y doit continuer jusqu'à ce qu'elle luy ait esté ôtée par les voyes
- ordinaires de la justice ;
- 5° Le suppliant laisse à la sagesse conformede de VV. HH. PP., avec tout le respect & la sou-
- mission qui leur sont deues, à examiner si la qualité d'Exécuteurs testamentaires leur donne le
- droit d'arrester toute possession, même après une si longue attente, & de considérer l'extrême
- différence qu'il y a entre establiir un nouveau droit ou continuer le suppliant dans celui dont
- il jouissoit actuellement lorsque VV. HH. PP. ont bien voulu se charger de l'exécution du
- Testament de Sa Majesté.
- 6° Mais pour couper court à toutes les objections qu'on pourroit faire contre la très-humble
- requeste du suppliant, il offre de donner une caution suffisante pour la restitution desdits arré-
- rages s'il arrive qu'il soit condamné par la justice à les restituer ; moyennant laquelle caution,
- VV. HH. PP., ni les Commissaires administrateurs des biens du feu Roy, ni les héritiers, ni pas
- un de ceux qui peuvent avoir des prétentions, ne recevra aucun préjudice, & le suppliant pourra
- en attendant jouir de ladite pension qui luy est nécessaire pour l'entretien de sa famille, & en
- attendant cette justice de VV. HH. PP., il priera Dieu qu'il veuille donner sa bénédiction à la
- justice de leurs armes & la continuer à tout cet Estat aussi bien qu'à Vos Hautes Puissances.

• Le 5^e février 1704.

• P. THOYRAS-RAPIN. •

Malgré les justes considérants de cette requête, elle ne fut point accueillie par les exécuteurs testamentaires de Guillaume; on paya le postulant de belles paroles, on parla de pourvoir Rapin « de quelque chose de meilleur; » mais ce « quelque chose » se réduisit à une maigre charge dont il se défit bientôt en en tirant un mince profit, & il dut chercher ailleurs que dans la reconnaissance des héritiers du prince le prix des services qu'il avait rendus à sa dynastie.

Rapin avait déjà quatre enfants, & le séjour de La Haye devenant trop onéreux, il fut s'établir avec toute sa famille, au commencement de mai 1707, à Wefel (1), ville de la Prusse Rhénane, où ses dépenses furent plus au niveau de la modicité de ses ressources.

L'état de gêne où se trouvait Rapin-Thoyras ne l'empêchait point de se livrer avec ardeur aux travaux de l'esprit. Vers cette époque, il s'était formé à La Haye, entre quelques hommes distingués du Refuge, une Société littéraire dont le but primitif était la révision d'une traduction

Au-dessous de cette supplique écrite de la main de Rapin, on lit la copie (en hollandais) de l'acte qui faisait le titre du suppliant. En voici la teneur :

« Sa Majesté accorde à Paul Rappin une pension de onze cent florins carolus, sa vie durant, ou jusqu'à ce qu'il soit pourvu d'un emploi ou bénéfice de plus haute valeur. Ladite pension sera payée par le Commissaire conseiller de la trésorerie de Sa Majesté à La Haye, présent & à venir.

« Cette dite pension de onze cent florins sera payée à Paul Rapin pour la première fois sur une copie quittancée de sa demande, & pour les autres fois sur une quittance seulement. Les commissaires royaux le porteront en compte, &c...

« Donné à Kensington, le 1^{er} janvier 1700.

« Signé : WILLEM, rex.

« Par ordonnance de Sa Majesté,

« Contre-signé : SCHUYLEMBURG. »



(1) Wefel, ville forte des Etats Prussiens (Prov. Rhén.), à 40 kil. S. E. de Clèves, au confluent de la Lippe & du Rhin, est aussi riante & pittoresque que peut l'être une place de guerre défendue par la nature & par l'art. Elle fut prise par les armées de Louis XIV, en 1672, ce qui ne l'empêcha pas de donner asile, au temps des persécutions, à un grand nombre de réfugiés français.

en vers des Psaumes (1), entreprise par l'un de ses membres, Rotolp de la Devèse, travail dont il ne parut que la préface, sous le titre de : *Lettre sur le sujet de l'ancienne & de la nouvelle version des Psaumes, en vers françois*, Amst, 1701. Rapin ne tarda pas à faire partie de ce petit cénacle, & sa maison devint peu après le lieu où l'on se réunissait de préférence. Parmi ses collègues, « qu'il régaloit fort galamment » une fois par semaine, se distinguaient le célèbre Basnage de Beauval & Jean Rou, le savant secrétaire des Etats généraux. On convint de donner un règlement à cette académie naissante, & Rapin se chargea de caractériser, en quelques quatrains, les devoirs réciproques des sept ou huit membres qui composaient la *Féauté*. Rou nous a conservé le premier de ces quatrains qu'on ne cite pas ici pour sa valeur poétique :

Un féal, c'est un honnête homme,
D'un esprit droit, doux & poli,
Qui fréquente Athènes & Rome
Sans y prendre aucun mauvais pli.

Il ne faudrait pas juger des talents poétiques du grave historien sur ce badinage familial. On trouvera plus loin quelques pièces qui en donne-

(1) On fait que la traduction ou paraphrase en vers de la plupart des Psaumes de David, encore en usage dans nos églises pour le chant sacré, est due au célèbre académicien Conrart. Mais l'on ignore plus généralement que ces psaumes, composés par un roi, furent mis en musique, bien des siècles plus tard, par un autre roi, qui en emprunta les mélodies aux litanies catholiques des Portugais. Don Antoine, prieur de Crato, fils de l'infant Louis de Béja, fut proclamé roi de Portugal en 1580. Presque aussitôt attaqué & défait par le duc d'Albe, ce prince s'enfuit en France & se consola de la perte de sa couronne en se livrant avec passion à la musique. Ses *Psaumes*, imprimés en 1595, furent traduits par Du Ryer en 1657, & réimprimés à La Haye en 1691 par les soins de Jean Rou. Cependant cette piquante origine, rapportée par Jean Rou (*Mémoires*, II, pp. 2 & 11), se trouve contredite par un article de M. Ath. Coquerel fils (*Bulletin du Protestantisme*, I, 409). MM. Haag la passent aussi sous silence dans leurs articles Marot, Franc, Goudimel, où ils discutent, dans la *France protestante*, l'intéressante question de la part que chacun de ces artistes ont prise à la composition & à la mise en musique du Psautier huguenot. (Voy. aussi sur la question : *Bulletin du Protestantisme*, I, 34, 74, 143, & II, 417.)

ront une idée plus avantageuse. Mais ces menus travaux littéraires, auxquels il n'attachait lui-même aucune valeur, n'en étaient pas moins une douce & ingénieuse distraction, & dans sa sévère retraite de Wefel, il ressentit vivement l'absence de ces réunions familières qui charmaient autrefois ses loisirs. Il écrivit à ses anciens collègues, peu après son départ de La Haye, une lettre collective « ouïe & pesée avec un plaisir singulier & un applaudissement parfait, lui écrivit Jean Rou, où l'on « croyait vous voir, en vous lisant, & où toute l'assemblée a reconnu « votre cœur & votre esprit. » Cette lettre, que voici, donne quelques détails intéressants sur l'organisation de cette Société & sur la manière dont se traitaient les divers sujets évoqués devant elle (1).

« *A Messieurs de l'illustre & savante Féauté, s'assemblant à La Haye.* »

« Quoique je ne doute pas que M. Martel [l'un des membres de *la Féauté*] ne vous ait assuré de ma part de la continuation de toute mon estime & de ma plus tendre amitié, comme je l'en ai prié plusieurs fois, je ne puis pourtant pas me priver du plaisir de vous en assurer moi-même par cette lettre. Quelque sensible que je fusse à l'honneur de me trouver dans vos assemblées, pendant que j'étois à La Haye, je n'ai pourtant jamais si bien reconnu le prix de mon bonheur que depuis que je m'en trouve privé, & je puis vous dire avec vérité, que, quoique absent de corps, mon esprit se trouve pourtant avec vous. Quand je repasse en moi-même ces douces conversations, libres, savantes, délicates, sur la théologie, sur la philosophie, sur les belles-lettres, sur la poésie; où l'on examine avec tant de discernement & de bon goût, tant de bon sens & de droiture, tout ce qui a

(1) Vers 1690, une société littéraire s'était formée à La Haye, entre les pasteurs réfugiés de cette ville, unis à un petit nombre de laïques; Bayle, Jean Rou, Couet Du Vivier, Claude, le fils du célèbre adversaire de Bossuet, Rotolp de La Devèze, en faisaient partie, ainsi que d'autres moins connus. Dans les *Mémoires de Jean Rou*, I, p. 308, se trouve une lettre de Rou à l'un de ses amis, datée de février 1692, dans laquelle il lui raconte la formation de cette petite académie sur le règlement de laquelle *la Féauté* se modela vraisemblablement plus tard. La lettre de Rou est curieuse & intéressante à divers titres; mais elle sort trop de notre sujet pour être reproduite ici. — Nous conservons, dans les diverses lettres de Rapin-Thoyras qui suivent, l'orthographe admise par M. Fr. Waddington dans son édition des *Mémoires de Jean Rou*.

jamais été dit par les meilleurs auteurs, je ne puis assez déplorer mon malheur qui m'a obligé de me séparer de vous. Ma vie est ici douce & tranquille, mais elle le seroit bien plus si je n'en avois connu une autre, qui, avec la même douceur & la même tranquillité, avoit un piquant & un relief que je ne puis trouver ici & qu'on auroit bien de la peine à trouver dans aucun autre lieu du monde; car (soit dit sans blesser votre modestie), où pourroit-on trouver rassemblées en un aussi petit nombre de personnes toutes les belles qualités qui se trouvent parmi vous? Je ne parle pas seulement de celles de l'esprit; quelque brillantes qu'elles soient, j'ose pourtant dire que ce sont celles qui me frappent le moins, parce que j'en connais en vous de plus estimables, je veux dire celles du cœur; & c'est sans doute leur union avec celles de l'esprit, qui distingue essentiellement *la Féauté* de toutes les autres sociétés de cette nature. On peut trouver ailleurs sept ou huit personnes savantes, spirituelles, de bon goût, qui peuvent former une raisonnable assemblée, on en peut trouver autant qui seront estimables par leur vertu; mais où trouvera-t-on, hors de la précieuse *Féauté*, une société composée de membres également savants, spirituels, d'un sens droit & d'une vertu distinguée? C'est ce qui fait qu'elle est unique, cette heureuse *Féauté*, & qu'elle le sera toujours. Dieu veuille la conserver longtemps dans le bonheur dont elle jouit. Ne croyez pas, Messieurs, que ce peu de louanges dont mon cœur n'a pu s'empêcher de se décharger, soit un effet de ma vanité, comme si, en vous louant, je voulais adroitement me louer moi-même; non, c'est un épanchement de mon âme *féale*, & je veux seulement vous faire comprendre par là que je connoissois parfaitement le bonheur dont je jouissois en vous possédant, le malheur que j'ai eu de vous perdre, & combien je suis sensible à l'honneur que j'ai d'être encore, quoique absent, *membre de la Féauté*. Permettez-moi seulement de vous recommander, en cette qualité, de n'admettre dans votre société que des personnes dignes de vous. Je vous suis infiniment obligé de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi, & je vous prie en même temps de me continuer l'honneur de votre amitié, dont je reconnois parfaitement le prix, car si on peut dire de vos grâces, comme quelques-uns l'ont dit de celles du Ciel, qu'on les mérite quand on en reconnoît parfaitement la valeur, jamais homme ne les mérita mieux que moi. C'est par là que M. Péliſſon, mon oncle, commença son compliment à l'Académie françoise, & c'est par là, qu'avec autant de sincérité que lui, je finirai aussi cette lettre, en vous assurant encore une fois que je suis d'une âme toute *féale*, Messieurs, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

« THOYRAS-RAPIN.

« A Wezel, le 21 juin 1707. »

Les relations de Rapin-Thoyras avec Jean Rou, l'auteur des *Tables* qui portent son nom (1), protestant aussi zélé qu'érudit & bel esprit, ne se bornèrent pas à ces lettres officielles échangées entre la Féauté & son parrain exilé, lettres écrites tout au long dans les *Mémoires* de Rou, d'où nous avons tiré celle que l'on vient de lire & où nous en puiserons quelques autres. Rou avait fait une traduction estimée de l'*Histoire d'Espagne* du jésuite Mariana, qu'avait annoncé Henri Basnage dans son *Histoire des Ouvrages des Savants*, à propos de laquelle Bayle avait été souvent consulté, traduction beaucoup vantée, mais qui ne fut jamais imprimée par

(1) Fils d'un procureur au parlement de Paris assassiné par deux scélérats qu'il avait fait condamner, Jean Rou naquit à Paris en 1638. Reçu avocat vingt ans plus tard, il ne tarda pas à délaisser le barreau pour l'étude des langues & de l'histoire. Après quelques essais, il entreprit le grand travail de la disposition & de la rédaction de ses *Tables chronologiques & historiques*, immense labeur auquel il consacra sa fortune & la plus grande partie de sa vie. Il eut l'honorable tort de dire la vérité sur des faits avérés, mais délicats de l'histoire de l'Eglise (Voir *Mémoires de Rou*, I, 98) ; ses *Tables* furent faïties, les premières épreuves détruites, lui-même mis à la Bastille. La protection du duc de Montausier l'en fit sortir, mais fut impuissante à lui faire rendre ses *Tables*, « le doux fruit de plusieurs laborieuses veilles, l'épuisement de son bien & de son esprit, le seul morceau de pain, en un mot, qu'il pensoit laisser à ses pauvres enfants, » ainsi qu'il le dit lui-même dans une lettre touchante, adressée à son protecteur. Tour à tour précepteur du fils du duc de Sutherland, du duc de Northumberland, fils de Charles II & de la duchesse de Cleveland, des comtes de Witgenstein, Rou se retira en Hollande peu avant la Révocation de l'Edit de Nantes, y fut encore précepteur, puis enfin parvint au terme de ses vœux, en obtenant la charge noble de secrétaire-interprète des Etats généraux, grâce à l'influence du greffier Fagel & à la protection avouée de la princesse d'Orange. Il mourut à La Haye le 3 décembre 1711, laissant à ses enfants de curieux *Mémoires*, publiés en 1857, à Paris, par M. Francis Waddington, sur le manuscrit original conservé aux archives de La Haye ; livre intéressant, auquel nous avons fait de nombreux emprunts. Outre ses tables & sa traduction de Mariana, Rou laissa plusieurs opuscules d'érudition & de critique, entre autres des *Remarques sur l'histoire du Calvinisme du P. Maimbourg*, à La Haye, Moetjens, 1682, in-12 ; la *Séduction éludée*, controverse que Rou soutint avec Bossuet sous le couvert de son ami, M. de Vrillac, ancien bailli de la Ferté-sous-Jouarre, & qui mit l'auteur au rang des meilleures plumes qui aient écrit contre l'injustice de la persécution religieuse, &c. Ses *Mémoires*, auxquels on peut reprocher quelques longueurs, des détails personnels insignifiants & multipliés, une recherche souvent fatigante d'érudition & de style trop fleuri, touchent cependant à une foule de points intéressants & peu connus de l'histoire littéraire du XVII^e siècle ; écrits très-rapidement, ils portent l'empreinte de l'honnêteté & de la foi religieuse de l'auteur, en même temps que celle de son génie minutieux & vagabond. (Voir *France Protestante*, art. Rou, ses *Mémoires* & l'intéressante introduction qui les précède.)

suite de difficultés de librairie. Les ressources pécuniaires de Rou ne lui permirent pas d'en supporter les frais, & les libraires hollandais d'alors ne donnèrent pas à l'auteur les facilités que sa réputation lui donnait droit d'en attendre. Rapin-Thoyras lui écrivait de Wesel : « Quant au
 « Mariana, vous savez mes sentiments là-dessus, ainsi je n'y puis rien ajou-
 « ter présentement, seulement je vous dirai que je frémis de dépit quand
 « je pense que Van der Aa (1) a fait une dépense prodigieuse pour imprimer les livres d'un M. Rogissart, que les livres de Chatelain s'impriment
 « & se gravent à grands frais, & qu'une bonne traduction de Mariana
 « demeure au croc par la stupidité des libraires ! *O sæcula ! o mores !*
 « où sont les Vascosan, les Estienne, les Plantin & autres libraires capables de juger des livres (2) ? Il ne reste plus que des Mortier & des

(1) Van der Aa (Pierre), libraire-éditeur, né en Hollande dans la première moitié du xvi^e siècle, mort vers 1730, s'établit à Leyde en 1682 & s'affilia ses deux frères ; l'un, Hildebrand, fut un graveur médiocre, & l'autre, nommé Baudoin, était imprimeur. Son catalogue, publié en 1729 à Amsterdam, est riche en ouvrages de voyages & de géographie. On y remarque le *Recueil des voyages les plus mémorables dans les Indes occidentales & orientales*, 28^e vol. in-12, réimp. à Leyde en 1727, en 8 vol. in-fol., & un atlas de 200 cartes, & les *Erasmi opera*, Leyde, 11 vol. in-fol., 1703 à 1706. (*Nouv. Biographie générale*, F. Didot, art. Van der Aa, 1855 & années suiv. Cf. sur le nom de Chatelain, la note des *Mémoires de Rou*, II, 403, & l'art. Zacharie Chatelain de la *France Protestante*.)

(2) Michel de Vascosan, né à Amiens, au commencement du xvi^e siècle, vint à Paris pour y étudier l'art de l'imprimerie ; il y épousa Catherine Badius & devint par là le beau-frère de Robert Estienne & de Jean de Roigny. Il ne tarda pas à devenir leur émule, & dès 1530 il imprimait avec le titre d'*Imprimeur de l'Université* ; plus tard, il devint imprimeur du Roi. Les livres sortis de ses presses sont renommés pour leur choix, la beauté du papier, l'élégance des caractères. Il publia en 1557 le traité de Cardan, *De subtilitate*, & l'on n'y put trouver aucune faute. Vascosan fut l'un des premiers qui rejetèrent le lourd caractère gothique pour l'élégante lettre latine ; il imprima sous quatre rois : François I^{er}, Henri II, François II & Charles IX, & mourut en 1576, sous le règne de Henri III. Son édition des *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, trad. d'Amyot, 1567, 7 vol. in-8, est encore recherchée. (*Biographie Michaud*, art. Vascosan.) La dynastie des Estienne est trop connue pour rappeler ici ce qui concerne ces célèbres imprimeurs du xvi^e siècle.

Christophe Plantin, né à Montlouis en Touraine en 1514, de parents pauvres & obscurs, mort à Anvers en 1589, vint à Paris fort jeune & y apprit les éléments de l'art de la reliure. Son goût pour l'art typographique lui fit abandonner cette industrie ; il fut à Coen où Robert Macé lui donna les premières leçons de son art. Après un séjour à Lyon, il revint à Paris, en fut chassé par la persécution religieuse & se réfugia dans les Pays-Bas, à Anvers, en 1553, où il ouvrit une

« Van der Aa, qui semblent avoir pris à tâche de ruiner la République
 « des Lettres en faisant occuper dans les bibliothèques, par une foule
 « de mauvais livres, les places qui devroient être réservées pour les
 « Mariana françois & autres livres de cette nature. J'ai eu plaisir à
 « voir dans les journaux de M. de Beauval les savantes dissertations
 « que vous avez faites sur des matières dont peu de personnes sont
 « capables de démêler les difficultés ; tout est là plein de bon sens, de
 « netteté & de science, & vous pourriez dire, avec plus juste titre que
 « M. Ménage, qu'il y a plus de dix éruditions dans chaque page.....
 « Nous lûmes ensemble votre dernier cahier, mon frère & moi, & le
 « trouvâmes fort bien écrit & avec beaucoup de discrétion, & nous
 « conclûmes qu'il seroit très-avantageux au public d'avoir les caractères
 « de tous les hommes distingués de l'antiquité de la même main. »

Ces dissertations, auxquelles il est fait allusion dans les lignes qui précèdent, avaient été rédigées par Rou pour le jeune comte de Portland, à l'instigation de Rapin. Désireux de partager avec son savant ami la tâche de l'instruction de ce jeune seigneur, Rapin avait obtenu du père de son élève l'aide & la participation de Jean Rou. Ces études historiques, d'importance diverse, forment une des parties les plus intéressantes des *Mémoires* de cet érudit (1). Leur auteur en retira beaucoup de louan-

imprimerie. Sa maison devint bientôt le rendez-vous des savants & des littérateurs ; le célèbre Juste Lipse devint son ami, & la correction des ouvrages sortis de ses presses, dont il avait l'habitude d'exposer les épreuves devant sa porte, pour les soumettre à la critique de chacun, porta bientôt à un haut degré sa réputation. Le roi d'Espagne le nomma son premier imprimeur & lui confia d'importants travaux qui, par les avances considérables que Plantin fut forcé de faire, ébranlèrent sa fortune en mettant le comble à sa réputation. Mais, grâce à son activité & à son intelligence, il laissa une belle fortune à ses trois filles, dont l'une fut mariée à Christophe Raphelengius, son correcteur, & l'autre à Jean Moretus, dont les descendants possèdent encore à Anvers la maison de Plantin & timbrent de sa marque (une main tenant un compas ouvert, avec les mots : *Labore & constantia*) les ouvrages qui sortent de leurs presses. (Maittaire, *Annales Typograph.*, III.)

(1) Michel Le Vassor, auteur d'une *Histoire de Louis XIII* assez estimée, quoique de la congrégation de l'Oratoire s'était lié avec les principaux littérateurs protestants, lorsqu'il se retira en Hollande. Il avait consenti, à la demande de Rapin, à donner quelques leçons d'histoire & de littéra-

ges & quelque peu d'argent; mais ce ne furent pas ces compliments, d'ailleurs mérités, qui contribuèrent le plus à sa liaison avec Rapin-Thoyras. Voici quelle fut l'origine de leur intimité.

Le principal ouvrage de Rou, ses *Tables historiques, chronologiques & généalogiques*, auxquelles il avait travaillé pendant de longues années, avaient été saisies par ordre du roi, avant même que les planches fussent toutes gravées; &, malgré de puissantes protections, le pauvre auteur n'avait jamais pu se les faire restituer. Rapin était instruit des tribulations de Jean Rou; il savait aussi quel amer regret était pour leur auteur la perte d'un travail qui aurait illustré son nom.

Ces monuments d'érudition, bien négligés aujourd'hui, étaient alors en pleine faveur. Soupçonnant que, faute de moyens suffisants, Rou s'abstenait à contre-cœur d'en donner une seconde édition, la première ayant été presque entièrement détruite par ordre du roi, Rapin lui fit offrir par La Devèze, un de leurs amis communs, d'y contribuer de ses deniers. Il se trouva que Rou ajournait la nouvelle édition de ses *Tables* pour des motifs plus graves encore, selon lui; il refusa donc les offres de Rapin, mais il resta profondément touché de cette preuve d'estime pour ses talents & de générosité que lui avait donnée son futur ami: il s'en montra toute sa vie reconnaissant, « n'y ayant rien, dit-il, qui mette « une plus grande base à l'amitié que la bourse. »

On trouve dans les *Mémoires* de Jean Rou toute une curieuse correspondance qu'il eut avec Rapin-Thoyras pendant les premiers mois de l'année 1711, qui ne comprend pas moins de six longues lettres, toutes hérissées de remarques critiques sur un certain sonnet de Pétrarque (1).

ture au jeune Woodstock; mais ayant dû passer en Angleterre, où il se convertit au protestantisme, il discontinua ses soins. Rapin, à l'insigation duquel Le Vassor avait été appelé auprès du jeune comte, le remplaça dès lors par Jean Rou, qui laisse entendre dans ses *Mémoires* (II, 228 & seq.) que l'élève de Le Vassor ne perdit pas au change, malgré les talents & le mérite de ce dernier.

(1) (*Mémoires de Rou*, II, pp. 269 à 305.) Ce sonnet, le 174^e, commence par ces mots :

*Rapido fiume che d'alpestra vena
Rodendo intorno.....*

Cette petite pièce, qui n'est pas des meilleures du poète, avait déjà eu l'infinie honneur, soixante ans auparavant, de servir de champ clos à une lutte courtoise & littéraire. Les deux champions étaient le célèbre Ménage & le poète Chapelain, si fâcheusement immortalisé par Boileau. L'illustre académie de la Crusca avait été consultée : mise en demeure de prononcer entre les deux rivaux, les savants florentins avaient donné raison à leur futur collègue. Toutefois l'arrêt de cette docte & vénérable assemblée, véritable oracle sibyllin, était assez peu clair pour que chaque partie se crût en droit de triompher, ce qu'elle ne manqua pas de faire. Rou, content d'avoir longuement raconté & analysé ces luttes littéraires dans une autre partie de ses *Mémoires* (1), Rou prend à partie là-dessus son ami Thoyras. « Relevant d'une grave maladie & comme du fond « d'un cercueil, il lui tremblotte ce peu de lignes » sur le même sonnet. « J'ai une raison, lui dit-il, de le voir en beau François & je ne « connois que vous propre à faire cela de la manière que je l'entends. « Une infinité de beaux esprits de toutes nations ont pris plaisir à le « tourner chacun en sa langue. » Il est souvent question de « beaux « esprits » dans l'Autobiographie de Jean Rou. Cette expression surannée fait sourire aujourd'hui, mais au XVII^e siècle elle avait une toute autre valeur & notre érudit prend à cœur de la mériter. Quant au grave historien, traité par Rou de *bel esprit*, loin de s'en offenser, « bien qu'à « dire franchement la vérité, il trouve étrange que tant d'habiles gens « se soient si fort échauffés sur ce petit sonnet, » il accueille la demande

& à la fin du premier tercet, on lit ce vers fameux qui a fait couler tant d'encre dans cette mémorable dispute :

Forse (o che spero), il mio tardar le dole.

Cette parenthèse que Chapelain, d'accord en cela avec le savant évêque de Montpellier Fenouillet, traduisait d'une façon & Ménage d'une autre, était le nœud de la dispute, & Rou en prend occasion pour étaler avec complaisance la fleur de son érudition.

(1) Voir les six ou sept pages de ses *Mémoires* consacrées à la dispute de Ménage & de Chapelain sur le *O che spero*, II, 104 & seq.

de son ami, & lui envoie, peu après, une dissertation tracée dans toutes les règles de l'art. Reproduire ici celles qui la suivirent ferait un soin superflu, ces arguties de la critique littéraire sont d'ordinaire assez fastidieuses, &, malgré la dépense d'érudition & de logique grammaticale qui se fait de chaque côté, l'exposé de cette longue discussion fatiguerait peut-être le lecteur. Elle se trouve, au reste, tout au long dans les *Mémoires* d'où nous avons extrait ces détails. Voici cependant la lettre que Rapin répondit à son ami qui lui manifestait le désir de le voir s'occuper de traduire en vers le fameux sonnet.

« M. Martel m'a épargné un très-grand chagrin, mon cher Monsieur, en ne m'apprenant votre maladie qu'avec votre convalescence, dont je suis bien aise d'apprendre la confirmation par vous-même. Je prie Dieu qu'il vous conserve en santé longues années, tant pour vous-même que pour votre chère famille, à laquelle je fais mes très-humbles compliments.

« Je vois bien que, depuis votre maladie, vous cherchez à vous occuper par des lectures qui ne fassent que vous divertir sans vous attacher, c'est du moins ce que me fait penser la demande que vous me faites dans votre lettre. Vous devez être persuadé, mon cher Monsieur, que je souhoite autant que qui que ce soit de contribuer à votre divertissement, j'ajouterois, *si j'en étois capable*, mais vous m'avez prévenu là-dessus, en me défendant de m'excuser sur mon incapacité. Je prendrai donc mon incapacité non pour excuses, mais pour raison, en vous faisant voir par des effets, que je suis effectivement incapable de faire ce que vous demandez de moi, mais en même temps je vous donnerai des preuves convaincantes que je ne puis vous refuser rien de ce que je suis capable de faire pour votre service. Vous me demandez un sonnet français qui soit une traduction du 173^e [174^e] sonnet de Pétrarque; c'est ce qui m'est impossible; outre que les vers de ce poète sont extrêmement ferrés & son style concis, je n'ai pas ma propre langue assez à commandement, pour trouver les expressions propres & les rimes riches, qui sont nécessaires à un sonnet. D'ailleurs, il y a longtemps que je n'ai fait de vers, ce qui fait que je manque d'une certaine routine sans laquelle il est très-difficile de bien réussir. Recevez donc, Monsieur, avec votre condescendance ordinaire, le sens du sonnet de Pétrarque que j'ai mis en trente-deux vers auxquels vous donnerez tel nom qu'il vous plaira. Si je puis avoir quelque bon moment poétique, je tâcherai de réduire le tout en un sonnet; mais, en

attendant, j'ai eu de l'impatience de vous donner cette petite marque du plaisir que je me fais de vous procurer quelque satisfaction & de vous convaincre que ce n'est pas par paresse, mais par pure impossibilité, du moins à mon égard, si je ne réponds pas à tous vos désirs. Je ferai précéder mes vers de quelques remarques sur le sonnet même de Pétrarque.....

« REMARQUES SUR LE SONNET DE PÉTRARQUE.

« *Alpestra vena*. — Quoique le Rhône vienne des Alpes, il ne s'ensuit pas que le poète ait eu précisément les Alpes en vue, car on pourroit dire la même chose de la Loire ou de la Garonne; le mot *Alpestre* pouvant s'appliquer à tout lieu montagneux, inculte & sauvage.

« *Rodendo*, &c., *onde 'l tuo nome prendi*. — Il n'est nullement vraisemblable que *Rhodanus* vienne de *rodere*, latin ou italien. C'est une pure invention ou de Pétrarque ou de quelque autre, & une allusion qui n'ajoute rien, ce me semble, à la beauté de ce sonnet. D'ailleurs, quand cela feroit fondé, on se rendroit inintelligible en disant en françois que le Rhône prend son nom de ce qu'il ronge ou entraîne ses bords : ainsi je suis persuadé qu'on peut fort bien passer *ende 'l tuo nome prendi* sans aucun scrupule.

« *Notte e di, meco defisofo scendi*. — Il feroit plus naturel de dire que l'homme descend avec le fleuve, que de dire que le fleuve descend avec l'homme; d'ailleurs ce *defisofo* ne me plaît pas trop, car quel est le désir du fleuve, ce n'est pas d'aller voir la mer, car il ne s'agit pas de cela dans le sonnet. Ce n'est pas non plus d'aller au lieu où est Laure, puisque c'est la nature seule qui le fait descendre. Ce n'est donc que le seul désir de couler en bas, ce qui ajoute peu à ce que l'auteur a dit que le Rhône est rapide & qu'il ronge ses bords. Cependant, pour exprimer ce *defisofo* dans une traduction, il faudroit pour le moins un vers entier, ce qui est très-incommode dans une pièce où l'on feroit astreint à quatorze vers.

« *Ove, amor me, te sol natura mena*. — Le sens de ce vers est que l'amant & le fleuve sont emportés ensemble par la pente du fleuve, ce que l'auteur appelle *la nature*, mais que le fleuve n'est emporté que par la nature seule, au lieu que l'amant a encore une autre chose qui le porte en bas, savoir : l'*amour*. Tout cela est exprimé en italien par un seul vers, & je crois qu'il est très-difficile d'imiter cette brièveté en françois.

« *Vattene inanzi; il tuo corso non frena Ne stanchezza, ne sonno...* — Vous avez bien senti qu'il falloit un peu paraphraser cela pour en faire sentir le sens; mais

s'il faut faire la même chose en vers, on aura de la peine à mettre tout dans les quatorze vers d'un sonnet.

« *E pria che rendi suo dritto al mar, fiso, ù si mostri attendi, L'erba più fresca, e l'aria più serena...* — Il y a là deux transpositions qui enjambent l'une sur l'autre, dont je doute qu'aucun bon poète italien voulût se servir présentement. La construction est : *Attendi, fiso, dove l'erba si mostri la più fresca, e l'aria più serena* ; de sorte qu'en plaçant *ù si mostri* entre *attendi* & *fiso*, il se fait une transposition choquante ; & en plaçant *attendi* entre *si mostri* & *fiso*, on en fait une autre qui n'est pas moins rude ; ce n'est pas là, selon mon avis, le meilleur endroit du sonnet.

« Vous avez un peu paraphrasé cet endroit (1), mais en mettant : *Lorsque l'air est le plus serein*, vous vous êtes un peu écarté du sens, qui est que le fleuve doit s'arrêter à l'endroit où l'air se montre le plus serein & l'herbe la plus verte.

« *Forse, o che spero ! il mio tardar le dole.* — Je ne trouverois ni bon sens, ni bonté dans la fin de ce sonnet, si on ne supposoit pas que Pétrarque espère véritablement ou se flatte que sa maîtresse l'attend avec impatience, car sans cela il doit être indifférent à la belle qu'il hâte son retour ou non ; & pourtant le dernier vers n'est qu'une excuse de ce qu'il n'arrive pas assez tôt ; excuse ridicule s'il ne croit pas que sa maîtresse se plaint de sa longue absence.

« *Dil le : e'l baciàr si in vece di parole.* — Si Pétrarque s'étoit contenté de personnifier le fleuve en lui donnant commission de parler à sa maîtresse, ce seroit au lecteur à chercher de quelle manière un fleuve se peut exprimer ; mais de prétendre qu'en lavant le pied ou la main de Laure, cela voudra dire que *l'esprit est prompt*, &c... c'est ce qui paraît d'abord fort étrange. J'aimerois donc mieux votre traduction : *Dis-lui en ton langage...* que l'original, mais puisque c'est Pétrarque, nous sommes tenus d'admirer.

« *Lo spirito è pronto, ma la carne è stanca.* — Si n'admirerai-je pas pourtant cette profanation horrible qui se sert, dans un sonnet amoureux, des paroles prononcées par Jésus-Christ même, dans l'occasion la plus sérieuse de sa vie.

« Ces remarques peuvent vous faire comprendre que je n'estime pas ce sonnet autant que d'autres du même poète ; cependant, pour vous complaire, j'ai tâché d'en exprimer le sens, comme vous l'allez voir :

(1) Il s'agit de la traduction française, en prose, que Rou avait faite & qu'il avait envoyée à Rapin avec le texte italien.

Rhône, qui des rochers où tu prends ta naissance
 Précipites tes eaux avec rapidité ;
 Dont les humides bords craignent la violence
 Et fuivent de tes flots l'impétuosité.

Tu descends avec moi par un courant rapide,
 Et tous deux à la fois, nous allons, nuit & jour,
 Où la nature seule incessamment te guide,
 Mais où je suis encor entraîné par l'amour.

Témoin de mon ardeur, de mon inquiétude,
 Va, devance les pas d'un malheureux amant ;
 O toi que le sommeil, la faim, la lassitude
 Ne peuvent, dans ta course, arrêter un moment.

En portant à la mer le tribut de ton onde,
 De tes flots écumeux arrête les efforts ;
 Considère, en passant, le plus beau lieu du monde,
 Où la riche nature épuise ses trésors.

Où l'air toujours ferein, & l'herbe toujours verte,
 Les oiseaux amoureux qui chantent en tout temps,
 La campagne, de fleurs incessamment couverte,
 Font en toute saison un aimable printemps.

C'est là qu'est mon soleil dont la douce influence
 Rend les bois toujours verts, les prés toujours fleuris ;
 C'est là que la beauté, jointe avec l'innocence,
 De ce lieu si charmant font un vrai Paradis.

Sur ces bords enchantés, chéris de la nature
 Tu trouveras ma nymphe, en faisant ton chemin,
 Porte de son côté ton onde la plus pure,
 Baise son pied d'ivoire ou sa charmante main.

Peut-être, ah ! doux espoir ! cet objet qui m'engage
 Se plaint de mon absence & de mon peu d'ardeur,

Va, dis-lui (tes baisers tiendront lieu de langage)
Que mon corps fatigué n'a pu suivre mon cœur.

« Je voudrais avoir mieux réussi, plus pour votre satisfaction que pour la mienne, car je vous avoue franchement que je suis présentement peu sensible aux louanges que ma muse me pourroit procurer. Adieu, mon très-cher Monsieur, je suis de tout mon cœur votre très-humble & très-obéissant serviteur.

« THOYRAS-RAPIN.

« A Wezel, le 30 janvier 1711. »

On est peu habitué de nos jours à de telles dissections littéraires. Ces discussions doctes & consciencieuses, dont tel sonnet, telle insignifiante pièce de vers des auteurs en renom, étaient alors l'objet, nous semblent puériles & non sans raison ; mais nous avons pensé qu'il ferait intéressant de reproduire ici quelques-unes des remarques pleines de justesse & de sens que l'étude de son modèle suggéra à Rapin-Thoyras. L'une d'elles, entre autres, élucide tellement le sens du fameux vers dont *Ménage* & Chapelain se disputaient la juste interprétation, qu'on ne peut comprendre l'erreur dans laquelle sont tombés ces deux illustres. Plus loin, le sens religieux & moral de l'historien poète, malgré son admiration pour Pétrarque, se choque de la licence italienne, & traite de « profane nation horrible » l'emploi que fait l'amant de Laure, dans un sonnet amoureux, des paroles « prononcées par Jésus-Christ même, dans l'occasion la plus solennelle de sa vie (1). »

Au reste, il donne sa poésie pour ce qu'elle vaut ; « il est présentement peu sensible aux louanges que sa muse lui pourroit procurer. » Il avait, certes, mieux à faire qu'à s'abandonner exclusivement à son inspiration, cependant la paraphrase de trente-deux vers que l'on vient de lire peut faire regretter que la plupart de ses autres productions poétiques aient disparu.

(1) *Lo spirito e pronto, ma la carne e stanca.*

Mais voici que Rou ne le tient pas quitte : « Il ne se peut rien de
 « plus parfait que vos huit quatrains, & la critique qui les précède
 « est fine, savante même, & très-judicieuse, lui écrit-il ; tous nos amis
 « (probablement ceux qui composaient alors la petite académie de la
 « *Féauté*), & principalement M. Huet (1), que vous savez n'être pas
 « prodigue d'encens, a dit (ce que j'avois déjà anticipé de moi-même)
 « que vos trente-deux vers valaient incomparablement mieux que
 « les quatorze du sonnet original. »

Voilà pour la louange, — en retranchant ce qu'elle a d'excessif, ce qui était dans les usages du temps, où l'éloge frisait souvent l'hyperbole, on dirait aujourd'hui l'impertinence, sans les habitudes connues du personnage, — elle confirme la nôtre : mais ici, l'érudit secrétaire des Etats s'engage, à propos de l'expression « *Alpestre*, » dans des questions de linguistique si ardues, si précieuses, il cite avec tant d'ardeur Pétrarque, son traducteur le poète Alumno, Saint-Amand, le prophète Isaïe, Chapelain, le roi David, Ménage, l'Académie française, que Rapin, par condescendance & par « l'envie extrême qu'il a toujours eue, & conser-
 « vera toujours, de lui donner des marques de son estime & de sa par-
 « faite amitié, » se croit obligé « de rallumer en lui le feu de la poésie
 « qu'il croyoit éteint, » & malgré le peu de faveurs qu'il reçoit de sa muse, son imparfaite connaissance de sa propre langue, il met « son
 « esprit à la presse » & en fait sortir, il faut l'avouer, un assez médiocre sonnet. Il le soumet à Rou comme une ébauche informe, un canevas, en lui faisant remarquer l'extrême difficulté qu'il éprouve à exprimer,

(1) Gedéon Huet, pasteur à Blet en Bourbonnais, en 1685, sortit de France à la Révocation. Ministre suffragant à Dordrecht, suspendu du ministère, puis appelé à La Haye, comme pasteur adjoint, il mourut à Dordrecht en 1728, âgé de 74 ans. Erudit, loyal & ferme, Huet avait une foi éclairée, une charité évangélique & des talents distingués. Il s'occupa de divers travaux littéraires & acquit quelque célébrité par la lutte qu'il soutint contre le fameux Jurieu, pour la défense de la vraie tolérance, à propos d'une violente satire contre les protestants, attribuée, à tort, à Pélisson. (*France Protestante*, art. Huet.)

dans quatorze vers français astreints aux règles de ce genre difficile, sonnet italien extrêmement concis, dont presque chaque mot empoigne un sens particulier (1). Comme il l'a fait pour la paraphrase, Rapin fait suivre de remarques critiques, dans lesquelles il soumet à son ami des expressions dont il se fert. « Vous avez droit de me critiquer, & le faites d'ailleurs avec tant de ménagement, & vous y mettez tant de louanges qu'assurément je ne mérite pas, qu'il faudroit que j'eusse l'esprit & le cœur très-mal tournés, pour vous en avoir le moindre ressentiment. Outre cela, votre profonde érudition & la justesse de votre esprit vous donnent ce même droit sur des gens bien plus habiles que moi ; mais quand il n'y auroit que l'amitié dont vous m'honorez (Rou avait près de trente ans de plus que Rapin), elle seroit capable de recevoir vos censures avec toute la docilité possible... Je vous laisse donc le juge absolu de cette petite dispute, que je regarde à vous dire le vrai, avec beaucoup d'indifférence, puisque ordinairement

(1) Voici le texte italien de Pétrarque & la seconde traduction de Rapin-Thoyras ; le lecteur jugera de la difficulté si heureusement éludée par ce dernier dans son premier essai :

Rapido fiume, che d'alpestra vena
Rodondo intorno ; onde 'l tuo nome prendi
Notte e di meco desioso scendi :
Ov' amor me, te fol natura mena :

Vattene inanzi : il tuo corso non frena
Nè franchezza, nè sonno. E pria che rendi
Suo dritto al mar, fiso, ù ti mostri, attendi
L'erba più verde, & l'aria più serena.

Ivi è quel nostro vivo e dolce Sole,
Ch'adorna e 'nfiora la tua riva manca.
Forse (o che spero) il mio tardar le dole.

Baciale 'l piede, o la man bella e bianca.
Dil le : e'l hacior sie 'n vece di parole :
Lo spinto è pronto, ma la carne è stanca.

Rhône, qui, des rochers d'une montagne ar
Précipites tes flots pour aller, nuit & jour,
Où la nature seule incessamment te guide,
Où je fuis sur ton onde entraîné par l'amour

Rien ne peut t'arrêter dans ta course rapide
Va donc ; mais à la mer allant faire ta cour,
Considère celui qui sur ta rive humide
De Flore & du Zéphir te montre le séjour.

C'est là que mon soleil dont la douce influence
Donne à tes bords fleuris la plus vive couleur
Peut-être, ah ! quel espoir ! se plaint de mon

Baise son pied d'ivoire, & que de mon ardeur
Ce baiser amoureux marquant la violence,
Lui dise que mon corps ne peut fuir la mort

« dans ces sortes d'affaires, ce n'est pas l'importance de la chose même
 « qui nous intéresse, mais notre honneur, c'est-à-dire notre goût & notre
 « jugement que nous ne pouvons nous résoudre à faire céder à celui
 « d'autrui. » Au reste, « je n'ai pas la vanité de vouloir me mesurer
 « avec vous ni sur ces sortes de matières, ni sur aucune autre. »

Ce long fragment d'une lettre datée de Wezel, le 3 mars 1711, témoigne des rapports de déférence & d'estime qui unissaient Rapin-Thoyras au savant auteur des *Tables historiques*. Ce dernier avait du reste, sur lui, la supériorité que trente années, employées en études variées, intelligentes & fécondes, assurent toujours à un homme sur son semblable, alors même que ses talents sont au-dessous de ceux de son jeune émule. Les savants raisonnements de Thoyras ne laissent pas Rou convaincu. Sous leur réserve & leur modestie, ils pressent une opinion contraire à la sienne. « A l'exemple de ceux qui disputent en public
 « contre quelque thèse, lorsque, sans se tenir convaincus par les raisons
 « de leurs antagonistes, ils disent, en laissant le champ libre à quelque
 « nouvel adversaire : *Quiesco, sed non acquiesco*, » ainsi répond Jean Rou ; mais, tout en assaisonnant avec courtoisie cette réponse classique de force compliments, avec plus de développements encore, il rétorque les arguments de son contradicteur. Celui-ci, piqué au jeu, lui répond avec quelque vivacité, & cette incroyable discussion sur un mot & quelques autres encore, se prolonge durant trente-quatre pages in-8°, & finit par l'humble aveu que fait Rapin, de guerre lasse peut-être, de son erreur d'interprétation. La lettre contenant le *meâ culpâ* de Rapin est jolie, personnelle : à ce double titre, c'est par elle que nous finirons ce sujet.

« A Monsieur Rou,

« Je crois, mon très-cher Monsieur, qu'il est temps que nous finissions notre dispute sur une chose qui doit si peu nous intéresser l'un & l'autre. J'avoue que j'ai eu tort de disputer contre vous, & que je devois avoir plus de déférence que je n'en ai eu pour un homme tel que vous, que je dois regarder à tous égards

comme mon maître. Je vous cède donc la victoire, content de l'honneur que je reçois dans ma défaite en ce qu'elle vous a coûté quelque peine. Il seroit à souhaiter pour vous que le vaincu fit un peu plus d'honneur au vainqueur. Oui, mon cher Monsieur, je consens à croire, sur votre parole, que l'épithète *alpestre* peut s'employer quelquefois dans le sens littéral pour dénoter une chose *qui vient des Alpes* ou *qui appartient aux Alpes*, & j'avoue très-sincèrement que j'ai pu me tromper dans la croyance où j'étois que ce mot ne pouvoit s'employer que dans une signification générale. Je ne suis pas assez versé dans la langue italienne pour pouvoir décider d'une manière aussi positive que je l'ai fait dans mes lettres précédentes. C'est pour cela que, dans les sentiments de modestie où je suis à cet égard, je vous demandois quelque autorité de quelque auteur italien écrivant en sa langue, soit prose, soit vers; & je vous la demanderois encore si je ne craignois de vous donner lieu de croire que je veux profiter de ce que vous ne tournez pas vos lectures du côté des poètes ou autres auteurs italiens, pour tenir l'affaire en suspens jusqu'à ce que le hasard vous eût fourni quelque passage pour me convaincre, & différer par là ma défaite. Cependant, si vous venez à en rencontrer, vous m'obligerez de m'en faire part, comme je le ferai de mon côté si le hasard m'en procure quelqu'un. Au reste, Monsieur, soyez persuadé que rien n'étoit plus éloigné de mon intention que de disputer avec vous pour le seul plaisir de vaincre. Je vous assure très-sincèrement que j'ai agi tout rondement, que je n'ai soutenu que ce que je croyois vrai, & que je n'ai eu nul dessein d'é luder la force de vos arguments par des ruses, comme vous semblez m'en accuser. Si cela vous a paru en quelque endroit, accusez-en plutôt mon peu de pénétration ou ma prévention, mais non pas ma bonne foi. Quand j'aurois tous les talents du monde pour la chicane, seroit-ce contre vous que je devrois les exercer? Vous, dont la pénétration est si grande & le jugement si solide, qu'on ne peut faire un faux pas sans que vous vous en aperceviez. Vous découvrez dans les meilleurs auteurs, à la première vue, ce qui est juste & ce qui ne l'est pas; & moi, petit mirmidon, oserois-je prétendre de vous en faire accroire? C'est, je vous assure, à quoi je n'ai jamais pensé. Recevez donc, s'il vous plaît, ma justification à cet égard, avec votre bonté ordinaire & soyez assuré de ma parfaite estime. Mais c'est trop peu; je dois ajouter encore des assurances d'une parfaite reconnoissance de ce que vous dites de moi & de ma famille dans vos *Mémoires*; votre affection pour moi & votre bon cœur vous ont sans doute entraîné trop loin quand vous avez eu la main à la plume, pour parler de moi en termes aussi avantageux que vous le faites, ou bien vous avez compté sur le retranchement que le public fait ordinaire-

ment des louanges, & que, quand il en ôtera les trois quarts, il en restera encore assez. Quelque sensible que je sois à l'approbation d'un homme tel que vous, qui se connoît si bien en mérite, ce qui ne peut que m'être très-avantageux, je le suis plus encore aux marques sensibles que je reçois par là de votre amitié, qui m'est encore plus chère que la réputation que vous voulez me donner dans le monde. J'écris aujourd'hui à mon frère, & lui fais part de ce que vous dites de notre famille, & je le prie de remplir les vides qui s'y trouvent & sur lesquels vous me demandez des instructions plus particulières, à quoi je m'assure qu'il ne manquera pas, non plus qu'à vous remercier comme il le doit aussi bien que moi. Ma femme, à qui j'ai fait voir l'éloge que vous faites d'elle, m'a chargé de vous en remercier; je crains quasi que vos louanges ne lui fassent perdre la modestie dont vous la louez, & ce ne seroit pas la première fois que de pareilles louanges auroient produit un semblable effet; elle vous assure de ses très-humbles services. En mon particulier, soyez persuadé que je suis avec une parfaite estime, mon très-cher Monsieur, votre, &c.

« THOYRAS-RAPIN.

« De Wezel, le 21 avril 1711. »

(*Mémoires de Jean Rou*, II, 332.)

Si nous avons insisté sur ces menus-propos littéraires de Rapin-Thoyras, c'est dans le désir de donner quelque échantillon de son talent poétique. Sa traduction ou paraphrase du sonnet de Pétrarque vaut certainement mieux que l'original; c'était, du reste, l'avis de Rou & du savant Gédéon Huet, « qu'on savoit n'être pas prodigue d'encens; » à la considérer en elle-même, c'est une jolie pièce, finement écrite, & d'une poétique harmonie, que ne défavouerait pas, à part quelques expressions surannées, tel illustre poète de nos jours.

On a peine à comprendre aujourd'hui comment des esprits justes, élevés, sérieusement instruits, purent employer, nous dirions perdre, un temps précieux à de pareilles recherches & à de semblables minuties.

L'esprit du temps, la crise de formation où était alors la langue française, qui est sortie tout entière refondue & fixée du XVII^e siècle, la mode aussi, dont le ton avait été donné par l'hôtel de Rambouillet, ce nid de précieuses dont l'influence utile ne saurait être contestée, peuvent

servir à faire comprendre le charme que des esprits d'un véritable mérite, d'une science de bon aloi, trouvaient dans ces exercices de gymnastique grammaticale, où se jouaient leurs intelligences si cultivées. Ajoutons, comme Rapin prend soin de nous l'apprendre, dans la première de ses lettres, qu'ils ne considéraient leur dispute que comme un divertissement, &, ainsi que Rou l'écrit dans ses *Mémoires*, en faisant allusion à cet épisode de leurs relations littéraires, « il ne s'y est étendu si longuement, qu'à cause des endroits mignons & si fréquents » qui se trouvent dans les lettres de son adversaire. Il a fait de ces endroits « une liste pour servir d'exemple de délicatesse & de nouveau tour d'expressions heureuses à tous ceux qui se mêlent d'écrire, » & il a rapporté toute l'affaire « parce que cette dispute a fini par quelques traits de littérature critique, qui ont été d'autant plus goûtés par d'assez bons connoisseurs, qu'ils les trouvoient avec étonnement ramassés sur un rien, en sorte qu'ils y appliquoient le fameux : *Aurum e stercore Ennii colligere.* »

Après avoir partagé l'étonnement des « bons connoisseurs, » disons quelques mots des rapports plus intéressants, mais malheureusement moins connus, que Rou eut avec l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, au début du travail qui devait illustrer le nom de ce dernier.

C'était en août 1707, Rapin-Thoyras venait de quitter La Haye, pour sa modeste retraite de Wefel, où il commençait à travailler avec ardeur à dépouiller & à classer l'immense recueil des documents qu'il avait amassés depuis plusieurs années, pendant ses fréquents séjours en Angleterre. Voici en quels termes Jean Rou rend compte des nouvelles occupations de son ami : « Un ouvrage très-important, que M. de Rapin avoit entrepris dans le but de ne pas demeurer oisif dans ce grand loisir de sa retraite, l'occupa tellement, que toute une année se passa sans que je reçusse aucune lettre de lui... Enfin, cet ouvrage étant comme achevé, il me fit l'honneur, non-seulement de m'en communiquer tout le plan, mais de me consulter même & de me

« demander mon avis sur des difficultés, des doutes & des scrupules
 « qui l'embarraisoient, assurant qu'il n'attendoit que mes décisions pour
 « se déterminer... Je lui dis du moins tout ce que je pensois de son dessein
 « & des fragmens qu'il m'en communiquoit, avec d'autant plus de
 « sincérité que je ne feignis pas de lui dire que j'avois une espèce de
 « chagrin de n'avoir que des applaudissemens à lui donner, lui avouant
 « ingénument que je n'eusse pas été fâché de trouver, du moins par
 « intervalles, de petites matières de critique discrète & ménagée, pour
 « affaisonner de quelque *saupiquet* la réponse toute simple que je lui
 « envoyois, laquelle, ne lui paroissant rouler que sur des louanges per-
 « pétuelles, ne pourroit aussi lui être qu'insipide. »

Rou s'excuse de ne pouvoir donner au lecteur « un détail plus cir-
 « constancié de tout cet excellent ouvrage de M. de Rapin, celui-ci
 « lui ayant fait entendre que trop d'éclat sur ce projet ne pourroit lui
 « être que nuisible, & l'ayant instamment prié de ne révéler à personne
 « ce qu'il lui confioit là-dessus. » Comme la plupart des vrais savants,
 qui connaissent jusqu'à leur propre valeur, science trop haute pour des
 esprits vulgaires, Rapin-Thoyras joignait la modestie à la science, &, en
 humiliant son savoir devant l'érudition de son ami, il lui demande con-
 seil sur le plan de son œuvre, sur ses doutes, ses scrupules, sur de légers
 détails même; car, dans une autre lettre, il le consulte sur la question
 jugée aujourd'hui, qui faisoit doute de son temps, l'emploi orthographi-
 que des lettres capitales, & sur les règles de la ponctuation (1).

Nous réunirons à diverses lettres inédites de Rapin-Thoyras, qu'on
 trouvera à la fin de ce volume, avec quelques fragments de ses essais

(1) « Je finirois ici ma lettre, dit Rapin, si je n'avois à mon tour à vous faire une petite prière,
 • qui est de vouloir, à votre loisir, me donner quelques règles pour l'orthographe des lettres
 • capitales. Je trouve une si grande différence entre les livres imprimés à Paris & ceux qui sont
 • imprimés en Hollande, que je ne sais où j'en suis. Ceux de Hollande ont les deux tiers plus de
 • lettres capitales que ceux de France... Je vous prie de me donner quelques éclaircissements
 • là-dessus. » (3 mars 1711.)

poétiques, recueillis dans diverses archives de famille, la plupart des lettres qu'il écrivit à Jean Rou. Déjà atteint de la grave maladie qui mit au tombeau, peu de mois après leur discussion sur le sonnet Pétrarque, Rou a consacré à l'exposé de ses relations affectueuses & littéraires avec le célèbre historien, les dernières pages de ses *Mémoires* comme s'il eût voulu montrer par là tout l'honneur & tout le prix qu'il attachait à ces rapports si honorables pour tous deux. On peut appliquer à ce noble commerce de deux esprits d'élite, qui ont trouvé l'un dans l'autre une complète disposition à s'entendre, à se plaire & s'interpréter généreusement, à se porter réciproquement au bien & au travail, cette belle définition de Cicéron : *Omnium societatum nulla praevalentior est, nulla firmitior, quam quum viri boni similes sunt, familiariter conjuncti* (1).

(1) *De Officiis*, lib. 1, c. 18. • De toutes les sociétés, nulle n'est plus noble, ni plus ferme constituée, que celle qui réunit des hommes de bien, par l'intimité & la conformité des mœurs.





CHAPITRE VIII

Rapin-Thoyras quitte La Haye pour aller s'établir à Wesel avec sa famille. — Une soirée chez le comte de Lottum lui donne l'idée de la célèbre Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre, imprimée dix fois en cent ans. — Aperçu sommaire de cet opuscule. — Comment Rapin fut amené à écrire l'Histoire d'Angleterre. — Son but. — Ses moyens: — Etudes préliminaires. — Les Actes de Rymer. — Notes sur ce célèbre recueil. — Parti qu'en tire Rapin-Thoyras, qui fait l'extrait des dix-sept in-folio qui le composent. — Les Histoires de Larrey & d'Echard. — Quelques souscripteurs à la première édition de l'Histoire d'Angleterre. — Notes sur Durand, continuateur de Rapin-Thoyras. — Appréciation du style & du travail de Durand. — Examen bibliographique des six éditions de l'Histoire d'Angleterre. — Importance de l'édition donnée par Lefebvre de Saint-Marc, en 1749. — Préface de cette édition. — Reproches faits à Rapin-Thoyras. — N'ont pas empêché le succès général de son œuvre.



Il fut au commencement du mois de mai 1707 que Rapin-Thoyras se décida à quitter La Haye pour se fixer à Wesel avec sa famille. Cette résolution, basée sur des motifs déjà pénibles en eux-mêmes, lui coûtait d'autant plus à accomplir, qu'il laissait dans la capitale des Pays-Bas des amis nombreux & fidèles, dont l'affection lui était douce & dont les conseils lui auraient été utiles pour les grands travaux qu'il méditait. Il trouva cependant à Wesel un grand nombre de ses compatriotes, réfugiés comme lui, parmi lesquels il rencontra quelques officiers, « gens de qualité, » qui l'accueillirent avec une bienveillance pleine d'égards. Mais quel que fût le charme qu'il goûtait dans leur intimité, elle ne suffisait pas à ses besoins intellectuels, & nous le voyons se plaindre, dans une de ses lettres, de la rareté extrême des conversa-

tions littéraires auxquelles il se plaisait (1). Wefel, ville de garnison, ville fortifiée, ne respirait que la guerre, & on y parlait plus volontiers de fortifications & de plans de bataille, que d'histoire & de littérature.

L'un & l'autre sujet étaient familiers à Rapin-Thoyras, mais le feu des jeunes années s'était éteint : mûri par des veilles laborieuses, l'historien qui jugeait des batailles au point de vue de leur influence sur les destinées politiques des nations, ne pouvait plus considérer la guerre sous le même point de vue que le jeune & vaillant capitaine qui en assura jadis le succès. A cette époque de sa vie, qui fut comme le couronnement de son existence noblement partagée entre le service du prince & l'affervissement volontaire de son esprit au plus rude labeur, la politique avait pour lui plus de charmes que la guerre ; l'étude des rapports qui unissent les gouvernements & les peuples touchait de près à des études qu'il poursuivait dès lors avec tant de passion, qu'elles devaient abrégier sa vie. Quelques années après son installation à Wefel, il se trouvait un soir chez le comte de Lottum, Feld-Maréchal de Prusse, gouverneur du pays de Clèves. Les affaires d'Angleterre étaient l'objet des conversations les plus animées dans tous les cercles politiques d'alors. La société d'élite rassemblée chez le gouverneur de Clèves traita avec la même ardeur la question de l'antagonisme des partis célèbres dont les succès & les revers réciproques sont l'histoire même de leur pays. Frappé des remarques auxquelles cette discussion avait donné lieu, plus encore des lacunes que son érudition & sa connaissance spéciale de l'élément politique de la nation anglaise lui avaient fait entrevoir, Rapin rédigea avec soin ce qui avait été dit de part & d'autre sur ce sujet. Il compléta si judicieusement ses remarques, que, de cette dissertation de quelques pages, il a fait un écrit plein d'intérêt & un véritable modèle d'analyse historique. « Qui voudra

(1) Lettre à Paul-Emile de Mauclerc, sans date, écrite entre 1723 & 1724. (Voy. le Recueil des Lettres de Rapin, n° 13.)

« se reconnaître dans ces orageux débrouillements de la liberté anglaise,
 « après la révolution de 1648, devra lire ces quelques pages, qui pla-
 « cent leur auteur au premier rang des publicistes modernes. Il y trou-
 « vera expliqué sobrement, nettement, comment l'Eglise, mêlant ses
 « disputes & ses divisions à celles de l'Etat, il y avait bien des variétés
 « & des espèces de *Whigs* & de *Torys*, chacune servant à tenir en res-
 « pect les autres, & toutes contribuant à maintenir, par une surveillance
 « mutuelle, l'équilibre de l'Etat (1). »

Voici, du reste, les points les plus saillants de cet opuscule.

« Le gouvernement d'Angleterre, dit Rapin-Thoyras, est d'une espèce
 « particulière qui n'a point aujourd'hui de semblable dans tout le reste
 « du monde... C'est en vain qu'on voudrait donner une idée de ce gou-
 « vernement par les noms ordinaires de *monarchique*, d'*aristocratique*,
 « de *démocratique*, qui ne lui conviennent point. C'est un gouvernement
 « *mixte*, qui n'est aucun de ceux qui viennent d'être nommés, & qui
 « néanmoins est composé du mélange de tous les trois. Les prérogatives
 « du Souverain, des Grands & du Peuple y sont tellement tempérées
 « les unes par les autres, qu'elles se soutiennent mutuellement. En même
 « temps, chacune de ces trois puissances, qui ont part au gouvernement,
 « peut mettre des obstacles invincibles aux entreprises que l'une des
 « deux autres, ou même toutes deux ensemble, voudroient faire pour
 « se rendre indépendantes. » Calqué sur le gouvernement représentatif
 des Anglo-Saxons, forme de constitution politique propre aux nations
 du nord, affermi peu à peu par des concessions successives, dont quel-
 ques-unes furent dues à la sagesse des rois, & le plus grand nombre
 accordées aux exigences de leurs sujets & arrachées par la force, le gou-
 vernement d'Angleterre atteignit un instant, sous Jean-sans-Terre, forcé
 par les hauts barons du royaume de leur concéder la *Grande Charte*, le
 plus grand degré de ressemblance avec son modèle. Après diverses alter-

(1) A. Sayous. *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. 1, p. 52.

natives, rapidement esquissées dans quelques lignes de chronologie historique, l'auteur nous montre ce gouvernement si bien assis sur les prérogatives du Roi & du Parlement à la fin du glorieux règne d'Henri V, que pendant deux cents ans, nulle atteinte illégale ne fut portée à la constitution d'Angleterre.

Les pernicioeux conseils donnés à Charles I^{er} par ses ministres l'encouragèrent à porter atteinte aux privilèges de la nation ; mais après quinze ans de règne & d'oppression, une révolution terrible s'opéra au sein du Parlement, & la prérogative royale, de plus en plus réduite, s'effaça à ce point que la constitution du gouvernement fut aussi altérée dans ce dernier sens que dans l'autre. On vit alors beaucoup d'Anglais qu'avaient révoltés la tyrannie du roi, ramenés à la défense du trône par la violence oppressive du Parlement, surtout lorsque ce dernier, s'attaquant à la religion, renversa l'église anglicane, & établit sur ses ruines l'église presbytérienne. Deux partis se formèrent alors dans la nation, les *Cavaliers* & les *Têtes rondes*, ceux qui tenaient pour le Roi & ceux qui défendaient le Parlement ; plus tard, ils changèrent leurs noms pour ceux de *Torys* & de *Whigs* (1).

Rapin-Thoyras établit avec une netteté remarquable les différences générales & particulières, & jusqu'aux simples nuances qui séparaient entre eux, non-seulement les deux partis, mais ceux-là même qui les composaient. Ils nous montre les Cavaliers, Royalistes ou Torys,

(1) Le premier de ces noms s'écrit aujourd'hui *tories* au pluriel. L'origine des deux surnoms de *tory* & de *whig* est assez controversée. Le premier paraît dérivé du mot irlandais *toore* (donne-moi), sobriquet significatif appliqué à quelques bandits de cette nation & donné par extension à ceux qui tenaient le parti du roi que l'on accusait de foudoyer ou de favoriser la rébellion d'Irlande, vers 1648. Le second, qui aurait pour origine, selon les uns, le mot *whigg* (lait aigre), donné autrefois aux presbytériens les plus rigides & les plus attachés au Covenant, selon d'autres, le mot *whiggum*, usité par les charretiers écossais pour stimuler leurs chevaux, fut appliqué aux rebelles d'Ecosse qui, sous Charles II, marchèrent contre Edimbourg, & par extension aux adversaires du pouvoir royal. Ces deux dénominations prévalurent vers environ 1680, & succédèrent à celles moins connues d'*abhorans* & d'*adresses*.

« réunis tous en ce point, qu'ils trouvoient leur avantage réciproque dans la prospérité du Roi, sans quoi ils ne pouvoient espérer de réussir dans leurs desseins. » Il distingue les *Cavaliers politiques* ou d'Etat des *Cavaliers ecclésiastiques* ou d'Eglise. Les premiers, qu'il subdivise en deux classes, les *Torys outrés* & les *Torys modérés*, souhaitaient le rétablissement & le maintien de la puissance royale ; mais les uns, auxquels se rattachèrent plus tard les *Papistes*, la voulaient affranchie de toute entrave, les autres, réglée conformément à l'ancienne constitution du gouvernement. Les seconds, subdivisés en *Episcopaux rigides* & en *Episcopaux mitigés*, voulaient le rétablissement plus ou moins absolu de l'Eglise anglicane.

Mêmes divisions pour les Têtes rondes, Puritains, Parlementaires ou Whigs, dont les libertés de la nation, symbolisées par le Parlement, sont le drapeau. Les *Parlementaires politiques* voulaient soutenir & faire progresser les droits du peuple, les *ecclésiastiques* ceux de l'Eglise presbytérienne. Parmi les premiers, les *Whigs républicains* voulaient pousser la restriction de la royauté jusqu'à l'anihiler par l'adoption de la forme républicaine, les *Whigs modérés* se contentaient de faire en sorte que le roi fût hors d'état d'abuser de sa puissance. Parmi les seconds, les *Presbytériens rigides* tendaient à la destruction de la hiérarchie anglicane, les *Presbytériens modérés* se seraient contentés de beaucoup moins, & peut-être d'une simple tolérance.

Après ces définitions indispensables à la clarté de son exposition, l'auteur reprend l'abrégé historique de l'histoire d'Angleterre, interrompu par la formation des deux partis ; il montre Charles I^{er} victime des tendances absolutistes de ses conseillers, comme l'ont été d'autres rois d'Angleterre, ses prédécesseurs, dans de semblables circonstances, & ses partisans, vaincus & abaissés pendant la domination usurpatrice de Cromwell, relevant la tête à l'avènement inespéré de Charles II. Sans tenir compte des sévères enseignements du règne précédent, le nouveau roi se laisse dominer par les Torys, & leur chef, le duc d'Yorck, converti au catholicisme qu'il cherche dès lors à substituer, en Angleterre, à la

religion réformée, entraîne son faible frère dans les errements funestes qui ont perdu Charles I^{er}, afin de profiter pour lui-même, futur héritier du trône, de l'extension déordonnée de la prérogative royale. Sous prétexte de rétablir l'Eglise anglicane, telle qu'elle était avant les troubles, le duc d'Yorck fait persécuter les presbytériens, & les Torys le secondent, saisissant cette première occasion de persécuter les Whigs, leurs ennemis, au parti desquels appartenaient tous les adhérents du presbytérianisme.

Mais les Whigs démêlèrent bientôt les projets subversifs du duc d'Yorck, & s'unissant aux *Torys modérés*, contre l'envahissement menaçant du despotisme & du papisme, ils réussirent à expulser ce prince du royaume. Peu de temps après, le duc d'Yorck monta sur le trône, & les Torys, qui, au début de ce règne, avaient favorisé les desseins du roi, ne tardèrent pas à s'apercevoir « que toutes ses démarches tendoient à « la dissolution du gouvernement établi, & à la ruine de la religion « protestante. » Laisant aux *Torys outrés* & aux *Papistes* le triste honneur de seconder le roi Jacques dans l'oppression de son peuple & la ruine des libertés civiles & religieuses de l'Angleterre, les *Torys modérés*, s'unissant de nouveau aux Whigs, appelèrent le prince d'Orange & saluèrent, de concert avec leurs anciens adversaires, l'avènement de Guillaume III. Sous le règne de ce prince habile, qui devait en quelque sorte son élévation aux deux fractions les plus nombreuses des deux partis, la balance fut tenue si égale entre les factions rivales, que leurs divisions, jusqu'alors plus politiques que religieuses, revêtirent plutôt ce dernier caractère, « les conjonctures ne permettant, ni aux *Torys outrés* ni aux « *Whigs républicains*, de pousser leurs principes. » Mais si la religion, ou plutôt la forme ecclésiastique, a été le but réel des efforts de quelques-uns d'entre les Torys & les Whigs, elle n'a été que le prétexte dont le plus grand nombre d'entre eux coloraient leurs visées politiques, principal fondement de leur division.

Après les glorieux commencements du règne de la reine Anne, qui

fut si prospère tant que l'administration des affaires demeura entre les mains des *Moderés* des deux partis, une intrigue de cour jeta cette princesse dans les mains des *Torys outrés & rigides*, qui, pour se maintenir au pouvoir où ils n'étaient arrivés qu'avec peine, cherchèrent à assurer la couronne au Prétendant, au préjudice de l'électeur de Hanovre. Mais la mort de la reine rompit leurs mesures, & les Whigs s'élevant avec Georges I^{er}, qui leur devait ses droits à la couronne, consommèrent pour longtemps la ruine du torysme absolu.

Après avoir constaté & suivi dans l'histoire, la naissance & les progrès des deux partis, Rapin-Thoyras reprend, pour les compléter, ses premières définitions, & entre dans l'examen critique des *vues*, des *intérêts*, des *forces* & des *caractères* des Whigs & des Torys.

Il n'entre pas dans notre but de donner ici une analyse trop détaillée d'un travail, peu étendu du reste, que chacun peut lire facilement, & qui est d'une concision si précise & si nourrie, que la meilleure manière d'en donner une juste idée serait de le placer tout entier sous les yeux du lecteur. Aussi ne reprendrons-nous pas les catégories que nous avons spécifiées plus haut d'après Rapin-Thoyras, suffisantes pour faire comprendre ce qui nous reste à dire sur la partie la plus importante de cette dissertation.

Les vues générales d'un parti sont souvent confondues avec celles particulières des chefs : c'est ainsi qu'on a souvent accusé les Torys de favoriser & de soutenir le despotisme en matière de gouvernement, tandis que cette doctrine politique était seulement propre aux *Torys outrés*, pour la plupart grands seigneurs, personnages influents & haut placés dans l'Etat & dans l'Eglise, qui, rachetant leur petit nombre par leur importance & par l'appui qu'ils ont souvent trouvé dans le souverain lui-même, furent les chefs habituels des Torys. Mais la plupart d'entre ces derniers ne partagent point des idées politiques aussi excessives. Ce sont eux que, sous le nom de *Torys modérés*, l'on a vu s'allier avec les Whigs, pour résister à l'envahissement de ces mêmes idées.

Les prétentions des *Torys outrés* se retrouvent en sens inverse dans les *Whigs républicains*, qui visent comme eux à employer le même & funeste moyen, le renversement de la Constitution d'Angleterre, pour parvenir à un but opposé. Les *Whigs modérés* forment la plus grande & la plus nationale fraction de leur parti : ils ne diffèrent de celle des *Torys*, qui leur est parallèle, qu'en ce que l'inclination de ces derniers est plutôt du côté du roi, & la leur du côté du Parlement. « Ce qui les a fait ranger dans
« deux différens partis, c'est la crainte mutuelle que l'un ou l'autre,
« pour vouloir trop bien conserver les droits du Roi, ou ceux du Parle-
« ment, ne fasse trop pancher la balance de l'un des cotez. »

Au point de vue ecclésiastique, des tendances analogues se retrouvent dans les deux fractions. Rapin-Thoyras esquisse rapidement les causes de l'établissement du presbytérianisme en Angleterre, ses luttes avec l'Eglise anglicane, son triomphe avec le Long Parlement & les *Whigs*, & par suite, l'adhésion de ses partisans à ce dernier parti, tandis que les sectateurs de l'Eglise anglicane se rangent sous la bannière des *Torys*. Ces distinctions sont réelles & nécessaires, sans toutefois être absolues, car « ces deux noms de *Torys* & de *Whigs* sont des termes
« fort obscurs & fort équivoques, parce qu'ils portent, ou doivent porter
« dans l'esprit des idées différentes, selon le sujet dont on parle. » Ainsi, une même personne peut être à la fois *Whig* & *Tory* : tel partisan de l'Eglise anglicane, rangé par cela même dans ce dernier parti, pourra, en s'opposant de tout son pouvoir aux empiètements de la prérogative royale, faire acte de *Whig*, & *vice versa*. Aussi l'auteur dit-il plus loin, qu'il n'a eu dessein, en parlant des vues, des intérêts & des caractères des *Whigs* & des *Torys*, que de marquer les traits propres à leurs chefs & à ceux d'entre les plus actifs des deux partis.

Parmi les motifs que l'un & l'autre parti ont invoqués pour justifier ces divisions intestines, il en est de plausibles, tels que la gloire de Dieu, l'honneur du roi, le bien public ; mais au fond, l'intérêt personnel est le premier mobile des actes des deux factions. Le roi Guillaume disait

que, s'il avait assez de bonnes charges à donner, il aurait bientôt mis d'accord les deux partis. Si les *Torys outrés* souhaitent que le souverain devienne absolu, c'est qu'ils trouvent leur avantage dans l'abus de la puissance royale, & s'ils font proclamer par les gens d'Eglise de leur parti le dogme de l'*Obéissance passive*, c'est qu'il est de leur intérêt de déguiser leurs vues sous le prétexte du zèle pour l'Eglise, afin de rallier à leurs menées le gros du parti.

L'intérêt des *Torys modérés* qui soutiennent une bonne cause, la conservation des justes prérogatives du roi, est de s'opposer aux attentats que le parti opposé pourrait faire contre l'autorité royale, & cette attitude fait leur crédit à la cour & parmi le peuple.

Quant aux *Torys d'Eglise*, ils comptent parmi leurs adhérents tous les membres de l'Eglise anglicane, & si la politique ne venait pas diviser leurs forces, au point de vue de la religion les Whigs seraient hors d'état de leur résister. C'est là la grande force du parti des Torys, qui comprend ce que l'on a appelé la *Haute Eglise*, c'est-à-dire une Eglise dans laquelle il n'y a aucun mélange de presbytérianisme, & qui, par là, s'appuie sur les hauts dignitaires & sur tout le bas clergé. Enfin, les *Papistes*, qui ne peuvent espérer de rendre leur religion dominante, que par le moyen d'un roi absolu, s'unissent constamment aux *Torys outrés* & leur procurent l'appui des puissances catholiques étrangères.

La religion est ce qui sépare le plus les *Whigs modérés* d'avec les *Torys* de la même dénomination, — les premiers étant pour la plupart presbytériens; — elle est le plus grand obstacle à leur alliance, qui est capable, une fois faite, de tout mener dans l'Etat. Si donc, les Whigs parviennent à faire en sorte que le peuple distingue les intérêts de l'Etat de ceux de l'Eglise, au lieu de les confondre, cette pierre d'achoppement disparaît pour un temps, & il s'établit entre ces grandes fractions des deux partis cette alliance féconde qui les met en état de rompre les mesures de leurs adversaires constants, les *Torys outrés*.

Les *Whigs républicains* sont si peu nombreux qu'ils ne font que grossir

le parti Whig en général. Quant aux *ecclésiastiques rigides* de ce parti, leurs intérêts sont si directement opposés à l'état de chose existant en matière d'Eglise, que, malgré leur nombre & l'importance qu'ils tirent du presbytérianisme écossais, on les redoute dans leur parti à cause de leur fanatisme, & ils ne sont jamais appelés à le diriger.

Enfin, les *presbytériens mitigés* se contentent de désirer l'établissement des formes ecclésiastiques qu'ils pratiquent, & s'abstiennent de toutes démarches violentes, comprenant qu'une telle conduite, en resserrant les liens du parti tory, rendrait son triomphe sur le leur assuré.

Relativement au caractère, les deux partis ne présentent pas des contrastes moins tranchés. Fiers, hautains, intolérants, sont les Torys qui, vis-à-vis des Whigs, sont, dit Rapin-Thoyras, « tels que les catholiques « romains envers les protestants, dans les lieux où les catholiques ont « l'avantage du nombre & l'appui du gouvernement. » Passionnés & prompts dans l'exécution de leurs desseins jusqu'à l'imprudence, ils changent de principes selon que leur intérêt le demande, avec une coupable & insolente légèreté (1).

Ceux qui dirigent leurs adversaires, se conduisent au contraire par des principes fixes, dont ils ne s'écartent guères, & marchent lentement, mais sûrement à leur but. Et cette modération n'est pas moins fondée sur la politique, que la promptitude & l'emportement des Torys. S'ils commettent quelque erreur en soutenant la bonne cause, c'est-à-dire le maintien de la Constitution du gouvernement tel qu'il est établi par les lois, c'est par un excès de précaution & de défiance, qui les porte, contre leurs principes, à soutenir en certains cas les droits de la nation aux dépens du légal exercice de l'autorité royale.

L'auteur, en caractérisant les tendances des presbytériens, blâme leur rigidité intolérante & leur prévention contre l'Eglise anglicane & sa hié-

(1) Il est juste de remarquer ici que l'auteur a surtout en vue de peindre le caractère des chefs de ce parti, qui appartiennent presque toujours aux Torys outrés.

archie, les dogmes essentiels étant enseignés de même dans les deux Eglises.

Passant ensuite au mode d'action de ces alliances passagères entre les deux partis, dont il a été souvent question, Rapin-Thoyras montre que, par suite de l'équilibre qui existe entre les deux chambres qui composent le Parlement, & le roi, ces alliances sont ou peuvent être indépendantes de la prédominance de chaque parti au sein du gouvernement, & par conséquent produire des effets qui leur sont propres. Il signale & condamne divers abus concernant les élections, & termine sa dissertation par l'examen des intérêts communs ou opposés que peuvent avoir les puissances voisines de l'Angleterre avec les partis dont il vient d'exposer la nature, le rôle & les caractères, & dont l'équilibre est une condition de la tranquillité de l'Etat qu'ils divisent.

Tels sont les principaux points de cette remarquable étude de politique. On ne saurait dissimuler que l'intérêt qu'elle présente ne se soit affaibli avec les traits mêmes qui distinguaient alors ces factions célèbres qui déchirèrent longtemps leur pays, aujourd'hui bien atténuées dans leurs principes & dans leurs effets. Nous avons eu un instant la pensée de poursuivre le travail de Rapin-Thoyras & d'étudier la marche, les progrès, les revers des Whigs & des Torys depuis Georges I^{er} jusqu'à nos jours. Mais ayant reculé devant cette tâche au-dessus de nos forces & qui nous aurait, d'ailleurs, trop éloigné de notre sujet, nous avons cru devoir donner ici un aperçu de cette œuvre remarquable, dans l'espoir que le lecteur serait encouragé par cet abrégé, à juger par lui-même de l'intérêt que présente la *Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre, & sur la naissance, les progrès, les vues, les forces, les intérêts & les caractères des deux partis des Whigs & des Torys*.

Rapin n'avait destiné ce travail, l'un de ses plus solides titres de gloire, qu'à l'instruction de ses amis. Il y avait mis la dernière main, en février 1716, lorsque l'un d'eux, le chevalier Fowntain, « curieux de toutes les belles connoissances, » vice-chambellan de la princesse de

Galles, vint passer quelques jours chez lui à Wefel. Le manuscrit de la dissertation lui tomba sous la main, il le lut, & jugeant dès lors toute la valeur de l'œuvre, & quel succès lui était réservé, il s'en empara, & sans vouloir entendre à aucun retard, il le porta lui-même chez l'imprimeur de La Haye, malgré les dénégations & les prières de son ami, dont la modestie n'était pas l'un des moindres mérites. Imprimée en 1717, pour la première fois (La Haye, chez Charles de Vier, in-12), traduite la même année en anglais (in-8°), publiée en flamand, en danois & deux fois en allemand, réimprimée dans l'édition de l'*Histoire d'Angleterre*, donnée à Trévoux en 1726-28, dans celle de Bâle en 1740, dans celle de Lefebvre de Saint-Marc en 1749, la *Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre* fut réimprimée pour la dixième fois, à titre de morceau historique remarquable, dans le tome I^{er} du *Citateur politique* (Paris, 1820).

Cet opusculé de Rapin-Thoyras précéda de quelques années l'apparition de son grand ouvrage, à l'étude duquel sont consacrées les pages qui vont suivre.

Arrivés à ce point de notre travail, laissons l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre* nous expliquer lui-même quels furent les motifs qui l'ont déterminé, les moyens, qu'il a mis en œuvre pour mener à bien cette grande entreprise.

« Lorsque je commençai à écrire cette histoire, dit-il, je ne pensois rien moins qu'à la composer tout entière (1).

« Un séjour affés long que j'avois fait en Angleterre m'ayant fourni l'occasion

(1) Dans une lettre à Paul-Emile de Mauclerc, du 23 mai 1722, il hésite à continuer son œuvre, une fois arrivé au règne de Charles I^{er} & à la révolution de 1648. « Mon histoire d'Angleterre est achevée, dit-il, jusqu'en 1640, & je n'ay pas dessein de la continuer plus avant, puisque je ne pourrois que répéter ce que Mylord Clarendon en a écrit jusqu'à l'année 1660; quant à ce qui s'est passé depuis, c'est un morceau si délicat & si difficile, que je ne me crois pas assez habile pour m'en tirer avec honneur. D'ailleurs, il n'est pas facile d'avoir de bons mémoires sur les derniers règnes. » (Voir le *fac-simile* au commencement de ce volume.)

d'apprendre la langue du païs, & un emploi que j'avois eu dans les troupes, pendant la guerre d'Irlande, m'en ayant même imposé la nécessité, je m'étois occupé, autant qu'il m'avoit été possible, à lire des livres anglois & particulièrement ceux qui traitent du gouvernement & de l'histoire d'Angleterre, depuis la conquête des Normands. Dans la fuite, m'étant trouvé dans un état de tranquillité qui me permettoit de disposer de mon tems comme je le trouvois à propos, je continuai ces mêmes lectures. Comme la curiosité va toujours en augmentant, je ne me contentai pas de m'être raisonnablement instruit de la nature du gouvernement d'Angleterre, je souhaitai aussi d'en connoître l'origine. Pour y réussir, je crus qu'il falloit lire avec soin l'*Histoire des Anglo-Saxons* qui ont porté cette forme de gouvernement dans la Grande-Bretagne. Cette étude n'eut rien pour moi que de rebutant. L'histoire des Anglo-Saxons est chargée d'une infinité de faits, confus, s'il faut ainsi dire, les uns avec les autres, sans ordre & sans liaison, & de beaucoup de particularitez inutiles. C'est une vaste forêt où l'on ne peut qu'avec peine trouver quelque route, ou plutôt quelques petits sentiers, pour s'empêcher de s'égarer. Ce fut néanmoins ce qui me fit concevoir le dessein d'éclaircir cette partie de l'histoire d'Angleterre, autant qu'il me feroit possible... Je retrogradai jusqu'au temps de Jules César, qui tenta le premier de se rendre maître de cette île. Ce fut là que je fixai le commencement de mon histoire & je le continuai jusqu'à la conquête des Normans, sans dessein de la pousser plus avant. Il falloit être d'un aussi grand loisir que je l'étois pour s'occuper à un ouvrage de cette nature. Je l'achevai pourtant, & enfin, après quelque interruption, je me laissai engager à le continuer sur le même pied, c'est-à-dire d'une manière abrégée, qui, sans entrer dans de grands détails, pût donner une connaissance générale, mais distincte des principaux événemens de l'histoire d'Angleterre... J'étois accoutumé à m'occuper & je n'avois rien de mieux à faire. Je continuai donc cette histoire, mais quoique je l'eusse déjà poussée jusqu'au règne de *Henri II*, j'étois sur le point d'abandonner mon ouvrage, dont le commencement n'avoit rien qui pût me prévenir en sa faveur, lorsqu'un secours inespéré m'engagea, non-seulement à le continuer, mais encore à former le projet d'une histoire plus détaillée que celle que je m'étois proposée auparavant. Ce secours fut le recueil de Monsieur Rymer, dont je parlerai plus amplement dans la suite.

« Je n'eus pas plutôt formé ce dessein que, concevant que j'allois m'engager à écrire une histoire en forme, je souhaitai de m'instruire à fond des règles que les maîtres ont données pour aider à réussir dans cette entreprise; mais j'avoue que je n'y trouvai pas les secours que j'en avois attendus. Quelques-unes de ces

règles font si vagues, qu'on peut les regarder comme à peu près inutiles : non qu'elles ne soient excellentes en elles-mêmes, mais parce qu'elles n'enseignent rien de particulier ou de nouveau, rien qui ne vienne naturellement à l'esprit de tout homme de bon sens. Telles sont, par exemple, celles-ci : *Qu'il faut qu'un historien dise la vérité; qu'il ne soit point partial; que son stile soit clair; qu'il mette chaque chose dans sa véritable place, qu'il n'en dise ni trop, ni trop peu, & quelques autres semblables.* J'en trouvai d'autres qui me parurent tendre à une perfection à laquelle je sentoient bien que je ne pouvois pas aspirer. D'ailleurs, elles supposent dans l'écrivain des qualitez qui sont assez rares, comme une grande étendue d'esprit & de connoissance, un goût exquis, beaucoup de discernement, après quoi elles lui apprennent qu'il doit en faire usage, & c'est proprement à cela qu'elles aboutissent.

« A ces règles générales, on ajoute divers préceptes ou conseils particuliers qui ne sont fondés que sur le goût de ceux qui les donnent. L'un conseille de prendre *Tite-Live* pour modèle. Un autre préfère *César*. Un troisième voudroit que toutes les histoires fussent dans le goût de *Tacite*. Il y a des gens qui aiment passionnément les portraits & les caractères; il y en a d'autres qui n'en veulent point, à moins que ce ne soit des personnes extrêmement distinguées. Quelques-uns se plaisent dans les descriptions des sièges & des batailles; d'autres les désapprouvent absolument, & soutiennent qu'à peine trouve-t-on dans les histoires quelques-unes de ces descriptions qui donnent une idée bien claire des actions qui en sont le sujet : outre que la plupart ne sont tirées que des relations d'un des partis, qui sont le plus souvent déguisées. Enfin, il n'y a pas moins de diversité dans tous les autres conseils qui regardent la forme de l'histoire; l'arrangement des matières, le stile & autres choses semblables. Tous ces conseils n'étant pas absolument nécessaires, l'historien ne suit ordinairement que ceux qui sont le plus conformes à son génie. C'est ce qui donne lieu de juger que les historiens les plus distingués ne se sont point assujettis à suivre d'autres règles que celles que la raison & le bon sens leur ont dictées. Ils ont plus ou moins bien réussi, selon qu'ils ont eu, plus ou moins, les talens les plus nécessaires. Aussi, voyant que les règles générales ne m'apprenoient rien que ce que tout le monde fait, & que d'ailleurs quelques-unes supposent des talens qu'il n'est pas facile d'acquérir quand on ne les a pas naturellement; d'un autre côté, me trouvant embarrassé sur le choix de tant de conseils opposés les uns aux autres, je pris la résolution de suivre mon propre génie, sans m'embarrasser de la manière dont d'autres, avec plus de talens que moi, pourroient exécuter le même dessein. L'unique but

que je me propofai, ce fut l'instruction des Etrangers, c'est-à-dire de ceux qui ne font pas Anglois. L'Angleterre eft aujourd'hui fur un tel pied que je crois qu'ils ne feroient pas fâchés d'apprendre par quels degrés fa puiffance s'eft accrue, & de s'inſtruire, par une hiftoire fuivie, de la forme de fon gouvernement, le feul qui fe foit conſervé en fon entier, entre ceux que les nations ſeptentrionales ont établis en Europe. J'avoue que je crus pouvoir réuſſir dans ce deſſein, quoique d'autres puffent ſans doute l'exécuter beaucoup mieux que moi.

« La différence qu'il y a entre le gouvernement d'Angleterre & celui des autres royaumes fait que, pour écrire l'hiftoire de celui-ci, il faut s'écarter un peu de la route ordinaire. Dans les autres hiftoires, c'eſt le Prince qui en fait, pour ainſi dire, l'unique ſujet & qui eſt le principal objet de l'hiftorien. Dans celle d'Angleterre, le Prince & l'Etat ne peuvent être ſéparés. Par la conſtitution du gouvernement, ils ſont tellement unis enſemble, qu'ils ne font qu'un même tout, un même corps qui a les mêmes intérêts & les mêmes vues & qui doit faire le grand ſujet de l'hiftoire & le principal objet de l'hiftorien. Je fais bien qu'il y a des occaſions où il faut les ſéparer ; mais ce n'eſt qu'en de certains temps malheureux, où il eſt arrivé que le Prince ou le Peuple ont voulu tâcher de rompre cette heureuſe Conſtitution, & dans ces occaſions les efforts que l'un ou l'autre ont faits, font la principale matière de l'hiftoire. Je fais auſſi que, dans les gouvernements les plus deſpotiques, le Prince prétend qu'il eſt uni de la même manière avec fon Etat ; mais ce n'eſt qu'en ſuppoſant que c'eſt dans la gloire, dans les intérêts, dans les avantages du Prince, que ſe trouve le bien du royaume, ce qui n'eſt pas toujours vrai. Ainſi, le Prince & l'Etat ſe trouvent ſouvent réellement ſéparés, dans le temps qu'on affecte le plus de parler de leur union, comme d'une union indiffoluble. On a changé les choſes & on a gardé les mêmes noms. Mais en Angleterre il n'y a rien de changé. C'eſt encore aujourd'hui le même gouvernement qui y fut établi dès la fondation de la Monarchie, & le même, à peu près, que les Saxons avoient dans la Germanie, avant qu'ils paſſaſſent dans la Grande-Bretagne. Il eſt vrai qu'il a ſouffert quelques interruptions du temps de Guillaume-le-Conquérant & de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs immédiats. Mais il a repris enſuite ſa première forme, les Rois les plus ſages, les plus prudents, ayant compris que le bonheur qu'ils pourroient ſe procurer par un pouvoir deſpotique quand même ils pourroient y parvenir, n'étoit pas à comparer à celui dont ils jouiſſoient dans un gouvernement paſſible, où ils pouvoient ſ'afſurer de l'eſtime, de l'amour & des ſecours abondans de leurs ſujets. Il n'y a point de règne dans l'hiftoire d'Angleterre, où cette vérité ſoit plus en ſon jour, que celui d'Elifabeth ; comme il n'y

en a point où le contraire paroisse mieux, que dans ceux de Jacques I^{er}, de Charles I^{er}, de Charles II & de Jacques II..... Puis donc que le gouvernement d'Angleterre se trouve aujourd'hui différent de tous les autres, les lecteurs, non plus que l'historien, ne doivent jamais le perdre de vue, de peur que de fausses idées ne les conduisent dans de grandes erreurs. C'est pour cette raison que je me crois obligé d'en faire connaître ici la nature autant qu'il me sera possible.

« Je ne doute pas que quelques-uns ne m'accusent de donner des bornes trop étroites à la puissance du Roi & de faire mal connoître la nature & l'origine de la Monarchie angloise, pendant que d'autres se plaindront peut-être que je suis trop favorable au pouvoir royal. Cette diversité vient des questions qui ont été agitées, depuis environ cent ans, sur les droits du Roi & sur ceux du Peuple. On a vu dans le dernier siècle, parmi les Anglois, deux partis dont l'un faisoit tous les efforts possibles pour revêtir le Roi d'un pouvoir absolu & arbitraire, pendant que l'autre tâchoit, non-seulement de lui ôter ses plus justes prérogatives, mais même de le faire regarder comme simple serviteur de la Nation & dépendant du Parlement. Ces deux excès sont également condamnables. Pour moi qui ne prends aucun intérêt dans les passions de ces deux partis, j'ai fait tout mon possible pour démêler la vérité parmi les préjugés de ceux qui ont écrit sur cette matière. J'ai cru que, n'écrivant que pour les Etrangers, il étoit de mon devoir de leur donner une juste idée du gouvernement d'Angleterre, qui puisse leur aider à bien entendre ces disputes quand ils les rencontreront, ou dans cette histoire ou ailleurs. C'est encore en faveur des Etrangers qui ne connoissent que fort peu (1) les usages des autres pays, que j'ai cru devoir expliquer certaines choses qui sont généralement assez connues, mais que plusieurs peuvent néanmoins ignorer... Telles parties de l'histoire d'Angleterre sont des endroits scabreux où on ne peut marcher avec trop de circonspection, pour ne pas établir des principes qui sont contestez, sans les appuyer sur de bons fondemens. Mais quelque soin qu'on apporte dans ces occasions, pour ne panacher ni d'un côté ni d'autre, ou du moins pour ne se déclarer en faveur d'un des sentimens, que par des raisons solides, il est comme impossible de contenter tous les lecteurs. Ceux d'entre eux qui sont le plus valoir l'obligation où se trouve un historien, d'observer une exacte neutralité, sont souvent ceux qui l'observent le moins. Ils lisent

(1) Cette version est conforme à l'édition de Trévoux & à celle de Lefebvre de Saint-Marc. Les mots « fort peu » manquent dans les autres & altèrent complètement le sens de cette phrase.

une histoire, l'esprit rempli de préjugés, & s'ils y trouvent quelque chose qui ne les favorise pas, ils accusent l'auteur de partialité. Ils veulent que l'historien soit impartial ; mais ils lui refusent le droit d'exiger d'eux la même équité. C'est une injustice dont on ne voit que trop d'exemples ; mais ils ne font nulle part si fréquens & si remarquables que dans ce qui a du rapport avec la religion. Il est difficile à un historien de s'empêcher de parler sur ce sujet selon ses propres principes, & il lui est impossible de satisfaire ceux qui sont dans des sentimens diamétralement opposés.....

« On trouvera sans doute étrange qu'un homme qui n'est pas anglois ait entrepris d'écrire une histoire d'Angleterre..... Mais sans prétendre excuser les fautes que je peux avoir commises, ou par incapacité ou par défaut de discernement, & qui ne regardent point ma qualité d'Etranger, je tâcherai de répondre directement à l'objection, en faisant voir que les secours ne m'ont pas manqué ; mais avant cela je prie les lecteurs de se souvenir de ce que j'ai dit ci-dessus, que mon intention n'a pas été d'écrire cette histoire pour les Anglois, mais uniquement pour les Etrangers (1). Les Anglois n'ont pas besoin de mon secours pour s'instruire de leur propre histoire, de leurs loix, de leur gouvernement ; & rien ne seroit plus ridicule & plus extravagant pour un Etranger qu'un pareil dessein. Il faut donc considérer qu'il y a eu une infinité de faits, de particularitez, de circonstances, qui peuvent être agréables, ou si l'on veut même, nécessaires aux Anglois, à quoi les Etrangers ne prennent aucun intérêt & qu'ils regardent comme inutiles pour eux. A cet égard, j'avoue que je puis avoir manqué de secours & que je n'ai pas fouillé dans les bibliothèques publiques ou particulières d'Angleterre, ou feuilleté des manuscrits pour en tirer des particularitez que la plupart des historiens ont ignorées ou négligées. Mais pour ce qui regarde le corps de l'histoire, j'ose assurer qu'il n'y a presque point de bonne histoire d'Angleterre, générale ou particulière, que je n'aye eue en mon pouvoir, & que je n'aye diligemment examinée sans m'en rapporter à autrui. Je les ai même confrontées avec celles des Etats voisins lorsque les matières l'ont demandé. Comme, en Angleterre, il y a des gens qui se font un plaisir d'assembler, dans leurs cabinets,

(1) Rapin insiste pour la troisième fois sur le but qu'il s'est proposé en écrivant l'*Histoire d'Angleterre* ; il semble qu'il ait pressenti l'un des plus violents reproches de ses adversaires anglais, qui l'ont accusé d'avoir tronqué en bien des points l'histoire de leur pays. Il l'a écrite, il est vrai, à un point de vue spécial, mais il était assurément libre de le choisir comme de le restreindre.

tout ce qui regarde l'histoire de France, ou d'Espagne, ou d'Italie, ou des Pais-Bas; il se trouve aussi en Hollande & en Allemagne des curieux qui ont pris soin de ramasser tous les meilleurs livres sur l'histoire d'Angleterre. Aussi, outre ceux que j'ai moi-même assembles, j'ai eu recours à ceux de ces bibliothèques particulières où j'ai trouvé presque autant de secours que si j'avois été dans Londres. » (Préface de l'*Histoire d'Angleterre*.)

Comme on l'a vu par les extraits qui précèdent, Rapin avait été conduit à écrire son *Histoire d'Angleterre*, par le fait d'un long séjour dans ce pays, séjour qui l'avait mis à même, dans les loisirs de la vie de garnison, de recueillir nombre de matériaux épars, nombre de faits isolés, & de se créer ainsi un large fonds d'observations personnelles. C'est ainsi qu'il avait entrepris & conduit peu à peu à bonne fin cette étude ingrate & difficile des origines confuses de la monarchie anglaise, « dont l'étude n'avoit, dit-il, rien que de rebutant. » Aussi, personne avant lui n'avait pu en présenter un tableau aussi complet & aussi clair que celui que renferment les deux premiers volumes de son histoire. Il apporta à La Haye tous les matériaux qu'il avait rassemblés, sans avoir un dessein bien arrêté de pousser plus loin son travail, lorsque parut à Londres un recueil de premier ordre au point de vue historique, dont la publication fut pour l'Angleterre un événement littéraire & politique à la fois. C'étaient les *Actes* de Rymer.

Les lords Halifax (1) & Somers (2) eurent la première idée de l'utilité

(1) Charles Montaigu, comte d'Halifax, né en 1661, mort en 1715, homme d'Etat & poète anglais, parcourut une brillante carrière politique. Chancelier de l'Echiquier en 1674, pair d'Angleterre en 1700, il proposa & négocia, en 1706, la réunion définitive de l'Angleterre & de l'Ecosse. Dévoué à la reine Anne, dont il fut un des plus fermes & sages conseillers, il se jeta dans le parti des Tories, par dépit, lors de l'avènement de Georges I^{er} & de la maison de Brunswick. Halifax laissa quelques poésies, mais il se rendit surtout célèbre par sa courtoisie envers les gens de lettres, & la protection éclairée & généreuse dont il encouragea les efforts des Addison, des Pope, des Swift & autres littérateurs anglais de son temps.

(2) John Somers, né à Worcester en 1650, mort en 1716, débuta par être pamphlétaire & homme de loi. Il prit avec ardeur le parti de Guillaume d'Orange; ses services furent récompensés

de cette vaste compilation pour l'histoire de leur pays, & ils furent amener le gouvernement de la reine Anne à partager leur sentiment à cet égard. Les volumineuses archives que renfermait la Tour de Londres furent soigneusement compulsées par Thomas Rymer (1), & ses nobles protecteurs, après l'avoir fait nommer historiographe de la Couronne, ne cessaient d'encourager ses longs & pénibles travaux de leur crédit, de leurs libéralités & de leurs éloges.

En 1704, parut à Londres, chez le libraire Churchill, le premier volume de cet important ouvrage. En voici le titre complet : *Fœdera, Conventiones, Litteræ & cujuscumque generis Acta publica, inter Reges Angliæ & alios quosvis Imperatores, Reges, Pontifices, Principes, vel Communitates, ab ineunte sæculo duodecimo, videlicet ab anno 1101 ad nostra usque tempora, habita aut tractata; ex Autographis infra secretiores Archivorum*

par le titre de baron d'Eversham & de chancelier. Tour à tour éloigné & rappelé des conseils de l'Etat, opposé constamment aux Tories, Somers fut renversé avec les Whigs, en 1710; il était alors lord-président, & ne rentra plus aux affaires. Cet illustre homme d'Etat a laissé 60 volumes in-folio, manuscrits, d'où lord Hardwick a tiré l'importante collection, dite des *Papiers d'Etat*, en 1778. Somers se montra plus d'une fois l'émule d'Halifax par l'appui qu'il donna aux savants & aux littérateurs.

(1) Thomas Rymer, né vers 1650, dans le comté d'York, mort en 1713, fut nommé en 1692 historiographe de la couronne. La reine Anne, en lui donnant cette charge, avait pour but d'encourager & de récompenser les immenses travaux qu'il fit par son ordre dans les archives de la Tour de Londres. Après sa mort, Robert Sanderfon, qui travaillait depuis longtemps sous ses ordres, fut chargé de continuer la publication des *Actes*, dont la première édition (1704-35), tirée à deux cents exemplaires, aux frais d'Halifax, ne fut pas répandue dans le commerce. Ces 20 volumes in-folio furent réimprimés à Londres (Holmes, 1727-35) à cent cinquante exemplaires. Cette édition est plus estimée que la précédente. Une troisième édition (Hagæ-Comitum, J. Neaulme, 1739-45), moins belle, mais plus complète que les deux autres, contenait la version française des pièces anglaises, une table analytique de 60 volumes d'actes inédits conservés dans la bibliothèque Cottonienne, & l'abrégé des Actes de Rymer, par Rapin-Thoyras. Il y en a eu enfin une quatrième édition intitulée : « *Fœdera, &c..... ab ingressu Gulielmi I in Angliam, A. D. 1066, ad nostra usque tempora, &c.....*, accurantibus A. Clarke & F. Holbrooke. Lond., ex typis Strahan, &c., 1816-40, cum *fac-simile*. » Trois volumes seulement de cette belle édition, publiés en six parties, dont la dernière s'arrête à l'année 1577, avaient paru en 1840, à raison de 6 guinées (150 fr.) l'un. D'après la dernière édition du *Manuel du libraire*, cette publication n'a pas été continuée.

Les *Extraits des Actes*, donnés par Rapin, ont été traduits en anglais & annotés par Etienne Whatley. Londres, 1726-27 ou 31, en 4 vol. in-8°, & Londres, 1728, in-fol.

Regiorum Thesaurarias per multa sæcula reconditis, fideliter expressa: in lucem missa de mandato Reginæ. Accurante THOMA RYMER, ejusdem Serenissimæ Reginæ historiographo. Tom. I. Londini, per A. & J. Churchill. M DCC IV.

Au dire du savant critique J. Le Clerc, qui donna l'extrait de ce seul premier volume dans le tome xvi^e de sa *Bibliothèque choisie*, on n'avait jamais vu un si grand recueil d'actes & de monuments publics. Il commence au xii^e siècle avec le règne de Henri I^{er}, pour finir avec celui de Jacques I^{er}, & les Actes des cinq premiers volumes ne vont que jusqu'à l'année 1356. Le recueil complet compte dix-sept gros volumes in-folio. (Voy. *Hist. d'Anglet.*, éd. de 1749, t. II, p. 571.)

Rymer mourut en 1713, pendant l'impression du quinzième volume, mais il avait eu le temps de préparer les deux suivants, dont le dernier contient les tables du recueil. Trois nouveaux volumes furent donnés, de 1726 à 1735, par Robert Sanderson, qui conduisit les *Actes* jusqu'en 1654. Enfin, il y eut trois autres éditions de cet ouvrage : l'une donnée à Londres, l'autre à La Haye, & la dernière publiée à Londres, de 1816 à 1840, par ordre du Parlement, est demeurée incomplète.

Conçue au milieu des préoccupations & des dépenses énormes qu'entraînait alors la guerre de la succession d'Espagne, cette grande entreprise, dont les frais furent considérables, ne fit pas moins d'honneur au gouvernement de la reine Anne, qui en comprit l'importance, qu'aux Mécènes éclairés qui consacrèrent à l'accomplissement de cette œuvre, une partie du temps que leur laissait le soin des affaires publiques. « Penser à la postérité & la mettre en état d'être mieux instruite du « passé, ajoute Le Clerc à ses justes éloges, est une pensée qui ne tombe « que dans les âmes grandes, & élevées au-dessus de la vicissitude des « tems. » L'histoire d'Angleterre possède dans les *Actes* de Rymer un champ immense d'éclaircissements & de recherches; bien des erreurs, bien des lacunes historiques ont été redressées, comblées, par leur secours, & la vérité des grands faits de l'histoire a pu désormais s'établir sur des actes authentiques & contemporains & revendiquer des origines dignes de foi. Le Clerc termine son appréciation par cette judicieuse remar-

que : « Il est bon que la vérité assurée succède aux doutes & aux vraies
 « semblances qui ont tenu sa place dans l'histoire jusqu'à présent. Car,
 « quand on ne peut pas trouver la vérité, on ne demeure pas, parmi
 « les nations qui se piquent d'esprit & de savoir, dans une calme &
 « tranquille ignorance, comme on le devroit dans l'assurance qu'une
 « vérité que nous ne pouvons pas savoir, n'est pas du nombre de celles
 « dont Dieu exige la connoissance de nous, puisque Dieu ne demande
 « l'impossible de personne. On substitue à force de conjectures la vraie
 « semblance à la vérité, & peu à peu on les confond si bien que l'on a
 « beaucoup de peine à les distinguer. »

On ne lira pas sans intérêt l'appréciation de Rapin lui-même sur cet instrument dont il a su si bien se servir. « On ne pourra disconvenir que
 « ce Recueil ne soit un secours extraordinaire pour composer l'histoire
 « d'Angleterre, si l'on considère ce qu'il contient. Ce sont les traités de
 « paix, de trêve, de ligue, de confédération, de mariages, de com-
 « merce, que les rois d'Angleterre ont faits avec les autres princes ; des
 « instructions données à des ambassadeurs : des lettres & des informa-
 « tions des ambassadeurs, tant sur les négociations dont ils étoient char-
 « gez que sur les affaires des Cours où ils étoient envoyés ; des mé-
 « moires très-instructifs sur les affaires dont les historiens n'ont parlé
 « que confusément : des lettres patentes ; des ordres ; des saufs-conduits ;
 « des passe-ports : une infinité d'autres pièces qui ne peuvent être ran-
 « gées sous un titre général, & dont un grand nombre peuvent servir à
 « fixer la chronologie ; enfin, beaucoup d'actes qui regardent des par-
 « ticuliers..... Je suis redevable à ce Recueil de tout ce qu'il peut y
 « avoir de bon ou de particulier dans mon histoire. Si donc j'ai man-
 « qué de quelques secours que j'aurois pu avoir en Angleterre, ce défaut
 « est abondamment compensé par ceux que j'ai tirés des *Actes Publics*,
 « puisque je suis le premier qui ai eu occasion de m'en servir, après les
 « avoir comme défrichés par les Extraits que j'en ai faits. Après cela je
 « crois avoir lieu d'espérer que la prévention où l'on pourroit être sur

« mon sujet, par rapport à ma qualité d'Etranger, sera considérablement
 « diminuée, puisque j'ai eu le bonheur de travailler sur de nouveaux
 « Mémoires qui ne peuvent être suspects & dont aucun autre historien
 « n'a pu faire usage avant moi. » C'est en dire assez pour faire com-
 prendre de quelle valeur inestimable fut ce recueil pour un homme tel
 que Rapin-Thoyras, qui, pour ne laisser échapper aucune des ressources
 qui lui étaient offertes, ne craignit pas de s'astreindre au laborieux &
 pénible travail d'extraire méthodiquement la substance de dix-sept volu-
 mes in-folio. Voici comment il fut mis en possession des richesses de
 cet ouvrage, auquel il fit de larges emprunts.

Charles Montagu, lord Halifax, que l'on a vu patroner l'entreprise de
 Rymer, & qui eut l'insigne honneur d'être le protecteur de Newton,
 auquel il fit donner la direction de la Monnaie en 1699, de Pope,
 d'Addison, de Swift, avait formé sur le continent beaucoup d'autres rela-
 tions avec des membres plus ou moins illustres de la République des
 Lettres, comme on disait alors. C'était l'époque où le savant Le Clerc (1)

(1) Issu d'une famille du Beauvoisis, réfugiée à Genève à la fin du xvi^e siècle, Jean Le Clerc ou Leclerc fut l'un des premiers érudits de son siècle. Né à Genève en 1657, il montra dès l'enfance un rare penchant à l'étude, & après avoir étudié deux ans la théologie sous Mestrezat & Turretin, il partit à vingt-un ans pour Grenoble, où l'éducation du fils du conseiller Sarrazin de la Pierre lui fut confiée. Admis au ministère l'année suivante, il passa quelque temps à l'Académie de Saumur. En 1682, on le retrouve à Londres où il prêchait alternativement chaque dimanche dans l'église Wallonne & dans l'église de Savoie. Les opinions religieuses de Le Clerc étaient très-avancées, il dépassait même les doctrines de l'école de Saumur sur la grâce & le péché originel. De retour dans sa patrie, il ne pouvait penser à prêcher de telles doctrines dans la ville de Calvin; il résolut alors de se fixer en Hollande, & accepta la place de professeur d'hébreu, de philosophie & de belles-lettres, dans le collège que les *Arminiens* possédaient à Amsterdam; il y joignit plus tard celle de professeur d'histoire ecclésiastique, qu'il occupa jusqu'en 1728, où une attaque de paralysie, qui lui ôta l'usage de la parole, l'obligea à renoncer à l'enseignement. Il mourut dans l'enfance, en 1736. Le Clerc entretenait une correspondance suivie avec un grand nombre de savants de tous pays & de toutes religions, auprès desquels il était en haute estime; mais la hardiesse de sa critique, ses opinions tranchées, lui attirèrent presque autant d'ennemis que de contradicteurs. Il ne se distinguait ni par l'esprit, ni par le génie, mais par un sens droit & sûr, une raison éclairée & une prodigieuse érudition, servie par une activité extraordinaire & une infatigable ardeur.

tout ce qu'il y avait de plus faillant dans les dix-sept in-folio de Rymer, & facilitant par des divisions rationnelles toutes les recherches qui pouvaient être faites, les *Extraits* de Rapin-Thoyras, publiés dans des ouvrages aussi répandus que l'étaient alors la *Bibliothèque choisie* & la *Bibliothèque ancienne & moderne* de Le Clerc, conservaient une utilité réelle, même en présence de la diffusion relative dans le public, d'un ouvrage aussi considérable que l'était à tous les titres celui de Rymer.

Très-appréciés lors de leur apparition, ces *Extraits* furent réimprimés tous ensemble à La Haye, chez Scheltus, in-4° & in-8°, en 1728 (1), par les soins de l'illustre Fagel, greffier des Etats généraux des Provinces-Unies (2). Toute l'édition se borna à une trentaine d'exemplaires que Fagel distribua à ses amis. Aussi est-elle presque introuvable aujourd'hui. Ces extraits furent traduits en anglais par Etienne Whatley & enrichis par lui de notes semblables à celles dont Nicolas Tindal avait orné sa traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin-Thoyras.

(1) Ne ferait-ce pas cette édition des *Extraits* que M. Quérard a signalée dans la *France littéraire*, en la présentant comme donnée par David Mortier, à Amsterdam, 1728, in-4°? En 1733, P. Goffe & J. Neaulme, libraires à La Haye, publièrent une édition française, en 2 vol. in-4°, des notes de Tindal, sous ce titre : *Remarques historiques & critiques sur l'Histoire d'Angleterre de M. de Rapin-Thoyras, par M. Tindal, &c., & Abrégé historique du Recueil des Actes publics d'Angleterre de Thomas Rymer, par M. de Rapin-Thoyras, avec les notes de M. Etienne Whatley.*

(2) François Fagel, né à La Haye en 1659, greffier en chef des Etats généraux de Hollande, succéda à son père Henri, mort en 1690, dans cette charge importante qui était comme héréditaire dans cette illustre famille néerlandaise; pendant cent vingt années consécutives, de 1670 à 1795, le greffier en chef des Etats fut toujours un Fagel. Le plus illustre de tous fut le principal négociateur de la paix de Nimègue, Gaspard Fagel, dont l'intégrité refusa deux millions que le comte d'Avaux avait mis à sa disposition pour l'attacher aux intérêts du roi de France, & dont l'habileté assura la réussite de l'expédition qui mit le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Il mourut pauvre en 1688, avant d'avoir vu le triomphe de son maître. Ce célèbre homme d'Etat était l'oncle de François Fagel, chez lequel on retrouvait, à un degré presque égal, les qualités & le génie de son père & de son oncle. « On peut dire de lui hardiment, écrit Jean Rou, « qu'il est de ces génies supérieurs que Dieu ne suscite qu'extraordinairement pour le salut « des Etats dans des temps difficiles, & lorsqu'ils ont besoin d'un secours surnaturel. » (*Mémoires de Rou*, 1, 272.) Fagel remplit la charge de greffier en chef pendant soixante-quatre années, jusqu'en 1744, deux ans avant sa mort. Son biographe Haren l'a caractérisé par ces mots emprun-

« Une liste des auteurs où l'on a puisé est fort inutile, ajoute Rapin-
 « Thoyras; une bonne critique en feroit fort précieuse, mais combien
 « y auroit-il de gens qui ne la liroient pas, parce qu'il ne s'agiroit que
 « d'auteurs dont la plupart ont écrit en anglois. » Il s'est fait « une loi
 « particulière de ne rien dire d'important sans citer ses garants. »

La liste des centaines d'auteurs qu'il a mis à contribution ferait longue; nous noterons seulement, parmi les principaux, Roger de Hoveden, Bède, Guillaume de Malmesbury, H. de Huntingdon, Florent de Worcester, pour les temps antérieurs à la conquête normande; plus tard, quelques-uns de ces derniers, & Mathieu Paris, Herbert, Cambden, Melvil, Burnet, Rushworth, Clarendon, Baker, puis, en dehors des auteurs anglais, Monstrelet, Commines, Buchanan, Guichardin, Machia-

divine & surnaturelle, en affirmant le contraire. Une lettre, très-intéressante du reste, écrite au nom de Henri VI au duc de Bourgogne, inférée dans la chronique de Monstrelet & reproduite par Rapin, & les diverses pièces du procès de la Pucelle données par Et. Pasquier, partisan déclaré de l'inspiration de l'héroïne, servent de texte à la critique de Rapin pour battre en brèche cette dernière opinion. Il se range à celle de Du Bellay-Langey, de Du Haillan & d'autres écrivains de cette époque, qui expliquent les résultats extraordinaires de la mission de Jeanne en attribuant sa venue à la cour de France, à l'intervention occulte de quelques hauts personnages qui l'auraient induite à jouer de bonne foi le rôle de prophétesse, en mettant à profit son intelligence & son courage naturels, & en exploitant habilement l'enthousiasme qu'elle excita & les succès qu'elle remporta. Restent les prédictions de la Pucelle, prédictions historiquement vérifiées, qui ne laissent pas que d'embarrasser l'adversaire de son inspiration, aussi en réfute-t-il la portée en trois points, tout en convenant que, si cette opinion est la plus logique & la plus satisfaisante, elle ne rend pas encore un compte exact de cet épisode extraordinaire de notre histoire nationale. Aussi, selon la méthode vers laquelle il penche volontiers, Rapin met en regard les faits les plus avérés, les discute avec sagacité, énonce les opinions des historiens ci-dessus nommés & de quelques autres, y compris ceux qui ont admis contre la Pucelle d'infâmes & absurdes calomnies, puis il laisse le lecteur libre de choisir entre ces diverses opinions, non sans motiver fortement la sienne, mais aussi sans l'imposer. La publication du *Procès de condamnation & de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, par M. Jules Quicherat (*Collection de la Société de l'Hist. de France*, Paris, 1841 & 1849, 5 vol. gr. in-8°) a victorieusement répondu aux calomnies, en faisant éclater l'innocence de Jeanne, en même temps que réfuté l'erreur de Rapin & de ses prédécesseurs, en établissant jusqu'à l'évidence la spontanéité de la mission de la Pucelle & la vérité des étranges circonstances au milieu desquelles cette mission providentielle s'est accomplie.

vel, Biondi, d'Argentré, Mézerai, & depuis Henri 1^{er} jusqu'au règne de Jacques 1^{er}, toujours & surtout le Recueil des Actes Publics. Rapin connaissait à peu près tout ce qui avait paru sur l'Angleterre, en outre des travaux dus aux historiens nationaux de ce pays, & sans faire de fond sur les vingt-six livres de l'*Histoire de l'Anglie*, publiés à Bâle, en 1534, par Polydore Virgile, archi-diacre de Wells & percepteur du denier de Saint-Pierre pour le compte d'Alexandre III, qui passa quarante ans en Angleterre, & dont les compilations indigestes sont semées de lourdes fautes, sans attacher beaucoup plus de prix aux *Relations de la France & de l'Angleterre*, du savant André Duchesne, il se servit avec prédilection de l'*Histoire d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande*, qu'avait publiée, presque du temps où écrivait Rapin (1707-1713), le réfugié Isaac de Larrey (1). Ecrite d'un style vif & clair, offrant un intérêt que, plus que tout autre, Rapin était à même d'apprécier, partiale toutefois au point de vue religieux, jusqu'à mériter l'*index*, dont la cour de Rome frappa cette histoire à son entrée dans le monde littéraire sans l'empêcher d'y triompher, l'œuvre de Larrey fit hésiter son émule au seuil de son entreprise. Mais le plan de cette histoire, qui ne s'occupait en rien des événements politiques dont la Grande-Bretagne fut le théâtre avant la conquête, son étendue par rapport à des événements étrangers à l'histoire de cet Etat, & plus encore, les ressources nouvelles dont Rapin-Thoyras pouvait disposer, lui donnèrent l'espoir de faire mieux & davantage.

Il faut en dire autant de l'*Histoire d'Angleterre*, de Laurent Echard (2), ouvrage important qu'il avait songé à traduire en français. Malgré

(1) Voir sur cet historien la note E.

(2) Laurent Echard, historien anglais, né à 1671, mort en 1730, a publié divers ouvrages d'histoire importants, où il fait preuve d'une grande & saine érudition. Son principal titre à l'estime contemporains a été son *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'à la fin du règne de Jacques 1^{er}*, 1707, 1 vol. in-folio, continué jusqu'à la Révolution, en 2 vol. in-folio, 1718; excellent ouvrage que ne purent faire oublier ceux de Rapin-Thoyras & de Hume, malgré le succès de ces deux auteurs en Angleterre.



l'estime qu'il portait au savant auteur de cette histoire, Rapin fut détourné de ce projet par des raisons semblables à celles qui l'avaient décidé à publier son propre travail, concurremment à celui de Larrey. A ces raisons, se joignit encore cette considération importante, qu'écrite pour un public anglais, l'*Histoire* de Laurent Echard contient nombre de faits qui n'ont qu'un intérêt purement local, nul pour les étrangers, & qui sont précisément ceux-là même que l'on a tant reprochés à l'historien français d'avoir omis ou négligés. Un autre motif influa aussi sur l'abandon de son projet de traduction, c'est la partialité des écrivains nationaux vis-à-vis des Etats qui ont été en rivalité avec le leur, reproche auquel Laurent Echard & ses émules n'ont pas toujours su se soustraire. L'impartialité est du reste, en pareil cas, une vertu rare chez les historiens, & d'autant plus difficile à observer que cette vertu même leur est reprochée par leurs compatriotes, suivant le parti politique auquel ils appartiennent, aussi bien dans l'interprétation des faits récents & contemporains que dans le domaine purement historique du passé.

Préoccupé d'éviter cet écueil de la partialité, auquel il s'est heurté plus d'une fois, ne pouvant ni ne voulant, même dans la détresse de l'exil, oublier ce qu'il devait à sa patrie, cette France si regrettée, que les réfugiés aimaient

« Beaucoup moins que *leur* Dieu, mais beaucoup plus qu'*eux-mêmes*. »

Rapin avait cherché à se faire une idée exacte & vraie des relations internationales de l'Angleterre avec les divers pays de l'Europe & principalement avec la France. Il les avait étudiées, non-seulement dans les ouvrages publiés dans ces deux pays, mais encore dans ceux qui avaient paru en Espagne, en Allemagne, en Italie, & qui touchaient par quelque endroit aux longs conflits gallo-bretons. Parlant plusieurs langues, il était bien préparé à de semblables études, mais les bibliothèques publiques étaient rares alors, les livres chers, & pour mener à bien son œuvre, il dut profiter largement de la générosité bienveillante de quelques amateurs de

livres, tels que le baron de Heyden, général au service de Prusse, gouverneur de Lippoldstadt, qui lui ouvrit sa vaste & précieuse bibliothèque, « fournie de tout ce qu'il y a de plus rare sur l'histoire & sur les autres « sciences. » Rapin-Thoyras reçut de semblables marques de générosité de la part de M. d'Allonne (1), secrétaire de la feuë reine Marie, & , plus tard, secrétaire de guerre en Hollande, gentilhomme plein de mérite & de connaissances, qui prenait soin de lui expédier de La Haye « nombre « de livres rares & curieux sur l'histoire d'Angleterre. » Beaucoup d'entre ces riches amateurs se retrouvent dans la liste des *Souscrivans à la première édition* de l'œuvre de Rapin-Thoyras (2).

Cette liste est intéressante à plus d'un titre. Plus de deux cents personnes y figurent; en outre de ce chiffre, beaucoup d'autres souscripteurs désirèrent que leurs noms ne fussent pas imprimés. Parmi les magistrats, les officiers supérieurs, les hommes d'Etat, les savants, les littérateurs dont elle renferme les noms, nous avons relevé ceux de quarante-sept libraires, chiffre significatif, qui prouve à quel point l'on comptait sur le succès de cet ouvrage. Cet espoir ne fut point déçu, & les intérêts matériels de cette classe de souscripteurs n'eurent point à souffrir de leur empressement, qui témoignait à la fois de leur estime pour les talents de l'auteur & de leur confiance dans la valeur de son œuvre.

Outre les membres de cette honorable corporation, parmi lesquels figurent Cramer & Pérachon (3), fameux libraires de Genève, Jean Van

(1) Ce M. d'Allonne était fils du prince d'Orange, père du roi Guillaume, & d'une demoiselle Brunier, « personne de fort moyenne vertu, » selon le *Journal* du marquis d'Auffon. Il est souvent question de d'Allonne dans les *Mémoires de Jean Rou* (1, 176, 184 & 326).

(2) Voir à la note F cette liste entière.

(3) La famille Cramer était originaire de Strasbourg; son chef, Jean-Ulric Cramer, vint s'établir à Genève en 1668. L'aîné de ses fils fut l'aïeul du célèbre mathématicien Gabriel Cramer, & le cadet, Jean-Antoine, eut un fils, Guillaume-Philibert Cramer, qui eut de Marie de Tournes, descendante du célèbre Jean de Tournes, imprimeur du roi à Lyon, deux fils, Gabriel & Philibert Cramer. Ceux-ci exercèrent à Genève la profession illustrée par les Estienne, les Crespin & les de Tournes, & leurs noms, mis en évidence par la correspondance qu'ils eurent avec Voltaire,

Duren, Pierre Goffe & Jean Neaulme, que nous retrouverons plus tard éditeurs à leur tour de l'ouvrage auquel ils souscrivent aujourd'hui, des noms plus illustres figurent sur cette liste. S. A. le prince Guillaume de Hesse-Cassel; les barons de Waffenaer, l'un, bourgmestre de Leyde, l'autre, amiral de Hollande; le général baron de Heyden, déjà nommé; le vicomte de Wynants, membre du Conseil souverain du Brabant; le général Colyaer, gouverneur de Namur; les barons de Bulow & de Sturlet-Liedukerke; le greffier des Etats généraux Fagel (1); le secrétaire d'Etat Van Slingelandt; les conseillers de Börticher, de Bredenhoff, de Masch, de Munchhausen, de Raesfeldt; lord Bolingbroke (2); le chevalier Fowntain (3), vice-chambellan de la princesse de Galles, qui avait fait

resteront liés à celui de ce philosophe. — Philibert Pérachon, libraire protestant de Lyon, avait été admis, en 1703, à la bourgeoisie de Genève. (Haag, *France Protestante*, art. Cramer.)

N. B. — La plupart des notes qui vont suivre sont extraites de cet ouvrage, mine presque inépuisable de renseignements biographiques sur les Protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire.

(1) Sur le greffier Fagel, voir la note 2, p. 250.

(2) Henri Saint-John, vicomte Bolingbroke, né en 1672 à Battersea (comté de Surrey), entra dans la vie politique en 1700, comme membre de la Chambre des communes, après une jeunesse livrée à tous les défordres. Ses convictions politiques le jetèrent dans le parti des Tories, dont il ne se sépara plus, malgré les vicissitudes de sa carrière politique. Secrétaire d'Etat en 1704, renversé quatre ans plus tard, il remonte au pouvoir pour signer la paix d'Utrecht, en qualité de ministre des affaires étrangères. Créé pair & vicomte Bolingbroke par la reine Anne, Saint-John voit l'édifice de sa faveur renversé à la mort de cette princesse; il est pros crit par le Parlement, dépouillé de tous ses biens : en 1723, il obtient le rappel de cette sentence : chef de l'opposition, il tient alors tête à Walpole, & pendant dix ans le combat par ses écrits. Obéissant à son humeur inconstante, vers 1733, il quitte le champ de la politique, s'établit en France, & de retour une dernière fois dans sa patrie, y meurt en 1751, laissant la réputation d'un habile politique, & d'un littérateur distingué, mais dont les ouvrages & les principes étaient empreints du déisme le plus audacieux. Ses *Oeuvres* ont été réunies & publiées par Mallet, 1754, 5 vol. in-4°. Il était lié avec la plupart des écrivains illustres de son pays & de son temps.

(3) Sir Andrew Fowntain, antiquaire anglais, né vers 1680, étudia à Oxford, où il publia, étant encore simple « scholar », en 1705, un ouvrage estimé de numismatique sur les monnaies saxonnes & anglo-danoises, inséré dans le *Theſaurus* de son maître le D^r Hikes. Créé chevalier par Guillaume III, il parcourut l'Europe, & rapporta dans sa patrie une importante collection de médailles & d'objets d'art. Il fut lié avec Swift, pour lequel il fit les ingénieux dessins du *Conte du Tonneau*, avec Newton, auquel il succéda, en 1727, dans la place de conservateur de la Monnaie, & passait

imprimer la *Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre*, soufcrit à lui seul pour douze exemplaires. Le président de Chavigny; le comte de Morville, secrétaire d'Etat; M. d'Airoles, résidant de S. M. Britannique à La Haye; les ministres Louis Claparède (1); S. S. de Chauffepié (2), à Nimègue; Chion, ministre d'Orange, réfugié à La Haye; de Beaufobre le fils (3); Benjamin de Brissac (4), à Amsterdam; Théodore Huet (5); Amy Lullin (6); Jean Sarrafin (7), ci-devant pasteur de

pour un oracle en matière d'antiquités. Il mettait libéralement sa science & ses collections à la disposition des travailleurs & des curieux. Vice-chambellan de la reine Caroline, chevalier du Bain, il mourut le 4 septembre 1753, dans ses fonctions de directeur de la Monnaie, entouré de la considération que méritait une vie écoulée tout entière dans les plus nobles travaux de l'esprit. — (*Biogr. Michaud.*) — Les notes suivantes sont, pour la plupart, extraites de la *France Protestante*.

(1) Jean-Louis Claparède, pasteur à Maëstricht, était le fils de Claude Claparède qui se réfugia dans le Brandebourg & fut nommé conseiller par l'Electeur, & le petit-fils de Claude Claparède, second consul de Nîmes en 1672.

(2) Samuel de Chauffepié, ministre à Aunay en Poitou, sortit de France à la Révocation, assista au synode de Rotterdam en 1686, & devint pasteur de Nimègue. Il était neveu du célèbre Jean-Georges de Chauffepié, continuateur & annotateur du grand Dictionnaire de Bayle (1750-56), & publia à Amsterdam, en 1787, trois volumes des *Sermons* de son oncle.

(3) Charles-Louis de Beaufobre, fils du grand Beaufobre, né à Dessau en 1690, fit ses études théologiques sous la direction de Lenfant & de Des Vignolles. Pasteur à Hambourg en 1715, il retourna à Berlin où le roi de Prusse l'adjoignit à son père comme collègue. Nommé peu après conseiller privé, il fut admis à l'Académie des Sciences de Berlin en 1751, & mourut deux ans après, universellement regretté, au dire de Formey, qui a écrit son Eloge dans les termes les plus honorables. Il laissa plusieurs ouvrages de théologie & d'histoire, parmi lesquels on remarque une *Apologie des protestants français*, écrite avec chaleur & conviction.

(4) Benjamin de Brissac, sieur du Vignau, pasteur à Chatellerault, fils de Jacques de Brissac, sieur de Loges, ministre de Loudun, & de Marie Ribay. Forcé de sortir de France, il se réfugia à Morges, puis passa en Hollande, & fut nommé pasteur à Amsterdam. Il assista, en 1686, au synode de Rotterdam & en signa la confession de foi. On a de lui deux *Sermons*, publiés en 1693 & 1706.

(5) Théodore Huet, fils de Gédéon Huet, connu dans la littérature théologique par la lutte qu'il eut à soutenir contre Jurieu pour la défense du principe de la tolérance, naquit à La Haye en 1698. Pasteur à La Haye en 1720, Théodore Huet remplit les mêmes fonctions à Amsterdam en 1731, & y mourut à la fleur de l'âge en 1733, laissant trois recueils de *Sermons*.

(6) Noble & respectable Amy Lullin, issu de la plus ancienne famille de Genève, prédicateur distingué, professeur célèbre d'histoire ecclésiastique, recteur de l'Académie de Genève, né en 1695, mort le 18 septembre 1756, a laissé un volume de *Sermons*, publié après sa mort, avec son portrait. (*Gallie. Notices généalogiques sur les princ. fam. genevoises*, 1, p. 103.)

(7) Jean Sarrafin, né en 1655, fils de César Sarrafin, de Lyon, qui se réfugia à Genève à la

l'église de Lyon, son frère Jean Sarrafin le jeune (1), à Genève; le célèbre Jacques Saurin (2), le *pasteur des nobles*; Paul-Emile de Mauclerc, chapelain de S. M. Prussienne & pasteur de l'église française de Stettin, rédacteur principal de la *Bibliothèque Germanique*, ami, & plus tard gendre posthume de Rapin-Thoyras; l'illustre pasteur & professeur Turretin (3),

Révocation, issu au quatrième degré de Philibert Sarrafin, de Saint-Aubin-en-Charolais, célèbre médecin & professeur au xvi^e siècle, fit ses études à Saumur, & y soutint une thèse sur l'*analogie de la foi*, en 1679. Ministre de l'église de Lyon en 1682, il se réfugia à Genève avec son père, & fut admis, en 1704, dans la vénérable compagnie des pasteurs, avec rang des pasteurs de la ville, « vu son rare mérite & les services qu'il avoit rendus par ses prédications, consolations & charités extraordinaires. » Sa santé l'obligea à refuser cette faveur, & il mourut en 1727.

(1) Jean Sarrafin le jeune, né en 1693, petit-fils du précédent, selon MM. Haag, qui ont donné toutefois une date erronée pour la naissance de Vincent Sarrafin, son père, se consacra à la carrière pastorale, devint ministre de Genève en 1727, & exerça trente-quatre ans ses fonctions, « ayant rendu à sa patrie de bons & utiles services. » Il mourut en 1760.

(2) Né à Nîmes en 1676, Jacques Saurin, issu d'une ancienne famille originaire de Provence, s'enrôla à l'âge de seize ans dans le régiment de Gallway, alors au service du Piémont. Il eut une jeunesse dissipée jusqu'au moment où, renonçant à sa carrière, brisée par la paix de 1696, il fit à Genève des études de théologie qui le conduisirent au saint ministère en 1700. Il passa en Hollande, puis en Angleterre où il se maria. Etant venu prêcher accidentellement à La Haye, il le fit avec tant de succès, que pour l'y retenir on créa pour lui la place extraordinaire de « pasteur des nobles, » dont il remplit les fonctions pendant vingt-cinq ans avec un succès sans exemple. Il mourut à La Haye en 1730. Saurin est le plus grand & le plus connu des orateurs de la chaire protestante. Son éloquence a laissé les plus beaux modèles dans ses *Discours* & surtout ses *Sermons*, que l'on a comparés à ceux de Bossuet, dont le génie avait plus d'un rapport avec celui de Saurin.

(3) Alphonse Turretin, d'une ancienne famille noble, originaire de Lucques, établie à Genève au xvi^e siècle, qui avait déjà donné des théologiens illustres à sa patrie d'adoption, fit ses études à Genève, puis partit pour l'Angleterre, visita Newton & Saint-Evremond, voyagea en Hollande & en France, se lia avec Bayle, Jurieu, Fontenelle, revint dans sa patrie où il prêcha, dans la chaire de Calvin, les idées de liberté religieuse qu'il avait rapportées de ses voyages, idées qui, accueillies avec faveur par ses compatriotes, devinrent le point de départ d'une révolution théologique dans l'enseignement de l'école de Genève. Il prêchait la liberté d'examen, la tolérance chrétienne, & surtout la charité, qu'il faisait la base de toute la morale évangélique. Il eut l'honneur & le courage de lutter avec Bossuet, & démontra avec une logique peu commune, que la thèse soutenue par le célèbre prélat, dans son livre des *Variations de l'Eglise protestante*, pouvait se retourner contre l'Eglise de Rome, qui, ayant varié elle-même sur les marques de la certitude, était mal fondée à invoquer la certitude comme son principal titre de créance. Son éloquence était simple & féconde, son style ferme & naturel, sa prédication riche d'idées utiles, lumineuses dans ses aperçus. Ses écrits ont été rassemblés à Leeuwarden, 1775, 5 vol. in-4°. Né en 1672, Turretin mourut en 1737.

de Genève; Jean-Robert Tronchin (1); les officiers réfugiés Samuel Constant de Rebecque (2), major du régiment suisse de Chambrier au service de LL. HH. PP., Daniel de Savornin, colonel d'infanterie, Peter Renouard, major du régiment de cavalerie de S. A. R. le prince de Galles, le marquis de Saint-Auban, les barons de Viçose (3) & Daliés de Caussade (4); Daniel de Superville (5), conseiller de cour du roi de

(1) Jean-Robert Tronchin, membre du conseil des Deux-Cents à Genève, eut d'Angélique Calendrini, qu'il avait épousée en 1706, le célèbre Théodore Tronchin, l'un des plus illustres médecins du XVIII^e siècle, mort à Paris en 1781, qui s'acquit une immense réputation dans l'exercice de son art.

(2) Samuel, baron de Constant, né à Lausanne vers 1676, fut appelé en 1699, en Hollande, par le comte d'Albemarle qui le choisit, en 1701, pour son adjudant-général. Il se signala à presque toutes les affaires qui eurent lieu pendant la longue guerre de la succession d'Espagne; à Ramillies, en 1706, il sauva le duc de Marlborough par un brillant fait d'armes. Major du régiment suisse de Sturler, en 1716, il passa avec le même grade dans le régiment de Chambrier, dont il devint lieutenant-colonel en 1725. Colonel de ce régiment deux ans plus tard, il fut promu au grade de major-général en 1742. Successivement chargé du commandement & de la défense des places de l'Ecluse & de Grave, Samuel de Constant, après avoir été élevé au rang de lieutenant-général de l'infanterie & de commandant de Bois-le-Duc, retourna à Lausanne, après la conclusion de la paix, & mourut au sein de sa famille en 1756.

(3) Le baron de Viçose de La Cour était un descendant de Raymond de Viçose, conseiller d'Etat, secrétaire des commandements de Henri IV, issu d'une branche de la maison de Bragance, fixée au XVI^e siècle dans le Languedoc. Raymond de Viçose combattit si vaillamment à Ivry, que le roi lui donna son fameux panache blanc, qui figura depuis dans les armes de cette famille, dont le nom se retrouve honorablement porté par plusieurs de ses membres qui payèrent de la prison ou de l'exil leur attachement à la foi protestante. (Voy. De Félice. *Hist. des Prot. de France*, éd. de 1856, p. 413, & *France Protestante*, passim.)

Cette famille éteinte, dont le nom a été relevé par une branche de la famille Courtois, de Toulouse, s'est alliée à celle de Rapin-Mauvers, vers 1789.

(4) Issu d'une ancienne famille de Montauban, dont le chef, Bernard Daliés, procureur du roi dans cette ville, embrassa la réforme en 1561, & fut consul de Montauban en 1598, Jonathan Daliés, baron de Caussade, avait obtenu gratuitement, en 1709, les droits de bourgeoisie à Genève, avec son père Jean Daliés, conseiller d'Etat, qui quitta la France à la Révocation, & dont la postérité se fixa à Lausanne.

(5) Daniel de Superville, né à Rotterdam en 1696, était issu de Jean de Superville, originaire du Béarn, médecin du roi de Navarre, & fils du célèbre théologien protestant de ce nom, qui sortit de France à la Révocation, & fut trente ans pasteur à Rotterdam. Daniel, dont il est ici question, était son second fils; il fut reçu docteur en médecine à l'université d'Utrecht, en 1718. Professeur d'anatomie & chirurgie à Leyde, puis à Stettin, en 1722, il fut nommé quatre ans plus tard, professeur

Prusse, professeur d'anatomie & de chirurgie à Leyde; David de Gauvain, conseiller de la justice supérieure française, & directeur de la colonie de Stettin, auquel succéda plus tard, dans ces dernières fonctions, Jacques-Benjamin de Rapin, fils de l'historien; Daniel de Lange, Joachim Rendorp, seigneur de Marquette, Jean de Bary, dont les descendants s'allièrent à ceux de Rapin-Thoyras, & le baron de Freisheim, lieutenant-colonel, qui épousa plus tard la dernière de ses filles; Teding Van Berkhout, secrétaire de la ville de Leyde; Huyghens de Zuylichem, fils de l'illustre astronome, & le savant S'Gravafande (1), &c., &c.

Notons encore la bibliothèque publique de Genève, celle de Sainte-Geneviève de Paris, représentée par son bibliothécaire, le R. P. Corroyer (2); les abbés de Serancour [Seran de la Tour?] & de la Grange-Trianon. Des dames, des demoiselles souscrivent aussi, & au milieu des

extraordinaire au gymnase de cette ville, & bientôt après le roi de Prusse l'appela à Berlin. Nommé conseiller & médecin de la Cour, membre de l'Académie royale, Superville quitta ces honorables fonctions pour aller se fixer auprès du margrave de Baireuth, qui le combla d'honneurs & de caresses. Curateur perpétuel & chancelier de l'université de Baireuth en 1743, l'illustre anatomiste paraissait devoir trouver le repos auquel il aspirait, mais la vivacité de son caractère lui avait fait beaucoup d'ennemis : ils réussirent à le faire destituer en 1748. Il se retira à La Haye avec le titre d'envoyé du margrave de Baireuth & y mourut en 1768, laissant divers opuscules d'anatomie & de chirurgie, & ayant collaboré avec P.-E. de Mauclerc à la rédaction de la *Bibliothèque germanique*.

(1) Guillaume-Jacob S'Gravafande, savant hollandais, né à Bois-le-Duc en 1688, se fit remarquer dès l'âge de 17 ans, par la publication d'un traité de perspective. Professeur en 1717, à l'université de Leyde, après avoir coopéré à la rédaction du *Journal littéraire*, il y enseigna les mathématiques, l'astronomie & la philosophie. Les travaux de Newton excitèrent son enthousiasme; il devint un des propagateurs les plus éclairés & les plus ardents des doctrines du savant Anglais. Il a laissé des ouvrages de philosophie, de physique & de mathématiques justement célèbres, entre autres son *Introductio ad philosophiam, metaphysicam & logicam continens*, Leyde, 1736, 1737 & 1756, trad. en français par Elie de Joncourt, Leyde, 1746. S'Gravafande donna, en 1724-28, une édition des OEuvres complètes d'Huyghens, en 4 vol. in-4°, Leyde & Amsterdam, & mourut à Leyde en 1742.

(2) Le R. P. Corroyer [Le Courayer], chanoine & bibliothécaire de Sainte-Geneviève, avait soutenu en France la validité des ordinations anglicanes, ce qui lui avait fait conférer par l'université d'Oxford les grades de docteur & de chanoine, honneurs que le savant Génomévain avait cru pouvoir accepter, avec une pension de la reine Anne, en raison des tendances de plus en plus catholiques qu'affectait alors l'église épiscopale d'Angleterre. (A. Sayous. *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, 1, 26.)

noms d'hommes d'Etat, de savants, de pasteurs, que l'on vient de parcourir, on trouve avec quelque étonnement ceux de Mesdemoiselles Florence Martin & Eliza Gordon; de Madame Legrand, maître (*sic*) de Kameken (1), de Madame la Grande-Veneuse de Holtenfeld, &c. Cette liste, déjà longue, que nous pourrions enrichir de quelques autres noms qui ont plus ou moins surnagé sur l'océan du passé, montre quel public varié & choisi accueillit tout d'abord cet ouvrage.

La tombe s'ouvrit pour Rapin-Thoyras avant que son œuvre ne fût complète. Les huit premiers volumes de son *Histoire*, jusqu'à la mort de Charles I^{er}, furent publiés de son vivant, chez Alexandre De Rogissart, libraire à La Haye, en 1724. Les deux premiers volumes avaient paru en novembre 1723. Les manuscrits des tomes ix & x, qu'il avait en entier écrits de sa main, conservés longtemps dans sa famille, furent édités par Rogissart, quelque temps après la mort de leur auteur. Les vingt-quatre livres dus à Rapin-Thoyras vont jusqu'au 23 février 1689, date du couronnement de Guillaume & de Marie comme souverains élus de l'Angleterre.

En 1727, le libraire Rogissart termina à La Haye la première édition complète (2) des œuvres de Rapin-Thoyras (10 vol. in-4°, 1724-27), à la réimpression de laquelle, dès 1724, avait travaillé David Durand, auteur des tomes xi & xii de l'*Histoire d'Angleterre* (La Haye, 1734-35).

Durand était un ministre français, originaire de Saint-Pargoire en

(1) Il est probable qu'il faut lire : M^{me} la grande-Maitresse de Kameken. « On raconta l'autre jour (1742), chez M^{me} la comtesse de Kameken que le roi actuel [le grand Frédéric], vous ren-contrant en 1733, demanda : Quelles sont ces jolies personnes? On lui répondit : Ce sont les filles de l'*Histoire d'Angleterre*. » *Correspondance inédite de M^{lle} de Mirande & de M^{me} Caenove née de Rapin*. Celle-ci avait passé à Berlin, avec ses sœurs, l'hiver de 1733.

(2) Elle contenait les vingt-quatre livres de l'*Histoire d'Angleterre*, allant jusqu'au règne de Jacques II & à l'élévation au trône de Guillaume & Marie inclusivement, les *Extraits* des Actes de Rymer, & la *Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre* & sur la naissance, les progrès, les vues, &c., des *Whigs* & des *Torys*. On y ajouta les *Fastes d'Angleterre*.

Languedoc, qui, après une carrière assez agitée, se réfugia à Rotterdam où il se lia avec le célèbre Bayle. Puis, vers 1714, il passa à Londres, où il desservit les églises françaises de Martin's Lane & de Savoie, jusqu'à sa mort en 1763, laissant la réputation quelque peu usurpée d'un prédicateur éloquent (1).

Membre de la Société royale de Londres, auteur d'une *Histoire estimée du XVII^e siècle*, & de plusieurs autres ouvrages de science & de littérature, Durand s'efforça de marcher sur les traces de celui dont il entreprenait de continuer l'œuvre inachevée. Le jugement ferme & éclairé de Rapin-Thoyras, que Durand qualifiait d'« exquis, » ne se retrouve guère que dans le choix & la distribution des matières des deux volumes dont il est l'auteur. Surchargé de réflexions inutiles, plates, mal amenées, le travail de Durand rebute parfois le lecteur, en lui faisant perdre le fil du récit par des digressions maladroites, qui, destinées à l'intéresser & à l'instruire, en lui faisant mieux apprécier les faits, dépassent le but que s'était proposé l'auteur, plus souvent qu'elles ne l'atteignent.

Quant au style proprement dit, tout éloigné qu'il soit d'une correction parfaite, il est plus châtié, plus élégant que celui de son modèle : plus simple & plus concis, ce dernier offre quelquefois la rudesse & l'incorrection de ce qu'on a appelé le *style réfugié* (2). Les qualités de Durand

(1) Après avoir fait ses études de théologie à Bâle, Durand fut reçu ministre à vingt-deux ans, & attaché, en qualité de chapelain, au régiment de réfugiés français au service de Hollande, que commandait Belcastel en Espagne. Tombé au pouvoir de payfans espagnols, ceux-ci allaient l'échauder vif, selon les usages de la Sainte Inquisition, quand survint à propos le maréchal de Berwick, qui se contenta de le faire prisonnier. Il parvint à s'échapper & gagna Genève, puis Rotterdam. Il a écrit de nombreux ouvrages, dont les frères Haag ont donné la liste dans l'article qu'ils lui ont consacré. — Durand manquait des hauteurs de vues & des qualités de style qui font les grands écrivains, mais c'était un homme fort instruit pour son temps.

(2) L'affluence des réfugiés français devint telle dans la Suisse française, à la fin du XVII^e siècle, que le gouvernement de Louis XIV s'en émut, & envoya aux magistrats de Berne des réclamations si impérieusement formulées, que le Sénat dut solliciter de l'Electeur de Brandebourg un arrangement,

comme historien apparaissent principalement dans l'exposition difficile du règne de Guillaume III, avec lequel se termine le douzième volume.

Le fait même d'une continuation de l'*Histoire d'Angleterre* prouvait l'importance & l'utilité qu'on attachait à cet ouvrage, que la mort prématurée de son auteur avait laissé incomplet; car il existait alors, comme aujourd'hui, un préjugé assez fondé, contre la valeur des ouvrages ainsi composés d'éléments divers, chaque auteur apportant une manière propre d'écrire, des habitudes de style & des tendances diverses de l'esprit, qui nuisent à l'unité que l'on demande à l'histoire d'un pays ou d'un siècle. Durand prend soin de dire à ses lecteurs qu'il ne s'est point fait d'illusion sur les difficultés de la mission délicate dont il a pris la responsabilité, & sur le discernement que le public exigera de lui; il déclare que ses intentions & ses efforts tendront à suivre Rapin-Thoyras dans la voie historique qu'il a parcourue avec tant d'éclat. Aussi, à son exemple, a-t-il mis à profit un grand nombre de pièces & d'écrits, « jusqu'à » des pamphlets & des libelles qui renferment souvent plus de vérités sur » les actes d'un gouvernement, que les pièces officielles qui les présen-

d'après lequel un grand nombre de leurs hôtes réfugiés passèrent en Prusse. D'autres furent s'établir en Angleterre, d'autres en Hollande, & « dès cette époque, dit M. Gaullieur dans ses *Etudes sur » l'histoire littéraire de la Suisse française*, c'est-à-dire depuis l'ouverture du XVIII^e siècle, ce » fut un va & vient continu, une sorte de transmigration perpétuelle de cette partie de la population suisse, nouvellement établie entre les Alpes, le Rhône, le Jura & le Rhin, que les exigences » de la politique forçaient à accepter l'hospitalité de l'Electeur de Brandebourg & autres princes » allemands, de la Hollande & de l'Angleterre. » La partie lettrée de cette population était sans cesse flottante entre la Suisse, l'Allemagne & la Hollande, aspirant à la France qui lui était fermée, & de cette nationalité hybride & indéfinie est venue l'absence de caractère national, dans le sens strict du mot, qui caractérise les œuvres des écrivains de cette catégorie, & qui a fait appliquer à leur style le nom de leur précaire état social. Ces éléments trop divers du *style réfugié*, mal amalgamés ensemble, empruntés sans trop de discernement au génie différent des nations hospitalières, étaient encore embrouillés d'expressions vieillies, de tours alambiqués, qui, de la lecture journalière des Livres saints, anciennement traduits, étaient tombés dans le langage usuel des protestants. Dès le XVI^e siècle, on donnait à cette langue particulière le nom de *patois de Canaan*; ce sobriquet, restreint aujourd'hui au langage affecté, *composé*, de quelques chrétiens formalistes, a été comme la chrysalide de laquelle est sortie le style réfugié.

« tent sous le jour qui lui plaît & qui n'est jamais le plus défavorable. » S'inspirant de la pensée de Saint-Evremond, qui disait que quiconque se met à écrire l'histoire d'Angleterre doit écrire celle du Parlement, Durand inféra dans son travail une foule de pièces & de détails concernant les grandes affaires traduites à la barre de cet illustre tribunal. Peu d'époques dans l'histoire d'un pays libre présentent, à un égal degré, une plus large mesure accordée à la liberté d'écrire. Une prodigieuse quantité de brochures politiques parurent en Angleterre, sous les règnes de Guillaume III & de la reine Anne; de là des lumières jetées en grand nombre sur les principaux actes du gouvernement, tant au dehors que dans le pays même, actes couverts ailleurs, ou dans d'autres époques de l'histoire de la nation anglaise, d'un impénétrable voile.

Il est certain qu'il y avait un choix à faire, une critique sévère à exercer sur ces nombreux matériaux; Durand s'est efforcé d'arriver à la vérité avec un louable zèle; mais l'écueil de l'histoire contemporaine consiste principalement en ce qu'il est difficile de l'écrire, « sans rencon-
« trer souvent sous ses pas de ces vérités délicates qui peuvent déplaire
« à plusieurs personnes. L'adulation & la crainte conseillent de déguiser
« ces faits ou de les ensevelir dans le silence. L'amour de la faïre &
« l'envie de flatter la malignité des hommes veulent qu'on expose les
« mêmes faits au grand jour. » L'auteur ne se flatte pas de concilier tous les préjugés de nation & de parti : les faits qui se sont passés dans les dernières années du XVII^e siècle ont eu tant d'importance pour la religion, pour la politique, pour d'innombrables individus, « que
« ce seroit un miracle de trouver un Whig & un Tory, un Anglois
« & un François, un protestant & un papiste, qui en parlât & en jugeât
« sans passion ou préjugé. » Aussi, ses efforts pour se dégager des passions & des préjugés ne furent pas appréciés comme ils méritaient de l'être, & malgré le soin avec lequel il cite ses auteurs, on lui reproche d'avoir trop préféré ceux dont l'esprit répondait le mieux à ses secrets sentiments, & d'avoir négligé les autres. On peut lui reprocher en parti-

culier d'avoir trop suivi les idées de l'*Examiner*, recueil périodique, **publié** en feuilles volantes par les Tories, & dirigé contre le premier **ministre** de la reine, Marlborough, qui y est indignement décrié.

La liaison personnelle de Durand avec Bolingbroke (voir la note 2, **p. 2** 56), liaison qui lui fut fort utile pour la connaissance de certains **détails** & de certaines affaires où avait été mêlé cet homme politique, **dont** Durand fait un éloge pompeux, pouvait avoir contribué à donner **à ses** idées une tendance différente de celle de Rapin-Thoyras. Il manque **souvent** de la mesure & du tact, qu'à peu d'exception près, on remarque **dans** les jugements & les déductions de ce dernier. A peine supportable dans les chaires, la controverse l'est encore moins dans les **ouvrages** historiques. Elle n'est « guère plus à la mode parmi les hon-
« nêtes gens; » & cependant, Durand, théologien de profession, ne **peut** s'empêcher d'en faire quelquefois, & là même où la prudence vou-
lait qu'il n'en fit pas. (*Voy. Hist. d'Angleterre*, 4^e éd., xii, 233.) En somme, Durand a réussi heureusement quelques portraits; celui de la duchesse de **Mazarin**, « chez laquelle la naissance & la beauté sembloient être de
« **trop**, tant elle se distinguoit par le charme & la valeur de son esprit; » celui de l'empereur Léopold d'Autriche, ce vertueux & médiocre adver-
saire de Louis XIV, sont d'une élégante exactitude & d'une juste appré-
ciation; il a su donner de l'intérêt & du mouvement à presque toutes
les **parties** de son œuvre, qui, à part les réserves qui ont été faites, ne
contraste pas d'une manière trop défavorable avec celle dont ces
deux volumes sont la continuation (1).

En 1736, parut chez Van Duren, qui avait déjà édité les deux

(1) *Voy. Bibliothèque raisonnée*, xiv, p. 157, année 1735. Au lieu de se borner à continuer Rapin-Thoyras, c'est-à-dire à commencer précisément où Rapin avait fini, Durand a jugé à propos de **débiter** par retracer à nouveau les causes qui ont amené la révolution de 1688. Il a refait, **après** Rapin, l'histoire de l'interrègne qui suivit la fuite de Jacques II, & qui dura jusqu'au cou-
ronnement de Guillaume & Marie, soin fort superflu, puisqu'il n'a pas fait mieux que son prédé-
cesseur, & qu'il a rapporté les mêmes événements.

volumes de Durand, le tome XIII, sans nom d'auteur, dû probablement à Dupard. Ecrit par un homme d'esprit & de talent, son style simple, élégant, le rendrait supérieur aux deux précédents, « si, à travers une « impartialité souvent très-contrainte, l'historien ne laissoit entrevoir « en trop de rencontres le penchant secret de son cœur... On voit « sans peine que ce n'est pas un ami qui écrit... il est certain qu'une « plume protestante auroit donné à bien des choses un tour différent. »

L'auteur de ce dernier volume a puisé aux mêmes sources que Durand, mais il les a employées d'une toute autre manière. Il ne paraît ni Whig, ni protestant, & ne laisse pas quelquefois de tenir leur langage & de représenter fidèlement leurs idées ; d'autres fois, il articule des faits complètement faux & contraires à la vérité historique ; par exemple il insinue que Louis XIV, avant de persécuter les protestants, ce qu'il fit sans se lasser pendant cinquante-six années de son règne, avait épuisé toutes les tentatives de *conciliation*. Était-ce de ce nom qu'il fallait appeler le sacrifice de leur foi religieuse que leur demandait le roi en échange de leurs biens & de leur liberté ? Ailleurs, on remarque de singulières contradictions, qui pourraient faire croire que ce volume a été écrit par deux mains différentes, mais en tous cas par deux mains habiles & rompues aux difficultés de l'art d'écrire (1).

Dès 1723, & le 17 janvier, le libraire De Rogissart avait obtenu des Etats généraux le permis d'imprimer & de vendre l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, en sept volumes in-4°. Le huitième parut bientôt après, & en 1727, le neuvième & le dixième ; mais l'éditeur & l'auteur se suivirent de près dans la tombe, & les trois sœurs de Rogissart, Charlotte, Suzanne & Elisabeth, obtinrent confirmation du privilège de leur frère, en 1729, avec extension à un *Abrégé* de cette même histoire, dû à Falaiseau (La Haye, 1730, 3 vol., in-4°, ou 10 vol. in-12,

(1) Voy. *Bibliothèque raisonnée*, xvi, p. 243, année 1736.

à Paris, chez Rollin fils, quai des Augustins), qu'elles comptaient publier (1).

Elles cédèrent toutefois, par acte notarié du 15 juillet 1732, leur privilège au libraire Jean Van Duren (2), qui en partagea la propriété, un mois après, avec ses deux collègues Christian Van Loom & Pieter De Hondt.

Ceux-ci rajeunirent la première édition donnée par De Rogissart (3) d'un nouveau frontispice, ou plutôt d'une marque de librairie, gravée par D. Coster. Ce sont de petits amours, jouant dans un bosquet avec des ruches d'abeilles, enlacés de la devise : *Hinc dulcia mella leges*. Le frontispice proprement dit, gravé en 1723, par F.-M. La Cave, est le même, quoique moins finement gravé que celui de l'édition de Lefebvre de Saint-Marc : Clio, écrivant l'histoire d'Angleterre sous la dictée du Temps, est placée sous un dais orné de six médailles symboliques, figurant les six dominations qui se sont succédées sur la Grande-Bretagne, depuis la conquête des Romains, sous Claude, jusqu'à l'invasion de Guillaume-le-Conquérant.

Cette édition (4), la troisième en Hollande & la quatrième en date, fut publiée en 1733, en 13 volumes in-4°, avec quelques portraits gravés

(1) Un autre *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, d'après Rapin-Thoyras, avec des notes, fut donné à Amsterdam en 1730, en sept vol. in-12, par J.-G. de Chevrières. (Quénard. *France littéraire*.)

(2) « Van Duren, libraire à La Haye, fripon de profession & banqueroutier par habitude, s'étoit retiré à Francfort. » Fragment d'une lettre de Voltaire de 1753 ; le philosophe avait des raisons personnelles de se plaindre de l'original de ce cruel portrait. (Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1865, un article de M. Saint-René Taillandier : *Voltaire à Francfort*.)

(3) Le libraire De Rogissart donna réellement deux éditions de l'*Histoire d'Angleterre*. La première, dont Rapin-Thoyras surveilla l'impression & qu'il dédia à Georges I^{er}, n'était pas achevée, que l'on travaillait déjà à la réimpression de la seconde (1724-27), qui fut la *première édition complète*. C'est celle dont il est ici question. Cf., p. 261.

(4) Un exemplaire en grand papier, relié, marr. citron, de cette édition, s'est vendu 209 fr. à la vente de la bibliothèque La Vallière. (Voir le *Catalogue* de cette vente célèbre, 9 vol. in-8°, Paris, 1783-1788, cité par Brunet.)

& des vignettes assez médiocres, dues à La Cave, qui avait déjà illustré la première édition. Il faut citer ici, avant de passer aux éditions françaises, celle de Bâle, donnée en 1740, par Jean-Louis Brandmuller, en 4 volumes in-folio, sur deux colonnes, avec la même marque de librairie (un homme recueillant le miel d'une ruche d'abeilles, & la devise : *Sic vos, nos vobis...*) que les éditions de De Rogissart. Aucune bibliographie ne fait mention de cette édition, qui contient une mauvaise copie du portrait de Rapin-Thoyras (d'après celui qui figure dans les éditions précédentes), gravée à Nuremberg par Michel Rösseler, de méchantes gravures, des lettres ornées dans le goût du ^{xvi}^e siècle & qui n'offre, quant au texte, rien de nouveau sur l'édition de 1733, dont elle paraît être une contrefaçon, si même le nom du libraire n'est pas un pseudonyme & le lieu d'origine une falsification. C'est là la cinquième édition.

Revenons en arrière pour noter les éditions françaises. La première, celle de Trévoux, parut concurremment avec celle de La Haye, sous la même rubrique, de 1726 à 1728, en 10 volumes in-4°. Le savant collège des Jésuites de Trévoux ne se fit pas de grands scrupules d'*impartialiser* à sa manière l'œuvre de l'historien protestant, œuvre dont le mérite le décida à entreprendre la réimpression; de là de fréquentes & notables altérations dans le texte de notre auteur : passages supprimés, & ce qui est plus grave, passages tronqués ou modifiés de telle sorte que les adversaires & les critiques de Rapin-Thoyras ont puisé dans cette édition des armes qu'ils n'auraient point trouvées dans les autres. En dehors de ce reproche grave, l'édition de Trévoux se recommande par une correction matérielle supérieure aux précédentes; elle contient, outre les vingt-quatre livres de l'histoire d'Angleterre, dus à Rapin-Thoyras, & la dissertation sur les Whigs & les Torys, les Plans & les Préfaces contenus dans la seconde édition, les Extraits des *Actes* de Rymer, les notes de Tindal, & l'Eloge de Rapin, qui parut en 1726 dans le *Journal littéraire*. Cette édition peut être regardée comme la troisième.

Avant de passer à l'examen de la sixième & dernière édition, disons

un mot d'une notice biographique & historique sur Rapin & sa famille, qui a été le canevas de cette étude. Elle se trouve dans toutes les éditions de l'*Histoire d'Angleterre*, sous ce titre : *Lettre à M. ****, concernant quelques particularitez de la vie de M. de Rapin-Thoyras.

C'est dans le dixième & dernier volume de l'édition de 1727 (1), que cet intéressant document paraît pour la première fois, sans nom d'auteur, sans date, enveloppé dans le voile du plus strict anonyme. Deux *Eloges* de Rapin-Thoyras furent publiés successivement dans la *Bibliothèque germanique* en 1725, dans le *Journal littéraire* en juin 1726. Le premier offre une identité presque complète avec une notice sur Rapin-Thoyras, écrite par son frère aîné Rapin-Puginier, à la suite des curieux *Mémoires* anecdotiques (plus exactement intitulés : *L'origine & particularitez de la famille de Rapin & de celle de Pellisson*. — Voy. Généalogie de Rapin, n° 687 de l'*Inventaire général des titres de la famille de Rapin*, p. xciv), mémoires dont l'original est entre nos mains & auxquels nous avons fait de larges emprunts. L'analogie du style, les nombreux détails que renferment, presque dans les mêmes termes, les deux documents dont nous venons de parler, une allusion à certain billet de Fouquet, conservé dans les archives de la famille de Rapin & que l'auteur de la lettre dit avoir vu en France, écartent l'idée que ces notes si précises aient été écrites par un étranger, & nous conduisent à leur donner pour auteur Charles de Rapin-Puginier, dont l'instruction & le mérite étaient à la hauteur d'une pareille tâche. Cette *Lettre* que tous les biographes de Rapin-Thoyras, MM. Haag exceptés, n'ont fait que copier, en l'abrégeant ou même en l'altérant, a été évidemment extraite par son auteur du travail plus étendu & plus complet resté manuscrit, & cité dans cette étude sous le titre de *Mémoires de la famille de Rapin*.

Rappelons en passant les trois éditions ou traductions anglaises de

(1) Elle se trouve dans le 10^e tome de l'édition de 1727, & dans le 1^{er} tome des éditions de 1733, 1740, 1749. — Il est donc probable qu'elle a été écrite de 1726 à 1727, c'est-à-dire dans l'année qui suivit la mort de Rapin-Thoyras. (Voir la note 1, p. 126.)

l'Histoire d'Angleterre, données, l'une par Nicolas Tindal (1) (Londres, 1723-31, 15 vol. in-8°), continuée par Thomas Lediard (Londres, 1732-36, 3 vol. in-folio), l'autre, par Jean Kenny, d'Inner-Temple, en 2 volumes in-folio, publiés à Londres de 1726 à 1728, & la dernière en 1784, à Londres, par Harriſſon, 5 volumes in-folio.

Tindal joignit à ſa traduction (2) des notes très-érudites & très-précieuſes, qui rectifiaient, tantôt le texte lui-même, tantôt des erreurs typographiques, & le plus ſouvent contribuaient utilement à éclaircir le texte de l'historien français. Ces remarques judicieuſes & polies, qui répondaient aux principales objections des critiques anglais, en facilitant l'intelligence de l'œuvre de Rapin-Thoyras par l'explication & le développement de faits particuliers ſpéciaux à l'Angleterre, ont été traduites en français & éditées à La Haye, en 1733, conjointement avec les *Extraits des Actes* de Rymer. (Voy. p. 250, note 2.) Tindal, attaché au parti des Stuart, a donné une autre continuation à l'histoire d'Angle-

(1) Nicolas Tindal, né dans le Devonshire en 1687, mort à 87 ans en 1774, neveu de Mathieu Tindal, célèbre déiſte, a donné la traduction angloiſe des *Antiquités ſacrées & profanes* de Dom Calnet (1724), & de *l'Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras (6 vol. in-8°, 1726), réimprimée de 1732-33, en 2 vol. in-fol., à laquelle il donna une continuation en 5 vol. in-8°, de 1744-47. Une ſeconde édition de ce dernier ouvrage fut donnée en 1751. Enfin, en 1757, le tout fut réimprimé à la fois en 21 vol. in-8°. Cet ouvrage eut un très-grand ſuccès, auquel contribuèrent les notes pleines d'érudition & de goût qu'il y avait ajoutées. Membre de la ſociété des Antiquaires de Londres en 1736, & unique héritier de ſon oncle Mathieu Tindal, il eut, à propos du teſtament de ce dernier, une querelle célèbre avec le journaliſte Budgell. (F. Didot. *Nouv. Biogr. gén.*)

(2) La traduction de Tindal fut réimprimée (1743) en 2 vol. in-fol., avec la continuation du même auteur, en 3 vol. in-fol. (1744-47). Ces 5 vol., ornés de cartes, de figures, de portraits gravés par Houbraken & Vertue, ont conſervé en Angleterre un prix aſſez élevé. — Brunet (*Manuel du libraire*) parle d'une quatrième traduction, 1757-59, in-8°, 21 vol., dont 9 pour la continuation, ſans nommer l'auteur. Comme il eſt facile de ſ'en apercevoir, les dates & chiffres donnés ci-deſſus ſur les éditions angloiſes, ne concordent pas avec celles mentionnées dans les deux notes qui accompagnent le texte. Nous avons ſuivi de préférence les dates & chiffres donnés par Brunet.

Ajoutons encore, pour être complet, la *Nouvelle Histoire d'Angleterre en françois & en anglais*, « tirée particulièrement de celle de M. Rapin de Thoyras, avec l'anglois en regard. » Londres. Vaillant, 1749, in-2 (in-folio). Ouvrage cité par M. Quérard au nom de Paul de Rapin-Thoyras.

terre que celle de Durand, publiée, depuis mai 1744, en un cahier de quatre feuilles in-folio par semaine (1). On en promit une traduction française en 3 volumes in-4°, mais elle n'a jamais paru. En 1745, la *Bibliothèque britannique* a donné le plan de cet ouvrage & divers extraits.

La sixième & dernière édition de l'*Histoire d'Angleterre* fut donnée à Paris, en 1749, par Lefebvre de Saint-Marc, sous la rubrique de La Haye & la marque du libraire De Rogissart, mort depuis longtemps.

Charles-Hugues Lefebvre de Saint-Marc, né à Paris en 1678, mort en 1769, commença par les armes une carrière que devait illustrer l'étude des lettres. Sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, la vie de garnison fut bientôt à charge à son esprit déjà cultivé, & sa position de fortune ne lui permettant pas de se livrer exclusivement à ses goûts littéraires, après un court essai de la vie ecclésiastique, il finit par consacrer ses talents à quelques éducations particulières. Les diverses places dans lesquelles il passa les plus fécondes années de sa vie, lui laissaient de larges loisirs dont il profita pour publier successivement, de 1736 à 1759, plusieurs éditions estimées pour leur correction & les notes critiques dont son érudition les avait enrichies (2).

Voici le titre de l'édition monumentale de Lefebvre de Saint-Marc :

Histoire d'Angleterre, par M. Rapin de Thoyras, nouvelle édition, augmentée des notes de M. Tindal & de quelques autres Remarques (3) mises

(1) G. Vertue grava, pour la traduction & la continuation de Tindal, divers portraits qui se trouvent quelquefois réunis sous ce titre : *The heads of the Kings of England, proper for M. Rapin's History translated by N. Tindal, collected, drawn and engraved by G. Vertue. London, 1736*, in-fol.

(2) Les *Mémoires* de Feuquières, 1756; les *Œuvres* de Boileau, de Chaulieu, de Chapelle & de La Fontaine; les *Poésies* de Malherbe. L'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, depuis la chute de l'Empire d'Occident; Paris, 6 vol. in-8°, 1761 à 1770, est son meilleur ouvrage. Il publia l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, de 1745 à 1749. (F. Didot. *Nouv. Biogr. gén.*)

(3) Ces dernières sont, pour la plupart, du docteur Etienne Whatley, qui en avait annoté les *Remarques historiques & critiques* de Tindal, & qui furent traduites dans les 2 vol. in-4° que publièrent Gossé & Neaulme en 1733. Les autres appartiennent à Saint-Marc.

au bas des pages; de l'*Abrégé Historique* fait par Rapin Thoyras; du *Recueil des Actes Publics d'Angleterre*, de Thomas Rymer, dispersé dans cette édition à la fin des Volumes auxquels chaque partie en peut appartenir; & de *Mémoires pour les vingt premières années du règne de Georges II.*

Par les soins de M. de S. M.

Marque de librairie semblable, quoique réduite, à celle des éditions de Rogissart & de Brandmuller, & la devise : SIC VOS NON VOBIS...

Au-dessous : *A La Haye.* M DCC XLIX.

Des seize volumes in-4° dont se compose cette édition, le dernier, distinct des autres & publié postérieurement, renferme les *Fastes d'Angleterre*, abrégé chronologique des faits les plus saillants de l'histoire de ce pays, & les tables des treize premiers tomes; les deux derniers contiennent les *Mémoires* pour les vingt premières années du règne de Georges II (1727-1750), dus au savant éditeur; c'est une série chronologique des faits les plus intéressants de ce règne, en forme d'*Ephémérides*. Il y a joint un *Abrégé* de la vie de Guillaume III, tiré des historiens Samson & La Neuville, & l'Extrait d'un *Abrégé de la vie du roi Jacques II*, du père Sanders, par le P. Bretonneau.

L'éditeur n'a rien négligé pour rendre cette édition supérieure aux précédentes; le papier en est beau & fort, l'exécution typographique soignée & correcte; elle est enrichie de quelques portraits hors texte, & le frontispice, non signé (1), est le même que celui gravé par F.-M. La

(1) Au moins dans l'exemplaire que nous possédons. Jacques Houbraken, fils d'Arnold Houbraken, qui fut lui-même un peintre & un graveur distingué & l'auteur d'une *Histoire estimée des peintres flamands*, suivit les traces de son père. Né à Dordrecht en 1698, mort à Amsterdam à quatre-vingt-douze ans, Jacques Houbraken s'est fait connaître par une prodigieuse fécondité. Il grava au burin plus de six cents portraits dont quelques-uns sont des œuvres hors ligne. On remarque surtout les portraits de Georges I^{er}, du prince d'Orange, de Jean Kyper, de Miéris, de Rapin-Thoyras. Les premiers ont été publiés par Knopton, dans la collection dite des *Hommes illustres* de la Grande-Bretagne. Son burin est hardi, facile, & d'une souplesse extraordinaire; les œuvres de Houbraken se font remarquer par un grand sentiment de la couleur & une vigoureuse opposition des teintes.

Audran (1), petit-neveu du célèbre Gérard, de A.-C. Boucher, de Tardieu, dont quelques-unes sont la reproduction des compositions de La Cave, reproductions très-supérieures aux originaux, complètent la partie artistique de cette belle édition.

Comme l'on a pu en juger par les détails dans lesquels nous sommes entrés, cette dernière édition de l'*Histoire d'Angleterre* est de beaucoup la plus importante, la plus complète & la plus correcte. Le savoir & les talents critiques de l'éditeur lui ont donné une juste supériorité sur celles qui l'ont précédée. Elle a certainement contribué à faire connaître & apprécier dans leur ensemble & leur valeur les travaux de Rapin-Thoyras, &, à ce titre, elle nous a paru mériter une mention plus spéciale & plus étendue.

Au début d'une longue préface qui ne tient pas moins de cent cinquante pages (2), Lefebvre de Saint-Marc expose les motifs qui l'ont

(1) Benoît Audran, 11^e du nom, fils de Jean, graveur lui-même & neveu de Gérard Audran, travaillait à Paris où il mourut en 1772. Il était né avec le siècle. — A.-C. Boucher a reproduit des costumes de cavaliers, d'après De Larue. Il vivait au milieu du XVIII^e siècle, & demeurait aux Gobelins, à en juger par une vignette ainsi signée : A.-C. Boucher. au Gobelins.

Pierre-François Tardieu, fils ou neveu de Nicolas Tardieu, le premier membre connu de cette illustre famille de graveurs (1682-1749), naquit à Paris vers 1720, & a gravé pour la galerie du comte de Brühl le *Jugement de Paris*, d'après Rubens.

(2) La préface de l'édition de Lefebvre de Saint-Marc renferme diverses pièces intéressantes au point de vue historique. C'est d'abord une naïve histoire en vers de la reine Anne de Boullant (Boleyn), qui paraît composée peu de temps après la mort de cette victime du farouche Henri VIII (1536), par un auteur inconnu. L'éditeur a trouvé, dit-il, cette pièce intéressante « à la Bibliothèque du Roi, Mff. coté n° 5734. » Puis un règlement des combats en champ-clos (*Modus faciendi duellum coram rege*), rédigé en vieux français, & des *Observations* importantes sur le *Parlement d'Angleterre*, dans lesquelles l'éditeur donne l'analyse d'une pièce en latin, intitulée : *Mémoire sur un Parlement de la trente-quatrième année du règne d'Edouard I^{er}* (1306), tendant à prouver l'ancienneté de l'autorité législative des Communes. Ces observations très-étendues, dans lesquelles prennent place plusieurs pièces telles que celle qui vient d'être citée, ont été faites à l'occasion d'une pièce rare & peu connue (Bibliothèque du Roi, Mff. n° 60409), intitulée : *Modus tenendi parliamentum*, qui paraît dater du règne d'Edouard III (1327-1377) & être une copie d'un original beaucoup plus ancien. D'après les conjectures de Lefebvre, le texte primitif remonterait à Guillaume-le-Conquérant, ou tout au moins à son successeur Henri II (1154-1189). Les pages xxx à xxxij de la préface, contiennent l'analyse distributive des matières

déterminé à donner au public une nouvelle édition des œuvres de Rapin-Thoyras, motifs qu'il tire non-seulement de la valeur de l'écrivain & du livre, qui, selon lui, passeront « nécessairement à la postérité », mais encore de l'impossibilité où se trouvent presque fatalement les Anglais, d'écrire des histoires impartiales de leur pays & d'eux-mêmes.

« Il n'en est pas de l'histoire d'une nation, écrite pour elle & dans sa propre langue, dit-il, comme de cette même histoire écrite dans une autre langue & pour les étrangers. Mille détails concernant le gouvernement, les lois, les coutumes, les mœurs, les privilèges, quantité de faits particuliers, ne peuvent intéresser que les gens du pays. Le reste du public, celui pour lequel notre historien a travaillé, veut connaître la nation qu'on lui met sous les yeux, & il ne cherche dans le récit détaillé de ses guerres, ou de ses affaires religieuses ou politiques, que la cause de ses différentes révolutions & les sources de ses alternatives d'agrandissement ou de décadence. C'est sur ce plan que Rapin-Thoyras a composé son *Histoire d'Angleterre*, il la destinoit aux Etrangers plus qu'aux Anglois eux-mêmes; jamais il n'eut pour but de former un député des Communes, & son plan bien rempli lui promettoit la réputation dont il jouit. » Depuis le règne de Jacques I^{er}, les factions qui se partageaient l'opinion publique en Angleterre, exerçaient une influence décisive & marquée sur les jugements, les travaux des historiens anglais de cette époque, fatalement liés aux intérêts de leur parti. Les intérêts du parti contraire étaient sacrifiés d'avance aux rancunes politiques de l'écrivain, qui, ne voyant dans le récit des faits historiques qu'un moyen de servir son parti aux dépens

des quinze tomes de l'édition nouvelle. Une *Liste des Gentilshommes* venus en Angleterre avec le duc de Normandie, l'an 1066, tirée du même manuscrit que le *Modus tenendi...*, &c., précède la *Lettre à M. ****, contenant quelques particularités de la vie de M. de Rapin-Thoyras. Enfin, la *Préface* proprement dite de l'*Histoire d'Angleterre*, & l'*Introduction* à cette même histoire, œuvres de Rapin lui-même, terminent cette longue & substantielle préface.

de ses adversaires, dénaturait, selon les besoins de la cause, les faits les plus avérés & les plus certains (1). De là le peu de valeur des histoires d'Angleterre, composées dans ces temps de désordres & de fanatisme, quels que fussent d'ailleurs leur mérite littéraire, l'érudition & les recherches savantes de leurs auteurs ; de là aussi les reproches violents & souvent injustes dont l'*Histoire* de Rapin-Thoyras a été l'objet en Angleterre. Attaques directes, critiques acerbes, brochures satiriques, telles furent les armes dont se servirent ses adversaires, irrités d'une impartialité qui condamnait les menées de leur parti ; mais leurs efforts & leurs ressentiments, sur lesquels nous aurons à revenir avec plus de détails dans le chapitre suivant, ne purent paralyser les effets de l'estime & de la faveur avec lesquelles la partie intelligente de la nation anglaise accueillit cette histoire consciencieuse & savante de son pays. Deux traductions anglaises, publiées simultanément à Londres, & une troisième, que la faveur du public accueillit encore soixante années plus tard, sont des preuves suffisantes de cette assertion.

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, la célèbre *Histoire de la Rébellion*, de Clarendon, écrite avec tant de fougue & de passion, malgré les brillantes qualités de son style & l'autorité qui s'attache au nom de son auteur, offre, dans des cas analogues, la plus audacieuse partialité. Rapin-Thoyras cite fort souvent « cet illustre auteur, » mais presque toujours pour redresser dans le sens de la vérité & de la justice, les jugements & même les assertions du noble comte. (Voy. l'*Histoire d'Angleterre*, édit. de 1749, t. VIII, p. 360.)





CHAPITRE IX

Attaques de Carte & du parti royaliste. — Leur cause & leur réfutation. — Essai d'une étude générale sur l'Histoire d'Angleterre, au point de vue des critiques & des éloges dont elle a été l'objet. — Impartialité de Rapin. — Conscience de ses recherches. — Rapin & la Papauté. — Caractères de son style. — Passages remarquables de l'Histoire d'Angleterre. — Appréciation de divers auteurs sur les œuvres de Rapin. — Son propre sentiment sur la valeur de son Histoire. — Résumé de ces diverses opinions.



QUELQUE soin qu'ait pris Rapin de dire qu'il ne prétendait pas avoir écrit son *Histoire* pour les Anglais, ce qui impliquait assez naturellement une indépendance d'opinion peu ordinaire parmi les historiens de leur nation, & semblait devoir fermer la bouche aux critiques intéressées de ceux qui l'eussent voulu moins impartial, les royalistes virent avec déplaisir le succès qui accueillit en Angleterre l'œuvre du réfugié français, dont les tendances en politique & en religion étaient trop différentes des leurs, pour qu'ils pussent lui pardonner d'avoir fermement & sévèrement jugé leurs idoles couronnées.

L'historien Thomas Carte se chargea du rôle d'accusateur. Il le remplit, au nom de son parti, avec aigreur & injustice, & fit voir que le jugement & la modération ne vont pas toujours de pair avec la science & le talent. La liberté avec laquelle Rapin s'était exprimé sur le compte du roi martyr, le blâme sévère qu'il avait infligé à quelques actes imprévoyants ou coupables de son gouvernement, actes auxquels il attribuait l'explosion de la révolution qui précipita la dynastie des Stuarts du trône d'Angleterre,

avaient excité contre lui une animosité dont Carte se fit l'organe injuste & passionné.

Cet auteur publia en 1738, à Londres, le plan d'une *Histoire générale d'Angleterre*, qui devait être rédigée dans un esprit & des principes tout différents de celle qui nous occupe. Il y accuse l'historien français d'avoir recueilli dans les tavernes & sur les places publiques la plupart des faits relatifs aux mœurs anglaises, de n'avoir pas fidèlement rendu les termes techniques dont il s'est servi, faute d'en connaître assez l'importance & la valeur; il prétend que ses réflexions sont fondées trop souvent sur l'idée toute moderne qu'il s'était faite de ce qui s'était passé autrefois, & que la bonne opinion qu'il avait de lui-même l'a empêché de consulter des personnes qui, plus instruites que lui dans la connaissance du passé, auraient pu éclairer son jugement & donner à ses affirmations une autorité qui leur manque.

« Son plus grand mérite, ajoute le critique anglais, est d'avoir eû la
 « fleur de la publication de Rymer; satisfait d'avoir pû puiser largement
 « dans cette mine abondante & précieuse, Rapin a négligé les autres,
 « ou les a ignorées, ce qui est presque aussi condamnable. Ainsi il n'a
 « pas cité les Registres du Parlement, ni les Journaux des deux Cham-
 « bres, ni ceux du Conseil privé, ni consulté le Bureau des Mémoires
 « & papiers (*Paper office*) qui renferme la correspondance des Amba-
 « sadeurs à l'étranger, les dépêches des Lords du Conseil-Privé, des
 « clerks du Conseil & des secrétaires d'Etat aux Ambassadeurs, depuis
 « Edouard IV jusqu'à la Révolution; toutes ces sources fécondes de
 « documents précieux lui sont demeurées inconnues, & l'on peut en
 « être surpris si l'on considère combien leur connoissance est utile pour
 « l'intelligence de nos négociations avec les souverains étrangers & de
 « toutes les affaires du dehors. » Carte mit lui-même à profit cet avis
 qu'il donne à ses émules. Mais son œuvre n'eut qu'un médiocre succès;
 il la compromit même par une ridicule crédulité à des fables absurdes, &
 il eut l'humiliation de se voir retirer la souscription importante, dont la

Thomas Carte furent les coryphées, ne font pas sans analogie avec celles dont furent l'objet les fameuses *Tables chronologiques* de Jean Rou, dont les *Mémoires* ont été fréquemment cités dans ces pages. L'auteur persécuté rendait un jour visite à M. de la Reynie, lieutenant de police, qui, plein de bienveillance & d'égards pour Rou, avait pris sur lui de suspendre l'ordre royal & barbare de briser les planches des précieuses Tables. Rou se plaignait à son interlocuteur de ce que, dans l'arrêt de destruction de son œuvre, on lui avait attribué des vues & des jugements trop libres sur divers papes, beaucoup moins outrés cependant que ceux qu'avaient porté tels écrivains catholiques, entre autres Baronius, qui n'avaient encouru ni blâme, ni dommage : « Oh ! Monsieur, lui répliqua le lieutenant de police, croyez-vous que cela vous mette à couvert ? » Baronius (1) est comme un enfant de la maison, il peut dire hardiment ce qui lui plaît, ne pouvant être suspect, au lieu que vous êtes un étranger. Un père mécontent de son fils le traite de maraud & de coquin, mais il ne voudrait pas qu'un autre que lui se donnât la même liberté ! » — Il y a apparence que si Rapin-Thoyras avait été un « enfant de la maison, » on ne l'eût point si fort maltraité.

(1) *Mémoires de Jean Rou*, t. 1, p. 91. César Baronius, historien & cardinal, né à Sora dans le royaume de Naples en 1538, honoré de la pourpre par Clément VIII, & bibliothécaire du Vatican, s'est rendu célèbre par la composition d'un des plus beaux & des plus utiles monuments de l'histoire de l'église catholique, les *Annales ecclésiastiques*, dont une première édition, en 12 vol. in-fol., parut à Rome de 1588 à 1593. Cette immense travail, auquel Baronius travailla jusqu'à sa mort en 1607, témoigne de sa vaste érudition, de son esprit de méthode, de son habileté, de son talent d'écrivain. Conçu dans le but de relever l'Eglise romaine des reproches que d'autres historiens avaient adressés à la fixité de sa doctrine & de sa constitution, l'ouvrage de Baronius a prêté un large flanc à la critique par les erreurs de fait ou d'interprétation dont il fourmille, & bien qu'il fût dirigé contre les protestants, les catholiques ont été plus sévères pour leur champion que ses adversaires, parmi lesquels il a trouvé des admirateurs tels que Scaliger. Néanmoins il fait autorité parmi ses coreligionnaires, tant par la valeur capitale de son ouvrage, que par l'honorabilité de son caractère. Il a été continué par les PP. Raynaldi & Laderchi, & annoté par le savant franciscain Pagi. La meilleure édition est celle de Mayence (1601-5), celle de Lucques (1758-87, 38 vol in-fol.) comprend les diverses continuations & les notes de Pagi. Le père Theiner, préfet des archives du Vatican, en prépare une continuation nouvelle, qui formera 8 vol. in-folio.

son intelligence & de son cœur, dans leurs rapports avec ce qui fut le but de la plus importante part de sa vie & comme sa vie même. Lire les ouvrages d'un historien consciencieux, est, sans contredit, le moyen le meilleur de se rendre compte de sa valeur morale comme homme & comme écrivain, car il est difficile, en supposant qu'il ait eu quelque intérêt à les cacher, que ses sentiments personnels ne se trahissent pas dans le cours d'une œuvre de longue haleine. Mais nous n'avons pas à offrir ici au public une nouvelle édition de l'*Histoire d'Angleterre*, nous ne pouvons même faire, pour les nombreux in-quarto de cet ouvrage, ce que nous avons essayé pour les quelques pages où Rapin a caractérisé, avec un discernement si remarquable, les variétés diverses des Whigs & des Torys. Tout au plus pourrions-nous reproduire le *Plan de l'Histoire d'Angleterre*, dont son dernier éditeur, Lefebvre de Saint-Marc, lui attribue avec raison la paternité : plan analytique, sommaire à certains endroits, dans d'autres plus étendu, mais qui, toujours précis & clair, véritable canevas de l'œuvre, répondant d'avance à beaucoup d'objections que l'auteur semble avoir prévues, nous a plus d'une fois servi de guide. Ce *Plan* se trouve d'ailleurs dans toutes les éditions dont il fait partie intégrante. Nous y renvoyons donc ceux qu'il pourrait intéresser, & allons essayer d'étudier en quelques pages l'auteur & son œuvre à la fois, pour ceux qui ne pourront ou ne voudront entrer plus avant dans la connaissance de l'un & de l'autre.

L'*Histoire d'Angleterre* se compose du corps même de l'histoire & de trois dissertations, outre celle sur *l'Origine du Gouvernement d'Angleterre*, à laquelle nous ne reviendrons pas (1), que les autres suivent ou précèdent, *haud passibus æquis*. Un mot seulement, en passant, sur celles qui ont pour objet la *Pucelle* & la *Loi Salique*. Nous avons résumé dans les

(1) Il y a encore le procès du comte de Bristol, intercalé dans le règne de Charles I^{er}, mais ce n'est guère qu'un recueil de pièces, qui aurait peut-être été mieux placé à la fin du règne précédent auquel il se rapporte plus particulièrement.

notes de la p. 251 la substance de la première de ces dissertations, dont les conclusions sont déboutées, comme on fait, par les travaux modernes sur Jeanne d'Arc. Lefebvre de Saint-Marc exprime le regret, dans sa préface (p. xxxij), de n'avoir pas eu le temps de greffer sur la *Dissertation* de Rapin une autre de son crû qui eût été assez piquante : il ne s'agissait rien moins que de démontrer, textes en main (*pièces en main* eût été peut-être plus difficile), que le supplice de la Pucelle à Rouen est un fait *au moins* problématique ; que son *mariage*, qui aurait eu lieu plusieurs années après la date généralement admise pour sa mort, est un fait plus certain encore que probable, &c. Il adopte, du reste, le système de Rapin, « système raisonnable, dit-il, qui s'est attiré l'approbation du commun de ses lecteurs. »

La *Dissertation sur la Loi Salique* se trouve dans le tome III de l'édition de 1749, p. 257. On fait que cette fameuse loi, qui défendait aux femmes l'accès du trône de France, a été tirée, en sollicitant vigoureusement les textes, du code des Francs Saliens, qui ne pensaient rien à moins qu'à régler la succession au pavois sur lequel ils élevèrent Pharamond.

Trois ou quatre lignes, formant l'art. VI du 62^e titre parmi les soixante-dix dont ce code se compose, forment tout le fondement de ce que l'on a voulu considérer comme l'une des lois organiques & primordiales de la monarchie française. « *De terra verò salica, in mulierem nulla portio hæreditatis transit, sed hoc virilis sexus acquirit* (1). » Tel est, en substance, le texte latin, car on ne connaît pas l'original en langue franque (si tant est qu'il ait jamais existé). On entendait par *terre*

(1) Cette version du début de ce célèbre article est conforme au texte publié par Hérold en 1557 ; dans d'autres éditions, le texte du même article est encore plus développé à l'encontre de ceux qui voulaient y voir le principe de l'interdiction aux femmes de succéder au trône de France. « Cette exclusion, dit M. Pardeffus (*Loi Salique*, Paris, 1843, in-4, p. 415), des femmes & de leurs descendants, est une grande règle du droit public français. C'est une pure illusion, conclut-il ailleurs (p. 719), que de voir dans ce paragraphe une règle applicable à la succession du trône. » — (Voy. aussi J. F. A. Peyré, *Lois des Francs*, Paris, Didot, 1828, in-8, p. 211.)

salique celle qui entourait la maison (*Jala*), autrement dit le fief, acquis du fuzerain par le service militaire. Rapin établit & discute les trois opinions principales qui s'étaient fait jour de son temps : celle que le savant Bignon développe dans son livre *De l'excellence des rois de France*, où il fonde la loi salique sur la loi naturelle ; celle du père Daniel, qui s'appuie sur cet endroit particulier de l'abrégé des lois saliennes, rédigé par ordre de Clovis, qui règle la succession des familles nobles, règlement que l'auteur cité étend à la famille royale ; enfin, celle qui d'une coutume, à défaut de loi écrite, fait une loi inviolée, & par déduction, inviolable, selon Mézeray.

Rapin voudrait volontiers réduire la portée de la loi salique à l'exclusion des femmes du trône de France, mais non à celle de leurs descendants mâles, par représentation. On peut lui objecter que le *sang* fait la famille, & non pas le *ventre*, suivant l'expression un peu crue des généalogistes, & que la loi salique n'a été inventée, faite ou observée strictement que pour empêcher ce à quoi conduirait son interprétation, c'est-à-dire la transmission de la couronne à des maisons étrangères, but à la fois politique & moral des restrictions que la loi salique apporte à l'ordre naturel de la succession au trône de France. C'est à l'occasion de la querelle d'Edouard III & de Philippe de Valois que Rapin a introduit cette dissertation ; il y montre que les droits des deux concurrents étaient si litigieux qu'on ne saurait s'étonner des conséquences terribles & sanglantes de leur opposition.

La *Dissertation sur le Gouvernement des Anglo-Saxons* est beaucoup plus importante que les deux précédentes. Après un coup d'œil d'ensemble jeté sur l'organisation civile & militaire de ces peuplades d'origine germanique, où l'auteur fait preuve d'une grande érudition, à laquelle vient s'ajouter, dans l'intérêt du lecteur, celle de l'annotateur Tindal, Rapin entame la question si controversée de l'origine du Parlement d'Angleterre, dont le Wittenagemot saxon aurait été le principe & le modèle. Il expose les opinions diverses des auteurs sur le mécanisme &

le fonctionnement de ces assemblées. On voit dans tout le cours de son *Histoire* qu'une de ses préoccupations les plus constantes, c'est de mettre en évidence ce qui pouvait se rapporter dans le déroulement des époques qu'il parcourt, à l'organisation graduelle du gouvernement d'Angleterre, à la première apparition des députés des Communes dans le Parlement (1258), au développement des libertés de la nation anglaise. A plusieurs reprises, notamment à l'occasion de l'accession au trône de Jean-Sans-Terre, de la promulgation des statuts d'Oxford, de l'affaire des Cinq-Ports, de la corruption électorale pratiquée sous Richard II & par le roi lui-même, de la révolte des comtes d'Albemarle & d'Exceter sous Henri de Lancastre, & en bien d'autres endroits, Rapin-Thoyras revient sur cette grave question, la discute avec les nouveaux éléments qu'elle acquiert, mais se prononce rarement d'une manière affirmative sur l'un ou l'autre des aspects qu'elle présente, bien qu'il soit facile de déduire de plusieurs de ses remarques ce principe, qu'il énonce d'ailleurs, que la liberté des Anglais est attachée au privilège d'élire librement leurs représentants. On trouvera dans la préface de Lefebvre de Saint-Marc (p. lxx à cxlvij) une discussion approfondie de toutes ces questions, qui se rattachent à la préexistence & à la prééminence du Parlement sur la Royauté, à propos de la dissertation de Rapin-Thoyras & de l'ouvrage de l'abbé Raynal, l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*. C'est ce qui nous dispensera d'entrer à cet égard dans de plus grands développements, pour les personnes que ces matières assez ardues peuvent intéresser (1).

(1) Parmi les ouvrages qui traitent de ces questions, qui intéressent non-seulement l'Angleterre, mais encore l'histoire politique comparée des peuples de l'Europe, les plus connus sont, après l'ouvrage classique du réfugié français J. De Lolme, la *Constitution de l'Angleterre*, Londres 1785, 2 vol. in-8, qui a eu plusieurs éditions; le *Tableau de la Constitution d'Angleterre*, de G. Couston, 1817 (trad.), in-8, & l'*Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, de Hallam, ouvrage d'une grande valeur, traduit en 1828 (5 vol. in-8) par M. Guizot, & que nous avons fréquemment cité. Plus récemment on a remarqué les *Lettres sur la Constitution de 1852* (1862, in-8) comparée à celle

Considérée au point de vue de sa physionomie générale, l'œuvre de Rapin-Thoyras a des caractères qui lui sont communs avec nombre d'autres productions historiques du dix-huitième siècle. La longueur même du travail, le luxe des détails qui, plus d'une fois, surchargent le récit, les réflexions méthodiquement classées qui le refroidissent tout en l'éclairant, les développements donnés à certains faits, souvent sans grande importance, qui nuisent à la perception nette des événements caractéristiques de tel ou tel règne, sont des traits en quelque sorte inséparables du temps où écrivait Rapin. Aussi a-t-on peine à comprendre, en le lisant, que les Anglais aient pu lui faire un reproche de n'avoir pas mis « plus de faits » dans son travail.

« On ne peut pas tout dire dans une Histoire, écrit Rapin en 1723. Ma plus grande peine a été à rejeter ce que je n'ay pas cru absolument nécessaire. Le plan que je me suis fait a été d'éclaircir autant qu'il m'a été possible les idées générales & de n'insister sur les détails que quand ils m'ont paru nécessaires. Sans cela il auroit fallu au moins doubler les volumes de mon Histoire. » Nous avons relevé plus d'une fois la principale excuse : que serait-ce donc s'il l'eût écrite pour les Anglais & non pour les étrangers ? Du reste, la mode était alors aux grands & volumineux corps d'histoire qui sortaient des presses de Hollande pour se répandre & se fixer dans les bibliothèques de l'Europe littéraire. On demandait à l'historien de l'érudition, c'est-à-dire l'exposition de beaucoup de faits nouveaux, peu connus ou même contestés, plutôt que des vues d'ensemble. Plus courtes, plus substantielles, moins digressives, moins allongées de détails, plus alertes, plus dramatisées, plus intéressantes, sont les histoires d'aujourd'hui ; nous parlons des bonnes, & il n'en manque pas.

de l'Angleterre, de M. Latour du Moulin, & les *Institutions politiques, judiciaires & administratives de l'Angleterre* (1863, in-8), par M. Ch. de Franqueville.

Si nous avions à juger de l'œuvre de Rapin au point de vue de sa valeur actuelle, il nous faudrait la comparer aux travaux historiques entrepris & publiés en Angleterre & ailleurs sur le même sujet, & montrer en quoi elle est préférable ou inférieure aux œuvres qui l'ont suivie. Mais alors les défauts inhérents au temps où elle fut composée prendraient une trop grande importance & ne permettraient guère de porter sur elle un jugement équitable. Mieux vaut nous reporter par la pensée au XVIII^e siècle & apprécier l'œuvre en elle-même, constater sa valeur intrinsèque au point de vue de la science historique, de l'impartialité de l'auteur, des idées générales qui inspirent ses jugements, de celles qu'il s'applique à éclaircir, de ses tendances religieuses & morales, des qualités & des défauts de son style.

Les habitudes laborieuses de Rapin-Thoyras, les années qu'il consacra à l'éducation de lord Woodstock, ses liaisons avec un grand nombre de savants & de littérateurs, furent, à des titres divers, les ressources dont il disposa pour acquérir une érudition solide & variée. En plusieurs occasions, il relève des erreurs commises par les historiens qui l'ont précédé, & il le fait avec une netteté de jugement qui éloigne le doute de l'esprit de ses lecteurs. « Le devoir d'un historien, dit-il dans sa préface, est de corriger ces sortes d'erreurs que le temps, la négligence & les préjugés de ceux qui l'ont précédé ont fortifiées. » Il était naturel qu'après avoir signalé les erreurs des autres, on cherchât à le prendre en faute, & en fouillant les *Journaux* & les *Bibliothèques* littéraires de l'époque, il serait facile de retrouver la trace de celles qu'il a pu commettre dans le sens purement historique, pour la plupart, du reste, signalées & corrigées par les notes savantes de Tindal & de Whatley.

A la fin de la *Lettre à M.* *** (p. clxiv de la préface de l'édition de Saint-Marc), Charles de Rapin relève vigoureusement & victorieusement une accusation d'*infidélité* portée contre son frère par le docteur Jeeb, à propos d'un épisode de la lutte de Marie Stuart contre Elifabeth, & termine sa démonstration en disant « que s'il ne répond pas aux autres

fautes que M. Jeeb prétend avoir trouvées dans la nouvelle *Histoire d'Angleterre*, c'est que ce dernier n'en marque aucune en particulier. »

Ajoutons aussi qu'à l'égard de la science historique, Rapin est resté en grande & sérieuse estime auprès des historiens qui ont travaillé après lui sur l'histoire d'Angleterre. Dans ses *Etudes sur la Révolution d'Angleterre*, M. Guizot le cite plus d'une fois ; le savant Hallam ne dédaigne pas de recourir à lui, & nombre d'auteurs moins connus lui ont emprunté quelque portion, grande ou petite, des trésors d'érudition & de recherches qu'il a accumulés dans son ouvrage. Servir d'autorité & de « garant » à des historiens de la valeur de ceux que nous venons de citer, est un honneur auquel ne sauraient prétendre bon nombre des successeurs de Rapin, qui ont eu, comme lui, leur heure de gloire & de réputation, mais sur l'œuvre desquels le silence & l'oubli ont à jamais passé.

Parmi les critiques & les reproches dont l'impartialité de Rapin-Thoyras a été l'objet, il en est un dont la nature particulière a fixé notre attention. Il s'agit de la prévention haineuse que l'historien réfugié aurait montrée contre la France, dans l'exposition des événements qui ont lié l'histoire de ce pays à celle de l'Angleterre. Point n'est besoin d'insister sur l'attention que nous avons mise à compulser certaines parties de l'*Histoire d'Angleterre* à ce point de vue, dans la persuasion que nous y trouverions de quoi laver Rapin de cette injuste accusation, tant le fondement nous en paraissait peu conforme à son caractère. Lorsqu'un écrivain choisit de préférence, pour objet de ses veilles, l'histoire de son pays, on ne saurait s'étonner qu'il se fasse l'apologiste parfois trop convaincu de la supériorité des souverains & des généraux, de la politique, des armées de sa nation sur ceux & celles des peuples voisins. Une histoire de France écrite par un Français a bien des chances pour n'être pas plus impartiale, au point de vue international, qu'une histoire d'Angleterre écrite par un Anglais. Plus on remonte dans la série des historiens & des histoires, plus la partialité nationale s'accuse, entretenue à ces époques reculées par le rude & sauvage esprit de parti, qui séparait les Armagnacs des

Bourguignons, les Yorck des Lancaſtre, & qui plus tard animait encore les Cavaliers & les Têtes-Rondes, les Torys & les Whigs. La civilifation a atténué ces luttes; des ſources hiftoriques jufqu'alors inexplorées ſe ſont ouvertes, & les communications matérielles & intellectuelles, dont le peu de fréquence, aux temps paſſés, rétréciffait les idées & les vues, ſe ſont établies entre les divers peuples de l'Europe. Malgré ces progrès, ce n'eſt pas à dire que de nos jours l'impartialité ſoit une vertu commune, mais comme elle eſt devenue plus facile, toujours juſtement eſtimée & appréciée, elle eſt plus demandée par le public, & plus volontiers qu'autrefois, pratiquée par les auteurs.

Écrivant, dans des temps relativement plus rapprochés, l'hiftoire d'un pays qui n'était pas le ſien, Rapin-Thoyras avait par ces deux motifs plus de facilités & moins de mérite que ſes devanciers anglais & français à tenir la balance égale entre les intérêts de ſon pays natal & ceux de ſa patrie d'adoption. Il ſuffit, en effet, de lire ſon *Hiftoire* pour ſe convaincre que ſon hoſtilité ſyſtématique prétendue contre la France a été tout au moins fort exagérée, ſi ce n'eſt en bien des cas ſuppoſée, par ſes adverſaires politiques & religieux.

Adreſſerait-on un tel reproche à Rapin-Thoyras, parce qu'à propos des guerres entre les deux couronnes de France & d'Angleterre, qui ont marqué la fin du XII^e ſiècle, il ſ'aviſe de chercher la vérité en comparant les hiftoriens de l'une & de l'autre nation, en ne donnant pas toute créance aux chroniqueurs français qui ont les premiers raconté ces ſanglants démêlés, & qui, au ſujet de quelque trêve entre Jean & Philippe, affirment les mêmes faits contradictoirement? Il accuſe, il eſt vrai, Philippe-Auguſte d'avoir fait preſque toujours preuve de rufe & de déloyauté dans ſes rapports avec le Pape & avec le roi d'Angleterre, au ſujet de leur querelle. Mais l'heureux vainqueur de Bouvines n'eſt pas, que nous ſachions, regardé comme un ſaint; d'ailleurs on peut juſtement blâmer le roi, & aimer la France, & lorſque dans un combat contre les Anglais, les troupes de Philippe-Auguſte ſe retirent en défordre, & que

les archives du royaume, que le roi portait dans ses bagages, pillées & brûlées, disparaissent à jamais, nous voyons Rapin s'associer, comme Français & comme historien, à la douleur que ressent le roi de « cette perte irréparable. »

Plus loin, s'il juge sévèrement Charles V pour avoir rompu sans scrupule le traité de Brétigny, Rapin déplorera pour sa patrie la conclusion ruineuse & honteuse de ce traité, « si dommageable à la France », il disculpera Philippe de Valois de s'être retiré trop prudemment devant l'invasion d'Edouard III & d'avoir fait mettre à mort Olivier de Clifton.

L'incurie, la lâche faiblesse de Charles VII ont, il est vrai, irrité Rapin-Thoyras ; il s'exprime durement sur le compte de ce roi, il insiste à diverses reprises sur son méprisable caractère, il dévoile, à côté du trône, la mauvaise foi du duc d'Orléans, « qu'on a pourtant voulu faire passer pour un saint, » & fait par contre un pompeux éloge du duc de Bedford. Mais quoi ! le perspicace Louis XI se rencontrera avec Rapin dans l'appréciation flatteuse du caractère & des talents du général anglais (*Histoire d'Angleterre*, éd. de 1749, IV, p. 267), & quel est l'historien consciencieux qui jugera autrement que le nôtre des sanglantes ou coupables intrigues & du lâche engourdissement dont était le théâtre la petite cour du roi de Bourges ? Quel autre intérêt que celui de la vérité peut conduire Rapin à accuser nettement de partialité les historiens français à propos de la rupture du traité d'Arras, & à rabattre les éloges « excessifs » que les mêmes historiens donnent à Marguerite d'Anjou, qui trahit son époux & son roi, & qui fut l'instigatrice de la mort ignominieuse du loyal & habile duc de Glocester ? Au reste, si Rapin est sévère pour ceux qui le méritent, il l'est pour ceux-là dans les deux camps, & il met aussi bien à nu l'incapacité d'Henri VI, que les Anglais ont voulu décorer du nom de sainteté, que la coupable infouciance de Charles VII. S'il vante le courage & célèbre le bonheur d'Edouard IV, il montre la partialité dont les écrivains anglais du parti de la Rose-Rouge ont usé à son égard ; s'il excuse & loue sa politique, il flétrit énergiquement sa cruauté & son incontinence.

Pourrait-on encore appeler du nom de partialité hostile l'appréciation que fait quelque part Rapin-Thoyras de « l'inconstance naturelle des « François, que les difficultez rebutent aisément, » quand on trouve, à propos d'un subside qu'Henri VIII n'ose demander à son Parlement, cette appréciation aussi vraie, mais à coup sûr aussi impartiale de l'un des traits distinctifs du caractère anglais : « Les cœurs des sujets anglois sont bien plus sensibles aux affaires d'intérêt qu'aux autres » ? — (Voyez *Histoire d'Angleterre*, t. v, p. 246, & t. vi, p. 456.)

Nous avons parlé plus haut de l'influence de l'époque à laquelle écrivait Rapin. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier certains jugements de cet auteur, sur lesquels la science moderne a prononcé tout autrement que lui. Par exemple, lorsque, appréciant le but de toute la politique de Louis XI qui était de se rendre absolu, il résume son opinion ; il condamnera d'une manière absolue les démarches de ce prince qui, dit-il, « se mettoit hors de sens & de raison. » Nous avons hâte d'ajouter que ce jugement arbitraire est aussi porté sur ce prince par Mézeray, ce qui couvre en partie Rapin du reproche d'avoir méconnu l'œuvre de Louis XI, œuvre violente, mais habile, qui fut, à proprement parler, le fondement de la grandeur de la monarchie française.

On a dit que Rapin ne s'est jamais montré préoccupé des vrais intérêts de la France : comment donc concilier ce reproche avec ses paroles lorsqu'on le voit, tout en rendant justice à la bonne foi & au désintéressement de Louis XII, déplorer le choix imprudent que fait ce prince du seigneur de Chièvres pour gouverneur de l'archiduc Charles ? « Choix funeste à la France, dit-il, en ce que ce sage & consciencieux « gouverneur rendit l'archiduc trop habile pour la prospérité de ce « dernier pays. »

Rapin admire le génie politique & la modération prudente d'Elisabeth, mais il blâme sa dissimulation, dont « il peut à peine concevoir l'excès. » Comment donc s'étonner s'il est sévère pour la mauvaise foi de notre Henri IV envers cette reine, & pour le caractère peu honorable de ce

prince trop vanté, qui ne craignit jamais « de sacrifier ses anciens amis
« qui étoient hors d'état de lui nuire, à ses plus mortels ennemis qui
« auroient pu encore lui causer des embarras. » — (*Hist. d'Angl.*, t. VIII,
p. 496.)

En poursuivant ce relevé des traits hostiles à la France, nous trouvons que Rapin enveloppe ce gouvernement & celui de l'Espagne dans une pareille accusation de bassesse, lorsqu'il voit ces deux grandes nations solliciter tour à tour l'alliance de Cromwell, avec un empressement basé sur la crainte qu'il avait su leur inspirer. Ce reproche paraît dur; mais il faut remarquer qu'il s'appuie ici sur le témoignage de Burnet (voy. t. x, p. 96), &, du reste, quelques pages plus haut, il explique les motifs politiques qui firent abandonner la cause de Charles I^{er} par la France, motifs qui font comprendre, sans les faire approuver, les avances faites par ce gouvernement au Protecteur d'Angleterre.

Les rapports des deux cours devinrent plus fréquents & plus harmoniques sous Charles II, mais cet insouciant souverain se laissa abuser par Louis XIV, qui sut adroitement profiter de la passion de Charles & de celle de son successeur pour le pouvoir absolu, pour les engager dans des démarches contraires aux intérêts de leur royaume. Tel est le résumé de l'opinion de Rapin sur la nature peu loyale de l'appui que Charles trouva en France. Mais les exigences de la politique ne vont pas au même but que celles de la morale, & la raison d'Etat a un code spécial. On ne saurait donc faire un grief à Rapin de cette accusation de duplicité qu'il porte contre Louis XIV; elle ressort des événements mêmes, des pensions plus ou moins secrètes données par Louis à son beau-frère Charles, qui ne manqua pas, en retour, de servir efficacement son allié dans la médiation que les Etats de Hollande eurent l'imprudence de confier au roi vénal de l'Angleterre, médiation qui aboutit, en 1668, au traité d'Aix-la-Chapelle, lequel confirma, au préjudice des Etats, presque toutes les conquêtes de Louis.

Les intérêts politiques de la France commandaient, du reste, l'abail-

n'est pas à leur prédécesseur qu'elles doivent être imputées. Disons encore que, dans tout le règne de Jacques II, Rapin passe sous silence les persécutions que ses coreligionnaires souffraient en France à cette époque. Il se contente de dire que ce prince « reçut favorablement les « François protestants qui venoient se réfugier en Angleterre, pour se « mettre à couvert des rigueurs qu'on exerçoit contre eux en France (1). » Voilà tout. Une mention si discrète n'est pas la marque d'un cœur « aigri, » & ne saurait passer pour le langage d'un renégat de patriotisme, qui ne cherche « qu'à venger ses injures personnelles. »

Enfin nous citerons, à la justification de Rapin-Thoyras, quelques appréciations de Lefebvre de Saint-Marc (*Préface* de son édition, p. xxij & xxiv), qui a porté sur cet historien un jugement équitable & vrai. Il l'absout des reproches que l'on a adressés à son impartialité dans l'exposition des affaires politiques, mais il ne fait pas difficulté de convenir que cet auteur n'a pas toujours fait resplendir le rôle de la France dans ses conflits avec son orgueilleuse rivale, & qu'il serait imprudent de ne juger que d'après lui de certains événements dans lesquels la patrie se vit engagée. Toutefois, & nous l'avons montré, il n'a pas cherché par une mesquine vengeance à atténuer volontairement les triomphes & les gloires de la France, & d'ailleurs ces endroits où l'homme & l'exilé se souviennent de ce que l'historien devrait oublier,

(1) T. X, p. 630. Voy. aussi ci-dessus, p. 129. — « Comme la Vérité & l'Impartialité sont les premières & les principales choses qu'on demande d'un historien, il suffit de dire en deux mots qu'il n'y a aucune raison, ni aucun motif, qui ait pu engager l'auteur dans aucune partialité pour ou contre l'Angleterre, ou pour ou contre quelqu'un des Etats voisins. Sa vie a été presque également partagée par le séjour qu'il a fait en France, en Angleterre & en Allemagne. Depuis qu'il a commencé à écrire cette Histoire, il n'a eu ni charge, ni emploi, ni pension, & n'a exercé aucune profession qui puisse l'engager à être partial pour une nation plutôt que pour l'autre : & comme il n'a jamais reçu aucun bienfait particulier d'aucun des Etats qu'on vient de nommer, il n'a aussi jamais eu aucun sujet de se plaindre qu'on lui ait fait la moindre injustice. » (*Préface* de Saint-Marc, p. viij, début du *Plan de l'Histoire d'Angleterre*, composé par Rapin lui-même.)

Font en bien petit nombre, & dans beaucoup d'autres « il laisse entrevoir
 « un cœur vraiment françois. » Si sa narration laisse parfois « apercevoir
 « de quel côté l'entraînoit le penchant de son cœur....., » il raconte
 Cependant les faits en spectateur qui fait cacher l'intérêt qu'il y prend ;
 &, suivant sa méthode ordinaire, il appuie ou réfute dans ses réflexions
 Les sentiments des différents partis.

C'est cette « méthode ordinaire » qui est, à proprement parler, le
 vrai & solide fondement de l'impartialité de Rapin, considérée d'une
 manière plus générale que nous ne venons de le faire. Combien d'au-
 teurs, inspirés par le fanatisme politique ou religieux, ou volontairement
 astreints à un système historique arbitraire, ne se font aucun scrupule de
 suivre de préférence tel ou tel historien, guidés dans leur choix & dans
 leur critique, moins par l'intérêt de la vérité que par celui de leurs pas-
 sions ou de leur système ? C'est à ceux-là que le lecteur peut dire : *Timeo*
hominem unius libri, & il aura raison. Tel n'est point Rapin-Thoyras,
 & il suffit, pour se convaincre de l'équité fermement voulue qu'il a mise
 dans ses jugements, de lire entre autres les pages intéressantes qu'il a
 consacrées à la consciencieuse critique & à la comparaison des historiens
 Cambden, Buchanan & Melvil dans la délicate appréciation de la rivalité
 d'Elisabeth & de Marie Stuart. (t. VII, pp. 250 & seq.) Encore que ses
 préférences soient pour Elisabeth, il ne laisse pas de la juger avec sévérité,
 & montre tout l'arbitraire de la procédure inique & violente qui consumma
 la ruine de la reine d'Ecosse. Il convient qu'il est difficile de juger équita-
 blement la reine Elisabeth, « parmi les contrariétés qu'on trouve dans les
 « historiens qui ont parlé d'elle. » Ses panégyristes ne donnent d'autres
 motifs de ses actions, « que la gloire de Dieu & le bien de ses sujets. »
 Sous le voile de son zèle pour la religion protestante, ils ont pallié
 plusieurs de ses actes véritablement dignes de blâme ; d'autres ont appelé
 sa prudence hypocrisie, sa politique fourberie, & flétri sa vie privée
 des plus atroces calomnies. Ramenant à leur juste valeur ces appré-
 ciations également erronées, Rapin nous montre que la conduite de

cette grande princesse fut constamment dirigée par ces deux maximes : s'attirer l'affection de ses sujets & fomenter des divisions parmi ses adversaires ; affermir sa puissance au-dedans & défendre sa couronne contre les puissants ennemis qui, malheureusement pour Marie Stuart, firent de cette reine infortunée le drapeau de leurs agressions ouvertes ou cachées.

Ayant pris à tâche de ne puiser qu'aux sources les plus pures & les plus dignes de foi, Rapin-Thoyras résolut de ne tenir compte d'aucun historien moderne pour toute la partie de son histoire qui précède le règne de Henri VIII. Il suivit les vieux chroniqueurs que nous avons nommés ailleurs, les comparant les uns avec les autres lorsqu'ils traitaient des mêmes sujets & en dégagant la vérité probable lorsqu'elle n'était pas certaine, avec une judicieuse patience. S'il y a contradiction entre les divers historiens qui rapportent un même fait, nous le verrons examiner scrupuleusement la valeur des preuves de chacun d'eux, mais pour peu que le doute ne soit pas absolument écarté, il laissera au lecteur le soin de se décider, plutôt que de risquer par une conclusion trop hâtée, de fausser la vérité. Ainsi, lors de la guerre entre Edouard III & Philippe de Valois, nous le voyons suspendre un jugement faute de certitude de date ; il s'abstient de condamner l'un ou l'autre des belligérants, « y ayant des deux cotez des raisons assez fortes pour l'attaque » & la défense. » C'est particulièrement sur le gain ou la perte des batailles qu'il est le plus sobre de jugements. Tantôt c'est parce que « ceux qui en ont parlé n'ont pas beaucoup de connoissance dans « l'art militaire » (bataille de Tawnton, guerre des deux Roses, 1461), tantôt parce que « les historiens des deux partis ne se font pas grand « scrupule de décider en leur faveur une action dont l'issue a été douteuse. » S'il s'abstient de rappeler, d'après d'autres auteurs, les harangues de Richard III & de Henri de Richemont avant la célèbre bataille de Bosworth, qui termina la guerre civile en 1485, « c'est qu'il n'est pas « trop certain qu'elles aient été prononcées. »

Nous ne citons ces faits de détail que pour montrer la conscience de Rapin en fait d'exactitude & de véracité. Voyons maintenant comment il en use avec les grands faits historiques dont les causes & les résultats sont inégalement & diversement appréciés par les auteurs qui les ont rapportés.

S'il est une matière contestée & jugée contradictoirement, c'est assurément les événements & les circonstances de la guerre d'Ecosse sous Edouard I^{er}. La passion a toujours égaré les historiens des deux nations : les uns ont accusé le roi d'Angleterre d'une fourberie insigne, d'une criminelle & insatiable ambition, les autres ont vanté sa modération, son heureux courage & sa gloire. Que fait Rapin ? Il rapporte, pour le discuter ensuite, le long mémoire dressé par ordre d'Edouard à l'appui de ses prétentions ; il fait la part de l'animosité des deux partis, il résume équitablement les dires des Anglais & des Ecoffais sur cette question délicate, & arrive à cette conclusion, que la vérité est dans ce moyen terme, savoir : qu'Edouard I^{er} a voulu s'emparer, non de l'Ecosse elle-même, mais de la suzeraineté définitive de l'Angleterre sur ce royaume ; & tout en justifiant ce monarque des accusations outrées de ses adversaires, il n'en condamne pas moins son ambition, point de départ de cette guerre funeste, qui, reprise sous ses successeurs, a fait couler des flots de sang. Si Rapin est favorable aux barons irrités de la lâche condescendance d'Edouard II pour ses favoris, qui abusent indignement du pouvoir que le roi leur abandonne, & s'il justifie les seigneurs anglais d'avoir cherché à reconquérir par la force leurs privilèges amoindris & bafoués, il condamnera la violence de ceux d'entre eux qui, au mépris des lois, mettent à mort Gaveston sans forme de procès.

« Les historiens partiiaux, dit Rapin-Thoyras dans le *Plan* que son dernier éditeur a reproduit & continué en le complétant, ne se font pas toujours un scrupule de passer sous silence certains faits, quelque vrais qu'ils soient. Mais comme une même action est bonne ou mauvaise, selon que le principe auquel elle se rapporte est bon ou mauvais,

« l'auteur a pris soin d'expliquer les principes des deux partis & de les appuyer des preuves les plus fortes qui se puissent trouver. »

Laiſſant libre d'ordinaire le jugement de ceux auxquels il s'adreſſe, Rapin, qui ſemble ſouvent s'inspirer de l'axiome célèbre de Quintilien, ne s'écarte de cette règle claſſique que dans le cas où l'un des deux principes en préſence paraît manifeſtement faux, & il ſe contente rarement alors d'une affirmation ſans preuves.

Plus d'une fois Rapin met en garde ſes lecteurs contre les aſſertions des auteurs qui, écrivant ſous les règnes de la maiſon de Lancaſtre, ont jeté à trop pleines mains l'injure & la calomnie ſur les princes & les partisans de la Roſe blanche. Certes, il flétrit énergiqnement l'infâmie, la duplicité & la cruauté de Richard III, mais il ne craint pas de relever, dans l'intérêt de la vérité, plus d'une accuſation dont ce prince fut l'objet contre toute vraieſemblance. On ne tarde pas à ſ'apercevoir, en liſant l'*Hiftoire d'Angleterre*, — & il nous ſerait facile d'en multiplier les exemples, — que la juſtice & la vérité ſont les grandes préoccupations de l'auteur, & pour ainſi dire, les ſeules paſſions avec leſquelles il écrit les annales d'un grand peuple.

Il eſt quelques-uns des ſouverains de l'Angleterre dont Rapin a traité les règnes avec une prédilection ſingulière : tels ſont les règnes de Jean ſans-Terre, à cauſe de l'émancipation due à la Grande Chartre, d'Edouard III, où Rapin conſacre à la vie du Prince Noir & aux affaires d'Ecoſſe deux fragments remarquables, l'un par le ſtyle, l'autre par l'érudition & la dextérité avec laquelle il débrouille l'écheveau compliqué des prétentions des rois d'Angleterre ſur l'Ecoſſe ; celui d'Henri V, auquel, avec l'appui des *Actes* de Rymer, il rend une éclatante juſtice, faiſant voir que ce prince a été l'un des plus glorieux & des plus ſages ſouverains qui aient gouverné l'Angleterre. L'établiſſement de la Réforme en Angleterre, & ſes immenſes conſéquences, le long règne d'Henri VIII, l'état ſi compliqué de l'Europe & de l'Italie en particulier, théâtre des rivalités & des intrigues des Jules II & des Léon X, des

Ferdinand d'Aragon & des Charles-Quint, des Henri VIII & des François I^{er}, font l'objet d'une minutieuse étude, où la sagacité, l'habileté de Rapin parviennent à rendre claire & lumineuse une période historique des plus compliquées. C'est un morceau à lire, & à lire avec fruit, que l'exposition des affaires d'Italie au commencement du XVI^e siècle. (Voyez *Histoire d'Angleterre*, t. VI, pp. 11, 36 & 82.) L'auteur y met en présence de grands acteurs & de grands intérêts ; il y montre le loyal & trop scrupuleux Louis XII aux prises avec la fourberie de Ferdinand d'Aragon, avec les variations trop habiles de la Cour de Rome, avec les hésitations calculées de l'empereur Maximilien. Au milieu d'eux, le crédule & présomptueux Henri VIII donne tête baissée dans tous les pièges que ses prétendus alliés tendent à sa vanité & à son incapacité politique, jusqu'à ce que le génie d'un Wolfsey le rende, par procuration, l'arbitre de l'Europe. Il faut joindre à ce passage remarquable de l'*Histoire d'Angleterre*, les quatre portraits politiques du Pape & de l'Empereur, de François I^{er} & d'Henri VIII, tracés de main de maître par Rapin, esquisses vigoureuses & franches, qui, faisant connaître les caractères, les ambitions secrètes ou avouées de ces potentats & servant d'introduction au récit de leurs démêlés, justifient cette réflexion de l'auteur : « Les intérêts des princes donnent à l'histoire une clarté que l'on y cherche vainement sans ce secours. » (Voy. t. VI, pp. 136 & 147.) Après avoir déterminé avec un soin particulier, à travers les contradictions des historiens, la part presque égale qu'eurent François I^{er} & Charles-Quint dans la rupture éclatante & sanglante de leur alliance éphémère (1), & déduit avec un rare talent les raisons politiques qui détachèrent Henri VIII de l'alliance impériale & le ligèrent avec la France, Rapin abandonne l'his-

(1) Rapin réfute Mézeray, qui avait avancé que François I^{er}, par générosité, ne déclara pas la guerre à l'empereur, dans le temps que celui-ci accomplit sa malencontreuse expédition d'Afrique en 1541, & il fait voir que le roi-chevalier avait eu des motifs moins magnanimes de suspendre ses préparatifs contre Charles-Quint.

toire des rapports internationaux de l'Angleterre, pour ne plus s'occuper que de ceux du roi & du Parlement. Après nous avoir fait assister à la grande affaire du divorce (1) (à laquelle il assigne des causes moins romanesques que la passion du roi pour Anne de Boleyn), affaire qui était, dit-il, « tellement liée avec les affaires étrangères qu'on ne peut guère juger nettement de celles-là sans bien entendre celle-ci, » & aidé des *Actes* de Rymer, l'historien expose la suite du long règne d'Henri VIII & le développement de son pouvoir arbitraire ; il flétrit la honteuse conduite du Parlement, dont la complaisance pour le maître atteignant les dernières limites, permit au souverain de porter légalement les plus graves atteintes à la liberté & aux privilèges de ses sujets. (Voy. t. VI, p. 427.)

Dans toutes ces questions controversées ou délicates, & dans nombre d'autres, Rapin ne nous paraît guidé que par l'amour de la vérité, & la modération avec laquelle il s'exprime sur l'établissement de la Réforme en Angleterre, la bonne foi avec laquelle il montre le peu de part que l'excellence des doctrines nouvelles eut à ce grand événement, amené presque entièrement par des causes personnelles & politiques, est une preuve assez importante de son impartialité. Il prévient toute illusion sur les motifs qui ont poussé Henri VIII à se séparer de Rome. « Ses lumières, dit-il en parlant de ce prince, se réglèrent toujours à la mesure de ses intérêts, » & tous les changements qui se sont faits sous son règne concouraient à établir son pouvoir absolu sur ses sujets. L'intérêt particulier de ce prince à secouer le joug de Rome est si visible que ses ennemis ont pu dire que la Réformation ne fut établie en Angleterre que dans des vues politiques. Cette imputation trop absolue est vraie par rapport à Henri VIII ; elle est fautive

(1) A l'occasion de l'affaire du divorce, Rapin oppose Burnet à Sanders, auteur de *l'Histoire du Schisme d'Angleterre*; il fait voir que Burnet a si bien réfuté ce dernier, que personne de bonne foi ne peut ajouter créance aux faussetés palpables de cet auteur, & que l'on doit admettre avec Burnet, que le divorce a été un accident qui a déterminé la réformation, mais qu'il n'en est nullement la cause. (Voy. *Hist. d'Anglet.*, t. VI, p. 255.)

par rapport à ceux qui ont désiré, sollicité, affermi la Réformation dans leur pays, aux Cranmer, aux Cromwell (1), aux Latimer. Rapin s'est principalement servi, pour cette matière, mais en la contrôlant par d'autres auteurs & par les *Actes* de Rymer, de l'*Histoire de la Réformation* de l'évêque Burnet, ouvrage capital comme recherches & érudition, quoique écrit souvent avec une passion qui se retrouve dans les autres ouvrages de l'évêque de Salisbury.

Mais, dans aucune partie de son *Histoire*, Rapin ne prend plus de précautions pour éviter toute erreur, ne cherche plus à s'entourer de garanties incontestables, ne multiplie avec plus de profusion les citations originales que dans l'exposé des règnes des Stuarts & surtout dans celui de Charles I^{er}. Il avait longtemps hésité à continuer au-delà de 1640 (2) l'histoire de ce règne si tragiquement célèbre, sentant toutes les difficultés qui l'attendaient, mais une fois son parti pris, son système arrêté dans sa tête, il marche jusqu'au bout, & d'une ferme logique il déduit les conséquences des principes qu'il a posés. Cette franchise, cette recherche opiniâtre & presque impitoyable de la vérité, ne fut pas du goût de tout le monde en Angleterre & souleva contre lui des animosités & des récriminations dont nous avons déjà parlé. Sans nous y arrêter davantage, nous avons à examiner quel était le système de Rapin-Thoyras, à apprécier sa valeur, à justifier son application.

On est tout d'abord frappé du développement considérable que l'auteur a donné aux règnes des Stuarts par rapport au reste de l'*Histoire d'Angleterre*. Plus du tiers de la matière de cet ouvrage (3) est consacré au

(1) Il ne faut pas confondre Thomas Cromwell, fils d'un ferrurier, mais élevé par ses talents aux fonctions éminentes de Vice-gérant du roi pour les affaires ecclésiastiques en 1536, avec son descendant substitué, Olivier Williams, qui a donné au nom de Cromwell un éclat nouveau sous lequel a disparu la gloire du réformateur son aïeul, qui illustra le premier ce nom prédestiné. (Voy. t. vi, pp. 388 & 422.)

(2) Voyez la note de la p. 238.

(3) Nous ne parlons ici que du texte pur & simple de l'*Histoire d'Angleterre*, dû à Rapin-Thoyras

XVII^e siècle, pendant lequel leur maison régna sur la Grande-Bretagne.

L'importance des faits rapportés par l'historien, celle qu'il attachait à la démonstration de son système, & l'usage de documents de plus en plus nombreux qu'il mettait en œuvre sont les causes de ce développement anormal donné à cette partie de son histoire.

Afin de faire bien comprendre le but que Rapin s'était proposé d'atteindre en écrivant les règnes des Stuarts, il est nécessaire de donner une idée sommaire de ses tendances au point de vue politique.

Rapin connaissait trop bien l'histoire pour que les républiques des anciens âges lui parussent d'enviables formes de gouvernement ; il savait tout ce que ce nom de république, symbole de la démocratie d'aujourd'hui, cachait d'oppression & d'arbitraire ; il rendait grâce à Dieu de ce que l'esclavage, élément nécessaire des libertés grecques & romaines, ne pouvait plus faire partie des institutions modernes ; il n'était donc pas partisan de la liberté absolue, & la manière dont il juge les doctrines & les actes des Puritains & des Indépendants de 1640 le fait aisément comprendre. Mais, s'il était monarchique par tradition, par conviction personnelle, par toute l'admiration qu'il professait pour la constitution d'Angleterre, il n'était pas non plus partisan de la monarchie absolue, il aimait la liberté, & le développement de son système n'est qu'une éloquente protestation contre le despotisme, les abus du pouvoir, le mépris des lois & des droits consacrés.

Dès lors, si l'on met en présence un historien pénétré de l'excellence des principes dont de telles idées sont les conséquences, qui croit que l'exercice du pouvoir royal est compatible avec une sage liberté contenue par le frein légal, & des souverains imbus de principes tout opposés, qui n'ont d'autre désir que de se mettre au-dessus des lois, qui voudront restreindre ou annuler, selon leur bon plaisir, toutes les garanties autrefois obtenues par leurs sujets contre l'excès du pouvoir royal & consacrées par plusieurs siècles, qui lèveront des taxes arbitraires & multipliées, qui se feront un jeu de manquer à leurs engagements, on ne s'étonnera

Pas de voir l'historien condamner ces rois & leurs ministres, & montrer que leurs fautes ont été l'instrument de leurs malheurs. C'est là tout le système que Rapin-Thoyras a suivi dans les règnes des quatre Stuarts. Les historiens royalistes ont voulu faire regarder Charles I^{er} comme le martyr de la royauté méconnue & insultée; ils ont paré leur héros de toutes les vertus & ils ont glissé sur les imprudences, les erreurs, les fautes, les faiblesses de ce malheureux prince dont le père prépara la ruine, & dont les fils perdirent le trône qu'un coup de fortune leur avait rendu.

Imbu dès l'enfance des maximes du pouvoir absolu & du droit divin des rois, Charles monta sur le trône avec des qualités éminentes, dont plusieurs étaient des vertus, mais il y monta avec la ferme & désastreuse conviction que le pouvoir absolu était sa prérogative héréditaire, que les libertés & les privilèges accordés par ses prédécesseurs à leurs sujets étaient de simples concessions de la volonté du prince, & que le pouvoir royal qui les leur avait accordées était également libre de les révoquer ou de les restreindre. Charles I^{er} affecta de mépriser les Parlements, de ne les considérer que comme des fournisseurs de subsides; il usa de violence envers plusieurs membres de ces assemblées, & de duplicité dans la plupart des messages qu'il leur adressa (1). C'est là du moins ce qui arriva

(1) « Les deux causes principales des malheurs de Charles I^{er}, dit Hallam, furent son défaut de jugement dans les affaires & son manque de bonne foi vis-à-vis de son peuple. (Borghers, *Précis de l'Histoire de la constitution d'Angleterre*, d'après Hallam, p. 164.)

« Ils n'exprimoient point leurs véritables pensées, en se parlant mutuellement », dit Rapin en parlant des requêtes & des messages qu'échangeaient le roi & les Communes, « & cependant ils s'entendoient parfaitement, quoiqu'ils fissent semblant de ne pas s'entendre. » A l'occasion de ces nombreux documents, il est à remarquer que Rapin publie toutes les pièces qui peuvent servir à la justification du roi dans ses démêlés avec le Parlement, tout en faisant voir (comme pour la réponse du roi à la remontrance du 19 mai 1642, qu'il donne *in extenso* (t. ix, p. 242), comme résumant les griefs de chaque parti), la faiblesse ou la mauvaise foi des arguments qu'invoquent tantôt le roi & tantôt le Parlement, quelquefois tous les deux.

Nous croyons utile d'indiquer ici les principaux points sur lesquels s'appuie le système de Rapin. Le lecteur en appréciera mieux la nature des attaques dont il a été l'objet.

Pour la religion, l'auteur ne croit point que le projet du roi & de ses ministres ait été de rétablir



durant les quinze premières années de son règne, & sur quoi ses partisans ont volontairement fermé les yeux. « Je me propose de faire voir toutes ces choses d'une manière claire & précise, dit Rapin, dont nous voudrions

la religion catholique, mais il donne les causes nombreuses qui donnèrent de la confiance à ce bruit répandu en Angleterre, qui eut pour résultat de grossir le parti des presbytériens de tous les anglicans qui avaient à cœur les intérêts de leur conscience. Les mesures arbitraires & inopportunes que prit Charles contre l'Eglise d'Ecosse, enfantèrent la ligue célèbre du Covenant, qui créa au roi d'Angleterre de multiples embarras ; elles affermirent plusieurs membres du Parlement dans la pensée que le roi voulait assujettir son royaume à sa seule volonté, non plus comme Henri VIII, en dirigeant le Parlement à sa guise, mais en prétendant se passer d'un contrôle incommode. Le caractère personnel du roi, qui mêlait à une humeur fière & inflexible une secrète méfiance de lui-même, qui le portait à préférer toujours les sentiments d'autrui aux siens propres, le rendait dépendant de ses conseillers, qu'il choisissait malheureusement conformément à ses propres inclinations, & les Buckingham, les Strafford, les Laud, peuvent assumer une grande part des fautes & des malheurs de leur maître. Entre autres idées fausses, ils lui suggérèrent l'opinion que la seule crainte tenait la plus grande partie du peuple dans le parti des Communes, & qu'en fournissant au peuple quelque bonne occasion de lever la tête, on forcerait la main au Parlement & on l'amènerait à signer une paix sans conditions ; & cette autre, aussi illusoire, qu'il n'y avait pas un seul homme dans le parti du Parlement qui fût convaincu de la justice de la cause qu'il soutenait. (Voy. t. ix, pp. 460 & 470). Les fautes sur lesquelles Rapin insiste le plus, sont la rupture précipitée du Parlement de 1640 & l'imprudence avec laquelle fut convoqué le suivant, l'opiniâtreté du roi sur la question des divers droits des évêques, la fatale démarche que lui suggéra Digby de faire accuser de haute trahison six membres influents des Communes. « Depuis ce temps, dit Rapin-Thoyras, il ne fut plus question de favoir s'il falloit borner le pouvoir du roi, mais de favoir jusqu'à quel point il devoit être borné, ceux qui jusqu'alors avoient été les plus modérés ayant perdu entièrement le doute où ils avoient été touchant la sincérité du roi. » (T. ix, p. 206). En vain, depuis cette époque, le roi fit-il des concessions, elles arrivèrent toujours trop tard. L'affaire si grave de la Milice fit voir au roi dans quel abîme il avoit été entraîné : il comprit qu'il n'y avoit plus de milieu pour lui entre la servitude ou le pouvoir absolu, il rompit complètement avec le Parlement en tentant de surprendre Hull & en se retirant à Yorck. La bannière royale y est déployée, la lutte à main armée commence, les champs d'Edge-Hill, de Marston-Moor, de Naseby, se rougissent du sang anglais, & les déclarations, les remontrances, les réponses, se succèdent jusqu'à l'enlèvement du roi par l'armée, où les Indépendants s'opposent déjà au Long Parlement que renverra bientôt la révolution de 1648. C'en est fait de Charles Stuart : le roi finit où le martyr commence, & par un singulier contraste, Rapin, qui a prodigué les documents pour appuyer son système, n'entre dans aucun détail sur le procès de Charles I^{er}, & renvoie à un petit livre publié en 1650 à Londres, intitulé : *La véritable histoire du procès de Charles I^{er}*. Il fait suivre cet avis de considérations importantes dans lesquelles il expose les torts du roi & les raisons que faisoit valoir le Parlement pour soutenir le droit qu'il prétendait avoir de juger légalement Charles I^{er}, comme aussi celles qu'invoquait le parti royaliste contre

pouvoir citer tout le remarquable passage où il analyse les caractères & les maximes qui dirigèrent la conduite de Jacques I^{er} & de son successeur :
 « Ce ne fera pas par des raisonnements & des conséquences, mais par
 « des faits qui ne sont point contestés, par des pièces justificatives de
 « tout ce que j'avancerai, & enfin par la conduite même du roi, laquelle
 « ses partisans les plus zélés n'ont pas même entrepris de justifier, autre-
 « ment que par un silence affecté, ou du moins en passant fort légèrement
 « sur les quinze premières années de son règne (*Hist. d'Angl.*, t. VIII, p. 372).

Pour l'intelligence du système dont Rapin s'est servi, il n'est pas superflu de lire les *Considérations sur les auteurs qui ont écrit l'histoire du règne de Charles I^{er}* (*Voy. Histoire d'Angleterre*, t. VIII, p. 358). Dans ce travail préliminaire, l'auteur met en présence quatre ouvrages, dont les quatre auteurs, Rushworth, Francklin, Nalson, Clarendon, ont écrit à un point de vue fort différent; le premier n'ayant publié ses *Collections*, que dans le but évident de décrier la conduite du roi & de favoriser la cause du Parlement, les autres ayant écrit dans le but avoué de soutenir la cause royale. Rapin-Thoyras discute les griefs qui ont été reprochés à Rushworth par ses antagonistes politiques, & montre qu'ils ne sont pas suffisants pour ôter toute créance & toute valeur à un ouvrage qui est presque l'unique source des matériaux nécessaires à ceux qui écrivent l'histoire de ce règne, & dans lequel ses adversaires eux-mêmes ont été forcés de puiser la majeure partie de ceux dont ils se sont servis. Nous n'entrerons pas dans le détail des trois systèmes qu'examine Rapin, celui des partisans du Parlement, celui des royalistes absolus, celui des royalistes anti-presbytériens. Il nous suffira de rapporter ici sa conclusion : « Pour moi, qui ne me suis engagé dans aucun des deux

l'iniquité & l'illégalité d'une telle procédure. Rapin termine ce règne en racontant la fin courageuse du roi, & le justifiant du reproche d'avoir voulu établir le papisme, il rejette les malheurs sur ses conseillers & montre que ses défauts furent une fuite & une dépendance du dessein « qu'il « avait formé d'affervir l'Angleterre à sa seule domination. »

« partis, & qui n'ai eu pour but que de chercher la vérité, je ne me
 « suis pas cru obligé de suivre aveuglément l'un ou l'autre des deux
 « systèmes; mais j'en ai établi un qui est un composé de tous les deux,
 « en y ajoutant ce qui leur manque. C'est aux lecteurs à juger s'il est
 « assez bien lié pour leur donner une connoissance distincte des affaires
 « de ce règne. S'il semble quelquefois que je panche d'un des côtez,
 « c'est parce que je n'ai aucune raison de m'éloigner de la vérité, &
 « que je suis persuadé que le Roi & le Parlement avoient beaucoup de
 « tort l'un & l'autre, quoique non pas toujours & dans les mêmes
 « occasions. » (Cf. *Plan de l'Histoire d'Angleterre*, p. xvij.)

Ainsi donc, lorsque Rapin cite le règne de Charles I^{er} comme étant bien appuyé par la critique historique (voy. ci-dessus, p. 251, note 1), il a raison, car en aucun autre endroit il n'accumule plus de preuves, plus de pièces, plus de discours officiels, plus de documents, que dans l'histoire des quinze premières années du règne de Charles I^{er}, pour en tirer, avec autant de sagacité que de logique, les conclusions les plus équitables & les plus satisfaisantes pour des esprits non prévenus.

Aussi a-t-on fait remarquer avec justice, combien, dans l'exposition des règnes de Charles I^{er} & de Jacques II, où il a pour but de montrer que ces deux princes furent les premiers artisans de leurs malheurs, & que la nation anglaise réclama justement, quoique avec une violence condamnable, le rétablissement de ses libertés violées, « combien
 « Rapin-Thoyras est maître de lui-même, combien il lutte contre ses
 « affections particulières; il est quelquefois comme prêt à céder à leurs
 « conseils, mais la raison le rappelle & l'attache, si ce n'est à la vérité,
 « au moins à ce qu'un examen attentif lui a fait prendre pour elle. Que
 « peut-on demander de plus à la raison humaine? » On s'étonnerait à plus juste titre de ne trouver dans une œuvre humaine aucun reflet des blessures de l'âme, aucun regret pour la patrie absente. A l'égard de la Révolution de 1688, en a-t-il approuvé les causes, les actes, les résultats? Certes, il pouvait, dans ces grands événements politiques,

« renfermés l'un & l'autre dans de justes bornes, comptons-les hardiment au rang des historiens les plus fidèles & les plus sincères. »

Quelle que soit la modération dont sont généralement empreints les jugements de Rapin-Thoyras, on ne saurait disconvenir qu'il s'en départ plus d'une fois dans ceux qu'il porte sur l'Eglise catholique romaine ; quelques-uns d'entre eux sont frappés à l'empreinte d'une indignation que son âme honnête ne peut maîtriser. Il est l'ennemi déclaré des abus, de la fraude, de l'oppression morale & matérielle, & c'est là son honneur de n'avoir jamais pactisé avec l'injustice & constamment haï l'iniquité ; s'il est l'adversaire irréconciliable de la Papauté, c'est que cette formidable puissance n'a que trop souvent mis de pareils moyens au service de sa domination temporelle & spirituelle.

L'étude attentive des rapports si variés de l'Angleterre avec Rome, la connaissance approfondie qu'il avait acquise du génie de la nation anglaise, « dont les dispositions envers les papes furent longtemps « contraires aux intérêts de ses rois (voy. t. VI, p. 299), » lui ont permis de toucher du doigt les causes de l'agrandissement, du déclin & de la ruine de la puissance pontificale en Angleterre.

Croissante depuis les premiers temps de la conquête, envahissante sous saint Anselme de Cantorbéry, & lors des démêlés célèbres de Henri II & de Thomas Beckett, parce que « les intérêts du clergé étaient alors volontairement confondus avec ceux de Dieu même, » l'humiliation de Henri est le signal d'une réaction sourdement grandissante, contre ce clergé avec lequel « il n'y a aucun amendement à faire, à moins qu'on ne lui cède tout(1). » L'empire de Rome sur l'Angleterre fut à son apogée sous Innocent III, qui, à la faveur du pouvoir qu'il s'était arrogé, jetant l'interdit sur la nation tout entière, traitait ce royaume comme un pays conquis. « En ce malheureux siècle, dit Rapin, la Cour de Rome avoit

(1) *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 210.

« perdu toute pudeur (1), » sa vénalité, sa rapacité, son orgueil, avaient comblé la mesure. On la voit publier une croisade ; & les princes qui se croisent à sa voix se soustraient publiquement, moyennant une somme d'argent fixée sans pudeur & acceptée sans honte, à l'obligation qu'ils ont contractée d'aller combattre les infidèles (2). Le mauvais succès des affaires de Sicile, sous Henri III, fut un bonheur pour l'Angleterre, en ce que cet échec, qui humilia l'ambition royale, diminua, du même coup, le crédit de la papauté en ce pays.

Il nous suffira de recueillir quelques-unes des appréciations de Rapin pour montrer quel était son sentiment sur les papes & sur le clergé ; on peut trouver ces jugements sévères, mais l'on ne peut les trouver injustes, quand, avec cet historien, on passe en revue toutes les occasions où l'ambition, la duplicité & la vénalité de Rome se montrèrent à découvert, principalement avant la Réforme (3).

C'est ainsi qu'il peindra la lâcheté du clergé en présence des princes

(1) *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 485.

(2) *Id.*, t. II, p. 422.

(3) Voyez les motifs de la canonisation de saint Anselme de Cantorbéry (t. II, p. 100) ; les miracles prétendus multipliés avec soin autour de la tombe de Thomas Beckett (p. 215) ; la confusion volontaire & intéressée du clergé avec l'Eglise, cause de nombreux abus & de la destruction de la discipline ecclésiastique ; l'exposition & la critique des cinq principes sur lesquels les papes avaient établi leur autorité, ainsi que les conséquences qu'ils en avaient tirées pour l'étendre de plus en plus (p. 541) ; l'état de l'Eglise depuis Edouard I^{er} jusqu'à Richard II, très-important au point de vue des appréciations de l'auteur sur la cour de Rome (t. III, pp. 342 à 364) ; le chapitre consacré au même sujet (t. V, p. 272), sur la superstition envahissant l'Eglise au x^e siècle ; les subterfuges de Jules II & de Clément VIII, dans l'affaire des Bulles concernant l'affaire du divorce d'Henri VIII (t. VII, pp. 271, 273, 283, 289, 293), & la sévère appréciation de la conduite du pape Clément VII, dans la conduite duquel, en cette mémorable affaire, il n'y eut « aucune trace de justice & de religion, » (t. VI, p. 254), &c... Rapin s'en réfère souvent, dans ses attaques contre la cour de Rome, au témoignage du moine Mathieu Paris, mort en 1259, qui raconte avec candeur & exactitude dans son *Historia Major* la résistance de quelques souverains anglais aux entreprises des papes. Malgré tous les efforts que le clergé a faits pour discréditer cet auteur, on n'a jamais pu le convaincre de mauvaise foi, & « c'est une merveille, observe Tindal, qu'une *Histoire* si hérétique soit parvenue jusqu'à nous. » (*Voy. Histoire d'Angleterre*, t. I, p. 300.)

puissants & qu'il le montrera pliant devant les forts & insolent avec les faibles (t. III, p. 67); que dans le chapitre intitulé *Etat de l'Eglise*, qui suit le règne de Richard II, Rapin ne développera pas moins de treize griefs principaux des Anglais contre les Papes. Au quinzième siècle, l'Etat de l'Eglise est plus déplorable encore : « La foi des chrétiens, » dit-il, n'a plus pour objet la justice de Dieu, la miséricorde, le mérite « de la mort de Jésus-Christ : la religion consiste uniquement dans « le culte de la Vierge & dans l'adoration des reliques. » Les conciles généraux sont tombés dans une déshabitude systématique, les papes se sont faits le centre de la religion, & quels papes ! La plupart d'entre ceux qui ne sont pas criminels, ne sont ni pieux, ni savants, & parmi ceux-là, il en est un seul à peine, que, selon les seules maximes du monde, l'on puisse regarder comme un honnête homme (1). Rapin établit que la politique constante des papes est de rendre leur pouvoir « illimitable, » & de régner sur les princes en fomentant entre eux des divisions, sans se mettre en peine de la justice, de la loyauté, de la religion. C'est ainsi, dit-il, que « les papes font des ligues & entreprennent des « guerres comme princes temporels, & quand leurs affaires tournent « mal, ils se tirent d'intrigue comme chefs de l'Eglise & vicaires de « Jésus-Christ (t. VI, p. 103). » Il nous serait facile de multiplier ces exemples : ils montreraient tous que si Rapin juge sévèrement l'Eglise romaine, il donne du moins de fortes raisons de ses appréciations.

Des reproches d'un ordre moins grave que ceux que nous venons de réduire à leur juste valeur ont été adressés à Rapin-Thoyras. On a critiqué son style : personne ne l'a fait de meilleure foi que lui-même, lorsqu'il convient, dans sa préface, qu'il n'avait pas assez bien étudié sa propre

(1) Il s'agit d'Adrien VI, qui occupa quelque temps la chaire de saint Pierre sous le règne d'Henri VIII, « bon homme, dit Rapin, d'un caractère bien différent de ses prédécesseurs, qui aurait poussé plus loin ses honorables démarches, sans les clameurs de son conseil, qui ne pouvoit comprendre que la justice dût être le fondement de la politique. » (T. VI, p. 189.)

reviennent fréquemment sous la plume, telles que « pousser la pointe, rompre les mesures. » Il en a de vieilles comme celles-ci : « Les Anglais, réduits en servitude (sous le Conquérant), étaient punis *sans retardement* pour des fautes légères. » Plus loin, parlant d'une rébellion étouffée par ce prince, il dira : « Le coup *ayant manqué* aux révoltés, ils firent leur soumission. » A telle période de la composition de son œuvre, correspond quelque locution favorite ; dans les derniers volumes, & non auparavant, on rencontre très-fréquemment le terme d'*affévation*, qu'il emploie dans le sens d'affirmation, d'assurance. Sous Henri VI, il parlera du Conseil d'Angleterre où l'on avait *fourré* des créatures de la reine Marguerite, qui, plus tard, apprenant la défaite de Warwick & la ruine de ses dernières espérances, se laisse *vaincre à la douleur*. Pendant tout le règne de Henri VIII, il désignera sous le nom de *Papat* la dignité pontificale. Parle-t-il des propositions captieuses & inacceptables faites à Marie Stuart par Elisabeth, il dira que cette reine n'avait d'autre intention que d'*amuser le tapis*(1). Mais, par contre, quelques unes des formes de langage ou des expressions dont se sert Rapin-Thoyras auraient mérité de rester en usage, car elles sont vives, fortes & pittoresques. C'est ainsi qu'en faisant l'intéressant récit du complot des ducs d'Exceter & d'Albemarle contre Henri IV, il montre les conjurés prenant la résolution *furieuse* d'assassiner le roi. Plus loin, le comte de Warwick, « voyant que la fuite étoit *déshonorable*, » livre bataille à

(1) Si l'on s'étonnait de la vulgarité de certaines de ces expressions, si on les trouvait indignes de l'homme de lettres & de l'historien, le lecteur voudra bien considérer que nous les avons relevées avec assez de soin, & sans guère en laisser passer, dans les dix volumes composés par Rapin, faisant ensemble, sans parler de ses extraits de Rymer, plus de cinq mille cinq cents pages in-quarto, c'est-à-dire un nombre prodigieux de phrases, d'expressions, de mots. Nous ne les avons signalées que parce qu'elles sont une rare exception, en sorte que notre critique revêt plutôt la forme de l'éloge que celle du blâme. Qui voudrait s'engager à écrire un tel nombre de pages d'une manière constamment noble, pure, élégante & facile, sans incorrections & sans jamais se servir d'un terme bas ou seulement vieilli ?

grands actes politiques de l'Angleterre que le tact historique & la justesse d'appréciation de Rapin se révèlent avec le plus d'éclat. Il a tracé parfois avec bonheur quelques portraits, tels que celui du prince Noir, un de ses héros de prédilection, ceux d'Edouard III, de Henri V, de Richard III, dont l'injuste accession au trône & le règne dramatique & sanglant forment un des meilleurs morceaux de son *Histoire*; de Henri VIII & de ses alliés ou adversaires politiques (voy. ci-dessus, p. 299), d'Elisabeth, de Jacques I^{er}. Toutefois, dans ce dernier règne il abuse un peu des ressources de textes que lui fournissent les *Actes* de Rymer, comme il le fera dans une mesure plus large encore dans ceux de ses successeurs, trop fidèle peut-être, pour la facile lecture de son livre, à son principe d'étayer ses jugements sur des preuves incontestables.

Les considérations politiques & morales que lui inspire la mort tragique de Marie Stuart sont très-remarquables, & ce n'est pas le seul endroit que nous aurions voulu pouvoir citer intégralement pour donner une idée avantageuse de sa manière d'écrire, qui s'élève parfois à la hauteur des écrivains du grand siècle. (Voy. t. VII, p. 430.)

Composées à des époques différentes, les diverses parties de l'*Histoire d'Angleterre* présentent une harmonie qui témoigne du soin avec lequel elle fut rédigée; il est même à remarquer que la langue de Rapin s'épure à mesure qu'il avance, & les derniers volumes, au point de vue purement littéraire, sont supérieurs aux premiers.

Enfin, pour clore ce que nous avons à dire en particulier du style de Rapin-Thoyras, disons que cet historien figure dans la liste des auteurs sur l'autorité desquels s'appuie le savant lexicographe, Pierre-Victor Boiste, le consciencieux & populaire auteur du *Dictionnaire de la langue française* (1).

(1) On a vu Rapin, préoccupé de l'orthographe de certains mots, demander conseil à son ami Jean Rou (p. 225.) Il s'est trouvé plus d'une fois embarrassé pour orthographier les noms anglais, & son système orthographique présente de fréquentes oscillations. Ainsi, il écrit *phoni-*

s'arrêter la haine, la calomnie & l'envie. Parmi les littérateurs qui ont défendu Rapin-Thoyras contre les attaques dont il a été l'objet, on peut citer Saint-Foix qui, dans ses *Essais sur Paris*, a cherché à atténuer quelques-uns des reproches que Rapin adresse à nos rois, & qui, tout en réfutant plusieurs de ses assertions, a cependant rendu justice au talent de l'auteur, & le P. Nicéron. Ce dernier, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres*, mémoires pleins d'autorité & de science, rectifie le jugement passionné & injuste de Sabatier, dans quelques lignes qui honorent autant l'écrivain que le prêtre catholique, rendant hommage au mérite de l'auteur protestant de l'*Histoire d'Angleterre*.

Dans un style un peu déclamatoire, un compatriote de Rapin-Thoyras, auteur presque contemporain, que nous avons déjà cité, M. Marturé, a consacré à l'éloge de l'historien dont Castres est justement fière, quelques pages où les élans d'un *compatriotisme* enthousiaste, n'excluent point une exacte appréciation de la valeur de l'un de ses plus illustres concitoyens.

« La gloire & l'indépendance étaient les idoles de Thoyras. Le bruit des armes & la fatigue des camps ne purent jamais distraire sa pensée du noble but qu'il s'était proposé, qui était de laisser parmi les hommes un monument qui pût garantir sa mémoire des outrages du temps. Dans le cabinet, dans les voyages, dans les combats, il était tourmenté de ce besoin de s'instruire qui est la passion des âmes qui ont le sentiment de leur excellence.

« Pendant que l'Irlande était le théâtre de sa valeur, pendant que son épée défendait la liberté britannique, sa plume rassemblait les matériaux de cet ouvrage immense qui, le premier, offrit à l'Angleterre une histoire complète de ses rois, de ses peuples, de ses institutions, & des sanglantes révolutions qui la bouleversèrent.

« Dix-sept années furent employées à écrire cet ouvrage auquel Thoyras s'était préparé par trente années de méditations. Faut-il donc s'étonner qu'il offre un aussi vaste champ aux réflexions du philosophe & de l'homme d'Etat? Quel trésor de savoir, de sagesse & d'expérience il déroule à nos yeux! Quel enchaînement dans les faits & quelle sagacité pour saisir les pensées secrètes & les motifs cachés

qu'aux grands historiens de l'antiquité de pouvoir atteindre, l'imagination forte qui colore les objets, qui fait ressortir les discours & les actions des personnages que l'on met en scène, sa narration du moins est toujours claire, rapide, animée. Moins orateur qu'homme d'Etat, plus propre à exercer la pensée qu'à exciter les mouvements de l'âme, s'il n'excelle pas dans la peinture des passions, s'il ne creuse pas, comme Tacite, au fond de la conscience du pervers, il excelle dans l'art de frapper l'attention par des observations justes & souvent profondes sur les mœurs, les lois & les usages des peuples ; & son livre, monument immortel, élevé par un grand talent, digne d'être inspiré par l'amour des lois & de la liberté, restera parmi les hommes comme un des ouvrages qui honorent le plus la nation qui produisit ce grand historien. » (Marturé, *Hist. du pays Castrais*, II, 279.)

Ce long passage résume bien les éloges que les auteurs contemporains ont accordé à Rapin-Thoyras, & montre dans quelle juste estime nos pères tenaient cette histoire, la plus complète, la plus savante & la plus impartiale de celles qui, jusqu'alors, avaient été publiées sur le même pays, soit en Angleterre, soit même en Europe (2).

Telle était l'opinion de Voltaire, dont le témoignage a quelque valeur quand il s'agit d'apprécier les productions de l'esprit humain. « L'Angleterre, dit-il, lui fut longtemps redevable de la seule bonne « histoire complète que l'on eût faite de ce royaume, & la seule « impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de « parti : c'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme « approchant de la perfection qu'on exige de ces ouvrages (1). »

Dans les *Mémoires du duc de Richelieu*, publiés en 1790, à Paris, par Giraud-Soulavie, en 9 vol. in-8, se trouve une appréciation intéressante sur Rapin-Thoyras, donnée par le savant compilateur, caché sous le nom du fameux maréchal, qui n'avait peut-être jamais ouvert l'*Histoire d'Angleterre*. Il s'agit de faire un choix parmi les histoires & les histo-

(1) Voltaire, *Siecle de Louis XIV*, I, 155, édit. Perronneau, 1818. Il l'appelle ailleurs (*Mélanges historiques*, II, 563), « l'exact & judicieux Rapin-Thoyras. »

(2) « Thoyras-Rapin, dit lord Macaulay *Histoire d'Angleterre*, t. VII, p. 88, édit. Perrotin), dont l'histoire d'Angleterre se trouva, il y a un siècle, dans toutes les bibliothèques. »

riens. Parmi le petit nombre de ceux qui ont su réunir le beau & le vrai, l'auteur cite en première ligne le véridique & impartial de Thou, & l'abbé Fleury, qui montra la même franchise & la même probité dans son *Histoire de l'Eglise*, puis arrivant à notre auteur : « Rapin-Thoyras, « dit-il, qui, le premier, apprit aux Anglais l'art d'écrire leur histoire, « tient du même caractère; non-seulement la vérité semble guider ses « pas, mais il écrit d'une manière intéressante sur les révolutions variées « de la Grande-Bretagne; il a le rare talent de fouiller dans le cœur « des hommes, & d'approfondir les causes des différentes situations du « peuple anglois; il est philosophe autant qu'on pouvoit l'être de son « temps, & cependant on doit être en garde quand il parle des révo- « lutions modernes de la France, qu'il avoit quittée lorsque Louis XIV « persécuta les protestants. » (t. 1, pp. 46 & seq.)

Il est intéressant de joindre à ces témoignages divers une appréciation personnelle de son œuvre, due à Rapin-Thoyras lui-même, appréciation contenue dans divers passages d'une lettre qu'il écrivait en mai 1722 au savant Le Duchat (1), en lui envoyant le dernier tome de son *Histoire*, & dans quelques autres endroits des lettres adressées à son ami P.-E. de Mauclerc, l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque germanique*.

« Vous ferez bientôt au propre de rendre compte au public de mon « *Histoire d'Angleterre*, écrit-il à ce dernier, car puisqu'elle a été com- « posée en Allemagne, elle doit naturellement faire un des articles de « votre journal. Le libraire, par des questions d'intérêt, a jugé à propos « de faire paroître les deux premiers tomes avant les autres, ce qui ne « peut que m'être défavantageux, parce que dans cette histoire, comme « dans toutes les autres de même nature, les commencements sont ce « qu'il y a de plus sec & où il y a le moins d'ordre & de liaison, & par

(1) Voir, p. 181, la note sur Le Duchat & divers extraits de cette lettre, publiée par le *Bulletin du Protestantisme*, & que l'on trouvera dans son entier, sous le n° VIII, dans le Recueil de Lettres de Rapin-Thoyras, publié à la fin de ce volume.

« conséquent le plus de confusion, faute d'auteurs & de mémoires pour
 « des temps si éloignés. Cela n'empêche pas que quelques lecteurs ne
 « s'en prennent à l'historien, comme s'il lui étoit possible ou permis de
 « suppléer à ce défaut. » (*Voyez Recueil de Lettres*, n° 12.)

« Il est vrai, dit-il ailleurs sur le même sujet (lettre n° 10), qu'il y a
 « des gens qui ont l'art de changer les épines en fleurs, mais je ne suis
 « pas de ce nombre. » Quelques mois plus tard, un extrait de son
 premier volume paraît dans le VII^e tome de la *Bibliothèque germanique*,
 & Rapin remercie Mauclerc en ces termes : « Quoique je ne sois
 « nullement prévenu en faveur de mon ouvrage, je n'ay pas laissé
 « d'avoir beaucoup de satisfaction de ce que vous en dittes d'avan-
 « tageux, étant comme impossible que les louanges de gens d'un mérite
 « distingué ne trouvent de la sensibilité dans les cœurs les plus indiffé-
 « rents (1). »

Nous avons cité ailleurs (p. 238) ce passage intéressant où le découra-
 gement semble saisir l'auteur au moment d'entrer dans le périlleux récit
 des luttes de Charles I^{er} & du Long Parlement. Les encouragements qu'il
 reçut de ses amis le décidèrent toutefois à pousser plus avant, & il écri-
 vait, un an plus tard, à P.-Emile de Mauclerc..... « Je continue le règne
 « de Charles I^{er}, quelques difficultés que j'y trouve, & je prends le party
 « de ne me rendre esclave ni des partisans du Roi, ni de ceux du Parle-
 « ment, mais de dire ce que je crois conforme à la vérité. Il m'arrivera
 « ce qu'il pourra, mais je suis convaincu qu'il y avoit peu de sincérité
 « dans les deux partis. »

(1) La suite de cette lettre roule presque en entier sur le défaut de citations reproché à Rapin, reproche dont ce dernier se justifie, & dans cette lettre, & dans celle dont nous avons cité quelques passages ci-dessus (p. 259.) L'une & l'autre se trouvent en leur entier à la fin du volume, sous les n° 14 & 13. Nous y renvoyons le lecteur comme aussi à la lettre n° 10, la plus importante de notre Recueil, de laquelle nous avons cité déjà plusieurs passages, celui entre autres où Rapin s'explique sur les restrictions forcément imposées à l'érudition de tout historien par les exigences de son cadre. (p. 286.)

& soutenue, avec laquelle le monde savant & littéraire du XVIII^e siècle accueillit ce monument d'un noble & intelligent labeur.

Le modeste travail que nous avons entrepris n'aurait pas eu de raison d'être sans ces encouragements séculaires qui le justifient & qui l'expliquent. L'illustre Lamoignon de Malesherbes répondit un jour à Marmontel qui l'interrogeait sur la vie & les œuvres d'un membre de la famille de Lamoignon, homme sans talent, dont l'académicien voulait faire le panégyrique : « Ne croyez pas, Monsieur, que l'éloge le mieux fait & le mieux écrit en impose au public, s'il n'a déjà prononcé avant l'auteur. »

Le public du dernier siècle, pour les descendants duquel nous avons écrit cette étude, s'est prononcé sur le compte de Rapin-Thoyras. Satisfaits de pouvoir rappeler cet éloge du passé, de le consacrer à nouveau par nos faibles efforts, nous ne demandons pas de nouvelles palmes pour un auteur qui a écrit pour son temps & non pour le nôtre. *L'Histoire d'Angleterre* est un livre fréquemment consulté, mais peu lu aujourd'hui (1), qui le sera de moins en moins, à mesure que les lacunes qu'il présente seront comblées par les progrès de la critique moderne, & que les faits qu'il renferme, revêtus d'une forme plus brillante & plus nouvelle, seront mis en œuvre par des historiens d'un talent plus en harmonie avec nos idées & nos goûts. Les seize volumes in-quarto de ce grand ouvrage, malgré l'intérêt qu'ils présentent, l'instruction que l'on en retire, effraient bon nombre de lecteurs. On n'a guère le temps de lire de nos jours, on veut & on recherche les résumés plus ou moins substantiels, mais courts, dont les *Revue*s périodiques ont donné la paresseuse habitude aux esprits contemporains. Il n'en était pas ainsi autrefois : les bons & sérieux auteurs trouvaient alors pour leurs ouvrages, quelles que fussent leur étendue & leurs longueurs, des

(1. Il est bon de noter ici qu'un Abrégé de l'une des traductions anglaises de *L'Histoire de Rapin-Thoyras*, est exclusivement en usage aujourd'hui dans les Ecoles primaires en Angleterre.

sans relâche à la composition & à la révision de son *Histoire*, devenue l'objet exclusif de ses préoccupations.

L'accueil fait aux premiers volumes de son ouvrage, les encouragements qu'il reçut, redoublèrent son ardeur : il acheva les deux derniers volumes, qu'il écrivit de sa main, peu avant sa mort. Mais ce dernier effort précipita sa fin. Environ trois ans auparavant, de violentes douleurs d'estomac l'avaient forcé de modérer son travail. On lui conseilla d'abandonner momentanément ses travaux, de prendre quelque repos, mais ces sages avis, dont il reconnaissait lui-même l'opportunité, ne furent pas suivis ; il ne pouvait se résoudre à abandonner son œuvre si près d'être achevée. « Tout ce qu'on put obtenir, c'est qu'il ne se levât qu'à six heures, & encore parce que, passé cette heure-là, il ne « pouvoit plus dormir ni tenir dans son lit (1). » Il aimait la promenade, elle lui était salutaire ; mais plus il en avait besoin, plus la fièvre du travail qui le possédait le ramenait vite à ses chères études ; « son « ouvrage, la cause de son mal, étoit proprement son seul plaisir. » Enfin, ses forces s'épuisèrent peu à peu, il se mit au lit, une fièvre violente se déclara, accompagnée d'une oppression de poitrine, & le septième jour de sa maladie, le 25 mai 1725, il succomba à l'âge de 64 ans (2).

Telle fut la fin de cet homme illustre : il avait lutté toute sa vie, contre les persécutions, contre l'ennemi, contre les difficultés de sa position, contre la souffrance ; il ne fut vaincu que par la mort. Il est tombé, sinon sur les champs de bataille qu'il avait arrosés de son sang, du moins

(1) *Lettre à M. ***... sur M. de Rapin-Thoyras.*

(2) Nous disons le 25 mai, avec M. Marturé (*Hist. du pays Castrais*, 11, p. 280), & non le 16, comme l'ont imprimé MM. Nayral, Haag & d'autres encore d'après la *Lettre à M. ***...* Il y a eu certainement erreur de la part de Charles de Rapin-Puginier sur la date précise de la mort de son frère, car si ce dernier était mort le 16 mai, comment ne l'eût-on enseveli que du 20 au 29 du même mois, ce qui résulte d'un simple coup d'œil jeté sur son extrait mortuaire, tiré des registres mêmes de la Willibrod-kirche & que nous reproduisons plus loin ?

sur la brèche du travail & du devoir, & cette main, faite pour tenir l'épée, cette main, que la souffrance seule faisait défaillir, déjà glacée par le froid de la tombe, tenait fermement encore le burin de l'histoire.

D'une complexion robuste & forte, Rapin-Thoyras eût fourni certainement une plus longue carrière, s'il n'avait compromis sa santé par son âpreté au travail. Sa taille était peu au-dessus de la moyenne, mais ses membres, bien proportionnés, attestaient sa force & sa vigueur. Son œil brun & clair, au regard réfléchi & pénétrant, s'animait facilement & avait la mobilité propre aux races méridionales, origine que décelait encore son teint coloré & la courbe aquiline de son nez. Sa bouche grande, aux fermes contours, avait parfois un fin sourire qui illuminait cette belle & intelligente figure, empreinte à un haut degré de cette calme & sereine majesté qui caractérise certains types du grand siècle.

Les nobles traits de son visage révélaient ceux de son caractère. Doux, loyal & ferme, sa sévérité pour lui-même n'avait d'égale que son indulgence pour les autres. Il se possédait parfaitement, & cette extrême mesure qu'il avait acquise par une tenace surveillance sur ses premiers instincts, & cette bienveillance naturelle, se retrouvent dans tous les jugements qu'il porte sur les hommes, même lorsqu'il condamne le plus sévèrement leurs actions & les principes qui les font agir.

L'esprit de conciliation qui l'animait était si bien connu, la rectitude de son jugement si appréciée, & la considération qu'il inspirait si généralement répandue, qu'il lui arrivait souvent d'être choisi pour arbitre de quelque différend soulevé entre ses parents ou ses amis. En de telles circonstances, & toutes les fois qu'il s'agissait de rendre un service quelconque, il ne fit jamais attendre ceux qui se réclamaient de lui. Quel fût le prix de son temps, l'urgence de son travail, il savait tout concilier, ou plutôt s'oublier lui-même, pour pratiquer envers les autres ces petites vertus dont parle Saurin, l'obligeance & la politesse, cette naïve humaine de la divine charité.

Réfléchi par goût & par nécessité, une fois sorti des académies, Rapin

ne connut plus l'heureuse insouciance de la jeunesse ; aussi était-il d'ordinaire d'humeur sérieuse & recueillie. Mais cette gravité n'était ni morose ni revêche ; il se plaisait dans la société de ses amis, dans l'intimité du foyer domestique, & parmi les quelques fragments de sa verve poétique que nous avons pu recueillir, il est certains vers dont le tour vif & alerte montre la souplesse de son esprit, & fait voir qu'il était accessible à la gaieté, pourvu qu'elle fût contenue dans les bornes au-delà desquelles elle change de nom. Passionné pour la musique, il cherchait dans l'exercice de cet art des délassements à ses travaux, & comme il aimait à aller au fond des choses, il se livra avec persévérance à l'étude de la théorie de la musique, science ingrate, dans laquelle il acquit des connaissances assez étendues, s'il faut en croire les auteurs de la *Bibliothèque Germanique*, & qu'il menait de front avec des recherches approfondies dans le champ de la science ardue des Vauban & des Bélidor.

Ce n'est que dans de rares endroits de ses écrits que Rapin-Thoyras laisse entrevoir ses sentiments personnels au point de vue religieux ; l'impartialité qu'il professait lui commandait cette réserve, alors qu'il ne s'agissait que des divergences des diverses sectes protestantes ; il n'en sort que lorsqu'il s'agit de l'Eglise romaine, qu'il n'aime pas & pour cause (1).

Toutefois, en rapprochant les uns des autres les aperçus dont nous

(1) Nous avons fait voir que les convictions de Rapin, & non ses ressentiments, le guidaient dans ses attaques contre Rome ; des écrivains catholiques lui ont rendu cette justice, que d'autres lui refusèrent par esprit de parti. Voici comment s'exprime Nayral (*Biographie Castraise*, III, 293) :

« L'abbé Sabatier a porté sur Rapin-Thoyras un jugement peu convenable ; dix ou douze lignes lui ont paru suffisantes pour faire connaître M. de Rapin ; il l'accuse de partialité, de déclamations envers les catholiques & d'altérer la vérité quand l'esprit de secte domine ses lumières.... »
 « Le P. Nicéron en parle dans ses *Mémoires* d'une manière bien différente. » — « Il est difficile à un historien de s'empêcher de parler sur la religion suivant ses propres principes, dit Rapin dans sa *Préface*, mais s'il ne peut contenter ceux qui sont dans des sentiments diamétralement opposés sur cette matière, il doit au moins éviter de les choquer par des manières & par des expressions offensantes, & c'est ce qu'on peut très-justement exiger de lui. »

venons de parler, nous croyons pouvoir en dégager une notion suffisamment nette des croyances religieuses & de la foi personnelle de notre auteur. Nous ne reviendrons pas sur les tentations qui assaillirent sa jeunesse, sur les tentatives de conversion qu'il repoussa par une fuite courageuse ; un homme de la valeur de Rapin ne devait pas se contenter d'une foi traditionnelle, il devait raisonner, approfondir ses croyances, & se faire par l'étude des Livres Saints & par la méditation des vérités chrétiennes d'inébranlables & sérieuses convictions.

Il est hors de doute que Rapin s'était beaucoup occupé de controverse. Nous avons vu Pélisson lui demander son avis sur ses *Réflexions sur les différends de la religion* (p. 134), & dans une lettre adressée à Lenfant, vers 1723, Rapin cite de nombreux auteurs dont il avait lu & médité les ouvrages de controverse & de morale à diverses époques. A la fin de sa vie il les relisait encore, bien qu'il fût « las, en quelque manière, de « ces sortes de lectures dont il avoit l'esprit rempli. » (Voyez *Recueil de Lettres*, n° 9.) Générale à la fin du xvi^e siècle, cette étude de la controverse avait beaucoup faibli au début du siècle suivant, la persécution étant un de ces arguments *ad hominem* auxquels il n'y a rien à répondre ; la jeunesse réfugiée, née dans l'exil, ayant perdu l'espoir du retour, vivant en pays étranger & protestant, n'en avait plus que faire, & Rapin se plaint de l'abandon de cette science dans la lettre déjà citée.

Mais la controverse n'est pas la religion, elle n'en est même trop souvent que l'opposé, & le fait que Rapin-Thoyras avait étudié cette branche de la théologie témoigne seulement de ses préoccupations religieuses. Un passage de l'*Histoire d'Angleterre* nous montre d'une façon plus satisfaisante quelles étaient les croyances générales de son auteur.

L'intervention active & efficace de la Providence dans le monde (1),

(1) On peut dire que l'intervention providentielle de la justice de Dieu est le dogme favori de l'auteur. Il en parle à propos de la peste de 1347, sous Edouard III, de la révolte de Wat-Tyler contre Richard II (*Histoire d'Angleterre*, t. III, p. 293), de l'avènement au trône de Henri III

espoir, ni cette prétention. Notre but, plus modeste, était de rassembler les traits épars d'une attachante histoire de famille, de retracer une noble vie qui en fut le glorieux couronnement, & par une esquisse fidèle des travaux qui l'ont illustrée, rappeler la gloire qu'ils ont acquise à leur auteur. Réaliser selon nos faibles moyens le vœu sympathique de l'écrivain castrais, telle a été la tâche que nous nous sommes proposée : nous voudrions l'avoir moins imparfaitement remplie.

« La réputation de Rapin-Thoyras, disent MM. Haag, en terminant l'intéressante notice qu'ils lui ont consacrée dans la *France Protestante*, « a fait oublier jusqu'au nom de ses parents, & cependant, dans le nombre, il en est qui ont donné des preuves de leur attachement à la religion. »

En effet, le frère aîné de l'historien, Charles de Rapin-Puginier, l'auteur des *Mémoires de la famille de Rapin*, fut enfermé à la Bastille en 1686; il y passa plusieurs années & en sortit sans avoir abjuré. Pendant sa captivité, privé de livres & de ce qu'il fallait pour écrire, ne pouvant supporter l'oisiveté à laquelle il était condamné, il imagina de couper des trous dans ses bas, puis il les raccommodait lui-même. Il se livrait tant de fois à cette étrange occupation, qu'il y devint passé maître, longtemps après être sorti de prison, il raccommodait encore lui-même ses bas, sans toutefois les trouver volontairement. Après avoir étudié à Saumur, Charles de Rapin avait fait ses études de droit à la faculté de Cahors, où il avait marché sur les traces de son oncle Pélisson; nous l'avons accompagné son père cette même année au synode de Réalmonde. C'était un homme d'un sens droit & réfléchi, « orné, dit Jean Roussier, de plusieurs qualités si excellentes, que par elles il eût été capable de soutenir, lui seul, toute la gloire de l'illustre nom dont ils ont hérité & de l'éminente vertu dont leur digne mère leur a donné de si beaux exemples. »

Les quelques extraits que nous avons publiés de ses *Mémoires*, ne peuvent donner qu'une faible idée de l'intérêt que présentent ces annales d'une famille fréquemment mêlée aux crises religieuses & politiques de son pays, écrites d'un style ferme & sobre, large & accentué, supérieur même, en quelques parties, à celui de l'*Histoire d'Angleterre*. On y sent passer le souffle d'une âme généreuse & grande, en même temps qu'une impression de mélancolie dont l'auteur n'a pu se défendre, y trahit la lassitude de l'exil & l'affliction du chrétien qui voit gémir & faiblir ses frères sous l'orage de la persécution (1). Charles de Rapin survécut à son frère, plus jeune que lui de quelques années, auquel l'unissait une tendre affection. Il l'avait aidé dans ses travaux, il avait conservé avec lui des rapports aussi fréquents que le permettait l'éloignement de leurs résidences, & le chagrin qu'il éprouva de sa mort contribua à altérer sa santé. Il mourut à Utrecht, où il était fixé, en juillet 1729.

Nous avons rapporté, dans la *Généalogie de la famille de Rapin*, pp. lxxvj & seq., tout ce qui nous est parvenu sur le compte de Jacques de Rapin, le seul fils de l'historien qui lui ait survécu. Il commença ses études à Clèves, les perfectionna à l'Académie d'Utrecht, & son mérite, autant que le nom de son père, le fit nommer à trente-un ans au poste important de directeur des Colonies françaises de Stettin & de Stargardt. Il en remplit les fonctions avec tant de zèle & d'intelligente capacité que sa mort fut considérée comme un véritable malheur par toute la colonie, qui reporta, quelques années après, sur son fils Charles-Frédéric de Rapin, la confiance & l'estime qu'elle avait accordées à cet administrateur intègre & vénéré.

(1) Son érudition était grande, mais, pas plus que celle de beaucoup d'autres, elle n'était exempte de quelques lacunes; c'est sur la foi d'une assertion erronée de Rapin-Puginier que nous avons confondu (p. 27) le duc de Nemours, vainqueur de Ravenne, avec son cousin-germain Thomas de Foix, seigneur de Lescun, dit le *Protonotaire de Foix*, parce qu'il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, & frère d'Odet de Foix-Lautrec, qui fut blessé aux côtés de Gaston de Foix à Ravenne, après avoir en vain tenté de le sauver. Chevalier de l'ordre & maréchal de France en 1520, le Protonotaire de Foix fut tué d'une arquebuse à la bataille de Pavie (1525).

calviniste & presbytérien, il le dit fort nettement (1), mais cela ne l'empêche pas de respecter l'Eglise anglicane, pour laquelle il a toujours eu, dit-il, « un profond respect & une extrême vénération, » à laquelle il s'est toujours conformé pendant son séjour en Angleterre, « étant prêt à le faire encore s'il y retournoit. » (Voy. t. x, p. 192.) Il y communia plus d'une fois sans répugnance, & il ne faut pas voir là une preuve d'indifférence, mais bien de son attachement à la religion réformée. Il n'oubliait pas que la Réformation s'était établie en Angleterre sous le rite anglican, & l'hommage qu'il rendait ainsi à ces souvenirs du passé prouvait la largeur de sa foi sans en exclure la solidité. Au reste, quel que fut « le vacarme, le trouble, l'animosité que la différence entre les deux « Eglises anglicane & presbytérienne aient causés en Angleterre, » il n'y avait à l'époque où écrivait Rapin que « fort peu de personnes qui se fussent un scrupule de communier dans les deux églises. » (T. xi, p. 5.)

Pour achever cette esquisse morale de Rapin-Thoyras, voici ce que nous trouvons sans nom, ni date, sur un vieux papier jauni, flétri, froissé, sous la rubrique de :

POTRAIT DE MONSIEUR RAPIN-THOIRAS.

1

*Du celebre Rapin voicy le caractère,
Ainsi qu'on le peut voir en ce qu'il écrivit.
Il fut laborieux, prudent, exact, sincere,
Le Vice sous sa main jamais ne prescrivit.*

2

*Ami de la Vertu, toujours incorruptible,
Il s'apliqua surtout à remplir son devoir.
Dans ses Narrations il se montre inflexible
A pardonner aux Roix l'abus de leur pouvoir.*

(1) Plan de l'Histoire d'Angleterre, p. xix. Cf. ce qui suit, p. xx, avec le texte ci-dessus.

3

*L'Histoire qu'il nous donna des Isles Britanniques
 A sçu gagner les cœurs de leurs fiers Habitans,
 Les plus savans d'entre eux, leurs plus fins politiques
 Se disputent l'honneur d'être ses partisans.*

4

*Vous tous qui travaillez à nous faire l'Histoire
 De ce qui c'est passé dans les Climats divers
 En vain vous flattez-vous d'acquerrir de la gloire
 Si vous n'imittez point le Héros de mes Vers.*

(Communiqué par M. Van Sypesteyn, à La Haye.)

Puisque nous nous sommes laissé aller à transcrire ces mauvais vers, parce qu'ils ont trait à notre sujet, citons encore ceux-ci, qui pourraient bien être du même auteur, à en juger par leur mérite :

ÉPITAPHE DE M. DE RAPIN-THOYRAS.

*Ici le casque & la science,
 L'esprit vif, la solidité,
 La politesse & la sincérité
 Ont fait une heureuse alliance,
 Dont le public a profité.*

(Archives de M. de Jonquières, à Copenhague.)

Cette épitaphe, ni aucune autre, ne figurent sur son tombeau ; c'est en vain que le voyageur qui traverse Wesel demande aux plus âgés de ses habitants, la maison où pendant dix-sept années a vécu Rapin-Thoyras. Nul ne connaît son nom, nul n'a lu ses ouvrages. Nous avons parcouru les rues étroites & solitaires de la forteresse prussienne, nous avons interrogé du regard ces vieilles maisons qui portent au-devant de leurs façades bossues & saillantes, tracée en chiffres barbares par de larges tenons de fer, la date reculée de leur construction ; nous avons foulé ces longues avenues des remparts, plantés de tilleuls & d'ormes

féculaires, à l'ombre desquels Rapin-Thoyras allait demander le calme & la fraîcheur au soir de ses laborieuses journées; notre pensée pleine de son souvenir ne trouvait nul écho au dehors. Nous avons visité, & non sans émotion, cette humble église française, aujourd'hui fabrique de tapis, où fut baptisée, il y a cent cinquante ans, notre aïeule, Marie de Rapin, & avant elle ses sœurs & ses frères. Nous avons franchi le seuil de l'antique cathédrale de Saint-Willibrod, salué, dans son caveau grillé, le cercueil verroulu de Briquemault de Saint-Loup⁽¹⁾, qui, depuis deux siècles, repose sur quatre boulets au chevet de l'église, nous nous sommes incliné sur chacune des dalles armoriées & chargées d'inscriptions qui couvrent le sol de leur mosaïque funèbre; dans cette vaste nécropole, à l'ombre de laquelle il est hors de doute que Rapin fut enseveli, nous n'avons rien trouvé qui pût satisfaire nos recherches, aucune pierre devant laquelle nous ayons pu dire : C'est là ! Mais, à l'extérieur de l'église, à gauche, est une place assez vaste, autrefois champ du repos, maintenant pavée et livrée au public. C'était là que l'on enterrait ceux qui ne pouvaient payer leur place sous les voûtes de la cathédrale. Rapin mourut pauvre : qui sait si sa dépouille mortelle ne repose pas dans quelque coin obscur, oublié, perdu, de cette place où croît l'herbe & où jouent les enfants ? Quoi qu'il en soit, la trace de sa dernière demeure a disparu, & sur les registres de l'église française que nous avons compulsés, on ne trouve que cette simple mention, qui rappelle celle de la mort de Calvin sur les registres du consistoire de Genève :

1725. *Maius* 20-9,

Bey abend [wurde begraben] Herr Rappein [sic].

(Todten Register der Willibrodskirche. — 19 sept. 1708 — ult. déc. 1728.)

Ainsi donc, comme ont disparu à Castres les pièces qui établissaient

⁽¹⁾ L'arrière-petit-fils du « brave Briquemault. » (Vov. p. 79, & *France protestante*, 11, pp. 135 & 136.)

sa naissance (1), de même à Wefel toute trace de sa sépulture a disparu. Ni le berceau, ni la tombe ne sont demeurés intacts. Détruit & dispersé le premier, l'autre oubliée, profanée peut-être ! Mais entre le commencement & la fin, sa vie tout entière nous est connue, & les monuments qui en sont restés, moins fragiles que le berceau, défieront l'oubli plus que la tombe !

« Il mourut sur une terre étrangère, loin de cette France qui revendique sa gloire, comme une portion précieuse de la gloire nationale, « ce Thoyras, illustre dans les lettres comme dans la guerre ; il mourut « sur une terre d'exil, victime des dissensions excitées par ces ministres « coupables qui gouvernaient la France d'après les maximes du pouvoir « absolu ! Un siècle s'est écoulé depuis la mort de ce grand citoyen, & « nul monument expiatoire, nulle inscription reconnaissante ne rappelle « parmi nous que la terre que nous foulons fut sa terre natale (2) ! »

Ces paroles sympathiques d'un historien consciencieux & estimé, nous avons cherché à les interpréter : cette étude, qui touche à la fin, est loin d'être un monument, elle est, tout au plus, l'inscription qui manquait sur la tombe de Rapin-Thoyras. Et encore les inscriptions bravent les âges, l'histoire la plus reculée de l'humanité nous est révélée par la trace du ciseau sur la pierre, & nous n'avons fondé sur ce travail ni cet

(1) Un de nos amis a bien voulu faire à Castres les recherches les plus minutieuses. Elles n'ont abouti à rien de satisfaisant. Les registres des actes de baptême de l'église réformée de Castres sont déposés au greffe du tribunal de cette ville. Les années 1661 & 1662 ont été compulsées sans résultat. Il existe à la mairie de Castres les doubles des mêmes registres, mais cette série présente une lacune (1652 à 1670) qui comprend l'année 1661. On n'a pu non plus déterminer la maison qu'habitait Jacques de Rapin & sa famille pendant le temps de leur résidence à Castres. L'hôtel héréditaire des Pélisson, actuellement habité par le conservateur des hypothèques, non loin de la Poste, existe encore aujourd'hui. Pendant quelque temps, les Pélisson & les Rapin habitaient ensemble le domaine de Roumens, aux environs de Castres, qui appartenait à la famille de Faure-Fondamente, très-proche alliée des Pélisson. (Jacques de Faure, sieur de Tournadour, oncle de Jeanne de Pélisson, François de Faure, sieur de Fondamente, Salomon de Faure, de Roumens, & autres parents, sont témoins du mariage de Jacques de Rapin & de Jeanne Pélisson. — Acte de 1654. — Voir la note A, sur l'Académie de Castres.)

(2) Marturé, *Histoire du pays Castrais*, t. II, p. 285.

espoir, ni cette prétention. Notre but, plus modeste, était de rassembler les traits épars d'une attachante histoire de famille, de retracer une noble vie qui en fut le glorieux couronnement, & par une esquisse fidèle des travaux qui l'ont illustrée, rappeler la gloire qu'ils ont acquise à leur auteur. Réaliser selon nos faibles moyens le vœu sympathique de l'écrivain castrais, telle a été la tâche que nous nous sommes proposée : nous voudrions l'avoir moins imparfaitement remplie.

« La réputation de Rapin-Thoyras, disent MM. Haag, en terminant « l'intéressante notice qu'ils lui ont consacrée dans la *France Protestante*, « a fait oublier jusqu'au nom de ses parents, & cependant, dans le « nombre, il en est qui ont donné des preuves de leur attachement à « la religion. »

En effet, le frère aîné de l'historien, Charles de Rapin-Puginier, l'auteur des *Mémoires de la famille de Rapin*, fut enfermé à la Bastille en 1686; il y passa plusieurs années & en sortit sans avoir abjuré. Pendant sa captivité, privé de livres & de ce qu'il fallait pour écrire, ne pouvant supporter l'oïiveté à laquelle il était condamné, il imagina de couper des trous dans ses bas, puis il les raccommodait lui-même. Il se livra tant de fois à cette étrange occupation, qu'il y devint passé maître, & longtemps après être sorti de prison, il raccommodait encore lui-même ses bas, sans toutefois les trouver volontairement. Après avoir étudié à Saumur, Charles de Rapin avait fait ses études de droit à la faculté de Cahors, où il avait marché sur les traces de son oncle Pélisson; reçu docteur ès-droits le 18 avril 1679 (*Invent. gén.*, n° 685), nous l'avons vu accompagner son père cette même année au synode de Réalmont. C'était un homme d'un sens droit & réfléchi, « orné, dit Jean Rou « (*Mémoires*, II, 305), tout aussi bien que son illustre frère, de plusieurs « qualités si excellentes, que par elles il eût été capable de soutenir, « lui seul, toute la gloire de l'illustre nom dont ils ont hérité & de l'éminente vertu dont leur digne mère leur a donné de si beaux exemples. »

Charles de Rapin ne se maria pas, & son frère Louis-Antoine, capitaine d'infanterie au service de Prusse & directeur des postes à Oranienbourg, nous ramène au présent siècle, dont les premières années virent tomber aux champs de bataille de Leipzig & de Smolensk les deux fils aînés de Louis de Rapin, Guillaume & Louis de Rapin-Thoyras.

Une Marguerite de Rapin figure dans une liste de persécutés donnée par Elie Benoît : c'était vraisemblablement une fille de Charles de Rapin-Rebeau, née vers 1657; la similitude de noms & de dates rend fort probable cette hypothèse (1).

D'autres familles de ce nom ont existé en France, mais ni le poète poitevin Nicolas Rapin, grand-prévôt de France (1540-1608), l'un des auteurs de la Satyre Ménippée; ni le père René Rapin, fils d'un apothicaire de Tours (1621-1687), littérateur & théologien, n'ont laissé de descendants qui puissent revendiquer d'autres rapports que celui tout fortuit du nom de famille, avec les Rapin de Guyenne & de Languedoc, issus des Rapin de Savoie (2).

(1) Par contre, nous avons relevé, dans l'art. Roffel (Théophile) de la *France Prot.*, la mention d'un certain J. Rapin, propofant du diocèse de Montpellier, porté sur un rôle des pensions accordées en l'année 1680 aux ministres & propofants apostats. Nous aimons à penser que ce Rapin-là n'appartenait pas aux nôtres.

(2) Il existe une lithographie (publiée à Nantes chez Charpentier, dessinée par M. O. de Rochebrune en 1857) qui représente « une salle du château de Terre-Neuve en Vendée, ancienne « résidence de Nicolas Rapin. » Cette salle est remarquable par une magnifique cheminée du xvi^e siècle, d'une richesse d'ornementation peu commune, décorée de deux cartels d'armoiries, l'un écartelé : au 1 & 4 un chevron accompagné en chef de deux étoiles & d'un croissant en pointe, au 2 & 3 contre-écartelé : 1 & 4 à deux fasces, 2 & 3, à deux chevrons, le tout sans émaux visibles. L'autre écuillon offre trois fers de lance, 2 & 1, en champ de gueules. Rien qui puisse faire supposer que ce fussent là les armes du Grand-Prévôt. Mais, sur la bretagne de la cheminée, on voit plusieurs fois répété un monogramme figurant les lettres L. G. P., alternant avec des coquilles, un cartouche sur lequel on lit : *mars 1603*, & un écuillon à trois besans, coupé ou fommé en chef de trois étoiles, ce qui pourrait bien être les vraies armoiries de Nicolas Rapin, que nous n'avons du reste trouvées dans aucun Armorial. On voit qu'elles n'ont aucun rapport avec celles de nos Rapin. — L'auteur des *Mémoires de la famille de Rapin* parle de Nicolas & de René Rapin, mais en déclinant toute parenté avec ces deux personnages; il ajoute : « Mes cousins m'ont dit « qu'ayant ouy dire qu'il y avoit un Rapin à Dijon, ils avoient voulu le voir & ils avoient trouvé « que c'étoit peu de chose. Il y avoit aussi un M. de Rapin à Milhau en Rouergue, qui estoit

Depuis la Réformation, il existe à Payerne, en Suisse, une famille Rapin, qui dans le XVII^e siècle reconnaissait pour chef un Rapin, docteur en droit.

Cette famille suisse a produit plusieurs hommes distingués, parmi lesquels la *France Littéraire* cite Fr.-Rodolphe Rapin, auteur d'une *Dissertation sur diverses espèces de monomanies*, thèse soutenue le 19 février 1825 devant la Faculté de médecine de Strasbourg, & d'une *Esquisse de l'histoire naturelle des Plantaginées* (Paris, 1827), & J.-L. Rapin, ministre de l'église de Payerne en 1807, qui est probablement l'auteur d'une *Introduction à la Grammaire française* (Arnheim, 1811, in-8), cataloguée à tort par M. Quérard sous le nom de J.-L. de Rapin-Thoyras.

A cette famille se rattache « un officier distingué de la garnison de « Berlin, » le colonel Gabriel-Philippe de Rapin-Rappinière, capitaine en 1759 au régiment de Mollendorf, mort sans postérité à Berlin en 1806, qu'Erman & Réclam (*Mémoires pour servir à l'histoire des Protestants réfugiés en Prusse*, 1782-1800, 9 vol. in-8) disent à tort appartenir « à « la famille illustre & ancienne de Rapin-Thoyras. » Il était fils d'un officier suisse du nom de Rapin, nommé général en 1757, qui commanda un franc-bataillon pendant la guerre de Sept ans, & qui, d'abord au service de Hollande, passa en 1756 au service de Prusse. (Erman & Réclam, 1^x, pp. 244 & 245.) Cet officier supérieur se disait parent des Rapin-Thoyras, mais il n'avait jamais pu prouver sa parenté avec leur famille, & habitant la même ville à la fin du siècle dernier, il n'était reçu chez eux qu'à titre d'ami. Les Rapin de Payerne portent un croissant dans leurs

— riche, d'autres, si je ne me trompe, l'appellent *Rappin* ; mais je proteste en vérité que je n'ay
 — aucune sorte de connoissance qu'il y ait de la parenté entre tous ces gens-là & nous. J'ay ouy
 — dire dans nostre famille, que pendant que j'estois à Saumur, il estoit venu chés nous un jeune
 — homme qui se disoit Rapin, fils d'un ministre du Vivarois, & que mon père l'avoit gardé quelque
 — tems & croyoit qu'il pouvoit estre un de nos parens ; mais je ne scay absolument rien de cela, &
 — je suis trompé, si je n'ay ouy dire en même tems que c'estoit un espèce de fripon. • Ne serait-ce
 Point là le propofant apostat J. Rapin, dont il est question ci-contre ?

armes, qui sont, du reste, tout à fait différentes de celles que portent les Rapin de Savoie & de France depuis plus de trois siècles, & ce détail contribue encore à différencier ces deux familles. Cependant il ne serait pas impossible qu'un des rejetons des Rapin de Savoie eût passé en Suisse lors de la Réformation, & qu'il fût la souche de cette famille ; les rapports de la Savoie & de la Suisse, toujours fréquents, l'ayant été alors plus qu'à aucune autre époque, notre conjecture est assez vraisemblable ; toutefois nos recherches sur ce sujet sont restées sans résultat.

La branche aînée de la famille de Rapin a laissé quelques souvenirs que nous avons esquissés à grands traits (pp. 109 à 111) ; nous reviendrons sur un fragment des *Mémoires de Cécile de Rapin* (1), qui nous paraît présenter quelque intérêt, & qui complète ce que nous avons dit ailleurs de l'esprit militaire qui distinguait cette famille. Il s'agit de l'aîné des fils de Cécile de Rapin-Mauvers, nommé Paul, comme son père. Nous laissons la parole à M^{me} de Rapin.

« Mon fils aîné étant à Thoulouse, il lui prit fantaisie d'échapper du Collège pour demander de l'employ, croyant que l'occasion estoit belle ; la guerre commençoit à estre déclarée. Il ne m'en communiqua rien, il fut à Montauban sans me voir [M^{me} de Rapin résidait dans cette ville], & fut tout droit chés l'Intendant, qui soupoit dans un jardin, en compagnie de Messieurs & de Dames ; l'évesque y étoit aussi. Mon fils avoit son fouët de postillon à la main, il expliqua ce qui l'amenoit : que sachant la guerre déclarée, il ne pouvoit se résoudre à croupir dans un Collège, lorsqu'il pouvoit servir son Roy à l'exemple de ses ancestres, qu'il avoit assés étudié pour un homme de guerre. Ils furent tous charmés de la noble hardiesse de cet enfant, qui à peine avoit quatorze ans. Ils lui demandèrent s'il m'avoit vu, il dit que non ; s'il avoit soupé ? il dit de même. Il soupa avec eux ;

(1) Dans une lettre à sa sœur (Recueil de Lettres, n° 12), Rapin-Thoyras fait allusion à ces *Mémoires*, que nous avons plusieurs fois cités dans les pages qui précèdent ; mais, comme dans la plupart de ces auto-biographies, la personnalité de l'auteur tient une trop grande place pour que l'intérêt qu'elles présentent soit général, aussi nous sommes-nous bornés pour celle-ci à de courts extraits.

après quoy il fut chés moy & m'apprit ce qu'il venoit de faire. Le lendemain l'Intendant vint me voir pour me féliciter d'avoir un si aimable enfant, me dit qu'il falloit qu'il rentra au collège en premier, étant trop jeune pour aller à la guerre, & de plus y étant par l'ordre du Roy, il n'en pouvoit sortir que par le même ordre. Il pria mon fils à dîner & luy dit toutes ces raisons; & pour le traiter en enfant, il luy dit qu'il escriroit au Roy pour luy apprendre la noble envie qu'il avoit pour le servir, & qu'il ne doutoit pas qu'il auroit bientôt de l'employ; de plus, qu'il luy bailleroit une lettre pour son régent pour éviter les chastimens qu'il méritoit de s'estre en allé sans son congé.

« Deux mois après, l'Intendant fut à Thoulouze où mon fils fut le voir, il demanda s'il avoit eu la réponse du Roy, l'Intendant dit que oui, que le Roy louoit son zèle, mais qu'il vouloit qu'il resta encore un an au collège. L'Intendant, de retour à Montauban, fut me voir & me fit un détail de cette conversation. A peine l'Intendant fut-il parti que je vis arriver mon fils : je lui demandai si Monsieur l'Intendant luy avoit permis de venir; il me dit que non, ce que je sçavois bien. Je ne voulus pas le recevoir, craignant de me faire des affaires; il me fut impossible de le faire rentrer au Collège que par la force, ny d'appaiser l'Intendant s'il ne rentroit.

« Monsieur le marquis de Corte faisoit un nouveau régiment d'infanterie, il demanda l'agrément pour donner l'enseigne de sa coronelle à mon fils, par là tout fut d'accord... Toutes les mères qui connoissoient mon fils, en souhaitoient un semblable; il étoit chéri & du Colonel & de l'Intendant, & jusqu'au moindre artisan. »

Ce fils tant chéri, & si digne de l'être, mourut à la fleur de l'âge : rapidement parvenu au grade de capitaine, couvert de gloire au siège de Turin, il y fut aussi couvert de blessures auxquelles il succomba, à vingt-quatre ans, dans un pauvre hameau des Alpes que traversait alors l'armée, non loin peut-être du berceau de sa famille. Sept ans plus tard, en 1713, son frère cadet, aussi capitaine, trouvait la mort sous les murs de Fribourg, au même âge que son aîné.

Jacques de Rapin, le puîné des trois frères, eut un sort plus heureux ; marié à Mademoiselle de Rioupeyroux (1), les soins d'une nombreuse fa-

(1) Ou Rioupeyroux. La *France Protestante* consacre un article au poète apostat Théophile de

mille l'obligèrent bientôt à quitter le service du roi ; une de ses filles prit alliance dans la maison de Maleville ; une autre épousa M. de Guariffon, & son fils Jacques-Anne, marié à Mademoiselle de Maleprade, lui succéda dans l'estime & la considération générales (1). Jacques-Anne de Rapin, baron de Mauvers, prit le surnom de Thoyras en souvenir de celui des Rapin qui l'avait illustré sur la terre de l'exil ; peut-être aussi cette seigneurie passa-t-elle de la branche cadette à la branche aînée.

Pendant le temps des persécutions religieuses du XVIII^e siècle, la branche aînée de la maison de Rapin, diminuée & appauvrie, n'attirait plus sur elle une dangereuse attention ; aussi, sans faire à ses intérêts temporels de coupables sacrifices, « elle resta sur le sol natal, demeurant dans ses « propriétés, respectée de ses voisins, recherchée souvent des curés « qui n'avaient jamais vainement recours à sa bourse. Et si l'on demande « ce que ces gentilshommes ont fait pendant le XVIII^e siècle, on répon- « dra pour eux comme fit l'abbé Sieyès à quelqu'un qui lui demandait « à quoi il s'était occupé pendant la Terreur : *Je me suis occupé de vivre...* « MM. de Rapin l'auraient pu dire avec des sentiments plus élevés, puis- « qu'il s'agissait par-dessus tout de sauvegarder leur vie spirituelle (2). » La plupart cependant avaient servi leur pays dans les armées royales (3),

Rioupeyroux ou Rieupeyroux, originaire de Montauban, & à sa famille. Nous avons rencontré quelque part un titre signé : *Rioupeyroux*, concernant messire Victor de Frezals, seigneur-doyen de Rioupeyroux, conseiller au Parlement de Toulouse, marquis d'Avèze, prieur de St-Pierre de la Salle & de St-Bonnet, au diocèse de Nîmes, en 1664. Nous n'avons pu déterminer si M^{me} de Rapin appartenait à l'une ou à l'autre de ces familles languedociennes.

(1) *Généalogie de la famille de Rapin*, pp. lxxv à lxxvij.

(2) M. le pasteur Pédézert, *Art. nécrologique sur M. de Rapin-Thoyras*. Voir le journal *l'Espérance*, du 25 juin 1859. — Ce passage est emprunté à l'une des notes du discours prononcé sur la tombe du défunt, par M. le professeur de Félice, qui a bien voulu nous autoriser à en reproduire quelques fragments que l'on trouvera plus loin.

(3) On trouve dans le catalogue des *Certificats de noblesse délivrés par Chérin, généalogiste des ordres du Roi, pour le service militaire*, de 1781 à 1789 (L. de La Roque & Ed. de Barthélemy, Paris, 1864, in-8), la mention de quatre certificats délivrés à MM. de Rapin de Thoyras, fils du baron de Mauvers, en date du 24 juillet 1782, du 20 août 1783, du 12 octobre 1784, &c., — ce dernier

& si les lignes qui précèdent ont été rapportées, c'est qu'elles contiennent pour la famille de Rapin un honorable témoignage. Son dernier représentant s'est éteint de nos jours, entouré de l'estime & de la considération que quatre-vingt-douze années, fécondes en nobles aspirations, fertiles en bonnes œuvres, lui avaient acquises parmi ses coreligionnaires.

La mort de M. Jean-Baptiste de Rapin-Thoyras a été comme un deuil public pour la population protestante de Montauban.

« La cité qui s'honorait de le compter parmi ses habitants, l'Eglise dont il avait été l'un des plus beaux exemples, les honorables familles qui vénéraient en lui le pieux souvenir & la dernière image d'illustres aïeux, ont payé à sa mémoire un tribut mérité d'hommages respectueux. Toutes les classes de la population ont voulu honorer la mort de cet homme de bien, elles sont accourues à ses funérailles avec un douloureux empressement. Les pauvres surtout ont pleuré leur bienfaiteur.

« Dernier rejeton d'une illustre famille protestante, bien que né dans un siècle incrédule & frivole, M. de Rapin-Thoyras avait conservé la sincère piété & la forte foi de ses pères. Les sentiments traditionnels de sa famille convenaient à sa grave & austère nature; il ne s'en est jamais départi pendant le cours de sa longue carrière. Il aurait pu rechercher les distinctions du monde : il était digne de les obtenir; il ne les aurait pas acceptées quand même elles se feraient offertes à lui. Son digne & ferme caractère avait l'indépendance du caractère huguenot; il avait, de plus, l'humilité profonde du chrétien. De là, une vie passée dans les joies du foyer & dans l'exercice de la charité. Beaucoup de services & point d'ambition; beaucoup d'estime & point d'éclat. Personne ne fait tout le bien qu'il a fait, si ce n'est Dieu; ceux qui recevaient le bienfait auraient bien souvent cherché en vain la main qui le dispensait...

« Son départ a été trop prompt pour nous, non pour lui; il l'attendait avec la sérénité d'un sage chrétien. Il était mûr pour la nouvelle vie où Dieu l'a fait entrer, sans trouble comme sans douleur, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il

Par Berthier, — du 9 août 1785, qui concernent évidemment M. Jean-Baptiste de Rapin & ses frères. L'un d'eux, Jean-François de Rapin, capitaine d'artillerie, figure sous le nom du capitaine Thoyras, dans les *Mémoires de Sanfon*, récemment publiés, parmi les « ennemis du peuple & de la liberté » (*sic*) exécutés à Paris, le 11 juillet 1794. Aucun des quatre frères n'eut d'héritiers, & leur nom s'éteignit avec le dernier d'entre eux. (Voy. *Généalogie de Rapin*, p. lxxv.)

aurait béni la main qui l'a retiré de ce monde s'il avait eu le temps de la reconnaître (1). »

Avant de confier à la terre la dépouille de M. de Rapin (2), M. le professeur de Félice, qui depuis près de vingt ans vivait sous le même toit, a prononcé, devant la foule émue & recueillie qui se pressait au bord de la tombe, des paroles pleines d'enseignements, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire presque en entier. L'éloge de cet homme de bien ne pouvait être confié à une voix plus autorisée & plus capable de faire ressortir, des traits de cette noble vie, tout ce qu'elle contenait de graves & pieuses leçons.

« M. de Rapin-Thoyras appartenait, vous le savez, Messieurs, à l'une de ces anciennes maisons protestantes qui ont traversé les plus terribles orages sans en être abattues ni même ébranlées. La conversion de ses ancêtres à la foi réformée se confond avec l'origine de ce grand mouvement religieux dans nos provinces méridionales.

« L'un de ses pères se rencontre dans les rangs de ces réfugiés qui ont porté si loin notre langue, notre génie, la gloire du nom français, honorant également la nouvelle patrie de leur foi & l'ancienne patrie de leur naissance, d'où le malheur des temps les avait bannis. L'historien Rapin de Thoyras a montré que les âmes fidèles & hautes savent puiser dans l'adversité même des forces de plus pour l'accomplissement d'une noble tâche ; il fut unir au métier des armes les austères travaux de l'étude, & la France, qui ne possède point son tombeau,

(1) M. le pasteur Pédézert, *loc. cit.*

(2) Depuis la destruction de la chapelle sépulcrale des Rapin, à Mauvers, c'est-à-dire depuis 1700, il fut de tradition, dans cette famille, de se faire enterrer dans un champ, sans nul indice de sépulture, usage pratiqué encore de nos jours parmi les protestants des Cévennes, conséquence symbolique de la spiritualité de la religion réformée, précaution commandée à nos pères par les exhumations profanatrices & les trainements sur la claie de cadavres protestants, que la rage de leurs persécuteurs poursuivait au-delà du tombeau. Peut-être cette tradition de famille a-t-elle été suivie jusque dans l'exil, & la tombe de l'historien a-t-elle été dérobée volontairement aux regards de ses descendants ? Mais M. de Rapin-Mauvers ne voulut pas y manquer ; le culte de son souvenir, conservé par ceux qui l'ont connu, est le seul mausolée qu'il n'ait pas interdit d'élever sur le coin de terre ignoré où fut déposée par ses ordres sa dépouille mortelle.

revendique cet écrivain comme l'une de ses plus solides renommées littéraires.

« Notre vénérable ami avait pieusement retenu ces traditions de famille, où il trouvait le plus précieux de ses héritages. Ce n'est pas qu'il y ait cherché des titres honorifiques : nul ne se défendait mieux que lui du prestige de ces distinctions ; mais il aimait, par la tournure de son esprit, & plus encore par la ressemblance de ses convictions, à remonter dans les âges passés de la Réforme, qui le faisaient souvenir de la fidélité de sa maison. Il en parlait avec une filiale sympathie. On eût dit, à l'entendre, qu'il avait été le contemporain des Coligny, des d'Andelot, des Lanoue, des Dupleffis-Mornay ; il s'était familiarisé avec leurs idées, leurs actes, leurs joies & leurs peines, avec les détails les plus intimes de leur vie ; & l'on sentait que s'il avait existé dans leurs générations, il eût réclamé sa part de leur héroïque dévouement, comme il avait fait de leurs croyances.

« M. de Rapin était resté l'un des disciples de l'ancienne Réformation, — de la seule vraie Réformation. Sans méconnaître ce que le temps & l'expérience ont pu nous apporter de lumières, il tenait de toutes les puissances de son âme à la doctrine des fidèles d'autrefois, à cette doctrine appuyée sur l'autorité divine & permanente des saintes Ecritures, à cette doctrine définie avec la précision qui caractérise le génie français, & illustrée devant les hommes par les plus généreuses vertus. Il avait retenu tout ce qui en est essentiel dans les profondes racines de sa vie religieuse ; il reproduisait le passé en toutes choses. — En toutes choses?... Non, je me trompe : il avait répudié l'aigreur & la violence des premières controverses. Autant il était décidé pour lui-même, autant il comprenait, il respectait la diversité des communions religieuses ; & partout où il discernait une piété établie sur les bases fondamentales de la révélation, il s'inclinait devant le sacré caractère du chrétien. Rare mélange de qualités qui semblent s'exclure : tant de fermeté dans ses propres convictions, & tant d'équité pour celles qui différaient des siennes !

« Mais s'il se transportait volontiers dans les anciens âges de notre Eglise, il ne s'intéressait pas avec moins d'ardeur aux choses religieuses du présent. Serviteur de Jésus-Christ, rien de ce qui est chrétien ne lui était étranger. Personne, du moins en dehors du corps pastoral, ne s'était plus attaché que lui à bien connaître la renaissance protestante qui porte le nom de Réveil ; il en avait étudié les origines, les principes, les hommes, les œuvres ; il avait sans cesse accompagné de l'esprit & du cœur ce renouvellement de la foi, lisant tout, livres & feuilles périodiques ; aimant à examiner les questions de doctrine & d'organisation ecclésiastique ; ouvert aux opinions nouvelles, quand elles lui

paraissaient fondées sur les Ecritures, ou réclamées par les circonstances contemporaines ; n'ayant enfin qu'un seul point fixe au milieu du choc de ces idées sur des sujets secondaires : son attachement à l'Evangile éternel du Dieu Sauveur.

« Aussi, le nom de M. de Rapin s'était-il répandu dans le monde protestant comme celui d'un invariable défenseur de la cause évangélique. Et chaque fois qu'il arrivait dans nos murs un pieux étranger, un frère éminent, de tous les points de la France, de la Suisse, de l'Angleterre, des plus lointaines contrées, la première porte où il allait frapper était la sienne. M. de Rapin leur accordait non-seulement l'hospitalité de sa maison, mais encore, ce qui valait mieux, l'hospitalité de son cœur. Il les écoutait avec une sympathique attention, les soutenait de ses conseils comme de sa bourse, & les renvoyait fortifiés dans leurs espérances ou consolés dans leurs peines. Oui, l'on peut affirmer sans exagération que M. de Rapin a honoré dans toute l'Europe l'Eglise réformée de Montauban : il en a été, depuis près d'un demi-siècle, le représentant le plus connu tout ensemble & le plus généreux (1).

« Dès que l'apaisement des passions révolutionnaires permit de rouvrir les temples, M. de Rapin concourut à cette œuvre de réédification. Il trouva de nouveau, dans sa propre famille, des guides & des modèles. L'un de ses oncles, (M. de Robert) fut, au commencement du siècle, un des premiers pasteurs de Montauban, le premier de tous peut-être ; & notre pieux ami, qui avait assisté aux dernières assemblées du Désert, rendit grâce à Dieu de pouvoir maintenant prier avec ses coreligionnaires sous la garde des lois. Les formes extérieures du culte ne sont pas la vie, sans doute, mais elles en sont l'une des manifestations & le point d'appui.

« Nous avons vu M. de Rapin s'asseoir assidûment au pied de nos chaires jusque dans sa blanche vieillesse ; & là, quel édifiant spectacle que celui de ce disciple éprouvé du Seigneur, si attentif, si recueilli, & montrant assez qu'il s'appliquait à lui-même la parole des ministres de l'Evangile ! Heureux les pasteurs qui comptent beaucoup d'auditeurs tels que lui ! Et heureuses les Eglises qui reçoivent de pareils exemples !

(1) En vertu de la loi du 18 germinal an x, le chef-lieu de l'église consistoriale de la Haute-Garonne fut établi d'abord à Calmont, puis transféré à Toulouse, & cette église divisée en quatre sections. M. de Rapin-Thoyras était alors au nombre des anciens du consistoire, & représentait quatrième section (Barry-d'Islemade, Ventaillac, &c.). Il fit don à la première de ces localités d'un terrain qui lui appartenait, pour y bâtir un temple. (Voy. *France protestante*, t. VIII, p. 31)

« Longtemps membre du Consistoire, & ne cessant de l'être que sur ses infirmités répétées, parce que la délicatesse de sa conscience lui interdisait d'occuper une place qu'il croyait ne pouvoir plus remplir, il y apporta toujours cette fermeté de foi, cette constance de maximes, cette autorité de l'exemple, cette dignité d'attitude, cette réserve de langage qui donnent un si grand poids aux délibérations des corps ecclésiastiques. A lui, à son zèle, à sa libéralité, l'Eglise de Montauban est redevable d'une partie des progrès qu'elle a faits depuis le rétablissement des cultes, en particulier de la fondation de ses écoles.

« Et puisque nous parlons d'écoles, ne dirons-nous pas aussi que M. de Rapin a témoigné l'intérêt le plus profond & le plus persévérant pour notre institution d'études théologiques. Professeurs & élèves n'ont jamais cessé d'être les objets de sa sollicitude & de son affection. Il les suivait dans leurs travaux, les encourageait dans leurs efforts, était heureux de leurs succès; il prêtait à chacun tout l'appui qu'il pouvait donner; & si quelque étudiant pauvre..... mais ne divulguons pas ce qu'il prenait lui-même soin de couvrir de tant de voiles!

« Combien de motifs l'excitaient à s'intéresser à notre Faculté de théologie! C'était encore un héritage de famille. Le pasteur que nous avons déjà mentionné avait invoqué auprès de l'Empereur Napoléon, lors de son passage dans notre cité, la puissance & la majesté des souvenirs historiques, pour obtenir la restauration de l'Académie protestante de Montauban, la plus illustre & la plus féconde de la Réforme française; & l'homme qui comprenait toutes les grandes choses, parce qu'il était si grand lui-même, avait répondu à cet appel. Puissions-nous garder la mémoire de ce glorieux passé qui, avec ses hautes & faibles traditions, nous impose une si grave responsabilité!

« M. de Rapin était d'une inépuisable libéralité pour toutes les œuvres chrétiennes. Sociétés de Bible, de missions, d'évangélisation, de publications religieuses; maisons d'orphelins, d'orphelines, de malades, de sourds-muets, de vieillards: tout ce qui portait l'empreinte de la piété & de la charité, tout ce qui a caractérisé & honoré le mouvement du protestantisme français dans nos dernières années, trouvait en lui un bienfaiteur qui savait donner beaucoup & avec joie. S'il se formait quelque entreprise nouvelle sous l'influence de la vie chrétienne, son nom se présentait d'abord à la pensée des fondateurs; & si quelque Comité en détresse, comme il arrive dans les institutions où l'amour domine les étroits calculs de la prudence, cherchait les moyens de combler le vide dont il souffrait, le même nom reparaitrait invariablement l'un des premiers. Il n'est absent d'aucune des œuvres véritablement pieuses & bonnes qui se sont accom-

plies dans nos Eglises; & qui nous dira jamais tout ce qui est sorti de sa main discrète autant que généreuse? On pourrait lui appliquer, mais en n'assignant à ses actes de bienfaisance d'autre valeur que celle de la foi qui en était la source, les paroles prononcées par un chrétien sur son lit de mort : « Je dois renoncer à tout ce que je possède, & je ne garde que ce que j'ai donné (1). »

« Et les pauvres de cette contrée! Les pauvres, à la nouvelle de sa mort, se la racontaient en pleurant : c'est la plus sincère & la plus belle des oraisons funèbres. Il aimait l'indigent & respectait celui qui, dans sa misère, avait conservé la pudeur de la dignité personnelle. Il n'était plus, & le même jour, au matin, on frappe à sa porte. Qui vient le voir? — « M. de Rapin est-il visible? Je veux lui recommander une œuvre de charité. » — Il n'était plus! Ah! s'il avait pu se réveiller, il eût rouvert les yeux pour accomplir encore un acte d'amour fraternel, & puis il se serait rendormi!

« C'est une noble chose, Messieurs, que ce caractère & cette vie. Nous déposons dans la poudre les restes d'un vieillard de quatre-vingt-douze ans. Il les a passés presque sans interruption, dans son pays natal, sous les yeux de ses concitoyens. Eh bien! nous avons le droit d'attester sur sa tombe, sans nier pour lui non plus que pour nous les misères inhérentes à notre pauvre nature humaine, que cette longue carrière fut sans reproche, & qu'il emporte le respect de tous ceux qui l'ont connu.

« Sa mort nous laisse le sentiment d'un vide profond. Ses parents, nous en avons de précieuses garanties, marcheront dignement sur ses traces. Ils ont donné des gages de leur fidélité à des traditions & à des exemples séculaires. Mais il est tombé, il est tombé le vieux chêne autour duquel se réunissaient leurs rameaux épars, & qui le relèvera? Inclignons-nous devant la volonté de Dieu & espérons.

« Messieurs, voilà l'homme que nous avons perdu. Et si vous demandez quel a été le secret de cette vie, la réponse est facile. Deux choses, qui n'en font

(1) Aucun genre d'appel ne trouvait M. de Rapin inattentif ou insensible, pourvu qu'il y eût quelque chose de réellement bon à accomplir. Pendant la dernière guerre de Crimée, lorsque l'opinion publique fit ouvrir une souscription pour procurer un peu plus de bien-être à nos soldats, il y contribua pour 1,000 fr., en partageant cette somme entre les besoins matériels & les besoins spirituels de nos troupes. S'était-il souvenu alors qu'il avait porté lui-même l'épaulette dans les armées de Louis XVI? M. de Rapin, suivant en cela, comme dans les autres choses, l'exemple des vieux réformés, fut, pendant sa longue carrière, un bon & fidèle citoyen, obéissant du fond de son cœur aussi bien que dans ses actes aux puissances établies, en ajoutant seulement la juste restriction de l'assemblée de Saumur : *le souverain empire de Dieu demeurant toujours en son entier.*

sa ligne directe, que par un vieillard de soixante-treize ans, arrière-petit-fils de l'historien, qui porte dignement le nom de ses ancêtres. Ce nom illustre descendra avec lui dans la tombe. Le colonel de Rapin-Thoyras est le dernier de cette race, féconde en cœurs vaillants, en âmes généreuses ; sa carrière militaire a été brillante & bien remplie, mais il ne nous appartient pas de le louer ici ; nous devons nous contenter de lui adresser, en finissant, ce dernier hommage de respect & d'affection.



*Fac-Simile de l'un des culs-de-lampe de l'Histoire d'Angleterre.
édition de Lefebvre de Saint-Marc, t. XI. p. 120.*

NOTES
PIECES JUSTIFICATIVES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

1

1

4

1

1

1



NOTES

PIÈCES JUSTIFICATIVES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

A

ACADÉMIE DE CASTRES

« Depuis qu'une cour souveraine, connue sous le nom de *Chambre de l'Edit*, eût été installée dans la ville de Castres, des magistrats distingués par leur savoir & leurs vertus, des juriscultes d'une profonde érudition, & beaucoup d'autres personnages d'un mérite supérieur, vinrent y fixer leur domicile. La partie studieuse de ses habitants fut admise dans leurs réunions; elle en devint plus instruite, plus éclairée, & le goût des sciences pénétra dans toutes les classes de la société.

« Animés d'une noble émulation, ces hommes chéris des Muses entreprirent plusieurs fois de fonder une Académie, où il leur fût permis de porter en commun le fruit de leurs travaux & de leurs veilles; mais des causes, aussi difficiles à prévoir qu'impossibles à éviter, rendirent longtemps leurs efforts inutiles. Ce ne fut qu'en 1648 qu'ils parvinrent enfin à réaliser leurs projets (1).

« Comme toute société qui veut avoir une existence durable doit être régie par des lois appropriées à ses besoins & au but qu'elle s'est proposée, les premiers

(1) Ils étaient au nombre de vingt, savoir :

* Egre.

* Aларанд.

* Dant.

* Fondamente (François de Faure, S^r de).

* Gaches (Raymond), *pasteur*.

* Jauffaud, *pasteur*.

* Nicolas.

* Péliffon-Georges.

* Péliffon-Fontanier.

* Ranchin (Jacques de), *conseiller*.

* Ranchin (Charles de), *avocat*.

* Rapin (Jacques de).

* Roumens (Salomon de Faure, S^r de).

* Rozel (de Beaumont), *avocat-général*.

académiciens Castrais songèrent à se donner des règlements pour mettre de l'ordre dans leurs séances, & pour les guider dans leurs travaux. M. de Spérandieu-d'Aiguefonde fut chargé de cette rédaction, & il s'en occupa avec un zèle qui lui mérita les éloges de ses confrères.

« Ces règlements furent lus & adoptés, le 19 novembre 1648 (1).

« L'Académie Castraise avait d'abord établi son domicile chez M. de Ranchin ; mais un incendie ayant consumé l'hôtel de ce conseiller, elle fut transférée chez M. de Jauffaud, & plus tard, dans une belle maison appartenant aux dames Picot, près de laquelle se trouvait un magnifique jardin. Cette maison était située dans la rue qui va de la Tolofane à l'Hôpital. La première assemblée eut lieu le 26 novembre 1648, & toutes celles qui se succédèrent pendant plusieurs années, furent extrêmement brillantes. Les Péliffon, les Ranchin, les Dant, les Gache, les Spérandieu, les Borel, y faisaient tour à tour applaudir leurs talents : il ne passait pas à Castres un personnage remarquable qui ne voulût assister à ces réunions, & il y était admis toutes les fois qu'un membre de la société le présentait. Les académiciens se cotisèrent entre eux, le 1^{er} avril 1649, pour faire imprimer leurs ouvrages importants. Quant aux pièces détachées ou de peu d'étendue qui étaient lues dans les séances particulières, il fut pris à leur sujet une délibération spéciale dans la séance du 30 juillet 1652, & sur la proposition de M. de Ranchin, on décida à l'unanimité qu'elles seraient toutes transcrites sur un registre destiné à les conserver.

« L'Académie Castraise possédait une belle bibliothèque, dont la dépense fut votée le 10 juin 1653, & un petit musée dans lequel chaque membre avait placé son portrait, suivant une délibération du 27 avril 1655.

Scorbiac (Samuel de), *avocat*.

Spérandieu-Saint-Alby.

Spérandieu-d'Aiguefonde.

* Tournadour (Jacques de Faure, S^r de).

* Verdier (Jean), *pasteur*.

Yfarn (Jean), *greffier en chef de la chambre de l'Edit*.

Les noms marqués d'un astérisque ont, dans la *France Protestante*, un article plus ou moins étendu, auquel nous renvoyons ; ceux-là & les autres, sauf Balarand & Nicolas, sont aussi l'objet d'articles biographiques dans l'ouvrage de M. Nayral.

(1) L'étendue de ces règlements nous empêche de les reproduire ici d'après M. Nayral. Ils se recommandent par « une grande prudence ». Leur grave simplicité n'est pas exempte d'une certaine naïveté, mais chaque article répond bien à son but, prévoit & réprime les dérogations à l'ordre établi au sein de la docte assemblée, & leur ensemble pourrait servir de modèle d'organisation à plus d'une société de ce genre.

« Jusqu'ici la prospérité de cette docte compagnie avait toujours été croissante ; mais le zèle commence à se ralentir, les règlements sont négligés, les séances deviennent moins suivies, & les lectures très-rares. En vain pour y remédier ou pour stimuler le dévouement de ses collègues, M. de Spérandieu fait adopter une proposition d'après laquelle les règlements seront lus une fois tous les mois ; en vain le nombre des membres est-il graduellement augmenté jusqu'à quarante, en vain prend-on une délibération pour les obliger à composer chaque année une pièce à leur choix, le relâchement continue ; il devient si grand, que le 2 août 1667, l'Académie est forcée de suspendre ses séances. Elle les reprit le 20 novembre de l'année suivante ; mais elle ne brillait plus de l'éclat si honorable qui avait signalé ses premières années, & une autre interruption dans ses travaux eut lieu depuis le 13 août 1669 jusqu'au 4 février 1670 ; alors un nouvel effort fut tenté pour la sortir de sa léthargie. Hélas ! il n'eut que peu de durée, & ce fut le dernier. Bientôt ses séances ne comptèrent plus que cinq, six, ou sept membres, quoiqu'il y en eût quarante d'inscrits sur le tableau ; & le 15 avril 1670, elle se vit dans la triste nécessité de se dissoudre, faute d'aliments pour lui donner de la force & de la vie (1). Ainsi finit l'Académie Castraise, après une durée de vingt-deux ans. »

(Magloire Nayral, *Biographies & Chroniques Castraises*, Castres, 1838, t. IV, p. 537. — Voy. aussi Borel, *Antiquités de Castres*, chap. X, & Marcou, *Etude sur Pellisson*, pp. 33 à 45.)



(*) A cette époque, elle était composée de la manière suivante :

* Alègre père.	Juge.	* Rapin (Jacques de).
* Alègre fils.	Julien.	Rogles.
* Balarand.	* Lacger (Hercule de).	Roumens (Faure de).
* Borel (Pierre).	* Lacrozette (Noël de).	* Rozel (Beaumont de).
* Daneau.	Ladevèze (Rotolp de).	Saint-Maurice (Faure de).
* Deigua.	Montcalm.	Saporte.
* Denis.	Montfa.	* Scorbias, conseiller.
* Dumas.	Monclar.	Scorbias père, avocat.
* Faure (de).	Nicolas.	Scorbias fils, avocat.
* Fondamente (Faure de).	Noiregat.	* Spérandieu-d'Aiguesfonde.
* Greze (Ifarn).	* Pellisson (Georges).	Ticier.
* Jauffaud, conseiller.	* Pellisson-Fontanier.	* Yfarn (Benoît), greffier.
* Jauffaud, pasteur.	* Ranchin, conseiller.	
* Jauffaud, avocat.	* Ranchin, avocat.	

Les astérisques indiquent que ces noms ont un article dans l'ouvrage de M. Nayral

ÉCOLES ET ACADEMIES PROTESTANTES

Les académies protestantes ont compté, parmi leurs élèves & leurs maîtres, la plupart des noms illustres du protestantisme. Leur histoire est aujourd'hui peu connue, elle mérite de l'être davantage. Il nous a paru intéressant de résumer dans une note spéciale les détails qui n'ont pu trouver place dans la rapide analyse que nous leur avons consacrée ci-dessus (pp. 120 à 126).

Dès 1573, l'assemblée de Montauban, préoccupée des intérêts intellectuels des enfants appartenant à la religion réformée, avait demandé, sans l'obtenir, que toutes les écoles du royaume fussent ouvertes aux réformés, & que dans chacune d'elles il y eût un régent & un recteur appartenant à la communion protestante.

Il ne fut pas donné suite à cette demande, qui aurait eu de trop graves conséquences : toutefois, trois ans plus tard, le roi accorda aux réformés, par l'édit de Beaulieu (1576), la faculté d'ouvrir des écoles, sous la condition d'y admettre les enfants des deux communions.

Des professeurs & des ministres étrangers y enseignaient, par une tolérance tacite : les conditions dans lesquelles les maîtres devaient être choisis n'ayant point été réglées.

Mais l'édit de Poitiers (1577) réduisit bientôt à néant le privilège créé en faveur des protestants par l'édit de Beaulieu, & le système d'exclusion qui pesait sur les jeunes réformés, auxquels les universités & les collèges n'étaient ouverts que sous la condition d'actes contraires à leur foi, fut plus en vigueur que jamais. Les lettres patentes d'Henri IV créant des universités protestantes à la Rochelle, Nîmes & Montélimart, paraissaient devoir mettre fin à ces vexations si prolongées, mais il n'en fut point ainsi. Soit tiédeur de la part des principaux intéressés, soit, ce qui est plus probable, par la mauvaise volonté de ceux que le roi chargea de l'exécution de ses ordres, les fonds manquèrent pour subvenir à leur installation, & l'assemblée de Loudun (1596) se crut autorisée, malgré l'irrégularité de cette façon d'agir, à donner licence au conseil de chaque province de se faire des deniers nécessaires à la subsistance des écoles (1).

(1) L. Anquez, *Histoire des assemblées politiques des réformes de France*. Paris, 1859, p. 106, passage cité d'après le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*.

Telles furent les premières garanties accordées à l'instruction de la jeunesse réformée. Toutefois, malgré ces misères, & avant même la promulgation de l'édit de Nantes, qui apporta quelque remède à cet état déplorable (1), de nombreux collèges s'étaient formés, vivant pour la plupart d'une vie précaire, soutenus par les contributions simultanées des communes & des églises, par les rétributions des élèves. Ces ressources, trop souvent insuffisantes, s'augmentèrent par la fuite des subides votés par les Synodes nationaux. Enfin, la création des académies protestantes dans les dernières années du seizième siècle vint donner une nouvelle impulsion aux études des collèges réformés, progrès qui ne cessa que par suite de la désastreuse mesure qui obligea la plupart d'entre ces établissements, à diviser les chaires entre des professeurs & des régents catholiques & protestants. (Arrêt du Conseil d'Etat du 23 juillet 1633.)

Le nom d'*Académie* fut d'abord réservé aux écoles de théologie proprement dites, au nombre de six, dont la création fut décidée en principe en 1560, au synode de Poitiers (2). Mais, comme dans toutes les villes où il y avait une académie, il y avait aussi un collège, on en vint à désigner sous le premier de ces noms l'ensemble des deux écoles.

Le collège de Montauban, fondé en 1579, avait succédé à une école provin-

(1) Voici les principales dispositions qui y ont trait. 1° L'article 15 de l'Edit de Poitiers est confirmé. (... Qu'il ne sera fait différence ny distinction pour le regard de ladite religion à recevoir les escoliers pour estre instruits ès-universitez, collèges & escholes; & les malades & pauvres ès-hospitaux, maladeries & aumosnes publiques.) 2° Les protestants pourront tenir des écoles dans tous les lieux de plein exercice. 3° Les ordonnances précédemment rendues pour l'érection des universités de la Rochelle, Nîmes & Montélimart (1594) seront enregistrées & exécutées. (Art. 37 *secret*). 4° Les protestants auront la faculté de pourvoir par des legs spéciaux à l'entretien des écoliers de leur religion; & les communautés, celle d'intenter par procureur les poursuites nécessaires pour être mises en jouissance desdits legs. (Art. 42 *secret*). 5° Les legs antérieurement faits sortiront leur plein & entier effet, *nonobstant tous jugements, arrêts & autres choses à ce contraires*. (Même article.) 6° Un père pourra donner à ses enfants tels maîtres que bon lui semblera, & désigner par testament ou codicille, passé par-devant notaire, ou par acte sous seing privé, ceux qui seront substitués aux premiers faisant défaut. (Art. 38 *secret*).

(2) Voici quelles étaient ces six écoles dans l'ordre de leur fondation :

Nîmes (1561 à 1664), à laquelle fut réunie en 1617 celle de Montpellier; Saumur (1598 à 1685); Montauban (1617 à 1661), transportée à Paylaurens de 1661 à 1685; Sedan (1580 à 1681), ne fut réunie à la France qu'en 1642; Orthez en Béarn (1566 à 1620), époque de la réunion du Béarn à la France, qui fut le signal de la ruine de l'Académie; & Die (1617 à 1684). — *Bulletin du Protestantisme*, II, p. 43 & suiv.

ciale établie près de cent ans auparavant. Au dire des consuls qui obtinrent du roi l'autorisation de fonder le nouveau collège, le premier réunissait « avant le misérable temps des guerres qui ont régné dans ce pays, » douze ou quinze cents écoliers (1).

Cette affluence de la jeunesse que favorisait certaines conditions exposées tout au long dans la requête des consuls, détermina la fondation de l'académie proprement dite, qui n'eut cependant lieu, faute de fonds, qu'en 1598. Ce fut à cette époque que le synode de Montpellier, chargé de la distribution de 43,300 écus & un tiers, octroyés par le roi pour l'entretien des églises, assigna sur cette somme 1,111 écus, 6 sous & 8 deniers, à l'entretien & fondation de l'académie de Montauban, & autant à celle de Saumur.

Les règlements de l'académie de Montauban, promulgués en octobre 1600, sont très-remarquables, & donnent une juste idée des fortes études que faisait alors la jeunesse protestante (2).

En 1661, par suite d'un déplorable conflit entre les étudiants réformés & les écoliers catholiques, l'académie de Montauban fut supprimée par ordonnance royale, accordant le collège entier aux Jésuites (3). (Décembre 1661.)

(1) *Histoire de Montauban*, édition de 1841, t. II, p. 378.

(2) Ces règlements ont été publiés intégralement dans les notes de l'édition de l'*Histoire de Montauban*, par Le Bret, donnée en 1841 par l'abbé Marcellin & G. Ruck, t. II, p. 381.

(3) Nous compléterons ici ce que nous avons dit page 122 (note 1), sur cette mesure arbitraire qui fit perdre à Montauban le rang qu'elle occupait parmi les villes protestantes du midi. Par suite d'un regrettable compromis, les réformés de cette ville avaient cédé aux Jésuites la moitié des bâtiments du collège. Le voisinage immédiat d'écoles où se professaient des doctrines si différentes, avait déjà plus d'une fois été la source de rixes & de disputes.

La dernière de ces querelles d'écoliers prit les proportions d'une émeute, dont le récit, emprunté dans sa forme pittoresque, à un auteur contemporain, présente, en raison des graves résultats de cette échauffourée, un certain intérêt. C'était en juillet 1659. Les écoliers catholiques avaient dressé un théâtre dans le dessein de représenter une action tragique; les propoſans calvinistes, jaloux de ces exercices, réunis au reste de l'académie, en demandent la démolition avec menaces, ayant pour capitaine le ministre Gaillard « qui estoit tout en feu. » Les Consuls de l'une & l'autre religion accourent au collège, ainsi que les officiers du Prêſidial; « mais ils tâchèrent en vain de pacifier le désordre. Les chaperons catholiques & l'autorité prêſidiale furent si fort dans le mépris, que Gaillard (1) eut la hardiesse de les morguer. Un des syndics fut battu, & plusieurs furent blessés & pourſuivis à coup de pierres jusqu'à l'autel de la Vierge, la messe même

(1) Sur Jacques Gaillard & Jean Verdier, pasteurs de l'église de Montauban, voy. Haag, *France Protestante*, les articles qui les concernent.

Presque toutes les académies protestantes furent brusquement supprimées comme celle de Montauban, les unes après les autres, pour des motifs qui n'avaient d'autre valeur que celle que voulaient leur attribuer les ennemis du culte réformé.

L'enseignement n'y était confié qu'à des hommes d'un mérite réel & constaté. Lorsqu'une chaire devenait vacante, le conseil académique envoyait le programme des connaissances exigées de chaque candidat, dans toute la province, & il se présentait alors un grand nombre de concurrents, parmi lesquels on choisissait le plus digne, après un examen public. (Synode de Saint-Antonin, 1661.)

Les chaires les plus importantes étaient celles de théologie, d'hébreu & de grec; chaque semaine les élèves s'exerçaient à des disputes particulières, & tous les mois il y avait des disputes publiques, auxquelles venaient assister les personnes les plus marquantes de la province.

Un conseil académique, qui exerçait une surveillance continuelle sur tout ce qui avait rapport à l'instruction & à la discipline, avait la haute main sur ce vaste établissement; un recteur qu'on élisait tous les ans, & trois régents, le dirigeaient sous ses ordres & d'après ses vues.

« s'y disant. Les messieurs du Prédial en firent un prisonnier, mais cela ne retint pas ces infolens qui, sous la conduite de Gaillard & de Verdié, son collègue, se rendirent avant une heure au collège avec leurs espées, pour démolir en enragés le théâtre, pour briser les ais & les jeter dans les puits, pour maltraiter encore les pères Jésuites, qui, se voyant assiégés dans leurs maisons, furent obligés, pour appeler du secours, de se servir de leurs cloches. » (Le chanoine *Perrin de Grandpré*, p. 250.)

Les suites de cette lutte scandaleuse furent déplorables pour le protestantisme montalbanais. Le marquis de Saint-Luc, lieutenant du Roi en Guienne, reçut l'ordre d'occuper militairement Montauban; pendant cette occupation, qui ne dura pas moins de quatre mois, les murailles de la ville furent rasées, le consulat mi-partie aboli, le nombre des conseillers protestants réduit à dix. Deux des chefs de l'émeute furent pendus, deux autres condamnés aux galères, un autre au fouet; le ministre Gaillard paya cher son zèle & ses ardeurs, il fut banni à perpétuité, avec Savonière & d'autres meneurs (2). Il n'y avait au fond de tout cela qu'une querelle d'écoliers, déterminée par la mauvaise volonté des Jésuites, qui avaient bâti leur théâtre de telle sorte, qu'il barrait un passage nécessaire aux écoliers réformés; mais le Conseil du Roi ne négligea pas cette bonne occasion de frapper sur les Huguenots.

Ceux-ci, voyant les suites désastreuses de cette affaire, firent partir sur-le-champ pour Paris les consuls Viçôse & Pechels; « mais le roi ne voulût entendre à leurs justes réclamations. »

(2) Haag, *Fr. Prot.*, art. Gaillard & Savonière. — Drion, *Histoire chronologique de l'Eglise Protestante de France*, t. II, p. 65.

« Les professeurs en théologie & en hébreu faisaient leurs leçons, une heure par jour, quatre fois par semaine : ceux en philosophie, de deux heures le matin & deux heures l'après-midi : ils enseignaient aussi la métaphysique, & dictaient un petit traité dans lequel ils expliquaient les termes de l'art les plus obscurs & les plus difficiles à comprendre. Les régents étaient chargés de faire des classes deux heures le matin & deux heures le soir ; ils expliquaient le catéchisme en grec ou en latin, la mythologie, l'histoire, la rhétorique, & tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'intelligence des auteurs. Leurs élèves montaient en chaire une fois la semaine, pour réciter les leçons qu'ils avaient apprises ; on leur enseignait à donner à leurs voix & à leurs gestes les expressions convenables aux matières qu'ils traitaient, ce qui les accoutumait dès leur bas âge à parler en public. Au reste, il leur était défendu de s'exprimer autrement qu'en latin, aussi parvenaient-ils de bonne heure à se servir de cette langue avec autant de facilité que de la leur. »

Tels étaient, d'après M. Nayral (*Biogr. Cast.*, iv, §28), les principaux traits qui caractérisaient l'enseignement de l'académie de Puylaurens. A peu de chose près, on retrouvait dans les autres écoles protestantes, la même organisation & les mêmes tendances, qui assuraient aux élèves qui fréquentaient ces écoles les avantages d'une forte scholarité.

Ajoutons encore qu'une contribution levée sur les églises protestantes des provinces voisines, Quercy, Rouergue, Armagnac, Foix, Lauragais, Albigeois, servait à entretenir les professeurs & les régents, indépendamment des taxes payées par les élèves, qui variaient avec les classes.

Les églises de l'Albigeois, parmi lesquelles comptaient celles de Castres, de Réalmont & de Lacaune, payaient un subside de 298 livres. Les députés des églises des provinces susnommées n'étaient reçus aux synodes, qu'autant qu'ils portaient quittance des sommes que chacune de ces églises devait payer pour cet objet.

Les vacances de Puylaurens commençaient la semaine avant la Cène de septembre, & finissaient le 18 octobre, selon l'arrêté pris par le synode de Montauban en 1612 ; mais en 1678, le synode de Saverdun accorda deux jours avant la Cène de Pâques & les huit jours suivants, & quatre jours pour chacune des fêtes de Noël & de la Pentecôte.



C

DES MARECHAUX DE FRANCE.

Le tribunal des Maréchaux de France était une juridiction exceptionnelle, dont relevaient les seuls gentilshommes.

Institués par Philippe-Auguste, en 1185, les maréchaux avaient d'abord pour principale attribution, comme l'indique l'étymologie de leur nom, le commandement de la cavalerie. Plus tard, relevant immédiatement du connétable, ils disposaient les corps de l'armée sous ses ordres, & la commandaient en son absence. Leur nombre n'était pas fixé, & dépendait de la volonté du prince. C'était au tribunal des Maréchaux de France, tribunal unique & siégeant à Paris, dans l'hôtel du plus âgé d'entre eux, que se décidaient les différends touchant le point d'honneur, qui s'élevaient entre les gentilshommes, & que se conciliaient aussi celles de leurs querelles, qui ne pouvaient, par leur cause ou leur objet, ressortir des tribunaux ordinaires. La connaissance de ce qui concernait les duels, était attribuée à ce tribunal, ainsi que celle des crimes & délits commis par ou contre les prévôts des Maréchaux de France, officiers, exempts, greffiers & huissiers, de toute la maréchaussée, dans l'exercice de leurs fonctions, & de quelques autres délits en matière civile. L'appel se portait au Parlement de Paris. Les Maréchaux de France étaient les chefs de cette juridiction, mais on y recourait rarement. (Denifart, *Collections de Décisions*, 1773. — Cottureau, *Droit général de la France*, I, p. 38.) On a vu le duc de Bouillon & le maréchal d'Ornano, jugeant le différend qui s'était élevé en 1600, entre Pierre de Rapin-Mauvers, & le baron de Montbartier (p. 67). D'autres exemples témoignent que cette juridiction exceptionnelle ne fonctionnait guère que pour concilier les querelles qui s'élevaient, entre gentilshommes, sur les délicates questions du point d'honneur. Ainsi, en 1680, les familles de la Croix de Castries & de Saint-Bonnet-Toiras, se réconcilièrent, après de longues querelles. Le roi nomma les maréchaux de Créquy & de Schomberg, pour instruire l'affaire, « lesquels, s'étant enquis des causes & des suites de cette division, » s'employèrent entre les deux familles, & réglèrent les conditions de cette réconciliation. « Tout se passa selon que les Maréchaux de France l'avoient arrêté & réglé. » (D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*, p. 445.)

D

LE COMTE DE PORTLAND.

Johann-Willem Bentinck, né à Diepenham, en 1648, appartenait à une famille ancienne & distinguée, de la province d'Over-Yffel. Page du prince d'Orange, il dut à un dévouement extraordinaire la longue faveur dont il jouit auprès de ce prince. Ce dernier fut attaqué de la petite vérole, de la manière la plus grave. Un préjugé d'alors, voulait que le contact d'un corps sain & vigoureux avec le malade préservât celui-ci d'une mort certaine : le jeune Bentinck se dévoua, recueillit dans la couche du prince la contagion inévitable, faillit y succomber, & eut le double bonheur de recevoir à son tour les soins de son maître rétabli & d'échapper à une mort presque certaine. Une étroite amitié attacha désormais le prince d'Orange à son page ; celui-ci demanda & obtint pour son maître, en 1677, la main de Marie, fille du duc d'York, & le seconda de tout son pouvoir, lors de la révolution de 1688. Commandant des gardes à cheval hollandaises, Bentinck échangea ces fonctions contre celles de premier lord de la Chambre Haute, puis fut nommé membre du Conseil privé, & Trésorier particulier du Roi. Enfin, créé pair d'Angleterre, le 9 avril 1690, il reçut de la munificence du prince les titres de baron de Cirencester, de vicomte Woodstock & de vicomte de Portland, & les immenses revenus attachés à leur collation. Il combattit vaillamment à la bataille de la Boyne, & fit toute la campagne d'Irlande. Pourfuivi par la haine du peuple, qui l'accusait de favoriser sa patrie aux dépens de l'Angleterre, Bentinck se justifia victorieusement, en prouvant qu'il avait refusé 50,000 livres sterling, qui lui avaient été offertes pour favoriser l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales. Reçu chevalier de la Jarretière, il fut bientôt après sa promotion, un des principaux instigateurs de la paix de Ryfwick (sept. 1697), mais il fut supplanté dans la faveur de son maître, las d'une trop longue reconnaissance, & qui avait en plus à se plaindre du caractère entier de Bentinck, par son compatriote Van Keppel, depuis duc d'Albemarle. Nommé ambassadeur en France, lord Portland fit son entrée à Paris, en mars 1698, en déployant un luxe royal. Mais ses succès de cabinet n'égalèrent pas ses succès de cour, & après quelques conférences relatives à un projet de traité de partage de la succession d'Espagne, il revint à Londres, sans avoir avancé les affaires de son maître. Son ambassade coûta quatre-vingt mille livres sterling à l'Etat. Il assista encore au

traité de la Haye, qui fut conclu définitivement en 1700. Accusé par les Communes de haute trahison, il fut absous par la Chambre des Lords. Ces attaques injustes parurent réveiller l'attachement de Guillaume pour son fidèle serviteur, ce prince mourut dans ses bras, le 8 mars 1702. Après sa mort, Bentinck se retira en Hollande, & y passa plusieurs années, retiré des affaires publiques; il mourut en Angleterre, en 1709.

Son fils aîné, Henry Bentinck, lord Woodstock, élève de Rapin-Thoyras, reçut en 1716, les titres de duc de Portland & de marquis de Titchfield. Nommé gouverneur de la Jamaïque, en 1721, il y mourut, jeune encore, le 4 juillet 1726, laissant un fils, William, duc de Portland, qui né en 1708, épousa la fille unique de Charles-Robert Harley, comte d'Oxford, ancien ministre de la reine Anne (1), chef du parti des Tories, & fondateur du célèbre musée connu sous le nom de *Collection Harléienne*, plus tard réuni au *British Museum*, qui possède aujourd'hui le célèbre vase, connu sous le nom de *Vase Portland*. (Voy. la note p. 201.)

E

ISAAC DE LARREY.

Iffu d'une famille noble du bailliage d'Alençon, Isaac de Larrey, seigneur de Grandchamp & de Courmenil, naquit à Montivilliers, le 25 janvier 1639. Il fit ses études à l'université de Caen, où il prit le grade de licencié en droit, & exerça avec talent les fonctions d'avocat dans sa ville natale. Un chagrin de famille, — sa fille aînée s'était faite catholique, — lui suggéra l'idée de s'expatrier, afin d'éviter à ses autres enfants, les tentations auxquelles leur sœur avait succombé. Arrêté au Havre avec sa femme & ses quatre enfants, il fut jeté en prison, puis relâché sous la surveillance de la police; il finit par s'échapper, & gagna la Hollande avec sa famille. Mais sans nulle ressource, il demanda à sa plume un gagne-pain, & composa plusieurs ouvrages historiques, dans l'appréciation desquels l'éloge & la critique ont une part presque égale. Sa mémoire extraordinaire, sa facilité merveilleuse, le charme de son style, ne pouvaient faire illusion sur le défaut de profondeur & les nombreuses inexactitudes qui déparent ses ouvrages, & leur

(1) Le comte d'Oxford est un des rares personnages qui soient nommés ou désignés dans la *Dissertation sur les Whigs & les Tories*. Voy. *Histoire d'Angleterre*, t. XI, p. 73.

ôtent la plus grande partie de leur valeur. Parmi ses œuvres, l'*Histoire d'Angleterre*, qui parut de 1697 à 1713, est l'une des plus importantes. C'était la plus complète qu'on ait vue jusqu'alors; la réputation de son auteur, la beauté des portraits, l'intérêt d'une narration écrite dans un style coulant & imagé, semblaient lui prédire un succès durable; mais quelque remarquable que fût cet ouvrage sous le rapport littéraire, il était trop défectueux au point de vue de la science historique, pour que l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, traitée d'une façon bien autrement sérieuse, ne vînt pas recueillir l'héritage de gloire dont l'œuvre de Larrey se vit dépossédée, auprès des juges compétents. Les Anglais eux-mêmes n'en firent point de cas, & cet insuccès constaté, prépara le succès de Rapin-Thoyras. Les autres ouvrages de Larrey, l'*Histoire d'Eléonore de Guienne* (1691, in-12), l'*Histoire de France sous le règne de Louis XIV* (1718-21, 3 vol. in-4° & 9 vol. in-12) & autres, participent des mêmes qualités & des mêmes défauts; l'un est plutôt un roman historique qu'une histoire, l'autre est un panégyrique involontaire, à force de recherche d'impartialité, & ne se compose guère que d'extraits de *Gazettes* & de *Mercures* (Nicéron). — Larrey était un protestant pieux & convaincu, un travailleur infatigable, mais embrassant trop de choses pour les posséder à fond: d'une grande austérité de principes & de mœurs, mais violent & passionné, ayant enfin plus d'imagination que de jugement. Il composa tous ses ouvrages à Berlin, où il fut fait Conseiller de cour & d'ambassade, & pensionné par l'Electeur de Brandebourg. Il mourut dans cette capitale, le 17 mars 1719, ayant conservé jusque dans un âge avancé toute la vigueur de son tempérament. (Voy. *Fr. Prot.*, art. *Larrey*.)



F

NOMS DES SOUSCRIVANS

A LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DE M^r DE RAPIN-THOYRAS¹

MESSIEURS



cher (*Abraham*), Libr. à Rotterdam.

Albers (*Rutgert*), Libr. à la Haye.

Alberthoma (*Petrus*).

Alberti (*Codefroi*), Ecrivain Privé de la Chambre de S. A. S. Mgr. le Duc de Brunswick Lunebourg.

Arnoldi, Secrétaire & Pensionnaire de Leewarde.

Auban (*Le Marquis de Saint-*).

Aylva (*Hans Willem van*), Grytman over Baardereedeel.

Bakker (*Henri*), Libr. à Middelbourg.

Bari (*Jan de*).

Barry (*The Reverend William*).

Barinkhof, Libr. à Groningue.

Baffet (*Estienne*), Etudiant.

Beauffobre (*de*) le fils, M. du St-Ev.

MESSIEURS

Becker, Conf. Privé & Receveur Gén. des Domaines de la Duché de Clèves & Comté de Marck pour S. M. le Roi de Prusse, &c.

Benthem (*C. N. Van*).

Berkhout (*Pierre Teding van*), Secrétaire de Leiden.

La Biblioth. Publ. de Genève.

Bigot.

Binault (*Guillaume*), Libr. à Dublin.

Bolingbroke (*Mylord*).

Bongart (*Christian*).

Bordes (*La Veuve Des*), Libr. à Amsterdam.

Borffele (*Van*).

Bos (*La Veuve*), Libr. à Rotterdam.

Botticher (*Juste Henri de*), Conseiller de Guerre de S. A. S. Mgr le Duc de Brunsw. Luneb. Wolfenbittel.

(1) Cette liste, publiée dans le t. 1 de la première édition, se trouve reproduite dans le t. 1^{er} de l'édition donnée à La Haye en 1733, par les libraires Chrétien van Lom, Jean van Duren & Pierre de Hondt, en 13 vol. in-4°. Nous reproduisons textuellement l'orthographe de ce document. Voir ci-dessus, p. 255.

Boullenger (*Isaac le*).
 Braem (*Joannes van*), Libr. à Dort.
 Brandwyk (*Gerard van*), Seigneur de
 Bliskinsgrave & Hoogeveen.
 Bredehoff (*Jacob Jofias van*), Seigneur
 de Hobrede, Secrétaire du N. & G.
 Collège de l'Amirauté de Westfrise,
 & Pensionnaire de la ville de Hoorn.
 Breuil (*du*), deux exemplaires.
 Brigode du Bois, divers. ex.
 Bringet (le Reverendaire), [*sic*].
 Briffac (*Benj. de*), M. du S. E., à Amf-
 terdam.
 Broedelet (*Jacques*).
 Brunel (*Pierre*), Libr. à Amsterdam.
 Bulow (*Le Baron de*).
 Burman (*Pierre*), Avocat.
 Buys (*Mathieu*), Commis Général du
 N. & G. Collège de l'Amirauté, Ré-
 fident à Amsterdam.
 Caillemette (*de la*) [Caillemotte?].
 Catuffe.
 Caw (*Nicolaas*), Capitaine de Vaiffeau
 de Guerre.
 Caze.
 Cene (*M. C. le*), Libr. à Amsterdam.
 Chaigneau (*David*), Esquire.
 Changuion (*François*), Libr. à Amster-
 dam.
 Chatelain (*Louis*), deux ex.
 Chaufepié (*S. S. de*), M. du St. Ev. à
 Nimegue.
 Chavigni (*De*), Président à Mortier au
 Parlement de Bourgogne.
 Chavigni (*De*). Envoyé Extraordinaire

de S. M. T. C. en Italie, ci-devant en
 Espagne.
 Cheuffis (*Le Lieutenant-Général*).
 Chion, M. du S. E. à La Haye.
 Chiton de Blanfac.
 Claude du Magnou.
 Claparede (*Jean Louis*), M. du St. Ev.
 Clos (*Jean*), Libr. à La Haye.
 Clou (*Guillaume De*).
 Cobmoyer (*Mathieu*).
 Colyaer (*le Général*), Gouverneur de
 Namur.
 Corroyer (Le R. P. le), Bibliothécaire
 de Ste. Geneviève.
 Coup (*Pierre de*), Libr. à Amsterdam.
 Cramer, Perachon & Cramer fils, Libr.
 à Genève.
 Cuffy, Chapelain de S. A. S. la Land-
 grave Douairière de Heffe Philips-
 dhal.
 Cuvelier (*François Gaston*), Conseiller
 de S. M. I. & C. fon premier Secrè-
 taire d'Etat & fon Audiencier aux
 Pais-Bas.
 Dairolle, Réfident de S. M. Brit. à La
 Haye.
 Daliez, Baron de Cauffade (*Jonathan*).
 Daube.
 Dauw (*Jacobus*).
 Donnellas (*Nehemiah*), Esquire.
 Drieberge (*Jean*).
 Duren (*Jean van*), Libr. à La Haye.
 Ende (*Abraham van den*), Avocat.
 Endter (*Wolfgang Maurice*), Libr. à
 renberg.

MESSIEURS

Fagel, Greffier des Etats Généraux, &c.
Feriez (*Louis*), Capitaine aux Gardes de
 L. N. P. les Etats de Holl. & W.
Fontaine (*Le Chevalier*), Vice-Cham-
 bellan de S. A. R. Mgr le Prince de
 Galles, douze ex.
Forster (*Nicolas*), Libr. à Hanover.
Forth (*James*), Esquire.
Frieshem (*Le Baron de*), Lieutenant-Col-
 onel.
Gasparini, Avocat au Parlement de Pa-
 ris, dix ex.
Gauvain (*David de*), Conseiller de la Jus-
 tice supérieure Françoisse, au service
 de S. M. Prussienne, & Directeur de
 la Colonie de Stettin.
Ghyzen (*Jacob Alewyn*), Junior.
Gordon (*Eliza*).
Goffe (*Pierre*), Libr. à La Haye.
Gourgas (*Jean Louis*).
Madame la Grand, Maître de Kameken,
 (*sic*).
Grange de Trianon (l'Abbé de la).
Grovestein & Burum.
 S. A. S. Mgr le Prince Guillaume de
 Heffe-Cassel, &c., &c., &c.
Haaften (*Bartholf van*).
Haak (*Theod.*), Libr. à Leyde.
Haar (*Van der*), Greffier du H^e Conseil.
Hasbaart (*Martinus*).
Halma (*Henri*), Impr. & Libr. des Etats &
 Acad. de L. N. P. les Etats de Frise.
Hamilton (*Jean*).
Hardy.
Hartenfeld (*Madame la Grande Veneuse de*).

MESSIEURS

Heeger (*Thomas*).
Heegers (*W.*), Libr. à Arnhem.
Heyden (*Jean Sigismond Guillaume baron*
de), Général de la Cavalerie, Gou-
 verneur de la forteresse de Lipstat,
 & Droffart du Bailliage de Wetter,
 au service de S. M. le Roi de Prusse.
Henri de Calenberg, Comte du St. Em-
 pire Romain.
Hoekke (*Hendrik van*), Libr. à Middel-
 bourg.
Hofhout (*Jean*), Libr. à Rotterdam.
Holthuyfen (*Coenraed Cuper van*), Con-
 seiller & ancien Président de Boisle-
 duc.
Holthuyfen (*Job Guillaume van*), Con-
 seiller & Président de Boisleduc.
Holtzer (*Jean Rodolfe*).
Hoop (*Van der*), Conseiller.
Huet (*Théodore*) le fils, M. du St. Ev. à
 La Haye.
Huidekoper (*Jean*).
Humbert (*Pierre*), Libr. à Amsterdam.
Huffon (*Pierre*), Libr. à La Haye.
Huybert (*De*), Seigneur de Kruiningen.
Huygens, Seigneur de Zelhem [Zuyli-
 chem].
Jay (*Du*), Capitaine aux Gardes du Roi
 de France.
Jaquet (*Pierre*).
Imhoff (*Le Baron de*), Conseiller privé
 de S. A. S. Mgr le prince d'Oostfrise
 & Droffart de Lier.
Ingram (*Willem*).
Johnson (*Thomas*), Libr. à La Haye.

MESSIEURS

Jombert (*Jean*), Libr. à Paris.
 Juerin.
 Kervel (*Paul*).
 Kinfchot (*Gaspar van*), Conseiller & Receveur des Domaines de la Nord-Hollande.
 Kloes (*Jacob van der*).
 Koen (*Gérard*).
 Koning (*A.*), Directeur de la Comp. des Indes-Orient. à Middelbourg.
 Kretschmar (*J. V.*), Capitaine aux Gardes de L. N. P. les Etats de Hollande & Westfrise.
 Kribber, Libr. à Utrecht.
 Krighout (*Jacob*).
 Laban (*Jacques*), Doct. en Méd.
 Laban (*Gabriel*).
 Ladmanchere (L'Abbé), seize ex.
 Lakeman (*Balthazar*), Libr. à Amsterdam.
 Lange (*Daniel de*).
 L'Honoré & Chatelain, Libr. à Amsterdam.
 Linquenu.
 Loche, M. du St. Ev. à Leyde.
 Lochman (*Lieutenant Colonel*).
 Loeff (*Procureur*).
 Lowenohr (Le Général de).
 Lucas (*Jean François*), Libr. à Anvers.
 Luchtman (*Samuel*), Libr. à Leyde.
 Lullin (*Amy*), M. du St. Ev.
 Lynden (*Franc. Godart van*).
 Martenfz (*Pieter*).
 Martin (Mademoiselle *Florence*).
 Mafch (*De*), Conseiller privé de la Ré-

MESSIEURS

gence, Directeur du Commiffariat au service de S. M. le Roi de Prusse pour le Païs de Cleves & Marck.
 Mauclerc (*Paul Emile de*), Chapelain de S. M. Prussienne & Pasteur de l'Eglise François de Stettin.
 Meyer (*Paul*), Maître des Postes à Brunfwic, trois ex.
 Meinertzhagen, Conseiller des Domaines de S. M. le Roi de Prusse.
 Meifner (*Jean Christoffle*), Libr. à Wolfenbittel.
 Mere (*Van der*).
 Milfonneau.
 Moetjens (*La Veuve*), Libr. à La Haye.
 Montbail (*La Freulle*), [La Demoiselle].
 Moor (*Bernardinus de*).
 Morgan, Secrétaire du Roi de France.
 Morin, quatre ex.
 Morville (*Le Comte de*), Secrétaire d'Etat.
 Muelen (*Pieter van der*).
 Muiffon.
 Muiffon le Cadet.
 Muiffon (*Mademoiselle*).
 Munchausen (*Jerome de*), Ministre d'Etat privé de S. A. S. le Duc de Brunfw. Lunebourg Wolfenbittel.
 Naudé (*Jacob*), Libr. à Berlin.
 Neaulme (*Jean*), Libr. à La Haye.
 Nobelink, Fiscal de la Cour d'Hollande, &c.
 Nys (*Cornelis de*).
 Onder de Linde (*Gerardus*), Libr. à Amsterdam.
 Oosterwyk (*Joannes*), Libr. à Amsterd.

MESSIEURS

van **man** (*Frederik*), Libr. à Dort.
ver **straten** (*Pr. V.*), Libr. à Bergop-
zo **om**.
all **ifer** (*William*), Esquire.
'ar **vé** (*Daniel*), Avocat.
Paff **alaigue** (*Théodore*).
Per **ié** (*Franç*), Nég^t de Montpellier.
Pook, Avocat.
Poyntz (*Daniel*), Avocat & Secrétaire de
 Voorfchooten & Veur.
Prins (*Abraham*), Secret. de la Chambre
 des Comptes de Rotterdam.
Queisen (*Hermann*).
Raesfelt (*De*), Conseiller Privé & Rece-
 veur General des Contributions de la
 Duché de Cleves & Comté de Mark,
 pour S. M. le Roi de Prusse, &c.
Rebecque (*Samuel Constant de*), Major du
 Regiment Suisse de Chambrier au ser-
 vice de L. H. P.
Reck (*Madame la Baronne Douairiere de*),
 née Comtesse de Waffenaer.
Remy de Montigny (*Anthoine de*).
Remy de Montigny (*Isaac de*).
Rendorp (*Joachim*), Seig^r de Marquette.
Renouard (*Peter*), Major du Regiment
 de Cavalerie de S. A. R. le Prince de
 Galles.
Renouard (*David*), Esquire.
Rodenberg (*N. de*), Conseiller de la
 Cour pour S. M. le Roi de Prusse, &c.
Romfwinkel (*Abraham*).
Rovray (*Jonathan du*).
Roufe (*Everhard*), Deputé aux Etats Ge-
 neraux.

MESSIEURS

Rouviere (*Le Colonel de*).
 Sarafin (*Jean*), ci-devant Pasteur de l'E-
 glise Réformée de Lyon.
 Sarafin (*Jean*) le jeune, M. du St. Ev. à
 Genève.
 Savornin (*Daniel*), Colonel d'un Regi-
 ment d'Infanterie au service des Etats
 des Provinces Unies.
 Saurin (*J.*), M. du St. Ev. à la Haye.
 Saufet (*Henri du*), Libr. à Amsterdam.
 Schoemaker (*Gerard*).
 Schoppe (*Fredrik George Werner*), Se-
 cretaire de la Chancellerie du Duc
 de Brunfw. Lunebourg.
 Schuylenburg (*Cornelis van*).
 Scott (*Balthasar*), Echevin & Conseiller
 de la ville d'Amsterdam.
 Seraucour (L'Abbé), Archidiacre de la
 Cathedrale de Reims [Seran de la
 Tour?].
 S'Gravelfande (*Jeremie*).
 Slingeland (*Van*), Secrétaire d'Etat.
 Smith (*Michel*).
 Snakenburg (*Henri*).
 Snakenburg (*Théodore*), Avocat.
 Snel (*Jacob*).
 Solicoffre, Lieutenant Colonel & Major
 des Gardes de L. N. P. les Etats de
 Hollande & de Westfrise.
 Steengragt (*N.*), Pensionnaire de Ze-
 lande.
 Strik (*H.*), Libr. à Amsterdam.
 Sturenborg (*C. H.*), Jurisconsulte &
 Officier du Duc d'Oostfrise à Aurich.
 Suaffo (*Emmanuel*).

Suchtelen (*L. V.*).
 Superville (*Daniel de*), Conseiller de
 Cour de S. M. le Roi de Prusse, &
 Professeur d'Anatomie & de Chirurg.
 Surlet (*Ferdinand François Baron de*), né
 Comte de Liedukercke, Chambellan
 de S. A. S. Electorale de Cologne,
 & Souverain Officier de la Ville de
 Maastricht.
 Swaan (*W. van*).
 Tabuteau (*Auguste*), fix ex.
 Teixeira d'Andrade (*Isaac*).
 Tighe (*Richard*), Esquire.
 Tileman dit Schenck.
 Torrenius (*Abraham*), Recteur.
 Tronchin (*Jean Robert*).
 Tronchin (*Jean*).
 T'ferstevens (*François & Simon*), Libr. à
 Bruxelles.
 Turretin (*Jean Alphonse*), Pasteur & Pro-
 fesseur en Théologie & en Histoire
 Ecclesiastique à Genève.
 Vaillant & Prevost, Libr. à La Haye & à
 Londres.
 Vegelin van Claerbergen (*De*), Député
 aux Etats Generaux.
 Velters, Député aux Etats Generaux.
 Verdun (*Lieutenant Colonel de*).
 Vernefobre (*Abraham*).

Verver (*Pieter*), fils d'Adrien.
 Viçouze (*Le Baron de*) [*Viçose*].
 Virides (*The Reverend Abraham*).
 Vories (*The Reverend Theodore des*).
 Voys (*Guillaume de*), Libr. à La Haye.
 Vrient.
 Vultejus.
 Uytwerf (*Herman*), Libr. à Amsterdam.
 Waeter (*Guillaume van de*), Libr. à U-
 trecht.
 Wakker (*Adrien de*).
 Waffenaer (*Le Baron de*), Amiral de
 Hollande.
 Waffenaer (*Le Baron de*), Bourguemestre
 de Leyden.
 Waffenaer d'Opdam (*Madame de*).
 Wayen (*Van der*), Grietman der Heeme-
 lommer Oldervacrt & Noortwolder.
 Welderen (*Le Baron de*).
 Weynants (*Le Vicomte de*), Conseiller
 du Conseil Souv. de Brabant.
 Wicherlink (*G.*).
 Winkler (*Wolf. Christoff.*).
 Willegaarts (*Samuel*).
 Wishof, Libr. à Leyde.
 Wit (*J. de*), Recev. des Domaines à Dor-
 drecht.
 Witte (*H.*), Conseiller de S. M. P. Ses-
 gneur Heréd. de Rinan & Konigitte-
 Wyborgh (*Gerbrand Jean*).

N. B. Plusieurs personnes qui ont souscrit n'ont pas souhaité que leurs noms fussent imprimés (1).

(1) Nous avons supprimé de cette liste la mention des exemplaires • grand papier, • ainsi que le nombre des exemplaires souscrits, excepté pour les personnes qui ont souscrit, sans être libraires ou qualifiés tels dans la liste fidèlement reproduite à tous autres égards, mais qui contiennent sans doute bien des noms estropiés.

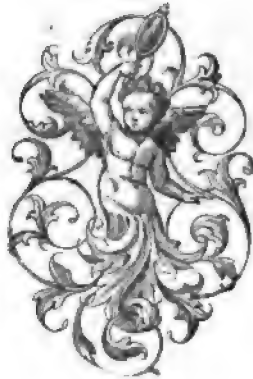
G

THOMAS CARTE.

Thomas Carte, historien anglais, né à Clifton (Warwickshire) en 1686, étudia à Oxford & à Cambridge pour entrer dans les ordres. Une controverse qu'il eut à soutenir avec un ministre dissident nommé Chandler, à propos d'un sermon où il avait cherché à justifier Charles I^{er} d'avoir ordonné les massacres d'Irlande, le conduisit à publier un opuscule historique sous ce titre : « *Le Massacre irlandais Présenté sous son vrai jour.* » Il prit une part active à la rébellion de 1715, en faveur des Stuart, & sa tête fut mise à prix par le gouvernement de Georges I^{er}. Il s'enfuit en France, & sous le nom de *Philips*, travailla à une traduction anglaise de l'*Histoire* du Président de Thou, qui parut à Londres en sept volumes in-folio, 1733. Ce travail ayant appelé sur lui l'attention du public, il continua ses productions par une *Histoire de la vie du duc d'Ormond*, & y publia divers documents inédits sur les troubles d'Angleterre & d'Irlande au siècle précédent. En 1738, Carte fit imprimer le projet d'une *Histoire générale d'Angleterre*, qui devait être rédigée dans un esprit & des principes différents de ceux de Rapin-Thoyras (1), dont le succès semblait affecter beaucoup le parti resté attaché aux Stuart, dont ce dernier historien n'avait pas cru devoir atténuer les fautes. A la suite de quelques démarches suspectes du Prétendant, Carte fut arrêté en 1744. Bientôt relâché, il n'en fut pas moins considéré comme un martyr de la bonne cause par ceux de son parti, & les souscriptions affluèrent chez son éditeur. Le premier volume fut publié en 1747, mais le fanatisme de l'historien égara son jugement, & l'histoire d'un certain Lowel que Carte affirmait avoir été guéri des écrouelles par le Prétendant, jeta un grand discrédit sur son ouvrage & lui enleva même la souscription de la corporation de la cité de Londres. Cet échec découragea extraordinairement le rival de Rapin-Thoyras; il persévéra cependant dans son œuvre,

(1) Aussi les jugements de Carte & ceux de Rapin ne s'accordent-ils guère, & Hallam le remarque plus d'une fois. Voy. *Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, trad. Guizot, t. II, pp. 31-35, sur un projet d'apologie proposé par les Chambres en 1664 contre la prérogative royale, & p. 66, à propos de la suppression du livre du D^r Cowell, en faveur de la prérogative, suppression que Jacques fut contraint de prononcer à la suite d'une conférence entre les deux Chambres. « Carte « est un historien extrêmement partial, dit Hallam, il se montre opposé à ceux qui penchaient « pour le parti parlementaire ou puritain, & il est très-favorable aux catholiques, pour ne rien « dire de plus. » *Ibid.*, t. V, p. 277.

& les trois derniers volumes parurent de 1750 à 1755. Il avait amassé assez de matériaux pour conduire son histoire jusqu'à la révolution de 1688, mais il ne put en venir à bout, & mourut à la tâche, le 2 avril 1754, à Abingdon. Ses papiers, conservés à la Bibliothèque Bodléienne à Oxford, ont été mis à profit par Macpherfon, pour son *Histoire de la Grande-Bretagne* & le *Recueil des papiers d'Etat* qui en est la suite. Carte a publié encore d'autres ouvrages, entre autres, un *Catalogue des Rôles de gentilshommes & soldats gascons, normands & français, conservés à la Tour de Londres*; Londres (Paris), 1743, 2 vol. in-folio, & des *Mémoires* sur les affaires d'Angleterre de 1641 à 1660; Londres 1738, 2 vol. in-8°, pour la plupart tirés des papiers du duc d'Ormond.



RECUEIL DE LETTRES
ET FRAGMENTS POETIQUES

DE

RAPIN-THOYRAS



Les lettres que nous publions aujourd'hui sont pour la plupart inédites. De la vaste correspondance de Rapin-Thoyras, c'est là tout ce que nous avons pu recueillir, & les dernières en particulier, qui concernent l'*Histoire d'Angleterre*, sont assez intéressantes pour que l'on puisse regretter celles dont la trace est perdue. Les premières, adressées au savant secrétaire des États-Généraux, ont été publiées dans les *Mémoires de Rou*; nous leur avons conservé l'orthographe sous lequel elles nous sont parvenues, ainsi qu'à celle de Rapin à Le Duchat sur Pélisson, publiée pour la première fois dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, qui fait encore plus déplorer la perte de tout un volume de lettres de Rapin à ce savant philologue, recueil qui était, en 1736, entre les mains de Gaultier de la Croze, bibliothécaire du roi de Prusse & directeur, après Le Duchat, de la maison des Orphelins de Berlin. Toutes les autres sont inédites, tirées des archives de la famille de Dompierre de Jonquières, à Copenhague, comme l'a été celle concernant Pélisson, ou des papiers de la famille de Maucler, à Stuttgart, & reproduites textuellement d'après les originaux.





RECUEIL DE LETTRES
ET FRAGMENTS POÉTIQUES

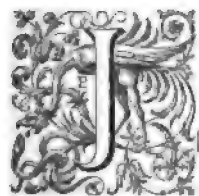
DE RAPIN-THOYRAS

I

A Monsieur Rou, secrétaire-interprète de LL. HH. PP. Messieurs
les Etats Généraux, à La Haye .

De Wézel, le 15 juillet 1707.

Monsieur,



*J'AI cru que je devois ce respect à la Féauté que de lui
témoigner, une fois pour toutes, l'estime très-particulière
que je fais d'elle & de tous les membres qui la composent,
& cela au hasard d'en recevoir quelque reproche que vous
avez peut-être voulu m'épargner dans votre belle réponse,
de laquelle je vous rends mille très-humbles grâces. Après cela, je me crois
en droit de n'insister plus sur cet article, & de supposer que vous me croyez
tous véritablement de vos amis, comme je le suis sans doute ; c'est pourquoi*

vous ne trouverez plus d'ici en avant aucun compliment dans mes lettres, & je prendrai la liberté de vous écrire naturellement, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tout ce qui me viendra dans l'esprit. Je souhaite de savoir si vous vous êtes accordé avec le sieur L....., touchant votre Histoire diplomatique, &c., & en cas que cela soit, si votre ouvrage est déjà bien avancé, de quoi je ne doute pas, vu votre diligence extraordinaire à faire tout ce que vous entreprenez. Je ne puis m'empêcher de vous réitérer ici que j'ai souvent déploré le temps que vous avez perdu, & que vous perdez tous les jours, & qu'un homme qui est aussi capable que vous l'êtes, de faire de beaux & bons ouvrages qui pourraient être utiles au public, se soit laissé rebuter par les difficultés que vous avez trouvées de la part des libraires, pendant que N. N. reçoit une pistole par feuille pour un livre qui, à mon avis, n'est guère au-dessus du médiocre (1). Je suis persuadé que si vous vouliez vous occuper à faire quelque ouvrage suivi, vous trouveriez dans vos recueils assez de matière pour en faire qui seroient très-bien reçus du public, puisqu'avec les connaissances que vous avez, vos livres & votre plume, & par-dessus cela les avis de la chère Féauté, il n'y auroit rien qui fût au-dessus de vos forces. Je laisse à M. Du Vivier à vous dire le reste. Vous m'obligeriez de me donner de temps en temps de vos nouvelles; c'est un plaisir pour moi que je ne puis assez bien vous exprimer, que de recevoir des lettres des personnes que j'aime & que j'estime, & particulièrement des vôtres, puisque je suis très-sincèrement, &c.

THOYRAS-RAPIN.

à Wézel, le 15 juillet 1707.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 264.

Voy. ci-dessus, p. 205 & seq.)

(1) Le sieur L... désigne peut-être le libraire Leers, de Rotterdam; quant aux lettres N. N., elles désignent, selon toute apparence, le paraphraste & historien Michel Le Vassor, oratorien converti, auteur de plusieurs ouvrages dont le plus célèbre est l'*Histoire de Louis XIII* (Amst. P. Brunel, 1700-11), plusieurs fois réimprimée, & à laquelle il est fait allusion ici: une pistole, suivant le fils de Jean Rou, était en effet le prix que recevait cet auteur par chaque feuille de son ouvrage. La postérité n'a pas entièrement confirmé le jugement sévère de Rapin. Ecrite avec

II

A Monsieur Rou, secrétaire, &c.

Monsieur,

Vous avez fort bien jugé que je n'avois nullement en pensée de vous dire que vous perdiez votre temps, faute de vous occuper ; car, outre que c'eût été une impolitesse très-grande, je puis vous assurer que rien n'étoit plus éloigné de ma pensée que de vous accuser de cela. Peut-être que mon amitié m'a empêché de faire attention à l'équivoque qu'il pourroit y avoir dans mes paroles, parce qu'il ne me seroit jamais venu dans l'esprit que vous puissiez le prendre en un mauvais sens. Vous m'avez donc rendu justice, mon cher Monsieur, en leur donnant tout le sens favorable qu'elles sont capables de recevoir. J'ai voulu seulement vous marquer combien je suis touché de ce que vous travaillez continuellement & que votre travail ne vous rapporte aucun avantage qui puisse vous encourager à le continuer ; & en cela je ne vous ai rien dit de nouveau ; je crois avoir eu l'honneur de vous le dire quelquefois, & plus souvent encore à M. Du Vivier, votre ami particulier & le mien. Je vous avoue que je suis extrêmement surpris de ce que la traduction de l'Histoire de Hongrie en est demeurée là, ou peut-être de ce que par des intrigues secrètes dont je me doute un peu, on a fait, sous prétexte de charité mal entendue (1), passer cet ouvrage en d'autres mains dont peut-être on aura tout sujet de s'en

passion, « mais généralement avec la passion de la justice et de la vérité, » cette histoire est exacte quant aux faits, érudite & complète dans les limites du cadre que s'était tracé l'auteur. (Voy. ci-dessus, p. 211, sur les rapports de Rapin & de Le Vaffor.)

(1) « Il veut parler d'un ministre sans emploi, à qui on étoit bien aise de faire gagner un morceau de pain, & de qui on auroit eu bien meilleur marché que de moi. » (Note de Rou.)

repentir ; car enfin je ne doutois nullement que vous ne dussiez achever la traduction que vous aviez commencée, & j'avois toujours compris que si vous ne la continuiez pas, ce seroit parce qu'on ne voudroit pas assez reconnoître votre peine ; mais je ne puis m'empêcher d'être surpris que ce livre soit sorti de vos mains, sans qu'on soit entré en aucune condition avec vous ; il me tarde de savoir si mes conjectures se trouveront bien fondées.

Je crois que le recueil des pièces fugitives que vous avez fait ne pourroit manquer d'être bien reçu du public, aussi bien que les anecdotes littéraires, si vous trouviez moyen de vous en accommoder avec quelque libraire. Quant au Mariana, vous savez mes sentiments là-dessus, ainsi je n'y puis rien ajouter présentement ; seulement je vous dirai que je frémis de dépit, quand je pense que Van der Aa fait une dépense prodigieuse pour imprimer les livres d'un M. Rogissart ; que les livres de Châtelain s'impriment & se gravent à grands frais ; & qu'une bonne traduction de Mariana demeure au croc par la stupidité des libraires. O scœula ! ô mores ! Où sont les Vascosan, les Estienne, les Plantin, & autres libraires capables de juger des livres ! il ne reste plus que des Mortier & des Van der Aa, qui semblent avoir pris à tâche de ruiner la république des lettres, en faisant occuper dans les bibliothèques, par une foule de mauvais livres, les places qui devoient être réservées aux Marianas françois & autres livres de cette nature.

Vous me ferez plaisir de me communiquer vos deux dissertations ; M. Martel (1), qui doit me venir voir dans peu de temps, voudra bien s'en charger ; je me ferai toujours un très-grand plaisir de voir les productions de mes amis, & surtout celles qui partent d'un ami pour qui j'ai toute l'estime & la considération possibles.

Je suis, &c.

THOYRAS-RAPIN.

A Wèzel, le 12 août 1707.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 267.)

(1) M. Martel, dont il est aussi question dans d'autres lettres, était-il parent du célèbre professeur de l'académie de Montauban, André Martel, réfugié en Suisse, ou bien du pasteur François Martel,

III

Fragment d'une lettre de Rapin-Thoyras à Jean Rou,
du 25 septembre 1707.

J'ai lu avec plaisir les Dissertations que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Tout y est plein de bon sens & de science, & vous pourriez dire, à plus juste titre que M. Ménage, qu'il y a plus de dix éruditions dans chaque page. Je prendrai la liberté de vous dire en passant, à l'égard de celle qui regarde Caton, qu'il me semble que vos raisons ne combattent pas assez fortement l'objection qui vient naturellement dans l'esprit, que Virgile étoit trop bon courtisan d'Auguste pour donner, de propos délibéré, de si grandes louanges à Caton d'Utique; car dire qu'il y avoit une honnête liberté parmi les Romains de dire leurs sentiments, c'est bien dire qu'un brutal, du temps d'Auguste, pouvoit dire quelque chose de semblable sans être puni; mais ce n'est ni dire, ni prouver qu'un courtisan délié, tel qu'étoit sans doute Virgile, osât se donner de pareilles libertés dans un ouvrage fait exprès pour louer Auguste. Au reste, je ne prétends pas que cette objection doive déterminer à croire qu'il s'agit dans ce passage de Caton le Censeur, mais je la crois pourtant très-forte contre votre sentiment, &c.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 329.)

IV

Fragment d'une lettre de Rapin-Thoyras à Jean Rou,
du 27 avril 1708.

J'ai vu avec un très-grand plaisir que vous avez repris l'ouvrage que vous

du diocèse de Lavaur, ministre à Cassel en 1719, & élevé en 1724 au rang d'inspecteur des colonies françaises de la Hesse Electorale? C'est ce que l'on ne peut décider, la qualité de cet ami de Jean Rou & de Rapin n'étant point indiquée, bien que son nom soit fréquemment cité dans leur correspondance. — Voy., sur Couët Du Vivier, l'article qui lui est consacré dans la *France Protestante*.

avez fait pour milord Portland ; plût à Dieu que vous puissiez vous résoudre à le donner au public..... Comme je connais votre bon goût & votre exactitude, je ne fais nulle difficulté d'acquiescer à ce que vous en dites, & à m'en imaginer encore plus. Vous avez tort, ce me semble, de vous excuser sur ce sujet, puisqu'il ne fut jamais défendu à un ami de dire à son ami ce qu'il pense de ses propres ouvrages. Il y a même des gens qui peuvent le dire au public, quand ils sont connus pour gens de bonne foi & de bon goût; & ce n'est que quand on se vante à tort que l'on est blâmable; mais je suis assuré qu'il n'en est pas ainsi de vous, &c.

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 330.)

V

Fragment d'une lettre de Rapin-Thoyras à Jean Rou,
du 1^{er} janvier 1709.

Pardonnez ma négligence à vous renvoyer si tard votre cahier, puisqu'elle ne regarde ni votre personne ni votre écrit, mais c'est plutôt un effet de la résolution que j'avois prise, depuis ma convalescence, de ne penser à rien qui pût m'occuper l'esprit; & malheureusement votre écrit, que j'avois précieusement gardé dans un portefeuille, a suivi le sort de mes livres & de tous mes autres papiers. Je le reçus dans le temps que j'étois le plus mal; mais depuis, mon frère & moi le lûmes ensemble, & le trouvâmes fort bien écrit, & avec beaucoup de discrétion, & nous conclûmes qu'il seroit très-avantageux au public d'avoir les caractères de tous les hommes distingués dans l'antiquité, de la même main, &c. (1).

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 330.)

(1) Il s'agit ici des dissertations historiques composées par Jean Rou à l'intention de lord Woodstock, fils du comte de Portland, & à la demande de Rapin, desquelles il est question tout au long dans le tome II des *Mémoires de Rou*, p. 235 & seq. (Voy. ci-dessus, p. 211.)

VI

A Monsieur Rou, secrétaire, &c.

Mon cher Monsieur,

Dans la disposition où je me trouve présentement, il ne falloit pas moins, **pour** m'obliger à rallumer en moi le feu de la poésie que j'y croyois entièrement éteint, que l'envie extrême que j'ai toujours eue, & que je conserverai toute ma vie, de vous donner des marques de mon estime & de ma parfaite amitié. Ce fut cela seul qui me fit faire des efforts pour mettre en trente-deux lignes rimées le sonnet de Pétrarque dont vous souhaitiez d'avoir la traduction. J'avois cru faire beaucoup en faisant cet effort ; & si je vous laissai croire que je pourrois travailler à réduire ces trente-deux vers en un sonnet, c'étoit plus pour m'excuser en quelque manière de ce que j'avois trompé votre attente, que pour l'espérance que j'eusse de pouvoir y réussir. Ce n'étoit donc pas sans dessein que je m'étois étudié à vous faire remarquer l'extrême difficulté que je trouvois à exprimer, dans quatorze vers françois, astreints à un certain nombre de rimes semblables, un sonnet italien qui est extrêmement concis, & dont presque chaque mot emporte un sens particulier. Le peu d'usage que je fais de la Poésie, joint à mon peu de connoissance de ma propre langue, augmentoit encore ces difficultés & me les faisoit regarder comme insurmontables. Cependant, comme vous m'avez témoigné par votre dernière lettre du 20 du passé, que vous souhaitiez d'avoir un sonnet, & que l'ouvrage auquel vous travaillez le demande, j'ai mis mon esprit à la presse pour en exprimer le sonnet que vous allez voir, dans lequel je m'assure que vous remarquerez aisément la gêne où je me suis trouvé ; car, ne pouvant ronger mes bords comme le Rhône, il m'a fallu couler dans un lit très-étroit & sauter par-dessus ce qui m'embarassoit, pour n'avoir pas la force de l'entraîner avec moi. J'ai pourtant espéré qu'en vous envoyant ce que j'ai fait, comme une espèce de canevas, je pour-

X

rois, avec le secours de vos corrections & de vos remarques, parvenir enfin à faire un sonnet, sinon beau & juste, du moins passable, & propre, en quelque manière, à l'usage que vous en voulez faire. C'est ce qui m'a fait résoudre à vous l'envoyer tel qu'il est, pour le raccommoder ensuite, selon vos avis. Pour cet effet, je vous ferai part de mes remarques sur mon propre ouvrage, de mes doutes & de mes difficultés, à quoi vous ajouterez, s'il vous plait, les vôtres, après quoi je verrai s'il y aura moyen de mieux faire. Voici donc le sonnet ou plutôt le canevas du sonnet en question (1).

*Rhône, qui, des rochers d'une montagne aride,
Précipite tes flots pour aller, nuit & jour,
Où la nature seule incessamment te guide,
Où je suis sur ton onde entraîné par l'amour ;*

*Rien ne peut t'arrêter dans ta course rapide ;
Va donc, mais à la mer allant faire ta cour,
Considère ce lieu, qui, sur ta rive humide,
De Flore & du Zéphir te montre le séjour.*

*C'est là que mon soleil, dont la douce influence
Donne à tes bords fleuris la plus vive couleur,
Peut-être, ah ! quel espoir ! se plaint de mon absence.*

*Baise son pied d'ivoire, & que de mon ardeur,
Ce baiser amoureux marquant la violence,
Lui dise que mon corps ne peut suivre mon cœur.*

REMARQUES

1^{er} Vers Des rochers d'une montagne. — Ces deux génitifs me font quelque peine ; croyez-vous que, qui, descendant d'une montagne, &c., fût mieux ?

(1) Nous reproduisons ici ce sonnet, que nous avons déjà donné p. 220, pour faciliter l'intelligence des remarques critiques qui suivent.

4^o *Vers* Sur ton onde. — *Cela me semble exprimer assez bien que l'amant & le fleuve sont tous deux ensemble, ce qui est nécessaire tant pour le sens que pour exprimer le Meco scendi ; mais je ne fais pas s'il est bien de mettre dans un même quatrain, flots dans le second vers, et onde dans le quatrième. J'avois mis : Où je suis avec toi conduit par mon amour ; mais l'opposition entre la nature & mon amour, ne m'a pas paru aussi juste que par l'amour. Pour lever cet inconvénient, j'avois changé : Où je suis avec toi ramené par l'amour, mais ramené ne m'a pas plu ; ainsi je me suis arrêté à sur ton onde. Dites-moi votre sentiment. Je n'ai pas cru devoir exprimer que le Rhône ronge ses bords, cela me paroissant inutile, puisqu'on ne peut en françois dire que le Rhône tire son nom de là, sans se rendre intelligible. Puis donc qu'on ne peut mettre l'étymologie, il n'est pas nécessaire de dire que le Rhône ronge ses bords ; Précipite tes flots marque assez sa rapidité, & me paraît plus poétique & plus coulant que de dire que le Rhône ronge ses bords.*

1^{er} *Vers* du 2^e quatrain. — *J'avoue que je n'ai pu placer ici le sommeil & la lassitude, &c. J'ai cru pourtant que la manière générale dont je m'explique peut donner un assez bon sens, à quoi je suis autorisé par les vers latins de M. Fenouillet (1) qui se contente de dire : Nullo obice tardus.*

2^e *Vers* du 2^e quatrain. — *Je ne fais si vous trouvez que j'aie assez bien traduit : Vattene inanzi, ma pria che rendi il suo dritto al mar, par : Va donc, mais à la mer allant faire ta cour. Toujours fais-je bien que c'est ce qui m'a le plus coûté dans tout le sonnet.*

3^e *Vers* du 2^e quatrain. — *Rive humide. L'épithète d'humide pourra-t-elle passer à cause de la nécessité des quatre rimes en ide ? Je vous en laisse le juge.*

4^e *Vers* du 2^e quatrain. — *Trouverez-vous que cela réponde assez bien à Ove l'erba è più fresca, e l'aria più serena ?*

(1) Sur Fenouillet, évêque de Montpellier, voy. *Mémoires de Rou*, t. II, p. 272.

2^e Vers du 1^{er} tercet. — Pour ce qui est de la rive gauche, j'avoue que j'ai gauchi en n'exprimant pas cette particularité; j'avois pourtant tâché d'y parvenir, en disant : Donne à ta rive gauche une aimable fraîcheur; mais j'ai cru voir quelque chose de choquant à dire que le soleil donne de la fraîcheur, quoique cela soit vrai dans le fond à l'égard des arbres, des herbes et des fleurs. Jugez-en vous-même & choisissez.

A propos de rive gauche. Dans les trente-deux vers que je vous ai envoyés ci-devant [Voy. p. 217], il y a un endroit où la rive gauche peut entrer très-naturellement, c'est, je le crois, le dernier vers du sixième quatrain où j'aurois pu mettre, au lieu de :

De ce lieu si charmant font un vrai paradis.
Font de ta rive gauche un parfait paradis,

3^e Vers du 1^{er} tercet. — En disant : Ah ! quel espoir ! j'ai laissé le même doute qui se trouve dans l'italien, quoique mon sentiment soit que Ah ! doux espoir ! serait meilleur. Mais peut-être le premier sera-t-il mieux pour l'usage que vous en voulez faire.

Dernier tercet. — Je suis en peine de savoir si vous trouverez que tout ceci réponde assez bien à l'original. Vous avez vu ma critique sur ce tercet du sonnet italien, & comme vous ne m'en dites rien, cela me fait croire que vous l'approuvez. Il me semble que la manière dont je m'exprime ici adoucit un peu ces deux expressions de l'original : *El baciari si e'n vece di parole & Lo spirito è pronto, ma la carne è stanca*, qui, pour vous dire le vrai, me choquent un peu.

Je dois présentement une petite réponse à vos remarques sur la critique que j'ai faite du sonnet de Pétrarque, vous me rendez justice en croyant que je suis très-disposé à prendre du bon côté tout ce qui me vient de votre part; vous me critiquez d'ailleurs avec tant de ménagement, & vous y mêlez tant de louanges, qu'assurément je ne mérite pas, qu'il faudroit que j'eusse l'esprit & le cœur très-mal tournés pour en avoir le moindre ressentiment. Outre cela, vous avez droit de me critiquer; votre profonde érudition, & la justesse de votre

esprit vous donnent ce même droit sur des gens bien plus habiles que moi ; mais quand il n'y auroit que l'amitié dont vous m'honorez, elle seroit capable de me faire recevoir vos censures avec toute la docilité possible. C'est cette même amitié qui me donne à moi-même, comme je le présume, le droit de vous présenter mes difficultés, & les raisons que je crois avoir pour soutenir ma critique, en vous laissant néanmoins le juge absolu de cette petite dispute, que je regarde, à vous dire le vrai, avec beaucoup d'indifférence, puisque ordinairement dans ces sortes d'affaires, ce n'est pas l'importance de la chose qui nous intéresse, mais notre honneur, c'est-à-dire notre goût ou notre jugement, que nous ne pouvons nous résoudre à faire céder à celui d'autrui. Vous jugez bien, je m'assure, que ce n'est pas ce qui me fait agir, & que je n'ai pas la vanité de vouloir me mesurer avec vous, ni sur ces sortes de matières, ni sur aucune autre. Voici ce que je conçois pouvoir servir à soutenir ma critique sur les deux ou trois points sur lesquels vous l'avez attaquée.

Premièrement sur le mot d'Alpestre. J'ai dit, si je ne me trompe, car je n'ai point gardé la copie de ma lettre, qu'on n'étoit pas obligé de croire que Pétrarque ait eu en vue de dire que le Rhône prend sa source dans les Alpes plutôt que sur quelque autre montagne que ce soit, à laquelle le terme d'Alpestre peut convenir aussi bien qu'aux Alpes. Ma raison étoit, mais j'avoue que je puis l'avoir mal expliquée, qu'on pourroit se servir du même terme en parlant des sources de la Loire, ou de quelque autre fleuve qui ne vient point des Alpes ; sur quoi vous me dites que le sens naturel & le sens figuré pouvant également se donner au terme d'Alpestre dans le sonnet dont il s'agit, il vaut mieux l'entendre dans le naturel, puisqu'il s'agit du Rhône, qui vient effectivement des Alpes. Je vois bien que je suis la cause de votre méprise, en ne m'expliquant pas plus clairement, & que peut-être vous auriez approuvé ma remarque, si je vous avois dit que le mot d'Alpestre ne s'entend jamais dans le sens propre, parce que, pour le rapporter aux Alpes, il faudroit dire Alpina ou Alpigna ou Alpigna, Alpestre ne signifiant absolument qu'un lieu qui tient de la nature des Alpes, c'est-à-dire aride, inculte, sauvage, &c... ; & cela, ce semble, avec beaucoup de raison ; car

si Alpestre se rapportoit aux Alpes, toutes les fois qu'on se serviroit de cet adjectif avec le nom d'une autre montagne, on se rendroit obscur; tout de même, par exemple, que si, parlant de la Loire, je disois que sa source est dans des rochers pyrénéens; mais comme Alpestre ne se prend jamais en italien dans le propre, on peut fort bien dire de la Loire par exemple, que sa source est dans un lieu Alpestre, parce que cela ne fait aucune équivoque. D'où il suit qu'en disant que la source du Rhône est Alpestre, on ne doit point entendre qu'il a sa source dans les Alpes; mais seulement dans des lieux raboteux, incultes, arides, sauvages, &c. Voyez sur cela le Dictionnaire de la Crusca, que j'avois moi-même consulté avant que de vous écrire, pour mieux m'assurer de la solidité de ma remarque, laquelle je ne doute point que vous ne me passiez après cet éclaircissement.

Je n'oserois parler aussi positivement de la seconde, qui regarde desiofo, parce que c'est une chose qui dépend peut-être autant de mon goût que de la raison, & que tous les goûts ne sont pas semblables. Je comprends que j-me suis mal exprimé dans cette remarque, puisque je vous ai donné lieu de croire que je blâmois ces sortes d'épithètes données aux choses inanimées, aussi bien les apostrophes & les prosopopées, dont les meilleurs auteurs font point difficulté de se servir. Ce n'étoit pourtant pas ma pensée, mais seulement de vous dire que je n'approuvois point l'emploi que Pétrarque fait de celle-ci dans cet endroit de son sonnet. Ma raison est que desiofo marque nécessairement une espèce de désir ou de passion dans le Rhône d'aller quelque part, desiofo scendi. Néanmoins, dans le vers immédiatement suivant, le poète dit que ce fleuve est conduit par la seule nature, c'est-à-dire par sa pente naturelle, ce qui fait, à mon sens, toute la beauté de l'opposition entre ce qu'il dit, que le Rhône est guidé par la seule nature, & ce qu'il ajoute, mais que pour lui, il est de plus conduit par l'amour. Or, si l'on attribue au Rhône un désir ou passion, outre la nature, cette opposition entre le fleuve & l'amant ne se trouve plus si juste, du moins selon ma petite conception. En second lieu, il me semble qu'on aperçoit quelque petite contradiction dans ce que le poète dit que le Rhône est désireux de descendre, & ce qu'il

ajoute qu'il est guidé par la seule nature, « l'ol naturâ. » Vous trouverez peut-être ceci trop mince ou trop recherché, j'y consens; aussi ne prétends-je pas insister beaucoup là-dessus, et je passerai volontiers le desioso à Pétrarque, si vous le trouvez à propos, vous assurant que je n'ai point de dent de lait contre lui, et que nous avons toujours vécu ensemble le plus honnêtement du monde, sans nous importuner beaucoup par des visites réciproques.

Je viens présentement au célèbre O che spero! et je vous dirai franchement que je trouve que MM. della Crusca ont beaucoup favorisé Ménage dans leur décision, peut-être à cause qu'il étoit de leur corps. Pour moi, plus je pense à ce passage, plus je trouve que de quelque manière qu'il soit ponctué, il faut nécessairement lui donner le sens que vous lui avez donné dans votre traduction en prose, c'est-à-dire : Je me flatte que mon retardement lui fait de la peine. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire une courte paraphrase de chacun des deux sens, à peu près de cette manière :

Fleuve rapide, tu coules incessamment sans être obligé de t'arrêter nulle part. Il n'en est pas ainsi de moi, que le sommeil et la lassitude contraignent de prendre quelque repos. Puis donc que je ne saurois aller aussi vite que toi, prends les devants, & prends bien garde à un certain lieu, &c., où tu trouveras ma maîtresse.

Jusque-là voilà qui est commun à tous les deux sens; voici le premier des deux :

Peut-être mon retardement lui fait quelque peine; mais fou que je suis, qu'est-ce que j'espère? Il n'est pas possible que cette belle ait quelque impatience de me revoir. Va donc, & dis-lui que je me hâte autant qu'il m'est possible, mais que mon corps ne peut aller aussi vite que mes desirs.

Voici l'autre sens : Peut-être que mon retardement lui fait quelque peine. O chère et douce espérance, que je suis heureux de pouvoir me flatter d'un pareil bonheur! Va donc, & dis-lui que je fais tous les efforts possibles pour lui donner la satisfaction qu'elle attend, & que je ferois déjà auprès d'elle si mon corps pouvoit aller aussi vite que mes desirs.

Il me semble que ce dernier compliment est mille fois plus naturel, & plus joli dans ce dernier sens que dans le précédent ; car où est la fin de faire dire à une maîtresse qu'on est fâché de ne pouvoir aller assez vite pour se rendre auprès d'elle, si on ne se flatte qu'elle en aura de la joie ?

Je suis fâché de vous entretenir si longtemps de ces bagatelles, & je finirois ici ma lettre, si je n'avois à mon tour à vous faire une petite prière qui est de vouloir à votre loisir me donner quelques règles pour l'orthographe des lettres capitales. Je trouve une si grande différence entre les livres imprimés à Paris, & ceux qui sont imprimés en Hollande, que je ne sais où j'en suis. Ceux de Hollande ont les deux tiers plus de lettres capitales que ceux de France, comme il sera facile de vous en convaincre si vous jetez les yeux sur l'Histoire de la Ligue de Cambrai, imprimée chez Moetjens, si je ne me trompe. Je vous prie de me donner quelques éclaircissements là-dessus, sans pourtant que cela porte du préjudice à vos occupations. Si vous pouviez y ajouter quelques règles pour la ponctuation avec quelque exemple, vous m'obligeriez.

S'il ne me reste plus qu'à vous remercier de toutes les louanges que vous donnez à mes trente-deux vers, auxquelles pourtant je suis beaucoup moins sensible qu'aux marques que vous me donnez de votre amitié, que je tâcherai toujours de conserver par tous les devoirs à quoi elle m'engage.

Je suis autant qu'il est possible, &c.

THOYRAS-RAPIN.

A Wézel, le 3 mars 1711 (1).

(Mémoires de Jean Rou, t. II, p. 290.)

(1. Nous avons peut-être abusé de la patience du lecteur en donnant cette lettre *in extenso*. C'eût été en abuser davantage encore que de donner les réponses & les critiques de Jean Rou, encore plus alambiquées que celles de Rapin, & cependant elles ne manquent pas d'intérêt ; l'érudition y ruisselle, & elles eussent mieux fait comprendre le sens & l'intérêt de la discussion. Comme elles se trouvent tout au long dans les *Mémoires de Rou* (t. II, pp. 269 à 303), les curieux de bel esprit pourront les y chercher, & y trouveront amplement de quoi se satisfaire. Nous aurions pu renvoyer aussi à cet ouvrage pour les lettres & fragments de lettres de Rapin, que nous avons insérées dans ce recueil, mais elles avaient, à notre avis, un certain intérêt qui nous a déterminé à les

VII

Réponse à Monsieur Drouet.

(Brouillon de la main de Rapin-Thoyras.)

11 may 1717.

Monsieur,

Je reçois avec toute la reconnoissance possible les marques d'estime qu'il vous plait de me donner en jettant les yeux sur moy, pour me procurer l'avantage d'entrer dans la cour supérieure de Berlin. Je puis vous assurer, Monsieur, que cet honneur est très-réellement au-dessus de mon mérite & de ma capacité. Il est vrai qu'avant de sortir de France j'ay commencé à étudier en Droit, mais fort peu de temps. La persécution qui survint dans le temps que je ne faisois que goûter cette science du bout des lèvres, m'ayant fait quitter cette étude, je n'y ay plus pensé depuis. Ainsi, Monsieur, vous pouvez bien juger qu'une interruption de trente-deux ans a entièrement effacé de mon esprit le peu de connoissance que je pouvois avoir acquise. Je suis donc très-peu propre à remplir l'employ que vous me faites l'honneur de me proposer, & dont vous me faites espérer quelque avantage pour l'avenir. Mais, quand même cet avantage seroit présent, je me ferois un très-grand scrupule d'accepter un emploi dont je ne me sens pas capable, & dans lequel toutes mes fautes seroient au préjudice des gens qui souffriroient de mon ignorance ou de mon peu de capacité à cet égard. Je suis très-fâché, Monsieur, de ne pouvoir pas

reproduire, c'est de montrer un côté tout différent de la culture intellectuelle, de l'esprit & du caractère de Rapin-Thoyras; dans ces lettres intimes & écrites sans apprêt, on voit le jugement & la sagacité du grave historien prendre des routes nouvelles & devenir moins austères, sans perdre de leur finesse & de leur sûreté.

mieux répondre à l'honneur que vous me faites, & de me voir privé par là de l'avantage d'être auprès de vous & de profiter de vos lumières. Je say avec quel zèle infatigable vous vous attachez à tout ce qui peut contribuer au bien, au repos & à l'avantage des Réfugiez qui sont dans les Etats de Sa Majesté, & je me fers avec plaisir de cette occasion pour vous en témoigner ma reconnoissance particulière, quoique je vous prie de penser à un autre qu'à moy pour la charge vacante; permettez-moy de vous demander une petite part dans votre estime dont je tâcherai de me rendre digne dans toutes les occasions qui se présenteront & d'être persuadé que je suis avec toute l'estime & toute la considération possibles,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

À Wézel, le 12 de may 1717.

(Archives de M. J. de Jonquières, à Copenhague.)

VIII

A Monsieur Le Duchat (1).

May 1722.

Monsieur,

Je vous suis infiniment obligé du soin que vous avez bien voulu prendre pour moi, & je vous prie d'être persuadé que j'en ai toute la reconnoissance possible.

(1) Voir, sur Le Duchat, la note 2, p. 181. — Cette lettre, dont l'original fait partie des archives de M. J. de Jonquières, à Copenhague, a été imprimée pour la première fois dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*, t. VI (année 1858), pp. 71 à 77.

Je suis bien aise que vous ayez connu particulièrement M. Pellisson, mon oncle, frère de ma mère. Je crois pouvoir dire, sans le flatter, que c'étoit un esprit des plus aisés & des plus nets qu'il y ait eu depuis longtemps. Avant qu'il allât à Paris, dans sa jeunesse, il s'étoit distingué dans Castres, sa patrie, par son esprit & par ses petites poésies, quoiqu'il n'eût pas négligé l'étude du Droit, dans lequel il avoit fait de très-grands progrès. Je ne sais si vous avez eu une petite paraphrase du premier livre des Institutes de Justinien qu'il avoit faite dans sa jeunesse. Je l'ai trouvée par hasard en Hollande dans une auction. Il excelloit surtout dans la connoissance de la langue grecque, qui lui étoit très-familière, quoiqu'il n'affectât de se faire valoir par là. Il ne fut pas plus tôt à Paris qu'il s'y fit connoître à toutes les personnes de son temps distinguées par leur esprit ou par leurs ouvrages, & par là il trouva un accès chez les grands. Il y lia un commerce très-étroit avec M. Conrart, M. La Bastide, son intime ami, M. Morus, & principalement avec la fameuse M^{lle} de Scudéry, avec laquelle il contracta une amitié qui dura autant que sa vie (1). Son Histoire de l'Académie françoise lui acquit une grande réputation, & lui procura l'honneur d'être admis dans cet illustre corps sans l'avoir demandé, contre les Statuts de l'Académie, qui voulut bien faire ce passe-

(1) Nous rapportons ici une lettre de cette fidèle & constante amie, qui conserva à la famille de son platonique amant les sentiments de dévouement & d'affection qu'elle lui avait voués à lui-même. Nous avons retrouvé cette lettre dans les papiers de la famille de Jonquières.

« Lettre de Mademoiselle de Scudéry à Madame de Rapin-Mauvers, nièce de Monsieur Pellisson ; elle étoit encore en France, dont elle ne sortit que vers 1720. »

[Inédite.]

Le 10 septembre [1693].

Je ne fais que d'hier, Madame, la mort de M. Chaune [La Chaudane] ; je prends toute la part que je dois à la douleur que vous en avez. M. l'abbé de Feriès, qui retourne aux bains de Bourbon, ne m'en avoit rien dit ; il ira de là faire un tour à Castres. Au reste, Madame, un de mes amis de Bordeaux, qui l'est fort de M. l'Evêque de Montauban. . . de vous rendre service, s'il en trouve l'occasion, & comme cet évêque a présentement un frère à Paris qui est fort de mes amis, mandez-moi si vous voulez que je fasse encore dire quelque chose à ce prélat ; car je vous assure, Madame, que je serois

droit en faveur de son historien. Enfin, *M. Fouquet*, surintendant des finances, le prit à son service. Je ne saurois dire précisément en quelle qualité, mais je sais parfaitement que *M. Fouquet* avoit une estime toute particulière pour lui, & qu'il le regardoit moins comme un serviteur que comme un ami, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importants. Jusqu'alors *M. Pellisson* avoit été poussé & protégé par les savants & les beaux esprits, mais quand il fut si avant dans la faveur du surintendant, il devint à son tour leur protecteur, & leur rendit tous les services qui furent en son pouvoir. Il eut l'honneur d'être connu du roi & de la cour, & il passa quelques années dans un grand lustre. Comme il avoit eu part à la faveur de *M. Fouquet*, il eut aussi part à sa disgrâce, & il fut arrêté avec lui à Nantes, & conduit à la Bastille où il fut détenu quatre ans, parce qu'il ne voulut jamais abandonner les intérêts de son bienfaiteur. Cette longue prison ne fut pas le seul effet de son attachement à *M. Fouquet*. Comme il passa toute sa vie dans les sentiments de reconnaissance pour son patron, il s'attira par là l'inimitié de *MM. Le Tellier*, *Louvois* & *Colbert*, qui ne lui pardonnèrent jamais son attachement invincible aux intérêts de *M. Fouquet*, non plus qu'une certaine satire en vers qu'il fit étant à la Bastille, dans laquelle *MM. Le Tellier* & *Colbert* étoient trop bien désignés, & que ses amis eurent l'imprudence de faire imprimer. Comme il n'avoit ni plume, ni papier, ni encre, il écrivit cette satire sur la marge des livres qu'il lisoit, avec de petits crayons qu'il faisoit du plomb qu'il détachoit des vitres de sa chambre. Vous n'ignorez pas tout ce qui se passa dans le procès de *M. Fouquet*, qui, après trois ou quatre ans d'examen

ravie de vous rendre quelque service, & que la mémoire de *M. de Pellisson* & votre propre mérite font que je suis & seray toute ma vie votre très-humble & très-obéissante servante

MADELEINE DE SCUDERY.

J'assure ici *M. de Mauvers* de mon très-humble service.

N. B. — Claude de Rapin de La Chaudane, neveu de *M^{me} de Rapin-Mauvers*, fut tué à Nerwinde en 1691 (Voy. *Genealogie de Rapin*, p. lxxj.) — L'abbé de Faur-Ferrières étoit cousin-germain de Pellisson. *M. de Mauvers* étoit le fils de *M^{me} de Rapin-Mauvers*; son père étoit mort avant la persécution.

ou de prison, fut en quelque manière absous par ses juges & ensuite condamné par l'autorité suprême du roi à une prison perpétuelle. Il n'y avoit pas plus à dire contre M. Pélisson que contre M. Fouquet. Aussi ne parla-t-on jamais de faire son procès, quoiqu'il subit quelques interrogatoires. Ce n'étoit pas à lui qu'on en vouloit, mais à son maître. On l'auroit donc laissé peut-être toute sa vie à la Bastille, si le roi lui-même n'avoit témoigné quelque bienveillance pour lui. Mais on trouva le moyen d'opposer à la bonne volonté du roi la religion du prisonnier. Cela fut cause que le roi souhaita qu'il se rendit digne de ses grâces en changeant de religion. Mon père, qui connoissoit parfaitement M. Pélisson, son beau-frère, ne doutoit nullement que ce témoignage de la bienveillance du roi ne fût la principale cause du changement de M. Pélisson. Dès lors il commença à étudier fort exactement les controverses; mais certainement avec un désir secret de trouver cause à se satisfaire dans la religion romaine. Il y a beaucoup d'apparence qu'il se laissa éblouir par le dogme de l'autorité de l'Eglise, si rebattu depuis par MM. de Meaux, Arnaud & Nicole. Quoi qu'il en soit, il sortit de la Bastille sans avoir changé de religion; mais peu de temps après, il fit abjuration. Comme il sentoit bien qu'il y avoit quelque chose d'odieux dans un changement fait par des motifs humains, il affecta toute sa vie de témoigner qu'il étoit véritablement converti.

Son changement lui procura la faveur du roi, qui lui fit acheter une charge de maître des requêtes, & lui fournit plus de la moitié de l'argent nécessaire. Il lui témoigna toujours de la bienveillance, jusqu'à lui donner un brevet pour assister au petit coucher & au petit lever, quoiqu'il n'eût aucune charge qui lui donnât ce droit: faveur très-particulière en ce temps-là. Ensuite, M. Pélisson ayant pris le petit collet fut pourvu de deux bénéfices, dont l'un étoit le prieuré de Saint-Orens-d'Auch, valant 2,000 livres de rentes & l'autre, l'abbaye de Bénévent dans la Marche, valant 10,000 livres. Je dirai ici, par parenthèse, que M. Pélisson, qui étoit mon parrain, m'avoit destiné le premier, si j'avois voulu changer de religion. Il se distingua tellement par son zèle pour la religion catholique, que le roi le fit économe de Clugny & de Saint-

Germain-des-Prés, dont les revenus furent destinés aux pensions que vous savez. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que pendant sa vie le roi ni la cour ne le soupçonnoient point d'hypocrisie par rapport à la religion, & que la seule cause qui l'empêcha de s'avancer & d'être fait conseiller d'État, ce fut son constant attachement à M. Fouquet, dont il avoit le portrait dans sa chambre & le refus absolu qu'il fit de se dévouer à M. de Louvois, qui le fit sonder sur ce sujet. Il ne voulut jamais avoir d'autre patron que le roi, & il était le seul homme de la cour dans cette situation. La bienveillance du roi fut bien capable de le garantir des efforts que les ministres auroient pu faire pour la miner, mais ce fut tout. Dans toutes les occasions importantes, ces mêmes ministres, ses ennemis secrets, trouvèrent le moyen d'empêcher son avancement, & principalement par rapport à la charge de conseiller d'État. Il eut par là l'occasion de connoître la fausseté de la maxime qu'il avoit suivie, en prétendant se pousser à la cour par la seule protection du roi, sans l'appui d'aucun ministre. C'est donc à cette fausse maxime qu'il faut attribuer le défaut d'avancement auquel naturellement un homme comme lui, connu, estimé & aimé du roi, pouvoit s'attendre. Quant à la religion, il auroit fallu avoir des yeux bien perçants pour démêler ses sentiments secrets parmi ses actions extérieures, par lesquelles il affectoit sans cesse de témoigner une persuasion très-sincère de son attachement à la religion romaine, & de quelques-unes desquelles vous avez été témoin. La seule chose qui auroit pu causer quelque soupçon, mais qui n'étoit pas publique, c'est que, depuis son changement jusqu'au temps de la grande persécution, il ne fit jamais aucun effort pour pervertir ni ma mère, sa sœur, ni mon père, ni mon frère aîné, ni moi. Mon frère & moi demeurâmes deux mois avec lui à Paris en allant étudier à Saumur, sans qu'il nous dit jamais un seul mot sur la religion. Je passai seul avec lui, une autre fois, deux ou trois mois, sans qu'il me parlât sur ce sujet. Dans le temps même de la persécution, il rendit de si grands services à notre famille par ses recommandations auprès de M. le duc de Noailles, de M. de Bâville, de l'évêque de Saint-Papoul, que nous fûmes peut-être les seuls dans la province du Languedoc qui, sans vouloir changer de religion, ne fûmes point persécutés

& n'eûmes pas même de logement (1). Mais depuis que je fus arrivé à Londres, je me vis obligé de soutenir de terribles assauts contre lui. Il me tenta par toutes sortes de voies. Outre ses lettres de controverses qui me venoient toutes les semaines, & de grandes offres si je voulois retourner en France, il me fit solliciter par M. Barillon, ambassadeur de France auprès du roi Jacques, par M. le marquis de Saiſſac, par M. de Bonrepos, notre parent commun, & plus directement encore par M. l'abbé de Denbeck, neveu de l'évêque de Tournay, qui se trouvoit alors à Londres. Mon obstination, c'est ainsi qu'il l'appeloit, le dégoûta enfin de moi & lui fit perdre l'espérance qu'il avoit conçue de me persuader. Deux choses entre autres me firent contribuer à perdre ses bonnes grâces. La première fut que, comme il s'efforçoit dans ses lettres de me persuader par son exemple, je lui répondis naïvement que je trouvois fort étrange que lui, qui avoit fait profession ouverte de n'avoir changé de religion qu'avec connoissance de cause, voulût me persuader de changer par d'autres motifs. Il fut piqué de ce reproche, mais encore plus d'une raillerie, quoique très-innocente de ma part. Il avoit fait un livre intitulé : Réflexions sur les différends de religion, dans lequel il prétendoit avoir battu les réformés eux-mêmes. Il me fit donner ce livre par M. de Bonrepos, & m'écrivit en même temps qu'il me prioit de lire ce livre avec exactitude, & de lui en dire mon sentiment comme je me le dirois à moi-même, sans consulter qui que ce fût. J'obéis exactement à son ordre. Je ne sais si vous avez lu ce livre, mais quoi qu'il en soit il ne respire que la douceur & la charité, & il établit pour maxime qu'on ne convertit point les gens en leur disant des injures & par la violence, &c. Comme il ne m'avoit point averti qu'il fût l'auteur de ce livre, & que M. de Bonrepos ne me l'avoit pas dit, je ne le crus point de lui. Ainsi, entre plusieurs choses, je lui dis que j'approuvois beaucoup les maximes de douceur que l'auteur établissoit, mais qu'il me sembloit qu'elles venoient

(1) Rapin n'avait pu deviner la conduite de son oncle envers sa mère telle que la correspondance de Pélisson & de M. de Caraman (M. de Bonrepos, dont il est question quelques lignes plus bas) nous l'a révélée. (Voy. ci-dessus, pp. 112 & seq.)

assez mal à propos dans un temps où manifestement on suivoit en France des maximes toutes contraires ; qu'il me sembloit entendre Sganarelle écrire à sa femme : Mon cher cœur, je vous rosserai ; doux objet de mes yeux, je vous assommerai. Depuis ce temps-là il cessa peu à peu ses sollicitations, & je n'eus pas beaucoup de peine à m'apercevoir qu'il n'avoit plus pour moi les sentiments qu'il avoit eus auparavant. Cependant quelques années après, M. de La Bastide me procura de sa part un présent de cinquante pistoles, pour m'aider à supporter les frais d'une grande blessure que j'avois reçue au siège de Limerick en Irlande. Voilà, Monsieur les contrastes qui donnent quelque lieu de douter de ses sentiments intérieurs, par rapport à la religion. D'un côté, point d'effort pour nous pervertir mes frères & moi, pendant que nous avons été en France, & de l'autre, de violentes sollicitations à mon égard, dès que j'ai été hors de France. Lorsque j'accompagnai mylord Portland dans son ambassade en France en 1698, je fis tout mon possible pour découvrir si le bruit qui avoit couru que M. Pélisson étoit mort huguenot avoit quelque fondement ; mais, pour dire la vérité, je ne découvris rien de positif. Quelques-uns me dirent qu'absolument il n'avoit pas voulu communier. D'autres me dirent qu'on lui avoit proposé de recevoir la communion sur-le-champ, mais qu'il l'avoit refusé en disant qu'il avoit accoutumé de ne pas communier sans préparation ; qu'il avoit pris jour avec M. l'évêque de Meaux pour communier, mais qu'il fut prévenu par la mort. Cela parait assez naturel, mais aussi il peut avoir été inventé pour couvrir son refus. Je trouvai à Paris un de ses valets de chambre qui avoit quelqu'emploi à la cour, mais il me parut si réservé quand je voulus lui toucher cette corde qu'il me fit soupçonner qu'il y avoit quelque chose qu'il n'étoit pas à propos de découvrir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le curé de Versailles se plaignit au roi, même avant sa mort, & qu'immédiatement après qu'il eut expiré, le roi fit mettre le scellé dans sa maison de Versailles & de Paris, je ne sais sous quel prétexte. Quoi qu'il en soit, aucun de ses neveux ou nièces n'a profité d'un sou de sa succession, & j'ignore encore de quelle manière le roi dispose de ses effets.

Que direz-vous de moi, Monsieur, de vous avoir entretenu si longtemps de

M. Péliſſon ? Je vous prie de l'attribuer à deux cauſes : la première, l'intérêt que je prends encore à un oncle qui a eu quelque nom dans le monde par pluſieurs belles qualités, quoique ternies par ſon changement de religion ; l'autre, le plaifir que je reſſens dans l'honneur de vous entretenir par lettres, ne pouvant avoir le bonheur de le faire de bouche.

Je prends la liberté de vous envoyer le dernier tome de mon Hiftoire d'Angleterre, & de vous prier très-humblement de m'en dire votre avis avec franchise. Je ſuis perſuadé que ſ'il y a de la politèſſe à ne trouver rien à redire dans un livre déjà imprimé, il y a une eſpèce de malice & de cruauté à déguifer ſon ſentiment à un auteur qui cherche plutôt à ſe défaire des préjugés où il pourroit être en ſa faveur qu'à ſ'attirer des louanges. Je vous aſſure très-ſincèrement que c'eſt là la ſituation où je me trouve. Je n'ai ici perſonne que je puiſſe conſulter, ni qui ſoit capable de me donner de bons avis, ce qui m'engage à abuſer de votre bonté & à vous prier inſtamment de me dire naturellement ce que vous penſez de cet ouvrage, & ſi en le liſant vous trouvez quelques endroits qui méritent votre censure, de ne me l'épargner pas, puisſque j'ai encore le temps d'en profiter. Je vous prie ſur toutes choſes de faire attention aux caractères que je donne à Jacques I^{er} & à Charles I^{er} & qui m'ont engagé à inférer dans mon hiftoire beaucoup de pièces entières qui m'ont paru propres à juſtifier ma conduite. Je me ſuis trouvé à cet égard dans une eſpèce de détroit, en danger de faire naufrage, en m'écartant tant ſoit peu d'un côté ou d'autre. Les uns font des eſpèces de héros de ces deux rois. D'autres les abaifſent extrêmement. J'ai pris le parti de former mon jugement ſur leurs actions, indépendamment des éloges des uns & des inveſtives des autres, & c'eſt principalement pour ſavoir ſi mon jugement eſt juſte que je ſouhaite d'avoir votre avis. Au reſte, Monſieur, ſi je prends la liberté de vous envoyer ce dernier tome de mon hiftoire, ce n'eſt pas dans la vue que vous le faſſiez voir à pluſieurs perſonnes qui n'y peuvent prendre aucun intérêt. Cependant, ſ'il ſe trouvoit quelqu'un de vos amis, capable, qui eût aſſez de loifir & aſſez de bonté pour l'examiner avec quelque ſoin, je vous aſſure que bien loin de refuſer un tel ſecours, je

lui en aurois, & à vous aussi, une extrême obligation. Mais autrement il me paroît assez inutile & même dangereux de le communiquer à plusieurs personnes. Quand vous l'aurez lu, je vous prie de me le renvoyer par la même voie & de l'empaqueter avec soin, car il me seroit difficile de me servir de mes brouillards pour le refaire (1).

Je suis, Monsieur, &c.

THOYRAS-RAPIN.

(1) Nous joignons à cette lettre des notes inédites sur Pellisson, extraites du manuscrit de Charles de Rapin-Puginier, intitulé : *Origine & particularitez de la famille de Rapin & de celle de Pellisson*. — M. Pellisson étoit fort savant dans les belles-lettres, mais en homme d'esprit qui sent & goute ce que les anciens ont de beau & non comme un grammairien. Il possédoit le grec à fond, & dans une discussion avec le père Rapin sur qui l'emporteroit de Virgile ou d'Homère, M. Pellisson se déclara pour le dernier, auquel il donnoit quatorze avantages principaux sur son concurrent. Le père Rapin fit depuis imprimer la dissertation qu'il fit sur ce sujet, mais il y a bien de l'apparence que celle de M. Pellisson est perdue... Dans ses derniers écrits, qui regardoient la religion, il emploie toute la subtilité de son esprit, qui étoit grande, mais il ne pouvoit pas donner à la matière une solidité qu'elle n'a pas par elle-même. Cependant il peut fort bien se faire que le brillant de cette subtilité l'éblouissoit lui-même, car si l'on peut dire quelque chose contre lui à cet égard, c'est qu'à force d'avoir de l'esprit, il étoit un peu trop touché de ce qui parloit d'une belle imagination, & que cela l'empêchoit de donner toute son attention à ce qui en étoit dépourvu, quelque solide qu'il fût d'ailleurs (1).

.... En 1659, si je ne me trompe, il fut reçu Conseiller en la Chambre des comptes, aydes & finances de Montpellier. Il fut reçu avec de grandes acclamations (2); plus de trente conseillers disputèrent contre lui dans son examen, & chacun lui fit un compliment, à quoy il répondit en suivant le même tour qu'avoit pris celui auquel il répondoit. Mais ce commencement n'eut pas de si heureuses suites. Comme M. Pellisson étoit déjà de ce temps-là chez M. Fouquet, la Cour des aydes crut avoir sujet de se plaindre de lui parce qu'il n'avoit pas fait quelque chose qu'elle lui avoit demandé, de sorte que lorsque son maître & lui furent en prison, cette compagnie croyant pouvoir faire impunément ce qu'elle voudroit contre lui, elle le fit rayer du tableau, mais quand il fut en liberté, elle fut obligée de le rétablir. Je croy que ce fut vers la fin de 1658 qu'il entra chez M. Fouquet en qualité de secrétaire [ou plutôt de *premier commis*]; il gagna si fort ses bonnes grâces, qu'il eut un grand crédit dans sa maison & qu'avant la disgrâce de son maître, toutes les affaires de finances passoient par ses mains... Cependant, en 1660, il eut le brevet de Conseiller d'Etat, & il en presta serment le 25 septembre. Le premier jour de l'an 1661, un partisan nommé Monerot lui envoya pour étrennes un cabinet de la Chine dans lequel il y avoit dix

(1) Marcou. *Etude sur Pellisson*, p. 361. C'est l'opinion de Bayle sur Pellisson. & M. Marcou est bien près de la partager. Voy. page suivante.

(2) Cf. *ibid.* p. 184, note 2.

IX

Copie de la main de Rapin-Thoyras, d'une lettre qu'il adressa à Monsieur Lenfant, sans date, mais selon toute apparence écrite en 1723.

Monsieur,

Je ne puis que me sentir extrêmement honoré de ce que vous avez bien voulu faire quelque cas de mes sentiments sur votre dernier ouvrage, & me distin-

mille louis d'or en espèces, mais lorsque M. Pellisson rentra chez lui & qu'il eut vu de quoy il s'agissoit, il obligea l'homme qui avoit accompagné ce présent & qui l'attendoit, à remporter le cabinet & les louis d'or...

(La « satire en vers » dont parle Rapin-Thoyras dans la lettre ci-dessus, n'est autre que la fameuse *Élégie* sur la disgrâce de M. Fouquet, imprimée avec les défenses de Fouquet, qui attira sur Pellisson la vindicative humeur de Colbert, qui se crut désigné dans ces vers assez défagréables :

*Il [Fouquet sous le nom d'Oronte] n'imita jamais ces avarés mortels
A qui vostre prudence élève des autels,
Ces âmes du commun, ou ou prudentes,
Semblables aux fourmis, grosses, noires & puantes
Que le peuple indien adore sur ses bords,
Qui des moissons, des bois entassent les trésors,
Sans avoir d'autre objet, ô fureur sans seconde !
Que de les dérober à l'usage du monde.)*

..... Ce fut en 1670 que M. Pellisson fit abjuration de la Religion Réformée entre les mains de M. Gilbert de Choiseul du Pleffis-Praflin, alors évêque de Comminges & depuis de Tournay, son amy, dans l'église de Notre-Dame-de-Chartres. Il fut nommé à l'Economat de Clugni en 1674, après quoi il eut aussi celui de Saint-Denis & de Saint-Germain, & dans la suite, tous les bénéfices vacants qui sont à la nomination du Roi. (A ce propos, l'auteur des *Mémoires* que nous citons entre dans de longues explications sur le mécanisme de ces économats, détails qui ont leur intérêt, mais qui seraient déplacés ici.)—M. Pellisson avoit un appartement dans toutes les maisons royales. Un jour qu'il estoit à Paris pendant que la Cour estoit à Saint-Germain, la reine accoucha plutôt qu'on ne s'y estoit attendu d'un prince qui fut nommé duc d'Anjou. Comme on estoit en

guer par une obligeante lettre parmi tant de gens très-capables d'en juger qui l'estiment & qui l'admirent.

Il faudroit, pour me servir de votre expression, avoir des fibres de corne pour ne pas se sentir agréablement flatté d'une semblable distinction. Je suis très-aise de n'avoir dit qu'un mot en passant à M. Le Duchat, du plaisir que m'avoit causé la lecture du Préservatif (1) : car si je lui avois dit tout ce que

peine où l'on mettroit ce prince, la chambre qu'on lui préparoit n'étant point encore prête, on sçut que M. Pellisson estoit absent, on fit ouvrir la porte, & M. Pellisson, revenant de Paris, trouva le jeune prince en possession de sa chambre; il fit sur cette aventure des vers qui commencent par ces mots : *Prince qui m'avez délogé*, où il prophétise poétiquement à ce prince un grand nombre de victoires, dont le prince ne vouloit pas, car il mourut bientôt après [en 1671]. Apres avoir associé par honneur le Dauphin à son frère, il finit en disant :

*Si quelque jour nous le faisons
Un des grands fourriers de la gloire.
Pour aller écrire leurs noms
Au fameux temple de memoire,*

*Ces deux jeunes enfants de Mars,
I seront en gros caractères :
Un peu plus haut que les Césars,
Mais un peu plus bas que leur père.*

..... Ce fut au mois de septembre ou d'octobre 1676 que le roi donna à M. Pellisson l'abbaye de Saint-Barthélemy-de-Bénévent dans la Marche, qui vaut dix mille livres de rente. Je me souviens d'avoir ouy dire que M^{lle} de Scudery n'estoit pas trop contente de ce don, parce qu'il destruisoit un bruit fourd qu'il y avoit un mariage de conscience entre M. Pellisson & elle, de quoy elle n'estoit pas fâchée. — (Le reste du mss. est consacré aux sentiments religieux & à la mort ambiguë de Pellisson : nous en avons donné des extraits ci-dessus, pp. 132 & 184. Nous avons dû passer sous silence beaucoup d'autres particularités intéressantes ou curieuses, que M. Marcou n'a pu connaître malgré ses savantes & nombreuses recherches, mais il fallait nous borner.)

(1) Jacques Lenfant, né à Bazoches en Beauce en 1661, célèbre écrivain, voulut achever à Genève sa théologie qu'il avait commencée à Saumur. Dénoncé comme jacobin au Consistoire de Genève, il se vit refuser l'ordination & fut contraint de finir ses études à Heidelberg où il fut consacré en 1684. Il y fut créé chapelain de l'Electrice & pasteur de l'église française, mais l'invasion des armées de Louis XIV fut l'occasion de son départ pour Berlin. L'Electeur de Brandebourg le reçut avec distinction, il fut admis au nombre des pasteurs français, & remplit trente-neuf ans son ministère, jusqu'à sa mort en 1728. Nommé successivement conseiller du Consistoire supérieur, membre du Conseil français, l'Académie de Berlin le reçut au nombre de ses membres en 1724. Ses biographes, que résumant MM. Haag dans la notice qu'ils lui ont consacrée dans la *France Protestante*, font un grand éloge de son caractère & de ses vertus privées. Ses ouvrages d'histoire portent l'empreinte d'une critique sévère, judicieuse & sage. L'*Histoire du Concile de Constance*, parue en 1714, commença sa réputation, qu'accrurent celles des *Conciles de Pise* (1724) & de *Bajle* (1731). Un de ses plus importants ouvrages est sa traduc-

j'en pensois je serois présentement porté à croire, que c'est par pure civilité & par politesse que vous avez bien voulu me témoigner que mon approbation vous a été agréable, & je serois par là privé du plaisir que me cause votre opinion que vous avez de ma sincérité. Mais, Monsieur, permettez-moi, je vous prie, de vous dire à vous-même l'effet qu'a produit en moi la lecture de votre livre. Il n'y a que bien peu de temps que je m'étois occupé à lire ou plutôt à relire des livres de controverse, comme ceux de M^r Aubertin, Daillé, Claude, Larroque, Jurieu, Locke, Pajon, Basnage, Arnaud, Nicole, Pélisson, &c. (1), & pour vous dire la vérité, avant que de lire le vôtre, je craignois de n'y trouver que ce dont j'avois l'esprit déjà rempli, & dont j'étois las en quelque manière. Mais votre ouvrage m'a fait connoître, qu'il manque à tous les auteurs que je viens de nommer, ce tour ingénieux, ce sel qui fait lire les livres avec plaisir & avec avidité. Outre cela, ces lectures que je ne venois, pour ainsi dire, que d'achever, m'ont fait découvrir tout d'un coup & sans aucune recherche, tout ce qu'il y a de nouveau dans le Préservatif, ou qui m'étoit inconnu; dont les particularitez qui regardent Luther ne sont pas la moindre partie. Mais ce que j'ai le plus admiré, permettez-moi de de faire cette petite violence à votre modestie, c'est que j'ai trouvé dans vos quatre petits volumes le précis de tout ce que je venois de lire dans un grand nombre d'autres; en sorte que votre livre seul fait un abrégé complet de con-

tion (sur l'original grec) du *Nouveau Testament* (Amsterdam, 1718), en collaboration avec Beaufobre. La liste de ses autres écrits est fort nombreuse. Celui dont il est question dans cette lettre est intitulé : *Préservatif contre la réunion avec le siège de Rome*, ou Apologie de notre séparation d'avec ce siège, contre le livre de M^{lle} de B... (de Beaumont), dame profélyte de l'Eglise romaine, & contre tous les autres controversistes anciens & modernes. (Amsterdam, 1723, 4 vol. in-8). Le livre de M^{lle} de Beaumont avait pour titre : *Réponses aux raisons qui ont obligé les prétendus Réformés de se séparer de l'Eglise catholique*, & qui les empêchent maintenant de s'y réunir. (Paris, Cavalier, 1718 & 1749, in-8). Le *Préservatif* de Lenfant fut réimprimé à Amsterdam en 1723 en 5 vol. in-8.

(1) Tous les moralistes ou théologiens protestants que cite ici Rapin Thoyras, ont leur article dans la *France Protestante* : nous y renvoyons le lecteur pour ne pas multiplier à l'excès les notes déjà trop nombreuses dans cet ouvrage. Quant aux autres auteurs non réformés, il suffit de citer leurs noms : ils parlent d'eux-mêmes.

X X X

controverse, tant vous avez su choisir tout ce qu'il y a de nécessaire & ne rien dire d'inutile. A cela vous avez joint une manière d'écrire qu'on ne trouve point dans les autres livres de controverse, & qui fait qu'après avoir achevé de lire le quatrième tome, on a un secret dépit de ce que M^{lle} de Beaumont ne vous a pas engagé à en écrire encore quatre autres. Je suis très-persuadé que ce livre fera un très-bon effet en France, si tant est qu'il y en puisse passer un bon nombre d'exemplaires. Il seroit à souhaiter que vous n'eussiez pas été obligé de suivre M^{lle} de Beaumont & que quelqu'habile homme se donnât la peine de mettre votre ouvrage dans un ordre un peu différent, sans aucune relation à celui que vous avez réfuté, qui au fond fait du tort au vôtre par son peu de solidité. Ce seroit alors un traité parfait de controverse, très-propre à instruire les familles protestantes, non-seulement en France, mais même parmi les Réfugiez, dont la plupart, surtout les jeunes, n'ont que trop besoin de cette instruction. J'ai remarqué dans votre livre deux petites méprises, l'une à l'égard de Georges Blackwell, que vous faites archevêque de Cantorbery, mais qui sous le règne de Jacques I^{er} gouvernoit l'Eglise des catholiques en qualité d'archidiacre; l'autre est que vous mettez Compiègne en Champagne, quoyqu'il soit en Picardie. Je suis persuadé que ces deux petites erreurs ne feront aucun tort à votre ouvrage & n'empêcheront point que toutes les personnes de bon goût ne souhaitent passionnément qu'il plaise à Dieu de vous accorder une longue vie & une parfaite santé, afin que vous puissiez continuer d'enrichir l'Eglise de vos ouvrages, qui ne peuvent manquer d'être recherchés avec beaucoup d'avidité. Je suis un de ceux qui le souhaitent le plus sincèrement & avec le plus d'ardeur, comme étant avec une parfaite estime & avec toute la considération possible,
Monsieur,

.

(Archives de M. J. de Jonquières, à Copenhague.)

X

A Monsieur de Mauclerc, ministre de l'Eglise françoise, à Stettin.

Monsieur,

Votre lettre du 15 de fevrier dont vous m'avez honoré m'a fait un sensible plaisir, puisque j'y ai vu de nouvelles marques de votre estime, quoy qu'en même temps elle me cause beaucoup de confusion par le scrupule que je me fais d'avoir si peu travaillé à la mériter. Je vous supplie de me pardonner cette négligence à entretenir avec vous un commerce qui m'est si agréable & si avantageux, & d'être persuadé qu'elle n'est causée que par la distance & par le peu d'occasions qui se présentent.

.
 (1) *J'ay envoyé votre billet à M. De Rogissart, & je ne doute pas qu'il ne l'ait reçu quoy que je ne le sache pas positivement, n'ayant point eu des lettres de lui depuis ce temps-là. Je prendrai soin de lui demander les deux premiers tomes de mon histoire dès qu'ils seront imprimés & de vous les envoyer tout aussitôt. Je crains que vous ne vous trouviés embarrassé en faisant l'extrait de ces deux tomes. Votre affection pour moi vous fera souhaiter sans doute d'y trouver quelque chose que vous puissés faire valoir. Mais malheureusement c'est tout ce qu'il y a de plus sec & de moins intéressant dans toute l'histoire d'Angleterre, comme dans toute autre grande histoire qu'on prend dès son origine, témoin Tite-Live, Mézerai, Mariana & autres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont l'art de changer les épines en fleurs ;*

(1) Ces points tiennent la place de quelques lignes sans importance, consacrées à un particulier inconnu, du nom d'Ithier.

mais ils sont rares & je ne suis pas de ce nombre. Au reste, je suis très-aise d'apprendre que vous continuez la Bibliothèque germanique, car on m'avoit assuré que cet ouvrage étoit abandonné depuis que vous étiez à Stettin. C'est par cette raison que je n'ay pas fait demander à votre libraire le troisième & le quatrième tomes, mais je le ferai au plutôt. J'ay eu trop de plaisir à la lecture des deux premiers pour négliger les deux autres & ceux qui paroîtront dans la suite. Pour moi, je continue le règne de Charles I^{er}, quelque difficulté que j'y trouve, & je prends le parti de ne me rendre esclave ni des partisans du Roi, ni de ceux du Parlement, mais de dire ce que je crois conforme à la vérité. Il en arrivera ce qui pourra ; mais je suis très-convaincu qu'il y avoit peu de sincérité dans chacun des partis.

J'ay une grande opinion des qualités & de la politique d'Elisabeth ; mais, entre nous, je suis persuadé que son zèle pour la Religion Protestante étoit beaucoup plus soutenu par son propre intérêt & qu'elle agissoit en faveur de la religion autant politiquement que religieusement (1).

La particularité dont vous me parlez touchant Mornay m'est connue : mais je n'ay pas cru devoir, sur le témoignage de Puffendorf (2), qui n'est pas un auteur contemporain & qui ne cite point ses garants, répandre un soupçon sur cette reine d'autant que je ne vois pas quel grand intérêt elle avoit de faire un pareil coup & que le fait est destitué de preuves.

Pour ce qui regarde la médaille portée à Eric par Philippe, fille de Henri IV, je n'en avois aucune idée, & pour dire la vérité, une médaille pesant plusieurs milliers de ducats dans ce siècle-là, me paroît peu vraisemblable, l'or étant alors beaucoup plus rare qu'il ne l'est présentement. Au temps

(1) Cette opinion de Rapin, très-favorable du reste à Elisabeth, est développée par lui dans son *Histoire d'Angleterre*, liv. xvii, an. 1560.

(2) Cette lettre fut écrite par Rapin-Thoyras à Paul-Emile de Mauclerc, près d'un an après celle dont l'autographie se trouve au commencement de ce volume & dont la première page est chargée de notes : ces notes sont de la main de Mauclerc ; elles servirent de texte à une réponse de ce dernier à laquelle la présente fait allusion dans ce passage & dans ceux qui suivent. — R. G.

de Henri VIII, les écus d'or sol, qui étoient la plus forte monnoye d'or, ne valoient que trente-sept sous, combien plus l'or devoit-il être plus rare du temps de Henri IV.

Vous remarquez fort bien que le principe que les sujets sont obligés de se conformer à la religion du souverain, attribué par Philippe II aux Protestans, est plus papiste que protestant. Avec tout cela les Princes protestans n'ont pas laissé de l'adopter en diverses occasions, les uns plus, les autres moins ouvertement, & je croi qu'il y en a peu, soit protestans, soit catholiques, qui ne soient un peu infectés de cette maxime.

Il est vrai qu'Elisabeth fut accusée par l'Empereur d'avoir voulu exciter le Turc contre lui, mais elle le nia hautement, & quoy que l'Empereur ne pût pas bien rejeter un désaveu formel, il ne parût pas trop convaincu de la sincérité de la reine.

Je ne sais rien de particulier touchant Denys Beautré. Je sais seulement que le roi de Suède avoit eu la pensée d'épouser Elisabeth avant qu'elle fût reine, mais que Marie, sa sœur, ne le trouva pas à propos. Depuis qu'Elisabeth fut reine, elle ne voulut jamais traiter de son mariage avec des Princes protestans. Elle trouvoit mieux son compte à traiter avec des catholiques, parce que n'ayant jamais eu envie de se marier, la religion lui fournissoit toujours un prétexte plausible de rompre ces négociations (1). Elle n'en entama jamais aucune de cette espèce que dans des vues de politique, & toujours sans dessein de les conclure.

Je ne me souvenois point d'avoir rien lu touchant la médaille du roi Jacques I^{er} avec l'inscription Cæsar Cæsarum. Ce prince aimoit beaucoup à être flaté, quoy qu'il fût d'un mérite très-médiocre. Peut-être quelqu'un de

(1) La reine d'Angleterre n'avait certainement assigné à sa rupture avec l'archiduc Charles, & plus tard, avec les ducs d'Anjou & d'Alençon, point d'autre prétexte public que l'intention décidée où elle étoit de ne jamais souffrir qu'on célébrât de messe dans la chapelle particulière de son mari. Hallam, *Hist. const. d'Angl.*, I, 213. — Rapin a développé cette opinion au sujet des diverses négociations matrimoniales d'Elisabeth dans son *Histoire*, t. VII, p. 268.

ses courtisans voulut-il le flatter par une expression à peu près semblable à celle d'Homère : le plus roi de tous les rois (1). Je vous avoue que ce sont des particularitez curieuses, mais on ne peut pas tout dire dans une Histoire. Ma plus grande peine a été à rejeter ce que je n'ay pas cru absolument nécessaire. Le plan que je me suis fait a été d'éclaircir autant qu'il m'a été possible les idées générales, & de n'insister sur les détails que quand ils m'ont paru nécessaires. Sans cela, il auroit fallu au moins doubler les volumes de mon Histoire.

Nous assurons Madame votre mère de nos très-humbles respects, aussi bien que M. & M^{me} de Superville. Ma femme vous fait aussi ses très-humbles compliments. Je vous prie d'être persuadé que je suis avec toute l'estime toute la considération possible,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

A Wétzel, le 8 de mars 1723.

N. B. — Cette lettre & celles qui suivent, adressées à Paul-Emile de Maucles, se trouvent en original dans les archives de son arrière-petit-fils, M. le baron Emile de Maucles, grand-chambellan de S. M., président du Conseil Aulique, à Stuttgart.

XI

Au même.

Monsieur,

J'ay reçu il y a deux ou trois jours, le cinquième tome de la Bibliothèque Germanique, dont je n'ay pas voulu manquer à vous remercier très-humblement, ayant occasion aujourd'hui d'écrire à Berlin. Je suis très-aise que ce

(1) Le roi Jacques « se plaçoit infiniment » à entendre ses louanges, & ses courtisans ayant bien vite connu son génie & son caractère, lui prodiguaient l'encens qu'il payait de ses bonnes grâces. « On l'appeloit le Salomon du siècle, on le traitoit de *Sacrée Majesté*. » Il avait une haute idée de son propre mérite & de sa capacité, ainsi que de son droit héréditaire & absolu au trône d'Angleterre, droit qu'il considérait comme capable de lui assurer un pouvoir illimité

journal se continue afin que la connoissance des livres qui se font en Allemagne & dans les pais du Nord, ne dépende plus absolument de ce qui plait à Messieurs les auteurs du Journal des Savants & des Mémoires de Trévoux d'en rapporter. Car il me semble que ces Messieurs n'ont pas toujours gardé l'équité nécessaire, soit dans le choix des livres d'Allemagne, soit dans la manière dont ils en ont parlé, au lieu que présentement nous pouvons plus sûrement compter sur les Extraits impartiaux qui se trouvent dans la Bibliothèque Germanique, outre que nous y voyons une plus grande abondance de livres.

Vous ferez bientôt au propre d'y rendre compte au public de mon Histoire d'Angleterre, car puisqu'elle a été composée en Allemagne, elle doit naturellement faire un des articles de votre journal. Le Libraire, par des raisons d'intérêt, a jugé à propos de faire paroître les deux premiers tomes avant les autres, ce qui ne peut que m'être défavantageux, parce que dans cette histoire, comme dans toutes les autres de même nature, les commencements sont ce qu'il y a de plus sec & où il y a le moins d'ordre & de liaison, & par conséquent le plus de confusion, faute d'auteurs & de mémoires pour des temps si éloignés. Cela n'empêche pas que quelques lecteurs ne s'en prennent à l'historien, comme s'il lui étoit possible ou permis de suppléer à ce défaut. En dernier lieu, le père Daniel, qui a publié une nouvelle Histoire de France, blâme beaucoup dans sa préface les historiens qui l'ont précédé, de n'avoir pas su débrouiller le cahos des commencements de cette histoire, & il est vrai qu'il a mieux réussi que Mézeray. Mais je ne fais, s'il auroit eu le même avantage, s'il avoit été obligé d'écrire l'Histoire de l'Heptarchie Anglo-Saxonne, pour laquelle on n'a d'autres secours que des annales très-imparfaites & quelques histoires des moines qui n'ont uniquement pensé qu'à faire remarquer la fondation de leur monastère, & qui n'ont parlé de l'histoire civile que dans cette vue. D'ailleurs, la monarchie françoise n'a jamais été partagée tout au plus qu'en quatre

sur tous les sujets; principe fatal à la prospérité de son règne & de son royaume, duquel ce prince & ses ministres tirèrent de funestes conséquences, origine des factions qui ont déchiré l'Angleterre & des révolutions qui ont renversé le trône des Stuarts. (*Hist. d'Angl.*, t. VIII, p. 8.)

royaumes dont le moindre étoit plus grand que l'Angleterre qui étoit partagée en sept. De plus, ces royaumes avoient pour voisins l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, & ce voisinage peut fournir à l'historien diverses matières. Au lieu que les Anglo-Saxons n'avoient d'autres voisins que l'Ecosse & le pais de Galles, qui ne fournissent que très-peu d'événements pour remplir l'histoire. Enfin, la monarchie françoise ne faisoit proprement qu'un corps, qui véritablement se divisoit quelquefois en plusieurs parties, mais qui aussi se réunissoit de temps en temps. Mais l'Heptarchie Anglo-Saxonne étoit un composé de sept royaumes séparés depuis leur fondation jusqu'à l'union de toute l'Angleterre en un corps, ce qui n'arriva qu'environ quatre cents ans après l'arrivée des premiers Saxons dans la Bretagne. J'avois résolu de dire un mot de cela dans ma Préface, mais ayant été obligé d'y parler peut-être trop de moi-même & de ce qui me regarde, j'ay cru que je devois éviter d'y ajouter encore ceci qui m'auroit même engagé à en faire un assez long article. Si vous jugez à propos de faire quelque usage dans votre Extrait de ce que je viens de dire, vous me rendrez un bon office, mais je ne prétends rien exiger de vous, que ce qui ne sera pas contraire à votre propre jugement.

Au reste, Monsieur, les deux premiers tomes de mon Histoire, selon que le libraire me l'a écrit, paroîtront deux mois plutôt qu'il ne l'avoit espéré, c'est-à-dire vers le commencement de novembre. Comme vous avez souscrit, j'ay cru que vous seriez bien aise d'en être informé, afin que vous donniez vos ordres pour retirer votre exemplaire & celui de M. de Superville. Si vous jugez que je puisse en cela vous être de quelque utilité je me chargerai très-volontiers de l'exécution de vos ordres.

Toute ma famille vous assure, ainsi que Madame votre mère, de ses très-humbles services, & nous vous prions aussi de faire nos très-humbles complimens à M. & à M^{me} de Superville & à M. Ithier.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime & toute la considération possible, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

A Wezel, le 25 de septembre 1723.

XII

A Cécile de Rapin, baronne de Mauvers.

A Wétzel, le 16 d'octobre 1723.

Je voi par votre lettre, ma très-chère sœur, que mon long silence vous a fait quelque peine & que vous n'avez pu vous empêcher de me soupçonner de quelque froideur envers vous. Si j'avois prévu cela, je n'aurois pas tant tardé à vous écrire, mais comme je n'ay jamais eu aucun sujet de me plaindre de vous, il ne m'est pas venu en pensée que vous pussiez regarder une petite interruption de commerce comme un effet de quelque froideur. Je vous assure très-sincèrement que j'avois dessein de vous écrire aujourd'hui, quand même je n'aurois point reçu votre lettre, & que ce qui m'a fait différer d'une semaine à l'autre, a été une occupation extraordinaire, pour travailler à une Préface de mon Histoire d'Angleterre, pour la composition de laquelle j'avois cru avoir quatre ou cinq mois devant moi, & qu'il m'a fallu pourtant hâter, parce que le libraire a avancé de plus de deux mois la publication des deux premiers tomes. Quoy que ce ne soit qu'une pièce fort courte, je l'ay si souvent changée, augmentée & diminuée, que j'y ay employé beaucoup plus de temps que je ne l'avois espéré. Voilà, je vous assure, tout le mystère de mon silence, que j'aurois néanmoins rompu, si j'avois eu quelque chose de particulier à vous écrire. Car je me doutois bien que vous aviez intention de demeurer cet hyver à Utrecht, puisque je n'entendois parler d'aucun changement à cet égard. J'ay vu avec beaucoup de plaisir le Mémoire de ce qui vous est arrivé en France depuis la mort de M. de Mauvers. Je n'ay garde de vouloir pénétrer le motif qui vous l'a fait écrire. Vous devez le savoir vous-même mieux que personne, & je ne voi pas à quoy cela peut être nécessaire. Mais il est certain que pour ce qui vous regarde, vous pouvez en faire un très-bon usage en vous remettant devant les yeux les grâces & les secours que vous avez reçus de Dieu dans vos afflictions, nonobstant votre chute de laquelle je ne voi pas que vous fassiez une apologie différente de celle d'un nombre infini d'autres personnes qui ont succombé par des raisons à peu près semblables. Pour ce qui regarde

les affaires temporelles, je ne doute pas que vous n'ayez fait tout ce qui a été en votre pouvoir pour les bien diriger & gouverner, & comme j'ignore absolument en quel état vous les avez laissées, il m'est impossible de savoir si vous avez réussi selon vos souhaits.

Si j'en avois eu le temps j'aurois copié votre Mémoire, ou l'aurois fait copier si j'avois eu un copiste. Mais de peur que vous en n'ayez besoin, je vous le renvoie après l'avoir fait lire à ma femme avec les lettres que vous y avez jointes. Je souhaiterois de savoir le nom de votre belle-fille & le nom de votre petit-fils, comme aussi le nom de votre fille, de son mari, de leurs enfans & celui de la femme de mon cousin de Rebeau & de ses enfans, s'il en a d'autres que celui qu'il a perdu, le nom de vos enfans morts & leur emploi, parce que je veux garder une généalogie qui puisse faire connoître à mes enfans leurs parens qui sont en France.

Voilà, ma chère sœur, tout ce que j'ay le temps de vous dire aujourd'hui. Je vous prie d'être bien persuadée de la sincérité de mon amitié, & de la douleur que je ressens de ce qu'il n'y a pas entre vous & mon frère une aussi parfaite union que je le souhaiterois. J'espère que vous me faites la justice de comprendre que je ne puis, ni ne dois prendre parti entre vous & lui, & je vous prie de me faire aussi celle d'être bien persuadée que je prends toute la part possible à tout ce qui vous regarde en particulier, & que je suis très-sensible à toutes vos peines. Ma femme vous assure de son amitié, & nos filles de leurs très-humbles respects. Je ne comprends pas en quoy le séjour de mon fils à Clèves peut lui être plus préjudiciable qu'ailleurs, car n'étant pas encore en état d'aller à l'Académie, je ne voi pas qu'il y ait lieu de l'envoyer à Utrecht, où il seroit difficile de trouver des maîtres pour ce qu'il apprend présentement, à moins que de le mettre dans une pension, qui où j'espère qu'il profitera selon mes souhaits. Il étudie présentement sous un très-bon maître.

Adieu, ma chère sœur, je suis toujours, de tout mon cœur, tout à vous.

THOYRAS-RAPIN.

(Archives de M. de Jonquières, à Copenhague.)

XIII

A Monsieur de Mauclerc.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier de M. Rogissart les tomes III^e & IV^e de mon Histoire d'Angleterre qu'il me prie de vous faire tenir. Comme j'ai occasion l'en envoyer un exemplaire à M. Le Duchat, j'y joins aussi le vôtre & je le prie de vous l'envoyer comme je m'assure qu'il le fera volontiers. J'aurais souhaité de voir, avant que de me donner l'honneur de vous écrire, l'Extrait que vous avez fait de mon premier tome, mais il faut qu'il ne soit pas encore prêt puisqu'on ne me l'a pas envoyé, quoique je l'eusse demandé. Je ne doute nullement que cet Extrait ne soit du même goût & du même discernement qui paroît dans tous ceux que vous faites. Je ne suis nullement surpris que vous ayez remarqué un défaut de citation en divers endroits. Je vous alléguerai néanmoins une excuse qui peut être bonne pour vous, quoiqu'elle ne le soit pas pour le public, c'est qu'ayant donné mon manuscrit à copier à un jeune homme d'ici, il laissoit en blanc tous les noms propres qu'il ne pouvoit pas bien lire, & c'étoit à moi à remplir ces blancs. Par la même raison il laissa en blanc beaucoup de citations à la marge que je m'étois proposé de remplir, mais malheureusement je commençai par le texte, en intention de remplir ensuite le blanc des marges. Mais après avoir fait le premier ouvrage, je voulus rendre le temps pour le second, & ensuite je l'oubliay. De sorte que j'ay sur mon manuscrit beaucoup de citations qui ne se trouvent pas dans l'imprimé, car je m'étois fait une loi particulière de ne rien dire d'important, sans citer mes garants, & je ne doute pas que, dans une seconde édition, je ne fusse en état de remplir sur mon propre manuscrit tout ce qui manque aux citations, sans être obligé de recourir aux livres. Mais quand même le public seroit informé de mes raisons, il auroit droit de ne pas s'en contenter & je passe condamnation sur ce sujet, parce que c'est un effet de ma négligence.

Je suis très-malheureux de n'avoir ici personne à qui je puisse donner mes

manuscrits à lire, pour en avoir les avis. Je suis comme assuré que si j'avois été ou à La Haye ou à Berlin, ou en quelque endroit où j'eusse pu avoir un commerce journalier avec des gens de lettres, j'aurois évité bien des défauts & des méprises. Mais on entend parler ici que des gens de guerre. C'est sur quoy roulent toutes les conversations.

J'assure Madame votre mère & M. & M^{me} de Superville de mes très-humbles services.

Ma femme est à Aix-la-Chapelle avec une de mes filles. J'ay l'honneur d'être avec toute l'estime & la considération possible,

Monfieur, votre très-humble & obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

Vous savez sans doute que M. Vernielle [?], notre ministre, va être ministre à Tournay, & que nous aurons ici M. Rouvière que nous avons choisi d'une voix unanime sur la recommandation de M. de Beaufobre.

N. B. — Cette lettre, non datée, doit être postérieure à celle de mars 1723 (n° 3), où il est question des deux premiers tomes de l'Histoire d'Angleterre, & en tous cas à celle (n° 2) où il est question de l'établissement à Stettin, de M. de Superville, médecin. (Voir, sur Daniel de Superville, la note 5, p. 259.)

XIV

Au même.

Monfieur,

Comme je ne fai venir les divers journaux qui s'impriment en Hollande que de six en six mois, ce n'est que depuis peu de jours que j'ay lu le VII^e tome du Journal Germanique où j'ay trouvé l'Extrait du II^e tome de mon Histoire d'Angleterre. Quoy que je ne sois nullement prévenu pour mon ouvrage, je n'ay pas laissé d'avoir beaucoup de satisfaction de ce que vous en dittes d'avantageux, étant comme impossible que les louanges de gens d'un mérite distingué

*trouvent de la sensibilité dans les cœurs les plus indifférents. Je vous remercie
 très-humblement, Monsieur, de votre Extrait, qui ne peut que me faire beau-
 coup d'honneur dans le monde. Vous y avez remarqué un défaut de citations dans
 premier tome, négligence sur laquelle je passe condamnation, parce que je
 puis pas l'excuser envers le public, quoy qu'avec mes amis particuliers, je
 pourrois en alléguer une raison qui, peut-être diminueroit un peu ma faute (1).
 Vous souhaiteriez (2) que j'eusse donné une connoissance un peu détaillée
 des auteurs dont je me suis servi pour composer mon Histoire, sur quoy je
 prendrai la liberté de faire quelques remarques que je soumets à votre
 jugement. Il est vrai qu'en général il seroit à souhaiter que tous les histo-
 riens voulussent se donner cette peine. Mais, pour dire la vérité, je trouve
 que ce seroit un trop grand travail pour une Histoire qui comprend un
 espace de plus de dix-sept cents ans, & sur laquelle j'ay consulté plusieurs
 centaines d'auteurs. Il me semble que tout ce qu'on pourroit justement exiger
 de moi, ce seroit que je donnasse une connoissance particulière des auteurs
 dont je me suis servi dans les faits controversés & importants, & qui au
 fond sont en petit nombre, si on en excepte la Religion & l'Histoire de
 l'Eglise dont je n'ay prétendu donner qu'un très-petit abrégé, & à l'égard
 de laquelle je me suis borné à des idées générales. Vous aurez pourtant
 pu voir quelque chose d'approchant dans les deux petites Dissertations sur
 la Loi salique, à la fin du règne d'Edouard III, & sur la Pucelle d'Orléans,
 à la fin du règne d'Henri VI. Vous trouverez encore, au commence-
 ment du VIII^e tome, ou peut-être à la fin, que je suis entré dans
 votre pensée, avant que d'avoir vu votre remarque, par rapport à l'his-
 toire du règne de Charles I^{er}, & que j'ai donné quelque connoissance des
 auteurs qui ont écrit l'histoire de ce règne, parce que cela m'a paru im-
 portant, pour cette partie de l'histoire, non à la vérité à l'égard des faits*

(1) Voy. la lettre précédente.

(2) Ce fragment, séparé par des guillemets du corps de la lettre dont il fait partie, a été
 imprimé dans la Bibliothèque Germanique (année 1724), presque textuellement.

« sur lesquels il n'y a pas beaucoup de contestation, mais à l'égard des
 « principes sur lesquels les divers auteurs ont bâti, selon qu'ils se sont
 « trouvez engagez dans l'un ou dans l'autre parti. On ne peut que louer
 « M. Lenfant d'avoir eu pour ses lecteurs la condescendance de leur faire
 « connoître les auteurs dont il s'est servi pour son Histoire du Concile de Pise.
 « Cela étoit même, en quelque manière nécessaire, parce que, s'agissant de
 « la Religion, un ministre seroit encore plus suspect que tout autre protestant
 « s'il ne faisoit pas connoître ses garands. Mais il y a une extrême diffé-
 « rence entre une Histoire particulière telle que celle du Concile de Pise &
 « une Histoire générale d'Angleterre. J'avoüe néanmoins que plusieurs lecteurs
 « seroient sans doute bien aises de voir une bonne critique des auteurs
 « de l'histoire dont il s'agit ; mais combien y en a-t-il qui ne la liroient pas,
 « parce qu'il ne s'agiroit que des auteurs, dont la plupart ont écrit en
 « anglois, & cependant, pour faire une bonne critique des auteurs de l'His-
 « toire d'Angleterre, il faudroit augmenter celle-ci qui ne sera peut-être
 « que trop longue, de la valeur d'un tome, à moins qu'on ne voulût se con-
 « tenter de donner une simple liste des auteurs dont on a puisé, comme font
 « quelques-uns, ce qui est à mon gré fort inutile. »

Permettez-moi, Monsieur, de faire une petite remarque sur ce que vous
 dites de l'empereur Sigismond, tome VII, page 103, qu'il y a lieu de
 douter que Sigismond ait pris le parti du Roi d'Angleterre, sur quoy vous citez
 le Concile de Constance, où M. Lenfant a dit la même chose. J'aurai donc
 l'honneur de vous dire, qu'après avoir lu ce que M. Lenfant avoit écrit sur
 ce fait dans son Histoire du Concile de Constance, je pris la liberté de lui
 écrire qu'il n'y avoit rien de plus certain que ce qu'il révoquoit en doute.
 Sigismond, en partant d'Angleterre, signa à Canterbury, si je ne me trompe,
 un traité d'alliance avec Henri V contre la France, & ce traité se trouve tout
 entier dans le Recueil de Rymer. J'en ay parlé dans le règne de Henri V, où
 j'ay fait voir d'ailleurs, d'une manière incontestable, que depuis ce traité il
 y eut toujours une liaison très-intime entre Sigismond & Henri V, jusque-là
 que Henri communiquoit à l'Empereur ses desseins les plus secrets contre la

France. M. Lenfant me parut convaincu de la vérité du fait que j'avançois, & ne fit entendre qu'il corrigeroit cet endroit dans une seconde édition. Si vous avez lu dans mon Histoire le règne de Henri V, lorsque vous avez travaillé à l'Extrait du livre de M. Wallin, vous auriez pu illustrer ce que vous dites par rapport aux deux démarches que Sigismond fit en France en faisant chevalier un homme qui aspiroit à être Sénéchal de Baucaire, & en voulant ériger le Comté de Savoye en Duché, par ce qui lui arriva en arrivant en Angleterre. Comme il s'approchoit de la terre dans une chaloupe, les deux frères du Roi se jetèrent dans l'eau l'épée à la main, & arrèrèrent sa chaloupe, en lui disant que s'il venoit en Angleterre pour y exercer quelque acte de souveraineté, ils avoient l'ordre de l'empêcher d'aborder, mais que s'il ne venoit que pour y proposer la paix, il y seroit le très-bien venu. Cette espèce de comédie avoit sans doute sa relation avec ce qui s'étoit passé en France, d'où il me semble qu'on peut inférer, que ce dont vous parlez s'étoit passé en France avant le voyage de Sigismond en Angleterre (1).

Je vous prie, Monsieur, d'excuser la longueur de cette lettre, causée par le plaisir que j'ay de m'entretenir avec vous, & d'être persuadé que je suis avec une sincère estime & une parfaite considération,

Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THOYRAS-RAPIN.

Nous assurons Madame votre mère de nos très-humbles respects.

A Wetzél, le 12^e d'Aout 1724.

Au revers : *A Monsieur,
Monsieur de Mauclerc,
Ministre de l'Église françoise,
à Sretin.*

(Partie inférieure d'un cachet aux armes de Rapin en cire rouge.)

(1) L'empereur Sigismond vint en France au commencement de 1416, prenant soin de publier lui-même, que l'unique but de son voyage était de procurer la paix entre la France & l'Angle-

FRAGMENTS POÉTIQUES DE M. DE RAPIN-THOYRAS

LA SOCIÉTÉ DE LA HAYE EN 1706

SATIRE

LYCAS & DAMON, interlocuteurs



LYCAS.

*Quel sujet, cher Damon, vous trouble & vous chagrine ?
D'où vous vient cet air sombre ? Un ennui qui vous mine,
Certain trouble inquiet se montre dans vos yeux
Pendant que tout le monde est en joye en ces lieux.
Avez-vous oublié qu'on a forcé les lignes ?
Et nos heureux succès vous semblent-ils peu dignes
De porter quelque joye au fond de votre cœur ?
Expliqués-moi, Damon, d'où vient votre froideur...*

DAMON.

*Mon cher ami, le soin des affaires publiques
Se mêle rarement à mes soins domestiques.
Je laisse à nos guerriers à combattre pour nous ;*

terre. Rapin infinie qu'il avait pris plutôt à cœur les intérêts d'Henri V que ceux de la France, aussi ayant échoué dans ses tentatives à Paris, il se rendit en mars en Angleterre où se passa cet incident. (Voy. *Histoire d'Angleterre*, t. IV, p. 115.)

*A nos maîtres le soin de diriger leurs coups.
 Et quand l'heureux succès d'une grande victoire
 Etant notre frontière, augmente notre gloire,
 J'en rend grâces au Ciel, sans qu'au plus chaud du jour
 Je me croie obligé de me rendre à la Cour,
 Pour (du jargon de Mars, insipide interprète)
 Vingt fois en un seul jour répéter la Gazette¹,
 Où je fus fatigué de tant de vains discours,
 De tant de beaux projets que j'entends tous les jours.
 Dans un cercle pressé de graves Nouvellistes,
 De nos exploits futurs on fait de longues listes.
 Nous prendrons dans un mois, sans le moindre revers,
 Bruxelles & Louvain, Dietz, Malines, Anvers.
 La Flandre tient encore, mais, quoi ! dans l'épouvante
 Où se trouve aujourd'hui la France chancelante,
 Gand, Bruges & Newport seront bientôt à nous :
 Ostende incessamment va tomber sous nos coups.
 Notre flotte à cela dès longtemps préparée,
 De son port aisément s'en va bloquer l'entrée,
 Et cent canons braqués contre ses boulevards,
 Feront dans quatre jours ébouler ses remparts.
 Après ces grands projets calculez par avance,
 Je les quitte, rempli d'une douce espérance,
 Que dans deux ans au plus, sans trouble, sans chagrins,
 J'irai manger chez moi mes figues & mes raisins.
 Il me semble déjà que mes vieux camarades
 M'accueillent avec joie, & qu'avec des razades,
 Nous buvons la santé de ces bons potentats
 Qui nous ont tendrement reçus dans leurs états ;
 Qu'au seul nom d'une Reine, en bonté sans pareille²,
 Chacun d'eux me regarde & me prête l'oreille ;
 Qu'après avoir parlé de ses faits inouïs
 Qui la mettent bien haut au-dessus de Louis,*

(1) Les nouvellistes de La Haye s'affemblaient à la Cour entre midi & une heure. (Note de R.-Th.)

(2) La reine Anne d'Angleterre. Elle eut toutes les vertus privées, sauf, à la fin de sa vie, la briété ; elle manqua de la plupart des vertus royales, mais la gloire de ses généraux, l'habileté de ses ministres, réussirent à faire de son règne l'un des plus glorieux de l'Angleterre.

*Je leur fais admirer sa sagesse profonde,
 Sa piété sans fard qui charme tout le monde,
 Les pauvres soulagés par ses soins généreux,
 Ses ennemis domptés, & ses sujets heureux.
 D'un héros, digne objet des soins de la Nature,
 Du vaillant Marlborough, je leur fais la peinture...
 Mais je sens bien qu'il faut pour un si grand tableau
 Une main plus savante, un plus noble pinceau.
 N'importe ! je poursuis toujours, vaille que vaille,
 Et d'Hochstett hardiment je décris la bataille...
 Mais, hélas ! tout à coup je m'éveille en sursaut,
 Et de me trouver seul je tombe de mon haut.
 Honteux d'avoir ainsi, contre toute apparence,
 Sur de si vains projets fondé mon espérance ;
 Je prends une Gazette & je la lis... En vain
 J'y trouve notre armée en deçà de Louvain :
 Pour rendre de nos gens la victoire inutile,
 Bavière¹ se prépare à défendre la Dyle,
 Et le siège d'Anvers, malgré mes entetez,
 Paroît de plus en plus plein de difficulté.
 Ah ! que d'illusions ! que de chimères vaines,
 Tous ces grands raisonneurs ont leurs cervelles pleines !
 Et qu'on peut peu compter, Lycas, sur un exploit
 Que sur la seule carte on montre avec le doigt !*

LYCAS.

*Je vous entends, Damon ; à ces traits de satire
 Je me connois moi-même, & si je l'ose dire,
 Un peu trop fortement, vous gravez mon portrait.
 Mais vous qui de ce goût n'êtes point satisfait,
 Savez-vous qu'à leur tour, Messieurs les Nouvellistes,
 Laisant de nos exploits les copieuses listes,
 Et tous ces grands projets inutiles & vains,
 Savent aussi parfois gloser sur leurs prochains ?*

(1) Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, allié de la France, vaincu à Hochstet ~~et~~ par Marlborough.

*Un jour, un de ces jours que la poste stérile,
 Dans un calme fâcheux laissoit toute la Ville,
 Au milieu de la cour, nous étions cinq ou six,
 Sous un arbre touffu, l'un près de l'autre assis.
 Sur Bade¹ nous avions épuisé la satire,
 Et loué ce grand Duc² que tout le monde admire,
 Quand on vit près de nous traverser à grands pas
 Un de nos bons amis, appelé Licidas.
 Il sembloit occupé d'une affaire importante,
 Et son ame, à le voir, paroissoit peu contente.
 Qu'a notre ami ? dit-on, qu'il est si fort changé ?
 Dans un chagrin affreux il semble être plongé !
 N'auroit-il point appris quelque triste nouvelle ?
 On a sujet de craindre encore pour la Moselle.
 Non, non, leur dis-je alors, ne vous allarmés pas,
 Depuis un fort long temps je connois Licidas.
 Rarement inquiet du succès de nos armes,
 Les efforts des François lui causent peu d'allarmes.
 Sur le sort de l'Europe il dort fort en repos.
 Mais un trop petit jeu risqué mal à propos,
 Un Roi mal appelé qui ne peut se défendre,
 Des Matadors perdus avecque le sans-prendre,
 C'est ce que son esprit ne sauroit digérer ;
 C'est alors qu'on l'entend tempêter & jurer,
 Et d'un rouge foncé colorant son visage,
 Gronder tout, sans respect ni de sexe ni d'âge.
 L'un, pour faire la vole, a laissé voir son jeu ;
 Celle-ci parle trop, l'autre parle trop peu ;
 Un autre est trop distrait. Mais ce qui le démonte
 C'est de voir Du Marest soutenu d'un seul ponté,
 Hasarder de jouer & ne manquer jamais
 De se l'associer dans ces jeux imparfaits.
 Enfin, dans son chagrin, homme, femme, ni fille,*

¹ Louis-Guillaume, margrave de Bade, vainqueur des Turcs, mais plusieurs fois battu par les & Catinat, notamment à Friedlingen en 1702.

² Marlborough (Churchill, duc de), le célèbre adversaire du prince Eugène, bien connu l'histoire & dans la chanson.

Ne savent à son gré bien jouer le quinquille ¹.
 Il faut, pour bien l'apprendre, avoir recours à lui,
 S'il perd ses escalins ² c'est la faute d'autrui.
 Mais quand l'obscurité d'une seule parole,
 Contre tout son espoir lui fait manquer la vole,
 Et que parmi des cris & des ris atterans
 Il la voit partager entre ses concurrents,
 C'est alors qu'achevant de perdre patience,
 Il s'échappe en discours tous remplis d'insolence,
 Et dans la passion dont il est agité,
 Il ne sait respecter ni sexe ni beauté.
 Les assistants surpris de son peu de sagesse,
 Dans un morne silence accusent sa faiblesse
 Et se promettent bien dans le fond de leur cœur
 De ne jamais jouer avec un tel joueur.
 Il jure enfin, honteux de sa propre manie,
 Qu'il ne touchera plus de cartes de sa vie...
 Mais les zéphirs légers emportent aisément
 Les sermens d'un joueur avec ceux d'un amant.
 Damon, que dites-vous de ce beau caractère ?
 Auroit-il, par hasard, ému votre colère,
 Et dans ces traits moqueurs ne connoissez-vous pas
 Ce joueur emporté, ce chagrin Licidas ?

DAMON.

Sur ce portrait, Ami, je n'aurois rien à dire,
 Si vous n'aviez pas tant borné votre satire ;
 Vous n'en voulez qu'à moi ; mais croyez-vous, Lycas,
 Que Damon, dans ce lieu, soit le seul Licidas ?
 Il en est de tout sexe, il en est de tout âge,
 Qui n'ont pas plus que moi la raison en partage,
 Qui savent quereller un astre trop malin

(1) Le quinquille, ou quintille, n'est autre que le jeu de l'homme à cinq joueurs, jeu de cartes espagnol fort compliqué, qui se jouait beaucoup dans les Pays-Bas. Les mots soulignés ci-dessus sont des termes de ce jeu.

(2) Nom d'une monnaie d'argent, usitée en Flandre & en Hollande, d'une valeur de 65 centimes environ.

Qui de leur pauvre bourse arrache l'escalier,
 Et dont l'humeur, d'ailleurs & modeste & tranquille,
 Leur attire pourtant l'estime de la Ville.
 Il en est qui, jouant contre la bonne foi,
 Et de leur intérêt suivant toujours la loi,
 Savent, quand il le faut, par un peu d'artifice,
 D'un sort injurieux corriger la malice.
 C'est ce qui m'a cent fois presque déterminé
 A renoncer au jeu qui m'a trop dominé.
 Mais où puis-je passer mes moments inutiles ?
 Il n'en est pas ici comme en tant d'autres villes
 Qui peuvent vous fournir des divertissemens,
 Ou l'on peut, comme on dit, aller tuer le tems.
 Mais que faire à la Haye ?

LYCAS.

On y peut bien sans peine
 Passer tout comme ailleurs six jours de la semaine,
 Et le Dimanche étant au sermon destiné,
 On peut aller entendre un jeune orateur né¹
 Qui fait, par le secours d'une mâle éloquence,
 Du plus hardi Pécheur frémir la conscience.
 Il fait pâlir l'Athée, & son discours nerveux
 Au Désarmer effrayé fait dresser les cheveux.

DAMON.

J'estime, comme vous, cet homme incomparable :
 Je trouve ce qu'il dit beau, grand, noble, admirable,
 Mais entre vous & moi je me garderai bien,
 Partout ailleurs qu'ici, d'en dire jamais rien.
 A des gens prévenus j'ay trop peur de déplaire,
 Et je veux éviter une méchante affaire.
 Il faut être prudent, car enfin dans ce lieu,

) Voy. ci-dessus, sur Saurin, dont il s'agit ici, les notes 2 & 1 des pp. 141 & 258. —
 de, ministre de Charenton, dont il est parlé plus bas, est bien connu par ses controverses
 Boillet.

*Il n'est jamais permis de garder un milieu.
 Veux-je contre Saurin exercer ma critique,
 Contre moi, sur-le-champ, on crie à l'hérétique.
 Veux-je élever bien haut ce fameux orateur,
 Je passe en d'autres lieux pour fade admirateur.
 Partout sur son sujet on dispute, on clabauda,
 L'un le met hardiment au-dessus du grand Claude,
 L'autre dans ses discours, ne trouvant rien de bon,
 Affecte de dormir pendant tout le sermon.*

LYCAS.

*Contre cet orateur, c'est en vain qu'on se ligue;
 Le peuple pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 Cinq ou six beaux-esprits ont beau le censurer,
 Le public à l'envi s'obstine à l'admirer.*

DAMON.

*Mais enfin, moi qui suis étranger dans la ville,
 Parmi tous ces partis comment vivre tranquille?
 Suis-je neutre? aussitôt je perds tous mes amis.
 Veux-je prendre un parti? je fais des ennemis.
 Que nous serions heureux, si, bornant notre zèle,
 Nous laissions aux Pasteurs décider leur querelle
 Et si nous distinguions, par un juste milieu,
 La cause du pasteur de la cause de Dieu!
 Et que m'importe à moi ce procès ridicule,
 Tout fondé sur un point ou sur une virgule?
 Ay-je quelque intérêt que le sieur Gabillon
 Passe pour honnête homme ou bien pour un fripon?
 Je ne le connois pas, & n'ay pas même envie*

(1) Il y avoit alors entre M. Bernard & M. d'Allonne une dispute qui ne consistoit que dans la position d'un point & d'une virgule. (Note de R.-Th.) — Sur M. d'Allonne, voy. la note 1, p. 255. Un assez long article de la *France Protestante* est consacré au pasteur Jacques Bernard, ministre, philosophe, mathématicien & historien, continuateur heureux de la *Bibliothèque universelle* de Le Clerc, téméraire des *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle: nous renvoyons le lecteur audit article. (Voy., sur Auguste de Gabillon, l'article sommaire de la *France protest.*)

*D'avoir aucun commerce avec lui de ma vie.
 Doi-je de son honneur me rendre le garant ?
 Doi-je le condamner sur un rapport courant ?
 Jaquelot ¹ fait à Bayle une affaire nouvelle ;
 Doi-je de l'un des deux épouser la querelle ?
 Qu'ils s'accordent entre eux. Si dans ses actions
 Joncourt pousse trop loin ses méditations,
 Et que le sablier, le sable, ni l'horloge ²,
 Ni Favon ³, qui trois fois de son siège déloge,
 Ne peuvent l'avertir qu'il est tems de finir :
 Doi-je de ses sermons pour jamais m'abstenir ?
 Ou, par des imprimés ⁴ pleins de fiel & de bile,
 Soulever contre lui les trois quarts de la Ville ?*

LYCAS.

*Si dans les passions d'un turbulent clergé,
 Vous craignés sagement de vous voir engagé,
 Vous pourrez en ce lieu trouver quelques parties
 Qui selon votre humeur seront mieux assorties.*

Isaac Jaquelot, né à Vassy en 1645, pasteur à La Haye en 1686, s'acquit rapidement une réputation comme orateur. « Il parloit en maître, dit le P. Nicéron, & se possédoit parfaitement bien. » Il eut quelques démêlés avec l'irascible Jurieu, fut condamné par le synode de la Haye, se retira à Bâle, puis à Berlin où il mourut en 1708. Il laissa de nombreux ouvrages, l'un d'eux : *Conformité de la foy & de la raison*, est particulièrement consacré à la réfutation de Bayle, que Jaquelot traite d'ennemi de la religion, parce qu'il y oppose continuellement la Bible à la réplique, & Jaquelot continua la polémique. (Fr. Prot., art. Jaquelot.)

Sur le dessus de l'Eglise Française de la Haye, il y a une horloge qui sonne les heures. Outre cela, de Joncourt avoit fait mettre une pendule sur un pilier vis-à-vis de la chaire. Il avoit sur la montre sur la chaire outre le sablier ordinaire ; avec tout cela il étoit fort long. (Note h.) — Pierre de Joncourt, de Clermont en Beauvoisis, se retira dans les Provinces-Unies 3 années avant la Révolution & y devint l'un des meilleurs prédicateurs des églises réformées. Pasteur à Middelbourg, puis à La Haye en 1697, il mourut en 1725 dans cette ville. Ses plusieurs ouvrages, écrits avec justesse & avec une grande vivacité d'imagination, ont donné dans la France Protestante le catalogue très-varié de ses productions littéraires théologiques.

Il étoit le lecteur, qui, quand M. de Joncourt prêchoit, sortoit deux ou trois fois pendant la prédication pour aller fumer une pipe dans un café. (Note de R.-Th.)

Amonet avoit fait imprimer un libelle contre M. de Joncourt. (R. Th.)



*Cherchez-vous la beauté, la douceur, l'agrément
Et tout ce que le sexe offre de plus charmant ?
Ici tout comme ailleurs on peut vous satisfaire.
Nos jeunes Dames ont tout ce qu'il faut pour plaire :
Esprit, beauté, mérite, & hors un peu de bien,
Pour engager un cœur, il ne leur manque rien.*

DAMON.

*Je crains trop de l'Amour les trompeuses amorces,
Pour vouloir m'exposer avec si peu de forces ;
Tel homme bien souvent ne croit que badiner,
Qui bientôt tout de bon se laisse embéguiner,
Et chargé d'une femme avec un grand mérite,
Se trouve sans secours pour fonder sa marmite.*

LYCAS.

*Puis donc que de l'Amour vous redoutez les coups,
D'un commerce savant vous accomodés-vous ?
Voulez-vous à l'Esprit donner la préférence
Et deux fois la semaine entrer en conférence
Avec ce que La Haye a de plus accompli ?
J'entend ces beaux-esprits dont l'entretien poli,
Plein d'un rare savoir & de mille autres charmes,
Embrasse également les lettres & les armes⁽¹⁾.
C'est de ce tribunal, à bon droit redouté,
Qu'un téméraire auteur craint la sévérité.
C'est là qu'on juge tout, & c'est là qu'on explique
Le grand art de la Guerre & de la Politique,
Et Marlborough lui-même a subi plusieurs fois
De ce grand tribunal les rigoureuses lois.*

DAMON.

Quoi ! tout de bon, c'est là cette assemblée illustre

(1) C'étoit une société qui s'assembloit chez M. le marquis de Bougy & qu'on appeloit la Société des Beaux-Esprits. M. Jaquelot y dominoit & y parloit presque tout seul. (R. Th.)

*Qui des Réfugiez fait la gloire & le lustre ?
 Hélas ! mon cher Lycas, admirés mon malheur :
 J'allois ces jours passés chez un certain seigneur
 Dont la naissance jointe avec un grand mérite,
 M'engage quelquefois à lui rendre visite.
 Ses gens à mon abord me parurent troublez.
 « Monsieur, les beaux-esprits sont là-haut assemblez, »
 Dirent-ils. Les Esprits ! dis-je alors en moi-même,
 Ah ! ce nom seul me cause une frayeur extrême.
 Serviteur aux Esprits ! car je jure ma Foi,
 Qu'aucun homme mortel ne les craint plus que moi.*

LYCAS.

*Vous craignés les Esprits ? Eh bien ! il vous est libre.
 Je vais vous proposer des gens d'autre calibre :
 Rapin les Mercredis a des amis chez lui,
 Je veux vous engager avec eux aujourd'hui.
 D'obtenir leur aveu j'ay quelque confiance;
 Ils ne se piquent point d'esprit & de science,
 Et sans rien décider avec autorité
 Ils cherchent seulement la pure vérité.
 La plupart sont savans, & la Théologie,
 L'Histoire, la Critique & la Philosophie,
 Font le comun sujet de leur doux entretien ;
 De ces Messieurs, Damon, vous trouverés-vous bien ?
 Y verrés-vous aussi quelque chose à redire ?*

DAMON.

*Je conçois qu'avec eux on peut assez s'instruire,
 Mais entre vous & moi, j'apprens du bruit commun*

M. de Bougy. (Note de R.-Th.) — Jean-Jacques Le Révérend, marquis de Bougy, né au u de Calonges en Languedoc, en 1655, issu d'une famille normande, mestre de camp du ent Colonel, tenta de fortir de France à la Révocation. Il fut pris, refusa longtemps de se tir, signa enfin une abjuration extorquée, & en 1693, sous prétexte d'aller aux eaux d'Aix- ipelle, gagna la Hollande, & y vécut fort confidéré, suivant Bayle. (*Fr. prot.*)

*Qu'on les voit quelque fois quatre acharnés contre un ¹,
 Parler tous à la fois, crier à pleine tête,
 Comme quand des Chasseurs ont lancé quelque bête,
 Assaisonnant le tout d'une odeur de tabac
 Qui vous fait en entrant soulever l'estomac ².
 Fy, ne me parlés point d'entrer dans les parties
 De caffè, de tabac & de vins assorties.
 Tout cela me déplait, je n'y saurois tenir.*

LYCAS.

*Vous êtes difficile, & pour pouvoir fournir
 A tous les agrémens qu'il faudroit pour vous plaire
 Je ne vois que ceci qui peut vous satisfaire ;
 Je vais le proposer & je ne doute pas
 Que d'un si bon avis vous ne fassiez grand cas.
 Dans un certain réduit où la vertu tranquille
 A depuis quelque tems choisi son domicile,
 Où règnent tour à tour & sans sévérité
 Le délicat honneur, la tendre charité,
 Où la Religion, loin de toute imposture,
 Cherche & trouve en tous tems une retraite sûre.
 Dans ce séjour charmant dont la sage Dangeau ³
 Par son soin charitable a fait un saint hameau,
 Plusieurs Nymphes, Damon, d'une vertu parfaite,
 Pour y vivre en commun ont choisi leur retraite.
 C'est là que sous les lois d'une sainte union
 Elles tendent sans cesse à la perfection,*

(1) *M. Du Vivier*, ministre, étoit pour l'ordinaire d'un sentiment opposé aux autres. (R.-Th.)—
 Sur Couët du Vivier, voir *France protestante*, art. Du Vivier.

(2) On y buvoit du caffè, on y fumoit, & on buvoit deux bouteilles de vin à dix personnes.
M. Térond, qui en étoit, donna à cette société le nom de Féauté. Elle continue encore. (R.-Th.) —
 Voy. ci-dessus, p. 206.

(3) *Françoise-Hélène de Courcillon-Dangeau*, fille de Louis de Courcillon, membre de l'Académie Française, & nièce du fameux Dangeau, auteur du *Journal* & chanté par Boileau ; enfermée au Calvaire à la Révocation, elle recouvra la liberté, &, réfugiée à La Haye, y fonda deux pensionnats pour les jeunes personnes de qualité qui appartenaient au Refuge. M^{me} du Noyer l'appelait une seconde Dorcas. — *Fr. Prot.*, art. Courcillon, IV, p. 90.

*Et que sans affecter des dehors hypocrites,
 Sans s'écarter des lois qu'elles se sont prescrites,
 Elles savent pourtant en de certains momens
 Se procurer aussi des plaisirs innocens.
 Outre tous les attraits qui les rendent aimables,
 D'un commerce d'esprit elles sont très-capables,
 Sachant par le secours d'un naturel heureux
 Distinguer du solide un brillant fâcheux.
 Un petit nombre heureux d'amis prudents & sages
 De leur doux entretien goûte les avantages ;
 Ils portent tous les jours quelque petit écrit
 Ou de prose ou de vers pour égayer l'esprit.
 L'un produit un sonnet & l'autre une élégie,
 Celui-ci de l'Amour faisant l'apologie,
 Ose exprimer en vers un tendre sentiment
 Qu'on n'oseroit en prose écouter un moment.
 Celui-là des Beutez d'une charmante blonde
 Vous fait un vif portrait, le plus joli du monde,
 Et sans être forcier, on devine aisément
 Quel est l'original d'un portrait si charmant.
 C'est ainsi, cher Damon, que leur Esprit s'exerce.
 Eh bien ! que dites-vous de ce joli commerce ?
 Desirerriés-vous bien, par un ami conduit,
 D'être admis quelque jour dans cet heureux réduit ?*

DAMON.

*Que croyés-vous, Lycas ! qu'un homme de mon âge
 Puisse avoir du plaisir dans un tel badinage !
 Moi, moi, comme un benet, j'irois chaque matin
 Aux pieds d'une Beutez faire le Triffotin !
 Non ! je veux, s'il vous plaît, garder mon caractère,
 De peur que le Public, toujours juge sévère,
 En faveur de mes vers prodiguant son encens,
 Ne louât mon esprit aux dépens de mon sens.*

LYCAS.

*Dans vos airs dédaigneux vous êtes admirable !
 De quel plaisir enfin êtes-vous donc capable ?*

Et pour dissiper son chagrin
 Il est toujours dans son jardin.
 Rapin, son très-cher camarade,
 Sans vous trouve tout plaisir fade
 Et se fait un plaisir secret
 De rêver dans son cabinet.
 Gasc s'est fait jardinier, & se flatte sans cesse
 De vous bien bien tenir sa promesse,
 De vous régaler quelque jour
 De ses fruits à votre retour.
 Pour diminuer sa tristesse
 Liger se promène sans cesse,
 On ne voit plus à Duverger,
 Tant le pauvre homme est affligé,
 Branler le menton pour nous dire
 Qu'il y a dans son cœur de quoi rire.
 Montazet quatre fois le jour
 Aux Radinx [?] va faire sa cour.
 Peut-être ce grand philosophe
 N'a pas le cœur fait d'une étoffe
 Impénétrable aux traits perçans
 De deux beaux yeux appétissans.
 Hélas! si vous voyiez la Vière¹
 Avec son petit-fils derrière,
 Promenant partout son ennui,
 N'auriez-vous pas pitié de lui?
 On nous dit que certaine Dame,
 Qui ressent pour vous dans son âme
 Ce que nous sentons tous ici,
 Est la cause de tout ceci.
 Qu'elle vous mène à la campagne
 Vous sert de fidelle compagne,
 Et vous procure des plaisirs
 Qui passent même vos desirs.
 Nous savons bien sans l'avoir vue
 Que de mille grâces pourvue
 Par deux beaux yeux toujours vainqueurs
 Elle assujétit tous les cœurs.
 Mais, quoi! si j'ose vous le dire,
 J'ai toujours cru que son empire,
 Ne s'étendoit absolument
 Que sur les mâles seulement.
 Et qu'à l'abri de ses prunelles
 Pourroient être les cœurs femelles...
 Mais j'aperçois avec regret
 Qu'elle vous tient dans son lacet.
 Hélas! dites-lui, je vous prie,
 Que nous lui cédon sans envie
 Tous les cœurs Anglois, Allemands,
 François, Espagnols & Flamands,
 Et tous ceux qui sains & malades
 Se trouvent dans vos promenades,
 Mais qu'elle cède de bon gré
 Celui de l'aimable Beaupré!
 Mais notre plainte est inutile!
 Je vois bien que dans votre ville
 Cette Belle vous gardera,
 Tant que le beau tems durera....
 Reviens, Hyver! & sur nos têtes
 Conduis tes horribles tempêtes,
 Ramène-nous les froids glaçons,
 Tes vents, tes rhumes, tes frissons,

marié en 1708 à Gabrielle de Baudan, figurent à l'article de ce nom dans la *France Protestante*,
 mais sans indication de parenté avec les membres de cette famille qui font le sujet de cet article.

(1) La Vière ne ferait-il pas mis pour la Vesprière, nom d'une famille huguenote de Picardie,
 dont plusieurs membres furent fort persécutés après la Révocation? L'article de la *France protes-*
tante ne nous permet que cette simple conjecture. Quant aux autres personnages, Gasc, Liger,
 Duverger, Montazet, nous n'avons pu trouver aucun renseignement qui les concerne.

*Et d'Aix par le tems le plus rude
 Fais bientôt une solitude,
 Fais bientôt paroître à nos yeux
 L'unique ornement de ces lieux !
 Mais pour faire finir cette cruelle absence
 J'éveille en vain mon Eloquence,
 Pour obtenir ce que je veux
 J'ai beau prier, faire des vœux,
 Et dire à l'Hyver des merveilles,
 Rien n'y fait, les jours sans oreilles,
 N'ont garde d'en doubler le pas.
 Cependant vos divins appas
 Seroient ici fort nécessaires
 Pour finir toutes nos misères.
 Car, pour vous le dire entre nous,
 On ne peut vivre ici sans vous.
 Cent fois le jour, quelquefois mille,
 Tout pensif, je vais dans la Ville,
 Et sans consulter ma raison
 Mes pieds vont à votre maison ;
 Que s'il arrive par merveille
 Que sur la place je m'éveille,
 M'en retournant tout aussitôt,
 « Où vas-tu, dis-je, pauvre sot !
 « Elle est à plus de deux journées ! »
 Alors nos tristes destinées
 Se remettant devant nos yeux,
 Je fais ainsi ma plainte aux cieux :
 « Cieux, dis-je, qui depuis l'aurore
 Jusqu'au soir, & depuis encore,
 Voyez tant de gens ici-bas,
 Vous, dis-je, qui n'ignorez pas
 Ce que roulent dans leurs pensées
 Tant de personnes empressées,
 Vous est-il possible de voir
 Des gens en même tems avoir,
 Et des désirs plus raisonnables
 Et des destins moins équitables,
 Mille & mille importunes voix*

*Demandent la faveur des Rois,
 Les trésors, les honneurs, la gloire,
 Et personne ne sauroit croire
 Qu'il ne les mérite fort bien.
 Nous seuls chétifs qui n'avions rien
 Qu'une pension bien légère,
 Pour soulager notre misère,
 Grâce aux bontés d'un Roi, le meilleur des meilleurs,
 Qui prend pitié de nos malheurs,
 Pour tout bien, pour toute abondance,
 Nous vous demandons la présence
 D'un objet dont l'éloignement
 Cause tout seul notre tourment.
 De vos faveurs les plus solides
 Accablés tous les cœurs avides :
 Accordés aux ambitieux
 Ce que leur cœur aime le mieux,
 Qu'ils triomphent & qu'ils dominent,
 Qu'à leurs pieds les honneurs s'inclinent,
 Que le monde tremble auprès d'eux,
 Qu'environnés d'un train pompeux,
 Dans un carrosse magnifique
 Aux pauvres ils fassent la nique,
 Nous n'envions point leur bonheur,
 Leurs richesses, ni leur faveur.
 Nous demandons pour toute grâce
 Que l'aimable Beaupré se lasse
 De demeurer aux bains, qu'elle vienne à Wezel,
 Qu'elle nous ouvre son hôtel.
 Sur cet unique espoir, notre bonheur se fonde,
 Est-il rien de plus juste au monde ?
 Du moins si nos maux sont pressans,
 Nos désirs sont bien innocens. »
 Voilà, notre charmante Dame,
 Ce qui se passe dans notre âme.
 Vous le voyés, nous sommes fous,
 Jusqu'à versifier pour vous.
 Car, quand on ressent dans son âme
 L'ardeur d'une certaine flame,*

*(Dans son malheur on a ce bien)
 Les vers ne coûtent presque rien,
 La rime même & la cadence
 Viennent s'offrir sans qu'on y pense.
 Bien souvent dans son cabinet
 On ne croit faire qu'un sonnet,
 Mais il survient tant de matière
 Qu'on fait une élégie entière.
 Sans chercher d'exemple plus loin,
 L'auteur de cette Epître en est un bon témoin.
 Goutte de l'eau de Caballine
 N'entra jamais dans sa poitrine,
 Jamais en gardant son troupeau
 Il n'arriva sur le coupeau
 De la montagne sans pareille
 Où quiconque une nuit sommeille,
 Ne fut-il ni grec ni latin,
 Se trouve poète au matin.
 Cependant en vers il s'exprime
 Et peut s'entretenir en rime,
 Depuis que le Ciel en courroux
 Vous a fait éloigner de nous.
 Que si, par un bonheur tout extraordinaire,*

*Ces vers ont l'honneur de vous plaire,
 Et que vous jugiés à propos
 De nous répondre quelques mots,
 Soit que dans les vertes prairies
 S'entretiennent vos rêveries,
 Soit que par votre belle voix
 Vous charmiés les monts & les bois,
 Soit qu'au logis par aventure
 Vous fassiés quelque confiture,
 Soit qu'à quelque Livre nouveau
 Vous appliquiés votre cerveau,
 Soit qu'on vous fasse un conte à rire,
 Nous ne souhaitons pas que pour écrire,
 Vous interrompiez vos desseins
 Ni que ces délicates mains,
 Que jamais on ne vit souillées,
 D'encre pour nous soient barbouillées.
 Il vous suffira seulement
 Que vous pensiés un seul moment
 A notre affliction extrême,
 Et que vous disiés en vous-même,
 Sans que personne en sache rien :
 « Ces pauvres garçons m'aiment bien ! »*



Nous ne prétendons pas ajouter beaucoup à la gloire littéraire de Rapin-Thoyras, par la publication des deux pièces qui précèdent. Nous ne les avons données qu'à titre de souvenir, sans plus de prétention qu'il n'en attachait lui-même à ses essais poétiques ; une allégorie ingénieuse (en prose) intitulée : « *Relation de l'Île de Congo*, » que nous avons retrouvée dans les mêmes papiers de famille desquels ont été extraits la Satire & l'Epître ci-dessus, aurait pu y être ajoutée, mais il fallait nous borner, & nous avons préféré reproduire ici quelques pièces de vers dues à sa fille Marie de Rapin-Thoyras (M^{me} Cazenove-Blaquière),

L'AIGLE ET LE ROSSIGNOL

L'Empereur Joseph II, dans son passage par la Suisse en 1777, traversa Fernex, où demuroit M. de Voltaire (qui l'attendoit), sans s'arrêter ni le voir. Celui-ci, piqué de ce mépris, fit courir une lettre anonyme remplie d'une satire amère contre ce Prince. C'est ce qui a donné lieu à la Fable ci-dessous.

*Un Rossignol fameux de plus d'une manière,
Par le goût, la douceur & l'accord de ses airs,
Après avoir chanté dans cent climats divers,
Vint se fixer enfin, pour finir sa carrière,
Dans une riche & commode volière
Qu'il faisoit retentir du bruit de ses concerts.
Jamais des sons plus doux ne s'étoient fait entendre;
De toutes parts mille oiseaux différens
Auprès de lui venoient se rendre
Pour jouir du bonheur d'écouter ses accens :*

..... Je hai l'oïfiveté, soit par un penchant naturel, ou par un effet de l'éducation qu'on m'a donnée. Mes occupations ordinaires sont des soins domestiques, quelques ouvrages & la lecture; j'emploierois à cette dernière une partie de mon tems s'il m'étoit toujours permis d'en disposer à ma fantaisie; j'aime surtout l'Histoire & la Poésie, n'ayant aucun goût pour les Romans. J'écris avec assez de facilité, & s'il en faut croire mes amis, mon stile est aisé & naturel; ils ajoutent que je ne manque ni de goût ni de discernement, si cela est, j'en ai l'obligation aux personnes d'Esprit que j'ai fréquentées.

..... Pour mon humeur, je ne fais qu'en dire, elle est pleine de contrariétés, je suis vive & pourtant nonchalante, j'aime à m'occuper & je suis paresseuse, je suis naturellement gaye, & quelquefois fort triste. J'évite avec grand soin dans mes actions, dans mes discours, dans mon stile & dans ma parure, tout ce qui sent l'affectation, & ce soin de l'éviter me fait donner dans le défaut opposé, je veux dire la négligence. Les habits éclatans ne me tentent point, & j'ai toujours eu plus d'inclination pour le bon goût que pour la magnificence. On me voit presque toujours en déshabillé, parce que j'ai regret au tems qu'il faut donner à la toilette pour être parée; ce tems qui s'enfuit avec tant de rapidité pour ne jamais revenir, est, pour cela même trop précieux selon moi pour en faire un si mauvais usage; il est, ce me semble, au dessous d'un esprit capable de raisonner, d'employer une partie

*Et même ce Cygne qu'on loue¹
 Pour ses accords mélodieux,
 Plus grand que celui de Mantoue,
 Puisqu'il a rang parmi les Dieux,
 Empressé de lui rendre hommage,
 Le célébroit dans ses chansons,
 Et dans l'espoir flatteur d'imiter son ramage
 Daignoit prendre de ses leçons.
 La foule quelquefois devenoit incommode :
 Hiboux, Corbeaux, Milans, même plus d'un Oïson
 Accouroient à sa voix, & pour suivre la mode,
 D'un encens séducteur lui versaient le poison.
 Un jour le Roitelet, son serviteur fidèle,
 Et qu'à la découverte il envoyoit souvent
 Haletant, essoufflé, volant à tire d'aile,
 Comme s'il fût venu tout droit du firmament,
 Vint lui dire : « Ecoutez ! une grande nouvelle !
 « L'Aigle vient, vous allez le voir dans un moment,
 « Il a déjà quitté le séjour du tonnerre,
 « Et loin de planer dans les airs
 « Je l'ai vu voler terre à terre,
 « Pour venir admirer le maître que je sers. »
 Le Rossignol, charmé, cependant se lamente :
 « Eh ! quoi, toujours des grands, des curieux, quel sort !
 « Je ne puis plus chanter, & ma voix défaillante
 « Fera pour louer l'Aigle un inutile effort.*

*érable de la vie à des choses si indignes de l'occuper. Voilà quelles sont mes idées sur ce sujet,
 bien différentes de celles de la plupart des femmes. Je ne pretens pas cependant en tirer van-
 car je soupçonne qu'il y a dans mon fait autant de paresse que de Philosophie...*

*là le récit sincère des bonnes & mauvaises qualités qu'après un examen exact j'ai remarquées
 si. Quoique je sois persuadée que mon amour-propre m'a caché une partie des dernières, je
 reçois cependant avec chagrin qu'elles surpassent les premières. Heureuse ! si en faisant dans
 le tems d'ici un nouvel examen, j'y puis trouver un changement avantageux.*

*genre de composition était très en vogue au XVIII^e siècle, tout le monde faisoit son portrait en
 ou en vers, & ces confessions publiques étaient parfois assez piquantes. Nous nous sommes
 à quelques passages de celui-ci, d'une tournure littéraire assez preste, mais les vers de la
 cadette valent bien la prose de son aînée.*

Le Grand Frédéric. (Note de l'auteur.)

« Le renvoyer, pourtant..... un Aigle est quelque chose,
 « Ce n'est pas tous les jours qu'il en vient ici-bas.
 « Que ma célébrité me donne d'embarras

« Et que d'ennui ma gloire me cause !

« En vérité, je n'y tiens pas ! »

Notre chantre aussitôt rajuste son plumage,
 Prélude ses airs les plus doux,
 Bien assuré par son ramage
 D'enchanter l'Aigle & faire cent jaloux.

L'Aigle approche en effet de l'enceinte sacrée,
 En fait deux fois le tour. Puis reprenant son vol,
 Sans daigner s'arrêter pour voir le Rossignol,
 Il s'élance à ses yeux vers la voûte azurée.
 L'oiseau chanteur confus de se voir négligé
 (Affront qui n'étoit pas pour lui fort ordinaire),
 Jura que dès ce jour il en seroit vengé.

« Oui ! ce Roi des Oiseaux sentira ma colère.

« Mes chants l'auroient vanté ; je les supprimerai.

« La Déesse aux cent voix qui n'ose me déplaire,

« Ne parlera de lui que comme je voudrai. »

A ces mots que dictoit la colère impuissante,

Il élève sa voix qui devint glapissante.

Pour renforcer ses tons, à l'Art il a recours.

Que gagne-t-il enfin par ses efforts pénibles ?

Aigris par le dépit, ses sons jadis flexibles,

Au lieu de plaire, rendoient sourds.

Une Corneille alors, matrone vénérable,

Qui parmi les Oiseaux passoit pour raisonnable,

Lui dit : Pauvre animal ! Va, calme tes fureurs,

D'un courroux inutile apprends à te défendre ;

Pourquoi pousser au ciel tant de vaines clameurs,

L'oiseau de Jupiter est trop haut pour t'entendre !



(1) Cette fable a été imprimée dans le t. IV (p. 75) de la *Correspondance littéraire, &c.*, adressée à un Souverain d'Allemagne, par Grimm & Diderot, 1770-82, à la suite d'une lettre de M. de Reverdil, bailli de Nyon, qui concerne M^{me} Cazenove-Blaquière. — Voy. *Généalogie de la famille de Rapin*, p. CCXIX.

ÉPITRE D'ANNE DE BOLEYN

EN PRISON

A Henry VIII son époux ¹

*Eteinte par l'horreur d'une prison obscure,
Ma voix jusqu'à vous pourra-t-elle percer ?
Daignerez-vous, Seigneur, écouter la nature,
Quand votre cœur trompé s'obstine à l'offenser ?*

*Qui m'eût dit dans ces jours où cent fois votre bouche
M'assuroit que vos feux ne s'éteindraient jamais,
Qu'infidèle aujourd'hui, votre haine farouche,
Sur votre Epouse en pleurs épuiserait ses traits !*

*Non, ce n'est pas, Seigneur, la mort qui m'épouvante ;
Elle n'a point de droit de m'imposer l'effroi.
Le crime seul la craint, & je meurs innocente.....
Mais faut-il qu'un Epoux m'en impose la loi !*

(1) Le goût des lettres & de l'histoire était héréditaire dans la famille de Rapin-Thoyras ; ses enfants, encore très-jeunes lorsqu'il mourut, ont dû en quelque sorte apprendre à lire dans l'*Histoire d'Angleterre*. L'auteur de l'*Épître d'Anne de Boleyn* a pris l'idée de cette touchante élégie dans la préface de l'édition de Lefebvre de Saint-Marc, qui renferme, comme nous l'avons dit plus haut (p. 274, note 1), une sorte de poème en vieux vers français, l'*Histoire de Anne de Boulant*, sans nom ni date, adressé à un seigneur français inconnu, écrite en Angleterre par un témoin oculaire & obscur de l'exécution de cette reine infortunée.

Rapin examine très à fond, & les progrès croissants de la fortune d'Anne de Bollen, comme il l'appelle (1), & le peu de fondement des infâmes accusations formulées contre elle par des personnes qui la haïssaient notoirement, fortifiées par l'amour naissant du roi pour l'une de ses filles d'honneur. « L'accusée avait pour partie, dit-il, un époux qui étoit roi & jaloux jusqu'à la fureur, & qui, prévenu par la passion qu'il avoit conçue pour Jeanne Seymour, fut ravi de trouver dans la prétendue infidélité de la reine un moyen pour se procurer la possession de la personne qu'il aimoit. » Il l'épousa sans vergogne, le lendemain du jour où l'exécuteur de Calais, expressément appelé, trancha la fine & jolie tête d'Anne de Bollen. (Voy. *Histoire d'Angleterre*, t. VI, pp. 256, 376-84.)

(1) « Son véritable nom étoit *Bollevyn*. C'est ainsi qu'il est toujours écrit dans les actes publics. Les Anglois écrivent *Bollen*, & les François *Boulen*. » (Note de R. Th.)

*D'aussi cruels revers est-il d'autres exemples ?
 J'ai vu de mon destin s'occuper l'univers.
 Mon Roi, pour m'obtenir, ébranla jusqu'aux temples ;
 Je portai la couronne, & je suis dans les fers !*

*De ce thrône où j'étois montée,
 Où la main de mon Roi sembloit fixer mon sort,
 Dans l'opprobre précipitée
 La même main m'arrache & m'envoie à la mort !*

*Et toi, rivale trop barbare !
 Crois-tu que le bonheur puisse suivre tes pas ?
 Crains ton Amant, ton Maître, hélas ! il se prépare
 Ainsi qu'à moi peut-être un odieux trépas !*

*Tu t'élève sur ma ruine,
 Ainsi par un juste retour
 Ta funeste beauté vengera Catherine
 Des maux que lui causa mon malheureux amour.*

*Mais quelle différence affreuse !
 Catherine jamais ne connut le bonheur ;
 Son amour qui toujours la rendit malheureuse,
 D'un retour plein d'apas ignora la douceur.*

*Qui jamais plus que moi d'un Epoux fut aimée ?
 J'ai vu plus d'une fois mon Maître à mes genoux,
 Et moi, de mon Amant plus que du Roi charmée,
 J'oublois jusqu'au thrône en des moments si doux !*

*Oui, je vous ai, Seigneur, toujours été fidèle,
 Et rien n'a dans mon cœur balancé mon devoir ;
 Vous pourrés retrouver une Epouse plus belle,
 Puissés-vous de l'aimer conserver le pouvoir !*

*Je n'ai point de regret à l'éclat de ma vie,
 J'ai perdu votre cœur, puis-je chérir le jour !
 Mais peut-être, ô douleur, ma mort sera suivie
 De celle de ma fille, objet de notre amour ?*

*Ah ! quand d'Elizabeth vous proscrivés la mère,
Quand votre main l'arrache à ses tendres secours,
Daignez vous rappeler les moments où son père
Lui-même m'exhortoit à veiller sur ses jours.*

*Oui, mes yeux vous ont vu touché de sa tendresse,
Quand elle vous ferroit dans ses bras innocens,
Votre cœur lui rendant carresse pour carresse
Paroiſſoit pénétré de ses tendres accens.*

*Mais que répondrés-vous à sa douleur amère
Quand son cœur allarmé partout me cherchera,
Quand par des cris plaintifs, pour demander sa mère,
A vous-même, Seigneur, elle s'adressera ?*

*Ne la haïſſez pas, c'est la dernière grâce
Pour laquelle mon cœur ose vous implorer ;
Triste reste de tant d'audace
Que votre amour avoit ſçu m'inspirer.*

*Et ſi tel eſt mon ſort, ſi ma mort eſt certaine,
Puiſſe le juſte ciel oublier vos rigueurs !
Ah ! puiſſiés-vous jamais n'éprouver d'autre peine
Que celle des remords..... qu'ils ſoyent mes ſeuls vengeurs.*

*De vivre plus longtems je n'ai plus l'eſpérance,
Il faut vous délivrer d'un objet odieux ;
Je pourrois réclamer ici mon innocence,
Mais vous aimez Seymour, mon crime eſt dans ſes yeux !*



SOUVENIRS

(Chanſon traduite du Hollandois.)

*C'eſt dans ces Lieux charmants que mon âme trop tendre
Gouta tous les plaiſirs d'un amour ſéducteur ;
Lieux où ma liberté ne put plus ſe défendre,
Qu'à vous revoir encor j'éprouve de douceurs !*

*Heureux tems ! pour mon cœur que vous aviez de charmes,
Je défiois le sort de troubler ces beaux jours !
Je ne comprenois plus qu'on pût verser des larmes,
Puisqu'Iris d'un regard en arrêtoit le cours.*

*Mon Iris à son tour me fit bientôt connoître
Combien mes tendres soins avoient sçu la charmer.
Son cœur indifférent ne vouloit pas de maître,
L'Amour me fit parler, & je scus l'enflammer.*

*Quand, transportés tous deux par un tendre délire,
Nous voulions de l'Amour dépeindre les douceurs,
Les termes les plus forts nous sembloient trop peu dire :
Nous n'en pouvions trouver de dignes de nos cœurs.*

*L'un de l'autre toujours nous avions les idées,
De ce qui lui plaisoit, je me sentois charmé,
Nous n'avions pas besoin d'exprimer nos pensées,
Et la même âme enfin sembloit nous animer.*

*Mais quelle étoit aussi notre douleur extrême
Quand pour quelques instans il falloit nous quitter,
Iris versoit des pleurs, j'en répandois de même,
La douleur nous ôtoit la force de parler.*

*Près fleuris, clairs ruisseaux, bocages agréables,
De mon bonheur passé témoins toujours discrets,
Plaignés-vous avec moi, vous n'êtes plus aimables,
Et vous, tendres Echos, répétez mes regrets !.....*





TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER.

Histoire d'une vallée des Alpes (p. 5). — Une ville épiscopale au dix-neuvième siècle (p. 7). — Les reliques de saint Jean Baptiste & la cathédrale de Maurienne (p. 8). — Légende de sainte Thècle & traditions de la famille de Rapin (p. 9). — Vieux dictons (p. 13). — Les Rapin & les évêques de Maurienne (p. 14). — La Réforme en Savoie (p. 15). — Le corrier Rapin & ses descendants (p. 21). — Séparation en diverses branches de la famille de Rapin, au seizième siècle (p. 24).

CHAPITRE II.

Jacques Rapin, protonotaire apostolique, aumônier de Catherine de Médicis (p. 26). — Lettre de la duchesse de Savoie (*id.*). — Commencement des guerres de Religion (p. 28). — Troubles de Toulouse en 1562 (p. 29). — Rapin négocie avec Fourquevaux (p. 32). — Les conventions signées sont violées par les Catholiques (p. 33). — Massacre des Huguenots (*id.*). — Antoine de Rapin commande dans Montauban (p. 34). — Progrès de la Réforme à Montpellier (p. 37). — Beaudiné y est rejoint par Rapin & d'autres capitaines (p. 39). — Combat de Saint-Gilles (p. 40). — Rapin, gouverneur de Montpellier (p. 41). — On lui confie la garde du baron des Adrets (p. 42). — Il est remplacé par le seigneur de Peraut (p. 43). — Bataille de Gannat (p. 45). — Philibert de Rapin, maître d'hôtel du Prince de Condé (p. 46). — Sa réputation parmi ses coreligionnaires (p. 47). — Témoignage de l'historien de Thou (*id.*). — Rapin porte le traité de paix de Longjumeau au Parlement de Toulouse, qui refuse de l'enregistrer (p. 47). — Il est arrêté, jugé sommairement & décapité, au mépris des ordres du roi (p. 48). — *Vengeance de Rapin!* (p. 49). — Antoine de Rapin, gouverneur de Montauban en 1568, y fait battre monnaie au nom des princes (p. 50). — Sa conduite énergique (p. 52). — Les vicomtes de Bruniquel & de Montclar le remplacent par Montclar le père (p. 54). — Lettres des princes de Navarre & de Condé,

*

envoyant Rapin à la rencontre de Montgomery (p. 55). — Rapin est nommé pour la troisième fois gouverneur de Montauban (p. 56). — Lettres du prince de Condé, de l'amiral de Coligny, de Henri de Navarre, à Antoine de Rapin (p. 57). — Pierre de Rapin, fils de Philibert, ami & compagnon de Henri IV (p. 64). — Les trois chemises du Béarnais (*id.*). — Différend de Rapin & de Montbartier réglé par le roi en personne (p. 68). — Hospitalité de Pierre de Rapin, dans son gouvernement du Mas-Garnier (p. 70). — Lettres du chancelier Pontchartrain, des ducs de Mayenne & de Rohan, à Pierre de Rapin (p. 72). — Le duc d'Épernon fait emprisonner le vieux gouverneur du Mas-Garnier (p. 77). — Son fils, Jean de Rapin, lui succède dans ses fonctions (p. 79). — Sa visite au célèbre pasteur Pierre Du Moulin (p. 81). — Caractère de Jean de Rapin (p. 82). — Ses descendants (p. 83).

CHAPITRE III.

Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras (p. 85). — Les pérégrinations de la Chambre de l'Edit (p. 86). — Académie de Castres (p. 89). — Rapin & les Péliffon comptent parmi ses fondateurs (*id.*). — Notes sur la famille Péliffon (p. 91). — Raymond Péliffon, premier président du sénat de Chambéry (p. 92). — Condamnation & réhabilitation de ce magistrat (p. 93). — Ses descendants (p. 94). — Défense du surintendant Fouquet, par Paul Péliffon & Jacques de Rapin (p. 98). — Carrière brillante de Jacques de Rapin dans le barreau de la province de Languedoc (p. 99). — Son intégrité (p. 103). — Sa mort (p. 107). — L'intendant Legendre fait déterrer son corps (p. 108). — Péliffon, devenu convertisseur, fait enfermer sa propre sœur, madame de Rapin, trahie par son gendre (p. 113).

CHAPITRE IV.

Enfance & première jeunesse de Rapin-Thoyras (p. 118). — Querelles & disputes (*id.*). — Rapin devant les Maréchaux de France (p. 119). — Académies protestantes (p. 120). — Leur organisation, leurs tendances diverses (p. 121). — Rapin commence l'étude du droit sous la direction de son père (p. 126). — Son insuccès (p. 127). — Ses études (p. 128). — Il part pour l'Angleterre (p. 129). — Certain abbé essaie de le convertir à l'instigation de Péliffon (p. 131). — Sa fuite (p. 132). — Nouvelles tentatives de son oncle pour le convertir (p. 133). — Lettre de Rapin-Thoyras à Le Duchat (*id.*). — Les Défenses de Fouquet (p. 135). — Péliffon convertisseur (p. 137). — Résultats de son éloquence *dorée* (p. 138). — Il échoue dans ses tentatives pour convertir son neveu (p. 142).

CHAPITRE V.

Rapin-Thoyras est incorporé dans la compagnie des cadets réfugiés, en garnison à Utrecht (p. 143). — La Hollande, à l'instigation de Guillaume d'Orange, accueille les réfugiés français (p. 145). — Libéralité des juifs d'Amsterdam envers les proscrits (p. 146). — Menées des Jésuites en Angleterre ; mécontentement de la nation anglaise contre son souverain (p. 148). — Guillaume d'Orange cherche à profiter des dissentiments qui s'élèvent entre Jacques II & son peuple (p. 149). — Mesures désastreuses & aveuglement du roi d'Angleterre (p. 150). — Guillaume s'embarque à Naerden (p. 153). — Descente & campagne d'Angleterre en 1688 (p. 155). — Jacques II, dépossédé par son gendre, se réfugie auprès du roi de France (p. 157). — Schomberg en Irlande (p. 159). — Siège de Carrick-Fergus (p. 160). — Rapin-Thoyras s'y distingue (*id.*). — Bataille de la Boyne (p. 167). — Mort de Schomberg (p. 168). — Campagne d'Irlande (p. 169). — Affaut de Limerick (p. 170). — Rapin-Thoyras, aide-de-camp du général Douglas, y est grièvement blessé (p. 171). — Péliffon envoie cinquante pistoles à son neveu (p. 172). — Siège d'Athlone par Ginkel (p. 173). — Soumission définitive de l'Irlande (p. 175). — Rapin-Thoyras en garnison à Athlone, à Kilkenny, à Kingfale, contribue, par sa modération, à apaiser les disputes qui s'y élèvent entre les soldats & les habitants (*id.*).

CHAPITRE VI.

Trois lettres sur Péliffon (p. 178). — Sa conduite envers ses parents (p. 183). — Scandale causé par sa mort (p. 184). — Péliffon est-il mort catholique ou relaps (p. 185) ? — Données de ce problème (p. 186). — Recherche de sa solution & son importance (p. 188). — Rapin-Thoyras est rappelé en Angleterre par le roi Guillaume, qui lui confie l'éducation du fils du comte de Portland (p. 191).

CHAPITRE VII.

Rapin-Thoyras gouverneur du fils du comte de Portland (p. 193). — Importance politique du salon de ce seigneur (p. 194). — Voyages de Rapin & de son élève dans diverses contrées de l'Europe (p. 195). — Ambassade du comte de Portland en France, en 1698 (p. 196). — Lettre du maréchal de Villeroy à Rapin-Thoyras (p. 200). — Profits intellectuels que retira Rapin de ses fonctions auprès de son élève, plus tard duc de Portland & gouverneur de la Jamaïque (p. 201). — Mariage de Rapin-Thoyras (202). — Caractère de Marie-Anne Testart (*id.*). — Difficultés pécuniaires (p. 203). — *La Féauté* (p. 206). — Correspondance de Rapin avec les membres de cette académie, lors de sa retraite à Wefel (p. 207).

— Relations littéraires de Rapin-Thoyras avec Jean Rou (p. 209). — Caractère & érudition de ce dernier auteur (p. 212). — Discussion entre Rou & Rapin, sur le 174^e sonnet de Pétrarque (p. 214). — Traduction en vers de Rapin (p. 217). — Appréciation de l'*Histoire d'Angleterre* par Jean Rou (p. 224).

CHAPITRE VIII.

Rapin-Thoyras quitte La Haye, pour aller s'établir à Wesel avec sa famille (p. 227). — Une foirée chez le comte de Lottum lui donne l'idée de la célèbre *Dissertation sur l'origine du gouvernement d'Angleterre*, imprimée dix fois en cent ans (p. 228). — Aperçu sommaire de cet opuscule (p. 229). — Comment Rapin fut amené à écrire l'*Histoire d'Angleterre* (p. 238). — Son but (p. 239). — Ses moyens (p. 243). — Etudes préliminaires (p. 244). — Les *Actes* de Rymer (*id.*). — Notes sur ce célèbre recueil (p. 245). — Parti qu'en tire Rapin-Thoyras, qui fait l'extrait des dix-sept in-folio qui le composent (p. 248). — Les *Histoires* de Larrey & d'Echard (p. 253). — Quelques souscripteurs à la première édition de l'*Histoire d'Angleterre* (p. 255). — Notes sur Durand, continuateur de Rapin-Thoyras (p. 261). — Appréciation du style & du travail de Durand (p. 263). — Examen bibliographique des six éditions de l'*Histoire d'Angleterre* (p. 266). — Importance de l'édition donnée par Lefebvre de Saint-Marc, en 1749 (p. 271). — Préface de cette édition (p. 274). — Reproches faits à Rapin-Thoyras (p. 276). — N'ont pas empêché le succès général de son œuvre (*id.*).

CHAPITRE IX.

Attaques de Carte & du parti royaliste (p. 277). — Leur cause & leur réfutation (p. 278). — Essai d'une étude générale sur l'*Histoire d'Angleterre*, au point de vue des critiques & des éloges dont elle a été l'objet (282). — Impartialité de Rapin (p. 297). — Conscience de ses recherches (p. 301). — Caractère de son style (p. 310). — Appréciations de divers auteurs sur son œuvre (p. 316). — Son propre sentiment sur la valeur de son *Histoire* (p. 319). — Résumé de ces diverses opinions (p. 321).

CHAPITRE X.

Dernières années de Rapin-Thoyras (p. 325). — Sa maladie & sa mort (p. 326). — Son portrait (p. 327). — Son caractère (*id.*). — Sa tombe & son berceau également ignorés (p. 333). — But de cette étude (p. 335). — Les parents & les descendants de Rapin-Thoyras (p. 336). — Autres familles du nom de Rapin (p. 338). — Les Rapin-Mauvers (p. 340). — Eloge funèbre du dernier d'entre eux (p. 343). — Postérité par alliances de l'historien (p. 349). — Conclusion (*id.*).



GENEALOGIE

DE LA MAISON NOBLE

DES RAPIN DE LA CHAUDANE

EN MAURIENNE, EN FRANCE ET EN PRUSSE

dressée d'après les titres authentiques

1250 — 1864

autorité de justice, revêtu du sceau ordinaire de Maurienne, en date du 23 avril 1666 (1).

La légende reculerait plus loin encore les origines de l'illustration de cette maison, si l'on admettait avec elle que sainte Thècle ou sainte Tygre « *orta in territorio maurianensi, loco qui Vologium nominatur, nobili stirpe progenita* » appartenait à la famille des Rapin. Dans plusieurs titres, les Rapin se glorifiaient d'être du même sang que la vierge de Valloires, & au commencement du dix-septième siècle, un Rapin de la Chaudane bâtit une chapelle en son honneur. Récemment relevée de ses ruines, dominant de son modeste clocher les vestiges mutilés de l'ancien manoir des Rapin, dont les débris couvrent le versant opposé du chemin qui les sépare, la chapelle de Sainte-Thècle n'a pas cessé, depuis sa fondation, d'être l'objet de la vénération des fidèles (2). Mais sans remonter jusqu'au milieu du sixième siècle « *in diebus præstantissimi regis Gondranni* », en 1692, on montra à Claude Rapin de la Chaudane, frère de l'historien Rapin-Thoyras, dans la maison de son parent Claude-Fernand Rapin, juge des appels de la cité de Maurienne « six ou sept grands sacs tout bourrés de parchemins » qui renfermaient les preuves « de huit à neuf cents ans de noblesse (3). » La famille de Rapin est incontestablement la plus ancienne famille noble de la Maurienne (4); & si « ces grands sacs » ont été détruits, les précieux titres qu'ils contenaient, dispersés, si les six cent quatre-vingt-sept numéros de l'inventaire des titres de cette maison depuis l'an 1250 jusqu'en 1693, se réduisent aujourd'hui à soixante & quinze pièces entre les mains du

(1) *Inventaire général*, n° 668. Voir aux *Pièces justificatives*, n° 1.

(2) *Notice historique sur la commune de Valloires*, par l'abbé Truchet, publiée dans les *Travaux de la Société d'archéologie de Maurienne*, n° 1. Chambéry, 1857.

(3) *Mémoires de la famille de Rapin*, manuscrit original, dû à Charles de Rapin-Puginier, frère aîné de l'historien Rapin-Thoyras. Communiqué par M. le colonel de Rapin-Thoyras, de Berlin. *Inventaire général*, n° 687.

(4) *Notice sur Valloires*, p. 38.

dernier des Rapin (1), il reste encore assez de preuves de l'antiquité & des illustrations de cette famille, pour que la tâche ingrate d'en dresser la généalogie ne soit ni trop difficile ni trop dénuée d'intérêt.

La généalogie inscrite dans l'inventaire général des titres sous le n° 668, à laquelle était joint le certificat mentionné ci-dessus, n'a pu être retrouvée; reproduite en partie dans un sommaire des actes produits devant Mgr de Bezons, conseiller du Roy, &c., par noble Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, avocat en parlement, contre M^{re} Alexandre Belleguise, touchant la recherche des faux nobles, son existence affirmée par d'autres pièces encore ne saurait être mise en doute. Et si les titres authentiques sont défaut pour rétablir les degrés généalogiques existants entre noble Humbert Rapin, vivant en 1250, & noble Claude Rapin vivant à Valloires, en 1490, une note manuscrite (2) de Claude François Rapin, docteur ès droits, comte des Cuines & Villards, mort en 1776, dernier mâle de cette famille en Maurienne, permet de restituer ces degrés intermédiaires, sommairement il est vrai, mais d'une manière suffisante pour renouer les anneaux brisés de cette chaîne six fois séculaire. Ce même Claude-François Rapin, jurisconsulte distingué, rédigea un sommaire raisonné des titres de famille qu'il possédait encore. La plupart sont aujourd'hui, ainsi que le précieux manuscrit qui en a révélé l'importance, entre les mains de M. le comte Martin d'Arves qui, allié à la famille des Rapin, en conserve pieusement les derniers souvenirs.

Noble Joseph Rapin, vivant au douzième siècle, fut le premier du nom dont les titres conservés au dix-septième faissent mention; la filiation authentique & prouvée commence à son fils ou petit-fils, Humbert, dont tous les descendants prirent la qualité de noble.

(1) M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin.

(2) Communiquée par M. le comte Martin Sallière d'Arves, à Saint-Remy de Maurienne, héritier des archives de la branche aînée de la maison de Rapin demeurée en Savoie au seizième siècle, lors de la séparation de cette famille en deux branches.

vj

I. — Humbert Rapin, vivant en 1250, en Maurienne, eut pour fils :

II. — Jean Rapin (Joannes Rapini), qui reconnut des biens de l'évêché, en 1308, & laissa pour héritier :

III. — Jacquême Rapin (Jacquemus Rapini). Il reconnut des biens du fief de l'évêché, en 1374. Son fils :

IV. — Jacquier Rapin (Jacquarius Rapini) reconnut des biens de l'évêché, en 1417, sous François Vouthier, commissaire, &, en 1437, Falconis étant commissaire de l'évêque, le même Jacquier ou Jacques Rapin albergea des biens & rentes sous l'épiscopat d'Ogerius, alors évêque de Maurienne.

V. — A son fils Claude Rapin, qui vivait encore à Valloires en 1486, commence la filiation mentionnée dans les diverses pièces reproduites par les Rapin de France, lors des recherches pour le fait de la noblesse poursuivies en Guyenne & en Languedoc à diverses époques.

Claude Rapin est qualifié de noble dans plusieurs actes, entre autres dans une transaction en latin, datée du 5 août 1490, passée entre « nobles Antoine & Jacques Rapin frères, fils de noble Claude (1). »

On ne fait s'il eut d'autres enfants : en 1505, deux frères Rapin, Antoine & Vincent, habitaient à la Ruaz, village de la paroisse de Valloires ; Antoine, l'aîné, est désigné dans le testament d'Antoine Rapin, fils de Claude, comme tuteur des enfants du testateur ; il est à peu près

(1) Extrait sur l'original par noble Nicolas Collaffre, conseiller de S. A. R. le duc de Savoie, « à la requête de noble Claude-Fernand Rapin, faisant pour l'assigné (Jacques de Rapin-Thoyras) & ses frères, à l'effet de leur servir à la présente recherche (1670), lesdits extraits avec le ~~seu~~ authentique en trois pièces, l'une à suite de l'autre. » *Inventaire général*, n° 611.

certain qu'il était de la même famille, mais il n'a pas été possible de rattacher authentiquement les deux frères Rapin de la Ruaz aux Rapin de la Chaudane (1).

Antoine, l'aîné des fils de Claude Rapin, laissa une nombreuse postérité qui viendra ci-après; quant à Jacques, le cadet, il n'est connu que par le testament de son frère Antoine, du 6 avril 1505. Auteur d'une branche de la famille Rapin, établie à Villard-Gondran, paroisse voisine de Saint-Jean de Maurienne, où les Rapin conservèrent des propriétés jusqu'à la fin du siècle dernier, Jacques Rapin eut deux fils, Pierre & Antoine, dont l'aîné seul laissa de la postérité.

Pierre & Jean-Pierre Rapin, fils de noble Pierre Rapin, de Villard-Gondran, furent reconnus nobles par arrêt de la chambre des comptes de Savoie, le 14 décembre 1563; le 22 février de la même année, leur cousin Pierre Rapin de la Chaudane, juge-corrier de Maurienne, prêta serment tant en leur nom qu'au sien propre au duc de Savoie.

Le 11 juillet 1582, Pierre Rapin l'aîné, de Villard-Gondran, vendit à noble & respectable Gabriel de Lathoud, tuteur & beau-père des enfants de feu noble Pierre Rapin, juge-corrier, une pièce de pré devant la tour du Villard, indivise entre lesdits enfants & ceux de feu noble Jean-

(1) Il est probable que de l'un de ces deux frères « *Anthonius ac Vincentius Rapini de Ruata, fratres* » descendait messire Claude-Pierre Rapin, plébaniste (membre du conseil de fabrique) de Valloires, qui, en 1682, consacra un tableau d'autel représentant saint Pierre & saint François de Sales, dans la première chapelle à gauche de l'église de Place en Valloires, où il est encore. Le donateur en camail & en rochet, y est représenté. Le 10 mars 1707 il légua par testament à la Plébanie de Valloires la somme de deux mille cent florins. (Truchet, *Not. sur Valloires*, p. 41.) Il mourut avant 1727, laissant trois fils : Jacques, André & Joseph qui testa le 2 avril 1731, habitant tous trois à la Ruaz, en Valloires. Joseph eut de Marie Rambaud un fils nommé Jean-Louis Rapin, dont le fils Bertrand donna quittance, en 1765 & 1770, après la mort de son père. Jean-Antoine Rapin, fils du précédent, épousa Thérèse Michellant, & en eut Jean-Pierre & Jean-François Rapin frères, habitant avec leur famille le village de la Ruaz, en 1862, à l'aîné desquels nous devons la communication des documents qui ont servi à établir cette note, qui ne figure ici que comme une pierre d'attente que de nouvelles recherches pourrout affermir ou renverser.

Pierre Rapin, son frère, qui, après avoir testé, le 3 mars 1560, devant Claude Devaux, notaire, était mort en 1577 (1).

Ce même Pierre Rapin de Villard-Gondran, qui vivait encore à cette dernière date, laissa deux filles, Guillauma & Rose. Le 27 octobre 1637, celles-ci vendirent à leur cousin, Pompée Rapin, fils du juge-commissaire, une part de grange au Villard dessus la tour, & ratifièrent cet acte en présence de leurs époux restés inconnus.

Jean-Pierre Rapin avait laissé quatre enfants de N..... Rollet : Antoine, Antoinette, Jean & Aynarde. Il n'est fait mention des deux derniers que dans une copie des conclusions de l'avocat patrimonial dans le procès que leur tuteur eut à soutenir contre les syndics de Villard-Gondran pour le fait de leur qualité de nobles, devant la Chambre des comptes de Savoie, procès où l'avantage leur resta (2).

Quant à Antoine Rapin, leur aîné, mentionné avec eux dans l'acte précédent & dans le testament de son père, il testa à son tour, le 31 mars 1652, devant Bochet, notaire, en faveur de ses enfants, révérend François Rapin, prêtre de la cathédrale de Maurienne, Claudaz & Pierre. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans lorsqu'il fit son testament, ce qui donnerait la date de 1570 environ pour l'année de sa naissance. Il avait épousé Claudaz, fille de feu M^e Alban Huyssend, notaire de Saint-Martin de la Porte, & étant veuf, il disposa de la dot de sa femme, le montant à deux mille florins Savoie, en faveur de ses deux fils aînés & de Claudaz, sa fille, mariée à Jean-Pierre Rambaud. Ce dernier reçut « pour les bons services que le testateur a reçus & espère recevoir de lui, les fruits & revenus de tous ses biens pendant trois ans, sous la condition qu'il nourrira & entretiendra pendant ledit temps, noble Pierre,

(1) Dans ce testament, Jean-Pierre Rapin veut être enseveli dans l'église de Villard-Gondran « au tombeau de ses ancêtres », il institue pour son héritier universel son fils Antoine, & désigne pour tuteurs de ses enfants, sa femme, son frère Pierre Rapin l'aîné, & ses deux beaux-frères, Jacques Rollet & M^e Claude Olivier.

(2) *Inventaire général*, n° 636.

filz du testateur, de vie & vêtement avec lui à la ménagère. » Ce dernier eut encore cent florins en préciput & fut héritier universel de son père avec son frère & sa sœur. Antoine Rapin habitait au Villard, hameau dépendant de Villard-Gondran, & il légua à la chapelle de Saint-Roch & de Saint-Sébastien, érigée dans ce dernier village, deux quartellées de pré. (*Archives d'Arves.*)

A partir de cet acte important, l'obscurité se fait sur cette branche des Rapin, la trace est désormais perdue & ceux que l'on retrouve possédés à Villard-Gondran, à la fin du dix-septième siècle, appartiennent à la branche aînée de cette maison.

VI. — Antoine Rapin, notaire à Valloires en 1488, figura dans un hommage solennel rendu à l'efficacité des célèbres reliques de saint Jean-Baptiste, rapportées d'Orient par sainte Thècle au sixième siècle & conservées depuis lors dans la cathédrale de Maurienne. Un pauvre boiteux, plein de foi dans la vertu des reliques du Précurseur, partit en pèlerinage sur ses béquilles, & mit tout un jour pour faire les deux lieues qui séparent Saint-Jean de Saint-Martin de la Porte, sa ville natale. Il passa la nuit en prières auprès de l'autel qui contenait les reliques; le lendemain matin, vers l'heure de matines, il jeta ses béquilles &, miraculeusement guéri, il déclara par un serment solennel, prêté sur les Saints Evangiles, les circonstances dans lesquelles il avait obtenu de saint Jean-Baptiste le bienfait de sa guérison. Acte en fut dressé le même jour, signé par tous les notaires présents : nobles Jean Portier, Jacques Long, Antoine Rapin de Valloires, Jacques Falcon & Jean Crinel, le samedi 15 novembre 1488 (1). Nous n'insisterons pas sur le miracle qui n'offre ici qu'une valeur généalogique.

Le 20 février 1505, le même personnage « noble Antoine de Rappin

(1) *Notice sur sainte Thècle*, par A. A. (Angle). Chambéry, 1840. Brochure de 39 pages, p. 31.

de Chodana » fonde pour le repos de son âme & de celles de ses prédécesseurs, une chapelle dans l'église de Valloires, en l'honneur de saint Sébastien, martyr. Cet acte, sur parchemin, passé au château de la Chaudane (*de Chodana*) par Antoine Rappin, notaire, en présence du curé de Valloires, Rév. Guillaume Puget; d'Hugues Puget, neveu du curé; d'Hugues Aliffand, chapelain; de noble Jacques Rappin, frère du fondateur, & de Claude, fils de feu Jean Falcoz, porte que la chapelle doit être placée à côté du clocher, & constitue pour la dotation l'usufruit perpétuel de onze prés & terres sur le territoire de Valloires. (Titre communiqué par M. Vuillermé, imprimeur à Saint-Jean.) Cet usufruit perpétuel, qui équivalait dans ses effets à une donation pure & simple, est caractéristique. Le testateur transmettait à ses descendants des biens dont ils ne devaient jamais jouir, grevés qu'ils étaient au profit d'une personne morale; mais du moins les terres ne sortaient pas de la famille, & le saint légataire n'y perdait rien. Quelques jours après, le 20 avril 1505 (1), Antoine Rapin rendait son âme à Dieu. Il avait testé le 6 du même mois « dans une salle basse de la maison de la Chodane » & institué héritiers ses quatre fils, savoir :

A. — *Pierre*, qui continua la descendance.

B. — *Antoine II*, docteur es-droits, vivant en 1513, testa en latin, le 22 février 1538, & se qualifie dans cet acte de « spectable (2) Anthoyne Rapin, fils de feu noble Anthoyne. »

(1) *Inventaire général*, n° 612 & 636. Acte de curatelle donné le 23 avril 1505, en faveur de nobles Pierre, Anthoyne, & Jacques, fils de feu noble Anthoyne Rapin, mentionné dans l'arrêt du senat de Savoie, coté sous le n° 636.

(2) Spectable (*Speſtabilis*). Cette qualification supérieure à celle de noble (*nobilis*), était celle que l'on donnait aux juges dont l'appel allait immédiatement à l'empereur. (*Lex Præcipimus... C. de appellationis*, 32.) Justinien, parlant des officiers auxquels il enjoit de garder son ordonnance, dit : « *ſpeſtabiles medius habentes adminiſtrationes*, & qualifie les comtes de *ſpeſtabiles* & *ſpeſtabiles*. » (Voy. *Epilog.*, *Novel. Juſtin.* 7.) D'après Cujas, le jurifconsulte Godefroy dit : « *Speſtabilium*

Ce testament, contenant un fidei-commis graduel & perpétuel en faveur de ses descendants mâles & des mâles des mâles jusqu'à l'infini, avec préférence des aînés, & substitution des mâles de ses frères au défaut de ses propres descendants, fut la source d'interminables procès, compliqués encore d'autres testaments de même sorte dont la législation d'aujourd'hui a heureusement proscrit le désastreux emploi. Antoine Rapin voulut être enterré devant les grandes portes de la cathédrale de Maurienne, près du monument funéraire de noble Antoine Papon. (Voir plus loin p. xv, note 3.) Sa femme, Jeanne de Saulvaige, lui survécut.

Leur postérité s'éteignit à la première génération en la personne de noble Jacques Philippe Rapin, docteur ès droits comme son père, conseiller de S. A. R., juge-mage de Tarentaise en 1560, qui, par son testament du 21 septembre 1563, institua pour héritier universel noble Michel Rapin, escuyer, son frère. Michel de Rapin, baillif de Tarentaise dans la première moitié du seizième siècle, embrassa les principes de la réformation, & eut à souffrir pour sa foi de longues persécutions auxquelles sa propre famille ne demeura pas étrangère.

Le 23 septembre 1568, il testa à Genève, devant de Dono, notaire public & juré de cette ville, & cet acte qui porte l'empreinte de son zèle religieux, témoigne aussi des amertumes dont il fut abreuvé. En voici quelques passages :

Au nom de Dieu, ainsy soit-il. Comme ainsy soit que la vie & la mort soient en la main de Dieu, & que l'homme ne soit de rien plus assuré que de mourir & par contre nulle chose en ce monde qui luy soit plus incertaine que l'heure à laquelle il playra au Seigneur l'appeler. A ces causes soyt notoyre & manifeste que l'an de grâce courant.... s'est institué noble Michel de Rapin, de la cyté de St-Jehan de Maurienne en Savoye, lequel sain par la grâce de Dieu & bien advisté & disposé en sa conscience de vivre & mourir en l'amour de Dieu, confession de son saint nom & pour la restauration & rétablissement des églises du Seigneur dissipées cruellement & violement par les ennemis de son saint Evangille en la plupart des provinces du royaume de France, Flandres & aultres pays,

medius ordo, spectabilis dignitas media & inter senatorias, supra spectabiles sunt illustres, infra clarissimi. » Cette qualification de spectable était même donnée aux deux ordres par Justinien, en la loi : *Si quando... C. de appellationis*, & en la loi : *Nemo... C. de officio militarium judicum*, & en la loi dernière : *C. de officio præfecti prator*, & en la loi *Petitionem... 13 C. de advocatis diversos judicum*. Cette qualité de spectable était encore donnée *militibus sudore deterfis*. (Voy. Cassiodore, liv. 2, *Variar. epistol.* — (Jacques de Rapin-Thoyras. *Inventaire sommaire des titres produits devant Monseigneur de Beçons*, &c., rédigé par l'assigné.) *Invent. gén.* n° 622.

estant pour cest effect prest à partir pour joindre à l'armée assemblée pour le service de Dieu, pour les mêmes fins que dessus soubz la conduite de monsieur le prince de Condé & pour résister à la force & impétuosité d'iceulx qui de malice délibérée s'opposent par voies de fait à l'avancement du royaume du Seigneur rompans & violans en cest endroit par force d'armes les Edictz de paix cy devant faictz par Sa Majesté très chrestienne.

A disposé & ordonné des biens temporels qu'il a receuz du Seigneur, comme par son testament & dernière vollonté cy apres escript & subscript de sa propre main..... En premier lieu supplie très humblement le Seigneur ne luy point impulter ses fautes & offences, mais d'icelles luy fere miséricorde au nom & en faveur du mérite de la très digne mort de Nostre Seigneur Jhesus Christ, ainsy qu'il s'en assure ayant entièrement sa fiance en luy seul.

Et venant à la disposition & ordonnance de ses biens temporels, veult & entend premièrement que nobles Pierre de Rapin, conseiller de S. A. & son juge commun and. Maurienne, & messire Jacques de Rapin, prothonotaire, prieur de Bernex en Piedmont, & vicaire-général de Maurienne, frère dud. juge commun, ses cousins, & chacun d'eulx pour la notoire ingratitude contre ledict testateur comise en tant qu'ils ont procuré & poursuivi de l'avoir fait faire prisonnier & durant dix mois & tant de jours detenir en grande misère au chateau de Myollans sans assistance de personne en grande diminution de son bien que à l'instant luy fust reduict de grand danger de sa vie tant pour les maladies qu'il a eues auxd. prisons pour la cruauté d'icelles, que pour la rigueur de la justice a l'encontre de ceux qui confessent & invoquent le Seigneur, & pour avoir esté eulx-mêmes les organes & instruments....., poursuivans son exil & bannissement des terres de Savoye au sortir desd. prisons. Le tout pour cause de la religion & pour n'avoir obtempéré à leurs remonstrances tendans à fins d'abjuration & abnévation de la religion chrestienne pour embrasser les superstitions papistiques & romanesques...

Suivent d'autres récriminations dont il use envers ses cousins qui ont retenu ses biens & leurs revenus, ses armes, ses écritures, qui ont empêché l'avancement d'un petit neveu dudit testateur, nommé Anthoyne, fils à feu noble Philippe de Rapin, en son vivant conseiller de S. A. & juge-mage de Tarrentaise, son frère, n'ayant voulu permettre qu'il fut admené pour estre mandé aux fameuses universitez d'Allemagne où son dict oncle le vouloit envoyer pour l'acheminer à vertu, & plusieurs aultres actes sinistres qu'il seroit trop long à réciter, tous demonstans une mauvaise volonté a l'endroit dud. testateur leur cousin qui jamais ne leur fist que plaisir & service. Iceulx susnommés ses cousins veult estre exclus de ses biens présents & advenir, moienant cinq florins qu'il leur lègue à chascun.

Après diverses dispositions, soit en faveur des pauvres, soit en faveur de son neveu naturel, Antoine de Rapin, auquel il lègue *ses meubles, livres, bagues d'or & accoustremens* pour être vendus afin de subvenir à l'entretien de cet enfant, soit à Genève, soit en Allemagne, le recommandant aux diacres de l'Eglise de Genève *pour luy estre comme bons pères* afin que *ledict enfant estant apporté dans cette ville, soit bien instruit & nourry en la crainte du Seigneur & adonné aux bonnes lettres, lui enjoignant d'estre obeyssant à ses administrateurs & défendant très expressement de faire aucun acte qui ne soit d'homme de bien à peine de privation des deniers sus legués, desquels, à ce cas, cent escus seroient donnés aux pauvres estrangiers cy retirez pour la parole du Seigneur*. Michel de Rapin institue pour ses héritiers universels, les enfants mâles de ses cousins-germains Antoine & Philibert de Rapin, frères des déshérités.

Affavoir noble Pierre, fils de noble Anthoine de Rapin, gentilhomme ordinaire de la maison de Monsieur l'Admiral (Coligny) & coronel (1) de quatre mil soldats gascons. Ledict noble Pierre estant aprésent page de Monsieur le prince de Condé, & les enfants mâles de feu noble Philibert de Rapin, en son vivant gentilhomme ordinaire de la maison dudit seigneur prince & maistre d'hotel de Madame la duchesse d'Anguyen, princesse de Condé, cousins dudit testateur. (Invent. gén., n° 625.)

Pierre Rapin, le juge-corrier, l'un des deux cousins déshérités, réclama contre les allégations & conclusions de son parent. Héritier des droits de son frère Jacques, aumônier de Catherine de Médicis, qui mourut le 23 décembre 1569, & représentant ceux de son autre frère, Jean-Jacques Rapin, prieur d'Aiguebelle, déshérité comme ses deux aînés, il s'opposa à l'exécution pure & simple de ce testament qui fut ouvert en 1571, Michel de Rapin étant tenu pour mort. Il prétendit que bien loin d'avoir contribué à faire emprisonner son cousin, il avait « passé un mois à Thurin

(1) C'est par une confusion fréquente à cette époque entre les grades de capitaine & de colonel, qu'Antoine de Rapin est ici désigné sous le titre de *coronel* ou colonel. Le premier de ces grades, le plus ancien de l'armée française, fut créé en 1355 avec des attributions presque semblables à celles que prescrit le règlement militaire d'aujourd'hui : « qu'il (le capitaine) doit inspirer à ses soldats l'amour de leur service & de la patrie, les mener au combat & les surveiller dans le repos, leur servant d'intermédiaire, de conseil, d'appui, & visitant chaque jour sa compagnie dont il doit connaître chaque homme par son nom. » (Abel Hugo, *France pittoresque*, 1836, tom. 1^{re}.) Celui de colonel ne fut créé que deux siècles plus tard (1534), & dans le principe correspondait aux fonctions de capitaine. Plus indépendantes qu'elles ne sont de nos jours, les compagnies & leurs capitaines relevaient directement des chefs suprêmes de l'armée. (Voy. Brantôme, *OEuvres*, &c., Londres, 1772, t. XI, p. 3.)

& dépensé trente-six écus pour la sortie de prison de noble Michel Rapin, baillif, » libération accordée à ses démarches, ainsi qu'en faisait foi l'acte de mise en liberté, signé de Monsieur le gouverneur de Savoie. Il alléguait les substitutions successives contenues aux testaments d'Antoine Rapin *senior* & *junior*, & se dit fondé à être remis en possession des droits que créaient en sa faveur des actes antérieurs au testament qu'il attaquait.

Sentence fut rendue par le juge provisoire de Maurienne, Perrin, le 31 août 1571; le testament de Michel Rapin dut être considéré comme non-venu, puisqu'il n'en est pas fait mention dans le libellé de la sentence, & les biens délaissés par Philippe & Michel Rapin furent partagés en cinq parts, dont trois furent le partage du juge-corrier & du prieur d'Aiguebelle : les héritiers universels des sus-nommés durent se contenter des deux autres parts dont leur oncle se fit adjudger la curatelle. Une telle situation n'était pas tenable, Cécile de Doux & Jeanne du Verger, veuves d'Antoine & de Philibert de Rapin, tutrices de leurs enfants mineurs, transigèrent avec le juge-corrier bientôt après; les biens attribués à leurs enfants furent estimés sept cent soixante florins de Savoie, soit cent quarante & un écus d'or, ou pistoles d'Italie, & ces biens, consistant en cinq fêtrées de prés & dix quartellées de terre, situées au territoire de Saint-Martin d'Oultré-Arc, lieux de la Combe du Ratond & des Chandelliers, dûment désignées dans l'acte, furent acquis par l'oncle des jeunes Rapin, qui s'engagea, en outre, « pour affermir la paix entre eux & les siens, à leur quitter diverses dettes contractées envers lui par leur oncle Michel & par leurs pères. » Au nombre de ces dettes figurent les trente-six écus dépensés à Turin & en divers voyages pour la libération du premier, vingt-cinq écus prêtés à feu Philibert à son retour de Nice, seize écus prêtés à feu Antoine, comme il offre de le faire voir par ses lettres, &c.

C. — *Jacques Rapin*, troisième fils, est désigné au testament de son père & dans un acte de curatelle, où il figure ainsi que ses frères Pierre & Antoine, du 23 avril 1505 (1).

D. — Révérend *Guillaume Rapin*, quatrième fils d'Antoine, entra dans les ordres & fut protonotaire apostolique, prieur de Bernex, d'Aiguebelle & de la

(1) *Inventaire général*, nos 612 & 636. Arrêt du sénat de Savoie, énumérant les titres de noblesse de Pierre Rapin, juge-corrier de Maurienne.

Croix, chanoine de la cathédrale de Maurienne. Le 2 avril 1547, le chapitre de Maurienne obtint un arrêt du parlement de Savoie contre divers particuliers de Jarrier, Fontcouverte & Villarembert, paroisses du diocèse de Saint-Jean, au sujet des cens & redevances en blés achetées par le chapitre, tandis que ses adversaires s'appuyant sur un acte passé le 11 octobre 1538, devant Cornuti, notaire, demandaient leur modification, montrant que par redevance abusive pour quarante florins en principal, ils payaient audit chapitre deux feytiers de blé, valant alors vingt-quatre florins & deux florins argent en plus. Messire Guillaume Rapin, protonotaire apostolique, poursuivit l'affaire pour le chapitre & eut la satisfaction de voir condamner la partie adverse à payer tous les arrérages. Le même Guillaume Rapin légua au chapitre de Saint-Jean cent dix florins « *pro semel V flor. cum demidio aucacales [?] pro uno obitu & librari ad modum libre (libræ) simplicis : & percipient magistri & innocentes (enfants de chœur) & dicatur missa in majori altari (1).* »

Une note curieuse qui paraît avoir été écrite au dix-septième siècle, est jointe à la mention de l'arrêt qui précède. Elle est relative aux armoiries de Messire Guillaume Rapin, impliqué dans cette affaire. En voici la copie textuelle : « *Arma Rapinorum. Champ d'or écartelé en 1 & 4 à 3 pavots de gueules en 2 & 3 à coin de rapine d'argent, quia ex nobilibus Paponibus descendit, instituti fuere heredes a Stephano Papone ultimo hujus stipitis.* »

Les « coins de rapine » d'argent sur champ d'or constituent une faute héraldique, mais les aigles ou rapines de *sable* en champ d'or sont bien les armes parlantes des Rapin : quant aux roses de gueules ou pavots qui écartèlent leurs armes, tantôt aux 1^{er} & 4^e quartiers, comme le montrent en Savoie de nombreux exemples, tantôt, comme elles sont toujours figurées en France & quelquefois en Savoie (2), aux 2^e & 3^e quartiers de l'écu, ce sont évidemment d'après le passage qui précède, des armoiries dites *d'héritage*, & probablement celles de la famille Papon ou Tapon (3), ancienne famille noble, autrefois possédée à Villard-Gondran, & éteinte depuis des siècles.

(1) *Inventaire des archives de l'évêché de Maurienne*, manuscrit appartenant à M. Ernest d'Albane, de Saint-Julien de Maurienne, dont le concours intelligent autant qu'empressé, nous a plus d'une fois fécondé avec fruit dans les recherches locales que nous avons dû faire à l'occasion de ce travail.

(2) Voir aux *Pièces justificatives* la note III relative aux armoiries des Rapin.

(3) Noble Antoine Papon « *nobilis Anthonius Papone* » avait un tombeau monumental dans la cathédrale de Maurienne, au seizième siècle, ainsi qu'en fait foi le testament de respectable An-

VII. — Pierre Rapin, né à la fin du quinzième siècle, à Valloires, fils aîné de noble Antoine Rapin, rendit, en 1536, hommage au seigneur évêque de Maurienne, & fit une donation à deux de ses fils, Antoine & Philibert, devant Michel Doze, notaire de Saint-Michel en Maurienne, en date du 26 avril 1546 (1). Il avait reçu, le 29 février 1510, une permission de l'évêché pour faire dire & célébrer la messe en sa maison de la Chaudane (2). (*Inventaire général*, n° 636.)

Le 18 juillet 1550 « *anno generalis jubilæi* » il fit son testament devant son parent, Antoine Rapin de la Ruaz, notaire, & mourut avant 1563, après avoir prêté serment au roi de France dans les termes suivants :

Aujourd'hui, vingt-troisième jour de febvrier mil cinq cens cinquante-deux, procédant par Monseigneur de Maugiron, cheualier de l'ordre du Roy nre S^{eur}, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant g^{nal} pour led. S^{eur} Roy en Daulphiné & Savoye, & commissaire en cette partie, s'est p^{nté} en personne Pierre Rapin de la Chaudane en Maurienne, escuyer, lequel, sans préjudice des droits de l'Evesché de Maurienne, s'est présenté & liberallement offert de prester & faire aud. S^{eur} Roy les foy, hommage & serment de fidélité tant pour raison de sa personne que de ses biens. Suppliant aud. S^{eur} de Maugiron estre a ce admis & receu ce qui luy a esté par led. S^{eur} accordé sur quoy led. Pierre Rapin en ses mains

toine Rapin, docteur ès droit, père de Philippe, juge-mage, & de Michel, baillif de Tarentaise, du 22 fevrier 1538. (*Invent. gen.*, n° 616.)

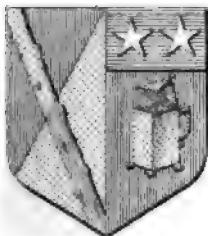
(1) *Maintenance de noblesse* devant M. de Bezons, du 21 mars 1670. (*Invent. gen.*, n° 616 & 679.) *Pièces justificatives*, n° VIIII.

(2) Dans l'*Inventaire manuscrit de l'évêché de Maurienne*, de 1756, précédemment cité, on trouve qu'en 1486, Pierre Rapin *stipulait*, c'est-à-dire passait un acte en faveur de l'évêque (de *stipula*, tige de paille; la mise en possession d'un bien vendu avait lieu autrefois par la tradition d'un fêtu de paille, d'une motte de terre, d'une plume, d'une clef). De semblables stipulations eurent lieu en 1517, 1554, 1575. Cette dernière, du 30 mai, fut dressée par M^r Humbert Collobet en faveur de noble Pierre Rapin, fils de feu noble Pierre, & de noble Sallière d'Arves. La dernière reconnaissance qui y soit mentionnée est du dernier de juin 1576. On donnait le nom de *reconnaissance* ou *renovation*, au renouvellement d'un droit ou d'un privilège. Les rentes ou redevances dues aux seigneurs, étaient fréquemment mentionnées sur ces actes. Ce Pierre, fils de noble Pierre, est évidemment noble Pierre Rapin de la Chaudane, juge-corrier. (Communiqué par M. d'Albane.)

estant a genoux & mains jointes a recogneu & recognoit led. S^{eur} Roy pour son souverain seigneur & a promis & promet par ses foy & ferment lui obéir & seruir envers & contre tous sans nul excepter & que s'il scait ou peut entendre & apercevoir aucun qui soit mouuant contre sa personne, sang & couronne, y emptera de son pouuoir & incontinent en aduertira led. S^{eur} Roy ou son lieutenant g^{nal} en ced. pais, procurera son bien, euitera son dommage & generalmente fera tous ce que vn bon subject & loyal vassal doit & est tenu de faire & a cela led. S^{eur} recoipt en signe de ce baise à la joue dextre. A la charge que dans quarante jours prochains il baillera à la Chambre des comptes dud. S^{eur} Roy en ced. pais les adueux & dénombrements de ses biens qu'il tient en fief ou riere fief dud. S^{eur} Roy & payera les debuoirs sy aucuns pour raifon de ce en soit deubz. Faict à Chambéry en présence de M^{re} Claude Paschal, premier président; Pierre Fougou, feig^r de Lorme; Estienne de Grollée, feig^r dudit lieu; Alerend de Vaugergue, feig^r de la Tour-du-Pin, & de moy, notaire & secrétaire du Roy en la chancellerie de Sauoye, soub signé,

(*Inventaire général*, n° 617.)

Signé : DELATOUR.



Pierre I Rapin de la Chaudane avait épousé, vers 1515, Guillaumaz d'Arves, de l'ancienne & noble famille des Sallière d'Arves (1), & en eut de nombreux enfants.

A. — *Charles Rapin*, l'aîné, était chanoine de la cathédrale en 1546, & fut mentionné en cette qualité dans le testament de son père & dans d'autres actes (2).

(1) Le 5 des ides de février 1240, les nobles Sallière d'Arves firent un échange avec les évêques de Maurienne. (Archives de M. le comte Martin d'Arves. *Notes pour servir à un Nobiliaire de Savoie*.) Cette ancienne famille se fondit au dix-septième siècle dans celle des Martin, par le mariage de Gasparde Sallière d'Arves, fille unique & héritière de noble Pierre Sallière d'Arves, avec noble Ennemond Martin, célébré en 1604, à Saint-Jean, dans la maison des nobles Martin. Les armes des Sallière d'Arves se trouvent encastrées dans le mur d'une des galeries du cloître de Saint-Jean. Cet écusson, d'un dessin original & délicatement fouillé, date du seizième siècle, il offre un blason parti au 1^{er} tranché barré d'or & de gueules au bâton noueux (peut-être le symbole héraldique de la rivière d'Arve, en latin *Arva* ou *Arbor*), brochant en bande, au 2^e de gueules à la salière antique d'or au chef coufu d'azur chargé de deux étoiles d'argent.

(2) Contrat d'échange & permutation de biens, du 7 mars 1560, devant N..., notaire, passé

B. — *Jacques*, second fils de Pierre, ou peut-être le puîné d'Antoine qui va suivre, hérita de tous les titres & bénéfices de son oncle Guillaume. En 1546, simple *chapellier* de la cathédrale de Maurienne, il devient successivement prieur de Bernex & de Vivens, en Piémont, vicaire général de l'évêque de Maurienne, protonotaire apostolique, & enfin, grâce à la protection de la jeune duchesse de Savoie, Marguerite de France, il quitte la cour de Chambéry pour un théâtre plus vaste & plus digne de son ambition & de ses talents oratoires. Nommé aumônier de la reine Catherine de Médicis, en 1560, il obtient par deux fois, du duc Emmanuel-Philibert, les lettres-patentes de congé qui le maintiennent dans ce poste élevé, & lié encore à son pays par les bénéfices qu'il y conserve, jouissant à la cour de France du crédit que lui méritent ses talents, il peut se qualifier avec orgueil du titre pompeux d'*orateur du roi*, jusqu'à ce que la mort, le 23 décembre 1569, vienne briser sa brillante carrière. Voici le texte de l'une des patentes de congé accordées à Jacques de Rapin :

Copie de patentes de congé pour noble & R^d M^{re} Jacques Rapin, v^{re} g^{nal} & protonotaire apostolique & aulmosnier de la Reyne.

Emmanuel Philibert, par la grâce de Dieu, Duc de Savoye, &c. Sçavoir faisons comme nous avons promis & accordé, promettons & accordons que Révérend not^{re} très cher & bien aymé Orateur, M^{re} Jacques Rapin, prothonotaire applicque & aulmosnier de la Royne mère du Roy très chrestien, puisse & luy soit loisible de continuer au service de lad. dame Royne sans encourir aucune peyne a ce nonobstant les prohibitions & deffences faictes sur ce de ñre part & par ñre aūthé. En tesmoing de quoy auons ordonné cestes soubz escriptes de ñre main & scellées de ñre scel, donnés en ñre cité de Verseil le jour xxvij de decembre 1560.

Signé : EMMANUEL PHILIBERT.

Contresigné : De Rosan.

Scellées des sceaulx ducaux. (*Inventaire général*, n° 617.)

entre nobles révérends Charles, Jacques, chanoines de la cathédrale de Maurienne; Jean-Jacques, Antoine, Pierre & Philibert Rapin, écuyers, enfants de noble Pierre Rapin, d'une part, & nobles Philippe de Rapin, docteur ès-droits, juge-mage de Tarentaise, Michel, son frère, au service, tous deux fils d'Antoine Rapin, d'autre part; relatif à un échange de biens situés au Villard sur Villard-Gondran, contre une pièce de vigne au Rodour. Les parties étant tous & respectivement neveux de révérend Messire Guillaume Rapin, chanoine de la cathédrale de Maurienne, protonotaire apostolique & prieur de Bernex, frère defdits Pierre & Antoine Rapin, auteurs des parties. — Cl. Fr. Rapin, *Observations généalogiques*, &c., coté n° 2. — *Archives d'Arves*, voir plus haut, p. v

C. — *Jean-Jacques Rapin*, « chapellier » de la cathédrale de Maurienne, en 1546, prieur ou official d'Aiguebelle, en 1571, figure dans divers contrats ou testaments de 1546 à 1571, mais n'a point laissé d'autres traces (1).

D. — *Antoine Rapin* suivit la carrière des armes ; ayant embrassé les principes de la religion réformée ainsi que son jeune frère Philibert & son cousin Michel de Rapin, bailli de Tarentaise, il vint en France avec son frère sous le règne de François I^{er}, alors que ce prince avait étendu son sceptre sur la Savoie. Né à Valloires, dans les premières années du seizième siècle, Antoine Rapin (2) eut une brillante carrière militaire & fut honoré de la confiance & de l'estime des premiers seigneurs du royaume. Pendant les guerres de religion qui ensanglantèrent la France de 1561 à 1570, il combattit vaillamment dans les rangs réformés à la tête de sa compagnie. Gouverneur de Montpellier, en 1562, il fut maintenir dans cette ville une sévère discipline, & on lui confia la garde du baron des Adrets, lorsque le célèbre partisan, devenu l'objet de la méfiance de ses anciens coreligionnaires, paya de sa liberté la terreur qu'il leur inspirait. Rapin contribua par sa valeur au succès du brillant combat de Saint-Gilles, en septembre 1562. Son

(1) Il existe une transaction en latin, passée entre noble Rapin de Valloires & noble François Falconis, de la cité de Maurienne, relative à une insulte faite par ledit Falconis à noble & révérend Jean-François Rapin, prêtre bénéficiaire, & Jean Rapin, tous deux fils de noble Pierre, devant Cornuti, notaire, du 7 mai 1536. (Cl. Fr. Rapin. *Observations généalogiques*, etc., n° 3.) — Parmi les actes nombreux qui désignent les enfants de Pierre Rapin de la Chaudane, aucun ne fait mention des frères Jean-François & Jean Rapin qui sont probablement enfants d'un frère ou d'un cousin de Pierre Rapin de la Chaudane.

(2) Il est constamment désigné, dans les actes qui le concernent, sous le nom du sieur *de Rappin*. Il en est de même de son frère Philibert & de son neveu Pierre, fils de ce dernier. Dans les titres les plus anciens, relatifs aux Rapin de Savoie, le nom de famille est toujours écrit par un seul *p* & sans particule. Cette orthographe primitive ne fut remise en usage dans la famille de l'historien qu'à partir de l'historien lui-même qui signait Thoyras-Rapin. Son père signait : Thoyras-Rappin, son frère aîné signait : de Rappin, & le cadet : Lafare de Rapin. Le redoublement des consonnes est fréquent aux seizième & dix-septième siècles. On trouve le nom de Pélisson écrit : *Pellisson* & *Pelisson*. La première orthographe prévalut : on trouva plus poli, dans le doute, d'allonger le nom des gens que de le raccourcir. On n'y attachait alors pas plus d'importance qu'à la particule dont on gratifiait M. de Voiture, M. de Molière, M. de Corneille, fort nobles par le talent, sans doute, mais qui ne devaient au hasard de la naissance aucune partie de la considération dont ils jouissaient à la Cour. L'orthographe du nom de Pélisson que nous avons suivie dans tout le cours de cet ouvrage, est conforme à celle des actes originaux classés dans l'*Inventaire général*, n° 660, 682 & 683.

nom est fréquemment cité avec ceux de ces fameux vicomtes que l'on appelait *les petits rois de Montauban*, Bruniquel, Gourdon, Paulin; & lors de la première guerre de religion (1562-1570), Rapin fut à trois reprises gouverneur de Montauban (en 1567 & 1570), avec autorité sur les villes voisines de Caussade & de Réalmont. Il était entré au service de France en 1536, ainsi que le font voir des lettres-patentes du 22 octobre 1561, scellées du grand sceau, accordées à Gilbert du Verger « portant permission de porter épée, dagues & autres armes que les gentilshommes ont accoutumé de porter, en considération des services qu'avoit rendus pendant vingt-cinq ans au fait des guerres, noble Antoine Rappin, beau-père dudit Verger (1). »

Le 6 janvier 1568, Rapin, qui avait rejoint avec les chefs huguenots du Dauphiné les troupes qui allaient grossir l'armée de Condé, se trouvait à la bataille de Gannat. Il combattit avec courage à l'avant-garde de la petite armée qui, passant au travers des rangs abattus de ses ennemis dispersés, des montagnes du Dauphiné aux plaines de l'Anjou, traversa la France au cœur de l'hiver à travers mille dangers, & accomplit en quelques jours une marche restée célèbre dans les fastes de nos guerres civiles.

Rappelé par ses chefs dans le Midi, Antoine de Rapin fut nommé gouverneur de Montauban en remplacement de Montbartier, & reçut des princes des lettres-patentes pour y faire battre monnaie « sous le coing & armoirie du Roy. » Le même jour, d'autres lettres-patentes lui furent octroyées dont voici la teneur (2) :

Sur la Requête présentée au Conseil par le sieur de Rappin, gouverneur de ceste ville de Montauban soubz l'autorité du Roy & commandement de Monseigneur le prince de Condé, lieutenant général de Sa Majesté, le Conseil ayant esgard a lad. Requête & aux bons, fidèles & longs services exposez par led. sieur de Rappin aux affaires de la guerre tant en lad. charge de gouverneur que auparavant durant les troubles précédanz, A ordonné & ordonne suyvnt le second poinct contenu en la dispositive de lad. Requête que la dixiesme portion des butins qui se feront par cy aprez luy appartiendra. Comme sera aussi des autres faiëts depuis le commencement de ces troubles qui fut au commencement du mois de septembre dernier consistans tant en ransons de prisonniers qui ont esté ou seront faiëts depuis led. temps que en autre sorte ou nature de butins (autres toutefoys

(1) *Inventaire general*, n° 605.

(2) *Idem*, n° 624.

que les bledz & vins ja portez au magasin de ceste ville). De quoy led. fleur de Rappin s'est contenté. Faict aud. Conseil le quatorzième de décembre mil cinq cens soixante huit.

F. PREVOST.

Quelques jours après, le gouverneur de Montauban délivrait à une dame d'une noble famille de Guyenne le passeport suivant (1) :

A tous capitaines, soldats & autres qui sont de la religion refformée portant les armes pour le service de Dieu & du Roy, salut. Nous vous prions de laysser passer par chascung de vos pouvoirs & detroicts [?] Mademoyselle de Bieule avec tout son train sans luy faire ou donner aulcung empeschement ou deturber. Ains au contraire luy donner ayde secours & faveur si besoing est.

Donné à Montauban, ce xvi décembre 1568.

RAPPIN.

De mandement de mond. feigneur.

DE VIÇOSE.

Et six semaines après, le certificat que voici, qui a fa valeur en ce qu'il montre que c'était bien Antoine de Rapin qui fut gouverneur de Montauban, & non son frère Philibert, comme l'ont répété à tort la plupart des historiens (2) :

Nous Antoine de Rappin, escuyer gruyer [?] & gouverneur en la ville de Montauban, certifions que Jehan de Tanus, bourgeois de Montauban, a payé l'entiere rançon de Pierre Faujié, habitant de Tholoze & icelle baillée es mains des receveurs qui a ces fins ont esté establys. Faict ce ix^e février mil V^o LXIX.

RAPPIN.

Remplacé à la fin du même mois par le vicomte de Montclar, à cause de troubles graves qui s'étaient élevés dans la ville à l'occasion de contributions dont il avait dû frapper ses habitants pour subvenir aux nécessités de la guerre, Rapin se retira à Castres. Il reçut plusieurs lettres des princes de Navarre & de Condé, de l'amiral de Coligny, qui témoignent de la confiance & de l'estime dans lesquelles ces grands personnages tenaient le capitaine huguenot.

Rappelé par Montgommery au gouvernement de Montauban dans le courant de juillet, Rapin continua à faire régner au fein de cette population remuante & in-

(1) *Inventaire général*, n° 637.

(2) *Idem*, n° 613. — Voir Le Bret, *Hist. de Montauban*, éd. de 1841, & plus loin, p. xxij.

docile une fèvre discipline. Les princes lui confièrent, par lettres-patentes datées du Port Saint-Mary, le 26 décembre 1569 (1), le soin de lever les tailles dans son gouvernement pour l'entretien de l'armée. En 1570, & au mois de février, il était encore gouverneur de Montauban, comme le témoignent les pièces d'une procédure dirigée par lui en cette qualité, relative à la reconstruction des murailles de la ville de Cauffade (2). Il mourut bientôt après, en 1571.

Antoine de Rapin avait épousé avant le 6 juin 1556 (date du mariage de son frère Philibert avec la fille de sa femme, Jeanne du Verger), Cécile de Doux, fille



de Jean de Doux, seigneur d'Ondes & de Mauvers, veuve de noble Raimond du Verger, dont elle avait eu deux enfants, Jeanne & Gilbert du Verger. Les familles de Doux & du Verger comptaient « parmi les plus anciennes de Toulouse, il y a eu des évêques & des conseillers au Parlement de ces deux familles, dès l'établissement de cette célèbre compagnie » dans la capitale du Languedoc (3).

Un fils unique, nommé Pierre, naquit de cette union. Pierre de Rapin était en 1568 page du prince de Condé (4). Sans doute il porta les armes, & peut-être un brevet de capitaine de cavalerie lui fut-il accordé ; mais il ne se maria pas, & habitant tantôt Grenade, tantôt Montauban, il testa dans cette dernière ville, le 28 septembre 1580, devant Scieuran, notaire, déjà atteint de la maladie qui le mit prématurément au tombeau. (*Invent. gén.*, n° 638.)

E. — *Pierre II Rapin*, tige de la branche demeurée en Savoie, éteinte au commencement de ce siècle, à Saint-Jean de Maurienne, qui fuivra.

F. — *Marguerite Rapin*, femme de noble Jean Rambaud, de la Planoville en Valloires (5).

(1) Voy. *Pièces justificatives*, n° VI.

(2) *Inventaire général*, n° 626.

(3) *Idem*, n° 658. Elles fournirent aussi des capitouls de Toulouse aux quatorzième, quinzième & seizième siècles.

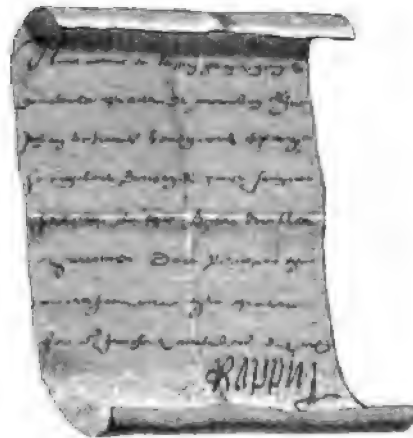
(4) *Idem*, n° 625. Testament de Michel de Rapin.

(5) *Inventaire général*, n° 615. La famille Rambaud était, après celle des Rapin, la plus ancienne de Valloires. Elle a fourni plusieurs hommes distingués. Parmi eux on cite le chevalier Rambaud de Tarbac, capitaine au régiment de Royal-marine, qui vivait à la fin du siècle dernier & s'illustra par son courage. Les armes de cette famille, aujourd'hui éteinte, sont : d'azur au lion couronné d'or, tenant entre ses pattes dextre & senestre un bâton noueux au naturel, posé en pal.

G. — *Barthélemie Rapin*, mariée à noble Claude-Louis de Collo, de Valloires, **comme** on le voit par un « contrat de réachapt des biens de la Planoville en **Valloires** » fait par noble & respectable Pierre Rapin, juge-corrier, de demoiselle **Barthélemie** de Rapin, sa sœur, veuve de noble Louis de Collo, du 14 mai 1574, **devant** Lafontaine, notaire. (Cl. Fr. Rapin, *Observations généalogiques*..., n° 4.)

H. — *Jeanne Rapin*, mariée à N..., désignée avec ses sœurs au testament de **leur père**, du 26 avril 1546.

I. — *Philibert Rapin*, le cadet des fils de Pierre Rapin & de Guillaumaz d'Arves, **qui suivra**, fut la souche de la branche française de la famille de Rapin, dont les **divers** rameaux, Rapin de Mauvers, Rapin de Rabeau & Rapin de Thoyras se **séparèrent** à la Révocation; les deux premiers restant en France, le dernier se **fixant** en Hollande, puis en Prusse.



BRANCHE DE SAVOIE

VIII. — Noble & respectable Pierre Rapin de la Chaudane en Valloires, corrier & juge commun de l'évêché de Maurienne, mérite une mention à part parmi les membres les plus influents & les plus considérables de la famille des Rapin. Les lettres de constitution de sa charge de corrier « données en refectoire » par les chanoines de Maurienne « *sede vacante* » (Jérôme, cardinal-évêque de Maurienne, était mort, & son successeur, Brandolerius de Frottis, de Ferrare, n'était pas encore nommé), sont en date du 18 décembre 1559, & le 17 d'août précédent, le comte de Challant, intendant de la Maurienne pour le duc de Savoie, l'avait déjà établi & nommé dans ces importantes fonctions qui le faisaient le premier magistrat de sa province (1). Le 12 juin 1553, il avait acquis de Philibert, son plus jeune frère, devant M^e Jean-François Dupont, notaire, une fétérée de pré en Valloires; le 6 octobre de la même année, il fait une nouvelle acquisition, & en 1562, il stipule des recon

(1) *Inventaire des archives de la cathédrale de Maurienne*, mss appartenant à M. D'Albion.
« René de Chalant, maréchal & gouverneur de Savoie, en fuite du pouvoir qu'il avait reçu de l'Emmanuel Philibert, rétablit, le 12 août de l'année 1559, la justice souveraine de Chambéry sous le nom de Sénat de Savoie. » (Guichenon, *Histoire de la Maison royale de Savoie*, 1600, in-fol.)



naissances de fiefs pour les seigneurs de Saint-Michel. En 1563 & le 18 avril, devant Jean Trochon, notaire, il acquiert la moitié du fief de la Chaudane des enfants Giraud & Taravel, autorisés par leurs pères respectifs, qui avaient probablement hérité de cette part du patrimoine féodal des Rapin (1), du chef d'une fille de cette maison, peut-être issue de Jacques Rapin, fils de Claude & frère d'Antoine Rapin, aïeul du juge-corrier. (*Observations généalogiques*, &c. Cl.-Fr. Rapin, n° 1).

Ce dernier rendit hommage au duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, en sa qualité de corrier & en celle de juge *commun*, c'est-à-dire exerçant à la fois pour l'évêque & pour le comte (le duc de Savoie, comte de Maurienne), le 22 février 1563, dans l'assemblée des Etats de la noblesse de Savoie, réunie dans la grande salle du château de Chambéry.

..... En présence des seigneurs ambassadeurs de la seigneurie de Venise; de Monseigneur le duc de Ferrare, de nobles messires Jean, comte de la Chambre; Sébastien de Montbel, comte d'Entremonts, chevalier de l'ordre de Savoie; François de la Balme, comte de Montrevel, gouverneur de Bresse; Pierre Maillard, chevalier, seigneur du Bochet, baron de Chenory, gouverneur de Savoie; Cathérin Pobel, seigneur d'Ameros [?], & du Mollard, premier président au sénat de Savoie; Louis De Dino [?], seigneur de Montfort, président en la Chambre des comptes, tous conseillers d'Etat de Son Altesse, de Prospere de Genève, gentilhomme ordinaire de la chambre & capitaine des gardes-du-corps de Son Altesse

(1) Les ruines informes du château de la Chaudane se voient encore sur la pente d'un coteau en face de la chapelle de Sainte-Thècle, de l'autre côté du chemin qui conduit aux Villards. Les vestiges de cette antique demeure étaient beaucoup plus considérables il y a quelques années; depuis la cession du fief de la Chaudane à la commune de Valloires, en 1768, les habitants du pays bâtirent leurs maisons des débris de l'ancien manoir, & les ronces & les arbustes poussent sur les énormes pans de murailles qui ont, jusqu'à présent, résisté aux déprédations des paysans du voisinage. On a trouvé, au printemps de 1862, en labourant le champ qui les entoure, une large pierre tombale marquée d'une croix recouvrant quelques ossements desséchés. Des fouilles mieux dirigées amèneraient peut-être quelque découverte intéressante.

La gravure jointe à ce travail offre l'aspect actuel des ruines du château de la Chaudane. A gauche, on voit la chapelle de Sainte-Thècle, &, dans le lointain, le col du Galibier. Au fond, & au pied du rocher Saint-Pierre, est le village de Place, le plus important de Valloires. Celui de la Ruaz est caché par le rocher que couronnent les ruines d'un château-fort.

le duc; des contes de Saint-Georges, du marquis de Montferrat, lieutenant du grand escuyer d'escurie & de plusieurs autres seigneurs, contes, barons & notables gardes du corps & seigneurs en grande assemblée tant de ça que dela les monts, témoins à ce présents & assistants (1).

Noble Pierre Rapin, corrier de Saint-Jean de Maurienne, « satisfaisant à l'ordonnance de Son Alteſſe », fit tenir à la Chambre des comptes de Savoie le dénombrement ſommaire des fiefs nobles qu'il poſſédait au pays de Maurienne, acte lui fut donné du dépôt de ce « rolle d'ung feuillet par luy ſigné » par le greffier de ladite Chambre à Chambéry, le 28 août 1563. Cinq ans après le duc Emmanuel-Philibert confia à Pierre Rapin la charge de commiſſaire aux vivres par un ordre ainſi conçu :

Emmanuel Philibert, par la grâce de Dieu duc de Savoie, prince de Piedmont, &c.
Ayant député pour commiſſaire ſur la Maurienne pour fournir au faiſt des munitions & victuailles pour la cavallerie qu'enuoyons en France au ſervice de Sa Ma^{te} très chreſtienne n^{re} cher bien aymé & ſeal juge commung & corrier dud. Maurienne noble Pierre Rapin & veuillantz (comme eſt conuenable) que au faiſt de ſad^{te} charge, il ſoit de tous reſpecté & obey, Nous mandons & ordonnons à tous les ſeig^{rs} coronels capp^{ns} & aultres officiers & ſoldatz de lad. cavallerie qu'ils ayent à le reſpecter & obéir à ſes commandements aux choſes concernant ſad. charge comme aux n^{res} propres, car tel eſt n^{re} vouloir. Donné à Thurin, le ſeptiefme jour de janvier mil cinq centz ſoixante huit.

Signé : EMMANUEL PHILIBERT.

Scellé des ſceauxx ducaulx (2).

En 1571, il paſſa un contrat avec ſes frères, nobles Jacques & Jean-Jacques Rapin (3). La même année, une ſentence du juge de Saint-Jean de Maurienne, rendue le 31 août, régla les différends qui s'étaient élevés entre noble Pierre Rapin & les enfants mâles de ſeus nobles Antoine &

(1) *Inventaire général*, n^{os} 617 & 6; liasse B.

(2) *Idem*, n^{os} 617 & 8; liasse B.

(3) *Idem*, n^o 628.

Philibert de Rapin, héritiers de leur cousin Michel. Leur part d'héritage consistant en terres & prés valant sept cents florins de Savoie, fut rachetée par le juge corrier, & la branche française des Rapin ne posséda plus un pouce de terre dans la patrie qu'elle avait abandonnée. Il est à croire que le désir de séparer leurs intérêts d'avec ceux de leur oncle, dont la ferveur catholique allait quelquefois jusqu'au fanatisme, dut les aider à prendre leur parti d'une expatriation désormais consommée.

Par un arrêt, en date du 16 décembre 1577, prononcé en faveur de noble Pierre Rapin, juge-corrier de Maurienne, le souverain sénat de Savoie releva la maison de Rapin « de toute supposition de roture » & la maintint « es-privileges de noblesse (1). »

La renommée de zèle & d'intégrité que Pierre Rapin s'était acquise dans l'exercice de ses pénibles fonctions de corrier, eut de son vivant même la sanction de la poésie, si l'on peut appeler de ce nom les vers assez barbares que Jacques Peletier du Mans consacre à sa gloire dans son poème de *La Savoie* (2), dédié à très illustre princesse Marguerite de France, duchesse de Savoie & de Berry.

Rapin, courier, que vit naître Valoire
Reçoit & donne à Maurienne gloire :
Il fait les monts & leurs conditions
Les honorant par ses commissions.

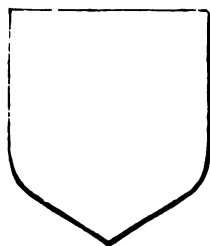
(1) *Inventaire général*, n° 636. — Cet arrêt contient la mention d'un grand nombre d'actes importants pour établir la filiation de cette famille, de 1505 à 1576, dont quelques-uns ne sont connus que par leur énonciation dans cette pièce. Voir aux *Pièces justificatives*, note V.

(2) Imprimé à Annecy, en 1572, chez J. Bertrand. Cet ouvrage curieux & incorrect, dans lequel l'auteur décrit la Savoie pittoresque & politique de son temps, était dédié à cette duchesse de Savoie, fille de François I^{er}, à laquelle le protonotaire Jacques Rapin dut sa haute position à la cour de France. Le poème de *la Savoie* a été réimprimé dans le premier volume des *Publications de la Société savoyenne d'histoire & d'archéologie*. Ce Peletier « esprit divers & changeant », comme l'appelle Sainte-Marthe, né au Mans, en 1517, était le fils d'un syndic de cette ville. Il eut une carrière singulièrement agitée, pendant laquelle il ne cessa de produire les œuvres les plus disparates. Secrétaire de René du Bellay, vers 1540, principal du collège de Bayeux, il prononce, en

Pierre Rapin de la Chaudane mourut en 1579, il fut enterré dans le cloître de Saint-Jean, & sa pierre sépulcrale jadis encastrée dans le mur claustral, au-dessus de la place où reposait sa dépouille, porte cette inscription qu'il avait composée lui-même :

*Ibi jacet nobilis dominus Petrus Rapini de Choudana Valovii, hujus civitatis
& terra communis correarius & judex, qui viam universæ carnis humane
ingressus est die octava novembris anno 1579.*

Cette pierre, aujourd'hui en la possession de M. le comte Martin d'Arves, porte au dessus de l'inscription profondément gravée, un écusson où se voient en relief les aigles & les roses qui constituent les armes de Rapin. (*Voir la gravure placée en cul de lampe, p. l.*)



Il ne paraît pas que sa veuve, Antoinette Bertrand, sœur de noble François Bertrand, qu'il avait épousée devant Collombet, notaire, le 3 octobre 1563, appartint à la grande famille des Bertrand, seigneurs de Saint-Jeoire & de la Pérouse, illustrée par Jean de Bertrand, archevêque de Tarentaise, en 1297, & président des Etats de Savoie tenus à Chambéry en

1547, l'oraison funebre de Henry VIII, roi d'Angleterre; bientôt il quitte ces fonctions honorables & s'établit chez l'imprimeur Vascosan, où il élabore des projets de réformation de l'orthographe. Plus tard on le retrouve à Poitiers, où il étudie la médecine, à Bordeaux, à Béziers, à Lyon, où il fait imprimer plusieurs ouvrages, entre autres : l'*Art poétique d'Horace, traduit en françois*, & l'*Art poétique françois*, tous deux en 1555; un *Traité d'algèbre*, en 1544, & son plus important ouvrage de mathématiques, *In Euclidis elementa geometria demonstrationum, lib. VI*, 1557, in-fol., qui eut trois éditions. De Lyon il va à Rome, de Rome revient à Paris, les guerres civiles l'effrayent; il quitte sa patrie & va passer quelque temps à Annecy en Savoie, où il compose le poème devenu fort rare, auquel se rapporte cette note sur son auteur, puis il rentre au Mans, en qualité de principal du collège, & meurt à Paris, en 1582, laissant la réputation d'un esprit délié, plein d'imagination & de feu; il a le vers vif & facile comme poète, mais son style est souvent dur & heurté. Son neveu, Julien Peletier, l'un des plus fougueux prédicateurs de la Ligue, fut exécuté en effigie en place de Grève l'an 1595. — Hæfer & F. Didot, *Nouv. Biographie générale*, article Peletier. Grillet, *Dict. hist. de la Savoie*, t. I, p. 278.

1329. Antoinette Bertrand donna au corrier Rapin de nombreux enfants & se remaria avant 1582 avec noble Gabriel de Lathoud, tuteur de ses enfants (1), plus tard juge temporel de l'évêché. En 1589, le connétable de Lefdigières menaçait la Savoie : les défilés de la Maurienne, à la voix de l'évêque, Pierre de Lambert, se remplirent de valeureux défenseurs, la garde des passages de Valloires fut confiée aux premières familles de la vallée, aux Rapin & aux Rambaud. Voici le fragment de l'ordonnance de Mgr de Lambert qui se rapporte à cet épisode de l'histoire militaire de Valloires :

Et pour la garde du passaige de Valloyre & Valmeinier contre la montagne du Gallabyé, tirant à Bryançon, y avons estably seigneur Lathoud, juge temporel de l'éveschié fessant pour les nobles Rapin, pupils, & noble Pierre Rambaud, avec l'assistance du jeune Favre dit Barque pour commander auxdits passaiges & y conduire plus grand nombre de gens au befoing (2).

Etait-ce là un service gratuit, une défense des *marches* féodales, une protection due au vassal par le suzerain ? On serait tenté de le croire. Toutefois quelques années plus tard, en 1628, quand la guerre éclata de nouveau en Italie, les passages de la Maurienne furent de nouveau gardés, mais à beaux deniers comptants, car noble Ennemond Martin réclama dans une supplique adressée au duc de Savoie-Carignan, gouverneur de Savoie pour son frère Victor-Amédée I^{er}, la somme de cinq cent vingt-un florins, montant de la somme qui lui était due « pour avoir vaqué du 18 au 30 juin 1628, pour le service de Son Altesse, avec sa

(1) Noble Pierre, fils de feu noble Pierre Rapin, vendit par contrat passé le 11 juillet 1582, devant Louis Fontaine, notaire, à noble & respectable Gabriel de Lathoud, tuteur des enfants de feu noble Pierre Rapin, juge-corrier, une pièce de pré devant la tour du Villard, à Villard-Gondran, laquelle pièce était indivise entre lesdits enfants de Rapin & les enfants de feu noble Jean-Pierre Rapin, son frère. (Cl. Fr. Rapin, *Observations généalogiques*, &c., n° 8.) — Le 8 novembre 1589, devant le même notaire, il fut procédé au partage d'une pièce de pré à Villard-Gondran, entre les enfants du juge-corrier & ceux de N. Jean-Pierre Rapin.

(2) L'abbé Truchet, *Notice sur Valloires*. — Angley, *Hist. du dioc. de Maurienne*, p. 314.

compagnie, rière Valloires pour la garde des advenues & commander les fortifications y désignées. » (*Archives d'Arves.*)

Gabriel de Lathoud fit encore, en qualité de tuteur des enfants du feu juge-corrier Rapin & pour le compte de ses pupilles, de nouvelles acquisitions de M^e Pierre Rapin, notaire. Ce Pierre Rapin était fils de feu Pierre Rapin de Villard-Gondran, & frère de noble Jean-Pierre Rapin dont il a déjà été question ci-dessus. Pierre Rapin de la Chaudane juge-corrier, eut d'Antoinette Bertrand (qui testa le 23 août 1613) quatre fils & trois filles (1).

A. — *Guillaume*, qui suit & continua la descendance. Il fut, avec ses frères, héritier universel des biens de leur père qui testa devant Fontaine, notaire, le jour même de sa mort (8 novembre 1579), en substituant la moitié de ses biens à son frère Jean-Jacques Rapin, chanoine de Maurienne, & après lui à ses filles, & après elles aux enfants d'Antoine & de Philibert de Rapin, passés en France.

B. — *Jacques*, qui suivra, dont la postérité s'éteignit dans les familles de Comnène & Bertrand.

C. — *Pompée*, mort en 1612, sans postérité, testa le 8 juin 1603, devant Colombet & Paraz, notaires. Il laissa ses biens *in capita* & non *in stirpe*, aux enfants de ses deux frères Guillaume & Jacques. (Transactions des 20 mars & 18 octobre 1613, au sujet de ce testament fécond en difficultés. — *Arch. d'Arves*, & Cl. Fr. Rapin, *Observ. généalogiques*, &c., n° 10.) Par cet acte, Pompée Rapin ordonne que son corps soit enseveli au tombeau de son père, le juge-corrier, dans les cloîtres de la cathédrale de Maurienne, & fait divers legs à ses sœurs & enfants d'icelles, laissant à sa mère la jouissance & l'usufruit des biens qu'il possède à Villard-Gondran (2).

(1) Testament de demoiselle Antoinette Bertrand, veuve en premières nocces de noble Pierre Rapin, du 23 août 1613, Novel, notaire. (Cl. Fr. Rapin, *Observations généal.*, &c., n° 8.) — Testament de demoiselle Marguerite Rapin, du 1^{er} octobre 1607, Arnaud, notaire. (*Idem*, n° 9.)

(2) Les deux frères du défunt, Guillaume & Jacques, dont les enfants nés ou à naître avaient été institués héritiers universels par leur oncle Pompée, se partagèrent les objets délaissés par le défunt, qui avaient servi à son usage personnel. La note suivante, relative à ce partage, est assez curieuse pour trouver place ici. La voici telle qu'elle fut rédigée par Jacques Rapin :

« Note de ce qu'avons partagé mon frère & moi qui était dans trois cofres d'un membre de la maison appelé la Chambre [la Chaudane?] »

D. — *Pierre*, mort jeune en 1601.

E. — *Anne*, l'aînée de la famille, époufa Nicolas Favre, dit le capitaine La Barque, commandant du château de Saint-Michel, qui défendit le passage du Galibier avec Gabriel de Lathoud & Pierre Rambaud, en 1589; deux enfants naquirent de cette union : Pierre & Antoina Favre; cette dernière époufa noble Pierre des Côtes.

F. & G. — *Françoise*, morte jeune, & *Marguerite*, qui testa en 1607, non mariées.

- « Ce la part de N. Guillaume Rapin, mon frère :
- « 1° Un bibertin [?] d'armoiries rayé en fond blanc & vert.
- « *Item*, un chapeau tout neuf noir doublé d'armoisin [?] avec son bonnet de velour qui n'avoit jamais esté porté qu'une fois, estimé fl. 10.
- « *Item*, trois linceuls mi-usés.
- « *Item*, dix rabats de fort belle toile entre lesquels il y en avoit un qui couloit fl. 4.
- « *Item*, quatre mouchoirs très beaux de toile de Hollande tout neufs & un plus grossier.
- « *Item*, son épée ceinturon & gland valant toujours le tout au moins fl. 20.
- « *Item*, cinq orbinettes [?] fort belles & néanmoins deux ayant un petit trou.
- « *Item*, escarfons [galoches] chauffons & chauffes de toile déjà usés & rompus en partie.
- « *Item*, deux pourpoints découpés, l'un de peau entrecoupé de cordons & l'autre de feutaine gris auffy découpé avec facon, estimé d'estimation d'entre frères : celui de feutaine fl. 14, celui de peau fl. 10, plus une rapille [morceau d'étoffe] de même estimée à fl. 14.
- « *Item*, trois culiers d'argent, deux desquels ayant nos armoiries.
- « *Item*, deux beaux barretins [?] de toile très fine d'Holande, avec des pointes.
- « *Item*, cinq chemises que de lin que de belle toile.
- « *Item*, un bas de fleuret en des endroits rapetassé.

[Signé sur l'original :] « GUILLAUME RAPIN, JACQUES RAPIN. »

- » Lot de noble Jacques :
- « Un miroir, — une archebuse à mèche, — trois linceuls, — neuf rabats, — trois mouchoirs, — une selle de cheval, — cinq serviettes, — escarfons, chauffons & chauffes, — bas de toile de peu de valeur, — trois culiers d'argent, — deux beaux barretins de toile fine de Hollande, avec leurs sept chemises pour le susdit lot, plus un autre.

[Signé sur l'original :] « GUILLAUME RAPIN. JACQUES RAPIN. »

Il est encore revenu au lot de Guillaume « six assiettes pesant six livres moins un quart, cinq plats d'éteint pesant cinq livres, — une fallière, — un pot & une pichette pesant cinq livres & deux onces, plus une belle grande oulle [marmite] contenant environ douze écuelles & pesant sept livres & quart, plus une bassine de leton ou font dépeints Adam & Eve, — plus une écuelle d'éteint, plus quatre mautils [?], plus un plat d'éteint pesant deux livres, plus une chaufette & une poêche. » (*Archives d'Arves.*)

Le 29 juin 1595, les enfants du jugé-corrier firent un partage des biens de leur père, devant N..., notaire, auquel prit part leur mère, qui eut pour ses droits dotaux la maison dite de Pontcharraz, avec grange, collombiers, &c., le tout situé à la Cité.

Noble Guillaume Rapin prit la maison de la Chaudane, avec le fief & directe de Valloires.

Noble Jacques Rapin, avocat, prit la maison & tour de Tybière située au haut de la rue de Bonrioux, à Saint-Jean, avec diverses pièces de prés, terres & vignes au territoire de Saint-Jean.

Noble Pompée Rapin eut les maisons & prés sis aux territoires de Villard-Gondran & au Villard-Dessus, plus la rente de la maison de Tybière.

Noble Pierre Rapin eut les maisons, vignes & terres situées entre le pont de l'Arvan & Villard-Gondran.

Malgré cette énumération de terres & de fiefs qui montre que le juge-corrier avait réuni dans ses mains les terres ayant appartenu aux diverses branches de sa famille, tant à Valloires qu'à Saint-Jean & à Villard-Gondran, ses enfants n'étaient pas bien riches, car lors de la convocation de l'arrière-ban de la noblesse, en 1593, ils eurent grand'peine à équiper à eux quatre un cheval & son cavalier armé d'une arquebuse. L'acte qui en fait foi est d'une teneur assez particulière pour mériter d'être reproduit.

Pardevant nous Guillaume François de Chabod, S^r du Jacob & de la Dragonnière, conseiller d'Etat, chambelland de S. A., chevalier en Senat, gouverneur des chaux & ville de Montmeillan, grand-maître de l'artillerie & commandant généralement pour S. A. de ça les monts, en l'absence de Monsieur le marquis de Tresfort, & Jean François Berliet [?], S^r de Chiloup & de la Roche, baron du Bourget, conseiller d'Etat de S. A. R^{lle} & premier président des comptes de Savoye, s'est présenté Jean-Baptiste Bruand, faisant pour les enfants de feu noble Pierre Rapin, lequel, suivant l'Edict de la convocation de la noblesse, offre se rendre pour lesdits Rapin sous la cornette blanche, monté d'un cheval avec une arquebuse, dans huit jours, n'ayant moyen pour le bas âge desdits enfans & leur pauvreté se rendre plutôt ny avoir meilleur équipage, de quoy luy avons fait

nonante six heure de une apprez midy dans la falle de māon de Madame Lathoud se font pntés nobles Jacques Ducol, Pierre des Costes, Jean Amé du Mollar, Jules des Costes, Amé des Costes, Pierre Marie Burdin, Gasbamol de la Balme, Balthazard Baptendier, lesquels n'ont voutu faire aucune nomination de scindicq pour encore n'estre en nombre suffizant de nobles & led. noble Guillaume Rapin scindicq a nommé pour scindicq led. noble Pierre Marie Burdin & semblablement led. noble Pierre des Costes & Jacques Rapin ont auffi nommé led. noble Burdin requerant acte de leur ditte nomination pour jouyr comme de raison. Et led. noble Pierre des Costes a adhéré a sa nomination. Faict au lieu que deffus di les an & jour susdits.

(Invent. gén., n° 617 & 11.)

Signé : MEILLAND.

Guillaume Rapin se rendit à l'armée avec son cousin Antoine, fils Jean-Pierre Rapin, & le 19 novembre 1616, ils retirèrent un certificat ainsi conçu :

Nous Bertrand de Seyffel, baron de la Sarra, seigneur des Bauges & des Granges, capitaine de cinquante hommes d'armes pour S. A. Sérénissime Cornette blanche de Savoye, certiffions à qui il appartiendra comme nobles Guillaume Rapin & Antoine Rapin son cousin mesme équipage de Villard-Gondran en Maurienne, s'est rendu soubz lad^e cornette monté d'une jument poil blanc avec une escopette large [?] & ayant à l'ordinaire & jusqu'à ce jourd'hui demeuré en carter ordonné pour la noblesse & compareu en toutes occasions de guerre & notamment pour le service de S. A.

En foy de quoy luy auons octroyé & signé le présent pour luy servir de l'obéissance & devoir que sa qualité de noble doit naturellement a S. A.

Signé : DE SEISSEL.

(Et plus bas) Par commandement de mond. seig^r THOMMASSIN (1).

Le 27 janvier 1617, Guillaume Rapin donna quittance aux frères Gallien de la somme de dix florins Savoie, pour ce qu'ils lui devaient à la Saint-Michel pour six mois du fief de Valloires. C'était le produit de la

(1) Inventaire general, n° 617 & 13 ; liasse B

Claude Rapin & par noble Pierre Martin. (Voy. *Pièces justificatives*, n° VII.) Depuis 1633, il était absent du pays qu'il avait quitté pour prendre du service dans la compagnie du sieur Martin de Cuines. Le tenant pour mort, Nicolas Rapin & Antoinette Rollet (veuve de Pompée, son frère, décédé en août 1639), agissant pour son fils, noble Jean Rapin, désirèrent partager les biens délaissés par Antoine. Mais un conflit s'éleva entre eux & leurs sœurs Claudaz & Bartholomée qui prétendant qu'Antoine, leur frère, était absent, réclamèrent leur part dans la garde de ses biens. S'appuyant sur le testament de leur oncle Pompée I, du 8 juin 1603, les autres parties tenant Antoine pour mort, se regardaient, en vertu de cet acte, comme dûment substituées à ses biens; un accord intervint entre les belligérants, le 11 novembre 1639, & acte en fut passé devant M^e Jean Duc, notaire. (*Arch. d'Arves.*)

D. — *Nicolas*, qui continua la descendance.

E. — *Claudaz*, mariée à M^e Michel Exartier, notaire.

F. — *Bartholomée*, épouse du notaire Claude Paraz.

G. — *Marguerite*, morte fille (1).

X. — Nicolas I Rapin, figura avec son frère Antoine dans l'assemblée de la noblesse qui élut pour ses députés à Turin nobles Claude Rapin & Pierre Martin, en 1646. Il épousa, en 1664, Anne *Collafre*,



née en 1632, fille de noble Gaspard Collafre, originaire de la paroisse de Sionzier, bourgeois de Cluses, anobli « pour ses fâux services » par lettres-patentes du duc Victor-Amédée, datées de Turin, du 6 novembre 1632. (*Arch. d'Arves.*)

Nicolas Rapin testa le 22 mai 1684, devant Cuillerat, notaire; il mourut le 27 juin 1690, & sa femme, en 1707, le 13 avril, âgée de soixante-quinze ans, laissant quatre enfants :

(1) Inventaire & acte de curatelle pour les enfants de feu Guillaume Rapin (fait à l'occasion du décès de leur père, du 6 octobre 1631, Thomasset, notaire), l'un des enfants mâles dudit Pierre.

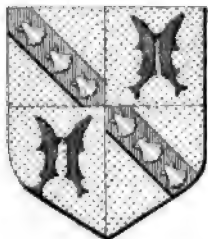
xxxviiij

D. — *Pierre* (autre), né le 12 septembre 1697, mort en 1705.

E. — *François-Philibert*, né le 3 avril 1699, décédé en 1709.

F. — *Marie*, née le 29 mars 1701, morte en 1704.

Les soins nécessaires à une si nombreuse famille engagèrent Nicolas Rapin à se remarier. Après une courte union avec Marie, fille de feu noble Collomban Martin, de Saint-Etienne de Cuines, union célébrée le 20 juin 1709, & rompue par la mort de cette jeune femme le 9 février 1710, Nicolas Rapin convola en troisièmes noces, le 18 novembre 1712,



devant Grange, notaire, avec Anne de *Maréchal*, fille de feu noble François de Maréchal de Luciane de la Buffetaz, de la paroisse de Saint-Martin de la Porte. Il en eut quatre enfants :

G. — *Claude*, né le 2 août 1714, décédé en 1719.

H. — *Marguerite*, née le 23 novembre 1716.

I & K. — *Thérèse & Marie*. (Archives d'Arves & registres de la fabrique de Saint-Rémy.)

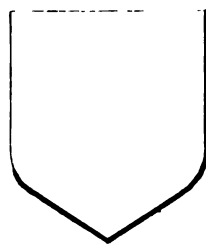
Noble Nicolas Rapin décéda le 26 avril 1721 à Saint-Rémy (1); il fut enterré, ainsi que ses trois femmes & leurs enfants, sous l'escalier de la vieille église de Saint-Rémy, aujourd'hui démolie, dont une partie conservée sert de mairie.

Anne de Maréchal, restée veuve, testa, le 11 février 1737, devant

(1) A une portée de fusil du clocher de l'église de Saint-Rémy, on voit les ruines d'une habitation perdue au milieu des vignes, dont les vestiges témoignent de l'importance qu'elle dut avoir autrefois. Ces ruines portent le nom de la *Rapine*. On a trouvé des armes, des pierres sculptées au milieu des décombres: il est certain que la famille des Rapin a possédé ce domaine avant les de Maréchal de qui il a passé dans les mains du propriétaire actuel. Tout porte donc à croire que cette ruine pittoresque fut autrefois la demeure seigneuriale de Nicolas Rapin.

Taguet, notaire ; elle n'avait conservé aucun des enfants qu'elle avait eus de Nicolas Rapin, car il n'en est point fait mention dans cet acte qui contient des libéralités faites à son frère Joseph de Maréchal, & à diverses personnes de sa famille. Elle fonda pour le repos de son âme deux messes qui devaient être dites à perpétuité, le 25 mars, jour de Sainte-Anne, & légua pour cela à la fabrique de Saint-Rémy la somme de « huitante francs. » Cette somme, prêtée en 1804 à un particulier qui devint insolvable, fut perdue, néanmoins l'intention de la testatrice a été respectée, & les deux messes d'Anne de Maréchal continuent à être dites le jour de Sainte-Anne, par le curé de Saint-Rémy.

XI bis. — Pierre Rapin, autre fils de Nicolas, épousa Marie-Anne



Du Chefne, de la Motte Saint-Michel, avant 1704. Il demeurait à Villard-Gondran. Le 11 février 1704, demoiselles Françoise & Charlotte Rapin sœurs, filles de noble Jacques Rapin, fils de feu noble Guillaume, mariées à Gréfy-sur-Isère, à nobles Charles de Vuilliet & Emmanuel de Richard, passèrent à noble Pierre Rapin, leur cousin, un contrat de rémission devant Balthazard Chaffaroud, notaire, & l'année suivante, le 12 août, les mêmes dames de Vuilliet & de Richard donnèrent quittance audit Pierre Rapin. (*Archives d'Arves*, n^{os} 55 & 56.)

Pierre Rapin fit son testament le 15 avril 1717, devant Chofallet, notaire. On voit par cet acte qu'il eut pour enfants :

A. — *Claude-François*, qui suit.

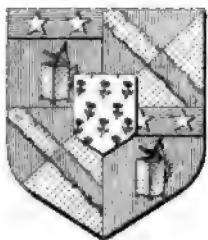
B. — *Claude-Ferdinand*, baptisé le 3 septembre 1707, religieux au couvent des Franciscains de la Chambre, en 1717.

C. — *Jacques-Philippe*, né le 16 novembre 1711, mort le 12 mars 1724.

D. — *Michel*, baptisé le 21 février 1712, mort en bas-âge.

E. & F. — *Jacques & Marguerite*, morts en bas-âge.

XII. — Claude-François Rapin, né le 14 octobre 1704, mort en 1776, docteur ès droits, avocat au sénat de Savoie, jurisconsulte distingué (1), épousa par contrat, le 7 novembre 1735, à Saint-Jean, Rose



Martin Sallière d'Arves, née le 20 octobre 1711, fille de feu noble François Martin Sallière d'Arves, comte des Cuines & Villards, & de Thérèse Favre de Marnix. Rose Martin d'Arves n'avait qu'un frère, nommé Gaspard, comte des Cuines & Villards. Ce frère étant mort le 15 juin 1751, sans avoir été marié, ses biens & son titre revinrent à sa sœur. Claude-

François Rapin exerçait déjà au nom du défunt la justice haute, moyenne & basse du comté des Cuines & Villards. (Acte du 1^{er} juin 1750.) Il exerçait en outre la lieutenance de judicature du comté de Saint-Rémy, où il habitait. Après la mort de son beau-frère, il prit le titre comtal du chef de sa femme, & dans un exemplaire du code Fabrien, qu'il avait annoté de sa main (2), on lit l'inscription suivante : *Ex libris illustris ac nobilis & spectabilis Claudii Francisci de Rapin, causidici & judicis episcopatus Maurianensis & comitis Cuinarum & Villariorum* (3).

De longs débats divisèrent les deux branches de la famille Martin d'Arves, dont l'une contestait à l'autre la possession de la comté des Cuines & Villards. Claude-François mourut en 1776, & comme il ne laissait pas d'enfants mâles, à la mort de sa veuve, qui eut lieu quatre

(1) Il fut l'auteur du travail intitulé : *Observations généalogiques soit chronologiques de la Maye noble des Rapin de la Chaudane en Valloires*, manuscrit fréquemment cité dans ces pages, & d'un *Journal sur l'invasion espagnole en 1742*, manuscrit cité par l'abbé Truchet, *Notice sur Valloires*, p. 11, faisant l'un & l'autre partie des archives de M. le comte Martin d'Arves.

(2) Cet exemplaire appartient à M. Ernest D'Albane.

(3) M. Fay, avocat & adjoint à la mairie de Saint-Jean, a bien voulu nous communiquer la note suivante, qu'il a extraite des archives de la mairie de Saint-Jean : « Procès-verbal de mutation de propriété, du 25 mai 1761, dans lequel a comparu Claude-François Rapin, avocat au Sénat, comte des Cuines & Villards, juge de la comté des Cuines & Villards. » — Le même figure au cadastre dressé de 1728 à 1738.

ans plus tard, ces débats cessèrent, & la branche cadette des Martin, représentée par Jean-Baptiste Martin d'Arves (1744-1790), posséda sans contestation cette importante seigneurie. Composé de quatre paroisses, Sainte-Marie & Saint-Etienne des Cuines, Saint-Colomban du Villard & les Villards, ce fief fut érigé autrefois en apanage pour une princesse de la maison de Savoie, qui mourut au château du Ribeaud, dont les ruines se voient encore dans la paroisse de Sainte-Marie, sur un monticule qui domine le cours de l'Arvan. Balthazard de la Valdizère de Duing, acquit depuis le fief des Cuines de la maison de Savoie, & le prix de la vente servit à payer une partie des fortifications de Turin. Vers 1680, le comté de Cuines & Villards fut acquis par Pierre Martin d'Arves, quatrième aïeul du comte actuel, pour le prix de « onze mille florins d'or au soleil, avec tous les droits, titres & honneurs y attachés. »

Claude-François Rapin avait rendu hommage-lige à Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne & duc de Savoie, le 29 novembre 1730, pour ses biens féodaux. Sa veuve, Rose Martin d'Arves, décéda le 4 juillet 1780. Ils avaient eu cinq enfants :

A. — *Marie-Cécile*, née le 9 juillet 1738, morte fille, à Saint-Jean, le 6 avril 1800.

B. — *Jeanne-Françoise*, née le 16 novembre 1742, morte le 21 juillet 1750.

C. — *Suzanne*, née le 10 mars 1744, morte religieuse dans la maison des Bernardines de Saint-Jean (1), le 19 avril 1804.

D. — *Joséph*, né le 21 juin 1745, mort le 20 juin 1746.

E. — *Joséph-Ferdinand*, né le 10 juin 1751, mort huit jours après.

Marie-Cécile & Suzanne Rapin firent procéder, le 12^e août & jours suivants 1776, par M^e Grange, notaire, à l'inventaire des biens meubles

(1) L'ancien couvent des Bernardines est aujourd'hui le Lycée impérial de Saint-Jean.

& immeubles délaissés par noble & respectable Claude-François Rapin leur père, en leur maison dite le château de la Maison-Blanche, sise Villard-Gondran. Cette antique demeure seigneuriale, résidence de Rapin à Villard-Gondran, comme la Chaudane l'était à Valloires, couronne le coteau pittoresque sur les pentes duquel s'échelonnent chaumières qui forment le hameau de Villard-Gondran. Son architecture simple & massive a défié le temps; sur l'étroite poterne d'une tour jadis crénelée, dans laquelle s'élève en spirale un escalier délabré, une pierre profondément fouillée présente en relief l'antique écusson des Rapin. Protégé par un large bandeau à croffettes, il atteste encore aujourd'hui le long séjour de ses anciens possesseurs, & les bandeaux des croisées, sculptés à l'italienne, soutenus de mascarons bizarres, ornés à leur cintre supérieur d'un médaillon offrant des lettres symboliques élégamment entrelacées, révèlent de la part des anciens maîtres de cette demeure le goût des arts & les habitudes d'une large existence.

Réunissant les débris de leur fortune, Marie-Cécile & Suzanne Rapin, dernières du nom en Maurienne, vendirent la Maison-Blanche; l'aînée, recueillie dans sa vieillesse par son parent le comte Martin d'Arves, mourut chez lui, à Saint-Jean, la première année du présent siècle; la seconde, quatre ans après, fut ensevelie dans l'habit & dans le cloître des Bernardines de Saint-Jean. Tous les titres de leur famille, recueillis par leur parent, vinrent enrichir les archives de la maison d'Arves.

IX bis. — Il faut maintenant revenir en arrière & remonter à Jacques Rapin, second fils de Pierre Rapin de la Chaudane, le juge-corrier. Frère puîné de Guillaume, dont on vient de parcourir la descendance, Jacques Rapin prit part avec ce dernier au partage des biens de leur père en 1595. (Voy. ci-dessus, p. xxxij.)

Le 11 novembre 1638, en vertu de l'ordonnance de Madame Royale.

mère & tutrice de S. A. R. Mgr Charles-Emmanuel, duc de Savoie, régente du duché de Savoie, la noblesse de Maurienne fut invitée à nommer des députés pour rendre hommage en son nom à la régente & lui jurer le serment de fidélité; « noble Jacques Rapin, des gentils-hommes archiers de la garde de S. A. R., & noble Peystremond de la Balme, soldat dans l'escadron de Savoye, » furent élus & députés, tant en leur nom propre que comme procureurs des seigneurs marquis, comtes, barons, &c., & nobles de la province de Maurienne (1). Le 3 mars 1646, noble Jacques Rapin obtint de François Rover de Saint-Severin, baron de Bressieu, lieutenant de la compagnie des archers, un congé en la qualité ci-dessus, & le 29 avril de la même année, il prit part avec ses neveux Antoine & Nicolas Rapin, le seigneur du Villard, le baron de Saint-Michel, le baron d'Aypierre, les Marechal, les Martin, les d'Avrieulx, les de la Balme, les Vargnier, les Beraud, les Collafre, les Ducol, & les autres nobles de la Maurienne, à l'élection qui fut faite par cette assemblée, de noble Claude Rapin, juge ordinaire de l'évêché de Maurienne & de noble Pierre Martin, capitaine au régiment de Valdizere, comme procureurs & députés de la noblesse de Maurienne près la régente & le duc Charles-Emmanuel de Savoie (2). On conservait dans les archives de sa famille diverses lettres qu'il avait reçues de personnages éminents du duché, entre autres du prince de Piémont, Victor-Amédée, datée de Nice le dernier d'août 1626, & du gouverneur de Savoie (1636). Celle que nous citons porte la date la plus ancienne.

Monfieur Rapin voulant Son Alteffe que toute la noblesse foit preste aux festes de Pasques pour recepvoir Madame en ce pays elle vous a commandé de

(1) *Inventaire général*, n° 617 & 20, pièce imprimée en forme de protocole, signé Carron. (Jean Carron, comte de Buttillière, conseiller d'Etat, notaire & premier secrétaire de Leurs Alteffes Royales.)

(2) L'étendue de ce document l'a fait renvoyer aux *Pièces justificatives*, n° VII. *Inventaire général*, n° 617 & 21.

faire enforte qu'elle se trouve au meilleur équipage que faire se pourra. L'occasion mérite bien quelque bon appareil voila pourquoy nous croyons qu'en temps la vous feres prest pour v're debvoir comme les autres. Cependant nous prions Dieu que vous conserve. De Chambéry ce 26 febvrier 1619. Mons^r Rapin
vostre très bon amy.

Signé: SIGISMOND D'EST (1).

Suit un certificat qui constate que Jacques Rapin se conforma aux instructions qu'il avait reçues :

Je, au nom du S^r Grillier, atteste & certifie noble Jacques Rapin docteur es-droicts de la province de Maurienne, s'estre conigné après avoir comparu par devant nous ensuite de la lettre a luy envoyée, affin de venir dans cette ville avec le reste de la noblesse de lad. province pour l'arrivée de Madame. En foi de quoy ay signé le présent à Chambéry le vingt uniesme octobre 1619.

Signé: JAMAZ, pour le S^r GRILLIER (2).

Jacques Rapin mourut en 1657, à un âge très avancé, laissant trois fils :

A. — Claude-Fernand, qui fuit.

B. — Joseph-François, qui, le 4 octobre 1616, retira le certificat suivant :

Nous soubsignés, Conseillers & Controlleurs general de ses guerres deça les monts, commis & deputez par l'Altesse de Monseigneur le serenissime prince pour recevoir la presentaⁿ & consignⁿ de la noblesse dud. pais. Certifions & attestons à tous qu'il appartiendra que noble François-Joseph Rapin s'est pnté au nom de noble Jacques Rapin son père valétudinaire & fort indisposé; monté d'un courtaud avec une carabine disant que son dict pere n'a moyen de le mettre en meilleur équipage & qu'il est prest avec icelluy de servir S. A. Serenissime a se porter en toutes occasions que son dict service le requerra & c'est ensuite du commendement que son dict père en a receipt de sad. Altesse porté par sa lettre a cachet du dernier aoust proche passé & en foy de ce nous avons soubigné. A Neco (Annecy) ce quatriesme octobre mil six cents & seize.

Signé: JOBIEU (3).

C. — Nicolas, mort en 1640. (Arch. d'Arves.)

(1) Inventaire général, n^{os} 617 & 14.

(2) Idem, n^{os} 617 & 15.

(3) Idem, n^{os} 617 & 12.

X. — Noble & respectable Claude-Fernand Rapin, docteur ès-droits, **avocat** au souverain Sénat de Savoie, juge des appels de Saint-Jean, **syndic** de la noblesse de Maurienne, fut appelé bien jeune encore dans les emplois publics auxquels le rendait propre une précoce intelligence servie par une profonde & sérieuse instruction. Le procès-verbal de son élection comme syndic que nous donnons ici, est une pièce intéressante au point de vue des mœurs locales ; elle présente, de plus, le catalogue des nobles de Maurienne à cette époque :

Du dixneuvième avril mil six cents trente sept se sont assembles Illustrissime seigneur Philibert de la Valdizère de Duin dict Mareschal, baron de S^t Michel, lieutenant des gentilshommes savoyens des Archiers de la Garde de S. A. R^{lle} noble Pierre Detignat feig^r du Villard, noble Ennemond Martin, Jean-François d'Apurieux, Claude Rapin, Claude de Flamme, Gaspard Collafre, noble Claude d'Apurieux & Jean François de la Balme, excédants les deux partys les trois faisant le tout du corps de noblesse de la cité de Saint-Jean de Maurienne. Tous les quels assemblés dans le logis du seigneur baron de S^t Michel, à la req^{te} de noble Perrenand de la Balme, moderne scindicq dud. corps de noblesse auquel il auroit démontré que dez le premier de juin mil six cents trente cinq qu'il auroit esté élu pour scindicq en icelle charge acceptée pour une année & une seulement laquelle doit estre expirée outre quoy qu'il ne scoit l'heure ny le jour qu'il fera commandé de monter a cheual & se tenir prest pour le service de S. A. par ce desireroit s'en sortir & qu'il pleust aux messieurs du corps de noblesse de l'exempter de lad^e charge de scindicq & fere election d'un autre scindicq a sa place conformément aux promesses a lui faites par sa constitution & election de scindicq le susdict jour. Tous lesquels nobles susnommés auroient trouvé bon que au lieu & place du scindicq dud. corps seroit expedient nommer a telle charge le prenommé Claude Fernand Rapin, lequel ils auroient unanimement nommé & élu pour scindicq dud. corps & auroient icelluy requis vouloir accepter lad. charge qui a fait reponse estre encore en la puissance de noble & respectable Jacques Rapin son père avec lequel il est desireux en participer & conferer avec luy & prendre adivis tel que bon luy semblera ballier pour en après fere telle response a messieurs dud. corps qu'il verra a faire & a entrer en les festes de Pentecoste prochaines venants. En suite de quoy tous les nobles susnommés sont unanimement demeurés d'accord & resolution entiere que led. S^t Rapin acceptera la

charge de scindicq dud. corps de noblesse & requis telle resolution enregistré pour y havoïr recours en temps & lieu & lufques a ce le S^r de la Balme scindicq moderne demeurera & exercera lad. charge de scindicq dud. corps de noblesse en la quelle il a esté constitué. Faict les an & jour que dictz. Le pnt a esté leu sur son autheur par moy not^e signé fuivant la commiffion que la veufue de noble..... a obtenu du S^r corrier & juge commiffaire de l'évesché de Maurienne du 19^{ap} dernier & fuivant icelle me fuis foubigné.

Signé · MICHEL, Not^e requis (1).

Le 22 juillet fuivant, Claude-Fernand Rapin prêta serment de « bien chaudement & fidellement exercer lad^e charge, deffendre & emparer lad. noblesse de tout son pouvoir, rendre compte de ce qu'il recevra, prefter le reliquat quand & a qui il appartiendra a peyne telle que de droict (2) », entre les mains de Jean-François d'Apvrieulx, conseiller de S. A. R., corrier & juge commun de la cité & ressort de Saint-Jean de Maurienne.

Vers le milieu du dix-septième siècle, des relations de famille longtemps interrompues se rétablirent entre les Rapin de Savoie & les Rapin de France. Le 23 mai 1637, Claude-Fernand écrivait à Jacques de Rapin-Thoyras, à Montauban, & quelques années après la reprise de cette correspondance & la reconnaissance de la commune origine des deux familles, en 1669, il acceptait de devenir le parrain de l'un des enfants de Jacques de Rapin-Thoyras. Cet enfant fut Claude de Rapin, seigneur de la Chaudane, mortellement blessé à Nervinde en 1693. L'année précédente, il avait été en Savoie, & ce fut dans la maison de son parrain, mort vingt ans auparavant, qu'il vit « ces six ou sept grands sacs tout bourrés de vieux parchemins dont plusieurs étoient rongés par les rats & où l'on ne pouvoit lire que de temps en temps les mots de *Rapinus* & de *La Chaudanus* » qui contenaient les preuves de l'antiquité de la noblesse des Rapin (huit ou neuf cents ans, lui dit-on). Il y vit aussi ces

(1) *Inventaire général*, n^{os} 617 & 18.

(2) *Idem*, n^{os} 617 & 19.

quinze portraits de famille, bizarrement accoutrés, avec les armoiries des Rapin peintes sur chaque toile, que M. le comte d'Arves a réunis pour la plupart aujourd'hui dans son château du Pontet, près Saint-Remy (1).

Le n° 671 de l'*Inventaire général* mentionne sept lettres écrites, de

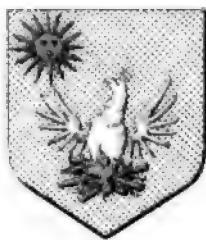
(1) Il ne fera pas sans intérêt de terminer cette esquisse généalogique sur les Rapin de Savoie par les lignes suivantes empruntées aux *Mémoires de la famille de Rapin*, qui dépeignent l'état dans lequel Claude de Rapin, seigneur de la Chaudane, trouva, en 1692, les divers membres qui composaient alors cette famille.

• A l'égard de nos parents de Savoie, le chef de notre famille qui vivoit du temps de mon père s'appeloit Claude-Fernand. Il étoit courrier en commun, c'est-à-dire juge des appels de Saint-Jean de Maurienne. Lui & son père avoient été nommés pour faire hommage aux ducs de Savoie au nom de la noblesse du pays, ils avoient été syndics de la noblesse, c'est-à-dire présidents. Cet emploi a duré longtemps en France, mais je crois qu'il y est présentement aboli. Les gentils-hommes du pays s'assembloient & nommoient leurs syndics à la pluralité des voix pour un certain temps, mais il pouvoit être continué, si l'on en convenoit, dans l'élection suivante. J'ai quantité de lettres de ce M. de Rapin à mon père, & c'est lui qui a fourni plusieurs actes que mon père a produits quand on fit la recherche de la noblesse..... Il n'a laissé que deux filles. L'aînée a épousé M. de Commene qui se dit descendre des empereurs de ce nom & prétend le prouver. Elle a laissé deux fils, dont l'un, que nous avons vu dans ce pays, est gouverneur d'une place dans l'Etat de Venise en terre ferme. Les gouverneurs ne sont que trois ans dans chacune des six places que cet Etat possède. Son frère étoit cordelier à Chambéry. La seconde fille fit un mariage avec un homme appelé M. Bertrand qui n'étoit pas de sa naissance..... Mon frère avoit vu un M. de Rapin d'une autre branche qui étoit un fort galant homme, bien fait, âgé de quarante ans en 1692, & avoit été chez lui à Gréfy, village à trois lieues de Montmélian, où il avoit vu sa mère qui étoit de la maison de Monice, bien connue, dit-il, en Piémont. Ce M. de Rapin étoit cornette de l'escadron de Savoie qui est le corps de la noblesse dont j'ai ouï dire que le gouverneur de Savoie est toujours le capitaine. Des officiers réfugiés m'ont dit avoir vu depuis ce M. de Rapin lieutenant du même escadron ayant un gros équipage. Quand mon frère étoit dans ce pays-là, ce parent lui faisoit beaucoup de caresses & n'étant pas marié, il lui faisoit espérer de lui faire part de son bien..... Ayant demandé à ce M. de Rapin de voir quelques uns de ses titres... celui-ci lui avoit répondu qu'à cause de la guerre il avoit porté tous ses papiers & meubles en lieu de sûreté, mais qu'il trouveroit tout ce qu'il pourroit désirer à Chambéry, chez M. de Commene. Mon frère qui avoit ouï parler de quelque substitution, soupçonnoit pourtant qu'on ne craignoit qu'il aprit en visitant les vieux actes quelque chose qu'on ne voudroit pas qu'il fût. J'ai ouï parler à mon père de cette substitution, mais il disoit qu'il y avoit une autre branche qui y étoit appelée avant la nôtre. Ce même M. de Rapin dit à mon frère qu'il y avoit à Valloires un Rapin orphelin qui étoit d'une autre branche. Enfin, il y avoit encore une autre branche qui étoit en procès avec la seconde fille de Claude-Fernand dont j'ai parlé, laquelle prétendoit qu'ils ne font pas de notre famille quoique mon frère dit que tout le monde lui avoit assuré à Saint-Jean de Maurienne qu'il en étoit par un Guillaume dont j'ai parlé au commencement de notre généalogie. •

xlviij

1666 à 1669, par Claude-Fernand Rapin à ses cousins de France. leur envoya, en 1667, la plupart des pièces qui ont été reproduites ici ; elles servirent à obtenir les arrêts de maintenue qui confirmèrent successivement dans leur noblesse les Rapin de Mauvers, de Thoyras & Rabeau (1).

Le 27 novembre 1631, Claude-Fernand Rapin avait épousé, devant Jacques, notaire, Anne d'Avrieulx, qui, veuve de ses premières noces de Claude Ducol, s'était remariée à noble Jacques des Costes auquel elle avait survécu. Son troisième mari, devenu veuf, se remaria avant 1663 avec Angélique Collafre qui lui donna deux enfants, qui moururent en bas-âge, l'un en 1669, & une fille, Cécile, qui fut mariée à noble Claude Torrex. Claude Rapin n'eut que deux filles d'Anne d'Avrieulx. Savoir :



(1) Voici la teneur de la première des pièces dont l'ensemble forme la liasse n° 617 de l'*Inventaire général*. Cette pièce explique le but & le moyen de leur réunion en un seul faisceau.

A Mons^r le Lieutenant en la judicature ordinaire de l'Evesché de Maurienne.

Supplye noble & respectable Claude-Fernand Rapin docteur es-droits advocat au souverain Sénat de Chambéry & juge en chef en ladite judicature.

Disant y avoir environ six ou sept vingt ans que noble Anthoine & Philibert enfans a feu noble Pierre Rapin l'aîné de la Chaudanne, seroient allés en France au service du Roy tres chrestien François premier ou ils seroient demeurés & auroient fait leur habitaôn, ayant ledit Philibert laissé les enfans scavoir Pierre capitaine d'une compagnie de cinq^{te} hommes d'armes & gouverneur du Mas de Verdun pour sa Majesté tres chrestienne & comme estant partys de leur pays de Savoye sans avoir emporté aucuns documens ni tiltres pour le soubstennement & preuve de leur noblesse, se trouvant aujourd'hui dans la rencontre de la Chambre des grands jours que sa Majesté tres chrestienne envoie au Pays du Languedoc pour l'exercice de la justice ayant lesdits nobles enfans ou leurs enfans dud. Philibert eu recours au suppléant leur parent pour leur donner en main les titres & instructions pour le soubstennement de leur dicté noblesse craignant d'en estre molestés & comme ledit suppléant leur parent ne se veut deffaisir de ses titres ni transmarcher hors sa maôn, il recourt a ce qu'il vous playse commettre un ou plusieurs notaires qui seront requis pour lever & extraire des originaux tous les tiltres, documens arrêts & contrats qui leur seront balliés & iceulx pouvoir signer pour faire foy en jugement & dehors & sur iceluy pouvoir & fere tout employ.

En marge : Est octroyé la commission requise à St. Jean ce 23 aoust 1666.

Signé, BERNARD Lieutenant.

N. B. — Les notaires nommés furent J. Bertrand & P. Clerc, qui ont signé, collationné, &

A. — *Françoise* épousa Jean-Antoine de Comnène, lieutenant dans l'escadron de Savoie, veuf de Marie-Anne Le Maître, qu'il avait épousée en premières noces le 13 novembre 1658. Deux fils naquirent de cette union : le cadet était cordelier à Chambéry en 1692 ; l'aîné, Alexis de Comnène, accompagna en Hollande les seigneurs Erizzo & Pisani, ambassadeurs de la république de Venise au service de laquelle il consacra ses talents. Il se prétendait issu de l'antique & illustre maison des empereurs de Constantinople, « mais de pareilles prétentions demandent à être bien appuyées (1). »

B. — *Cécile* épousa Jean Bertrand, avocat de Chambéry, dont elle eut Marie & Jean-François.

Par acte du 29 octobre 1755, Claude-Ferdinand Bertrand vendit à Mgr de Rosignan, pour le prix de six cents livres, les fiefs, servs, laods, plaids à miséricorde & tout ce qu'il avait droit de percevoir rière Valloires, Font-Couverte & Albiez-le-Vieux. Ces rentes étaient portées par les reconnaissances faites en faveur de noble Pierre Rapin, & de noble Jean des Côtes. Elles prenaient à Valloires le nom de *jus in solidum de la Chaudane*, & dans les autres communes celui de *jus in solidum des Côtes*. Le vendeur était probablement un fils de Cécile de Rapin, & la terre de la Chaudane sortit définitivement de la maison de Rapin après cinq siècles & demi de possession non interrompue (2). Des héritiers de Mgr de Rosignan, le fief de la Chaudane avait passé à Mgr de Martiniana,

duement paraphé toutes les pièces formant ladite liasse en la possession actuelle de M. le colonel de Rapin-Thoyras, à Berlin.

(1) Elles l'ont été avec quelque succès par un des descendants des Comnène, en 1784 & en 1816, dans deux ouvrages qui se trouvent à la Bibliothèque impériale, sous les titres suivants : *Précis historique de la maison impériale des Comnène depuis David jusqu'à Démétrius Comnène* (l'auteur), Amsterdam, in-8, & *Notice sur la maison de Comnène*, par le même ; Paris, 1816, in-8.

(2) Le 3 janvier 1756, les mariés Rapin vendirent à M^r Mathieu Donnet, intendant ou *exaëteur* de l'évêque & à son ami à élire, les fiefs, rentes & divers droits qu'ils possédaient rière Saint-Jean & différentes paroisses de la province, telles que Villard-Gondran. — *Inventaire mss des archives de l'évêché de Maurienne*, 1756. — Vers 1760, Jean-Louis Rapin reçut quittance de Mathieu Donnet, *exaëteur* de l'évêque, pour le fief de la Chaudane, relevant de l'évêché. (*Papiers de famille de M. Jean-François Rapin*, à la Rua, 1862.)

BRANCHE FRANÇAISE

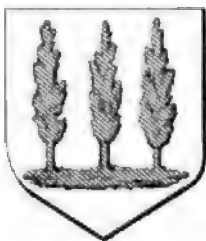
MAUVERS, THOYRAS ET RABEAU

VIII. — Noble Philibert de Rapin, écuyer, le plus jeune fils de noble Pierre Rapin de la Chaudane & de Guillaumaz d'Arves, naquit à Saint-Jean de Maurienne, vers 1530. Il aliéna sa part de l'héritage paternel à son frère, le juge-corrier (1), & gagna la France où l'avait déjà précédé son frère Antoine, après avoir été quelque temps page du duc Charles III de Savoie. Le 26 avril 1546, son père, noble Pierre Rapin, lui fit une donation ainsi qu'à son frère Antoine, pardevant Michel Doze, notaire de Saint-Michel de Maurienne.

Il se maria par contrat passé à Grenade-sur-Garonne, le 6 & le 7 juin

(1) Contrat de vente & d'aliénation de sa part de biens, faite par noble Philibert, fils de Pierre Rapin & de demoiselle Guillaumaz d'Arves, & frère de noble Pierre, juge-corrier, & en faveur de ce dernier, passé devant Martin, notaire, en date du 4 février 1554. (Cl.-Fr. Rapin. *Observ. généal.*, &c., n° 5.) — Grillet. *Dict. de la Savoie*, art. Rapin. — Contrat d'échange & de permutation de biens, du 7 mars 1560, entre les enfants de noble Pierre Rapin, fils d'Antoine Rapin, des biens du Villard sur Villard-Gondran, en échange d'une pièce de vigne au Rodour. (*Observations généalogiques*. Cl.-Fr. Rapin, n° 2.)

1556 (retenu par Cabaffy, notaire), avec demoiselle Jeanne *du Verger* —
 fille de feu noble Raimond du Verger & de Cécile d
 Doux d'Ondes. Le 20 avril 1561, Philibert de Rapi
 tranfigea devant le même notaire avec noble Gilbe
 du Verger, frère de sa femme, pour le suppléme
 de légitime qui revenait à celle-ci dans la succeffi
 de leur père & de leur aïeul, nobles Raimond & Gu
 laume du Verger (1).



Philibert de Rapin, qualifié dans son contrat de mariage « *escuyer*
 & homme d'armes de la compagnie de M. le duc de Savoye, » *fu*
 plus tard gentilhomme du prince de Condé & son maître d'hôtel, *ou*
 surintendant de sa maison. Il avait précédemment rempli les mêmes
 fonctions auprès de la duchesse d'Enghien, belle-fille de ce prince.
 En 1562, il prit part à la révolte des réformés à Toulouse & fut délè-
 gué par ses coreligionnaires pour conférer avec le baron de Four-
 quevaux (2). Ses efforts n'empêchèrent pas les sanglants massacres que
 l'on connaît assez. Il eut, dit-on, quelque temps le gouvernement de
 Montauban, en 1567, & en remplacement de Montbartier, mais ce fait
 est complètement dénué de preuves; il est à peu près certain que Phil-
 bert de Rapin a été confondu avec son frère Antoine, qui fut gouverneur
 de Montauban en 1568 & 1570, par les historiens qui en ont parlé.

(1) Cet acte, de 1561, qui commence ainsi : « Comme ainſy ſoit par les preſens ſoubz-
 nommez, aye eſté dict & affirmé que mariage traité ſolempniſé & conſommé avoir eſté entre noble
 Philibert de Rappin eſcuyer & homme d'armes de la compagnie de mons' le duc de Savoye,
 habitant de Grenade d'une part & damoyſelle Jehanne du Verger, fille de feu noble Ramond du
 Verger & de damoyſelle Cécille Douce dud. Grenade... » a été regardé à tort comme le contrat
 de mariage de Philibert de Rapin & de Jeanne du Verger, & conſidéré comme tel dans tous les
 inventaires & maintenues de nobлеſſe de la famille de Rapin. (Voy. *Inv. gén.*, n° 665, 678, 679.)
 — On fait que leur ſils ainé, Pierre de Rapin, naquit en 1558, le mariage avait donc été con-
 ſommé peu de temps après les accords de 1556.

(2) Lafaille. *Annales de Toulouse*, en 1562. — Peut-être là auffi les hiftoriens l'ont-ils confondu
 avec ſon frère Antoine.

l'honneur d'avoir commandé cette place importante n'ajouterait rien, du reste, au témoignage de l'illustre de Thou, qui le qualifie ainsi :

Unus e nobilibus Condæi bellicis gestis clarus... bello strenuus... obidque iis senatoribus tolosanis invifus. » Chargé d'apporter au Parlement de Toulouse l'édit de pacification qui venait d'être signé à Longjumeau, le 23 mars, pacification dérisoire, paix *boiteuse & mal affise* (1), Philibert de Rapin fut le premier de ces dix mille huguenots qui, au dire des historiens, furent massacrés dans les six mois qui suivirent le traité de paix.

Arrêté par ordre du Parlement, il invoqua en vain le sauf-conduit royal; le cardinal de Lorraine avait écrit à l'avance qu'on n'eût aucun gard aux lettres du roi si l'on y trouvait certaine marque qu'il indiquait (2), & les juges fanatiques ne tinrent que trop de compte de cet avis déloyal. Philibert de Rapin vit son procès s'instruire en trois jours, et, le 13 avril 1568, sa tête tomba sous la hache du Parlement.

Jeanne du Verger était jeune encore lorsque cet inique arrêt lui enleva son époux. Tendre & soumise pendant le cours de leur union, la veuve de Philibert de Rapin se montra une femme vaillante & forte lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts menacés de ses enfants. Elle se fit contester la garde-noble de leurs biens; quelques seigneurs de la cour qui avaient contracté des dettes vis-à-vis de son mari, crurent

(1) Selon Brantôme, cité par Berger de Xivrey, *Lettres missives de Henri IV*, t. I, p. xxij, la paix conclue par René de Contaut-Biron, qui était *boiteux*, & Henri de Mesmes de Malaffise, était celle d'Amboise, en 1570. La paix de Longjumeau, en 1568, aurait reçu le nom plus significatif : *paix fourrée*. MM. Ch. Drion, de Félice, &c., maintiennent le premier de ces sobriquets à la fin de 1568.

Voici du reste le passage de Brantôme qui se rapporte à la question : « Au bout de deux ans la paix se renouvela & se refit à Angers, qu'on appeloit la paix boiteuse & mal affise : parce qu'elle avoit esté commencée par monsieur de Malaffise dit monsieur de Boissy, maître des requêtes, grand personnage & digne de sa charge, & par monsieur de Biron, qui estoit boiteux. » Brantôme, *Oeuvres*, Londres, 1779, XI.) Voy. aussi, même édition, X, p. 109, où il est dit que l'on fut employé à faire la paix, *après* le siège de Saint-Jean d'Angely (1569) et dépêché vers les princes & l'amiral, en Languedoc, avec Téligny & Malaffise.

(2) Le Bret, *Hist. de Montauban*, t. II, p. 57. Edit. de 1841.

pouvoir profiter de sa faiblesse & de son isolement, pour se dispenser de les acquitter. Invoquant alors le privilège des lettres-patentes qu'avait obtenues Philibert de Rapin en 1558, sa veuve en appela devant le connétable & les maréchaux de France (1). Cette juridiction suprême ne trompa pas son attente : justice lui fut rendue, ainsi que le font voir deux arrêts rendus en sa faveur par Innocent du Monterud, seigneur dudit lieu & de Saint-Martin, chevalier de l'ordre du Roi, conseiller en son conseil, grand-prévôt général de France & de son hôtel. L'un daté de Blois « le roi y estant, » le 30 mars 1572, ordonne la restitution des chevaux & armes « baillées par son feu mari à Antoine de Cledie, escuyer d'écurie de la princesse de Condé », l'autre daté de Paris, le 22 juin de la même année, condamne Charles Fletard, sieur d'Auvilliers, maître d'hôtel de la princesse de Condé, au paiement de la somme de onze cent cinquante-cinq livres tournois, montant d'une promesse contractée par lui envers Philibert de Rapin, le 30 mars 1568. Le 9 juin, une sentence du juge de Verdun l'avait remise en possession de quelques terres injustement détenues par l'un de ses voisins, Antoine de Savaroz : on a vu plus haut les difficultés & les procès qu'elle soutint avec l'aide & l'appui de sa mère, Cécile de Doux, femme de tête & d'énergie, contre son beau-frère, Pierre Rapin, corrier de Maurienne.

Quelques lignes de son testament (12 mars 1575, retenu par Jean Algaires, notaire de Grenade) tendraient à faire supposer qu'elle ne montra pas dans sa foi la même fermeté que dans la défense de ses droits & de ceux de ses enfants ; quoi qu'il en soit, elle éleva ces derniers dans la religion réformée pour laquelle leur père était mort & leur oncle avait combattu. Par cet acte, elle légua cinq mille livres « sy vient à se

(1) *Invent. général*, n° 621 & 665, 630 à 633. Par lettres-patentes en date du 26 avril 1558, Antoine & Philibert de Rapin avaient obtenu l'évocation de toutes leurs causes par devant les maréchaux de France. L'ordonnance de Maintenue de M. de Bezons mentionne des patentes semblables accordées à Antoine de Rapin seul, le 24 février 1563 ; mais il y a sans doute confusion entre ces deux documents, qui manquent l'un & l'autre au dossier.

narier » à demoiselle Jeanne de Rapin sa fille, instituant pour ses héritiers universels noble Pierre & autre Pierre de Rapin, ses fils. Jeanne du Verger testa malade & peut-être sur son lit de mort. Elle mourut en tous cas avant 1580. Il résulte d'un acte (Cl. Fr. Rapin, *Obf. gén.*, n° 15) que Jeanne de Rapin épousa plus tard M^e Jean Brunaud, sieur d'Arcamont, mais elle n'était pas encore mariée le 8 avril 1599. A cette date, noble Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, & demoiselle Jeanne de Rapin, sa sœur « enfants de feu noble Philibert de Rapin & de damoyelle Jehanne du Verger, » transigèrent devant de Afclafer, notaire de la ville d'Auch, sur les droits de la dite Jeanne à l'héritage de leurs père, mère, oncle, frère & aïeule. A la même date, noble Jeanne de Rapin donna quittance de trois mille livres à noble Pierre de Rapin, son frère (1).

IX. — Noble Pierre de Rapin, écuyer, seigneur & baron de Mauvers (2), né en 1558, était le fils aîné de Philibert & de Jeanne du Verger. Son frère cadet, aussi nommé Pierre, testa le 24 décembre 1586, devant Vargnier, notaire de Montauban, & mourut jeune « estant encore escholier. » (*Inventaire général*, n° 678.)

Par contrat du 8 octobre 1589, devant Rey, notaire de Montauban qui a retenu l'original, Pierre de Rapin épousa demoiselle Olympe de



Cavaignes, fille de Messire Arnaud de Cavaignes, conseiller du roi, capitoul de Toulouse en 1540, chancelier de la reine de Navarre, maître des requêtes, égorgé avec Briquemault quelques jours après la Saint-Barthélemy par ordre de Charles IX (3), & de Anne de Mansencal, fille du premier président de Tou-

(1) *Inventaire général*, n° 634, 638 à 641.

(2) *Id.* n° 645.

(3) • Charles IX voulant voir mourir le bonhomme *Briquemault*, dit Brantôme, ainsi que

louse (1). Le mariage de Pierre de Rapin & d'Olympe de Cavaignes, dont l'accomplissement était remis « après un apaisement des présents troubles, » fut célébré le 26 mars 1591.

Pierre de Rapin prit part à toutes les guerres de religion qui englantèrent la fin du seizième siècle. Ami & compagnon de Henri IV, nommé gentilhomme servant de ce prince, le 18 mai 1581, il en reçut quelques années plus tard les patentes suivantes :

« A Pierre de Rapin, baron de Mauvers,

« De par le Roy

« Salut : parceque nous avons délibéré de faire lever promptement & mettre
fus bon nombre de gens de guerre tant de cheval que de pied pour nous garder
servir & prevalloir aux occasions qui s'exécuteront duquel il est besoin de bailler
la charge de conduite à quelque bon vaillant & expérimenté personnage a nous
seur & feable A ces causes sachant les qualités susdites estre en vous nous vous avons

Cavagnes, chancelier de la cause, & que d'autant qu'il étoit nuit, il fit allumer les flambeaux & les tenir près de la potence pour les voir mieux mourir & contempler mieux leur visage & contenance.»

Il exigea en outre, par un raffinement digne de cette hideuse curiosité, que le roi de Navarre assistât au supplice de ces deux martyrs & s'assît à la grande collation qu'il avait fait préparer à l'Hôtel-de-Ville, comme pour une fête, peu d'heures après le supplice de Cavagnes & de Briquemault. Leurs corps dépouillés furent trainés sur des claies, couverts d'insultes & de boue, mutilés par la populace, après qu'ils eurent été pendus & étranglés par le bourreau. Leur sentence de mort du 27 octobre 1572, porte confiscation de tous leurs biens, déclare leurs enfants ignobles, vilains, infâmes & attribue au roi tous leurs biens. Mais le sang de ces nobles victimes criait vengeance : un arrêt de réhabilitation fut arraché à la couronne & compris dans les articles du traité appelé « la paix de Monsieur, » donné à Paris, par Henri III, en mai 1576. — Les frères Haag, *France protestante*, art. Briquemault & Cavagnes. — On lit *Cavaignes* sur les titres originaux.

(1) Une autre fille avait épousé Raimond Pélisson, premier président au Parlement de Chambéry, ambassadeur en Portugal, &c., célèbre par sa condamnation & sa réhabilitation, également éclatantes, à la suite de ses démêlés avec le procureur général Taboué, en 1558.

Une troisième sœur avait épousé Gabriel Du Bourg, frère du martyr Anne Du Bourg. Peut-être Arnaud de Cavagnes était-il de la maison Du Bourg, mais il est du moins certain que la terre de Cavagnes, située près de Toulouse, revint à la famille Du Bourg qui en portait le nom, & fut, vers 1665, l'occasion d'un grand procès entre les familles Du Bourg, Pélisson & de Rapin. (*Mém. de la famille de Rapin*. — Le père Anfelme, *Généalogie Du Bourg*.) — Devenue veuve, Anne de Manfencal se remaria avec noble Pierre de Saint-Pierre, sieur de Roques.

par ces patentes signées de nos mains commis député commettons & deputons pour lever & mettre sus incontinent & le plus diligemment que faire se pourra — de guerre a pied françois des meilleurs & plus aguerris foldats que vous pourrez estrier & choisir & Iceulx mener & conduire avec vous à la guerre pour notre service sans desemparer ladite compagnie sous notre très cher & très aimé Cousin le Duc d'Espèrnon l'un des Pairs de France & Colonel Général de notre Infanterie françoise la portant où il vous fera par nous ou nos Lieutenans Généraux ordonné & commandé pour notre service Lesquels foldats vous ferez bonne & telle pollice qu'il ne nous revienne aucune plainte de ce fait vous avons donné & donnons plein pouvoir autorité commiffion & mandement spécial mandons à tous qu'il appartiendra qu'a vous en ce faisant soit obéis. Car tel est notre plaisir. Donné du camp d'Allançon de notre reigne le premier, ce 27^e jour de décembre l'an de grâce 1590.

« HENRY.

« *De par le Roy,*

« FIZES. »

D'après une note en marge de l'original, il paraît que ce blanc-feing ne fut pas employé. Mais les libéralités du roi ne s'arrêtèrent pas là. Le 27 janvier 1593, par lettres-patentes données à Chartres, signées Henry, contre-signées Potier, adressées « à notre bien amé Pierre de Rapin, escuyer, seigneur de Mauvers, » scellées des armes & cachet de Sa Majesté, Henri IV lui donna le commandement de la compagnie de cent hommes d'armes en garnison au Mas-Grenier dit le Mas de Verdun, dans les termes suivants : « Voulant y establir perfonne dont la valeur & fidellité soit cogneue pour avoir la conduicte d'icelle nous avons estimé que nous ne pourrions faire meilleure élection que de vous pour la confiance que nous avons de votre expérience au faict des armes joincte à votre fidellité dont nous avons eu certain tesmoignage par vos services. A ces caufes..., &c. » Suivent les dispositions qui mettaient le commandant de la garnison sous l'autorité du gouverneur (1).

(1) *Invent. gen.*, n° 642. Le Mas-Garnier, Mas-Grenier ou Mas de Verdun, était une ville & justice royale dépendante de celle de Verdun, dont elle était l'un des fix sièges de judicature.

Quelques mois après, les commissaires « ordonnez par le Roi près la personne sur le faict des biens des rebelles » en exécution « des patentes obteneues par le S^r Rapin, gentilhomme suivant la Cornette du Roy, le vingt cinquiesme jour d'octobre dernier, par lesquelles Sa Majesté en considération de ses services luy a faict don des deux tiers des fruietz revenu & biens des mestairies scituées en la terre du Mas Garnier & Verdun appartenant à Jehan Lafon, Jean Verger dict Piffet & aux héritiers de feu Arnault Gaiffance acquis à Sa Majesté par rebellion pour en jouir par ledit Rapin en la présente année seulement à la charge de faire estimer lesdicts fruietz, & de faire mettre l'autre tiers reservé par Sa Majesté, franc & quitte es mains du receveur du domaine, » & ayant « procédé à l'entérinement d'icelles » ordonnent : « qu'il sera informé de la qualité dudit S^r Rapin, du service qu'il a faict a Sa Majesté & continue par chacun jour, par certificat des Gouverneurs, Lieut^e du Roy Capp^{es} ou autrement denomez, comme aussi sera informé de la rebellion desdits Lafon &c. & qu'il soit établi bons & suffisans commissaires qui puissent rendre compte du tout & faire l'estimation des fruietz tant sur baulx ja faits que sur l'estimation commune. » Ordre expédié au Sénéchal d'Armagnac, daté « de Chartres, le roy y estant, » le 1^{er} février 1593, signé : De Villoutreys. (*Inventaire général*, n° 643.)

Pierre de Rapin fut paisiblement mis en possession des biens « de quelques ligueurs » comme sont désignés ailleurs les rebelles dépossédés dont il est fait ici mention, & du commandement de la garnison du Mas-Garnier sous l'autorité du gouverneur. Mais de graves démêlés ne tardèrent pas à s'élever entre ces deux puissances sans celle en contact. Rapin, d'un caractère violent & irascible, finit par faire jeter à la porte de la ville le gouverneur Montbartier. De là grand scandale. l'affaire

Cette place, fortifiée au seizième siècle, avait en 1598 une garnison de soixante-un hommes qui fut augmentée dans la suite; mais après les guerres de religion, l'importance du Mas-Garnier decrut sensiblement. Ce n'est aujourd'hui qu'une bourgade sans importance. Il ne faut pas confondre le Mas de Verdun avec le Mas d'Agenois, gros bourg de Guyenne, à six lieues d'Agen.

vint aux oreilles du roi qui manda à Grenoble les deux belligérants par une lettre missive adressée à Rapin, en date du 28 septembre 1600 (1), signée Henry, contre-signée Forget. « Le baron de Montbartier fut rétabli à cause de l'honneur du commandement, mais Rapin, dit l'historien de sa famille, gagna sa cause au fond. » Le 8 avril 1608, Montbartier étant mort, le roi nomma Rapin gouverneur du Mas-Garnier par patentes signées Henry & « par le roy » Forget. La commission lui en fut expédiée le 27 décembre 1611 (2).

Pierre de Rapin eut l'honneur de présenter à son roi les clefs de la dernière ville de France tenant encore le parti de la Ligue. Cette ville était Grenade; il en dirigea le blocus en 1595 avec autant de vigueur que d'habileté. (*Inv. gén.*, n° 678.)

Outre la lettre d'Henri IV qui a été citée plus haut, Pierre de Rapin, dans le cours de sa vie militaire, reçut plusieurs lettres de grands personnages dont quelques-unes ont été conservées. Le 18 mars 1608, le maréchal d'Ornano écrivit au roi pour témoigner de la bonne conduite de Rapin que ce prince venait de nommer au gouvernement du Mas de Verdun.

Sous Louis XIII, le chancelier Pontchartrain lui écrit deux fois, en 1617 & 1620, pour l'affurer de son estime & lui marquer qu'il s'emploiera volontiers pour ses intérêts. Le duc Henri de Mayenne lui écrit dans le même sens de Bordeaux, en juillet & en août 1620, & le célèbre duc de Rohan, généralissime des troupes des réformés dans les guerres de religion, sous Louis XIII, lui recommandant un gentilhomme, le sieur de Veilles, qui lui rendra compte « de l'estat des affaires, » termine sa lettre en le priant de croire qu'il n'a « ny bien, ny vie qu'il n'emploie très librement pour son service. » Cette lettre intéressante est datée de Saint-Jean, le 8 juin 1621 (3).

(1) *Inventaire général*, sans n°, cotée VIII.

(2) *Id.*, n° 665, 649, & sans n°, cotée IX.

(3) *Id.*, sans n°, cotées IX, X, XII, XIII, XIV, XV.

En 1619, le gouverneur du Mas - Garnier figura comme député de l'Eglise de cette ville à l'Assemblée provinciale de la Haute-Garonne, qui précéda la convocation de l'assemblée politique de Loudun ; il y avait pour collègue son beau-frère Paul de Lupé-Maravat. Six ans plus tard ils accompagnaient tous deux à Montauban le marquis de Lusignan, envoyé par Rohan pour soulever la ville, mais ils ne purent y réussir. La vie politique de Rapin se termine à cette mission dont le résultat fut négatif. Il demeura dans son gouvernement du Mas-Garnier, gouvernement dont il avait obtenu la survivance pour son fils aîné, jusqu'à ce que l'âge ne lui permit plus d'en exercer les fonctions. Quelques années avant sa mort, il fut privé de la vue ; mais vert & vigoureux, il vécut encore jusqu'à quatre-vingt-neuf ans, & rendit son âme à Dieu au mois de décembre 1647.

Sa première femme, Olympe de Cavaignes, étant morte en 1601 ainsi que le fils unique (1) qu'elle lui avait donné, Pierre de Rapin s'était



remarié le 26 novembre 1602 (2), avec Perfide de Lupé, fille de noble Jean de Lupé, seigneur de Maravat, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, gouverneur de la vicomté de Fezensaguet & de la ville de Mauvesin, capitaine de cheveau-légers, maréchal-de-camp en 1593, sénéchal du Rouergue, & de Marguerite de Morlhon d'Asprières. Il testa le 6 mars 1637,

(1) Ce fils se nommait Jean-Jacques, & mourut peu après sa mère « en âge pupillaire. » (*Invent. général*, n° 648.) Il est fort probable que, confondant cet enfant avec son frère consanguin Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, M. Nayral aura assigné à ce dernier la date de la naissance du fils d'Olympe de Cavaignes qui ferait né le 25 janvier 1594. Jacques de Rapin Thoyras naquit dix-neuf ans plus tard, en décembre 1613, ce qui charge la conscience de M. Nayral d'une erreur un peu forte, que MM. Haag ont répétée d'après lui. Voy. Nayral, *Biog. Castraise*, articles Rapin.

(2) *Inv. gen.* n° 656, 657 & 665. Le contrat de mariage en question fut retenu par Labaule, notaire royal de la ville de Puycaquier.

La famille de Lupé était l'une des plus anciennes de l'Armagnac, la tradition, fortifiée par quelques documents, la fait descendre des anciens ducs d'Aquitaine, issus des rois Mérovingiens. Le 2 octobre 1666, lors de la recherche des faux nobles dirigée par l'intendant de Guyenne, Claude

& l'année même de sa mort, le 19 mai 1647, il ajouta à son testament un codicille en faveur de Jacques de Rapin, son fils, déjà favorisé le 25 novembre de l'année précédente par une donation de sa mère.

Pellot, seigneur de Port-David & Sandrans, Paul de Lupé, sieur de Maravat, & Phinée de Lupé, sieur de Lassus-Maravat, père & fils, produisirent pour justifier leur noblesse divers titres desquels sont extraites les notes suivantes :

D'après divers auteurs anciens cités dans cet inventaire, un Lupus aurait été consul avec Maximus lors de la promulgation de la loi *Prius autem...* (*Digest.*, de *vulgari & pupil. substitutione*). Fauchet (*Antiq. gaul.*, t. II, ch. 8) parle d'un Lupus, duc de Gascogne, & Pafquier (t. I, ch. 13) dit que le duc de Guyenne, fuyant devant l'empereur Charlemagne, se retira chez Lupus, qu'il qualifie de duc de Gascogne sous Charles-Martel (t. II, ch. 12). Sous Vespasien, un Lupus était gouverneur d'Alexandrie, en Egypte, selon Josèphe (*Guerre des Juifs*, t. VII, ch. 30).

En 1400, Jean, comte d'Armagnac, se préparant à une expédition en Catalogne, ses sujets lui donnèrent un subside de quatorze mille livres : parmi ceux qui se distinguèrent par leur libéralité envers leur prince, on remarque Bernard de Lupé & autre de Lupé Maravat.

Noble Jean de Lupé épouse le 12 février 1453, noble demoiselle Marguerite de Goulard, devant Bordier, notaire de Tarascon au pays de Lectoure. Le même Jean de Lupé, écuyer, seigneur de Maravat, institue héritier Pierre de Lupé son fils, par son testament du 7 février 1487.

En 1524 & le 19 novembre, Pierre de Lupé épousa Anne d'Arzac, avec dispense du pape en raison de leur consanguinité.

De ce mariage naquit noble Carbon de Lupé, seigneur de Maravat, qui, le 16 octobre 1544, épousa noble demoiselle Anne de Pins de Montbrun. (Retenu par Pierre de Lacoste, notaire de Colonne.) — Carbon ou Carbonnel de Lupé, mort vers 1574, se convertit au protestantisme.

Son fils, Jean de Lupé, seigneur de Maravat & de Lalanne, en Gascogne, épousa, le 7 janvier 1577, Marguerite de Morlhon, fille de François de Morlhon, seigneur d'Asprières & de Venfac, & de demoiselle Marguerite de Senneterre.

Paul de Lupé-Maravat, sieur de Castéra, fils de Jean, épousa le 30 juillet 1610, Olympe de Lustrac, fille de Gabriel de Lustrac, baron de Saint-Sernin, & en secondes noces, N... Du Bourg Cavaignes, qu'il laissa veuve. (*Mémoires de la famille de Rapin*.)

La plus grande partie des actes mentionnés dans cet inventaire concerne Jean de Lupé, seigneur de Maravat, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, gouverneur de la vicomté de Fezensaguet & du château de Mauvesin (15 septembre 1586), dont la fille avait épousé Pierre de Rapin. On distingue la mention suivante :

« Lettre de cachet du vingt quatriesme fevrier mil six cens dix sept escrite à Monsieur de Maravat, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du Roy au sujet du regret que la Reine Marie avoit de la mort du sieur de Rapin, son gendre. » Signée Marie &, plus bas, Phéliepeaux. — Cette lettre de Marie de Médicis fut écrite sur la fausse nouvelle de cette mort.

Le plus récent de ces actes est le mariage de Phinée de Lupé & d'Anne de Belrieu, fille de Jean de Belrieu, seigneur de Tiregan, conseiller du roi en la Chambre de l'édit de Guyenne, & de dame Charlotte de Dijon de Balgès, du 10 juillet 1661. Giron, notaire de Bordeaux. (*Inv. gén.*, n° 669. — *Voy. France protest.*, article Lupé. — Courcelles, *Not. des Pairs*, IV, 6, & VIII, 23.)

Pierre de Rapin avait eu vingt-deux enfants de Perfide de Lupé, huit seulement survivaient lorsqu'il mourut :

A. — *Jean* qui fuit, auteur de la branche de Mauvers.

B. — *X.....*, sieur des Grèzes, lieutenant au régiment de Calonges en 1636, gouverneur de Fontarabie, mort en Hollande au service du roi.

C. — *Jacques*, qui suivra, auteur de la branche de Thoyras.

D. — *Charles*, seigneur de Rabeau ou de Rebeau, capitaine d'infanterie, maintenu dans sa noblesse par arrêt de la Cour des Aydes de Cahors, du 27 août 1658 (Bibliothèque impériale, *Nobiliaire de Montauban & d'Auch*, t. 1, fol. 3, mss), avait épousé le 15 juillet 1656, *Anne de Benech*. (Contrat retenu par de Mons, notaire de Montauban.) Charles de Rapin compta dix-huit à vingt campagnes : il servit en Catalogne, en Roussillon, en Italie, en Flandres. Enseigne du régiment de Montaignac en 1639, il passa comme volontaire dans le régiment de Mérinville en 1643. En Catalogne il était capitaine au régiment de Chancy en 1645, & passa avec le même grade dans celui de Béthune, comme le fait voir un certificat du seigneur de Noailles, constatant ses services, du 21 juillet 1649.

Charles de Rapin eut trois enfants de son mariage avec Anne de Benech : Jacques, l'aîné, mourut au service; le second, Charles, fut reçu docteur ès droits en la Faculté de Cahors. (Patentes en latin de l'an 1679.) On ignore le nom du troisième, mais ni les uns ni les autres ne laissèrent de postérité, & cette branche s'éteignit à la seconde génération. Le 14 mars 1697, Charles de Rapin-Rebeau, fut encore une fois maintenu dans sa noblesse par l'intendant de Montauban, Sanfon, avec son neveu Paul, fils de son frère aîné. (V. note ci-dessus, Bibl. imp.)

E. — *Marguerite*, non mariée.

F. — *X.....*, épouse d'Estienne de Guillemy, sieur de la Mole (1).

G. — *Cécile*, femme de François de Melet le 19 mars 1626 (2).

(1) Noble Estienne de Guillemy, sieur de la Mole, issu de ce mariage, fit enregistrer ses armes en 1696, d'argent à la bande ondée d'azur chargée de trois étoiles d'or. (Bibl. imp., *Armorial de Languedoc*, t. II, p. 14.)

(2) Noble François de Melet, écuyer, seigneur de Melet, le Faudon, la Roche-Marais & Gontaud en sa partie, capitaine d'une compagnie d'infanterie, par commission du 31 juillet 1632, fut

H. — *X*....., mariée à N..... de Lafitau (1).

X. — Jean de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, né en 1603, fit son apprentissage de l'état militaire en Hollande. Capitaine au régiment de Mancauld en 1632, & dans celui de Calonges en 1634, il combattit avec courage à la bataille d'Avein en 1635 (2).

Jean de Rapin fut chargé par le duc d'Epemon de persuader aux Montalbanais révoltés de se soumettre à l'autorité royale. Il ne réussit pas dans sa mission & se joignit aux rebelles qui défendaient la cause de la religion. Le duc se vengea sur le vieux gouverneur du Mas-Garnier, Pierre de Rapin, qu'il fit jeter en prison à la place de son fils (3). Ce dernier avait obtenu en 1616 la survivance de son père dans le gouvernement du Mas de Verdun, & lui succéda de fait vers 1635. Il rendit hommage au roi pour sa terre noble de Mauvers le 8 août 1664. (Ordonnance de M. de Bezons.)

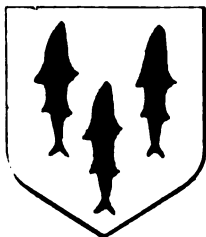
marié par contrat du 19 mars 1626, à dame *Cécile de Rapin*, fille de noble Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, gentilhomme ordinaire de la maison du roi, & de demoiselle *Perfide de Lupé*. De ce mariage sont issus : 1° Jean-Pierre de Melet, marié, en 1672, à *Ifabeau de Verrier*, les futurs époux s'engageaient par contrat à faire solemniser leur mariage en l'église de ceux de la R. P. R. 2° Marie, mariée en 1665 à *Hélie Regnaud*, seigneur de Beraud, dont deux enfants.

Le frère de François de Melet, Jean-Pierre de Melet, eut pour fils Jacques de Melet, lequel eut d'*Ifabeau du Haillon* deux fils, dont le cadet, Jean-Pierre de Melet, écuyer, fleur de la Salle, épousa le 3 février 1665, demoiselle Marie de Cazenove, fille de feu noble Pierre de Cazenove, écuyer, seigneur de la Croze, & de demoiselle *Pétronille de Chaffarel*. La famille de Melet, une des plus anciennes de la Guyenne, porte d'azur au cerf passant d'or onglé & sommé de gueules, & ne doit pas être confondue avec les Melet du Condom & du Périgord dont les armes (des ruches) sont différentes & dont quelques branches ont aussi fait profession de la religion réformée. — Voy. Notice généalogique sur la maison de Melet, *Nobiliaire de Guyenne & de Gascogne*, par Ogilvy, t. II, 1859. Paris, Dumoulin, in-8°. Continué par M. de Bourouffe de Laffore.

(1) Un Sébastien de Lafitau était conseiller au Parlement de Toulouse en 1556.

(2) *Mémoires de la famille de Rapin*.

(3) Sauvegarde accordée à Jean de Rapin par le duc d'Epemon, le 16 février 1628. *Inventaire général*, n° 653 & 654. Peut-être les deux n° précédents se rapportent-ils aussi au même personnage.



Jean de Rapin épousa, le 21 juin 1639, Marie de Pichard, fille de noble François de Pichard, seigneur de Sainte-Marthe de Salvaïson, d'une ancienne famille de Guyenne, originaire de Bretagne, qu'illustra le célèbre président de Pichard, & de Suzanne de Parazol (1). Il en eut sept enfants :

A. — *Paul* qui fuit, & continua la descendance.

B. — *Daniel*, seigneur de Boyville, né en 1641, fut enseigne dans le régiment de Noailles pendant la guerre de Flandres. A la Révocation, il sacrifia son grade à la liberté de sa conscience, & alla offrir son épée aux Provinces-Unies. Colonel au service de Hollande, capitaine d'une compagnie des gardes de S. A. le prince d'Orange, Daniel de Rapin suivit ce prince en Angleterre lorsqu'il monta sur le trône des Stuarts. Le 16 avril 1729, le colonel de Rapin mourut à Utrecht, où il avait commandé autrefois une des deux compagnies de cadets réfugiés, formés par le prince d'Orange. (Bibl. imp., *Cabinet des titres généalogiques*, dossier Rapin.)

C. — *François*, seigneur de la Tour, capitaine au service de Hollande, tué à Charlemont, en 1690 (2).

D. — *Jean*, seigneur de l'Isle, major au service de Hollande dans le régiment de Belcastel, tué en 1690 au combat de la Quenoxe (3).

E. — *Marguerite*, mariée à N..... Magis.

F. & G. — *Marie & Perfide*, non mariées.

XI. — *Paul de Rapin*, seigneur & baron de Mauvers, né vers 1640, lieutenant au régiment de Navarre en 1668, fut, ainsi que son oncle

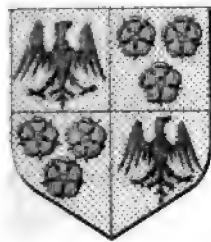
(1) Ogilvy & de Laffore, *Nobiliaire de Guyenne & de Gascogne*, Généalogie de Pichard, t. III.

(2) Il est probable que ce fut à l'attaque du château de Charlemont, place forte d'Irlande sur le Blackwater, près Belfast, prise par La Caillemotte Ruvigny, sous les ordres de Schomberg, en 1690.

(3) Peut-être le fort de la Knocque, en Flandres, bâti par Vauban en 1680, contre les Hollandais. Dans d'autres notes généalogiques sur les Rapin, on lit : *Lennox*, ce ferait le nom d'un village qui donna son nom à un engagement sans importance de la guerre d'Irlande dans lequel Rapin de l'Isle succomba.

Charles de Rapin de Rabeau, déchargé par jugement souverain de l'intendant Sanfon, daté de Montauban le 14 mars 1697, « de l'assignation à lui donnée pour la recherche des faux nobles, par Charles de la Cour de Beauval, commissaire à ce député par Sa Majesté. » (Bibl. impériale, *Nobiliaire de Montauban & d'Auch*, t. I, fol. 3.) Capitaine au service de Hollande, il quitta le service à la mort de son père, vers 1680, & céda la compagnie à son plus jeune frère.

Peu après, environ en 1681, il épousa sa cousine-germaine, Cécile de Rapin, fille de Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, & mourut en 1694, laissant cinq enfants :



A. *Paul*, né en 1682, capitaine d'infanterie, mourut en traversant les Alpes en 1706, à l'âge de vingt-quatre ans, des blessures qu'il avait reçues au siège de Turin.

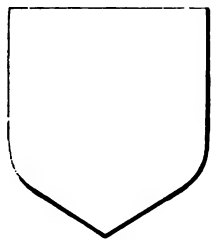
B. — *Jacques*, qui suit & continua la descendance.

C. — *X.....*, capitaine d'infanterie, tué au siège de Fribourg en 1713, mort à l'âge de vingt-quatre ans, comme son frère.

D. — *Marie-Anne*, mariée en 1713, à N..... des Hors, gentilhomme de la ville d'Angles, en Languedoc.

E. & F. — Deux filles mariées à N... & N... Elles étaient mortes ainsi que leurs enfants, en 1730.

XII. — Jacques de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, né en 1688, mort en 1763, épousa, vers 1716, Elisabeth de Rioupeyroux, qui n'était âgée que de quatorze ans. Ils eurent pour enfants :



A. — *Pierre*, le 2 juillet 1717.

B. — *Jeanne*, née le 10 mars 1728, mariée à M. de Guariffon.

C. — *Marie*, née le 1^{er} avril 1729.

lxvj

D. — *Jacques-Anne*, qui fuit & continua la descendance.

E. — *Marguerite*, née le 16 décembre 1732, qui épousa en 1758, M. de Maleville (1), de Cauffade.

F. — *François*, mort en bas-âge, en 1736.



Jacques-Anne de Rapin, né le 22 avril 1730, seigneur & baron de Mauvers, épousa en octobre 1764, N..... de Maleprade, de Clairac. Vers 1780, il chercha à renouer les relations de parenté qui avaient existé autrefois entre la famille & les Rapin de Maurienne. Un fragment d'une lettre adressée à Claude-François Rapin, dans laquelle il passe rapidement en revue les principaux titres de sa famille, & qu'il écrivit à l'instigation de sa cousine, M^{me} de Blaquièrre, née de Rapin-Thoyras, montre qu'il ignorait complètement les rapports qui s'étaient rétablis dans le milieu du dix-septième siècle entre les deux branches de la même famille, séparées par l'expatriation de l'une d'elles cent ans auparavant. (*Arch. d'Arves*.)

Jacques-Anne de Rapin eut six enfants de M^{lle} de Maleprade :

A. — *François*, né le 11 octobre 1765, mort de la poitrine à Montauban, le 12 mars 1790.

B. — *Jean-Baptiste*, baron de Mauvers, seigneur de la Garde, appelé aussi M. de Rapin-Thoyras, né le 19 septembre 1767, officier au régiment de Vezin, dernier du nom de Rapin-Mauvers, est mort à Montauban le 11 février 1859, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, ayant noblement & utilement employé une longue vie & une grande fortune au soulagement des pauvres & à l'avancement du règne de Dieu.

C. — *Jean-François*, sieur de Boisville, né le 10 février 1771, fut quelques

(1) MM. Léon de Maleville, ancien ministre de l'intérieur, & Jules de Maleville, de Montauban, descendent de Marguerite de Rapin.

années au service & porta sa tête sur l'échafaud révolutionnaire, le 12 juillet 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre.

D. — *Jacques-Baptiste*, mort le 30 juin 1793, noyé dans le Tarn.

E. — *X.....*, née le 1^{er} novembre 1768, épousa M. de Viçofe, baron de Lacour, dont elle eut trois enfants, morts en bas-âge.

F. — *X.....*, née le 9 août 1772, morte sans alliance en 1837.

Branche de Thoyras.

X *bis*. — Noble Jacques de Rapin, écuyer, seigneur de Thoyras, de la Sale & de Puginier, troisième fils de Pierre de Rapin & de Perfide de Lupé, avocat en la cour du Parlement de Toulouse & Chambre de l'Edit de Castres, naquit au château de Mauvers en décembre 1613. Il fut avantagé sur ses frères & sœurs, comme on l'a vu, par une donation que lui fit sa mère, le 25 novembre 1646 (1), & par un codicille au testament de son père, du 19 mai 1647, reçu par Daliès, notaire de Montauban; Il suivit avec éclat la carrière du barreau qu'il avait choisie. Membre de l'Académie de Castres, il fut un des fondateurs de cette Société littéraire & en fit partie jusqu'à sa dissolution, c'est-à-dire de 1648 à 1670 (2).

(1) *Inventaire général*, n^{os} 656, 657 & 678. — Cet acte reçu par Guillaume Samajan, notaire du lieu d'Aucanville, lui assurait par préciput tout ce qui revenait à Perfide de Lupé du chef de sa mère Marguerite de Morlhon (fille de François, seigneur d'Asprières, & de Marguerite de Senneterre), de la succession de Jean de Ferrières, vidame de Chartres, l'un des plus célèbres chefs réformés au temps des guerres de religion. (*Ord. de M. de Bezons. Pièces justificatives*, n^o VIII. — *Mém. de la famille de Rapin*. — *France Protestante*, art. Lupé & Ferrières.) — *Puginier*, terre considérable, à une lieue de Castelnaudary & à une lieue & demie de Revel, que Jacques de Rapin avait acquise en 1673, d'Alexandre de Piry, sieur de Beaufens, son parent par la maison de Maravat, fut l'apanage de Charles de Rapin, fils aîné de Jacques.

(2) Voy. sur l'Académie de Castres, Nayral, *Biographie castraise*, IV, p. 337.



Jacques de Rapin épousa, par contrat du 24 janvier 1654, reçu par Abel Galibert, notaire à Castres, demoiselle Jeanne de Pélisson, fille de noble Jacques de Pélisson, conseiller en la chambre de l'Edit, en 1614, & de Jeanne de Fontanier (1). Lors de la recherche de la noblesse qui fut faite en Guyenne par ordre du roi, & par les soins de M^{re} Claude Pellot, sieur de Port-David, intendant de Guyenne en 1666, son frère aîné, Jean de Rapin-Mauvers fut « déchargé d'assignation (2) » par ordonnance rendue par M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, le 21 juin 1666. Le 2 juillet de la même année, semblable ordonnance fut donnée en faveur de nobles Jacques & Charles de Rapin frères. Recherché de nouveau pour le fait de sa noblesse, Jacques de Rapin rédigea lui-même plusieurs sommaires des preuves qu'il produisit devant M^{re} Claude Bazin, seigneur de Bezons, intendant du Languedoc, & il obtint une ordonnance de relaxe, ou *maintenue de noblesse* le 21 mars 1670, en vertu de laquelle il fut « mis & inscrit par nom & surnom, armes & lieu de sa demeure, dans le catalogue des nobles de la province du Languedoc (3). »

(1) *Invent. gen.*, n^{os} 660, 662, 664, 665, 666, 667, de 673 à 684.

(2) La recherche des faux nobles n'était autre chose qu'une opération fiscale. Le roi nommait un commissaire à la diligence duquel le procureur royal donnait assignation à tous les nobles ou se disant nobles de la province, aux fins d'avoir à prouver leur qualité par titres suffisants. L'intendant jugeait en dernier ressort, & les faux nobles ou ceux qui n'avaient pu prouver leur noblesse, payaient une amende proportionnelle dont bénéficiait le trésor.

(3) *Ordonnance de M. de Bezons* portant confirmation de la noblesse de Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, du 21 mars 1670, reproduite aux *Pièces justificatives*, n^o VIII. Voy. aussi *Catalogue des gentilshommes du Languedoc*. Henry de Caux. Pezenas, 1676, in-4^o. — Voy. le marquis d'Aubais, *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*. Jugements de la noblesse de Languedoc. Les minutes de ces arrêts, déposées aux archives des Etats du Languedoc, à Montpellier, ont été brûlées à la révolution de 93.

Le commissaire Belleguise avait prétendu que Jacques de Rapin, bien qu'issu de noble race, avait dérogé par la profession d'avocat. Voici en quels termes celui-ci se défendit dans l'*Inventaire sommaire des titres produits devant Monseigneur de Bezons*, &c., rédigé par l'assigné : « ... sans qu'il peut (*sic*) estre prétendu que l'assigné aye dérogé à sa noblesse par l'employ de sa charge d'avocat qu'il exerce depuis plus de trente ans, car outre qu'il est soutenu avec beaucoup de raisons que

Jacques de Rapin testa avec « Jeanne de Pelisson, demoiselle, son épouse, fille de noble Jean-Jacques de Pelisson, » devant Suobin, notaire de Castelnaudary, le 8 juillet 1676. Voici le début de ce testament qui témoigne d'une manière touchante de quels pieux sentiments Jacques de Rapin & sa femme étaient animés :

..... *Nous randons grâces de tout nostre cœur à nostre bon Dieu des bénédictions qu'il nous a desparties despuis que nous sommes au monde & particulièrement de ce qu'il nous a fait vivre dans une parfaite union & concorde despuis vingt ans & plus que nous sommes mariés, & qu'il a béni nostre mariage en nous donnant plusieurs enfans qui nous ont donné jusqu'à cete heure tout sujet de satisfaction. Nous supplions de toute nostre puissance nostre bon Dieu de nous continuer & à tous nos enfans sa divine protection & de ne nous abandonner jamais à nous-mêmes. Nous exhortons de tout nostre cœur nos chers enfans de vivre en gens d'honneur & en la crainte de Dieu; de ne se laisser point surprendre aux honneurs & biens du monde quelques grans qui leur soient offerts pour se détourner de la vraye religion en laquelle ils sont nais, ne faire tort à personne & faire du bien à tous autant qu'ils en sont capables & surtout s'aymer & se servir entre eux avec tendresse. (Inv. gén., n° 682.)*

Suivent des legs aux Eglises réformées de Castres, de Castelnaudary & du Mas-Garnier. Leurs enfans y sont désignés dans l'ordre suivant :
« Cécile de Rapin, nostre fille aynée, & nobles Charles, Paul, Marie, Claude

cest employ estant fait avec honneur dans une Cour souveraine est capable d'acquérir la noblesse à ceux qui ne l'avoient pas auparavant, selon le sentiment de Guid. Pap. question 388, & que les advocats employés, *non minus provident humano generi quam si praelius atque vulneribus patriam parentesque salvarent, nec enim solos*, disent les empereurs Léon & Anthemius, *nostro imperio militare credimus illos qui gladiis clypeis & thoracibus mittuntur, sed etiam advocatos, militant namque causarum patroni qui gloriosa vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam & posteros defendunt*. Il ne peut être prétendu que l'affigné ait desrogé à sa noblesse par son employ d'avocat qu'il exerce avec honneur, puisque par le sentiment des plus grands hommes, *honesti professio ornat potius quam destruit dignitatem*, & que celle d'avocat est le fondement des plus grandes dignités du royaume, surtout lorsque ce n'est pas une profession oiseuse, mais qu'elle sert utilement au public, ce qui fit que le roi Charles cinquième dit le Sage, ne fit point difficulté d'en faire plusieurs chevaliers qu'on appeloit *chevaliers des loix* au rapport de Froissard. • *Inv. gén., n° 662.*

& Salomon de Rapin, nos enfans. » Voici ce qui concerne l'historien Paul de Rapin & ses frères :

..... *Qu'il soit payé audit Paul nostre second fils tandis qu'il continuera ses estudes & qu'il sera hors de nostre maison, la somme de quatre cens livres par an, la moitié de six mois en six mois par avance & auxdits Claude & Salomon s'ils estudient ou s'ils font profession des armes, la somme de trois cens livres à chacun en représentation des intérêts de leur legat lorsqu'ils seront hors de nostre maison, ne reiglant rien pour l'entretien dudit Charles nostre fils ayné parcequ'il est sur le point d'achever ses estudes & qu'il luy sera pourvu par le survivant de nous deux.....*

Avocat plein de talents & de probité, jurisconsulte consommé, littérateur de mérite, Jacques de Rapin, pendant sa longue carrière, vit une juste & honorable réputation couronner ses efforts, qu'il consacra souvent à la défense de ses coreligionnaires. Il mourut dans une campagne qu'il avait près de Toulouse, le 18 août 1685, comme on le voit par une « déclaration de la dame Jeanne de Pellisson, veuve de noble Jacques de Rapin, pour justifier son droit d'héritière dudit son mari défunt » du 22 août 1685 (1). Jeanne de Pellisson, sœur du célèbre Pellisson, membre de l'Académie française & défenseur de Fouquet, mourut à Genève le 13 février 1706; elle avait donné à son mari six enfans :

A. — *Cécile*, née vers 1655, morte en 1739, à Utrecht; elle avait épousé son cousin-germain, Paul de Rapin, baron de Mauvers. (V. ci-dessus.)

B. — *Charles*, seigneur de Puginier, auteur des *Mémoires anecdotiques*, intitulés par l'*Inventaire général* (n° 687) : « L'origine & particularitez de la famille de Rapin & celle de Pellisson, » né à Castres, vers 1658, mort à Utrecht sans alliance, environ en 1730 (2).

C. — *Paul*, seigneur de Thoyras, qui fuit & continua la descendance.

(1) *Inventaire général*, n° 683.

(2) Peut-être les lettres-patentes de docteur ès droits, du 18 avril 1679 (*Invent. gén.*, n° 685).

D. — *Marie*, femme de Jacques de Chauvet, sieur du Terrail, de Revel (1).

E. — *Claude*, seigneur de la Chaudane, capitaine d'infanterie, mort à Namur, en août 1693, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Nerwinde (29 juillet) (2).

F. — *Salomon*, seigneur de la Fare, également au service de Hollande & d'Angleterre, fit la guerre d'Irlande en 1688, succéda à son frère Paul dans le commandement de la compagnie, quand Rapin-Thoyras fut appelé en 1693 auprès du jeune duc de Portland, & mourut à Winchester en 1719 ou 1723, lieutenant-colonel d'un régiment de dragons anglais. Il avait épousé Marie N... (3). mais n'eut pas de postérité.

XI. — Paul de Rapin, écuyer, seigneur de Thoyras, naquit à Castres le 25 mars 1661. Il sortit de France à la révocation de l'édit de Nantes, & après un court séjour en Angleterre, il gagna la Hollande & entra dans la compagnie de cadets que commandait à Utrecht son cousin Daniel de Rapin. Il commença sous les ordres de ce dernier la campagne d'Angleterre de 1688; nommé successivement enseigne, puis capitaine au régiment de Kingston après la bataille de la Boyne, il était aide-de-

que nous avons attribuées à son cousin Charles de Rapin de Rabeau, concernent-elles Rapin-Puginier qui possédait d'ailleurs une instruction fort étendue. (Voy. *Mém. de Jean Rou*, t. II, p. 305.)

(1) *Invent. gén.*, n° 683.

(2) Claude de Rapin, sieur de la Chaudane, fut particulièrement favorisé par la nature. Une figure charmante, une tournure élégante & distinguée, que rehaussait encore l'aifance de ses manières, attirèrent sur lui les regards de ses chefs. Depuis l'âge le plus tendre, il était destiné à la carrière des armes. Il n'avait pas quinze ans, lorsqu'étant dans les cadets à Strasbourg les caresses du maréchal de Chamilly, & les artifices du bénédictin dom l'Empereur, l'amenèrent à changer de religion. Sa conversion ne lui servit pas au point de vue temporel, « car, dit Rapin-Puginier dans ses *Mémoires*, la Chaudane n'eut point de pension en changeant, non plus que le fils aîné de M. du Terrail (époux de Marie de Rapin), qui après nous estoit des plus proches parents de M. Pellisson, quoiqu'il n'y eût aucun officier à qui il n'en fût donné. » Le seul avantage qu'il en tira fut d'être présenté au roi après la mort de son oncle Pellisson, & de recevoir une partie des papiers de ce dernier, papiers que se partagèrent le roi, Bossuet, Racine & l'abbé de Faur-Ferriès. (Voy. Marcou, *Etude sur Pellisson*, &c., p. 411.) — Il est probable que ce fut par suite de cet héritage de la Chaudane que la maintenue de noblesse de la famille Pellisson (*Invent. gén.*, n° 670) fut jointe aux archives de la famille de Rapin.

(3) Peut-être sa cousine-germaine, Marie de Rapin-Mauvers. (V. plus bas, p. lxxv.)

camp du général Douglas, lorsqu'il fut grièvement blessé à l'assaut de Limerick. En 1693, le jeune capitaine reçut l'ordre de se rendre en Angleterre & fut placé par le roi en qualité de gouverneur auprès de lord Woodstock, fils du comte de Portland (Bentinck). Rapin-Thoyras passa plusieurs années auprès de ce jeune seigneur, visita avec lui l'Italie, l'Allemagne, revint en France avec le comte de Portland lors de l'ambassade de ce dernier en 1698, & ne quitta son élève qu'en 1703, lorsqu'il eut achevé son éducation. Quatre ans après, Rapin quitta la Haye pour aller s'établir avec toute sa famille à Wesel, dans la Prusse-Rhénane. Il y travailla sans relâche & au détriment de sa santé, à la composition de sa grande *Histoire d'Angleterre* « ouvrage pour lequel il avait amassé d'immenses matériaux. » L'excès de ce travail abrégé ses jours, à peine put-il jouir de la gloire & de la réputation qui attendaient l'œuvre qu'il laissait inachevée. Après une courte maladie, il mourut à Wesel le 16 mai 1725.



Rapin-Thoyras avait épousé en 1699, à la Haye, Marie-Anne Testart (1), née à Saint-Quentin vers 1674, morte à la Haye le 25 mars 1749. Ils eurent douze enfants, dont sept seulement survécurent à leur père (2).

A. — « Jeanne Henriette, née à la Haye vendredi le 8 jan-

(1) En 1668, les chefs des principales familles de Saint-Quentin, demandèrent & obtinrent que Samuel Mettayer remplaçât son père, le célèbre pasteur Jean Mettayer, dans l'Eglise de Saint-Quentin qu'il avait édifiée & instruite jusqu'à sa mort, arrivée le 7 mai de cette année-là. Pierre Testart figure dans cette liste (*Arch. Tit.* 258) avec les frères Crommelin, les de Joncourt, les Prévost, les Lefebvre, &c. (*France protest.*, art. Mettayer.)

Fille de Pierre Testart, né à Paris en 1637, & d'Anne Bauliers, sa troisième femme, qu'il avait épousée à Saint-Quentin en 1672, Marianne Testart fut mariée fort jeune à François Ribot qui se noya peu après son mariage en faisant la traversée de Londres à Rotterdam. (*Bull. du prot.*, VII. Généalogie de Crommelin.) — Veuve pour la seconde fois, M^{me} de Rapin se retira à la Haye les dernières années de sa vie. L'extrait de son testament se trouve à la fin de ce travail, aux *Pièces justific.*

(2) Ce qui suit entre guillemets, est la copie d'une note des naissances & baptêmes de ses enfants, écrite de la main de Paul de Rapin-Thoyras. (*Archives de M. le baron de Maucler*, à Stuttgart.)

vier 1700, à dix heures du matin, baptisée à l'église françoise à la Haye. Parrein : Milord Woodstock à présent duc de Portland. Marreine : Jeanne de Péliſſon mère. » Elle épouſa en 1736, à Leipzig, Marc-Antoine Du Four & mourut dans la même ville le 18 janvier 1782, laiſſant un fils, Jacques-Marc-Antoine Dufour.

B. — « *Charles*, né à la Haye le mardi 8 février 1701, à 8 1/2 h. du ſoir, baptisé à l'église flamande. Parrein : M. de Rapin, mon frère. Marreine : M^{lle} Teſtart. Mort en 1702. »

C. — « *Marie-Anne*, née à la Haye le 19 may 1702 à la pointe du jour, baptisée à l'église françoise. Parrein : M. Salomon de Rapin, mon frère. Marreine : M^{me} Samuel Crommelin, de Haarlem. » Elle épouſa en 1735, à Leipzig, Jean Du Boſc, & mourut dans la même ville en 1775, laiſſant cinq enfants : Henriette, Marianne, Emilie, Louiſe & François Du Boſc.

D. — « *Marguerite-Cécile*, née à la Haye le vendredi 19 août 1703. Baptisée à l'Eglise françoise [le 28 août 1704]. Parrein : M. Pierre Teſtart. Marreine : M^{me} de Ladevèze, femme de M. de Ladevèze, miniſtre (1). » Elle fut mariée le 12 juillet 1728, à Weſel, à Paul-Emile de Mauclerc & mourut à Stettin le 4 ſeptembre 1747, laiſſant neuf enfants : Cécile-Marianne, Henriette, Louiſe-Antoinette, Anne-Marie, Marie-Auguſte, Suzanne-Judith, Frédéric, Jean-Louis & Suzanne-Julie-Uranie de Maucler.

E. — « *Paul*, né à la Haye le mardy 24 février 1705. Baptisé à l'Eglise françoise. Parrein : M. Paul Benelle (2). Marreine : M^{lle} Marie Baulier. Mort à Weſel le 10 janvier 1708. »

(1) Abel Rotolp de La Devèſe, deſcendait d'un premier conſul de la ville de Caſtres qui profeſſait déjà la religion réformée en 1562. Les deſcendants du conſul Rotolp de Leſcout furent plus d'une fois appelés aux premières charges municipales, & de père en fils étaient avocats à la Chambre de l'Edit de Caſtres. Le jeune La Devèſe ſe voua au ſaint miniſtère : d'abord paſteur à Vabres, il reçut vocation de l'église de Caſtres en 1672. Pourſuivi à la Révocation, comme ayant enfreint les ordonnances qui preſcrivaient aux miniſtres proteſtants de ſ'exiler, il ſe cacha, erra de lieu en lieu pendant trois mois, & réussit à gagner la Hollande, où il fut placé comme miniſtre à La Haye. On a de lui divers ouvrages, entre autres une *Apologie des réfugiés*, La Haye, 1688, in-12, qui eut un très grand ſuccès lors de ſon apparition.

(2) Paul Benelle, négociant réfugié, établi à Amſterdam, mort en 1709, laiſſant des biens territoriaux en France pour plus de 1,400 mille florins, ou trois millions de livres, ſomme énorme pour ce temps-là. Il avait épouſé Henriette Teſtart, ſœur de Marie-Anne. Peu après ſon mariage,

F. — « *Jacques-Benjamin*, né à Wesel le mercredi 22 octobre [8 juin] 1707 à 6 h. 10 m. du matin, baptisé à l'église Valonne [le 11 juin 1707]. Parrein : M. Charles de Rapin mon frère. Marreine : M^{lle} Beaulier l'ainée. » Il continua la descendance.

G. — « *Daniel*, né à Wesel le 22 octobre 1708 entre 7 & 8 h. du soir. Baptisé à l'église Valonne. Parrein : M. le colonel Rapin, capitaine des Gardes. Marreine M^{lle} Crommelin, sœur de ma femme. Mort à Wesel le 30 décembre 1708. »

H. — « *Suzanne-Ester*, née à Wesel le 2 janvier 1710, à 4 heures un quart après midy. Parrein : M. Jacob Crommelin (1). Marreines : M^{lle} de Hautcharmoy (2) &

obéissant à la voix de sa conscience, Benelle avait abandonné sa patrie & ses biens pour fuir la persécution & persévérer dans sa foi.

Après sa mort, le gouvernement de Louis XIV ayant confisqué ses propriétés, ses enfants eurent recours aux Etats-Généraux qui, après d'inutiles représentations, résolurent d'user de justes représailles. Ils arrêtèrent qu'à l'avenir les sujets du roi de France n'hériteraient point de leurs parents français décédés en Hollande, la France n'observant pas la réciprocité. (*France protest.*, art. Benelle.) Nous devons ajouter que M. Ch. Weiss, dans son *Histoire des réfugiés protestants* (11, 23), rapporte le même fait d'après les *Mémoires d'Erman & Réclam*, t. VII, p. 329, mais avec une variante d'une certaine importance. D'après cette version « les enfants de Paul Benelle rédigèrent un mémoire par lequel ils établirent que les sujets de Louis XIV avaient déjà recueilli plus de 1,400 mille florins provenant des successions de leurs parents décédés dans les Pays-Bas. » Benelle n'aurait donc laissé à ses enfants qu'une part plus ou moins grande de cette somme de trois millions de livres que MM. Haag lui attribuent toute entière. Quoi qu'il en soit, la décision des Etats-Généraux du 23 octobre 1709, aux effets de laquelle la paix d'Utrecht mit un terme, fut rendue en conséquence des réclamations des enfants Benelle. Suivant une estimation qui paraît inférieure à la réalité, la Hollande, cette *grande arche des fugitifs*, comme l'appelait Bayle, aurait reçu cinquante-cinq mille réfugiés : le nombre des successions vacantes dont héritait la république en vertu de la décision des Etats-Généraux, devint en peu d'années fort considérable.

(1) Jacob Crommelin était le chef d'une branche de cette famille considérable, qui, originaire des Pays-Bas, fixée en France au seizième siècle, fut dispersée par la révocation de l'édit de Nantes en Hollande, en Suisse & en Angleterre, & s'est fait connaître par ses richesses & son attachement à la foi protestante. Jacob Crommelin fut l'auteur de la curieuse généalogie de sa famille publiée dans le tome VII du *Bulletin du protestant. français*. Voy. *France prot.*, art. Crommelin.

(2) M^{lle} de Haut-Char moy était la fille de Samuel Herault de Haut-Char moy qui fut tué aux côtés de Schomberg, à la bataille de la Boyne, remplissant les fonctions de lieutenant-colonel du régiment de Galloway & d'adjudant-général du maréchal, & la sœur de Henri-Charles-Louis de Haut-Char moy, l'un des meilleurs généraux qu'ait eu la Prusse, favori du grand Frédéric qui le combla d'honneurs & de dignités. Après cinquante ans de loyaux & courageux services, le lieutenant-général de Haut-Char moy trouva une mort glorieuse à la bataille de Prague, où combattant au milieu de ses soldats, il reçut une grave blessure, qui le conduisit au tombeau en 1757. (*France protest.*, t. V, p. 506.)

M^{lle} Crommelin de Rotterdam. » Elle fut mariée à la Haye le 1^{er} octobre 1736, à Jean de Coninck, & mourut dans la même ville le 20 octobre 1785, laissant six enfants : Marie-Anne, Frédéric, Henriette, Jean, Cécile & François de Coninck.

I. — « *Anne*, née à Wefel, le jeudi 31 octobre 1711 à 2 h. 3 quarts du matin. Parrein : M. Jacques du Troffel, major (1). Marreine : M^{me} d'Autard. Morte le 10 décembre 1712. »

J. — « *Claude-Ferdinand*, né à Wefel le jeudi 2 novembre 1713 entre minuit & une heure, baptisé à l'Eglise Valonne le 7 novembre. Parreins : MM. Pierre de Julien-Scopon (2) & M. Martel. Marreine : Henriette Rapin, notre fille aînée, Mort à Wefel le 23 janvier 1720 à une heure du matin. »

K. — « *Marie*, née à Wefel, le samedi 12 de janvier 1715 à 9 h. du matin, baptisée à l'Eglise française le 25. Parrein : M. Jean-Jacques Serres (3) juge français. Marreine : Marie de Rapin, femme de mon frère Lafare. » Elle épousa à Vianen, le 28 janvier 1734, Théophile Cazenove, dont elle eut neuf enfants : Charles, Marie, Jean-Henri, Théophile, Frédéric, David-Paul, Cécile-Caroline, Henriette-Julie & Marc-Antoine de Cazenove; & en secondes noces, Paul-Elie Blaquièrre, sans postérité. Elle mourut à Laufanne le 22 mars 1798.

L. — « *Marie-Aymée*, née à Wefel le mardi 25 d'août 1716, à 9 h. du matin, baptisée le vendredi 4 7^{bre} à l'Eglise française de Wefel. Parrein : M. César d'Au-

(1) Jacques du Troffel était sans doute le frère du lieutenant-général Etienne du Troffel, né à Montpellier, réfugié en Brandebourg, major-général au service de Prusse en 1708, qui se signala à la bataille de Malplaquet & fut, après la paix d'Utrecht, chargé du commandement du contingent prussien dans l'armée impériale. D'après MM. Haag, Jacques du Troffel ne serait connu que par une donation qu'il fit à la maison des Orphelins de Berlin. (*France protest.*, t. IV, p. 520.)

(2) Pierre de Julien, sieur des Camp [Scopon?], réfugié à Berlin en 1688, appartenait à une famille originaire du Haut-Languedoc. Voy. *France protest.*, art. Julien.

(3) Appartenant, selon MM. Haag, à la famille languedocienne de Serres du Pradel, illustrée par l'illustre agronome Olivier de Serres, & par son frère Jean de Serres, historien & philosophe célèbre. Jean-Jacques de Serres était fils de François de Serres, petit-fils du célèbre Olivier, & de Louise d'Arlandes de Mirabel. D'abord avocat à Orange, puis réfugié en Prusse à la Révocation, de Serres fut nommé, en 1708, directeur & secrétaire de l'hospice fondé à Berlin sous le nom de *Maison d'Orange*, puis conseiller de la justice supérieure française à Berlin; il devint plus tard juge de la colonie de Wefel, place qu'il occupait encore ou de nouveau en 1715, d'après les notes ci-dessus, & contrairement aux assertions de MM. Haag. (*France protest.*, t. IX, p. 255.)

tard (1). Marreine : M^{lle} Benelle d'Amsterdam ; présentée par Henriette. » Elle épousa le 10 juin 1737, à la Haye, Johann-Friedrick, baron de Freisheim, & mourut à Haarlem, laissant un seul fils, Johann-Friedrick-Gottfried, baron de Freisheim.

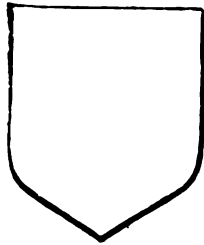
XII. — Jacques-Benjamin de Rapin, seigneur de Thoyras, né à Wesel, le 8 juin 1707, conseiller de régence & de la Chambre des guerres & des domaines de S. M. le roi de Prusse, juge & directeur de la colonie française de Stettin en Poméranie, & de celle de Stargardt (2),

(1) César Autard de Bragard, réfugié en Brandebourg à la Révocation, servit avec le grade de major dans les armées de l'Electeur & mourut à Wesel en 1725. Il descendait d'un capitaine de LefdiGUIÈRES qui se montra si brave que son chef lui donna le surnom de *Bragard* (vieux mot qui signifie *brave, glorieux*) que conservèrent ses descendants, dont quelques-uns, issus d'Alexandre, troisième fils d'Autard de Bragard, existent encore de nos jours. (*France protest.*, t. II, p. 498.)

(2) Stettin, *Sedinum*, fort ancienne ville de Prusse (Poméranie), située à peu de distance de la mer, à cent kilomètres de Berlin, sur la rive gauche de l'Oder, bâtie sur le flanc d'un coteau peu élevé, contient aujourd'hui trente-cinq mille habitants. La vue s'étend des hauteurs de la ville sur une plaine marécageuse, coupée par les diverses bouches du fleuve. Défendue par la nature & l'art, cette ville est une place forte de premier ordre. La profondeur de l'Oder permet à de grands navires d'arriver jusqu'à ses murs, son port est le siège d'une activité considérable qui ferait bien plus grande si la ville n'était forcément retenue dans l'étroite enceinte de ses murailles. Le roi de Pologne, Boleslas, s'empara de Stettin en 1121 ; le traité de Westphalie donna cette ville aux Suédois ; en 1677 & 1713, les Prussiens s'en emparèrent ; prise par les Français en 1806, elle revint définitivement à la Prusse postérieurement à l'occupation française.

Stargardt, à trente-deux kilomètres de Stettin, jadis chef-lieu de la Basse-Poméranie, est une ville de commerce & d'industrie, possédant des écoles d'arts & métiers. Cette ville fut prise par les Russes en 1758. En 1697, Stargardt comptait quatre-vingt-quatre réformés, trois ans plus tard, elle en comptait cent quarante-cinq.

La colonie de Stettin, fondée en 1721, eut un accroissement plus considérable & plus rapide : Frédéric-Guillaume I^{er}, son fondateur, la dota richement, & les réfugiés qui vinrent s'y établir furent mis en possession de tous les privilèges que garantissaient aux réformés fugitifs le mémorable édit de Potsdam. Le grand Frédéric continua aux colonies françaises la protection dont son père les avait favorisées, & les aida à fonder des hôpitaux, des maisons d'orphelins & d'éducation, des établissements industriels. Un ministre d'Etat était chargé de la direction suprême de toutes les colonies françaises, il présidait le Haut-Directoire, appelé aussi *Conseil français*, composé de conseillers élus par les différentes professions de la colonie ; son siège était à Berlin. Un autre conseil suprême, nommé le *Commissariat*, veillait, non plus aux intérêts généraux & à la conservation des privilèges des réfugiés, mais à la prospérité du commerce, des manufactures établies par eux, & décidait en dernier ressort de tout ce qui était relatif au progrès matériel de la colonie. L'article 10 de l'Edit de Potsdam instituait une juridiction élémentaire dans les colonies,



épousa à Utrecht, le 15 juillet 1739, Suzanne-Uranie de La Blache, fille d'Isaac Berengier de La Blache (1), « capitaine au service de Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux de Hollande » (1711). Après de solides études faites dans les universités d'Allemagne, Jacques-Benjamin de Rapin s'était livré avec succès à

en accordant aux réfugiés le droit de choisir l'un d'entre eux qui jugeait en dernier ressort leurs différends. Mais cette juridiction trop sommaire & trop primitive, fut bientôt complétée par une haute-cour de justice siégeant à Berlin, destinée à recevoir les appels des tribunaux particuliers de chaque colonie, & par le Haut-Directoire, dont nous avons parlé. Les fonctions de juge & de directeur étaient ordinairement remplies par les mêmes titulaires. C'est ainsi que Jacques-Benjamin de Rapin succéda à David de Gauvain dans la direction des colonies de Stettin & de Stargardt, & qu'il remplit comme lui les fonctions réunies de juge & de directeur. Très honorables & très recherchées, ces charges étaient peu rétribuées : le juge français de la haute ou basse-justice recevait trois cents thalers (1,113 fr.) à Berlin ; dans les grandes villes de province, deux cents thalers ; dans les petites, cent cinquante. Les inspecteurs des colonies recevaient cent cinquante thalers, les procureurs, cinquante, avec la charge de défendre gratuitement les indigents devant les tribunaux. — Reyer, *Histoire de la colonie française en Prusse*, trad. Ph. Corbière, 1855. — Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France*.

(1) Nous sommes tentés de croire par quelques considérations inutiles à reproduire ici, que Berengier de La Blache, capitaine au service des Etats-Généraux en 1711, est le même que le dauphinois La Blache, ancien capitaine au régiment de Picardie, dans la maison duquel se tint une assemblée de réformés, le 8 août 1683, à Bourdeaux. Investi la nuit suivante par deux cent cinquante archers que commandait Labaume, seigneur de Châteaudouble, La Blache se défendit vaillamment, & réunissant autour de lui cinq cents montagnards, il demanda justice de la violence qui lui avait été faite. Il allait déposer les armes, grâce à l'intervention de l'évêque de Valence, quand une trahison de Labaume décida les réformés à une plus longue résistance. Saint-Ruth fut envoyé contre eux ; accablés par le nombre, les montagnards furent dispersés : La Blache, son cousin Durand, & le ministre Sagnol, de Crest, furent condamnés à la roue par contumace. Les deux premiers eurent le temps de se réfugier en Suisse, d'où il est probable que La Blache parvint à gagner la Hollande. Voy. *France protest.*, t. III, p. 27. — Dans un article du *Journal de Stettin*, consacré à l'éloge de Jacques-Benjamin de Rapin, du 19 avril 1763, il est dit que la femme de ce dernier descendait d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de *Bourgogne*. L'auteur de l'article a pu confondre les deux provinces, & écrire Bourgogne pour Dauphiné. Isaac Berengier de La Blache nous paraît appartenir à un rameau de la grande famille dauphinoise des Béranger du Gua dont une branche, celle des seigneurs de Beaufayn, passa en Prusse après la Révocation. (Pithon-Curt. — Reg. de l'église wallonne de Wefel.) Les recherches persévérantes que nous avons faites à ce sujet ne nous ayant donné aucun résultat certain, nous croyons devoir laisser en *desiderata* les armoiries de cette famille, éteinte du reste, en 1779 par la mort de M^{me} de Rapin.

l'étude du droit, & ses talents le rendirent digne du poste de confiance auquel l'appela la bienveillance du souverain. Nommé directeur des colonies françaises de Stettin & de Stargardt en 1738, il les administra durant de longues années, avec un zèle dont la lettre suivante que lui écrivit le grand Frédéric, est le plus honorable témoignage :

« Quoique le zèle & l'attention que vous avés toujours témoigné pour l'accroissement & le bien-être de la colonie française de Stettin, m'a déjà été connu, j'ay pourtant vu avec une satisfaction toute particulière par un rapport de mon ministre d'Etat baron de Danckelmann que vous songiés à lever un magasin de laine en faveur des fabriquands; j'en ay trouvé le plan fort bien ménagé & l'ay agréé avec plaisir. Aussi veux-je bien vous faire connoître, que je suis tout à fait satisfait de cette nouvelle marque de votre attention & de votre bonne intention à l'agrandissement du négoce & des fabriques & vous pouvés être assuré, qu'à la première occasion favorable je songeray sûrement à vous prouver ma satisfaction par quelqu'augmentation de vos appointements.

« A Postdam le 1^{er} mars 1750,

« FREDERIC,

« Au directeur de la Colonie française de Stettin de Rappin (1). »

La droiture & l'élévation du caractère de M. de Rapin, l'instruction variée & approfondie qu'il avait acquise, l'intégrité de ses mœurs, la probité de son caractère, l'avaient rendu l'honneur & l'exemple de la colonie de réfugiés qu'il dirigea pendant vingt-cinq années. Son attachement sincère & pratique à la religion de ses pères, les plus aimables qualités du cœur & de l'esprit, le firent regretter de tous, & la mort de cet homme de bien fut un deuil pour la colonie tout entière. Les Eglises françaises de Stettin retentirent de l'éloge du défunt prononcé du haut de la chaire, hommage inaccoutumé auquel s'associèrent de cœur tous

(1) Inventaire général, n° 690

Ceux dont Jacques-Benjamin de Rapin avait administré les intérêts avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 17 avril 1763, après une courte & douloureuse maladie, laissant quatre enfants :

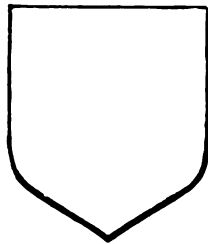
A. — *Jean-Isaac*, né le 2 mars 1740, mort à Insterburg (Prusse-Orientale) le 30 juillet 1812; capitaine de dragons dans le régiment de Vieux-Platen, il se retira du service en 1789 avec le grade de major & demeura célibataire.

B. — *Henriette-Jeanne*, née le 13 octobre 1744, morte à Potsdam sans alliance en 1831 (1).

C. — *Louis-Antoine*, qui suit & continua la descendance.

D. — *Charles-Frédéric*, né le 3 avril 1751, fit ses études à l'université de Francfort & fut pourvu de la place de directeur & chef de la justice de la colonie française de Stettin quelques années après la mort de son père. Il testa le 5 avril 1800 en faveur des trois fils de son frère Louis-Antoine, & mourut à Oranienbourg le 2 juillet 1825, sans avoir été marié.

XIII. — Louis-Antoine de Rapin-Thoyras, né le 8 mars 1746, à Stettin, servit plusieurs années avec distinction comme capitaine dans le régiment d'infanterie du prince Ferdinand, frère du roi de Prusse. Obligé pour cause de santé de quitter le service, il fut nommé à la direction des postes d'Oranienbourg le 10 mai 1806, & mourut dans cette ville peu d'années après, le 9 octobre 1812 (2).



En 1785, il avait épousé Jeanne *Linde*, née en 1758, fille de Frédéric Linde, conseiller de guerre de S. M. le roi de Prusse. Dame d'honneur de la princesse Elisabeth de Prusse après la mort de son mari, M^{me} de Rapin mourut en 1820. Trois fils sont issus de ce mariage :

(1) *Inventaire général*, n° 700.

(2) *Id.*, n° 694 & 699.

(3) *Id.*, n° 695.

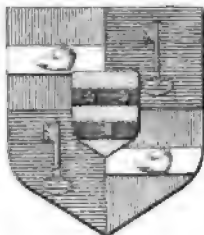
LXXX

A. — *Charles-Guillaume*, né le 4 août 1788, capitaine au service de Prusse, fut tué à la bataille de Leipzig, le 17 octobre 1813.

B. — *Louis*, officier dans l'armée russe, tué à la bataille de Smolensk le 17 août 1812, mort sans postérité ainsi que son frère aîné.

C. — *Philippe-Adolphe*, qui suit.

XIV. — Dernier du nom de Rapin, né le 21 novembre 1792. M. le colonel de Rapin-Thoyras est entré fort jeune dans les dragons de la Reine où il était lieutenant en 1814. Il passa avec le même grade dans le régiment des hussards de la Garde de S. M. le roi de Prusse, y fut nommé capitaine par brevet daté de Berlin, du 3 décembre 1821 (*Invent. gén.*, n^{os} 698 à 707), puis colonel du régiment de cuirassiers de la garde Grand-Duc Nicolas, & successivement décoré des ordres russes de Saint-Stanislas en sautoir, de Saint-Waldimir (3^e classe), de la Croix de fer, des ordres suédois de l'Épée (3^e & 4^e classe), & de différents autres ordres & médailles militaires.



Il a épousé le 22 août 1822, Ulrique-Hélène-Caroline-Wilhelmine-Henriette, baronne d'Eickstedt, née le 27 mars 1792 à Stettin, fille du baron d'Eickstedt, de la maison de Rothen-Clempenow, branche Tantow, président en chef du duché de Poméranie, dont il n'a pas eu d'enfants.





PIECES JUSTIFICATIVES

I

INVENTAIRE GENERAL

des titres & documents originaux concernant la famille de Rapin.

N° 611. — Acte d'extraits, collationnés aux originaux présentés par noble & respectable Claude-Fernand Rapin, rédigé à la requête d'icellui par ordre de Messire Nicolas Colaffre, juge & corrier de Saint-Jean de Maurienne, le 26 mars 1667, contenant :

1° Tranfaction, en latin, passée entre nobles Anthoyne & Jacques, enfants de feu noble Claude Rapin de Valloires « de l'année *mille quatre cent nonante* & le cinquiesme d'aoust, » signée & paraphée Degerdin.

2° Partage, en latin, passé entre nobles Pierre, Jacques & Guillaume, fils & héritiers universels de feu noble Anthoine Rapin de la Chaudane de Valloires « l'an *mille quinze cent neuf* & le dixneufviesme jour du mois d'avril, » signé David, vicaire de l'évêque de Maurienne, avec le scel du seigneur évêque de Gorrevod.

3° Testament « en fort vieilles lettres & en langage latin » de noble Pierre Rapin l'ainé de la Chaudane de Valloires, dans lequel le testateur se dit fils de feu noble Anthoine Rapin de la Chaudane de Valloires, & institue pour ses héritiers universels nobles & révérends Messires Charles, Jacques & Jean-Jacques, chanoines, & nobles Anthoine, Pierre & Philibert Rapin ses enfants, ledit testa-

ment signé & reçu par Antoine Rapin de la Ruaz « l'an du jubilé général *mille quinze cent cinquante* & le huitième jour de febvrier. »

N° 612. — Testament de noble Anthoine Rapin l'Ancien, dans lequel il se dit fils de feu noble Claude Rapin de Valloires, au diocèse de Maurienne, & institue héritiers ses enfants nobles Pierre, Antoine, Jacques & Guillaume Rapin, substituant à ses biens, au cas où ils viendraient à décéder sans enfants mâles ou mâles issus de ces derniers, noble Jacques Rapin son frère, l'instituant pour tuteur desdits enfants, & avec lui ses fils Pierre & Antoine, & Antoine Rapin de la Ruaz, en date du 6 avril 1505.

N° 614. — Testament, en latin, de noble Antoine Rapin junior, docteur en droits, fils de feu noble Anthoine Rapin de la Chaudane de Valloires, instituant pour ses héritiers universels nobles Philipe, Michel & Jehan Rapin, nés de noble Jane [de Saulvaige] son épouse, avec substitution au profit de noble Pierre Rapin, son très cher frère, & sous-substitution en faveur de noble Pierre, fils de feu noble Jacques Rapin, de Villard-Gondran, ledit Pierre cousin-germain du testateur. Retenu par Claude Gaure, notaire public de Saint-Jean, en date du 22 février 1538.

N° 615. — Donation entre vifs consentie par noble Pierre Rapin de la Chaudane (*sic*), en faveur de Messire Charles, chanoine, Jacques & Jean-Jacques, chapeliers de Saint-Jean de Maurienne, nobles Anthoine, Pierre & Philibert, ses chers enfants « ledit Pierre présent & humblement merciant fondit père & les autres absens, » le 26 avril 1546. Retenu par Michel Doze, notaire royal de Saint-Michel.

N° 616. — Testament, en latin, de noble Pierre Rapin l'aîné de la Chaudane, en faveur d'Antoine, Pierre & Philibert Rapin, ses fils, avec legs tant au profit de leur mère, noble Guillaumaz d'Arves, sa très chère épouse, que de ses filles, Marguerite (mariée à noble Jean Rambaud de Valloires), Jeanne & Bartholomée, & de vénérables maîtres Charles, Jacques, chanoines, & Jean-Jacques, chapelier de Saint-Jean de Maurienne, ses autres enfants. Du 26 avril 1546.

N° 617. — Liaffe contenant vingt-deux pièces sous la rubrique : *Noblesse de Maurienne*, toutes extraites par les notaires Jacques Bertrand & Pierre Clerc, sur les titres originaux présentés à l'extraction par noble & respectable Claude-Fernand Rapin, docteur en droits, avocat au souverain Sénat de Savoie.

juge en chef de la judicature de l'évêché de Maurienne, & à sa requête, en vertu d'une ordonnance de Jacques Bérard, écuyer, docteur ès droits, lieutenant en ladite judicature, du 23 août 1666, laquelle requête se trouve en tête desdites pièces dont suit l'intitulé (1) :

1° 14 février 1514. — Rôle des nobles de la province de Maurienne dans lequel figurent Pierre & Jacques Rapin. (Voy. *Pièces justificatives*, n° V.)

2° 23 février 1552. — Prestation de serment faite « au roy tres chrestien Francois 1^{er} » par Pierre Rapin de la Chaudane en Maurienne, écuyer.

3° 27 décembre 1560. — Patentés de congé pour noble & révérend Messire Jacques Rapin, vicaire-général, protonotaire apostolique & « aulmosnier de la Roïne mère du Roy très chrestien. »

4° 20 janvier 1561. — Lettre de la duchesse de Savoie, Marguerite de France, recommandant le protonotaire Rapin à Catherine de Médicis.

5° 30 décembre 1561. — Autres patentés de congé pour le même Jacques Rapin.

6° 22 février 1563. — Serment de foi & hommage rendu par noble Pierre, fils de feu noble Pierre Rapin de la Chaudane, au duc de Savoie, Emmanuel-Philibert.

7° 28 août 1563. — Décharge de taxe obtenue en la Chambre des comptes de Savoie par noble Pierre Rapin, corrier de Saint-Jean de Maurienne.

8° 7 janvier 1568. — Lettres du duc de Savoie créant le même Pierre Rapin commissaire des guerres en Maurienne.

9° 2 novembre 1576. — Prestation de serment du même Pierre Rapin au duc Charles-Emmanuel, avec hommage de ses biens nobles & féodaux.

10° 19 août 1593. — Extrait du rôle d'arrière-ban, délivré aux enfants de feu noble Pierre Rapin, en la personne de Jean-Baptiste Bruend.

11° 3 janvier 1596. — Election d'un nouveau syndic de la noblesse de Maurienne, en remplacement de noble Guillaume Rapin, syndic sortant, par les nobles de la province de Maurienne assemblés par ordre dudit seigneur syndic en la

(1) Suivant l'ordre chronologique. Cet ordre n'a pas été observé dans les transcriptions, toutes signées des deux notaires, qui forment le cahier en question. Ce cahier fut envoyé en 1667, par Claude-Fernand Rapin à son parent Jacques de Rapin-Thoyras, pour « le soustènement de sa noblesse, » alors recherchée par les intendants du roi en Languedoc.

maison de la dame Lathoud, sa mère, à Saint-Jean. Procès-verbal retenu par Jean Meillaud, notaire ducal.

12° 4 octobre 1616. — Certificat des controlleurs des guerres de Mgr le duc de Savoie, constatant que « noble François-Joseph Rapin s'est présenté au nom de noble Jacques Rapin son père, valétudinaire & fort indisposé... »

13° 19 novembre 1616. — Certificat du seigneur baron de la Sarra, Bertran de Seyffel, en faveur de nobles Guillaume Rapin & d'Antoine Rapin son cousin, Villard-Gondran.

14° 26 février 1619. — Lettre de Sigismond d'Est, portant avis de convocation à M. Rapin, syndic de la noblesse de Maurienne, pour l'arrivée de la duchesse à Chambéry.

15° 25 octobre 1619. — Décharge donnée à noble Jacques Rapin, docteur ès droits, de la province de Maurienne, pour avoir acquiescé à l'avis contenu en la lettre ci-dessus.

16° 31 août 1626. — Convocation adressée à M. Rapin par le prince de Piémont, Victor-Amédée, pour se trouver auprès de lui le 25 septembre, datée de Nice, le dernier d'août.

17° 29 février 1636. — Convocation extraordinaire de la noblesse de Maurienne, adressée par le duc de Savoie (à Monsieur Rapin, à Saint-Jean de Maurienne) à sa noblesse de Savoie, pour la fin de mars prochain « afin de détourner le trouble qui semble menacer le repos de ses subiects par le faict des forces & puissances estrangières qui se présentent à la vue de ses Etats. »

18° 19 avril 1637. — Procès-verbal d'élection de noble Claude-Fernand Rapin, comme syndic de la noblesse de Maurienne, dressé par Michel, notaire requis, de la ville de Saint-Jean.

19° 22 juillet 1637. — Prestation de serment de noble Claude-Fernand Rapin, syndic élu de la noblesse de Maurienne.

20° 11 novembre 1638. — Protocole imprimé concernant l'hommage qui doit être rendu par les nobles de Savoie à Madame Christine, sœur du roi très chrétien, mère & tutrice de S. A. Mgr Charles-Emmanuel, duc de Savoie, &c., portant les noms de « nobles Jacques Rapin, des gentilshommes archiers de la garde de S. A. R., & Peystremond de la Balme, soldat dans l'escadron de Savoye, » élus procureurs & députés pour rendre cet hommage au nom de la noblesse de Maurienne.

21^e 29 avril 1646. — Lettres de procuration données dans un but semblable par les nobles de la province de Maurienne, à noble & respectable Claude-Fernand Rapin, juge ordinaire de l'évêché de Maurienne, & à noble Pierre Martin, capitaine au régiment du seigneur comte de la Valdizère (*Pièces justificatives*, n^o VII.)

22^e 22 mai 1646. — Légalisation de la pièce précédente, faite par Pierre Martin d'Arves, docteur ès droits, avocat au Sénat de Savoie, lieutenant en chef de la courrairie & cour commune de la cité & reffort de Saint-Jean de Maurienne.

N^o 618. — Pacte de mariage de noble Philibert de Rappin & de Jehanne du Verger, ladite du Verger assistée de « demoiselle Cécile Doulce, femme de noble Antoine de Rappin, escuyer, mareschal des logis de la compagnie du seigneur de Terride, & de noble Pierre Doulx, aussi escuyer, seigneur d'Ondes & de Mauvertz, » & de noble Gilbert du Verger son frère, fils de ladite Doulce & de feu noble Ramond du Verger, & ledit Philibert de Rappin assisté de son frère noble Antoine de Rappin, escuyer, &c., & de M^r Philipe de Rapin son cousin-germain. Cet acte est daté des 6 & 7 juin 1556. Retenu par Jehan Laurenty, notaire royal de Grenade, fénéchauffée de Toulouse.

N^o 621. — Lettres-patentes à fin d'évocation des procès du sieur de Rappin, gentilhomme couché sur l'état de Mgr le prince de Condé, du 24 février 1558.

N. B. — Cette pièce a été retirée du dossier postérieurement à la rédaction de l'inventaire reproduit ici & a peut-être subi le sort des lettres autographes dont il sera ci-après parlé.

N^o 620. — Tranfaction entre noble Philibert de Rappin, écuyer & homme d'armes de la compagnie de Monsieur le duc de Savoye & demoiselle Jeanne du Verger, habitants de Grenade, mariés, d'une part, & noble Gilbert du Verger leur frère & beau-frère, d'autre part, pour le supplément de légitime de ladite du Verger sur les biens de feu nobles Ramond du Verger & Guillaume du Verger, leur père & aïeul, passé devant Cabaffy, notaire de Grenade, le 20 avril 1561, lequel a retenu l'original.

N^o 619. — Acte d'offre de la somme de trois mille cinq cents livres tournois faite à noble Philibert de Rappin, par noble Gilbert du Verger son beau-frère, relativement à la même affaire, du 12 juin 1565.

N^o 622. — Testament de Monsieur M^r Philipe Rapin, docteur ès droits, conseiller & juge-mage pour Son Altesse au pays de Tarentaise, qui, par-devant Claude

lxxxvj

Rapin, Jehan Loyset, George Sellez, notaires ducaux de Moutiers, institue son héritier universel Michel Rapin, écuyer, son bien aimé frère, pourvoit au fort de son fils naturel appelé Antoine, & décharge son frère héritier, de toutes autres substitutions que les mâles de ses enfants s'il en a, & les mâles de leurs mâles, du 21 & 22 septembre 1568.

N° 623. — Obligation de deux mil livres tournois contractée par noble Guillaume de Cappus, bourgeois de Grenade, envers noble Philibert de Rappin, homme d'armes de la compagnie du prince de Condé, & noble demoiselle Jeanne du Verger, mariés, passée devant Algaires, notaire de Grenade, le 10 avril 1566, & prorogée le 14 mars 1567. (Parchemin (1).)

Sans n°. — I. — Patentes données par les princes au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban, pour faire battre toute espèce de monnaie d'or & d'argent dans cette ville « sous le coing toutesfois & armoiries du Roy. » De Montreuil le Bellay, près Saumur, le 14 décembre 1568. Signées Henry, & plus bas, Loys de Bourbon. (Copie.)

N° 624. — Arrêt du conseil accordant au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban, la dixième partie du butin fait ou à faire sur les ennemis de l'Etat, du 14 décembre 1568. (Parchemin.)

N° 637. — Passeport donné à Montauban le 16 décembre 1568, à la demoiselle de Bieule, par le sieur de Rappin, contresigné de Viçose.

N° 625. — Testament de noble Michel de Rapin (expédition en original, signée du testateur & du notaire) instituant pour ses héritiers universels « noble Pierre, fils de noble Antoine de Rapin gentilhomme ordinaire de la maison de Monsieur l'Admiral & coronel de quatre mil soldats gascons, ledit noble Pierre étant à présent page de Monsieur le prince de Condé, & les enfants mâles de feu noble Philibert de Rapin en son vivant gentilhomme ordinaire de la maison dudit seigneur prince & maître d'hôtel de Madame la duchesse d'Anguyen, princesse de Condé. » Retenu par de Domo, notaire public de Genève, le 23 septembre 1568.

(1) Tous les titres qui sont rédigés sur papier n'ont pas de mention spéciale; ce sont généralement des expéditions notariées, en bonne & due forme, faites aux seizième & dix-septième siècles.

N° 613. — Certificat délivré par Antoine de Rappin, écuyer, gouverneur de Montauban, le 9 février 1569, signé de sa main. (Voy. pp. xxj & xxij.)

Sans n°. — II. — Lettre des princes, signée Henry & Henry de Bourbon, enjoignant au sieur de Rappin de venir les joindre avec son régiment faisant partie de l'armée des Vicomtes, datée de Martron, le 8 juin 1569. (Copie.)

Sans n°. — III. — Lettre du prince de Condé à Antoine de Rappin, lui recommandant un gentilhomme. « Escrypt à Vifle [Veille?] le 18^e jour de novembre 1569. Vostre bien bon amy à jamais — Henry de Bourbon. » (Copie.)

Sans n°. — IV. — Lettre de l'amiral Coligny à Antoine de Rappin, lui enjoignant de veiller à la garde d'un pont sur la Garonne, & lui donnant diverses autres instructions. « A L'angez [Langeais?] xxv novembre 1569. Vostre bien bon amy — Chastillon. » (Copie.)

Sans n°. — V. — Lettre du prince de Navarre, depuis le roi Henry IV, à Antoine de Rappin, lui demandant de lui envoyer deux chiens de chasse que ce dernier lui avait promis, & lui donnant ordre de faire prisonniers des fermiers récalcitrants du domaine de Négrepelisse, appartenant à la reine sa mère. « Fait à L'angez [Langeais?] le pénultième de novembre 1569. Vostre bien bon amy — Henry. » (Copie.)

Sans n°. — VI. — Lettres-patentes de levée de subfides données par les princes au sieur de Rappin « gouverneur & commandant sous nostre autorité à Montauban, villes & places circonvoisines » « Du port St-Mary le 26^e jour de décembre l'an mil cinq cent foixante-neuf. » (Copie.) — *Pièces justificatives*, n° VI.

Sans n°. — VII. — Lettres semblables concernant l'affiette des tailles & levées dans son gouvernement pour l'an 1570, données par les princes au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban, au port Saint-Mary, le 26 décembre 1569. Ces lettres & les précédentes sont signées Henry, & Henry de Bourbon; contre-signées, De Caboche. (Copie.) — *Pièces justificatives*, n° VI.

N° 626. — Liaffe contenant diverses pièces relatives à une réparation à faire aux murailles de la ville de Cauffade & à l'augmentation de sa garnison, dont le foin est renvoyé, par ordre des princes, au sieur de Rappin, gouverneur de Montauban. Janvier & février 1570.

lxxxviii

N^o 628, 629. — Sentence du juge provisoire de Saint-Jean de Maurienne rendue entre noble Pierre Rapin, juge corrier de Maurienne, & les enfants mâles de feus nobles Antoine & Philibert de Rapin, représentés par un procureur désigné par leurs mères & tutrices, Cécile Douce & Jeanne du Verger, du 31 août 1571. (En double.)

N^o 627. — Contrat en minute passé entre noble Pierre Rapin, frère & ayant-droit de feu noble Jacques Rapin prothonotaire, & de Jean-Jacques Rapin, chanoine & official d'Aiguebelle, & les enfants mâles de feus nobles Antoine & Philibert de Rapin, représentés comme ci-dessus, de l'année 1571.

N^o 630. — Jugement rendu par le grand Prévôt de France en faveur de Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, réclamant la garde noble de ses enfants & les chevaux et armes baillés à Antoine de Cledie, écuyer d'écurie de la princesse de Condé, par son feu mari. Daté de Blois, le 30 mars 1572. (Parchemin.)

N^o 633. — Sentence du juge de Verdun, Clément de Long, en faveur de Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, du 9 juin 1572. (*Idem.*)

N^o 631. — Jugement rendu devant le grand-prévôt de France, Innocent du Monterud, ce 22 juin 1572, à Paris, le roi étant au château de Boulogne, en faveur de « damoiselle Jehane du Verger veufve de Philibert de Rappin, en son vivant escuyer & maître d'hôtel du feu prince de Condé, » contre Charles Fle-tard, sieur d'Auvilliers, maître d'hôtel de la dame princesse de Condé. (*Idem.*)

N^o 632. — Cachet du grand sceau [?] pour noble dame Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, seigneur de Mauvers, du 11 juillet 1572. (Manque au dossier.)

N^o 634. — Testament de dame Jeanne du Verger, veuve de noble Philibert de Rapin, par lequel elle lègue cinq mille livres à damoiselle Jehanne de Rapin, sa fille, « fy elle vient à se marier, » & institue ses fils Pierre & autre Pierre de Rapin, ses héritiers universels. Du 12 mars 1573. Retenu par Algaires, notaire de Grenade.

N^o 635. — Verbal de M. Dambes, juge-mage de Toulouse, concernant l'extraction du testament de Jeanne du Verger, des minutes de Pierre Carpentier,

Notaire de Grenade & successeur d'Algaires, du 23 octobre 1669, à la requête de Jacques de Rapin, seig^r de Toiras (Thoyras), contre le commiffaire Belleguife.

N° 636. — Extrait d'arrêt du Sénat de Savoie rendu en faveur de noble Pierre Rapin, courrier & juge-commun de Maurienne, par lequel arrêt ledit Rapin est maintenu en possession de jouir du privilège de noblesse & d'être exempt de tailles & de cotisations. « Prononcé en Sénat à Chambéry, le *seizefme jour de décembre l'an de grâce mil cinq cens septante sept*, » signé d'Acquin, scellé des armes de Savoie. Ledit extrait, fait par les notaires J. Bertrand & P. Clére, contient l'énumération de plusieurs actes anciens, de 1505 à 1576, relatifs à la famille de Rapin, & les conclusions de l'avocat patrimonial en faveur des enfants de feu Jean-Pierre Rapin, de Villard-Gondran, aussi maintenus en la qualité de nobles.

N° 638. — Testament de noble Pierre de Rapin, écuyer, de Grenade, fils de feu Antoine de Rapin & de Cécile Douce [de Doux], instituant pour ses héritiers universels « nobles Pierre & autre Pierre de Rapin, ses neveux & cousins. » (Ledit héritiers, fils de sa sœur utérine Jeanne du Verger, & de son oncle paternel Philibert de Rapin, étaient à la fois, en effet, ses neveux & ses cousins.) Du 28 septembre 1580, retenu par Scieuran & expédié par de Rey, tous deux notaires de Montauban.

N°s 639, 640 & 641. — Pactes de mariage entre noble Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, fils de feu noble Philibert, & damoiselle Olympe de Cavaignes, « fille de feu honorable homme Monsieur M^e Arnaud de Cavaignes, quand vivait, conseiller du Roy, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, » retenus par de Rey, notaire de Montauban, du 8 octobre 1589. Ont signé à la minute (n° 640) : De Rappin, Olimpe de Cavaignes, De Cavaignes, J. de Cavaignes, De Saint-Pierre, D'Ondes, Pelliffon, &c.

N. B. — Le mariage fut solemnisé & consommé le 26 mars 1591, postérieurement aux susdits pactes (n° 639).

Sans n°. — VII. — Blanc-feing expédié à Pierre de Rapin, baron de Mauvers, pour lever une compagnie de gens de guerre, par le roi Henri IV « Donné du camp d'Allançon de nostre reigne le premier, ce 27^e jour de décembre l'an de grâce 1590. » Signé Henry. « De par le Roy : Fize. » (Copie.)

N° 642, — Copie en forme de la commission donnée par le roi à « nostre bien-

amé Pierre de Rapin, S^r de Mauvers » pour le commandement de la compagnie de cent hommes de guerre tenant garnison au Mas-Grenier ou Mas de Verdun pour le service du roi. A Chartres, le 27 janvier 1593. Signé Henry, & plus bas Potier. (Parchemin, collationnée ès registres du Conseil.)

N^o 643. — Lettres des conseillers du Roi, vérifiant le don fait par le roi « au S^r Rapin, gentilhomme suivant la cornette du Roy, le vingt cinquième d'octobre dernier » des biens de quelques ligueurs. « De Chartres, le roy y estant, » le 1^{er} février 1593. Signé : de Villoutreys. (Parchemin.)

N^{os} 644, 645 & 646. — Trois expéditions d'un acte portant quittance de trois mille livres, délivrée par damoiselle Jeanne de Rapin à noble Pierre de Rapin son frère, concernant ses droits sur la succession de leurs père & mère. Retenu par de Asclafet, notaire royal de la ville d'Auch, en date du 8 avril 1599.

Sans n^o. — VIII. — Lettre du roi Henri IV, enjoignant au S^r de Rapin, capitaine, de venir devers lui pour s'entendre avec le S^r de Monbartier au sujet de leur différent. Datée de Grenoble, le 28 septembre 1600. Signé Henry, contre-signé Forget. (Copie.)

N^o 647. — Quittance passée par noble Pierre de Rapin, S^r de Mauvers, & dame Olimpe de Cavaignes, son épouse, en faveur de noble Jacques de Cavaignes leur frère & beau-frère, du 20 avril 1601, retenue par Bernard Lanta, notaire de Grenade. (Parchemin.)

Sans n^o. — IX. — Lettre du maréchal d'Ornano au roi Henri IV, recommandant au roi le S^r de Rapin auquel Sa Majesté venait d'accorder la provision de gouverneur du Mas de Verdun; datée de Bordeaux, le 18 mars 1608. Signé : Marechal d'Ornano. (Copie.)

N^o 648. — Transaction passée entre noble Pierre de Rapin, veuf de dame Olimpe de Cavaignes, & Mons. M^e Jacques de Cavaignes son frère, conseiller du roi en la cour du Parlement & Chambre de l'Edit, séant à Castres, devant Rozier, notaire de ladite ville, le 2 mars 1611.

N^o 649. — Commission du roi Henri IV à noble Pierre de Rapin, S^r de Mauvers, comme gouverneur du château du Mas de Verdun, du 27 décembre 1611. (Manque au dossier.)

Sans n°. — X. — Lettre du chancelier Pontchartrain, à Pierre de Rapin, baron de Mauvers, concernant le paiement de ce qui peut lui être dû, & l'affurance du bon vouloir du roi en sa faveur. De Saint-Germain-en-Laye, le 20 janvier 1617. Signé : Phelipeaux. (Copie.)

Sans n°. — XI. — Lettre du seigneur de Vic au sieur de Rapin, sur le même sujet, datée de Bourdeaux le dernier de juin 1617. (Copie.)

N° 650. — Sentence arbitrale donnée entre nobles Jean & Pierre de Doux & noble Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, du 16 mai 1618. Retenue par de Puntis, notaire à Touloufe.

Sans n°. — XII. — Lettre du chancelier Pontchartrain à Monsieur de Rapin, lui rendant compte de ce qu'il a fait dans son intérêt; de Paris le 24 juin 1620. Signé : Phelipeaux. (Copie.)

Sans n°. — XIII & XIV. — Deux lettres du duc de Mayenne (Henri de Lorraine) à Pierre de Rapin, baron de Mauvers, datées de Bordeaux, le 7 juillet & le 1^{er} août 1620. (Copies.)

Sans n°. — XV. — Lettre du duc de Rohan à Pierre de Rapin pour lui recommander un gentilhomme & l'affurer de son estime. Datée de Saint-Jean-d'Angely le 8 mai 1621. Signé : Henry de Rohan. (Copie.)

N° 651. — Sauvegarde du maréchal de Thémynes donnée à M^r de Rapin, S^{er} de Mauvers, du 5 mai 1625. (Il s'agit probablement de Jean de Rapin, fils de Pierre, ce qu'il n'est pas possible de déterminer exactement, cette pièce manquant au dossier ainsi que les trois suivantes.)

N° 652. — Sauvegarde semblable, du 17 mai 1625.

N° 653. — Sauvegarde semblable de Monseigneur le duc d'Espèrnon au sieur de Rapin, seig^r de Mauvers, du 16 février 1628.

N° 654. — Sauvegarde semblable, du 26 octobre 1628.

N° 655. — Lettre de M. de Rapin de Savoie, du 23 mai 1637. (Manque au dossier. Probablement du 3 mai 1667. V. au n° 671.)

xcij

N° 656. — Donation faite par demoiselle Perfide de Lupé, femme de noble Pierre de Rapin, à Jacques de Rapin son fils, des droits qu'elle avait du chef de sa mère, Marguerite de Morlhon, sur les terres d'Asprières & Veaufac [Veusac] en Rouergue, retenu par Samazan, notaire d'Aucanville, en date du 25 novembre 1646.

N° 657. — Codicille de Pierre de Rapin en faveur de Jacques de Rapin son fils, du 19 mai 1647, devant Daliés, notaire de Montauban.

N° 658. — Acte d'émancipation de noble Jacques de Rapin, docteur & avocat en Parlement de Toulouse, en présence & du consentement de son père, noble Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvers, par lequel ledit Jacques de Rapin « est mis hors de la puissance paternelle & apte à posséder, hériter & aliéner tous biens présents & advenir qui lui sont ou feraient acquis, » du 2 novembre 1647, retenu par d'Albepar, notaire de Verdun.

N° 659. — Mandement (imprimé en protocole) pour lever les tailles de Mauvers, du 19 mars 1648.

N° 660. — Pactes de mariage entre Monsieur maître Jacques de Rapin, sieur de Thoyras, « avocat en la cour du Parlement de Tholoz & Chambre de l'Edit, séant à présent en la ville de Castres, fils de feus nobles Pierre de Rapin, seigneur de Mauvers, & demoiselle Percide de Lupé, d'une part, & demoiselle Jeanne de Peliffon, fille de feu Monsieur maître Jean-Jacques de Peliffon, quand vivait, conseiller du Roy en ladite cour, &c., & de dame Jeanne de Fontanier, habitans à Castres, d'autre part. » Du 24 janvier 1654, retenus par Abel Galibert, notaire royal à Castres. (Parchemin.)

N° 661. — Copie de l'arrêt de la cour des aydes & finances de Cahors, maintenant la noblesse de Charles de Rapin, écuyer, S^r de Rebeau, du 27 août 1658.

N° 663. — Arrêt d'affignation (imprimé) donnée à Jacques de Rapin & à Charles de Rapin, S^r de Rabeau, pour prouver leur noblesse devant M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, du 10 juin 1666.

N° 664. — Assignation semblable donnée au seigneur de Mauvers (Jean de Rapin) pour rapporter ses titres de noblesse, du 20 juin 1666.

N° 665 & 666. — Ordonnance rendue par M. de Rabastens, juge-mage de

Montauban, portant relaxe de l'affignation donnée à noble Jean de Rapin, seigneur de Mauvers, en date du 21 juin 1666. (Parchemin, en duplicata.)

N^{os} 665 & 667. — Ordonnance rendue par M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, portant relaxe de l'affignation donnée à nobles Jacques & Charles de Rapin frères, du 2 juillet 1666. (Idem.)

N^o 668. — Généalogie de la famille noble des Rapin de la Chaudane, & la vérification de sa descendance, envoyée de Savoie, du 23 août 1666.

N. B. — Il ne reste sous ce numéro que le procès-verbal de vérification de la Généalogie en question remontant à noble Humbert Rapin vivant en 1250, laquelle manque au dossier.

N^{os} 669 & 670. — Sommaire des actes servant à prouver la noblesse des familles de Lupé & de Pelliffon, du 2 octobre 1666 & du 5 décembre 1667.

N^o 671. — Sept lettres de M. de Rapin, de Savoye, à son cousin M. Jacques de Rapin, S^r de Thoyras, de l'an 1667 à l'an 1668.

N. B. — Il est probable que celle qui figure au n^o 655 a été réunie postérieurement à celles-ci.

N^o 672. — Deux lettres de M. Icher, procureur à la cour des comptes de Montpellier, relatives à la recherche des nobles, adressées à M. de Rapin, S^r de Thoyras, à Castres, en 1669.

N^o 673. — Copie d'affignation semblable aux n^{os} 663 & 664, donnée à Jacques de Rapin, du 3 juillet 1668.

N^o 676. — Procuration pour soutenir la qualité de noblesse de M. de Rapin, S^r de Thoyras, du 2 août 1668.

N^o 674. — Trois lettres de M. Vion, procureur au Parlement de Grenoble, relatives à l'envoi des titres de la famille de Rapin, par M. de Rapin, de Savoie, à M. de Rapin, de Montauban, de l'an 1669.

N^o 675. — Procuration de M. Jacques de Rapin audit S^r Vion, du 21 décembre 1669, pour le retrait desdits titres.

N^o 677. — Inventaire des actes produits pour la défense de la noblesse de M. Charles de Rapin, contre M. le procureur du roi en la commission des faux nobles, de l'an 1669. V. n^o 661.

N^{os} 662, 678, 680 & 681. — Divers inventaires ou sommaires des titres produits devant M. de Bezons, par noble Jacques de Rapin, S^r de Thoyras pour prouver sa noblesse, sans date, de l'an 1669.

N^o 679. — Ordonnance de M. de Bezons portant confirmation de la noblesse de Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras, avec ses armoiries peintes & un sommaire des actes produits, datée de Montpellier, du 21 mars 1670, signée Bazas & plus bas Olivier. (Parchemin.)

N^o 682. — Testament de noble Jacques de Rapin, seigneur de Puginier & de Thoyras, & de dame Jeanne de Péliffon, son épouse, daté de Castelnaudary, du 8 juillet 1676, retenu par Suobin, notaire dudit lieu. Il est fait mention dans cet acte des enfants des testateurs; à savoir : Cécile de Rapin, leur fille aînée, Charles, Paul, Marie, Claude & Salomon de Rapin, leurs autres enfants, dans l'ordre de leur naissance.

N^o 685. — Deux lettres-patentes en latin, avec sceaux en cire rouge, conférant les grades de bachelier & de docteur ès droits de l'Université de Cahors à noble Charles de Rapin; la dernière du 18 avril 1679. (Parchemin.)

N^o 683. — Déclaration de la dame Jeanne de Péliffon, veuve de noble Jacques de Rapin, pour justifier son droit d'héritière de son mari défunt aux termes de leur testament mutuel, retenue par Courtet, notaire, le 22 août 1685.

N. B. — On voit dans cet acte que Jacques de Rapin était décédé le 18 août 1685.

N^o 684. — Mémoire des actes mentionnés dans la relaxe de noble Jacques de Rapin. De même valeur que les n^{os} 678, 680, 681. Sans date.

N^o 686. — Commission de capitaine pour un certain chevalier de Seignol, du 3 septembre 1675. (Manque au dossier.)

N. B. — Peut-être faut-il lire *Sagnol*, nom porté par un ministre dauphinois qui se réfugia en Suisse avec le S^r de La Blache (*France protest.*, III, 27) à la suite d'une révolte des huguenots de Bourdeaux en Dauphiné en 1683. Voir ci-dessus p. lxxvij.

N^o 687. — « L'origine & particularitez de la famille de Rapin & de celle de Pelliffon, » histoire généalogique & anecdotique de ces deux familles, curieux & intéressant écrit, fréquemment cité dans les pages qui précèdent, sous le titre

de Mémoires de la famille de Rapin, dû à Charles de Rapin, seigneur de Puginier, fils aîné de Jacques, 1693 (1).

N° 688. — Commission de capitaine dans un des régiments des Provinces-Unies, accordée par Messieurs des Etats-Généraux à M. Isaac [Berengier] de La Blache, du 15 juin 1711. (Parchemin.)

N° 689. — Minute du contrat de mariage de M. Jacques-Benjamin de Rapin, S^r de Thoyras & de demoiselle Suzanne-Uranie Berengier de La Blache, de l'année 1739.

N° 690. Lettre du roi Frédéric-le-Grand à M. de Rapin, directeur de la colonie française de Stettin, du 1^{er} mars 1750.

N° 692. — Extrait des registres mortuaires de l'Eglise française de Stettin (II, p. 556, n° 741) & de deux éloges en français & en allemand de feu M. Benjamin de Rapin-Thoyras, fils de défunt M. Paul de Rapin-Thoyras, « capitaine de cavalerie au service du roi de la Grande-Bretagne, » & de défunte M^{me} Marianne Testart, du 20 avril 1763.

N. B. — Jacques-Benjamin de Rapin-Thoyras, fils du célèbre historien, né à Wefel le 8 juin 1707, conseiller de régence, directeur & juge des colonies françaises de Stettin & de Stargardt, mourut à Stettin le 17 avril 1763.

N. B. — Les N° suivants de l'Inventaire des titres & papiers de la famille de Rapin sont relatifs à des transactions d'intérêt privé, & par cela même inutiles à reproduire ici. Toutefois, voici une brève énumération de ceux qui sont nécessaires pour établir la suite de la généalogie de cette famille.

N° 694. — Testament en langue allemande, de M. Charles de Rapin, troisième fils de feu M. Benjamin de Rapin-Thoyras, en faveur de Charles, Frédéric & Philippe de Rapin, fils de son frère Antoine-Louis de Rapin. De Stettin, le 5 avril 1800.

(1) Ce document & ceux qui suivent sont postérieurs à la Révocation & au refuge de la famille de Rapin en Prusse. Tous les titres originaux qui concernent particulièrement l'historien Rapin-Thoyras n'ont pu être retrouvés.

xcvj

N° 695. — Testament mutuel, en langue allemande, de M. Antoine-Louis de Rapin-Thoyras, capitaine d'infanterie en retraite, & maître des Postes à Oranienbourg, & de dame Jeanne Linde, son épouse, du 10 mai 1806.

N° 696. — Testament, en langue allemande, de M. Isaac de Rapin-Thoyras, fils aîné de M. Benjamin de Rapin-Thoyras, & ancien major de cavalerie, du 20 mai 1793.

N° 700. — Acte judiciaire attestant que les dames Jeanne Linde, veuve de feu M. Antoine-Louis de Rapin, & Henriette de Rapin, sœur dudit défunt, sont héritières de feu M. Isaac de Rapin, du 16 mai 1825.

N° 699. — Acte mortuaire de M. Charles de Rapin-Thoyras, fils cadet de M. Benjamin de Rapin, daté d'Oranienbourg du 2 juillet 1825.

N° 701. — Brevet de porte-enseigne pour M. Adolphe-Philippe de Rapin, sous-officier aux dragons de la Reine, fils cadet de M. Antoine-Louis de Rapin-Thoyras, du 9 janvier 1812.

N° 703. — Lettres patentes, en langue suédoise, confirmant la possession légitime de la médaille en or, quatrième classe, de l'ordre du Glaive, pour M. Adolphe-Philippe de Rapin-Thoyras, lieutenant en second du régiment des hussards de S. M. le roi de Prusse, datées de Stockholm le 18 février 1819.

N° 705. — Brevet de lieutenant en second pour M. Charles-Guillaume de Rapin-Thoyras, fils aîné de M. Antoine-Louis de Rapin-Thoyras, daté de Berlin le 8 avril 1810.

N° 706. — Lettres-patentes de S. M. le roi de Prusse confirmant la possession légitime de la Croix-de-Fer pour M. Adolphe-Philippe de Rapin-Thoyras, lieutenant en second aux hussards de S. M. la Reine. Datées de Paris le 2 octobre 1815.

N° 707. — Brevet de capitaine pour M. Adolphe-Philippe de Rapin-Thoyras, lieutenant en premier des hussards de la garde de S. M. le roi de Prusse. Daté de Berlin le 3 décembre 1821.

N. B. — Les pièces cotées sans N°, I à XV, n'existent qu'à l'état de copies dans le dossier des titres originaux de la famille de Rapin que nous avons sous les yeux. Il y a de longues années

Que les originaux de ces précieux documents ont été donnés par M. le colonel de Rapin-Thoyras à son ami feu le conseiller Wilhelm Dorow, célèbre amateur d'autographes. Celui-ci les fit imprimer dans un recueil périodique qu'il avait fondé à Berlin sous le titre de : *Denkschriften und Briefe zur charakteristic der Welt und Litteratur* (t. IV, pp. 220-224, 1841). Malheureusement la transcription de ces lettres, faite en Allemagne, laisse beaucoup à désirer comme exactitude, principalement en ce qui concerne les noms propres de lieux. Nous nous sommes efforcés de remédier au dernier de ces inconvénients en restituant l'orthographe de quelques localités au moyen d'anciens ouvrages géographiques. Le conseiller Dorow mourut à Halle le 16 décembre 1846, & tout ce qu'il laissa de collections & d'autographes fut acquis par le feu roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, moyennant une rente viagère pour la sœur du défunt, & se trouve aujourd'hui dans les archives privées de S. M. Guillaume I^{er}, roi régnant de Prusse. Les lettres adressées à Antoine & à Pierre de Rapin s'y trouvent donc aussi, & il en est probablement de même des pièces cotées N^{os} 621, 632, 649, 651 à 654, qui portaient des sceaux importants, ou les signatures de grands personnages.

Il n'a pas été possible de retrouver les N^{os} 1-610, qui peut-être correspondaient aux titres plus anciens possédés par les Rapin de Savoie.

Les titres & documents concernant la famille de Rapin dont les pages qui précèdent offrent l'analyse, ont été donnés par M. le colonel de Rapin-Thoyras à son parent M. Raoul de Cazenove, aux termes de sa lettre datée de Berlin le 4 février 1864, autorisant ce dernier à relever, pour lui ou ses descendants, le nom & les armes de Rapin-Thoyras, & le substituant aux droits que peut avoir M. le colonel de Rapin-Thoyras comme étant le dernier rejeton de son illustre famille, au titre de baron de Mauvers éteint en 1859.



II

OFFICE DE SAINTE THÈCLE

*en huit leçons, tel qu'il est inscrit au Bréviaire imprimé en caractères gothiques
l'an 1512, par ordre du cardinal Louis de Gorrevod, évêque de Maurienne.*

LECT. I.

« Fuit in diebus prestantissimi regis gonbranni mulier nomine tygris orta in terribis maurianensi loco qui volovium nominatur nobili stirpe progenita, sacrisque litteris sufficienter instructa que curam sacerdotum et peregrinorum non parvi pendens, sed ut facultas permittebat hospitalitati semper inserviens, indigentibus necessaria ministrabat. »

LECT. II.

« Habebat autem sociam sibi sororem nomine pigmeniam que conjugalem societatem quondam habuerat, sed defuncto marito continenter vivens sororis contubernio et doctrinis in divinis cultibus et pauperum obsequiis se devotè subdiderat. »

LECT. III.

« Vacabant itaque ambe jejuniis et vigiliis atque sanctorum locorum visitationibus. Hec et illis cetera pietatis opera agentibus, accipit ut monachorum religiosorum fruenter abventu qui ex hierosolimitanis partibus scotiam pergere fatebantur. »

LECT. IV.

« Apud quas cum tribus demorarentur, de reliquiis sancti johannis baptiste volente domino cum illis habuerunt colloquium dicentes eum decollatum fuisse apud quoddam arabie castellum quod maccrona nominatur et in civitate samarie que nunc sebastē dicitur reconditum : caput autem hierosolimam perlatum et ibi cum maximo honore humatum. »

LECT. V.

« Post longa decollationis ejus tempora ab ipso revelatum duobus monachis orientalibus qui orationis causā venerant hierosolimam et inde ad ediffem fenicis civitatem perlatum. Dñs verò ejus sancta prius de samaria hierosolimam translata et inde ad alexandriam transmissa ubi nunc in ecclesia que in ipsius nomine est consecrata recondita habentur. »

LECT. VI.

« Quod divina providentia dicebant esse factum ut scilicet per plura loca deportatis beati martyris reliquiis plura virtutum signa post ejus decollationem christo largiente cui testimonium perhibuit, cujusque prece vel precursor extitit per eas fierent manifesta. »

LECT. VII.

« Instructa taliter dei famula a prefatis viris, abeuntibus illis cepit iter suum dei auxilio preparare unius tantum famule comitatu contenta que postquam romam pervenit ad limina beati petri apostoli per dies aliquot morata est ibique deo disponente invenit socios itineris mare transire cupientes. »

LECT. VIII.

« Iis igitur juncta navigatio pervenit ad locum ubi ecclesia erat consecrata in honore sancti johannis baptiste in qua pollex et pars digitorum manus dextre et quedam alie prefati baptiste reliquie recondite fuerant. »

III

ARMOIRIES DES RAPIN.

D'après la note relative aux armoiries de Guillaume Rapin, protonotaire apostolique & vicaire de Maurienne (*Généalogie de Rapin*, p. xv), on pourrait croire que les aigles ou *rapines* de fable en champ d'or, furent les armes primitives des Rapin, armes parlantes, jeu de mots héraldique fréquent dans le blason de beaucoup d'anciennes familles. Les trois roses ou pavots de gueules en champ d'or, armes d'Estienne Papon, dernier de sa race, auraient, à une époque assez rapprochée du commencement du seizième siècle, écartelé les aigles des Rapin. Aucun monument conservé de nos jours ne vient toutefois confirmer d'une manière incontestable cette hypothèse, néanmoins très probable. Il en existait sans doute encore en 1693, à l'époque où Claude de Rapin de la Chaudane, frère de l'historien, vit dans de nombreuses églises le blason peint ou sculpté de sa famille; mais les *Mémoires de la famille de Rapin* ne nous apprennent rien sur ce sujet & se bornent à mentionner le fait auquel nous venons de faire allusion.

Le cachet de Claude-Fernand Rapin, juge ordinaire de l'évêché de Maurienne, apposé à des lettres missives de 1667 à 1669, présente la disposition normale des armoiries de sa maison, c'est-à-dire les aigles (armes primitives des Rapin, comme leur nom l'indique) aux 1^{er} & 4^e quartiers, les roses ou pavots aux 2^e & 3^e quartiers. Les écussons peints sur les portraits de différents membres de cette famille, actuellement en la possession de M. le comte Martin d'Arves, offrent cette même disposition, ainsi qu'une pierre sépulcrale trouvée dans la grande tour de Saint-Jean, dite tour de Marius, derrière l'évêché. Cette pierre, qui offre deux écussons avec le millésime 1587, est extrêmement curieuse par les reliefs qu'elle présente. Le premier écusson offre au premier parti les armoiries bien connues de Jérusalem, au second une roue dentée. Cette roue figure dans les armes de l'ordre de



1

2

3

4

5

6

7

8

9



Paul de Rapin, seigneur de Thoyras, auteur de l'Histoire d'Angleterre. Wesel, 1707. — Son propre cachet, grandeur triple de l'original.



Claude-Fernand Rapin, syndic de la Noblesse de Maurienne. 1617. Corrier de Maurienne, 1664. — Son cachet.
(V. p. xlv.)



Louis de Rapin-Thoyras, petit-fils de l'historien. Stettin (Prusse.) 1746-1812. — Son cachet.
(V. p. lxxix.)



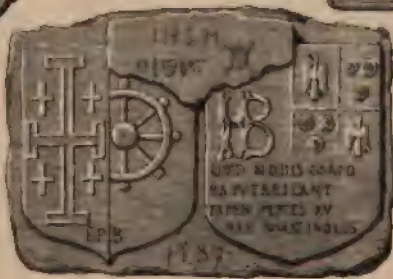
Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras. Maintenu de Noblesse. 31 mars 1670. Toulouse & Castelnaudary.
(V. p. lxxvii, & Pièces justif. p. cxvii). Fac simile.)



Pierre Rapin, juge et corrier de Saint-Jean-de-Maurienne (1559). † le 8 nov. 1579. Écuillon sculpté sur sa pierre sépulcrale.
(V. p. xxvii & l.)



Écuillon sculpté sur la porte d'entrée de la tour de l'escalier, au château dit la Maison-Blanche, à Villard-Gondran. — Cl. François Rapin. 1704-1775.
(V. p. xlii.)



Pierre sculptée trouvée dans les ruines de la Tour derrière l'Évêché, à Saint-Jean-de-Maurienne. — Collection Vuillemer.
(V. p. vi.)

—

—



chevalerie de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï. Les lettres E. P.-B., sont gravées en pointe. Le second écuillon fort complètement des règles de l'art héraldique. La moitié supérieure est divisée en deux parties égales par un trait vertical. Dans celle de droite, accolée au premier écuillon, on voit un H & un B entrelacés, probablement un J & B, *Johannes Baptista*, patron de l'évêché de Maurienne, conjecture que confirme la reproduction des mêmes lettres enlacées de même sur la pierre tumulaire du corrier Rapin. Celle de gauche présente les armoiries des Rapin, disposées normalement. Dans la moitié inférieure on lit cette inscription : *Quid nobis corpora putrescant tamen mentes auree vivunt in cælis*. Enfin sur une partie fruste & en relief, paraissant avoir été ajoutée postérieurement, qui réunit les deux écuillons comme un joug pourrait le faire, on voit gravées les quatre lettres : J. H. S. - M. (*Jhesus-Maria*); au-dessous l'écuillon de Savoie avec deux lacs à dextre & à senestre & le tetragramme célèbre qui sert de devise à cette maison : F. E. R. T. (Selon Brantôme, t. X, p. 90, édit. de Londres, il signifie *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, allusion à une action d'éclat du comte Amé V de Savoie.) A droite sont figurées les armoiries de la famille Lambert de la Croix, dont il y eut un évêque de Maurienne de 1572 à 1591. Cette pierre fait partie de la collection de M. Vuillermé, imprimeur à Saint-Jean; elle a été gravée dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie*, avec quelques autres, en appendice à une Notice due à M. François Rabut : *De quelques inscriptions funéraires trouvées en Savoie*. Par contre, la disposition inverse des écartelures existe sur la pierre tumulaire de Pierre Rapin, juge corrier, ainsi que sur le tympan de l'escalier de la Maison-Blanche à Villard-Gondran, où les armoiries sont encadrées par un bandeau à crofettes; dans ces deux écuillons qui datent de la même époque, les aigles occupent la place des roses & réciproquement. Il serait possible que cette différence fût le fait de l'ignorance du sculpteur, ou peut-être d'un usage particulier d'après lequel les armoiries qui venaient, par héritage ou autrement, écarteler un blason, étaient mises, contrairement à ce qui se fait généralement en France, au 1^{er} & au 4^e chef.

Dans l'ordonnance de relaxe qu'obtint le 21 juin 1666, de M. de Rabastens, juge-mage de Montauban, Jean de Rapin, baron de Mauvers, il est fait mention d'un « parchemin dans lequel les armoiries desdits fleurs de Rapin sont blasonnées, ayant un écuillon écartellé, le premier chef porte d'or à une aigle esployée de sable, au second chef porte d'or à trois boutons roses épanouies de gueules deux en chef & un en pointe, au troisième chef une aigle esployée, au quatrième chef les trois roses susdites blasonnées comme dessus; au-dessus & pour l'ornement de l'écuillon il y a un heaume à trois tires regardant le costé droit de l'écuillon avec

cij

ses panaches & lambrequins diaprés blasonnés comme le dedans de l'escuffon.

C'est d'après cette description fort exacte du reste, à laquelle il faut ajouter que les aigles ont le vol élevé & la tête adextrée, que furent peintes les armoiries qui figurent sur l'original de la maintenue de M. de Bezons. (N° 679 de l'*Inventaire général*.)

Lainé (*Archives de la Noblesse*, Nobiliaire de Montauban, p. 76,) donne la description suivante des armoiries des Rapin : « De Rapin, seigneur de Mauvers, de Rabaut, de Toiras, maintenus par MM. de Bezons, intendant de Languedoc le 2 mars 1671, & Sanfon, intendant de Montauban, le 14 mars 1697, d'or à deux aigles de sable, accompagnés de six roses de gueules, rangées trois en chef & trois en pointe. »

Ce fut ainsi que furent enregistrées, le 23 janvier 1695, les armes de Charles de Rapin, sieur de Rabeau (1), dans les Armoriaux dressés par généralités en exécution d'une mesure fiscale prise par Louis XIV. Cette mesure eut pour résultat de consacrer beaucoup d'erreurs & d'usurpations d'armoiries, mais sa réalisation fut d'une utilité incontestable pour les recherches héraldiques, ces Armoriaux étant aujourd'hui les seules références officielles pour la détermination des armoiries des familles. Celles de Cécile de Rapin, veuve de Paul de Rapin de Mauvers, y furent inscrites sous une forme également fautive : parti : au 1^{er} d'or à l'aigle éployée de sable, au 2^e d'or à trois roses de gueules (2); le compte des pièces y était diminué de moitié & on s'inquiéta peu de leur disposition normale. Depuis lors, les armoiries des Rapin ont été reproduites dans presque tous les ouvrages spéciaux; la description la plus exacte est celle donnée par M. Rietstap dans son *Armorial général des familles nobles & patriciennes de l'Europe*, Gouda, 1861, un fort vol. in-8. Elle est conforme au cachet de l'historien Rapin-Thoyras, à celui de Claude-Fernand Rapin : on y remarque que le vol des aigles est abaissé, ce qui nous paraît être la disposition normale de cette pièce importante de l'escuffon des Rapin.

(1) Bibliothèque impériale, *Armorial du Languedoc, Montpellier-Montauban*, n° 1017.

(2) *Idem*, *Armorial de Toulouse & Montauban*, L'Isle Jourdain, n° 337.



facristain. Dans un autre acte semblable de 1471, Claude Bernard, l'un des Pères, prend la qualité de *procureur & courrier* de la Chartreuse de Meyriat. (*Notice sur la commune de Brenod*, par Debombourg, Nantua, 1856, broch. de 16 p.)

Quelquefois les courriers avaient la garde des terres & des châteaux de l'archevêque & du chapitre; ils sont nommés dans les actes, courriers ou châtelains.

On a fait dériver ce nom des mots *reorum correctores*, d'où, par contraction, *correarius*, ou bien de *curia rector*, ce qui semble plus probable. En Espagne, le nom & les fonctions de *corregidor* ne sont pas sans analogie avec celles dévolues aux courriers. Louis-le-Débonnaire les institua, dit-on, pour battre la campagne & arrêter dans leurs courses les malfaiteurs.

De simples évêques, tels que ceux de Grenoble & de Valence, avaient leur courrier, mais les courriers des archevêques, tel que celui de l'archevêque de Lyon, & ceux des puissants évêques de Maurienne, avaient des privilèges & des devoirs plus étendus. Ainsi, en 1300, Guillaume de Virieu, gardiateur de la ville de Lyon pour le roi, s'intitulait juge-courrier dans les sentences qu'il rendait. Il ne relevait que de l'archevêque avec appel au roi, & commandait au prévôt & aux sergents de la ville, qui levaient les collectes par ses ordres, exécutaient les sentences rendues par le juge-majeur ou mage, percevaient les amendes, arrêtaient les criminels. Au courrier appartenait la garde des clefs de la ville, que durant les foires il remettait au *miftral* du comte, & qu'il reprenait la foire terminée. Il les remettait aux portiers & recevait leur serment de fidélité au comte & à l'archevêque.

Le courrier était toujours un gentilhomme, tandis que le juge de la cour séculière, bien que souvent de famille noble, n'avait d'autre qualité à produire pour entrer en charge, que le grade de docteur ès lois. Au dix-huitième siècle, les marguilliers étaient quelquefois appelés *courriers* du Saint-Sacrement. (Voy. le P. Ménéstrier. *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, Lyon, de Ville, 1696, in-fol., p. 339.)



TESTIMONIALES.

Noverint universi me subsignatum Corarium Curiae communis Epātus Maur^{is} junxiffe & In mandatis dediffe vigore unarum literarum ducalium aliunde emanatarum nobilibus supra nominatis & præcipue nobilibus Claudio Joanni Bono Petro & Petro ac Gabriel de Costis in personas proprias & ipsi infra die vigesima hujus februarii In loco Montismelliani In armis parati maxime Electi pœna centum marcharum argenti confiscationis feudi & retro feudi Indignationisque perpetuæ Illustrissimi Domini nostri ducis & Ipsis Electis auxilium prebre habeant ad formam Rotulli supra scripti cohequatam ipsi que Electis ut supra dictum parere habeant pro ut In eisdem litteris mandatur de quibus premissis nobilis Claudius de Costis suo & aliorum de Costis allegans se & suos ejus auxillantes Respectu aliorum N. in Rotulo nominatorum nunc oneratos & valde læsos nihillominus se offere & alios de Costis parere jussibus & mandatis prelibati Illustrissimi. Datum in civitate Maurⁱ xiiij februarii anno Domini millesimo quingentesimo decimo quarto idem Corarius Maur^{is}... De Tornon.

Par teneur faite suivant l'appoinctement rendu le 10 du present mois d'apvril 1576 sur son original collationné a requete de Pierre Rapin defendeur, moy notaire ducal & subrogé du greffier de la conservatoire de la Gabelle du sel : *Lambert*.

Pour ampliation : J. Bertrand, P. Clère. — *Invent. gén.*, n° 593 & 617

V — (b)

FACTUM

*produit par Pierre Rapin, plus tard corrier de Saint-Jean de Maurienne,
pour prouver sa noblesse contestée par les bourgeois de cette ville.*

Pour faire apparoir [que] le pretendu arrest provisionel par les borgeois & plebeyens de la cité de Morienne a Chambery obtenu le 13 mars 1543 ne peut estre mis en execution estant ainsi qualifié & conditionel comme est a rencontre de

hemines & exemption en jouit presentement paisiblement hors ung an que les dits bourgeois l'ont volu indeument arterer [?] & molester.

Item & par ainsi fait par le temps & au moyen de ses ancestres que de tout temps immemorial mesme par XL & LX ans en ça est In quasi possession nobilit... & exemptions : paisiblement & notoirement.

Item que de toute ancienneté & tant longtemps que soffit & n'y a memoire d'homme au contraire les nobles du dit pais de Morienne sont esté exempts liberés &..... comme sont a present de toutes tallies hors l'arriere ban du prince pons fontaines & aultres commodites des villes ou ils habitent & en point d'aultres tallies n'ont james accoutume contribuer ny estre cottisés avec les bourgeois & roturiers & telle est la commune observance.

Item que au dit pays de Morienne tant en la terre episcopale que royale de tout temps immemorial na esté veu usé ny observé jamais que l'estat & exercice de greffes fermes chastellanies & aultres offices de plumes & pratiques fussent derogans & prejudiciant a l'estat & privilege de noblesse selon la commune forme & maniere d'user au dit pais & region de Morienne. Ainsi a esté veu & communement observé que tels estats & exercices estoient & ont esté jusqua present comis & balliés par les dits princes de Savoye & evesques de Morienne a gens & personnes nobles qui les ont exercés & exercent.

Item que tels nobles ayant & exercant au dit pays les dits offices ont jouy de l'estat & privilege ensemble exemptions que vrais nobles jouissent & sont exempts sans james avoir contribué a aucunes tallies roturieres & mecaniques ny pour tels estats & exercices avoir esté dits censés ni tenus roturiers & encore moins contribuables.

Item que au dit pais de Morienne mesme en la dite cité de Morienne, Valloires & aultres lieux circonvoisins de tous temps immemorial a esté usé & observé comme encore se use & observe a present que les charges & tallies que soy imposent & cottisent aux dits lieux sont..... & tallies par soages & *capita* & non par *reges*, aux quels soages ces nobles ne se trouveront compris ny leurs biens.

Item semblablement de tous temps immemorial a esté paisiblement observé & se observe a present audit Morienne que le bien soit rural ou autrement quel quil soit tiennent les nobles du cens patrimoine ou bien acquests des plebeyens & ruraux na james esté talliés cottisé ny..... ainsi a esté & est exempt de telles tallies comme estant advenu & tombé en mains nobles & se est par tout le dit Morienne observé de tous temps & ny a memoire du contraire.

Item que le feu Roy nostre sire a fait reduire a son pouvoir par le dit S^r de

VI

LETTRES-PATENTES

de levée de subfides accordées par les Princes au sieur (Antoine) de Rapin, gouverneur de Montauban. — 26 décembre 1569.

Henry Prince de Navarre duc de Vendosmois & de Beaumont, Premier Pair de France, Gouverneur Lieutenant general & Amyral pour le Roy Monseigneur le Pais de Guienne & de Poictou, & Henry de Bourbon Prince de Condé Duc d'Anguien aussi Pair de France, au sieur de Rappin Gouverneur & Commandant sous nostre autorité a Montauban villes & places circonvoisines, Salut. Sur les plaintes qui nous auroient esté faictes a nostre arriuée de par deça de la foule & charge insupportable que recoivent les pauvres subjects du Roy nostre souverain seigneur a cause des contributions excessives qui se leuoient sur eux pour le payement folde & entretenement des gens de guerre qui estoient répandus en ce pais Considerant aussi que a l'occasion de telles particulieres contributions l'on a pu voir l'eunion & intelligence en cette province qui estoit requise entre les gens de guerre pour en tirer les effects utiles & necessaires Pour remedier & pourvoir a tout ce que dessus Nous avons ordonné de casser & revoquer toutes & chascunes les dites Contributions Et pour le payement des gens de guerre qu'il a conuenu & conuient entretenir pour la defence & seureté de ce pais, adiugé d'impost la somme de huit mille liures par chaque mois en cette province de Montauban, y comprenant Gaillac & St Anthonin, esperant que lesdicts subjects lesquels par les miseres & calamités communes des gens de guerre sont d'ailleurs affés vexés & travaillés feroient par ce moyen grandement soulagés & supportés. ainzy que chacun le recognoitra en l'observation du Reiglement que nous en avons estably. Et combien que suiuant ledit Reiglement toute ladicte somme de huit mille liures ne soit entierement employée a la folde de la gensd'armie neanmoins affin de tousjours accomoder lesdicts subjects en tout ce que nous pourrons, Nous avons ordonné que ce qui restera bon d'icelle somme avec autres dons que leur avons octroyés nous les ferons employer tant aux reparations &

LETTRES-PATENTES

*données au sieur (Antoine) de Rapin, gouverneur de Montauban, concernant
l'affiette des tailles & levées dans son gouvernement pour l'an 1570. —
26 décembre 1569.*

Henry Prince de Navarre Duc de Vendosme & de Beaumont premier Pair de France Gouverneur, Lieutenant general & Amyral pour le Roy Monseigneur le Pais de Guienne & de Poictou, Et Henry de Bourbon, Prince de Condé Duc d'Anguien aussi Pair de France, au sieur de Rappin, Gouverneur & Commandant pour le service de Sa Majesté sous nostre autorité en la ville de Montauban & autres villes & places circonvoisines, Salut.

Chacun a peu juger & connoitre tant par les escrits & responce que nous auons enuoyé à Sa Majesté Contenant nos tres humbles remonstrances supplications & submissiions que par toutes nos autres actions & deportemens le desir & singuliere affection que nous auons toujours eu & auons de veoir la fin de ces miseres calamitez & defolations & quel regret ennuy & desplaisir nous auons de les voir continuer.

Et ce d'autant que pour l'entretienement des grandes forces que nous auons & pour n'auoir autres moyens de supporter les grands frais de cette guerre, si sainte & si juste que chacun scait & que nous faisons pour le service du Roy & seureté du Royaume, Il nous conuiens nous ayder & secourir de toutes sortes & especes de dons. A quoy nous asseurons que tant plus volontiers s'accorderont & soubmettront les subjects de Sa Majesté reduicts en son obeissance Quand d'une part il remettront deuant les yeux les grandes charges que nous auons sur les bras plus extremes que celles de l'ennemy eu egard au peu de moyens que nous auons, qui neanmoins ne se contente desdictes tailles, aussi faict des exactions & leuées sur ceulx de la religion romaine plus grandes que lesdictes tailles Et aussi qu'ils considerent la decharge & remission que nous auons faict des restes desdictes tailles qu'ils nous doiuent de l'année precedente Combien que nous soyons infiniment pressés de nous aider de toutes nos pieces & encore que nous ayons les justes occasions de faire grandes leuées [&] exactions Toutefois pour le desir que nous auons de voir les pauvres subjects foulagés, nous aimons mieux demeurer en quelques arrieres années nos estrangers, & nous contenter pour le

coup de l'imposition ordinaire & accoustumée desdictes tailles..... Et encore auons d'icelles fait distraire pour l'année prochaine (tout ainſy qu'il en auait esté fait en la presente année) l'imposition accoustumée estre faite durant les guerres pour le peyement de la gensd'armie, pour ne ſurcharger doublement le païs de la paye & nourriture d'ycelle pour laquelle Nous auons pourueu d'un ſi bon reiglement que les Villes & Païs reſſentiront par experience le ſoulagement en estre tel que la charge en eſt plus que par moitié diminuée. Ce qu'ayant esté bien & meurement conſideré au Conſeil eſtably pres de nos perſonnes, auquel aſſiſtoient nos tres chers & tres aymés les Comtes Ludovic de Naſſau & de Coligny S^r de Chaſtillon Amyral de France & autres notables ſeigneurs & gentils-hommes, choiſys & eſleus par la nobleſſe pour conſeil pres de Nous, Nous auons deliberé admis reſolu de faire leuer cet impoſt pour l'année prochaine (que l'on contera mil cinq cent ſoixante dix) ſur les manans & habitans des villes reduites en l'obeiſſance de Sa Majeſté & eſquelles Nous commandons pour ſon ſeruice, telles ſommes de dons que celles qui ont esté impoſées deuant la presente année. Pour faire repartir & aſſeoir leſquelles ſommes ſur leſdicts manans & habitans desdites villes bourgs & villages ſoit beſoing de conuoquer les conſuls des villes principales de chacune prouince & pour faire la conuocation preſider en icelle & tenir la main a l'execution de nos intentions, commettre quelque bon & notable perſonnaige d'autorité & a Nous ſeur & feable Scauoir Vous faiſons que pour la bonne confiance que nous auons de Votre perſonne, ſon ſuffiſante integrité, loyauté, prudhomye & bonne diligence, Vous auons commis, ordonné & député, mettons ordonnons & deputons par ces patentes pour faire aſſembler leſdicts conſuls & autres deputés des dictes Villes en la ville de Montauban a tel jour que Vous aduiſerés & apres les remonſtrances par Vous faiçtes de nos affaires Leur declarerés que pour ayder fauoriſer & ſatisfaire au peyement de nos eſtrangers nous auons admis qu'ils paieront, telle ou ſemblable ſomme que celle qui a esté commis dict esté impoſée ſur eulx en la presente année Et ce pour l'année prochaine que l'on contera mil cinq cent ſoixante dix. Laquelle ſomme Nous voulons estre par les Conſuls de chacune des dictes Villes & conſulats aſſiſe & impoſée ſelon le blot ou departement qui ſera baillé ou enuoyé le plus juſtement & egalement & a la moindre foule & oppreſſion deſdits ſubjects que faire ſe pourra, le fort portant le foible ſur toutes manieres de gens contribuables aux tailles es dictes Villes de Montauban Gaillac & St Anthonin & autres villes bourgs bourgades & villages tant de chaque reſſort & conſulat que autres circonuoiſines. Et leſquels dons recueillis & leués par les receueurs eſtablys pour les dons royaux &

publiques appartenans a la caisse pour les quatre quartiers de l'année prochain
 également desquels pour encore soulager dauantage ledicts subjects auons
 feré a recueillir scauoir est le premier payement en est partout le mois de Fe-
 urier prochainement venant & a continuer de troys mois en troys mois Pour
 estre par les dicts receueurs quinze jours apres ledicts termes escheus portés &
 enuoyés au tresor general de cette armée estant pres de Nous, En contraignant &
 faisant contraindre au payement desdicts dons les dicts termes echeus tous ceux
 qui auront esté assis & imposés par toutes voyes & comme il est acoustumé pour
 les propres dons & affaires de Sa Majesté, Vous deffendant tres estroitement &
 tous consuls assesseurs desdictes tailles & a toute autre personne de quelque estat
 qualité & condition qu'ils soient d'imposer affeoir leuer ni exiger ni permettre
 ou souffrir estre imposé assis leué ni exigé autres ni plus grandes sommes que
 celles cy-dessus mentionnées & contenues en ces patentes, soit pour les frais du
 salaire de ceulx qui assisteront au susdit departement assiette & collocation desdictes
 sommes ou pour quelque autre occasion que ce soit sans nos expres commande-
 mens & prouisions & par nos lettres patentes, sous peine de rapporter sur eux le
 quadruple au profit desdictes Villes & pais desquels les dicts dons auront esté ainsi
 leués & usurpés. Donné au Port St Mary (1) le 26^{me} jour de Decembre l'an mil
 cinq cent soixante neuf.

HENRY
 HENRY DE BOURBON.

Par Messieurs les Princes
 DE CABOCHE.

(1) Port Sainte-Marie, ville de France, dans l'Agénois (Lot & Garonne), à huit kilomètres
 d'Aiguillon, & à dix-sept kil. O. d'Agen, située sur la Garonne. 2,500 habitants.



VII

EXTRAICT DE PROCURATION

*en faueur des nobles de la prouince de Maurienne faicte a noble & respectable
Claude Fernand Rapin, juge ord^{re} de l'euesché de Maur^{re} & a noble
Pierre Martin capitaine au regiment du S^{er} comte de la Valdivere.*

(29 avril 1646.)

AV NOM DE DIEV SOIT-IL. A tous soit notoire Et manifeste comme par ordre general de Madame Royale du treiziesme Apuril courant Il est ordonné a tous vassaus & communautés de se transporter & retrouver le dixiesme de may prochain Personnellement ou par Procureurs dans la ville de Thurin pour renouveler le serment de fidelité lige a S. A. R^{lle} Et a defaut d'icelle sans enfans masles legitimes & naturels que Dieu ne veuille en faueur de serenissime Prince Mauris & ainsy successivement en faueur des Masles suiuant la prerogative de degré, ce que voulant exequter les messieurs de la Noblesse de la Prouince de Maurienne dhuebuement assemblez & a ce apellés par noble Pierre Datignat Cons^{er} de S. A. R^{lle} & juge mage de Maurienne Par Procureurs speciaux & a forme de l'ordre de Madame Royale ne se pouuant transporter en personne pour prester ledict serment de fidelité lige comme dessus. A CESTE CAVSE cejourd'hui vingt neuuiesme apuril mil six cents quarante six Par deuant moy notaire ducal soubsigné & present les Tesmoings bas nommés personellement establys & constitués scauoir led. noble Pierre Datignat seigneur du Villard conseiller de S. A. R^{lle} & juge mage en la Prouince de Maurienne pour le chasteau & maison forte du Villard & fied en despendant, noble Victor de la Valdivere, baron de St Michel & pour le domaine qu'il possede de S. A. R^{lle} riere la prouince de Maurienne & pour le fied du chasteau de Combefort de St Michel, noble Gaspard d'Auillane, baron d'Aypierre, nobles Anthoyne, Louis & Emmanuel Mareschal, pour le fied qu'ils possedent, noble Enemond Martin pour les fieds qu'ils possede, noble Jaques Rapin & Jean-

François D'aprieulx, cons^{er} de S. A. R^{lle} Corrier & Juge commun de Maurienne & Lieutenant de la judicature mage de lad. Prouince, noble Pierre Martin D'arue, noble Pestremand de la Balme, noble Louis Vargnier, noble Claude Vargnier, noble Jaques Berard, noble Benoiët Martin, noble Pierre Martin des Villards, noble Enemond Martin, noble François Martin, noble Gaspard Collaffre, noble Jaques-Sybué Ducol, noble Jean Martin, noble Jean-François la Balme, noble Balthazard Dalbert, noble Jean-François Dunorany, nobles Pierre & Pierre-Balthazard D'aprieulx, noble Louis Projordanne, noble Dominique Faure, noble Anthoyne Rapin, noble Nicolas Rapin, noble Claude D'aprieulx, noble Pierre-Joseph de Bellegarde, noble Jaques Chaudet, noble Melchior Martin, noble Jean-Henry Vargnier, Appres serment presté par Eulx sur les sainctes Escriptions touchés entre les mains de moy dict notaire ont fait, créé & constitués & députés Leurs Procureurs speciaux & generaux scauoir *noble Pierre Martin, capitaine au régiment du S^r Comte de la Valdizere Et noble Claude Fernand Rapin Juge ordinaire de l'Euesché de Maurienne*, Pour & au nom d'Iceulx constituants comparoir dans la cité de Thurin, se presenter par deuant & au conspect de Madame Royale comme tutrice de S. A. R^{lle} Et regente de ses Estats, Le dixiesme, soit vingt-sixiesme du mois de may prochain POVR JVRER à l'Alteffe Royale de serenissime Charles-Emmanuel Par la grace de Dieu Duc de Sauoye, Chablais, Aouste, Geneuois & Montferrat, Prince de Piedmond, marquis de Saluces, comte de Geneue, Nice, Aft, & Tende baron de Vaux & Faucigny, seigneur de Verceil, du marquisat de Ceue, Oneille & Marroz, marquis d'Italie, Prince & vicaire Perpetuel du St Empire Romain, Roy de Cypre, &c. Et a ses legitimes succeffeurs comme dessus, L'hommage lige & fidelité lige en..... de celdits sieurs constituants pour les fieds, juridictions & biens feodaux qu'ils possèdent comme dessus [?] Iceulx Procureurs constituants jurent sur les saintes Escriptions touchés entre les mains de moy dict notayre soubzigné iceulx sieurs Martin & Rapin promettent d'estre vray & fidelle vassal à S. A. R^{lle}, & a defaut d'Icelle sans enfans masles naturels & legitimes Au serenissime Prince Mauris Et succeffiuelement a tous legitimes succeffeurs masles legitimes suiuant la Prerogatiue & degré, & generallement de faire obseruer tout ce qui est contenu dans les articles de l'ancienne & nouuelle forme de fidelité & de fere a ce toutes autres choses a ce necessaires, encore dans ce que les cas requis manderront plus special^r. DONNANTZ auxdits Procureurs sus constitués pour les choses susdictes & despendances plain Pouvoir & autorité necessaires PROMETTANTZ Iceulx dicts constituants a moydict notaire soubzigné stipulant & acceptant au nom de lad. Alteffe Royale dudit serenissime Prince Mauris & des autres sereniffimes

ſucceſſeurs comme deſſus, d'auoir & tenir pour agreable, ferme, & ſtable & valable
 Tout ce qui par leſd. Procureurs ſera faiſt & negotié, juré & promis, de n'y
 jamais contreuenir en magniere que ce ſoit ſoubz l'obligation de tous & un
 chafcung, leurs biens preſents & aduenir ſoubz toutes autres promiſſions ſer-
 ment preſté, renouuellé, & autres Claufes requiſes. Faiſt & prononcé en la cité
 St Jean de Maurienne dans le logis dud. ſeigneur Datignat, en prefence de
 Reuerend meſſire Richard Germain, preſtre, chanoine en l'eglife cathedrale de
 lad. Cité, ſpectable Claude Bertrand aduocat au ſouuerain Senat de Sauoye,
 teſmoings requis : ainſy ſigné ſur mon prothocolle : Datignat, G. de la
 Villane, A. Mareſchal, L. Mareſchal, E. Mareſchal, Daprieulx, E. Martin, P. M.
 D'Arue, de la Balme, Berard, Sybué Ducol, B. Martin, P. Martin, G. Collafre,
 Projordanne, J. Martin, Marie Du Saix mere & tutrice de Jaques Rapin pour le
 fied de Combefort... emy promeſſes de la meſtralie de Pontamafrey, J. Martin,
 de la Balme, C. Rapin acceptant, Martin acceptant, R. Germain, prebſtre cha-
 noine preſent, Bertrand preſent, & les aultres n'ont ſigné pour eſtre abſents. Et
 moy Pierre Bizot notaire ducal royal requis recepuant ſoubzigné.

Ainſy ſigné :

BIZOT *nothaire*.

COPIE DE LESGALITÉ

Nous Pierre Martin D'arue, docteur es droits, aduocat au ſouuerain ſenat de
 Sauoye, Lieutenant en chef de la Courrarie & Court commune de la cité & ref-
 fort Jean de Maurienne Et Lieutenant ſubrogé de la judicature mage de Mau-
 rienne Certiffions a tous qu'il appartiendra que M^e. Pierre Bizot qu'a receupt
 & ſtipulé la preſente procuration ſus deſcrite & ſignée eſt notaire Ducal Royal
 Publicq, homme de bonne fame & reputation aux Eſcriptures duquel foy eſt &
 a tousjours eſté en Jugement & dehors. En foy & teſmoignage de quoy nous auons
 ſigné La preſente. Faiſt en la cité St Jean de Maurienne ce vingt deux may mil fix
 cents quarante-fix. Signé : *P. M. Darue*. Et Scelles avec les ſceaux de lad. Judi-
 cature & Court commune.

(Extrait ſur les minutes du notaire Bizot, par Jacques Bertrand & Pierre Clére, notaires, à ce
 prépoſés, en 1666.) — *Inv. gén.*, n^o 92 & 617.

N. B. — Les « » marquent les mots illiſibles ſur le texte de ce document.

VIII

ORDONNANCE DE L'INTENDANT DE BEZONS

*portant confirmation de la noblesse de Jacques de Rappin, sieur de Thoyras.
21 mars 1670.*

(Pour noble Paul de Rapin, seigneur de Mauvers. — J. Bourrouffe.)

Claude Bazin, cheuallier, seigneur de Bezons conseiller du roy ordinaire en ses Conseilz Intendant de Justice Pollice & finance en la province du Languedoc Commissaire deputed par sa Majesté pour la verificación des titres de noblesse & recherche des Usurpateurs d'icelle en lad. province.

Entre le procureur du Roy en la Commission dilligence de M^{re} Alexandre Beleguize chargé par sa Majesté de la poursuite & verificación des titres de Noblesse & recherche des Usurpateurs d'icelle en Languedoc, demandeur en execuon de la declarāon du huitiesme feurier mil six cent soixante quatre & arrest du Conseil du cinquiesme decembre mil six cent soixante sept d'une part, Et noble Jacques de Rapin, seigneur de Toiras aduocat en parlement assigné & deffendeur d'autre. Veu lad. declarāon & arrest du conseil, Exploit d'assignāon donnée au deffendeur en remize des titres en vertu desquelz il a pris la quallité de noble, procurāon par luy faicte a M^r Artaud son procureur pour se presenter sur lad. assignāon & soustenir ses actes bons & verittables, Genealogie & armes dudit deffendeur, Mariage de noble Jacques de Rapin sieur de Toiras aduocat en la cour de parlement de Tolose & chambre de l'édit de Castres filz de feus noble Pierre de Rapin seigneur de Mauvert & damoiselle Perfide de Lupé, avec damoiselle Jeanne de Peliffon en datte du vingtquatriesme Januier mil six cent cinq^{te} quatre, receu par Abel Galibert notaire de Castres, Codicille de Messire Pierre de Rapin. seigneur de Mauvert en faueur dud. noble Jacques de Rapin son filz du dixneufies^e may mil six cent quarante sept receu par Daulier no^{re} de Montauban, Mariage de Messire Pierre de Rapin, seigneur & baron de Mauvert commandant pour le Roy en la ville du Mas de Verdun avec noble damoiselle Perfide de Lupé du vingt sixiesme nouembre mil six cent deux receu par Jean Laballe notaire royal de la ville de Puifefquier, Emancipāon dud. noble Pierre [Jacques] de Rapin du second nouembre mil six cent quarante sept, Donnāon faicte par damoiselle Perfide de

Lupé, femme a noble Pierre de Rapin en faueur dud. noble Jacques de Rapin de certains droicts quy luy competoient du chef de damoiselle Margueritte de Maurilhon [Mörilhon] receu par Guillaume Samajan notaire du lieu d'Aufenville du vingt cinquiesme nouembre mil six cent quarante six, second Mariage dud. noble Pierre de Rapin, escuyer seigneur de Mauvert filz de feu noble Philibert de Rapin, escuyer & Mestre d'Hostel quand viuoiēt de feu M. le prince de Condé avec dam^{le} Olimpe de Cauaignes en datte du huiētiesme octobre mil cinq cent huiētante neuf receu par Rey no^{re} de Montauban, Testament de damoiselle Jeanne du Verger vesue de feu noble Philibert de Rapin escuyer par lequel elle institue ses heritiers nobles Pierre & autre Pierre de Rapin ses enfans & faict legat a damoiselle Jeanne de Rapin sa fille en datte du douziesme mars mil cinq cent septante trois receu par Jean Algaies notaire de Grenade, Transāon passēe entre noble Pierre de Rapin seigneur de Mauvert & damoiselle Jeanne de Rapin frere & sœur a raison de la succeſſion des biens de noble Philibert de Rapin & damoiselle Jeanne du Verger ses pere & mere en datte du huiētiesme Auril mil cinq cent nonante neuf receu par de Asclafère no^{re} de la ville d'Auch, Mariage de noble Philibert de Rapin escuyer & homme d'armes de la compagnie de M. le Duc de Sauoye avec damoiselle Jeanne du Verger en datte du vingtiesme Auril mil cinq cent soixante un (1), Testament en abregé escrit en latin de noble Pierre de Rapin par lequel il institue heritiers nobles Antoine, Pierre & Philibert Rapins ses enfans led. extrait signé par M^{re} Nicolas Colaffre conseiller de son alteſſe royale de Sauoye avec le ſeau authentique de la cour de Sauoye en datte du huiētiesme Juillet mil cinq cent cinquante, donnāon de noble Pierre de Rapin en faueur de nobles Antoine & Philibert de Rapins ses enfans en datte du vingt sixiesme auril mil cinq cent quarante six receu par Michel Doit notaire du lieu de Sainēt Michel dioceze de Maurienne, Hommage randu au Roy par noble Pierre de Rapin en l'année mil cinq cent trente six dans lequel il se qualiffie filz de noble Antoine Rapin, Autre hommage randu au Roy par led. noble Antoine Rapin apres la conqueſte de Sauoye tant pour sa perſonne que pour ses biens en datte du vingt deuxiesme feurier mil cinq cent cinquante deux, Partage en latin faict entre nobles Pierre, Jacques & Guillaume Rapins freres dans lequel ils se difent filz de noble Antoine Rapin du dixneufuiesme Auril mil cinq cent neuf extrait par le Juge de ſainēt Jean de Moriene avec son ſeau, ſentance randue par le Juge de St Jean de Moriene au pays de Sauoye du trente uniesme Aouſt mil cinq cent septante un par laquelle la ſubſtitūon contenue au testament dud. noble Antoine, & autre Antoine Rapins feust

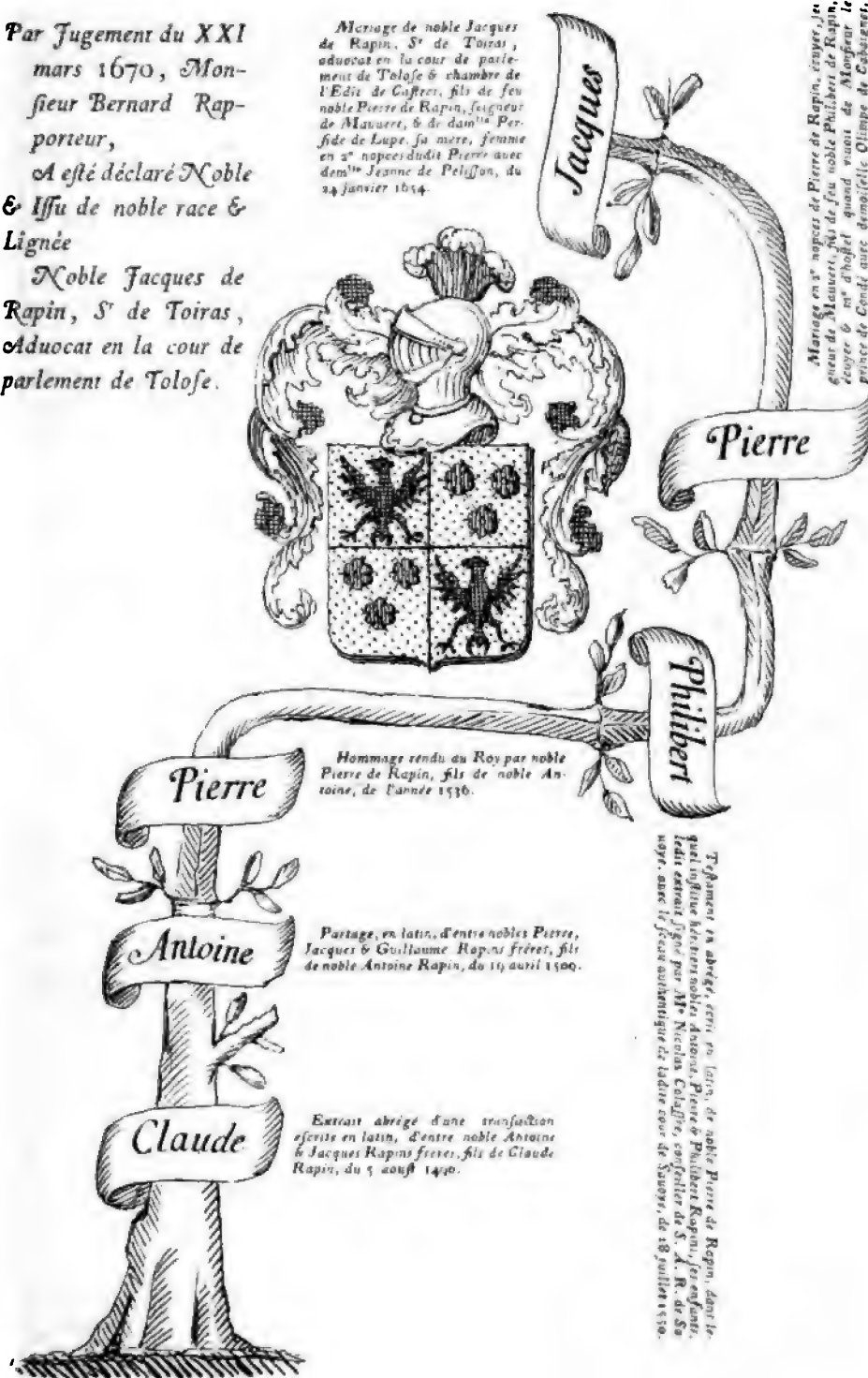
(1) 6 & 7 juin 1556. Cf., note 1, p. liij.

Par Jugement du XXI
mars 1670, Mon-
sieur Bernard Rap-
porteur,
A esté déclaré Noble
& Issu de noble race &
Lignée

Noble Jacques de
Rapin, S^r de Toiras,
Aduocat en la cour de
parlement de Tolose.

Mariage de noble Jacques
de Rapin, S^r de Toiras,
aduoocat en la cour de parle-
ment de Tolose & chambre de
l'Edit de Castres, fils de feu
noble Pierre de Rapin, seigneur
de Mauvert, & de damoiselle Per-
fide de Lupe, sa mere, femme
en 2^e nopces dudit Pierre avec
dem^{oiselle} Jeanne de Pelisson, du
24 janvier 1654.

Mariage en 2^e nopces de Pierre de Rapin, enuier, in-
gieur de Mauvert, fils de feu noble Philibert de Rapin,
écuyer & 1^{er} d'hostel quand vnaus de Monsieur le
Prince de Condé avec demoiselle Olimpe de Cabagnet,
du 8 octobre 1569.



ouuerte en faueur de ses enfans Malles de noble Philibert Rapin, Extrait abregé d'une transâon escriite en latin du cinquiesme Aoust mil quatre cent nonante passée entre lefd. nobles Antoine & Jacques Rapins freres & filz de noble Claude Rapin, hommage rendu au Roy par Messire Jean de Rapin de la seigneurie noble de Mauvert en datte du huictiesme Aout mil six cent soixante quatre, cahier des ser-uices rendus au Roy [Duc] de Sauoye par noble Claude Fernand Rapin, en mil cinq cent nonante six jusqu'en mil six cent trente sept, Euocâon pour nobles Antoine & Philibert de Rapin escuyers, portant renuoy de toutes leurs cauzes deuant le Conestable & Marechaux de France en datte du vingtsixiesme Avril mil cinq cent cinquante huit, Extraict d'arrest du Senat de Sauoye de l'année mil cinq cent septante sept par lequel noble Pierre de Rapin, filz d'autre Pierre frere de noble Philibert de Rapin ayeul de l'assigné feust diffinitivement Maintenu en la pocsession de jouir du priuilege de Noblesse, & déclaré exempt des tailles, Lettres patentes du Roy Charles neuuiiesme, accordées a noble Antoine Rapin l'un des gentilhommes & escuyers couchés sur l'estat portant Euocâon de toutes ses cauzes ciuilles & criminelles au grand conseil en datte du vingt quatriesme feurier mil cinq cent soixante trois, Lettre du Roy Henry le grand dressant à noble Pierre Rapin Capitaine par laquelle il lui est mandé de venir pour juger certain desméle qu'il auoiet avec le sieur de Monbartier du vingt huictiesme septembre mil six cent, Deux commissions accordees a noble Philibert [Antoine] de Rapin de la charge de Gouverneur & commandant pour le Roy de la ville de Montauban de l'année mil cinq cent soixante neuf, Lettre du roy Henry quatriesme escriite aud. noble Philibert [Antoine] de Rapin, Mestre de camp d'un regiment contenant ordre d'aller joindre sa Majesté avec son regiment en datte du huictiesme Juin mil cinq cent soixante neuf, Inuentaie & continuâon du deffendeur, Contredict dud. Beleguize, Conclûons du procureur du Roy, Ouy le rapport du commissaire a ce depputé & de l'aduis des officiers au nombre de l'ordonnance tout considéré NOVS Intendant susd. par Jugement souverain & en dernier ressort, AVONS déclaré led. Jacques de Rapin Noble & lffeu de noble race & lignée, ordonné & ordonnons que tant luy que sa posterité nays & a naistre de legitime Mariage Jouiront des priuileges de Noblesse tant & sy longuement qu'ils viuront noblement & ne feront actes desrogent a noblesse, Et a ces fins qu'il sera mis & inseru par nom furnom, armes & lieu de sa demeure dans le Catalogue des nobles de la prouince de Languedoc. Fait à Montpellier le vingt uniesme mars mil six cent soixante dix.

BAZIN.

Par mondit seigneur

[Le sceau manque.]

TOURNIER.

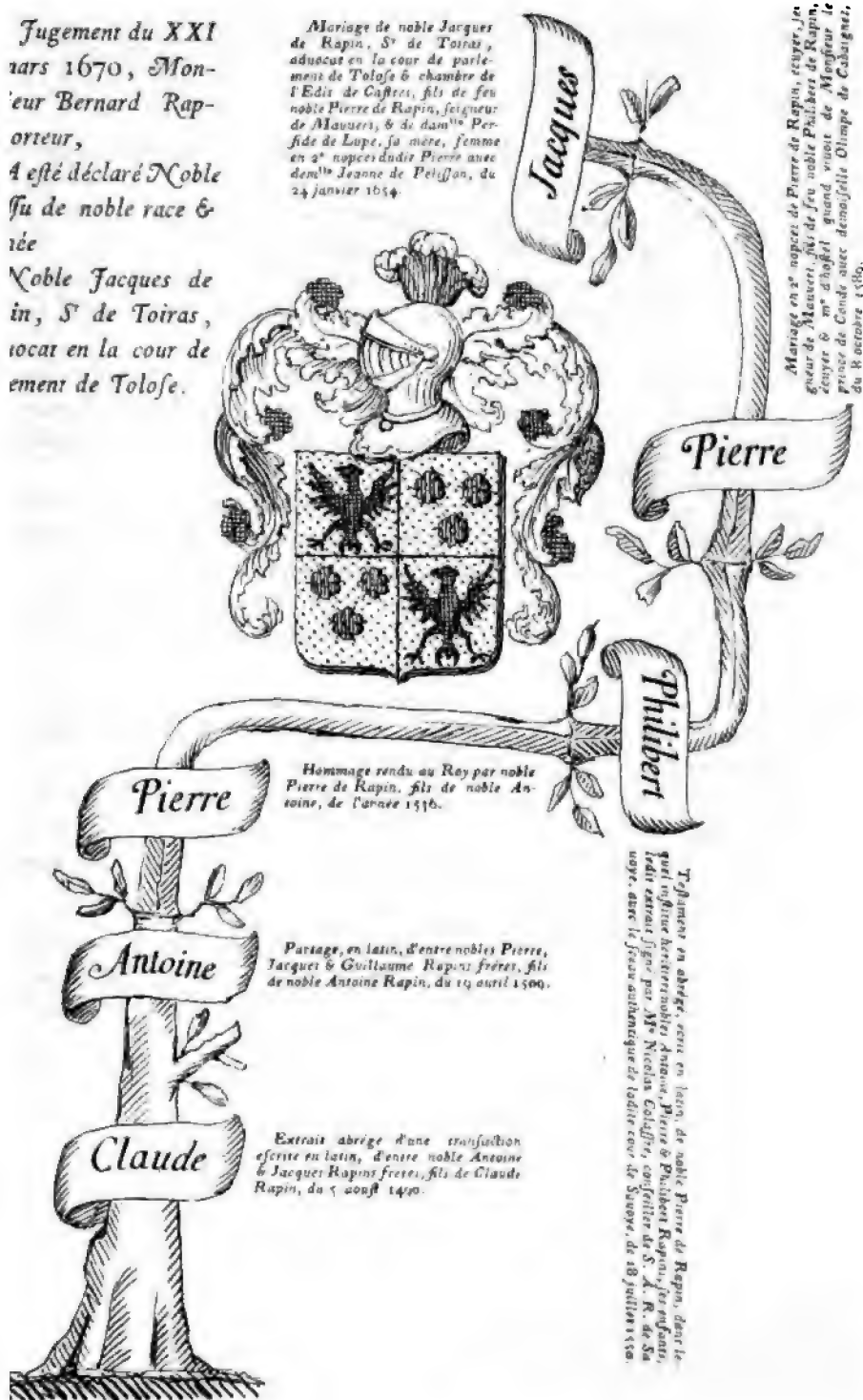


Jugement du XXI
mars 1670, Mon-
neur Bernard Rap-
porteur,
A esté déclaré Noble
Su de noble race &
née

Noble Jacques de
in, S^r de Toiras,
locat en la cour de
ement de Tolose.

Mariage de noble Jacques
de Rapin, S^r de Toiras,
advocat en la cour de parle-
ment de Tolose & chambre de
l'Edit de Castres, fils de feu
noble Pierre de Rapin, seigneur
de Mauvert, & de dam^{oiselle} Per-
fide de Lape, sa mère, femme
en 2^e nocces dudit Pierre avec
dem^{oiselle} Jeanne de Pelisson, du
24 janvier 1654.

Mariage en 2^e nocces de Pierre de Rapin, seigneur, Ja-
gueur de Mauvert, fils de feu noble Philibert de Rapin,
seigneur & m^{re} d'Agel, quand vivoit de Monsieur le
prince de Conde avec dem^{oiselle} Olimpe de Cabaigne,
du 18 octobre 1689.



cxxij

Hommage rendu au Roy par meff^{re} Jean de Rapin de la feigneurie noble de Mauuert du 8 aoust 1664.

Cayer des services rendus au Roy [*sic*] de Sauoye par nobles Claude & Fernand [Claude-Fernand] Rapins depuis 1596 jusqu'en 1637.

Euocâon pour nobles Antoine & Philibert de Rapins ecuyers portant ranuoy de toutes leurs causes deuant le conestable & Marechaux de France du 26 avril 1558.

Extrait d'arrest du senat de Sauoye par lequel noble Pierre de Rapin fils d'autre Pierre frere de noble Philibert de Rapin ayeul du produisant fut deffinitiuement maintenu en la poçession de Jouir du priuilege de noblesse & declaré exempt de tailles de l'année 1577.

Lettres patentes de Charles ix accordées a noble Antoine Rapin l'un des gentilhommes & ecuyers couche sur l'estat portant euocâon de toutes ses causes ciuiles & criminelles au grand Conseil du 24 feurier 1563.

Lettre de Henry le Grand a noble Pierre de Rapin capp^{ne} par laquelle Il lui mande de venir pour Juger certain demelé qu'il auoit avec le S^r de Montbartier du 28 7^{bre} 1602 [1600].

Commion en faueur de noble Philibert [Antoine] de Rapin de la charge de gouverneur & commandant pour le Roy en la ville de Montauban de l'année 1569.

Lettre de Henry IIII a noble Philibert [Antoine] de Rapin mestre de camp d'un regiment contenant ordre d'aller joindre sa Ma^{te} avec fond. regiment du 8 juin 1569.

Hommage rendu au Roy par noble Antoine Rapin après la conqueste de Sauoye tant pour sa personne que pour ses biens du 22 feurier 1552.

Extrait figuré tiré du catalogue des veritables nobles de la prouince de Languedoc par moy commis a la faction d'iceluy a Montp^{re} ce premier auil 16 soixante dix.

OLIVIER.

Nous joignons à cette transcription littérale de la maintenue de noblesse de Jacques de Rapin, l'extrait de cette ordonnance qui se trouve dans les *Jugements de la noblesse de Languedoc* donnés par le marquis d'Aubaïs. (*Pièces fugitives*, II, 113.)

Toulouse, 975. Rapin.

I. Pierre Rapin t. le 18 juillet 1550 & eut pour enfants : 1. Antoine Rapin, 2. Pierre Rapin qui obtint un arrêt du fenat de Savoye portant qu'il feroit maintenu ès privileges de noblesse en 1577, & 3.

II. Philibert Rapin, mestre de camp, eut ordre de Henri, roi de Navarre, de l'aller joindre avec son regiment le 8 juin 1569. Il fut gouverneur & commandant pour ce prince à Montauban & maître d'hôtel du prince de Condé. Il eut pour fils :

III. Pierre Rapin S^r de Mauvert qui ep. 1^o Perete Lupe, 2^o le 8 oct. 1589 Olimpe Sabagnes. Il eut de son premier mariage

IV. Jacques Rapin, S^r de Toiras, avocat, ep. le 24 janv. 1624 Jeanne Peliffon. N. le 21 mars 1670.

N.-B. — Si tous les extraits des jugements de M. de Bezons, dus au marquis d'Aubaïs, offraient autant de fautes que celui-ci, ils devraient être tenus en médiocre estime sous le rapport de l'exactitude. En ajoutant les erreurs de l'ordonnance de Bezons à celles de d'Aubaïs, on trouve presque autant de fautes que de lignes.

En effet, Pierre I Rapin eut cinq fils, au lieu de trois. L'un d'eux, Philibert, ne fut point mestre de camp, & ne put rejoindre le roi de Navarre en 1569, puisqu'il fut décapité à Toulouse en 1568. S'il était maître d'hôtel du prince de Condé, il ne fut point gouverneur de Montauban, ce fut son frère Antoine. Cette confusion entre les deux frères que nous avons relevée plus d'une fois, avait déjà été signalée dans les notes des *Mémoires de Montluc*, liv. V, p. 248, édition Cuchet & par L. Ménard. (Notes des *Pièces fugitives* d'Aubaïs, I, 272, & II, 113.) Pierre III de Rapin n'épousa Perfide de Lupé & non *Perete Lupe*, qu'en secondes noces, en 1602, & il avait d'abord épousé Olympe de Cavaignes, & non *Olimpe Sabagnes*, en 1589.

Enfin, Jacques de Rapin, seigneur de Thoyras & non *Toiras* (nom d'un petit village, qui appartenait à sa famille, situé aux environs de Grenade, & dont le territoire est séparé de celui de Mauvers par le ruisseau du Marquestaude), était le second des quatre fils qui survécurent à leur père parmi les vingt-deux enfants que Perfide de Lupé donna à son mari. Il épousa Jeanne de Peliffon en 1654 & non en 1624.



IX

ORDONNANCE DE L'INTENDANT SANSON

maintenant dans leur noblesse Paul de Rapin, S^r de Mauvers, & Charles de Rapin, S^r de Rabeau. — 14 mars 1697.

Claude Joseph Sanfon, cheualier Con^{sr} du Roy en ses conseils Maitre des requestes ordinaire de son hostel Intendant de justice police & finances en la generalité de Montauban.

Entre M^e Charles de la Cour de Beauual, Commissaire de S. M. pour l'exécution de la declaration du Roy du 4 septembre 1696 pour la recherche des usurpateurs du titre de noblesse.

Et noble Paul de Rapin, seigneur de Mauuers & noble Charles de Rapin, sieur de Rabeau.

Veu la declaration du Roy du 4 septembre 1696 led. arrest du Conseil rendu led. jour & les exploits d'assignations données auxd. Paul & Charles de Rapin le premier decembre dernier, Donation faite par Dem^{elle} Marie de Pichard veuve de noble Jean de Rapin seigneur de Mauuers en faueur de noble Paul de Rapin son fils ayné par deuant Francois Soulié notaire de Verdun. Tranfaction passée par deuant Dumont notaire royal, Entre noble Jean de Rapin, seigneur de Mauuers, Jacques de Rapin S^r de Toiras, & Charles de Rapin, S^r de Rabeau freres pour raison des droits successifs de noble Pierre de Rapin S^r de Mauuers & de D^{lle} Perfide de Luppe leur pere & mere du vingt-un octobre mil six cent cinquante cinq, Jugement de M. de Bezons Intendant en la prouince du Languedoc du vingt un mars mil six cent soixante dix, qui declare Jacques de Rapin noble & issu de noble race & lignée & ordonne que tant luy que sa posterité nez & à naître de legitime mariage jouiront des priuileges de noblesse Tant & si longue-

X

NOTES EXTRAITES

de la minute vidimée du testament de M^{me} de Rapin-Thoyras, née Testart.

(Archives de la famille Dufour, à Leipzig.)

« Le 30 de mars l'an 1749 devant Godefroy Trouillé, notaire public à la Haye en présence des témoins : M^r Jean de Coninck, comme ayant en mariage dame Suzanne-Esther de Rapin, M^r Théophile Cazenove, ayant épousé dame Marie de Rapin, & dame Marie-Aimée de Rapin douairière de feu M. Jean Frédéric baron de Frifheim, tous présents à La Haye, Ont produit le Testament de feu dame Marie-Anne Testart veuve de feu Monsieur Paul de Rapin, décédée ici à La Haye le 25 du mois courant, fait le 5^e jour du mois de Juin 1739 par devant ledit notaire, scellé de 4 cachets de ses armes & de 3 cachets du notaire, en présence de Jean Lucadou, & Pierre Lafagne témoins. »

Par cedit testament, M^{me} de Rapin lègue « 200 florins aux pauvres honteux de La Haye. »

« A Marie-Anne de Guironnet, à Francfort sur le Mein, à titre de souvenance, 200 florins. »

« A son fils Jacques Benjamin de Rapin une pendule, 12 cuillières & 12 fourchettes d'argent, une paire de flambeaux d'argent, un étui avec couteau, cuiller & fourchette marqués des armes de famille, quatre médailles d'or, représentant Georges 1^{er}, l'Electeur de Hanovre, le roi & la reine de Prusse, 12 chaises & un lit. »

« A sa fille Jeanne-Henriette de Rapin, épouse de Marc-Antoine Du Four, son portrait & celui de feu son dict mari. »

« A sa fille Marguerite-Cécile de Rapin, épouse de Paul-Emile de Maucière, tous ses hardes & linge. »

« A sa fille Marie de Rapin, épouse de Théophile Cazenove, son collier de Perle
favoir de cinquante & un perle. »

« Et tout son restant à ses héritiers, soit son fils Jacques-Benjamin de Rapin
Pour $\frac{2}{8}$ & ses filles chacune pour $\frac{1}{8}$. »

Charge ses enfans de payer « à sa sœur Robethon & à son frère Testart quarante
florins d'Hollande par an. »

Nomme & établit pour exécuteur du présent testament « M^r Jacob Crommelin
 & à une autre personne qu'elle se réserve de nommer. »

Fait à La Haye le 10 juin 1739, signé *Marie Anne Testart, veuve de Rapin*, en
 présence de Pierre van Heemstee & Pierre Charles Renouard, témoins à ce
 requis.

Demande, par un codicile du 22 oct. 1746, que son Testament soit exécuté
 comme dessus, & « qu'aussitôt après son décès & en temps convenable on ouvre sa
 tête pour savoir si l'on peut découvrir la cause de ses grandes douleurs tant pour
 le bien de sa famille que pour celui du public, défendant expressement qu'il soit
 touché au reste de son corps, étant inutile au sujet. »

Veut que son enterrement soit des plus simples & dispose pour ce faire de « 350
 florins, dont le surplus sera donné aux pauvres honteux. »

Lègue « à son petit-fils, Marc-Antoine Du Four, un chodron d'argent avec sa
 lampe. »

« A sa petite-fille Henriette Du Bosc une grande caffetière d'argent. »

« A sa petite-fille Marie-Anne-Cécile de Mauclère deux petits chandeliers
 d'argent. »

« A son petit fils Isaac de Rapin une soucoupe d'argent qui vient de M^{lle} Marie
 Baulier. »

« A sa petite-fille Marie-Anne de Coninck une écuelle couverte d'argent. »

« A son petit-fils Charles Cazenove un étui d'un couteau, cuiller & fourchette,
 & à sa petite-fille Marie Cazenove une écuelle sans couvercle qui est aux armes
 de la famille. »

« A son petit-fils Jean-Frédéric Godefroy de Frisheim deux grands chandeliers
 d'argent, & à sa fille Marie-Aimée de Frisheim six cuillers & six fourchettes d'argent
 qui viennent de l'héritage de feu M^{me} de Rapin sa tante. »

... (Suivent d'autres legs & dispositions relatives à des étrangers.)...

cxxviii

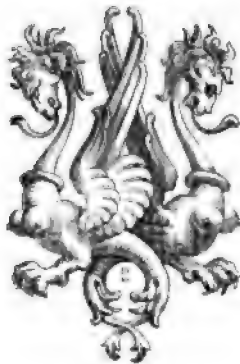
Autre codicile du 26 nov. 1747, contenant diverses dispositions en faveur de collatéraux & quelques modifications relatives à la part de M^{me} de Mauclerc.

Etablit « M. Jean de Coninck pour son exécuteur testamentaire & M. Jacques-Benjamin de Rapin tuteur des petits-enfants mineurs, seuls & à l'exclusion de tous autres. »

« Trois copies délivrées par moi notaire à La Haye, ce 4 avril 1749, d'accord avec les grosses originales. »

Signé : G. TROUILLE,
not. publicq. 1749.

(Sceau en cire rouge, portant un écuillon chargé d'une roue & couronné d'un casque.)



POSTÉRITÉ

PAR ALLIANCES

DE

PAUL DE RAPIN

SEIGNEUR DE THORRAS

AU

1^{er} JANVIER 1792

—

CONTINUEE JUSQU'AU

1^{er} JANVIER 1864

d'après des documents imprimés & manuscrits

& les actes de l'Etat-civil



PAUL de Rapin-Thoyras laissa un fils & six filles, qui eurent une nombreuse postérité. A la fin du siècle dernier, les chefs des sept familles qui descendaient au premier degré du célèbre historien (1), se réunirent dans le but de consacrer leur communauté d'origine, & la généalogie des descendants de Rapin-Thoyras fut dressée pour la première fois il y a soixante-douze ans. Ce travail, qui a servi de base à celui que précèdent ces lignes, fut arrêté au 1^{er} janvier 1792 ; le nombre des descendants de tout âge qui y furent inscrits, s'élevait à cent quarante-six. Sur ce nombre déjà considérable, on ne comptait que seize

(1) Ces sept familles, dont les armoiries sont ici groupées par ordre de primogeniture, sont les suivantes : Dufour, Du Bosc, de Maucler, de Rapin-Thoyras, de Coninck, de Cazenove, de Freisheim. — Voy. *Généalogie de la famille de Rapin*. pp. lxxij & suivantes.

morts ; cent trente étaient vivants. Ce chiffre est plus que triplé maintenant, & malgré des investigations très-étendues, il nous a été impossible de dresser rigoureusement le tableau de toute la postérité de Rapin-Thoyras, aujourd'hui disséminée dans plusieurs contrées de l'Europe.

Ce travail long, fastidieux, forcément incomplet, qui pourra paraître inutile à beaucoup de lecteurs, cette recherche inaccoutumée des alliances dans toutes les lignes masculines & féminines, trouvent leur justification & leur raison d'être dans le soin touchant avec lequel la plupart des familles issues de cet illustre auteur ont cherché à consacrer & à conserver les traces de leur commune origine (1).

Les liens du sang n'existent pour ainsi dire plus entre les nombreux descendants de Rapin-Thoyras, mais il n'en est aucun qui ne soit fier de compter au nombre de ses ancêtres l'illustre historien protestant, & pour beaucoup d'entre eux cette communauté d'origine, si éloignée qu'elle soit aujourd'hui, a été, & fera plus d'une fois encore, le principe & le lien de relations affectueuses & cordiales.

Il ferait superflu d'insister sur l'utilité réelle & sérieuse des généalogies exactes & claires, chacun fait de quel secours ces travaux ingrats sont pour l'étude de l'histoire de tous les peuples & de tous les pays. Nombreuses & détaillées furent les généalogies que dressa patiemment Rapin-Thoyras, pour l'intelligence de son *Histoire d'Angleterre*. Peu d'ouvrages historiques en contiennent un aussi grand nombre & il était bien pénétré de leur utilité lorsqu'il écrivait ces lignes : « Certainement, si pour bien entendre une Histoire, il est nécessaire de sçavoir, par

(1) Quelques travaux généalogiques partiels, auxquels nous avons fait de nombreux emprunts, ont été faits pour quelques-unes des familles qui figurent dans notre travail. Tels sont le *Tableau généalogique de la famille de Coninck*, dressé en juin 1861, imprimé au Havre chez Alph. Lemale, la notice généalogique sur la famille de Cazenove, publiée par M. de Bourouffe de Laffore, dans son *Nobiliaire de Guienne & Gascogne* en 1862, &c. Pour beaucoup d'autres familles, nous avons consulté avec fruit les ouvrages spéciaux.

la Géographie, les lieux où les actions ont été faites, & par la Chronologie, les tems où elles sont arrivées, il n'est pas moins nécessaire de bien connoître les personnes qui les ont faites ou qui y ont pris part, par le moyen des Généalogies, qui font même très-souvent connoître les causes des actions dont l'Histoire parle (1). »

Si l'on considère que l'histoire des peuples & des rois est en quelque sorte la résultante de l'histoire privée des familles, appelées successivement, & avec cette mobilité caractéristique des temps modernes, à jouer un rôle social par le mérite des individus qui les composent, on admettra qu'à un moindre degré, mais qui présente encore une certaine importance, les généalogies particulières de familles illustrées par quelques-uns de leurs membres dont les noms appartiennent à l'histoire, peuvent rendre à l'étude de cette dernière science une partie des services qu'elle attend & retire des généalogies royales & princières.

La science généalogique contribue donc à la culture de l'esprit, bien plus, elle contribue aussi, quoique d'une façon moins évidente, à notre perfectionnement moral. De grandes leçons d'humilité ressortent souvent de l'étude attentive des généalogies les plus blasonnées, lorsque l'on remonte à l'origine des grandes familles dont elles retracent le glorieux passé, & plus encore lorsque l'on suit consciencieusement, pas à pas, la série de leurs descendants à travers les vicissitudes de la fortune. Combien de maisons historiques ont vu leurs derniers rejetons s'éteindre dans la misère, parfois dans la dernière abjection ! Les exemples ne manquent pas pour justifier un dicton populaire au moyen âge, où les défaits causés par les guerres féodales frappaient de préférence les races les plus illustres & les faisaient retomber dans l'obscurité d'où la valeur de leurs ancêtres les avait fait sortir. *Cent ans bannière, cent ans civière*, peinture expressive, fidèle & populaire, de l'incessante mobilité

(1) *Avis pour bien comprendre les généalogies* &c. placé à la suite du *Plan de l'Histoire d'Angleterre*, T. 1^{er} de toutes les éditions de ce dernier ouvrage.

des choses humaines, démonstration pratique de cette vérité de l'histoire « que de même qu'il n'y avait pas de famille noble qui ne sortît du peuple, il n'y en avait pas non plus qui, au moins pour quelques-unes de ses branches, ne finît par y rentrer (1). »

« Si l'on avoit la généalogie exacte & vraie de chaque famille, répète, d'après l'Encyclopédie, un écrivain dont la compétence ne saurait être déclinée, il est plus que vraisemblable qu'aucun homme ne seroit estimé ou méprisé à propos de sa naissance. A peine y a-t-il un mendiant dans les rues qui ne se trouvât descendre en droite ligne de quelqu'homme illustre, ou un seul noble élevé aux plus hautes dignités de l'Etat, des ordres, ou des chapitres, qui ne découvrit au nombre de ses aïeux, quantité de gens obscurs (2). »

Et si l'on pouvait trouver quelque sujet d'orgueil dans une longue suite d'illustres aïeux, les singuliers calculs auxquels s'est livré l'écrivain que nous venons de citer sont de nature à réprimer de semblables velléités. On fait qu'on entend par *quartiers généalogiques* le nombre des personnes de l'un & de l'autre sexe, dont descend à un degré déterminé un seul individu (1). Or, les aïeux d'un individu qui ne remonterait qu'à la trente-troisième génération, formeraient le nombre prodigieux de cinq milliards trois cent dix-huit millions neuf cent soixante-sept mille deux cent quatre-vingt-seize hommes & femmes sur la même ligne, & vivant par conséquent à peu près dans le même temps. « Sans doute, ajoute Galiffe, par le fait des alliances entre mêmes familles, les mêmes noms reviendraient bien souvent & quelques-uns des millions de fois dans cette ligne, mais il reste assez de marge pour un grand nombre de brigands & de héros contemporains. Le nombre de personnes des deux

(1) Le comte de Perfigny. Discours d'inauguration de la Diana, Montbrison, 29 août 1862.

(2) J.-B. Galiffe. *Notices généalogiques sur les principales familles genevoises*. 3 vol. in-8 Genève, 1830. — Introduction.

(1) Ces *quartiers* tirent leur nom des différentes fractions contenant chacune les armoiries de

sexes, dont un individu descend en droite ligne depuis moins de mille ans, est de plus de dix milliards six cent millions (1). »

Dans les généalogies dont il est ici question, l'histoire des nations & des rois n'est pas précisément en cause, mais malgré le grand nombre de noms & de personnages obscurs qui s'y trouvent, il en est plusieurs cependant qui ont marqué dans l'histoire religieuse & littéraire, militaire & politique du siècle dernier & du commencement de celui-ci. Parmi les cent vingt familles qui y figurent, très-peu ont cessé de pratiquer la religion protestante, soit en France, soit à l'étranger. De là, une autre considération qui vient encore justifier le travail généalogique en question. Beaucoup d'entre les familles dont nous parlons, expatriées jadis pour la foi de leurs ancêtres, sont ou paraissent être, irrévocablement fixées à l'étranger, d'autres sont rentrées en France à diverses époques. Pour les unes comme pour les autres, il peut être utile à quelques uns de leurs membres, dans une circonstance donnée, & malgré la diversité de leur origine, de pouvoir bénéficier de leur qualité de citoyens français, telle que la leur confère le mémorable décret de l'Assemblée Nationale. (Loi du 9-15 décembre 1790. Art. 22). « Toutes personnes qui, nées en pays étranger, descendent à quelque degré que ce soit d'un Français, ou d'une Française expatriés pour cause de religion, sont déclarés naturels Français, & jouiront des droits attachés à cette qualité, s'ils reviennent en France, y fixent leur demeure & prêtent le serment civique. » Les nombreux descendants de Rapin-Thoyras, trouveront donc dans ce travail, les preuves de leur nationalité française, si jamais elle venait à leur être contestée, alors qu'ils la voudraient revendiquer. Il

la personne qu'ils représentaient, entre lesquelles se partageait l'écusson d'un noble appelé à prouver sa noblesse par ces signes de convention. On compte les quartiers suivant une progression géométrique dont la raison est 2, & le nombre de termes égal à celui des degrés généalogiques. Le nombre des aïeux, en commençant par le père & la mère de chaque individu se double à chaque génération ou degré.

(1) Galiffe. *loc. cit.*

peut être, à un moment donné, d'un intérêt incontestable pour chacune de ces familles, de retrouver la suite claire & authentique de ses auteurs : ces noms, ces dates, empruntés aux registres de l'état civil, ou à des pièces originales, dont la recherche a été longue & souvent difficile, ainsi réunis & pouvant être facilement consultés, rendront peut-être plus d'un service utile aux intéressés.

Un mot encore avant de passer aux généalogies qui vont suivre. Telle des sept familles immédiatement issues de Rapin-Thoyras, compte près de trois cents membres actuellement vivants (1), d'autres sont très-nombreuses, d'autres sont éteintes dans toutes leurs branches, d'autres sont dispersées en divers pays & leurs traces sont parfois perdues. Nous avons dû, dans un petit nombre de cas, borner le champ de nos recherches faute de renseignements ; dans un certain nombre d'autres, lorsque, par exemple, les familles désignées ont pris une extension hors de proportion avec le cadre que nous nous sommes tracés, nous avons dû arrêter leur généalogie au 6^e degré ; c'est-à-dire que chacun des individus qui les composent est, avec tous ceux de la même ligne, au 12^e degré de parenté, au delà duquel la loi française ne reconnaît plus de parenté en ligne collatérale (*C. civil*, art. 755). Mais à ce point presque contemporain, il sera facile à chaque famille de retrouver sa filiation.

Les blasons intercalés dans le texte, appartiennent à des familles dont la descendance s'est greffée par alliance sur une branche ou un rameau de la postérité de Rapin-Thoyras. Les simples alliances n'ont pas été l'objet d'un semblable travail, mais toutes les armoiries que nous avons pu recueillir se trouvent décrites dans l'Armorial placé à la suite des généalogies, qui contient en outre la description des blasons intercalés tant dans la généalogie de la famille de Rapin, que dans celles qui suivent.

(1) La famille de Coninck & celles qui lui sont alliées dans une descendance commune de Jean de Coninck & de Suzanne-Esther de Rapin. — La famille de Freisheim est éteinte.

Toutes les armoiries qui y auraient pu trouver place n'y figurent certainement pas, car ce n'est point chose facile de réunir les armes de plus de trois cents familles, dont quelques-unes n'en possèdent pas, dont d'autres ne se servent pas de celles qu'elles pourraient avoir, & dont la plupart sont dispersées en France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, &c. Il est superflu d'ajouter ce que presque tout le monde fait, que beaucoup de familles bourgeoises sont en possession fort légitime d'armoiries (1), sans que cette possession tire à conséquence comme privilège & preuve de noblesse. Nous n'avons donc fait aucune distinction entre les familles nobles, assez nombreuses du reste, qui figurent dans la postérité de Rapin-Thoyras, & celles qui ne le sont pas. De courtes notices historiques, puisées soit dans les ouvrages spéciaux, soit dans les papiers & titres de famille qu'on a bien voulu nous communiquer, accompagnent la mention des familles sur lesquelles nous avons pu nous procurer quelques détails intéressants.

N. B. Les chiffres romains servent à désigner les descendants au 2^e degré de Paul de Rapin, soit ses petits-enfants. Le 3^e degré est caractérisé par les chiffres arabes, le 4^e par les lettres majuscules & le 5^e par les lettres minuscules. Le 6^e degré est figuré par des minuscules affectées d'un exposant. On fait que le degré de parenté entre deux personnes d'une même famille, se compte en remontant à l'auteur commun. Tous les individus compris dans les six généalogies qui vont suivre, dont les noms sont précédés d'une minuscule affectée d'un exposant sont parents au 12^e degré, ceux dont les noms sont précédés d'une minuscule, au 10^e degré, d'une majuscule au 8^e, d'un chiffre arabe au 6^e, soit cousins issus de germains, d'un chiffre romain au 4^e, soit cousins germains. C'est le cas pour tous les individus des généalogies dont les noms & prénoms ont été imprimés en lettres majuscules. Partout où il n'y a pas eu d'incertitude, les noms baptismaux *insérés* ont été imprimés en italique. Les blasons correspondent aux noms de famille imprimés en majuscules.

(1) Les écussons des familles nobles sont timbrés en Allemagne d'un casque ouvert, le casque est fermé pour les familles bourgeoises. Cette distinction n'est pas observée ailleurs.

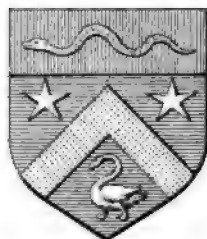
■



GENEALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DVFOVR



A petite ville de Sauve (1) en Languedoc fut le berceau de la famille Du Four ou Dufour (2). Peu avant la révocation de l'Edit de Nantes, Pierre Dufour, ancien de l'Eglise de Sauve, était l'un des délégués de cette Eglise à l'un des derniers colloques provinciaux.

(1) Sauve, chef-lieu de canton, (Gard) sur le Vidourle, à 37 kil. E. du Vigan, 2,903 hab. On y remarque une fontaine intermittente & de nombreuses fabriques de fourches faites avec le bois du micocoulier qui couvre les côteaues avoisinants. Ses rues étroites & montueuses, ses remparts, ses portes crénelées, les ruines massives de son vieux château, donjon des sires de Bane, marquis d'Avéjan, qui s'intitulaient *Satrapes de Sauve* au xv^e siècle, lui ont conservé un aspect féodal. Tour à tour propriété épiscopale de l'évêque de Maguelonne en 1294, & place forte des princes de Condé & de Rohan en 1562 & en 1620, Sauve a joué un certain rôle dans les guerres de religion. Elle fut prise par les Camisards en 1702. C'est la dernière fois que son nom apparaît dans l'histoire.

(2) La détermination exacte des origines de cette famille est rendue très-difficile par ce fait

MARC-ANTOINE DU FOUR, fils du précédent, né à Sauve, le 11 mai 1683, quitta la France à la Révocation, & fut tout jeune s'établir à Leipzig, avec quelques autres membres de sa famille. Les principes religieux qu'il professait étaient si fermes & si accentués, qu'il reçut plus tard dans cette ville, où pourtant nombre d'autres réfugiés, protestants comme lui, avaient trouvé asile, le surnom caractéristique du *Huguenot*. Le 9 janvier 1757, il mourut à Leipzig (1), après avoir réalisé une fortune considérable dans les affaires, qu'il traita toute sa vie avec la loyauté que comportaient les sentiments pieux & austères dont il était animé.

Marc-Antoine Du Four avait épousé, vers 1730, l'aînée des filles de l'historien Rapin-Thoyras, JEANNE-HENRIETTE DE RAPIN, née à la Haye, le 8 janvier 1700. Baptisée à l'église française, elle eut pour parrain lord Woodstock, plus tard duc de Portland, & pour marraine Jeanne de Pélisson, sa grand'mère. Morte à Leipzig, le 18 janvier 1782, Henriette de Rapin donna le jour à un fils :

I. — JACQUES-MARC-ANTOINE DUFOUR, né le 19 juillet 1737, succéda à son père comme chef de sa maison ; il mourut à Leipzig le 21

que plusieurs familles du même nom professaient vers le même temps la religion protestante. Michel & Jean Dufour, de l'Orléanais, se réfugièrent à Genève au xvi^e siècle & y obtinrent le droit de bourgeoisie. Paul Dufour, directeur de l'hôpital français de Londres, en 1718, trésorier de cet hôpital en 1719, & Louis Dufour, lieutenant dans la compagnie du capitaine Riberac, qui épousa, en 1748, dans l'église de Stonehouse, Jeanne-Marie-Anne Maillard, descendaient de réfugiés établis en Angleterre. Un Abraham Dufour, enfermé pour cause de religion au fort de Ham, en 1686, fut transféré la même année à la Bastille. (*Bulletin du Protestantisme*, VI, p. 350). Un lieutenant du quartier du Port-du-Temple, à Lyon, au xvii^e siècle, du nom de Du Four, avait pour armes un cygne d'argent en champ de gueules, au chef coufu d'azur chargé d'une étoile d'or. L'analogie de ces armoiries avec celles reproduites ici est remarquable, toutefois elle est insuffisante actuellement pour rattacher ce personnage à la famille dont il est ici question. Il ne serait pas impossible que cette charge municipale eût été remplie à cette époque par le célèbre antiquaire lyonnais, Sylvestre Du Four (Voy. *Armorial du Lyonnais*, &c., A. Steyert. Lyon. A. Brun, 1860), auquel MM. Haag ont consacré un intéressant article dans la *Fr. Protestante*. t. IV, p. 377.

(1) Les naissances, mariages & morts qui vont suivre pour cette branche, ont tous eu lieu à Leipzig, sauf indication contraire.

octobre 1806, ayant eu d'Anne-Louise *Pallard*, née à Vienne le 15 mai 1747, & morte le 17 avril 1798, qu'il avait épousée en 1764, quatre enfants qui suivent :

1. — *Jeanne-Henriette* Dufour, née le 17 août 1765, morte le 13 mars 1832, fut mariée en mai 1784, à Jean-Pierre PLATZMANN (1), négociant à Leipzig, né à Berlin, le 16 novembre 1757, mort le 11 mars 1831. Leurs descendants suivront.



2. — *Jacques-Ferdinand* Dufour, né le 1^{er} novembre 1766, négociant à Leipzig, avait épousé à Lyon, le 22 octobre 1792, Anne-Pauline *Féronce*, issue d'une famille lyonnaise originaire de Vizille en Dauphiné. Pierre Féronce, grand oncle d'Anne-Pauline, fut annobli sous le nom de Féronce von Rothen Kreuz, par le duc de Brunswick, qui le nomma son ministre à la Cour de France. Il fut aussi conseiller de S. M. le roi de Prusse ainsi que le prouve son acte de décès du 3 juillet 1772. (Arch. de l'Etat-civil de la ville de Lyon.) Il mourut à l'âge

(1) Originaire du Palatinat, la famille *Platzmann* vit détruire tous les titres de ses origines antérieurs à 1692, par un incendie qui dévora à cette époque une ancienne église de Mayence où se trouvaient ces documents. Röttiger Platzmann, avocat à Langenberg, ville du duché de Berg dans le cercle de Westphalie, en 1680, comme en font foi les registres de l'église protestante de cette ville, fut nommé en 1693 gouverneur de Langenberg, par le comte palatin de Neubourg.

Son administration habile & bienfaisante, laissa d'honorables souvenirs parmi ses concitoyens. Des constructions considérables furent élevées à Langenberg par ses soins, & les armes reproduites ci-dessus se trouvent peintes avec son nom, celui de sa femme, Gertrude Hauffmann & la date 1693, en divers endroits des maisons qu'il fit construire. Il y a peu d'années qu'on voyait encore son nom gravé sur le seuil de leurs portes. Röttiger Platzmann eut deux fils : *Jean* & *Wenemar*. Un fils de ce dernier alla se fixer à Lubeck, au commencement du XVIII^e siècle, & sa famille y demeura de longues années. Jean Platzmann, né à Langenberg, le 20 août 1720, alla s'établir à Berlin, sous le règne du grand Frédéric, & y jouit de la faveur de ce prince. Il y mourut le 22 janvier 1770, laissant trois enfants de Marie-Magdeleine Lautier, née à Berlin, le 6 décembre 1752, morte le 8 décembre 1790, à savoir : 1^o *Jean-Pierre*, 2^o *Henri-Charles*, qui tous deux prirent alliance dans la famille Dufour, & 3^o *Gertrude* (n. 8 oct. 1766, m. 28 décem. 1828), mariée à Louis-André Baudoin, à Berlin. — Charles Lautier & Jacob Baudoin étaient tous deux syndics de la corporation des marchands de drap de Berlin, à la fin du siècle dernier. — Haag, *Fr. Protest.* VI, 85.

cxlij

de soixante-deux ans, & laissa par testament sa fortune & ses titres à son petit-neveu, N... Féronce, frère de M^{me} Dufour.

Ferdinand Dufour mourut le 19 juillet 1817, laissant de sa veuve, décédée à Wengenroge, le 25 juillet 1839, à l'âge de cinquante-neuf ans, deux filles & un fils qui fuivront.

3. — Victoire-Elisabeth Dufour, née le 3 mars 1770, morte le 11 mars 1826, épousa le 13 mai 1787, Henri-Charles PLATZMANN, né à Berlin, le 12 décembre 1760, négociant à Leipzig, frère de Jean-Pierre; il mourut le 28 mai 1843, laissant une nombreuse postérité reportée ci-après.



4. — Paul-Emile Dufour, né le 1^{re} juillet 1779, mort à Lyon, le 3 septembre 1858, eut de son mariage, célébré le 5 décembre 1802, avec Adélaïde-Pauline Janssen, née à Berlin, le 15 août 1783, décédée à Lyon, le 7 mai 1863, deux enfants qui fuivront.



I. — Du mariage de Jeanne-Henriette Dufour & de Jean-Pierre Platzmann, dont issus :

A. — Maurice-Antoine Platzmann, né le 9 juillet 1785, mort le 1^{er} août 1807.

B. — Pierre-Louis-Edouard Platzmann, né le 11 février 1787, mort le 24 janvier 1819, marié le 10 février 1811 à Emilie Winckler, née le 24 juillet 1793, dont :

a. Gottfried-Wenemar Platzmann, né le 14 août 1812, mort le 11 avril 1862, marié le 3 février 1845 à Louise Modes, née le 5 janvier 1816, ils ont eu pour enfants :

„¹ Eugénie, née 15 août 1846.

„² Oswald, né 2 septembre 1847.

„³ Richard, né 23 décembre 1849.

„⁵ Alfred, né 6 février 1853.

„⁶ Wenemar, né 17 août 1855.

b. Alphonse-Edouard Platzmann, né le 6 avril 1817, épousa, en premières noces, le 22 décembre 1842, sa cousine Constance Platzmann, née en 1823, morte en 1849, dont :

- ♂¹ Albert, né 3 décembre 1843.
- ♂² Alice, née 1^{er} mai 1845.
- ♂³ Marie, née 18 octobre 1846.

Et en secondes noces, en mai 1852, Constance Melly, née en avril 1827, dont il a eu :

- ♂♂¹ Victoire, née 3 avril 1853.
- ♂♂² Alphonse, né 27 octobre 1854.
- ♂♂³ Constance, née 3 juillet 1856.
- ♂♂⁴ Peter, né 30 novembre 1858.

C. — Sophie-Thérèse Platzmann, née en 1788, morte en 1800.

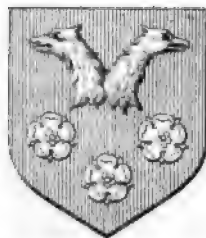
D. — Pauline-Amélie Platzmann, née le 5 décembre 1789, morte le 21 mai 1815, épousa le 24 novembre 1810, Gottlieb-Auguste LUTTEROTH, d'une famille originaire de Mulhausen en Saxe, né dans cette ville en 1781. Leur fille, Pauline-Eugénie, née le 27 novembre 1813, fut mariée le 26 février 1833, à Frédéric Gontard. (V. Généal. Du Bosc).



E. — Victoire-Henriette Platzmann, née en 1793, morte en 1798.

F. — Chrétien-Alfred Platzmann, né le 16 janvier 1795, mort le 8 décembre 1842, épousa le 16 janvier 1822, Emilie Winckler, veuve de son frère Edouard, dont il a eu :

- a.* Elfride Platzmann, née le 5 janvier 1823.
- b.* Ifidore Platzmann, née le 4 février 1824, mariée le 24 juin 1851, au conseiller Edouard HERMSDORF (né en 1806), & morte le 4 avril 1852.



c. Oscar Platzmann, né le 11 novembre 1825, marié le 16 octobre 1854, à Pauline Hermisdorf, née le 4 juin 1835, dont il a eu :

- ♂¹ Gertrude, née 15 mars 1857.
- ♂² Alice, née 2 mars 1858.
- ♂³ Georges, né 14 juillet 1861.

d. Arthur Platzmann, né le 29 novembre 1833.

G. — *Paul-Henri Platzmann*, né le 10 mai 1796, mort le 23 mars 1823, a épousé le 21 septembre 1822, *Charlotte de Carlshausen*, dont il a eu :

a. *Jean-Frédéric-Henri Platzmann*, né le 15 juillet 1828, qui, de son mariage célébré le 16 août 1851, avec *Anna-Louise Dürbig*, née le 24 décembre 1831, a eu une fille :

a¹ *Anna-Charlotte-Louise*, née 23 juin 1853.



2. — Du mariage de Jacques-Ferdinand Dufour & de Anne-Pauline Féronce, dont iffus :

A. — *Constance-Aimée Dufour*, née en 1793, morte en 1808.

B. — *Elise-Albertine Dufour*, née en 1794, morte en 1809.

C. — *Jean-Marc-Albert Dufour-Féronce*, né le 20 décembre 1798, négociant à Leipzig & consul général de Portugal, mort à Londres, le 12 novembre 1861, marié à Kilchberg (canton de Zurich), le 2 novembre 1830, avec *Marianne de Lindeman*, née à Drefde, le 7 juillet 1809. Ils ont eu pour enfants :

a. *Hélène Dufour*, née en 1831, morte en 1833.

b. *Pauline-Armgard-Gertrude Dufour*, née le 12 février 1834, mariée à Leipzig en 1856, à *Henri DEMIANI*, d'une famille d'origine hongroise, négociant à Leipzig, dont :

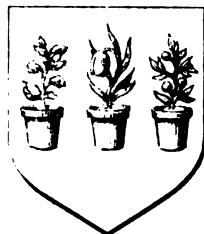
b¹ *Hans-Heinrich*, né le 11 juillet 1857.

b² *N...*, né en 1861.

c. *Ferdinand-Albert Dufour*, né le 21 février 1835, établi à Londres avec son frère.

d. *Paul-Oswald Dufour*, né le 2 avril 1836.

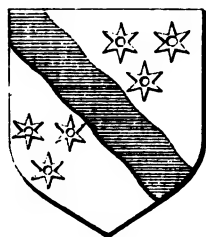
e. *Anne-Elisabeth-Marie Dufour*, née le 13 octobre 1839.



3. — Du mariage de Victoire-Elisabeth Dufour & de Henri-Charles Platzmann dont iffus :

A. — *Charles-Victor Platzmann*, né le 28 mai 1788, marié à *Ernestine-Louise Preussér*, née le 12 février 1800. De ce mariage, célébré le 6 juin 1821, est née :

a. Louise-Victoire Platzmann, née le 4 avril 1822, mariée le 31 octobre 1844, à Hermann BECKMANN.



B. — Louis-Ferdinand Platzmann, né le 5 octobre 1790, marié le 19 mai 1822, à Charlotte-Constance Anger, née le 1^{er} février 1804, décédée le 20 mai 1823, dont une fille :

a. Constance Platzmann, née le 5 avril 1823, décédée le 1^{er} janvier 1849, épouse d'Alphonse Platzmann, son cousin. (V. p. cxliij)

C. — Adélaïde-Clarice Platzmann, née en 1793, morte en 1796.

D. — Théodore-Alexandre Platzmann, né le 9 janvier 1795, marié le 25 mars 1823, à Marianne Beyer, née le 24 janvier 1801. De ce mariage font issus :

a. Marianne-Elise Platzmann, née le 19 février 1824.

b. Jeanne-Rosemonde Platzmann, née le 24 juin 1826, a épousé Victor FRINIUS, le 19 octobre 1847.

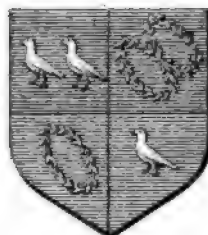
c. Henry-Alexandre Platzmann, né le 30 mars 1828, a épousé le 14 juillet 1857, Anna-Louise-Adélaïde Lücke.

d. Hermann-Otto Platzmann, né le 15 mai 1830, marié le 29 juin 1861, à Anna-Thécla Kraft.

e. Carl-Julius Platzmann, né le 31 mai 1832.

f. Conrad-Arnold Platzmann, né le 28 juin 1836.

g. Anna-Théodora Platzmann, née le 5 novembre 1838, mariée au docteur Henri MELLY, le 21 juillet 1862.



E. — Henri-Gustave Platzmann, né le 21 septembre 1796, marié à Augsbourg, le 4 mai 1826, à Caroline, baronne de Schaëtzler, née à Augsbourg en 1806, décédée à Lyon, le 29 septembre 1862. Ils ont eu pour enfants :

a. Henri Platzmann, né en 1828, mort jeune.

b. Clarisse-Emilie-Estelle Platzmann, née à Lyon, le 8 avril 1830, mariée à Lyon, le 17



décembre 1849, à Auguste DE CERJAT (1), né à Lausanne, le 16 mars 1823, dont quatre enfants :

1^{er} Henri, né à Lyon, 9 novembre 1850.

2^{es} & 3^{es} Roger & Gaston, jumeaux, nés à Montchoisi, près Lausanne, 2 octobre 1857.

4^{es} Charles, né à la Volontaire, près Lyon, 23 avril 1861.

F. — Paul-Eugène Platzmann, né le 4 mars 1807, marié le 15 novembre 1832, à Antonie Focke, née le 3 février 1813, dont font issus :

a. Victor-Paul Platzmann, né le 30 août 1833.

b. Joséphine Platzmann, née le 4 avril 1842, mariée le 21 juillet 1862, à François LIEBESKIND, de Leipzig.



4. — Du mariage de Paul-Emile Dufour & de Adélaïde-Pauline Janffen, font issus :

A. — Raymond-Théodore Dufour, né en 1803, mort en 1804.

B. — Pauline-Henriette-Louise Dufour, née à Leipzig, le 30 septembre 1805, mariée à Lyon, le 8 octobre 1823, à François-Barthélemy ARLES (2), secrétaire

(1) Le *Schweizerische Lexicon* de Leu, donne sur cette famille la notice suivante : « Ancienne « race noble du pays de Vaud, de laquelle était Humbert Cerjat, seigneur de Combremont & « de la Molière, nommé gouverneur du dit pays de Vaud, par le duc de Savoie, à plusieurs re- « prises en 1470, 1472, 1473, 1478 & 1487. Envoyé à l'Assemblée des Confédérés en 1474.

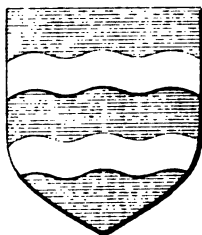
« Cette famille doit tirer son origine de Moudon, où elle existe encore [1760], & possède la « justice seigneuriale à Denefis, Breffonnas, Mezières & Lignerolles; l'un d'eux a acheté la se- « gneurie d'Allaman de la marquise de Langallerie en 1720, & un autre membre de cette fa- « mille est encore gouverneur prévotal du baillage de Moudon. (*Landvogtlicher Statthalter des « Amts Milden*). » Les armes ci-dessus, de celles dites à *enquerre* (reproduites dans l'*Armorial historique du canton de Vaud*, Lausanne, A. de Mandrot, 1856, in-4°), sont celles qui furent concédées en 1430, avec des titres de noblesse, par l'empereur Sigismond, à un Cerjat, tige de cette famille, qui lui avait sauvé la vie à la chasse.

(2) Par décret impérial, contre-signé par le Garde-des-Sceaux, Ministre de la Justice, en date

général de la commission impériale pour l'Exposition universelle de 1855, officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil général du Rhône, &c., né à Cette, le 3 juin 1795, dont :

a. François-Gustave Arlès-Dufour, né à Lyon, le 12 février 1829, marié à Paris, le 12 juin 1856, à Lucy *Martin-Paschoud*, née à Paris en 1837.

b. *Pauline-Adélaïde* Arlès-Dufour, née à Lyon, le 10 avril 1831, mariée dans la même ville le 18 juin 1853, à Maurice CHABRIÈRES (1), né à Crest en Dauphiné, le 19 janvier 1829, dont :



a¹ François-Auguste, né à Lyon, 7 avril 1854.

c. François-Prosper-Alphonse Arlès-Dufour, né à Lyon, le 15 octobre 1835, marié à Leipzig, le 3 août 1858, à Hedwige *Fuss*, née en août 1840; leurs enfants sont :

e¹ Edouard, né à Lyon, 13 février 1860.

e² Albert, né à Lyon, 20 janvier 1862.

e³ Max, né à Oullins, près Lyon, 3 juillet 1863.

d. François-Henri Armand Arlès-Dufour, né à Lyon, le 3 juin 1842.

du 12 novembre 1861 (Bulletin des lois n° 982. — 2° sem. 1861), MM. *Arlès*, père & fils, ont été autorisés à ajouter à leur nom patronymique, celui de *Dufour*, & à s'appeler à l'avenir *Arlès-Dufour*. (Voy. Vapereau, *Dict. des Contemporains*.) L'article consacré dans cet ouvrage à l'un des hommes qui honorent le plus le commerce lyonnais, renferme au début quelques assertions erronées, que nous avons pu rectifier en partie.

(1) Deux personnages de cette famille ont marqué dans l'histoire du protestantisme en Dauphiné : Isaac de Chabrières, second président au Parlement de Dauphiné, se convertit à la Révolution, en 1685. Plus ferme dans sa foi, Félix Chabrières fut mis à la chaîne pour cause de religion, en 1689. (*France Protestante*, art. Périssol, & Pièces justif. n° xcvi, p. 413.)

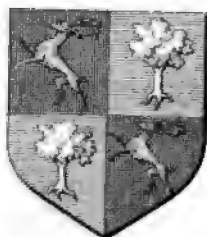




GENEALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DV BOSCH



Nombreuses familles, pour la plupart originaires de Normandie, ont porté le nom de Du Bosch, illustré par le célèbre pasteur de Caen, Pierre Du Bosch (1) & par un autre Du Bosch, sieur de Radepont, président à la Cour des aides de Rouen, qui scella de son sang son attachement à la foi protestante. Toutefois nulle tradition de fa-

(1) Pierre Du Bosch, né à Bayeux en 1625, était le treizième enfant d'un avocat au Parlement de Rouen appartenant à une bonne famille de Normandie. Pasteur à Caen à vingt-trois ans, il résista longtemps aux sollicitations trois fois renouvelées de l'Eglise de Paris, la violence seule put l'arracher à son poste. Il s'était fait une très-grande réputation comme orateur, réputation que la postérité n'a ratifiée qu'en partie. Voy. *France protestante*, art. Du Bosch & Thomines.

mille, nul indice sérieux, ne peut nous permettre de rattacher JEAN DU BOSCH, fils de Jean, marié à Leipzig, en 1734, à MARIE-ANNE DE RAPIN, soit aux deux familles qui précèdent, soit à celle de Claude-Simon Du Bosch, libraire de Rouen, réfugié à Genève & bourgeois de cette ville en 1547. Ce qui est certain, c'est que Jean Du Bosch appartenait à une famille de protestants réfugiés, que primitivement établi à Leipzig & associé avec un M. Ruppert, il quitta cette ville pendant la guerre de Sept ans, & vint s'établir à Francfort. (1) Il avait une belle fortune, qu'il sut augmenter par son intelligence & son travail; large & généreux, la famille dans laquelle il choisit sa compagne, put se féliciter de cette acquisition « qui est des meilleures », écrivait en juin 1734, huit jours avant la publication des bans, Théophile Cazenove à son beau-frère Paul-Emile de Mauclerc, « la personne est fort pécunieuse & a le cœur droit, deux titres qui ne se trouvent pas partout. »

Jean Du Bosch laissa le soin de ses affaires à son gendre, Alexandre Gontard, qui dirigea la maison de Francfort, & à son fils François qu'il mit à la tête de sa maison de Leipzig. Il mourut dans la première de ces deux villes en 1766, ayant rempli longtemps les fonctions de résident de l'Électorat de Saxe, près la ville libre de Francfort.

Jean Du Bosch avait eu, de son mariage avec Marie-Anne de Rapin, née à la Haye, le 19 mai 1702, morte à Francfort en 1775, quatre filles & un fils, dont les descendants suivront :

I. — HENRIETTE DU BOSCH, née à Leipzig, le 21 octobre 1736, morte à Francfort, le 10 septembre 1802, avait épousé dans cette ville,

(1) Jean Du Bosch avait un frère cadet, François Du Bosch, négociant à Leipzig, qui épousa, en 1745, N..., de Rochemont, fille de François & de Marie Leclerc-Vernet. — Haag, *France protestante*, art. Rochemont. — Ces deux frères Du Bosch descendaient peut-être, mais ce n'est là qu'une conjecture, des Du Bosch de Nîmes : peut-être étaient-ils parents des frères Bosch qui établirent, après la Révocation, des fabriques de drap à Magdebourg en Prusse? (Voy. Reyer, *Histoire de la colonie française en Prusse*, trad. Corbière, p. 242.) Là, encore, la fréquence de ce nom de famille rend les recherches généalogiques très-difficiles.

en juin 1767, Jean-Henri GONTARD (1), né à Francfort le 18 décembre 1736, mort le 26 novembre 1799.

II. — MARIE-ANNE DU BOSC, née à Leipzig, le 22 septembre 1738, était d'une remarquable beauté dont témoignent plusieurs portraits conservés dans sa famille ; elle a laissé les souvenirs de l'esprit le plus aimable & le plus distingué. Mariée le 9 janvier 1759, à Alexandre GONTARD, né à Francfort, le 17 août 1733, mort dans cette ville le 25 avril 1819, frère du précédent, & chef d'une importante maison de commerce. Marie-Anne Du Bosc, ne survécut que sept mois à son mari, après une union de plus de soixante années dont le cinquantième anniversaire (9 janvier 1809), fut célébré avec une solennité touchante au milieu de la réunion nombreuse de leur postérité. Une médaille fut frappée à cette occasion : elle est en argent & présente un autel antique, sur lequel sont gravés un pélican & d'autres emblèmes, entouré par trois jeunes enfants liant un faisceau avec des guirlandes de fleurs, au-dessus est la légende : *In Eintracht Lieb' und Dankbarkeit, dem besten Elternpaar geweiht zur 50 jährigen Hochzeitfeier*. On lit au revers : *Herrn Alexand. Gontard und Frau Mar. Cæcilia (sic) geb. Du Bosc von ihren sie innigst liebenden Kindern. Francfurt a M. D. jan. 1809*.

III. — EMILIE DU BOSC, née à Leipzig, le 6 février 1741, morte à Francfort le 24 janvier 1793, fut mariée en premières noces, le 17 mai 1761, à Jean-George SARASIN, mort à Francfort, le 27 mai 1769.

(1) Pierre Gontard, père de Jean-Henri & d'Alexandre, exerçait une charge de magistrature au Parlement de Dauphiné ; il s'expatria à la Révocation pour cause de religion & vint se fixer à Francfort. Cette famille dauphinoise, peut-être originaire de Savoie, a donné un confesseur de la foi, J. Gontard, mis à la chaîne pour cause de religion en 1688. (Haag, *France protestante*, Listes des persécutés pour la Religion. — Pièces justificatives.)

Il existe encore de nos jours des Gontard professant la religion catholique, dans la ville de Serre en Dauphiné, à trente kilomètres de Gap (Hautes-Alpes), & l'*Armorial général* de Rietstap (Gouda, gr. in-8, 1861) en mentionnant les armes de cette famille, la dit originaire de Grenoble.

clij

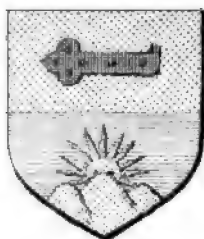
En secondes noces, Emilie Du Bosc épousa Jacques BERNUS, né à Francfort le 3 juin 1734, mort le 12 avril 1816. Leurs bans furent publiés à Francfort, le 18 octobre 1772.

IV. — LOUISE-ELISABETH DU BOSC, née à Leipzig, le 1^{er} août 1744, morte à Dresde, le 19 juin 1792, fut mariée à Dresde en mars 1767, à Frédéric-Guillaume, baron DE FERBER, né à Dresde le 8 juin 1734, mort à Leipzig le 25 octobre 1800, conseiller intime de S. M. le roi de Saxe & directeur de la Députation de Commerce.

V. — FRANÇOIS DU BOSC, marié à N.. N.. de Dresde, qui avait une fille d'un premier mariage. François Du Bosc mourut à Leipzig sans postérité.



I. — Du mariage de HENRIETTE DU BOSC & de JEAN-HENRI GONTARD, dont issus :



I. — Jacob-André Gontard, né à Francfort (1) le 4 mai 1770, officier au service d'Autriche, mort à Geisenheim le 26 février 1846, marié en 1809 à Joséphine-Henriette-Agnès de Kettenburg, née dans le Mecklembourg, morte à Geisenheim, le 24 janvier 1848, dont :

A. — Frédéric-Alexandre Gontard, né à Francfort, le 13 janvier 1810, mort à Leipzig, le 7 mai 1849, épousa, le 26 février 1833, à Leipzig, Pauline-Eugénie Lutteroth, née dans la même ville, le 12 novembre 1812. (Voy. Généal. Dufour.) De ce mariage sont issus :

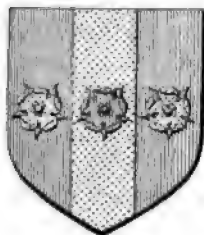
(1) Les naissances, mariages & morts, ci-après, ayant eu lieu pour la plupart à Francfort-sur-le-Mein, le nom de cette ville ne sera pas répété ultérieurement.

a. Adolphe-André-Frédéric Gontard, né à Leipzig, le 22 janvier 1834.

b. Frédéric-Robert-Auguste Gontard, né à Leipzig, le 3 décembre 1835, marié à Zurich, le 20 juin 1861, à Mathilde de Daeniker, née à Rio de Janeiro, le 18 septembre 1842, dont un fils :

*b*¹ Alexandre-Henri-Frédéric, né 20 avril 1862.

c. Marie-Anne-Henriette Gontard, née à Leipzig, le 2 septembre 1837, mariée le 16 février 1859, à Alphonse-Frédéric Durr, né à Leipzig, le 21 janvier 1828, dont une fille :



*c*¹ Pauline-Marie, née 24 février 1862.

d. Henri-Louis-Frédéric Gontard, né à Leipzig, le 18 avril 1841, mort le 9 mars 1842.

e. Alexandre-Alphonse-Frédéric Gontard, né à Mokau, près Leipzig, le 12 août 1842.

f. François-Albert Frédéric Gontard, né à Mokau, le 20 août 1844.

B. — Jean Henri Gontard, né à Geisenheim, le 17 septembre 1812, mort dans cette ville, le 7 mai 1817.

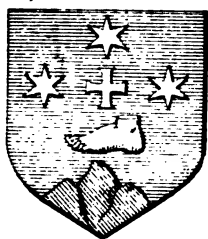
C. — Henri-Louis Gontard, né à Geisenheim, le 20 juin 1819, officier au service d'Autriche, marié à Venise, le 12 juin 1852, à Augustine-Anne, comtesse de Losack, née aux environs de Londres, le 22 mai 1828, morte en octobre 1856, à Sinigaglia, (Etats Pontificaux), peu de jours avant son enfant.



2. — Marie-Anne-Magdeleine Gontard, née à Francfort, le 11 octobre 1771, morte sans alliance dans la même ville, le 24 avril 1832.



3. Sophie-Cécile Gontard, née à Francfort, le 29 juin 1773, morte à Paris, le 22 mai 1861, fut mariée le 18 juin 1792, à Jean-Jacques DOLLFUS (1), né à Mulhouse, le 28 septembre 1769, manufacturier en Alsace, puis à Bièvre (Seine-et-Oise), mort à Paris, en 1847, dont sont issus six enfants :



A. — Henri-Pierre Dollfus, né à Mulhouse, le 8 mars 1793, succéda à son père dans la direction de la manufacture qu'il avait fondée à Bièvre, puis fut nommé directeur de la succursale de la Banque à Grenoble où il est mort en 1860. Marié le 21 mai 1822, à Marie-Nanine Emery, née à La Rochelle en 1802, & décédée à Grenoble en janvier 1859, il a laissé trois enfants :

a. Adèle-Emma Dollfus, née à Bièvre le 17 août 1823, décédée sans alliance en 1851, à Paris.

b. Jules-Louis Dollfus, né à Bièvre le 27 janvier 1825, décédé sans alliance à Paris, en 1848.

c. Elise Dollfus, née à Bièvre en février 1829, mariée en 1852, à Emile ROGER, ingénieur des mines, né à Nîmes, sans enfants.

B. — Henriette Dollfus, née à Paris le 21 décembre 1795, mariée le 30 mars 1813, à Frédéric-Charles ROECHLING, né à Saarbrücken, le 21 juin 1781, mort

(1) Dollfus, famille originaire de Mulhouse, qui par suite de l'incendie du premier Hôtel-de-Ville en 1545, ne peut faire remonter sa descendance que jusqu'à Hans Dollfus, chef de corporation en 1552. Plusieurs de ses membres jouèrent un rôle important dans l'administration de la ville de Mulhouse. Hans-Caspar Dollfus, sénateur en 1659, est envoyé à Paris en 1663, & signe un traité de paix & d'alliance entre le gouvernement français & la ville de Mulhouse. Il meurt en 1690, après avoir rempli la charge de bourgmestre qui se succède pendant plusieurs générations dans sa famille. Un autre Dollfus, Jean, sénateur en 1694, bourgmestre en 1710, mort en 1716, est la tige de la branche qui nous occupe. Il eut deux fils : Hans-Henri, bourgmestre en 1737, mort dix ans plus tard grand prévôt d'Ilzach, & Jean, qui fut le grand-père de Jean-Henri Dollfus, l'un des trois fondateurs des fabriques d'indienne de Mulhouse en 1746. Ce dernier, tige des familles Dollfus, actuellement existantes à Mulhouse & à Paris, épousa Marguerite Vetter & en eut, entre autres enfants, Jean-Jacques Dollfus, époux de Sophie Gontard. (Voy. sur cette famille *Der Stadt Mulhausen privilegirter Bürgerbuch*, par Nicolas Ehrfam, Stadt-Archivor. Mulhouse, in-8, 1850, & Vapereau, *Dict. des Contemporains*.)

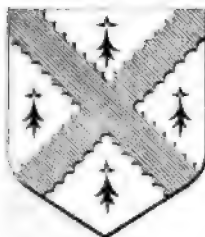
en 1837 à Bièvre, où il dirigeait la manufacture fondée par son beau-père, dont :

a. Jacques-Frédéric Rœchling, né le 12 juillet 1814, mort le 21 mai 1817.

b. Charles-Alexandre Rœchling, né le 2 août 1816, mort le 17 juin 1817.



C. — Sophie-Louise Dollfus, née le 5 mars 1805, morte à Paris en avril 1846, mariée en 1823, à Médard BAUMGARTEN, né à Mulhouse le 27 février 1789, décédé sans enfants à Bièvre en mars 1845.



D. — Cécile-Marianne Dollfus, née à Bièvre le 4 mai 1806, décédée en janvier 1853, mariée en mars 1829, à Louis-Marie-Armand BERTIN (1), né en 1801, fils & successeur de Louis Bertin de Vaux dans la direction du *Journal des Débats*, mort à Paris en janvier 1854, dont sont issus deux fils morts en bas âge & deux filles :

a. Marie Bertin, née en janvier 1836, mariée en 1854 à Jules BAPST, dont :

a¹ Armand, né en juillet 1857.

a² Cécile, née en avril 1859.

(1) *Bertin*, famille originaire de l'Ile-de-France, issue de Nicolas Bertin, écuyer, pourvu de l'office de conseiller secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France le 18 avril 1659, suivant un certificat d'Hozier de Sérigny, daté de Paris le 5 mars 1789, délivré à Auguste-Louis Bertin, conseiller d'Etat, &c., seigneur de la duché de Pont de Vaux (Arch. de Bourg-en-Bresse). Louis-François Bertin de Vaux, fils du précédent, né en 1771, mort en 1842, homme politique & journaliste, fonda le *Journal des Débats* peu après le 18 brumaire, de concert avec son frère dont les fils continuèrent à diriger après sa mort cette importante publication. Conseiller d'Etat, démissionnaire en 1829, pair de France en 1832, M. Bertin de Vaux a laissé une réputation sans tache & les plus honorables souvenirs. Son frère, Pierre-Louis Bertin, connu sous le nom de Bertin l'aîné, né en 1766, mort à Paris en 1841, eut une carrière plus agitée. Journaliste dès 1795, déporté à l'Ile d'Elbe, il reprit en 1805 la direction des *Débats* qui en 1811, comptant vingt mille abonnés, furent arbitrairement confisqués par le gouvernement impérial mécontent des tendances libérales de ce journal. En 1814, le retour des Bourbon rendit à MM. Bertin leur propriété; ils foutinrent avec

clvj

b. Geneviève Bertin, née en janvier 1839, mariée en 1855, à *Jean-Baptiste-Léon Say*, petit-fils du célèbre économiste de ce nom, & lui-même publiciste distingué (voy. *France protestante*, art. Say, & Vapereau, *Dict. des Contemporains*), dont une fille :

1 Anne, née en août 1859.

E. — Edouard Dollfus, né à Bièvre le 31 juillet 1812, receveur particulier à Péronne, marié en 1839 avec Suzanne *Allain*, née à Paris, dont une fille :

a. Henriette, née en 1840, à Versailles.

F. — Amélie Dollfus, née à Bièvre, le 17 juillet 1814, mariée en 1834, à *Georges-Louis Grivel*, né à Paris en 1803, dont :

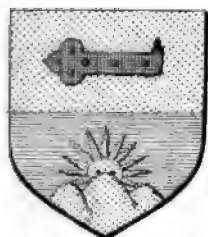
a. Edmond-Georges Grivel, né en avril 1835.

b. Ernest-Jean Grivel, né en mars 1836.

4. — Jacques-Frédéric Contard, né le 15 décembre 1777, mort le 15 avril 1810, épousa le 19 décembre 1801, Cornélie-Charlotte *de Bréville*, née le 22 février 1779, décédée le 20 juillet 1802.

conviction la cause de la Restauration, mais en face des abus du pouvoir, ils levèrent le drapeau de l'opposition dès 1824, & contribuèrent à la révolution de 1830. Organe de la Bourgeoisie constitutionnelle, les *Débats* furent dès-lors partisans de la branche cadette. Louis-Marie-Armand Bertin, né en 1801, fils de Bertin l'ainé, fit ses études au Lycée Napoléon, les acheva en Angleterre, entra sous la direction paternelle dans la rédaction des *Débats* en 1820, fut secrétaire particulier de Chateaubriand, lors de son ambassade en Angleterre, & dirigea seul les *Débats* depuis la mort de son père, en 1841. Ses articles politiques étaient marqués au coin de la modération & du patriotisme le plus éclairé. (*Nouv. Biog. générale*, Paris, F. Didot, 1855. — Bouillet, *Dict. d'histoire*. — Vapereau, *Dict. des Contemporains*.)

II. — Du mariage de MARIE-ANNE DU BOSC & de ALEXANDRE GONTARD, dont issus :

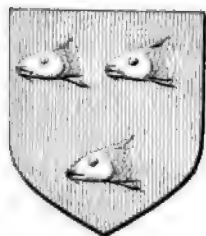


1. — Jacques-Frédéric Gontard, né le 4 avril 1761, mort le 11 avril 1843, marié le 5 juin 1787 à Amélie-Sophie *Wichelhausen*, née le 8 septembre 1769, morte le 9 octobre 1831. Ils ont eu pour enfants :

A. — Alexandre Gontard, né le 1^{er} novembre 1788, décédé le 23 juin 1854, marié le 23 août 1819 à Amélie-*Louise Gontard*, sa cousine, dont il n'a pas eu d'enfants.

B. — Cécile-Madelaine-Marie-Anne Gontard, née le 10 avril 1791, morte le 15 novembre 1854, a eu de son mariage avec son cousin Frédéric-Henri GONTARD, célébré le 20 août 1811 :

a. Cécile-Amélie Gontard, née le 3 octobre 1812, mariée le 31 mai 1831, à Jean-Henri DE BARY, né le 24 juillet 1803 (1), dont font issus :



a¹ Hélène-Cécile, née 7 mai 1832, épousa, 4 juin 1853, Charles-Guillaume KELLNER, docteur en droit, dont deux fils & deux filles.

a² Sophie-Emma, née 3 septembre 1835, épousa, 28 avril 1856, Charles-Conrad-Adolphe SCHMIDT-POLEX, né 30 mars 1827, dont un fils.

a³ Jeanne-Suzanne, née 7 août 1837.

a⁴ Charlotte-Louise, née 25 novembre 1840, mariée 28 mai 1861, à Jean-Louis-Maurice GUNTHER, né 1^{er} novembre 1833.

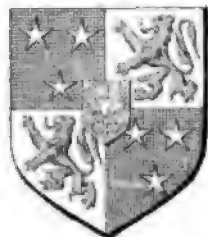
a⁵ Hélène-Amélie-Henriette, née 7 septembre 1842.

a⁶ Samuel-Henri, né 14 juin 1848.

a⁷ Charles-Frédéric, né 21 juin 1851.

(1) Antoine *de Bary* figure avec Jean *Dufays* [du Fay?], Bastien & Robert *de Neufville*, dans une liste de soixante-trois notables de l'Eglise réformée de Francfort, qui prêtèrent au roi de France, par l'entremise du vicomte de Turenne, trois mille écus, en 1591, pour faire face aux dépenses occasionnées par la guerre de la Ligue. Cet argent ne fut jamais rendu. (Voy. Haag, *France protest.*, art. Henri IV.)

b. Jeanne-Hélène Gontard, née le 1^{er} mai 1814, mariée le 11 juin 1833 à Frédéric KESSLER, né à Mannheim le 26 mars 1806, dont :



1^{er} Louise-Henriette, née 18 novembre 1835, a épousé le 6 mai 1856, Charles-Albert-Gustave GUNTHER, né 30 janvier 1824, dont deux filles.

2^e Jacques-Frédéric, né 9 mars 1838.

3^e Berthe-Amélie, née 11 juin 1839.

4^e Frédéric-Henri, né 12 août 1840.

5^e François-Maurice, né 2 mai 1842.

6^e Hélène-Marianne, née 29 novembre 1843

7^e Charles-Balthazar, né 26 septembre 1846.

8^e Frédérique-Marie, née 26 février 1848.

C. — François Gontard, né à Francfort le 17 septembre 1792, mort le 22 novembre 1847, marié le 27 juillet 1824 à Marie-Elisabeth-Emma Koch, née le 21 juillet 1803, morte le 14 septembre 1827. Leurs enfants sont :

a. Sophie-Emilie Gontard, née le 17 avril 1825, mariée le 2 juin 1846 à Jules-Bernhard NESTLE, né le 6 avril 1816.



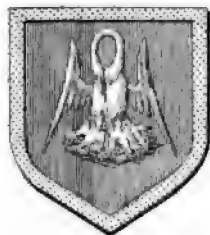
b. Frédéric-Maurice Gontard, né le 17 août 1826, marié le 23 avril 1856 à Caroline-Louise-Wilhelmine Preusser, née à Leipzig le 7 novembre 1835, dont une fille :

1^{er} Amélie Emma, née à Francfort, le 22 janvier 1859.

D. — Sophie-Victoire Gontard, née le 8 mai 1795, morte le 19 janvier 1820, mariée le 16 décembre 1816, à Maximilien-Gottlob MAJER, né à Steinenberg (Wurtemberg), le 31 juillet 1784, mort à Francfort le 11 novembre 1839. De ce mariage sont issus :



a. Marie-Anne-Amélie-Victoire Majer, née le 6 octobre 1817.



mariée le 25 mars 1840, à Constantin-Alexandre SCHARFF, né le 30 mars 1816, dont :

- a¹ Victoire-Marie-Auguste, née 4 novembre 1842.
- a² Gottfried-Frédéric, né 16 février 1845.
- a³ Cécile-Hélène, née 10 octobre 1848.
- a⁴ Alexandre, né 3 octobre 1850.
- a⁵ Jean-Charles, né 26 août 1852.

a⁶ Maurice, né 25 juin 1854.

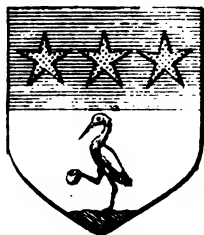
a⁷ Bernard-Jules, né 3 janvier 1859.

b. Jacques-Frédéric Majer, né le 10 mars 1819, marié le 20 mai 1847, à Marie-Marguerite-Caroline Steeg, née le 10 avril 1824, dont :

- b¹ Alexandre, né 6 mars 1848.
- b² Marie-Anne, née 22 août 1849.
- b³ Adolphe-Frédéric, né en 1850, mort le 16 janvier 1856.

—

E. — Charlotte-Louise Gontard, née le 27 août 1797, morte le 5 avril 1850, fut mariée en premières noces, le 17 octobre 1816, à Jean-David DE NEUFVILLE (voy. page suivante), & en deuxièmes noces, le 19 septembre 1832, à Conrad-Guillaume VON DER LEYEN, né à Crefeld, le 14 juillet 1792, dont :



a. Jacques-Frédéric von der Leyen, né à Crefeld, le 2 octobre 1834.



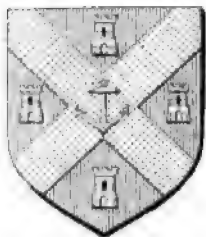
2. — Cécile-Madeleine Gontard, baptisée le 6 février 1763, morte le 22 juillet 1765.



3. — Henriette-Marie Gontard, née le 21 avril 1765, morte le 25 février 1767.



4. — Sophie-Françoise Gontard, née le 19 mars 1767, morte le 2 mars 1833, fut mariée le 5 juin 1787, à Jean-Mathieu DE NEUFVILLE(1), né le 15 novembre 1754, mort le 7 août 1794. De ce mariage font issus :



- A. — Marianne-Cécile de Neufville, née le 12 mai (ou 20 août) 1788, morte le 13 octobre 1854, mariée le 13 mai 1823, à Max-Gottlob MAJER (veuf de Sophie-Victoire Gontard. Voy. p. clviii). Leur fils,

a. Charles Majer, né le 10 avril 1824, a épousé le 15 août 1855, Emma-Christine-Frédérique Zickwolf, née le 23 décembre 1836, dont il a :

- a¹ Cécile-Charlotte, née 30 mars 1857.
- a² Victoire-Hélène, née 10 avril 1860.

- B. — Jean-David de Neufville, né le 23 juillet 1789 (ou 5 mars 1790), mort le 6 août 1829, fut le premier mari de Charlotte-Louise Gontard ; il l'avait épousée le 1^{er} octobre 1816, & n'en a pas eu d'enfants.

- C. — Alexandre de Neufville, né le 3 juin 1791, mort le 8 août 1794.

(1) *Neufville*, famille originaire du nord de la France, peut-être de Normandie, s'expatria en Flandre dès les commencements de la Réformation. Sébastien de Neufville, né en 1545 à Anvers, mort en 1609 à Francfort, fut le commun auteur des diverses branches de cette famille. Il avait épousé le 30 septembre 1577, Anna Cochy van Opeyan, & en eut quatre enfants, dont l'un, Sébastien de Neufville, mort en 1634, eut de Catherine Merfen, David de Neufville, qui fonda à Francfort la maison de banque David & Jacob de Neufville. Né en 1623, mort en 1684, David eut d'Anna-Mary Neef, un fils nommé Jacob, né en 1668, mort en 1730, duquel est issu David de Neufville, né en 1697 & marié en 1724, à Elise de Bary. De ce mariage naquit Jean-David de Neufville, né le 20 août 1726, mort le 28 décembre 1795, marié le 8 janvier 1754, à Jeanne-Sara Fuchs, dont il eut quatre fils. L'aîné, Jean-Mathieu de Neufville, né en 1754, fut l'époux de Sophie-Françoise Gontard, la postérité mâle s'éteignit à la première génération. Son frère cadet, Jean-Georges de Neufville, né en 1757, eut de Sophie Wichelhaufen, qu'il épousa en 1786, un fils, Jacob-Guillaume, né en 1794, mort en 1859, auteur de MM. de Neufville frères, habitant actuellement Paris & Francfort.

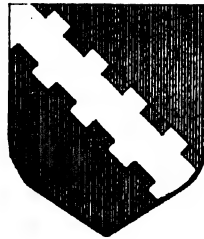
D. — Jean-Mathieu-Alexandre de Neufville, né posthume le 19 mars 1795, marié le 19 novembre 1822, à Heidelberg, à Henriette-Marie-Anne-Salomé Schwartz, née le 25 juillet 1796, dont il n'a pas eu d'enfants.



5. — Georges-Louis Gontard, né à Francfort le 23 avril 1769, mort à Nice le 13 janvier 1830, époufa, le 13 février 1797, Charlotte-Henriette Karcher, née à Saarbrücken le 16 janvier 1779, décédée le 3 février 1848. Cinq enfants sont issus de cette union :



A. — Marie-Anne-Charlotte Gontard, née le 4 février 1798, époufa, le 10 juin 1816, Gottlieb-Auguste LUTTEROTH, veuf de Pauline Platzmann, né à Mülhausen en Saxe, le 27 juillet 1781. (Voyez p. cxliij.) Il mourut le 18 février 1839, laissant :

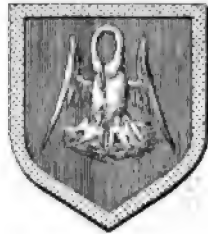


a. Mathilde-Charlotte-Alexandrine Lutteroth, née le 6 mai 1817, qui époufa, le 8 avril 1840, Jean-George VARRENTAPP (1), docteur en médecine, né le 20 mars 1809. Leurs enfants sont :

- a¹ Anne-Marie, née 6 mai 1841.
- a² Auguste-Christine, née 20 novembre 1842.
- a³ Conrad-Gustave-Adolphe, né 18 janvier 1844.
- a⁴ Martin-Alexandre, né 10 mars 1845.
- a⁵ Mathilde-Charlotte, née 26 février 1847.

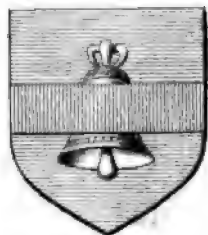
(1) *Varrentrapp*, famille originaire de Hattingen en Westphalie. Abraham-Henri Varrentrap se fit recevoir citoyen de Francfort en 1683; ses descendants y habitent encore, mais diverses branches de la maison sont restées en Westphalie, & le nom de cette famille a subi des modifications singulières : les armes qui figurent sur le cachet de famille qui nous a été communiqué & qui ont été reproduites ci-dessus, sont presque identiques à celles que l'*Armorial général* de Rietstap attribue à la famille Varrensbeck en Westphalie. La famille Varrendrop ou Warrendorp (Rietstap), branche des Varrentrapp ou Varentrap de Hattingen & de Francfort, porte les mêmes armes, seulement les émaux sont différents, & deux cotices de sable accompagnent la bande du même, breteffée & contre-breteffée, sur champ d'argent.

b. Emilie-Louise Lutteroth, née le 8 mai 1820, morte le 16 mai 1847, ayant eu de Frédéric-Adolphe SCHARFF, docteur en droit, né le 8 novembre 1812, qu'elle avait épousé le 8 avril 1840, quatre enfants, savoir :



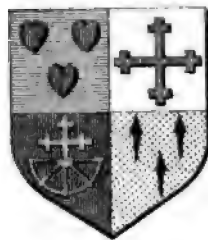
- 1° Marie-Anne, née 7 février 1841.
- 2° Charlotte-Emilie, née 12 décembre 1842.
- 3° Amélie-Louise, née 27 décembre 1843.
- 4° Emilie-Louise, née 7 mai 1847.

c. Eugénie-Sophie Lutteroth, née le 2 mai 1822, épousa, le 16 novembre 1841, Jacques-George-Hermann MUMM, né le 25 novembre 1816, dont :



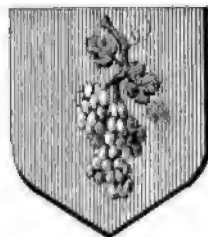
- 1° Pierre-Arnold-Gottlieb-Hermann, né 29 novembre 1842.
- 2° Marie-Anne-Charlotte, née 8 février 1844.
- 3° Philippe-Alphonse, né 19 mars 1859.

d. Constance-Henriette-Charlotte Lutteroth, née le 3 avril 1824, épousa, le 28 mars 1843, Jean-Noé-Frédéric-Jacques-Georges DU FAY (1), né le 5 juillet 1816.



e. Emma-Pauline-Agnès Lutteroth, née le 18 mai 1827,

(1) La famille Fay (de Fay, du Fay ou Fayn) est originaire du Vivarais ; divisée en deux branches au milieu du seizième siècle, elle produisit les branches de Fay-Peraut & de Changy, qui furent protestantes, & celles catholiques de Fay-Gerlande & Fay de la Tour-Maubourg. Mais les armes très-différentes de cette famille (de gueules à une bande d'or chargée d'une fouine d'azur, — L. de la Roque, *Armorial du Languedoc*, 1859, II, 201), ne nous permettent pas d'attribuer à la famille du Fay, réfugiée en Allemagne depuis la Révocation, l'illustre origine des diverses branches de la maison de Fay, connue depuis le douzième siècle, sans autres preuves que l'identité de nom. Cette famille protestante (représentée aujourd'hui à Cassel, selon MM. Haag, par un conseiller des finances & un assesseur au tribunal supérieur, & à Hanau, par un riche manufacturier de tapis), à laquelle appartient M. Jacques-Georges du Fay, est plus probablement originaire du Luxembourg, de la Normandie ou de l'Artois.

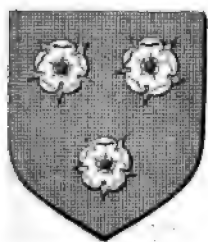


épousa, le 27 février 1844, Guillaume-Pierre METZLER, né le 7 mai 1818, dont :

- 1. Alexandrine-Marianne-Frédérique, née 14 juin 1852.
- 2. Constance, née 2 janvier 1856.

B. — Amélie-Louise Gontard, née le 11 juillet 1799, mariée le 23 août 1819, à son cousin Alexandre GONTARD. (Voy. ci-dessus, p. clxvij.)

C. — Sophie-Auguste Gontard, née le 13 août 1800, mariée le 24 août 1835, à Charles-Antoine-Frédéric-Guillaume-Auguste-Rodolphe, baron de



Holzhausen, né le 16 juin 1794, appartenant à une très-ancienne famille noble de Francfort : la cathédrale de cette ville, le *Dom*, renferme les tombeaux des Holzhausen, peints & sculptés au quatorzième siècle, entre autres celui de Ludwig de Holzhausen, chevalier, mort en 1389. Du mariage ci-dessus est né un fils :

- a. Jean-Justinien-George-Charles, baron de Holzhausen, né le 11 mars 1841.

D. — Antoinette-Rosalie Gontard, née le 5 juin 1806.

E. — Clotilde-Alexandrine-Clara Gontard, née le 27 février 1813, mariée le 7 mars 1833, à Henri-Frédéric-Robert KOCH, né le 17 janvier 1808, dont sont issus :



- a. Charlotte-Emma Koch, née le 12 janvier 1834, épousa, le 2 septembre 1856, à Leipzig, Bernhard-Paul LIMBURGER, né à Leipzig, le 16 juillet 1826. De ce mariage sont nés trois enfants :

- 1. Bernhard-Jules, né à Leipzig, 10 novembre 1857.
- 2. Alexandre-Bernhard, né à Leipzig, 28 janvier 1859.
- 3. Bernard-Paul, né à Leipzig, 8 juin 1861.

b. Emma-Elisabeth Koch, née le 17 février 1835, épousa, le 2 avril 1853, Jean-Théodore KUCHEN, né le 9 août 1830, duquel font issus :

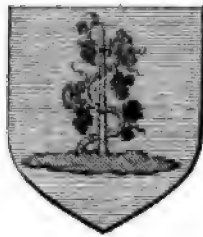
- ♂¹ Robert, né 14 février 1854.
- ♂² Rosalie-Théodore, née 26 août 1858.

c. Chrétien-Frédéric Koch, né 27 avril 1836.

d. Clotilde-Elisa-Alexandrine Koch, née le 26 juillet 1844.



III. — Du mariage d'EMILIE DU BOSC & de JEAN-GEORGES SARASIN (1), font issus :



1. — Jean-Georges Sarasin, né à Francfort le 13 mars 1762, échevin & sénateur de la ville libre de Francfort; il mourut le 13 février 1847, ayant eu de son mariage, célébré le 10 juin 1788, avec Suzette-Marie *Chiron*, née au Cap de Bonne-Espérance, le 16 juillet 1771, morte le 28 décembre 1796, trois enfants qui suivent :

A. — Emilie-Marie Sarasin, née le 21 juin 1789, morte le 1^{er} juin 1817, mariée

(1) La famille Sarrafin est originaire de Bourgogne; ses diverses branches remontent à spectacle Philibert Sarrafin, de Saint-Aubin en Charolais, docteur médecin à Lyon, reçu bourgeois de Genève en 1555. Plusieurs de ses membres ont joué un rôle important dans la magistrature de Genève. Noble Marc-André Sarrafin, fils de Gabriel & de Marie-Madeleine Piçet, époux de Marie de Metz, s'établit à Francfort dans les premières années du dix-huitième siècle. Sa fille, Marie-Madeleine, née en 1706, épousa Jacob-Frédéric Gontard, oncle de Jean-Henri & d'Alexandre Gontard. Son fils, Alexandre Sarrafin, épousa Marie-Gertrude de Leerfe, & continua la branche de Francfort. Il renonça à la bourgeoisie de Genève en 1735, pour obtenir celle de Francfort. Jean-Georges Sarrafin, époux d'Emilie du Bosc, était probablement le fils d'Alexandre. — Voy. Galiffe, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, art. Sarrafin. — *France protestante*, art. Sarasin. (On trouve le nom de cette famille écrit tantôt avec deux r, tantôt avec un seul.)



le 13 avril 1809, à Henri-Jacques FUCHS, né le 25 décembre 1778, mort le 20 mars 1844. De ce mariage sont issus :



a. Constance-Marguerite-Auguste Fuchs, née le 3 mars 1810, épousa, le 29 juin 1835, Edouard ZOLLER, né le 13 février 1801, & en a eu :

a¹ Emma-Constance-Emilie, née 25 juillet 1837, mariée 16 mai 1859, à Guido-Théodore STEINKAULER, né à Mülheim, en Prusse, 24 juin 1824, dont une fille.

a² Jean-Georges, né 10 septembre 1838.

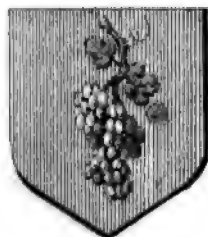
a³ Henri-Edouard, né 29 octobre 1843.

a⁴ Eléonore-Louise, née 3 août 1846.

a⁵ Léopold-Frédéric, né 31 juillet 1848.

a⁶ Jeanne-Mathilde-Bertha, née 3 mai 1850.

b. Jeanne-Bertha-Philippine Fuchs, née le 5 septembre 1811, mariée le 27 février 1833, à Georges-Frédéric METZLER, né le 13 mars 1806, dont :



b¹ Philippe-Henri-Charles, né 24 septembre 1835, qui a épousé, le 29 mars 1860, Louise Grunelius, née 12 août 1839, dont une fille.

b² Gustave-Albert, né 3 janvier 1839.

b³ Mathilde-Frédérique, née 15 février 1840.

B. — Suzanne-Eléonore Sarafin, née le 2 août 1790, morte le 14 septembre 1847, sans alliance.

C. — Abraham-George Sarafin, né le 26 août 1791.



clxvj

2. — Jacques-Philippe Sarasin, dit Leerse, né le 24 juin 1763, mort le 28 avril 1840, n'eut pas de postérité de Constance-Marguerite *Bernus*, née le 25 juin 1771, morte le 14 juin 1849, qu'il avait épousée le 10 juin 1788.



III bis. — Du mariage d'EMILIE DU BOSC, veuve de J.-G. SARASIN, avec JACQUES ou JACOB BERNUS, sont issus :



1. — Martin-Louis Bernus, né le 18 novembre 1774, mort le 1^{er} mai 1819, marié le 18 novembre 1801, à Jeanne-Sara-Marie *de Neufville*, née le 13 octobre 1784, morte le 12 janvier 1843; il en a eu :

A. — Jacques-Louis Bernus, né le 21 juin 1805, & mort le 12 février 1851, marié le 26 avril 1830, à Suzanne-Bertha *Grunelius*, née le 27 juillet 1808. Ils ont eu quatre enfants :

a. Suzanne-Sophie-Emma Bernus, née le 25 mars 1831, morte le 24 novembre 1846.

b. André-Louis Bernus, né le 1^{er} septembre 1832, a épousé, le 7 juin 1861, Catherine-Elisabeth-Bettina *de Guaita*, née le 16 décembre 1839.

c. Emile-Maurice Bernus, né le 30 août 1843.

d. Anna-Bertha Bernus, née le 15 février 1845.

B. — François-Alphonse Bernus, mort jeune en 1813.

C. — Jacques-Auguste Bernus, né le 16 novembre 1812, mort à Epinay, près Paris, le 13 juin 1849, épousa Louise *Köster*, veuve de N... Fuchs, le 15 octobre 1840. Leurs enfants sont :

a. Sophie-Louise Bernus, née à Paris, le 20 juillet 1843.

b. Philippe-Auguste Bernus, né à Paris, le 1^{er} novembre 1844.

D. — Henry Bernus, né le 23 février 1817, marié à Lyon en 184..., à N... N...



2. — Jean-Henri Bernus, né le 10 janvier 1777, mort célibataire le 2 février 1861.



3. — Frédéric-Alexandre Bernus, né le 24 ou 29 octobre 1788, marié en deuxièmes noces, le 11 octobre 1818, à Rébecca-Marie *Coleman Mac-Gregor*, de Hambourg, avait eu de sa première femme, Thérèse-Marie-Alexandrine *Chamot*, qu'il avait épousée le 20 septembre 1807, & de laquelle il se sépara en 1815, deux enfants qui fuivent :

A. — François-Jacques-Alfred Bernus, né le 14 octobre 1808, sénateur de la ville libre de Francfort, épousa, le 15 novembre 1836, Marie-Cornélie-Madeleine *du Fay*, née le 13 juillet 1819, dont il a eu :

a. Frédéric-Alexandre Bernus, né le 24 juin 1838.

b. Marie-Jeanne-Sophie-Caroline Bernus, née le 19 septembre 1841, a épousé, le 10 octobre 1859, Guillaume-Hermann-Charles D'ERLANGER, docteur en droit, né le 27 mai 1834, dont :

b¹ François-Emile, né 23 juillet 1860, à Nieder-Ingelheim (Hesse-Darmstadt).

c. Marie-Thérèse-Rébecca Bernus, née le 6 juillet 1843.

d. Jeanne-Constance Bernus, née le 23 septembre 1845.

e. Eugénie-Nathalie-Sophie Bernus, née à Soden près Francfort, le 16 août 1859.

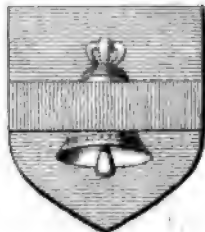


B. — Marie-Thérèse Bernus, née le 29 août 1810, épousa, le 17 octobre 1831, Gustave-Adolphe SPIES, docteur en médecine, né à Duisbourg en Westphalie, le 4 décembre 1802. Cinq enfants font issus de ce mariage :

a. Frédéric-Alexandre Spies, docteur en médecine, né le 6 avril 1833, épousa, le 17 avril 1861, Caroline-Suzanne-Auguste *Zickwolff*, née le 28 décembre 1838.

clxviii

b. Marie-Rébecca Spies, née le 3 juin 1834, épousa, le 25 avril 1855, Jean-Guillaume-Frédéric MUMM, né le 10 juillet 1830, dont :



- 1^{er} Chrétien-Alexandre-Guillaume, né 3 avril 1856.
- 2^e Thérèse-Emma, née 25 septembre 1858.
- 3^e Anne-Elifabeth, née 31 juillet 1861.

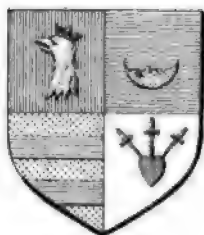
c. Henri-Marie Spies, né 2 novembre 1835.

d. Guillaume-Jean Spies, né 26 septembre 1839.

e. Frédéric-Alfred-Rodolphe Spies, né 23 mai 1842.



IV. — Du mariage de LOUISE-ELISABETH DU BOSC avec FRÉDÉRIC-GUILLAUME, baron DE FERBER, sont issus :



1. — Louis-Charles-François de Ferber, né à Drefde, le 20 octobre 1768 (ou 30 décembre 1767), capitaine dans les cuirassiers de la garde de S. M. le roi de Saxe, mort à Graudentz, le 10 septembre 1807.

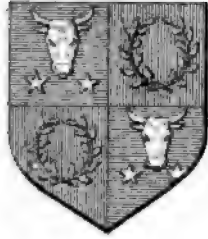


2. — Henriette-Charlotte de Ferber, née à Drefde, le 3 janvier 1769, morte à Schwadorf près Vienne, le 13 août 1845, fut mariée à Vienne, en octobre 1788, à Alexandre DE BREVILLIER (1), né à Francfort le 26 mai 1759, associé de la maison de banque du comte de Fries, à Vienne, mort en août 1808. Leurs enfants sont :



A. — Louise - Victoire de Brevillier, née à Vienne, le 2 mai 1789, morte le 14 juin 1846, mariée le 17 décembre

(1) Jean-Charles Brevillier, père d'Alexandre, épousa le 9 janvier 1748, à Francfort, Cornélie-Gertrude Gontard (sœur de Jean-Henri & d'Alexandre Gontard), dont la petite-fille épousa



1811, à Maurice-*Flavius*, baron DE FONDER FRENX, né le 13 juin 1786 & mort le 3 septembre 1855, à Vienne, dont un fils :

a. Henri-Jean-Théodore, baron de Fonder, né le 25 décembre 1812, a épousé, le 18 novembre 1838, Isabelle, baronne de Hammer Purgstall, née à Vienne, le 18 février 1819, fille du célèbre orientaliste de ce nom (1).

B. — Jean-Charles-Guillaume de Brevillier, né à Vienne, le 10 juillet 1792, mort le 13 octobre 1840, marié dans cette ville, le 3 novembre 1821, à Henriette, baronne de Henikstein, née le 10 juillet 1801, morte le 23 janvier 1843, sans postérité.

C. — Cornélie-Marie-Henriette de Brevillier, née à Vienne, le 5 octobre 1795, morte sans avoir été mariée, en avril 1833.

un cousin-germain de Gottlieb-Auguste Lutteroth (époux de Marie-Anne-Charlotte Gontard), N... Lutteroth, dont les descendants sont fixés à Paris. C'est en raison de ces alliances multipliées entre les diverses branches des familles protestantes réfugiées, qu'on a pu dire avec quelque vérité que les réfugiés ne formaient qu'une seule & grande famille.

(1) Hammer-Purgstall (le baron Joseph de), célèbre orientaliste allemand, né à Groetz, le 9 juin 1774, mort le 23 novembre 1856. Dès sa jeunesse, de Hammer se livra à l'étude des langues orientales; en 1799, il fut attaché au baron de Herbert, à Constantinople, en qualité d'interprète, & fit la campagne d'Egypte en 1801, remplissant les mêmes fonctions auprès des généraux anglo-turcs. Nommé conseiller d'ambassade à Constantinople, puis conseiller intime en 1807, il devint conseiller aulique en 1817. Possesseur, vingt ans plus tard, des domaines des comtes de Purgstall, il obtint l'autorisation d'ajouter leur nom au sien, & fut créé baron par l'empereur d'Autriche. Il a laissé deux filles, dont l'une est mariée au baron de Fonder, & un fils, capitaine au service autrichien. Il possédait dix langues vivantes outre sa langue maternelle, & s'était tellement identifié avec les mœurs, les usages & les langues des peuples orientaux, qu'il avait l'habitude de faire ses prières en arabe, & était, à part la religion, comme un musulman parmi les Européens. Lié avec Wieland, Goethe, Jean de Muller, il parcourut avec éclat, pendant un demi-siècle, la carrière littéraire. La liste de ses ouvrages est très-considérable. Le principal fut l'*Histoire de l'empire ottoman* (Paris, 1855, 18 vol. in-8), qu'il mit trente ans à composer. — *Nouvelle Biographie générale*, F. Didot, 1855 & années suivantes. — Vapereau, *Dict. des Contemporains*.

D. — Marianne-Catherine de Brevillier, née à Vienne, le 2 février 1797, morte fille en octobre 1827.

E. — Frédéric-Louis de Brevillier, né le 6 novembre 1799 ou 1805, mort célibataire à Vienne, le 11 février 1855.



3. — Victor-Henri-Auguste, baron de Ferber, né à Dresde, le 25 février 1770, président du consistoire ecclésiastique, mort le 30 janvier 1821, épousa, le 14 juin 1798, Marie-Wilhelmine-Auguste de Broizem, née à Dresde, le 13 août 1771, morte en 1829.



4. — Adolphe-Emile, baron de Ferber, né à Dresde, le 28 ou 29 avril 1771, capitaine d'infanterie au service de Saxe, mort en juin 1820.



5. — Maurice-Frédéric, baron de Ferber, né à Dresde, le 28 mai 1773, conseiller intime des finances, décédé le 4 octobre 1809, fut marié, en juillet 1801, à Marie-Henriette-Victoire de Broizem, morte le 14 septembre 1842. — Ils ont eu pour enfants :

A. — Marie-Louise-Isabelle, baronne de Ferber, née à Dresde, le 15 mars 1804, morte le 14 avril 1857, mariée, le 7 janvier 1827, à Jules de LINDENAU, chambellan de Sa Majesté le roi de Saxe, dont :



a. Hugues-Wolf de Lindenau, né le 28 février 1828, secrétaire de légation.

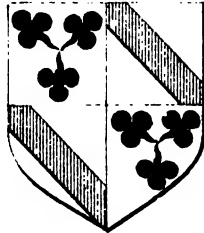


B. — Victor-Guillaume, baron de Ferber, né le 26 avril 1809, marié le 30 juin 1836, à Rosalie, baronne de Pfister, née en 1815. Leurs enfants sont :

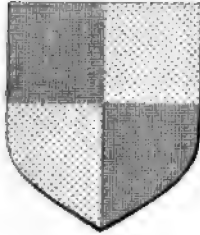
a. Victor-Georges, baron de Ferber, né le 29 avril 1837, lieutenant au 3^m régiment de cavalerie, marié le 29 avril 1861, avec Anna *de Einfiedel*, née en 1840, dont :

a¹ Victor-Jean, né 13 août 1862.

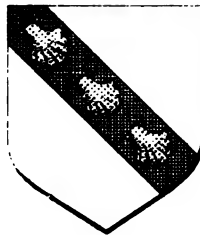
b. Anna-Henriette, baronne de Ferber, née le 20 octobre 1838, mariée, en octobre 1858, à Ofwald DE CARLOWITZ, capitaine de cavalerie & aide-de-camp de S. A. le prince royal de Saxe.



6. — Marianne-Aimée, baronne de Ferber, née le 12 août 1776, morte le 15 juin 1813, épousa, le 19 mai 1796, Ferdinand-Bernhard DE WATZDORF, né le 29 octobre 1760, président de la Cour des appellations à Naumbourg, mort le 10 septembre 1840 dans cette ville; de cette union font nées six filles :



A. — Wilhelmine-Henriette de Watzdorf, née le 30 avril 1797, mariée le 3 août 1816, à Otto DE VIETINGHOFF-SCHEEL (1), major au service prussien, décédé le 16 janvier 1820, dont :



a. Otto-Ferdinand de Vietinghoff, né le 15 juillet 1817, chef de la Cour de justice à Eisleben, marié le 30 juin 1850, à Rose *de Schliekmann*, née le 30 janvier 1830, dont font issus :

a¹ Max, né ... 185...

a² Otto, né ... 185...

a³ Henri, né ... 185...

(1) La famille livonienne de Vietinghoff, d'origine allemande, a donné deux grands-maitres de l'ordre Teutonique, Arnold de Vietinghoff (1360-1361) & Conrad de Vietinghoff (1401-1413). L'un de leurs arrière-neveux, seigneur de Koffe & de Marienbourg, eut pour fille Barbe-Julie de Vietinghoff, née en 1764, qui fut la célèbre M^{me} de Krudener. — Ch. Eynard, *Vie de M^{me} de Krudener*. Paris, 1849.

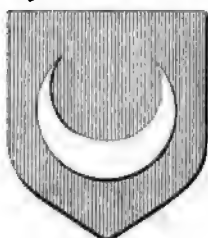
clxxij

B. — Marianne-Charlotte de Watzdorf, née le 13 septembre 1798, décédée le 3 juillet 1830, épousa, le 17 mars 1818, Max-Emile-Maurice DE SEEBACH, lieutenant-colonel au service de Prusse. Leurs enfants sont :



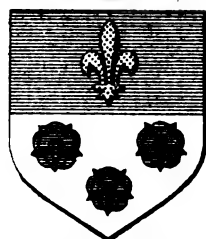
a. Emilie-Elisabeth-Bernhardine de Seebach, née le 18 mars 1819, mariée le 9 juillet 1841, à Antoine DE SCHELINA, chambellan du duc de Saxe-Cobourg-Gotha & conseiller intime de S. A., à Gotha, dont :

a¹ Charles, né 16 mai 1842.



b. Ilda-Béatrice de Seebach, née le 2 mars 1821, épouse, le 29 juin 1847, Bernhard DE SCHÖN, en Prusse, dont :

b ¹ Elly, née ...	184...
b ² Anne, née ...	184...
b ³ Amélie, née ...	185...
b ⁴ Hedwig, née ...	185...
b ⁵ Robert, né ...	185...



c. Guillaume-Maurice de Seebach, né le 26 mai 1825, capitaine au service de Prusse, mort le 27 juin 1859.

d. Amélie-Berthe-Marie de Seebach, née le 21 mai 1827, morte le 19 septembre 1852, non mariée.

e. Emile de Seebach, né le 10 août 1828, capitaine au service de Prusse.

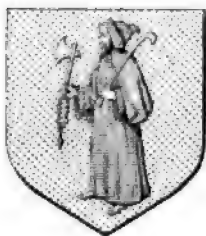
C. — Thérèse-Sophie de Watzdorf, née le 29 janvier 1802, mariée le 5 mars 1821, à Henri-Auguste DE REIBOLDT, major au service prussien, à Naumbourg. Leurs enfants sont :



a. Thérèse-Henriette-Marie de Reiboldt, née le 10 décembre 1821, morte le 12 juin 1849, mariée en 184..., à Charles DE WEISE (1), grand-maitre des forêts, dont une fille :

a¹ Thérèse-Caroline, née en 184...

b. Anna-Amélie de Reiboldt, née le 31 janvier 1828, mariée, en 1850, à Curt DE EINSIEDEL, dont sont issus :



b¹ Caroline, née ... 18...

b² Frédérique, née ... 18...

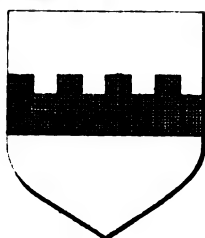
c. Emilie-Henriette de Reiboldt, née le 28 juin 1836.

D. — Amélie-Louise de Watzdorf, née le 31 janvier 1804, décédée le 12 mars 1827, fut mariée le 5 juin 1826, à Emile, baron DE KELLER, sans postérité.

E. — Julie-Auguste de Watzdorf, née le 8 novembre 1806, mariée le 23 mars 1829, à Jules DE GOLDAXER, capitaine au service de Prusse, à Erfurt, dont :



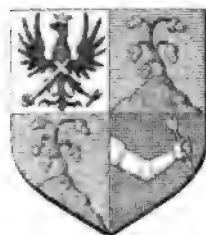
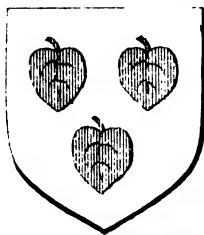
a. Marie de Goldaxer, née le 26 juin 1832, mariée le 26 juin 1856, à Giefebert DE UTTENHOVEN, capitaine au service de Prusse, en Silésie.



b. Otto de Goldaxer, né le 24 septembre 1836.

(1) L'*Armorial général* de Rietstap mentionne quatre familles du nom de Weife, possédant chacune des armes différentes : dans le doute, nous avons préféré ne pas reproduire ici le blason de cette famille, plutôt que de lui attribuer des armoiries qui ne feraient pas les siennes. Même observation pour le blason de la famille de Keller.

F. — Louise-Eléonore de Watzdorf, née le 2 juin 1808, décédée le 26 juin 1853, mariée le 4 septembre 1831, à son beau-frère le lieutenant-colonel Maurice DE SEEBACH, veuf de Marianne-Charlotte de Watzdorf. De ce mariage sont issus :



a. Marianne de Seebach, née le 16 septembre 1832, morte le 23 avril 1857, après avoir été mariée, le 17 août 1854, à Hermann DE DONATH, auquel elle a laissé un fils :

a¹ Maurice, né ... 185...

b. Max de Seebach, né le 31 mai 1834, capitaine dans la marine royale.

c. Dorine de Seebach, née le 30 août 1835, mariée le 14 avril 1859, à Hermann DE SCHONFELDT, lieutenant-colonel au service de Prusse, veuve depuis le 18 août 1859.

d. Louise de Seebach, née le 26 août 1836.

e. Ado de Seebach, née le 23 juillet 1843, lieutenant au service de Prusse.

N. B. — Afin de ne pas surcharger inutilement le texte de cette généalogie & des suivantes, il n'a pas été, & il ne sera pas tenu compte, dans la plupart des cas, des enfants morts avant d'avoir accompli leur douzième année.

La note de la page CLII n'est pas applicable à la généalogie de Ferber-Du Bosc ; les individus qui figurent dans cette descendance étant fixés dans diverses villes d'Allemagne, ces villes ont été indiquées toutes les fois que cela a été possible.

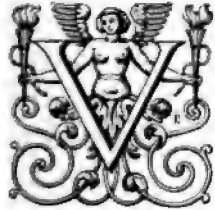




GENEALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE MAVCLER



ERS la fin du seizième siècle, les Mauclère ou Mauclerc comptaient parmi les plus notables habitants de la ville de Vitry-le-Français, en Champagne.

Dans un rôle des habitants de cette ville « faisant profession de la religion prétendue réformée, » dressé au mois de septembre 1599, en exécution de l'Edit de Nantes, par le

N. B. — L'orthographe primitive du nom de cette famille paraît être Mauclère : ce nom s'écrivit ensuite Mauclerc, puis enfin Maucler, forme qu'il a conservée depuis le milieu du dix-huitième siècle, tant en France qu'à l'étranger. Les armoiries ci-dessus se trouvent décrites dans la plupart des recueils héraldiques. *L'Armorial universel* de Jouffroy d'Eschavannes les blasonne ainsi (t. II) : « *Maucler* en Lorraine, Champagne, Bourgogne & Franche-Comté, d'azur au verrou d'argent, accompagné de trois trèfles d'or, 2 & 1. » Le *Dictionnaire héraldique* de Charles de Grandmaison (collection Migne) les blasonne de même, sous le nom de *Maucler-Dupleffis* en

clxxvj

commandement de M. de Montlouet & du président Jeannin, commissaires députés du Roi, on voit figurer Guillaume Maucière, bourgeois de Vitry, la veuve de Timothée Maucière, Daniel, Emmanuel & Paul Maucière, parmi les principaux personnages que désigne ce dénombrement officiel.

L'un d'eux, Daniel Maucière, docteur en médecine, avait épousé Judith, fille de Paul Roussel, un des plus riches habitants de Vitry, aux frais duquel le temple des réformés avait été presque entièrement construit.

Marié en secondes noces à Jeanne Héat (fille de Pierre Héat, procureur, & de Marguerite Maucière), Daniel Maucière eut une fille nommée Jeanne. Celle-ci épousa vers 1678, son cousin, Louis Jacobé, sieur de Nauroy, trésorier de France à Châlons-sur-Marne, né le 16 février 1656 du mariage d'Henri Jacobé avec Jeanne Maucière, fille de Jacques Maucière & de Jeanne Varnier. Louis Jacobé de Nauroy & sa femme sortirent de France à la Révocation, abandonnant à leurs persécuteurs une fortune de plus de cent mille livres en biens immeubles. (*Suppl. franc.*, 791, 2.) Deux autres membres de cette famille, Suzanne Maucière, qui réussit à s'échapper en 1687 du couvent de Joinville où elle était enfermée, & N..... Maucière, diacre de l'Eglise de Vassy, qui fut jeté dans les prisons de Châlons-sur-Saône [*sic*], parce qu'il avait fait passer ses enfants à l'étranger (*Arch. M.* 623), payèrent de leur liberté leur fidélité à la foi protestante (1).

Champagne. Enfin, l'armorial de *La Science du blason*, de L. de Magny, sous la rubrique : *Maucler* en Franche-Comté, donne au verrou le même émail qu'aux trèfles. La description la plus exacte est donnée par l'*Armorial général* de Rietstap. D'autres familles du même nom, en Bretagne & en Poitou, portent une croix ancree ou d'autres signes dans leurs armes, & ne paraissent pas avoir la même origine.

(1) Nous n'avons pu savoir à quelle branche de cette nombreuse famille appartenait Françoise Maucler qui épousa Jacques Le Gorlier, seigneur de Drouilly, & dont la fille, Marie-Nicole Le Gorlier, fut mariée à Châlons, le 3 mars 1702, à Jean-Baptiste-Mathieu Molé, arrière-petit-fils du célèbre premier président du Parlement de Paris. (Le P. Anfelme, *Généalogie Molé*.)

Dans la première moitié du dix-septième siècle, Samuel Maucière & son fils, aussi nommé Samuel, furent successivement pourvus de la charge d'Elus de Vitry-le-Français (1). (*Arch. gén.*, K., 1265.) Plusieurs membres de leur famille avaient rempli dans l'Eglise de Vitry les fonctions d'Anciens. Ce fut en cette qualité que Jacques Maucière, avocat, & Jérémie Maucière, son cousin, furent députés au synode de Vitry, qui s'assembla le 16 mai 1665. (*France Protestante*, art. Métayer.)

Fils de Paul Maucière, « de Chaalons, » qui fut député de l'Eglise de Châlons-sur-Marne au synode de Charenton, le 9 mai 1679, avec Jérémie Ouriet, & de Marie Maucière, Jérémie Maucière exerçait dans sa ville natale la profession d'avocat. Il épousa, vers 1668, Anne Hullon, & en eut un fils nommé comme lui Jérémie, avocat au parlement de Paris, qui sortit de France pour cause de religion, en 1709, & se réfugia d'abord à Lausanne. Peu d'années après, il fut s'établir à Berlin, où il épousa Louise Milsonneau, fille d'Isaac Milsonneau, ancien bailli de Châtillon-sur-Loing, & de Marie Crommelin, & sœur d'Isaac Milsonneau, lequel ne tarda pas à épouser la sœur de Jérémie, Louise Maucier, née en juin 1687. Au moment de son émigration, cette branche des Maucier habitait la Franche-Comté : elle possédait la terre de Maupas, aux environs de Lons-le-Saulnier. Quelques-uns des membres de cette famille restèrent en France, & se convertirent au catholicisme. Leur dernier descendant, le comte de Maucier (2), mort il y a quelques années à Be-

(1) Les Elus étaient des magistrats nommés par leurs concitoyens, chargés de répartir les impôts & de juger les contestations auxquelles pouvaient donner lieu l'affiette ou la perception de ces impôts. Cette charge, qui, dans les pays dits d'élection, constituait une juridiction spéciale, datait du treizième siècle & a disparu de notre législation depuis 89.

(2) C'est probablement en qualité de propriétaire de biens nobles en Languedoc, qu'un des ancêtres du dernier comte de Maucier figure dans la liste des gentilshommes du Languedoc (diocèse de Nîmes), qui signèrent en 1788 le *Mémoire sur le droit qu'a la noblesse de ce pays, de nommer des députés aux Etats-Généraux du royaume dans des assemblées convoquées par bailliage & sénéchaussée*. (Imprimé à Toulouse en 1788, & reproduit dans le tom. I de l'*Armorial du Languedoc*, de L. de la Roque, p. 538.) A la fin du siècle dernier, cette famille n'avait pas encore

fançon, avait épousé Anne de Choller. Sa fille unique, Philippine de Maucier, mariée au comte Louis de Vaulchier, d'une noble & ancienne famille de Bourgogne, donna le jour à un fils & mourut trois mois après, en mai 1837. (Borel d'Hauterive, *Ann. de la Noblesse*, année 1843.)

PAUL-ÉMILE DE MAUCLERC, fils de Jérémie Maucier & de Louise Milfonneau, né à Paris, le 30 juillet 1698, avait été envoyé à Bâle dès l'âge de neuf ans ; il y acheva ses études, & ne revint à Berlin que pour fermer les yeux à son père. « Se destinant à l'état ecclésiastique, il partit pour l'université d'Utrecht, accompagné de sa mère, femme d'un esprit supérieur, qui ne voulut point se séparer de lui. A peine eut-il achevé ses études, qu'il reçut vocation de l'Eglise de Buckholz, en 1719. L'année suivante, Maucier commença à écrire dans la *Bibliothèque germanique* (1), dont il devint un des principaux rédacteurs. Sur le bruit de sa réputation, l'Eglise française de Leipzig lui proposa la chaire laissée vacante par le départ du ministre Dumont pour Rotterdam ; mais le roi de Prusse ne voulut point souffrir qu'il sortît de ses Etats. Afin de le retenir, il le nomma ministre de l'Eglise française de Stettin, chapelain, ou prédicateur de la Cour, & plus tard surintendant des églises françaises de la Poméranie & de la Marche-Ukraine. En 1739, Maucier vit s'ouvrir pour lui les portes de l'Académie des Sciences de Berlin. Deux ans

complètement disparu de son berceau, car, dans le *Catalogue des gentilshommes de Champagne qui ont pris part aux assemblées de la noblesse en 1789* (L. de la Roque & Ed. de Barthélemy, Paris, 1863), on voit figurer parmi les gentilshommes du bailliage de Vitry-le-Français, Jean-Charles Maucier, écuyer, demeurant à Sainte-Ménéhould. A la même époque, une dame de Maucier faisait partie du chapitre noble de Poulangy, dans le diocèse de Langres, où l'on ne pouvait entrer qu'en faisant preuve de neuf degrés de noblesse paternelle & de trois de noblesse maternelle. Les dames chanoinesses avaient le titre de comtesse. (*Ibid.*)

(1) Ce journal, qui parut pendant vingt ans sous le titre de : *La Bibliothèque germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne & des pays du Nord* (Amst., P. Humbert, 1720-1740, 50 vol. in-8*), comptait parmi ses rédacteurs, outre P.-E. de Maucier, Isaac de Beaufobre, La Croze, Lenfant & Formey, qui se font tous fait un nom plus ou moins illustre dans la littérature & dans la critique. En 1740, la *Bibliothèque germanique* subit une modification notable dans sa rédaction, & parut désormais sous le nom de *Journal littéraire*.

plus tard, il fonda le *Journal littéraire d'Allemagne* (La Haye, 1741-43, 2 vol. in-8°), dont la direction passa après sa mort à Jacques de Pérard, de Paris, réfugié à Stettin, & chapelain du roi de Prusse. »

« Mauclerc a laissé la réputation d'un bon prédicateur & d'un pieux chrétien. La mort, qui l'enleva à la fleur de l'âge, ne lui ayant pas laissé le temps de mettre en œuvre les nombreux & précieux matériaux qu'il avait recueillis pour une *Histoire de la maison de Brandebourg*, il n'a publié aucun ouvrage d'une étendue considérable. Nous ne connaissons de lui, sans parler des articles qu'il a insérés dans les deux publications périodiques citées plus haut, qu'une *Préface* à l'ouvrage de Baratier, intitulé *Merkwürdige Nachricht*, &c., préface traduite en allemand. Stettin, 1735 (1). »

Paul-Emile de Mauclerc, mort le 11 septembre 1742, à Stettin, avait épousé en 1721 Marie de Beaufobre, qui mourut en 1722, ne lui ayant donné qu'une fille, Louise-Sophie, laquelle fut mariée à Christophe Schar-den, commissaire des postes en Poméranie. En secondes noces, il prit pour femme Anne-Julie de Teiffonière, fille de feu David de Teiffonière, sieur de la Meynerie, & il en eut un fils qui ne vécut que quelques mois. Resté veuf de nouveau, il se remaria le 12 juillet 1728 à Wesel, avec MARGUERITE-CÉCILE DE RAPIN, née à La Haye, le 19 août 1703. Elle avait été tenue sur les fonts baptismaux par son grand-père, Pierre Testart, & par M^{me} de La Devèze, femme du pasteur Rotolp de La Devèze. Le 4 septembre 1747, elle mourut à Stettin, laissant neuf enfants, issus de son union avec Paul-Emile de Mauclerc, savoir :

I. — CÉCILE-MARIANNE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 15 juillet 1729, morte à Berlin en novembre 1805, sans postérité, fut mariée en premières noces, à JACQUES GAULTIER DE LA CROZE (2); veuve

(1) Voir, pour tout ce qui précède, MM. Haag, *France Protestante*, art. Mauclerc, & *Bulletin du protestantisme*, VII, p. 495, Généalogie de Crommelin, & XI, pp. 150 & 360-63, *passim*.

(2) Fils d'un docteur de la Faculté de Montpellier, qui, né à Gallargues en 1645, se réfugia à

clxxx

en 1764, elle se remaria, à N... DE MIRANDE, colonel au service de Prusse, issu d'une famille française réfugiée à Berlin, mort en 1786.



II. — HENRIETTE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 10 août 1730, morte à La Haye, le 20 novembre 1794, mariée à Amsterdam, avec DANIEL, baron d'HOGGUER, né le 22 octobre 1722, mort à Hambourg, le 29 mars 1793, ministre de LL. HH. PP. au cercle de Basse-Saxe, dont sont issus :



I. — Jean-Guillaume d'Hogguer (1), né à Amsterdam, le 15 février 1755. Envoyé de LL. HH. PP. (les Etats généraux de Hollande) à Saint-Petersbourg, il s'établit à Odeffa, où il mourut après 1795, sans postérité.

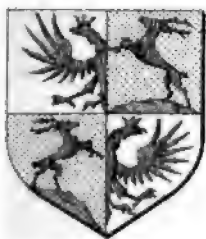


Berlin en 1686, où il devint médecin de l'Electeur, frère du pasteur François Gaultier de Saint-Blancard, Jacques Gaultier de la Croze fut nommé en 1743 Ancien de l'Eglise française de Berlin, secrétaire du consistoire, directeur de la Maison d'orphelins. Cinq ans après, il fut nommé précepteur des filles du roi Frédéric-Guillaume, bibliothécaire & gardien du cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi, & enfin conseiller au souverain Conseil français. Le savant Le Duchat, mort en 1735, laissa tous ses biens à la maison des Orphelins de Berlin, dont Gaultier de la Croze était le directeur ; il est probable que ce fut de cette manière que ce dernier fut mis cette même année en possession du recueil des lettres de Rapin-Thoyras à Le Duchat, auxquelles ce dernier attachait tant de prix qu'il les avait fait relier en un volume. En février 1736, La Croze écrivait à M^{me} Cazenove, née de Rapin : « Les lettres de feu M. de Rapin, votre illustre père, sont entre mes mains, & elles y resteront s'il plaît à Dieu. Si vous souhaitez de les voir, Madame, je me ferai un plaisir fort sensible de vous les communiquer. » Gaultier de la Croze était veuf lorsqu'il épousa M^{me} de Mauclerc. C'était un homme de beaucoup d'érudition, doué d'un sens littéraire très-sûr & très-délicat ; il ne doit pas être confondu avec son émule & son coreligionnaire le célèbre orientaliste Veyssière de la Croze. — Voy. *France Protestante*, art. Veyssière & Gaultier.

(1) *Hogguer*, ancienne famille suisse, originaire de Saint-Gall, anoblie en Hollande au titre de *Jonkheer*, le 16 septembre 1815. Pierre-Michel Hogguer, fils de feu Jean Hogguer, bourgeois de Saint-Gall, épousa, le 2 mai 1692, à Genève, Marguerite, fille de noble Amy Brière, seigneur du Marthenay. Elle se remaria en secondes nocces à respectable Sébastien Hogguer, conseiller de la ville de Saint-Gall, fils de Jacques Hogguer, docteur en médecine. — Galiffe, *Notices genealogiques sur les familles genevoises*, III, 81. — Voy. aussi Leu, *Schweizerische Lexikon*, art. Hogguer.

clxxxj

2. — Henriette d'Hogguer, née à Amsterdam, le 11 juillet 1756, morte à Saint-Gall, le 19 février 1805, mariée à Lyon, en 177..., à Daniel-Hermann SCHERER (1) de Castell, né en 1741, mort en 1820; ils ont eu pour enfants :



A. — Marie-Marguerite-Auguste Scherer, née à Lyon, le 24 août 1778, morte en 1823, sans alliance.

B. — Henriette-Marie Scherer, née à Lyon, le 2 mai 1783, morte fille en 1845.

C. — Albertine-Dorothée Scherer, née à Lyon, le 27 mai 1786, mariée en 1808, à son cousin germain Adrien-Philippe DE SCHERER DE GRAND-CLOS, lieutenant-colonel, membre du conseil souverain de Saint-Gall, né en 1783, mort en 1835, dont :

a. Amélie de Scherer, née en 1810, morte en 1826.

(1) Scherer, famille originaire de Saint-Gall, fut anoblie par les empereurs Ferdinand III (1637-1657) & Charles VI. Henri Scherer, chef de corporation (*Zunftmeister*) & sous-bourgmestre de Saint-Gall en 1493, Christophe Scherer, conseiller en 1554 & chancelier de Saint-Gall en 1556, appartenaient à cette famille, ainsi que Jean-Jacob Scherer, pasteur de Urnäsch en Appenzell, en 1694, recteur de l'école de Saint-Gall, en 1699 & 1706, mort en janvier 1733, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, laissant plusieurs ouvrages estimés sur la théologie, la numération & l'histoire. Henri Scherer de Scherbourg, chevalier du Saint-Empire (16 mai 1710), intendant de la bibliothèque de Saint-Gall, syndic de la colonie suisse à Lyon, fouche des deux branches actuellement existantes de la famille de ce nom, dont l'aînée est celle qui figure dans ce travail, était probablement frère, ou tout au moins cousin du pasteur d'Urnäsch. Mort en 1720, Henri Scherer avait épousé Marguerite Hogguer de Bignan, fille de Daniel Hogguer, marquis de Gano. De ce mariage naquirent deux fils, Daniel qui suit, & Gaspard-Henri, marié à Ursule Zollikoffer, tige de la branche cadette, à laquelle appartient M. Edmond Scherer, docteur en théologie, bien connu dans la presse religieuse, littéraire & politique de nos jours, à l'obligeance duquel nous devons la plupart des détails qui précèdent. Daniel Scherer, né en 1716, mort en 1760, succéda à son père dans le syndicat de la colonie suisse à Lyon; de son union avec Suzanne-Catherine Zollikoffer de Castell sont nés six enfants, entre autres Daniel-Hermann, époux d'Henriette d'Hogguer, & Jacques-Christophe, seigneur de Grand-Clos. Ce dernier eut pour fils Adrien de Scherer de Grand-Clos, qui épousa sa cousine germaine, Albertine Scherer de Castell. La *France Protestante* consacre un article à Jacques-Frédéric Scherer & à son fils Jean-Baptiste, nés à Strasbourg, qui se sont fait un nom dans les lettres, mais qui ne paraissent pas appartenir à cette famille. — Voyez Leu, *Schweizerische Lexikon*, art. Scherer, & Galiffe, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, I, 283, & II, 211, 261, 280.

clxxxij

b. Iwan-Henri-Maximilien de Scherer, né en 1815, mort en 1848, marié en 1847, à Marie, comtesse *de Canitz*, dont :

♂¹ Maximilien, né peu de mois après la mort de son père.



3. — Jacques-Christophe d'Hogguer, né à Amsterdam, le 26 novembre 1758, mort en 1793, célibataire.



4. — Paul-Iwan d'Hogguer, né le 7 février 1760, fut l'un des échevins de la ville d'Amsterdam. Il épousa, vers 1788, Marie *Ebeling*, née dans cette ville en 1768, décédée le 29 juin 1812 ; elle donna le jour à :

A. — Ernestine-Henriette-Marie-Pauline d'Hogguer, née à Amsterdam, en 1790, morte le 22 mai 1811, mariée un an auparavant avec F. E. C. P. TAETS VAN AMERONGEN, sans postérité.



5. — Daniel-Louis, baron d'Hogguer, né à Amsterdam, le 24 mars 1761, fournit une courte & brillante carrière dans la magistrature de son pays. Il mourut le 27 mai 1792, à Haarlem, après un mariage de quatre semaines avec Jeanne-Agnès *Westrick*, née à Amsterdam en 1771, morte à Hambourg, le 12 février 1798, après s'être remariée en 1793, avec Charles-Henri Frazer.



6. — Frédéric-Henri, baron d'Hogguer, né à Amsterdam, le 26 mai 1763, maréchal de camp au service de France, commandant des Suisses à Paris, en 1815. eut de son mariage avec Henriette *Passavant*, née à Lyon, le 6 novembre 1773, célébré vers 1793 :

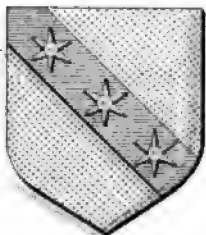
A. — Claudine-Henriette-Corally d'Hogguer, née à La Haye, le 10 mars 1794, morte en 1847; elle époufa, en 1814, David MACAIRE (1), de Genève, & en eut un fils & deux filles :



a. Maurice Macaire, né en 1815.

b. Amélie Macaire, née en 1816, mariée en 1834, au comte Frédéric DE ZEPPELIN (voy. plus bas), décédée à Montpellier, en 1852.

c. Henriette Macaire, née en 1817, époufa en 1838 Henri DE SENARCLENS DE VUFLENS, né vers 1812 au château de Vuflens, près Lausanne, mort en 1852, & en a eu un fils & deux filles :



c¹ Eugène, né à Vuflens, près Lausanne, en 1839.

c² Amélie, née en 1842.

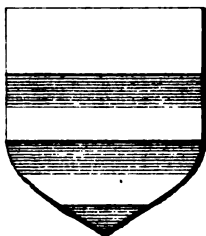
c³ Hortense, née en 1846.

B. — Dany ou Daniel d'Hogguer, né en 1800, mort sans postérité en 1846, officier au service de Prusse, aide-de-camp de S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg, époufa : 1^o N... *Friesen*, plus tard divorcée & femme du comte de la Villestreux; 2^o le 19 janvier 1833, Nathalie de Langalerie, qui, veuve de Dany d'Hogguer, se remaria au comte d'Ingelheim en 1848.



III. — LOUISE-ANTOINETTE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 7 août 1731, morte à Lyon en 1766, fut mariée dans cette ville,

(1) Le célèbre pasteur & théologien David Ancillon avait époufé en 1649, à Paris, Marie Macaire, fille de N. Macaire, pourvu autrefois d'un emploi considérable auprès de Henri IV, & qui, à l'époque du mariage de sa fille, « était un vieillard vénérable, d'une vertu & piété exemplaires, possédant de grands biens à Paris & aux environs de Meaux. » (*France Protestante*, art. Ancillon.) Nous serions heureux de donner pour ancêtre à David Macaire le beau-père d'Ancillon, mais, faute de preuves suffisantes, nous devons nous borner à mentionner ici cette note à titre de simple présomption. En tout cas, la famille Macaire, originaire de Pont-en-Royans, fut admise à la bourgeoisie de Genève en 1668. (*Fr. Prot.*, art. Odier & Galiffe, *Notices, etc.*, III, 344.)



en 1754, avec GEORGES MAYER, né à Saint-Gall, en 1720, mort à Gotha, le 8 juillet 1802 (1), laissant deux enfants :

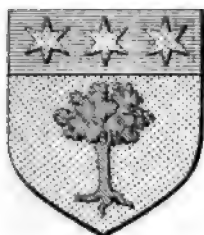
1. — Jean-François Mayer, né à Lyon, le 7 août 1759, mort à Ceylan, en 1803, capitaine au service d'Angleterre dans l'armée des Indes. (Régiment anglo-suisse de Meuron.)



2. — Cécile-Marianne Mayer, née à Lyon, le 20 novembre 1761, morte dans cette ville le 18 octobre 1818; elle y fut mariée en 1787, à Jean-Baptiste-François

(1) Georges Mayer eut encore deux autres fils de Louise de Maclerc, sur lesquels nous manquons de renseignements; devenu veuf, il se remaria avec Auguste d'Avemmann, de Gotha, dont il eut quatre enfants: une fille mariée à M. Jordan, morte à Berlin en 1797; une autre fille, Aline, morte sans alliance à Gotha, & deux fils. L'un d'eux, Charles-Henri Mayer d'Avemmann, né en 1784, est mort célibataire à Paris, en 1852, & l'autre, Chrétien-Adolphe Mayer, né à Lyon, en 1775, mort à Leipzig, en 1843, est le père de MM. Adolphe & Gustave Mayer, banquiers à Leipzig.

Cette famille, originaire de Saint-Gall, en Suisse, remonte à Conrad Mayer, juge municipal (*Stadtrichter*) à Saint-Gall, mort en 1441. Son petit-fils, Jean Mayer, fils de Conrad, juge municipal en 1504, sous-bourgmestre en 1523, mourut en 1525; son fils Hans lui succéda dans sa charge l'année suivante, & mourut cette même année, laissant un fils, Hans Mayer, qui eut cinq enfants d'Otilie Spengler. L'un d'eux, nommé Johann, né en 1555, mort en 1633, épousa en 1580 Marie Wild. Christophe Mayer, l'un des six enfants issus de ce mariage, né en 1583, mort en 1657, ajouta à son nom celui de *Tschudi*; il est le premier qui se soit servi des armes reproduites ci-dessus. Son fils, Georges Mayer, né en 1624, mort en 1691, eut treize enfants d'Anne Scheibeiner qu'il avait épousée en 1656; il fut le père de Johann-Jacob Mayer, né en 1677, mort en 1744 à Lyon, qui épousa, en 1706, Anna-Marie Rietmann. Georges Mayer, fils des précédents, époux de Louise de Maclerc, n'eut pas moins de treize frères & sœurs. En 1512, Conrad Mayer, l'un des ancêtres de cette famille, fut dévalisé par le célèbre Goetz de Berlichingen; il fut tué aux côtés de Zwingli, à la bataille de Cappel, où il portait la bannière de Saint-Gall, en 1531. Plusieurs familles du même nom ont habité Saint-Gall, & leurs descendants subsistent encore. Mais aujourd'hui, MM. Jean-Jacques & William-Hermann Mayer sont les seuls à Saint-Gall qui appartiennent à la famille dont il est ici question, comme descendant au quatrième degré de Georges Mayer & d'Anne Scheibeiner. Voy. Leu, *Schweizerische Lexikon*, art. Mayer & J.-J. Scherer. *Stemmatologia fuggallenenem*. L'arbre généalogique de la famille Mayer d'où nous avons tiré ces détails, a été extrait de ce dernier ouvrage, en 1817, par M. Hartmann, ex-archiviste de la ville de Saint-Gall, & nous a été communiquée par M. Adolphe Mayer, de Leipzig.



D'ARNAL (1), né à Lyon, le 20 juin 1754, mort à Oron-la-Ville, en Suisse, le 27 mai 1826, dont :

A. — François-Elisée d'Arnal, né à Lyon, le 7 janvier 1791, mort dans cette ville, sans alliance, le 8 août 1840.

B. — Jeanne-Aline d'Arnal, née à Lyon, le 24 janvier 1794, mariée à Saint-Etienne (Loire) (où elle est décédée le

(1) Compris avec son frère aîné Jacques-François d'Arnal, dans le *Catalogue des gentilshommes du Lyonnais qui ont pris part à l'assemblée de la noblesse du Lyonnais, Forez & Beaujolais*, le 14 mars 1789, pour l'élection des députés aux Etats généraux. (Louis de la Roque & Edouard de Barthélemy, Paris 1861.) La famille d'Arnal, originaire du Gévaudan, est connue par filiation suivie depuis noble Etienne d'Arnal, seigneur de Ladevèze & de Nougairol, vivant en 1541. Jean d'Arnal, seigneur de Ladevèze, son arrière-petit-fils, fut maintenu dans sa noblesse avec ses deux fils, Antoine-Hercule & Charles, par jugement souverain du 5 décembre 1668.

Noble Pierre-François d'Arnal, écuyer, seigneur de Ladevèze, fils d'Antoine-Hercule, fit inscrire ses armes en 1698 dans l'*Armorial* dressé par ordre de Louis XIV. (*Bibl. imp., cab. Tit. généal.*, t. II, fol. 80.) « D'or au noyer arraché de sinople, au chef d'azur chargé de trois étoiles du champ, rangées en fasces. » Il fut massacré avec sa mère, Louise de Paliès, & François & Thérèse d'Arnal, ses frère & sœur, dans son château de Ladevèze, près Mende, paroisse de Molezon, pendant la guerre des Camifards, le 27 novembre 1702.

Jean d'Arnal, seigneur de la Beaumelle, issu d'un autre fils d'Etienne d'Arnal, seigneur de Ladevèze, fut reconnu noble par arrêt du conseil d'Etat du 21 octobre 1730, enregistré à la Cour des comptes de Montpellier, le 5 juillet 1732. Il épousa, le 29 mai 1692, Judith Refreger, & en eut cinq enfants : 1. Jean d'Arnal, qui passa au service d'Autriche, après la guerre de Sept ans, & dirigea l'école du génie à Vienne ; créé colonel du génie, baron du Saint-Empire, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, il se distingua au siège de Belgrade & acquit une grande réputation militaire ; 2. Maurice d'Arnal, dit le chevalier d'Arnal, chevalier de Saint-Louis, major, puis colonel du génie en 1771, épousa Marguerite Finiel ; sa postérité existe encore à Ganges ; 3. Etienne, dit l'abbé d'Arnal, chanoine de la cathédrale d'Alais, est connu par quelques ouvrages de littérature scientifique ; 4. Suzanne, qui porta la terre de la Beaumelle dans la famille Angliviel, du Vigan, & qui fut la mère du célèbre critique La Beaumelle, l'adversaire de Voltaire ; & 5. François d'Arnal, qui fit profession de la religion réformée. Né à Valleraugue le 21 mai 1703, il épousa à Lyon, par contrat du 20 septembre 1749 (Patrin, notaire), Marie-Françoise Brun, dont la sœur épousa Benjamin Delessert, grand-père de MM. Armand, Paul & François Delessert, établis en Suisse & à Paris (voir *Généalogie de Cazenove*). Noble François d'Arnal testa à Lyon le 18 mai 1759, & y mourut le 4 janvier 1769, laissant deux fils. L'aîné, Jacques-François d'Arnal, écuyer, né à Lyon, le 4 juillet 1750, mort le 14 septembre 1830, eut de Rose-Frédérique de Boffet, de Neufchatel, qu'il avait épousée le 29 octobre 1777, deux fils qui ne laissèrent point de postérité (le cadet, Benjamin, fut tué à Friedland), & deux filles : Julie, née le 23 septembre 1778, mariée en 1802 à Etienne Evefque, d'Alais, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire de Lyon, & Elisabeth, née le

clxxxvj

24 avril 1836), le 10 novembre 1819, à Mathieu FLOTARD, né à Milhau (Aveyron), le 14 octobre 1781, mort à Saint-Etienne, le 29 juin 1855, dont un fils :

a. Pierre-Eugène Flotard, né à Saint-Etienne, le 22 mars 1821, docteur en droit, ancien magistrat, auteur de divers ouvrages de droit & de littérature, marié à Zoé Thinard, d Saint-Etienne, dont :

- ♂¹ Pierre-Fernand, né à Lyon, 26 octobre 1853.
- ♂² Lucien, né & mort à Vernaison (Rhône), en juillet 1858.
- ♂³ Lucie-Aline, née à Lyon, 3 juin 1860.
- ♂⁴ Berthe, née à Lyon, 22 janvier 1863.



IV. — ANNE-MARIE DE MAUCLERC, née à Stettin, le 13 août 1732, morte le 25 septembre 1795, fut mariée à Amsterdam, vers 1755, à Jacques-Henri VERNÈDE, né à Amsterdam, le 20 juin 1713, mort dans la même ville, en 1777, chef de la maison Vernède & C^{ie}. Son frère & associé, Barthélemy-Jacques Vernède, s'occupait de littérature. On lui doit un *Eloge de l'avocat Noordkerk* (Amst., 1777, in-4°) (1). Jacques-Henri Vernède eut quatre enfants d'Anne-Marie de Mauclerc :



1^{er} octobre 1783, qui épousa, le 14 septembre 1805, Elifée De Villas, membre de l'Académie de Lyon & président laïque du consistoire de l'Eglise réformée de cette ville. Leur fille, Julie-Françoise-Clementine De Villas, issue de ce mariage, épousa, en 1832, Arthur de Cazenove. (Voir *Généalogie de Cazenove*.) Jean-Baptiste d'Arnal, second fils de François d'Arnal, fut l'époux de Cécile-Marianne Mayer, dont les descendants figurent ci-dessus. — Voir De Waroquier de Comblès, *Tableau historique de la noblesse*, 1789, 9 vol. in-12. — L. de la Roque, *Armorial du Languedoc*, Paris, 2 vol. in-8, 1860. — H. Rivoire, *Statistique du département du Gard*, 2 vol. in-4°, Nîmes, 1842. — A. Arman, *Tablettes militaires du Vigan*, Nîmes, 1814, in-8. — Généalogies d'Arnal.

(1) Noël Vernède, de Nîmes, se réfugia en Hollande au commencement du dix-huitième siècle pour cause de religion, puis passa en Suisse où il mourut. Peut-être est-il le même que Noël Vernède qui rentra en France en 1742, & obtint la permission de recevoir de son frère sa légitime (*Arch. génér.* E. 3503) « à cause de son retour déjà ancien & du commerce qu'il faisaient. » Il eut trois fils: 1^{er} Jacques-Henri, époux en premières noces de Catherine-Marie Chatelain, fille du fameux libraire d'Amsterdam Zacharie Chatelain, & en secondes noces d'Anne de Mauclerc, dont la

1. — Henriette-Marie Vernède, née à Amsterdam le 2 mai 1758, mariée dans la même ville à Gérard-Nicolas-Peter HASSELAER, fils d'un bourgmestre d'Amsterdam, sans postérité.



2. — Jean-Théophile Vernède, né à Amsterdam le 14 mai 1760, mort à Batavia en 1792.

3. — Anne-Emilie Vernède, née à Amsterdam le 28 avril 1761, mariée à Leyde au professeur Jacques-Florent VOLTELEN, né le 22 janvier 1755, mort à Leyde le 2 août 1795, dont :

A. — Emilie-Suzanne Voltelen, née à Leyde le 26 octobre 1785, épouse divorcée de N... MULLER, d'Amsterdam, sans postérité.

B. — Henriette-Géraldine Voltelen, née à Leyde le 11 septembre 1788, épousa N... Van Voorst, membre du tribunal, à Haarlem.

C. — Auguste-Pauline Voltelen, née le 18 janvier 1790, mariée à N... N...

descendance figure ci-dessus ; 2° Barthélemy-Jacques, & 3° Jean-Scipion. Ce dernier, né le 14 septembre 1714, auquel la *France Protestante* consacre un article spécial, fut pasteur à Bois-le-Duc, à Maëstricht, & enfin à Amsterdam, où il mourut en 1779, laissant plusieurs *Sermons* & une *traduction en vers des Psaumes*. (Amst. Zach. Chatelain, 1756, in-12.) Il eut treize enfants d'Anne Van den Heuvel, fille du grand-bailli de Maëstricht, entre autres Scipion-Henri qui suit, & Jacques-Henri, pasteur à Maëstricht, né en 1754, mort en 1808, pasteur de l'église Wallonne d'Amsterdam, qui a laissé quelques *Sermons*. (*Fr. Prot.*, art. Vernède.) Secrétaire de la ville de Middelbourg, puis de celle de Schiedam, décédé à Utrecht, Scipion-Henri Vernède eut d'Anna Gysberli Hodenpyl plusieurs enfants, dont l'aîné, Jean-Scipion Vernède, est aujourd'hui président de la haute Cour militaire à Utrecht. Scipion-Henri Vernède, fils du président, avocat à Utrecht, a épousé en 1857 C.-B.-M. van Hoey Schilthouwer, dont un fils, Edwin, né en 1864. Il serait possible que cette famille protestante eût une origine commune avec la maison de Vernède de Corneillan, bien connue en Gascogne & en Languedoc, mais les preuves nous manquent actuellement pour justifier authentiquement cette présomption qui emprunte une certaine valeur à l'écusson symbolique des Vernède d'Utrecht reproduit ci-contre. (Une corneille de fable en champ d'or (armes des Corneillan) efforant sous un oranger, emblème de la maison d'Orange, sous le gouvernement de laquelle un Vernède de Corneillan se réfugia en Hollande pour cause de religion. — Collection héraldique du *British Museum*.)

clxxxvii

4. — Anna-Auguste Vernède, née à Amsterdam le 18 août 1770, épousa Paul RENOUARD (1), né à Amsterdam, dont une fille :



A. — N... Renouard, mariée à N... STRAALMAN, d'Utrecht, sans postérité.



V. — MARIE-AUGUSTE DE MAUCLERC, née en 1733, morte en 1786, sans alliance.

VI. — SUZANNE-JUDITH DE MAUCLERC, née le 21 septembre 1734, morte le 26 avril 1803, mariée à Leipzig, à Jacques FIZEAUX, né en 1733, mort à Leipzig, le 26 juin 1806.

VII. — FRÉDÉRIC DE MAUCLERC, né le 24 octobre 1735, général-major de cavalerie, chambellan du duc de Wurtemberg, gouverneur des princes de Wurtemberg, créé baron héréditaire du Saint-Empire par l'empereur Joseph II, en 1782, mort à Stuttgart, le 25 avril 1796, épousa, le 23 juin 1782, Louise-Sophie-Eléonore, baronne Le Fort(2), chanoinesse de Walde en Danemarck, née le 23 décembre 1758, morte à Stuttgart, le 30 octobre 1801. Sont issus de cette union :

(1) En 1733, Peter Renouard était major du régiment de cavalerie du prince de Galles. Son frère ou son cousin David Renouard, *esquire*, paraît s'être fixé en Angleterre. Pierre-Charles Renouard fut l'un des témoins requis qui signèrent au testament de Marie-Anne Testart, veuve de Paul de Rapin-Thoyras, le 10 juin 1739, à la Haye. En 1754, Etienne Renouard, d'Amsterdam, épousa dans cette ville Esther Maffieu de Clerval. Une branche de la famille Renouard de Buffière, actuellement fixée à Paris, se réfugia en Hollande à la Révocation. Enfin, le nom de Renouard de Viville était porté en Brandebourg par une famille protestante réfugiée, qui a fourni plusieurs officiers distingués ; de l'ensemble de ces renseignements, nous n'avons pu malheureusement dégager aucune notion précise sur celle de ces familles du Refuge à laquelle appartenait Paul Renouard.

(2) V. Généalogie de Le Fort; Galiffe, *Nor. géneal. des familles genevoises*, I, p. 73.

I. — *Paul-Frédéric-Théodore-Eugène*, baron de Maucler, né le 30 mai 1783, mort le 28 janvier 1859, gentilhomme de la Chambre & Conseiller de Régence du roi de Wurtemberg à Elwangen, marié le 29 avril 1808, à *Sophie-Joséphine-Barbe*, comtesse de *Beroldingen*, née le 4 février 1787, morte le 1^{er} septembre 1852, desquels font issus :

A. — *Frédéric-Guillaume-Paul-Emile*, baron de Maucler, né à Stuttgart le 18 février 1809, président du Conseil aulique, chef du cabinet & chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg. Il a épousé, le 16 juin 1838, *Françoise-Joséphine-Anna Jamin de Bermuy*, fille du général Jamin du Frefnay, marquis de Bermuy, née à Madrid le 5 octobre 1812, dont il a eu quatre enfants, savoir :

a. Auguste, baron de Maucler, né le 8 juillet 1839, lieutenant aux gardes de S. M. le roi de Wurtemberg, décédé à Stuttgart le 11 août 1862.

b. Eugène, baron de Maucler, né le 18 janvier 1841, officier d'état-major au service de Wurtemberg.

c. Cécile, baronne de Maucler, née le 8 juin 1845.

d. Isabelle, baronne de Maucler, née le 31 décembre 1849.

B. — *Frédéric-Guillaume-Max-Jules*, baron de Maucler, né le 25 décembre 1811, secrétaire de légation à Paris, mort le 9 avril 1850.

C. — Marie, baronne de Maucler, née le 9 avril 1818, morte non mariée le 24 mars 1843.

D. — Guillaume, baron de Maucler, né le 19 décembre 1819, mort le 24 novembre 1846.

E. — Paul, baron de Maucler, né le 7 juin 1829, major de cavalerie dans l'armée de S. M. le roi de Wurtemberg, marié le 10 septembre 1856, à Mary Guizi *Spencer*, née le 1^{er} mai 1834, dont font issus :

a. Marie, baronne de Maucler, née en 1858.

b. Paul, baron de Maucler, né en 1861.



CXC

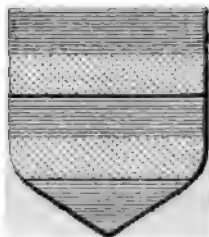
2. — *Frédérique-Henriette-Auguste-Pauline*, baronne de Maucier, née le 17 décembre 1784, décédée en octobre 1863, mariée le 8 août 1802, à Ferdinand, baron, puis comte DE ZEPPELIN, par décret de S. M. le roi de Wurtemberg du 1^{er} janvier 1808, né le 28 novembre 1773, ministre plénipotentiaire du roi de Wurtemberg à Paris & en fuite à Vienne, mort dans cette dernière ville, le 21 janvier 1829. Leurs enfants sont :



A. — Mathilde, comtesse de Zeppelin, née le 7 juillet 1806, mariée en premières noces au comte DE GOERLITZ, en secondes noces à Auguste DE STOFFREGEN, sans postérité.

B. — Frédéric, comte de Zeppelin, né le 29 novembre 1807, veuf d'Amélie Macaire (voy. p. clxxxij), qu'il avait épousée en septembre 1834, & dont il a eu une fille & deux fils, savoir :

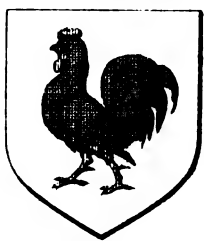
a. Eugénie, comtesse de Zeppelin, née en 1836, mariée en 1860 à Wilhelm, baron DE GEMINGEN.



b. Ferdinand, comte de Zeppelin, né en 1838, officier d'état-major au service de Wurtemberg.

c. Eberhard, comte de Zeppelin, né en 1842.

C. — Maria, comtesse de Zeppelin, née le 30 avril 1809, mariée en 1837 à Georges-Jacques-Henri Max, comte DE POLIER (1), né le 18 juillet 1793, mort à Bumplitz, près Berne, le 2 août 1842, dont font issus :



a. Ferdinand-Paul-Auguste, comte de Polier, né à Genève le 11 janvier 1838, officier de cuirassiers au service d'Autriche.

(1) Au dire de Borel (*Antiquitez, &c.*), « la noble & ancienne maison de Polier » fonda Villefranche, en Rouergue. On voyait dans cette ville une antique tour, bâtie en 1091 & démolie en 1768, appelée longtemps *Tour de Polier*. Claude de Polier eut l'insigne honneur de sauver la vie au

b. Charles-Guillaume Max, comte de Polier, né à Genève le 30 octobre 1839, officier au service de Wurtemberg.

D. — Ferdinand, comte de Zeppelin, né le 2 février 1811, chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, mort en décembre 1863, marié en 1844 à Anne *Planta*, de Reichenau, issue de l'une des plus anciennes familles de l'Engadine, née en 1821, dont cinq enfants :

a. Mathilde, comtesse de Zeppelin, née en 1845.

b. & c. Charles & Olga, comtes de Zeppelin, jumeaux, nés en 1847.

d. Anna, comtesse de Zeppelin, née en 1853.

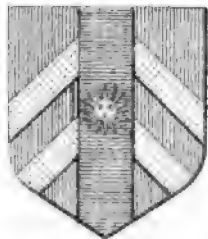
e. Constantin-Max, comte de Zeppelin, né en 1856.

E. — Louisa, comtesse de Zeppelin, née le 12 août 1814, morte le 5 mars 1832.

dauphin Louis, fils de Philippe-Auguste, à la bataille de Bouvines, en 1214. En souvenir du péril auquel son fils avait échappé, le roi fonda l'ordre du Coq, & sa reconnaissance en créa Polier le premier chevalier. Selon Moréri, cet ordre tira son nom du coq que l'on voit figurer dans les armes de Polier. Pierre Polier fut député au Prince Noir en 1354, avec le juge-mage de Villefranche, Guillaume de Garrigues, & lui signifia le refus de ferment des habitants de Villefranche au roi d'Angleterre. Furieux de cette résistance, le prince les renvoya avec ordre de triompher des scrupules de leurs concitoyens. Bien loin de les dissuader de leur première résolution, les courageux députés les encouragèrent à la résistance & revinrent rapporter au Prince Noir cette périlleuse réponse. Leur arrêt de mort ne se fit point attendre, le juge-mage attaché à la queue d'un cheval indompté fut traîné jusqu'aux portes de Villefranche, & Polier ne dut la vie qu'à l'intercession du seigneur d'Arpajon. D'autres membres de cette famille, Rigal Polier, en 1400, Jean Polier, en 1440, Guillaume Polier, en 1504, figurent dans le corps consulaire de Villefranche. Le fils du dernier, Vésian de Polier, premier consul en 1525, eut deux fils : Guillaume, dont le fils François qui lui succéda dans sa charge, en 1614, n'eut point d'enfants de N... Azémar, & Jean, qui embrassa le calvinisme, passa en Suisse & fut l'auteur des branches de Suisse, de Russie & de Wurtemberg, connues sous différents noms. (Polier de Bottens, de Brétigny, etc.) — Voir *France Protestante*, art. Polier, & H. de Barrau, *Documents hist. & généalog. sur les familles du Rouergue*, 1853-60, III, p. 65.

cxcij

F. — Catherine, comtesse de Zeppelin, née le 24 octobre 1816, mariée en 1843 à Gonfalte GRAND D'HAUTHEVILLE, à Lausanne, sans enfants.



G. — Clara, comtesse de Zeppelin, née le 6 mai 1820.

H. — Wilhem, comte de Zeppelin, né le 18 août 1824, officier au service d'Autriche, marié en 1858 à Mabella Knoke, née en 1824, dont sont issus :

a. Conrad, comte de Zeppelin, né en 1859.

b. Agnès, comtesse de Zeppelin, née en 1861.



3. — Frédéric-Louis-Ferdinand-Charles, baron de Maucier, né le 18 avril 1786, officier au service de Wurtemberg, mort le 29 août 1810.



4. — Dorothee-Frédérique-Wilhelmine-Emilie, baronne de Maucier, née le 22 mars 1789, morte le 25 février 1845, mariée le 26 juillet 1808, à Charles, baron DE KAHLDEN, né le 21 février 1784, mort le 19 septembre 1845, lui a donné :



A & B. — Frédéric & Charles, barons de Kahlden, morts jeunes.

C. — Mathilde, baronne de Kahlden, née le 1^{er} novembre 1810, morte le 1^{er} août 1832.

D. — Pauline, baronne de Kahlden, née le 28 juillet 1813, morte en 1835.

E. — Dorothee, baronne de Kahlden, née le 23 septembre 1814, morte le 3 juillet 1846, sans alliance comme ses aînées.

F. — Ferdinand, baron de Kahlden, né le 12 décembre 1817, officier au service de Prusse, marié à N... N..., sans enfants.

G. — Anna, baronne de Kahlden, née le 22 novembre 1819.

H. — Cécile, baronne de Kahlden, née le 22 juin 1824, demoiselle d'honneur de S. A. la princesse royale de Wurtemberg.



§. — *Frédéric-Guillaume-Henri-Louis*, baron de Maucler, né le 10 mars 1793, mort le 8 août 1845, fut marié, le 16 octobre 1827, à *Sophie-Caroline*, baronne de *Wächter*, née le 4 septembre 1808, morte le 7 avril 1843, qui lui donna cinq enfants, savoir :

A. — Pauline, baronne de Maucler, née le 27 septembre 1829, morte le 10 octobre 1854, mariée le 18 décembre 1852 à Jules, baron DE RÖDER, sans enfants.

B. — Marie, baronne de Maucler, née le 28 juillet 1832, décédée le 27 juillet 1861, mariée le 11 décembre 1855 à Maximilien, comte DE ZEPPELIN; de cette union font issues trois filles :



a. N....., comtesse de Zeppelin, née en 185...

b. N....., comtesse de Zeppelin, née en 185...

c. N....., comtesse de Zeppelin, née en 185...



C. — Guillaume, baron de Maucler, né le 7 août 1830.

D & E. — Charles, baron de Maucler, & Sophie, sa sœur, morts jeunes en 1834 & 1843.



VIII. — JEAN-LOUIS DE MAUCLERC; né en 1736, mort à Surinam en 1769, célibataire.

IX. — SUZANNE-JULIE-URANIE DE MAUCLERC, née le 7 février 1741, morte à Berlin le 6 décembre 1805, fut mariée à Stettin avec ISAAC TOLLIN (1), né le 11 août 1749 à Berlin [?], ministre du saint Evangile à Stettin, mort dans cette ville en avril 1798, d'où sont issus :

1. — Cécile Tollin, née à Stettin le 26 novembre 1780, fut mariée en 17..... à N..... ROTHE.



2. — Charles-Rodolphe Tollin, né à Stettin le 6 janvier 1782.

(1) Louis Tollin, fils aîné de Jean Tollin de Heiltz-le-Maurupt & de Jeanne Le Jeune, épousa en 1740, à Berlin où il s'était réfugié, Elisabeth Viar dont il eut, entre autres enfants, Daniel (né en 1747, mort en 1824) qui fut inspecteur des accises. Daniel eut de son mariage avec Dorothée Floricke, un fils, Edouard Tollin, né en 1801, à Berlin, qui donna les plus belles espérances & mourut à 38 ans, laissant divers ouvrages de théologie & d'histoire. Il avait été admis au saint ministère en 1817, à Berlin. Les similitudes de nom & de lieu permettent de croire que Isaac Tollin & Daniel Tollin étaient frères & fils de Louis Tollin, surnommé. (V. *France Protestante*, art. Tollin.) Là se bornent tous les renseignements que nous avons pu avoir sur cette famille.

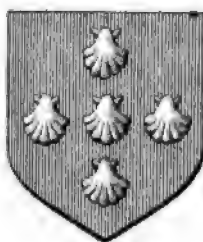




GENEALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE CONINCK



É à la fin du xvi^e siècle, à Anvers, mort dans la même ville le 20 novembre 1675, Jean de Coninck, premier auteur connu de sa famille, épousa Marie de Bückere, décédée en 1671, de laquelle il eut deux fils. Le second, nommé François, né à Anvers le 3 janvier 1621, épousa vers 1654 Catherine Crommelin, d'une notable famille protestante de Saint-Quentin, née le 20 juin 1632, fille de Jean Crommelin & de Rachel Taquelet. Plusieurs enfants naquirent de cette union, entre autres Frédéric de Coninck, né à Rouen le 22 octobre 1660, & mort à Schiedam (Hollande méridionale) le 27 mars 1722. Il fonda dans cette ville de grands établissements industriels, qui furent encore augmentés par ses descendants. De son mariage avec sa cousine Marie

Camin, fille de Louis Camin, d'Abbeville, qui quitta la France à la Révocation de l'édit de Nantes, en 1686, & qu'il avait épousée en Angleterre, Frédéric de Coninck eut plusieurs enfants, entre autres un fils, Jean, auquel commence la présente généalogie (1).

Né à Schiedam le 2 décembre 1692, JEAN DE CONINCK, à peine âgé de quatorze ans, prit la résolution d'aller s'établir à Batavia, afin de ne pas être à charge à ses parents qui avaient une nombreuse famille; après des commencements difficiles, la fortune se déclara en sa faveur; il revint dans sa patrie en 1733. Peu d'années après, le 1^{er} octobre 1736, Jean de Coninck épousa à La Haye SUZANNE-ESTHER DE RAPIN, née à Wefel le 2 janvier 1710, qui fut tenue sur les fonts baptismaux par Jacob Crommelin fils & par Mademoiselle de Haut-Char-moy. Jean de Coninck mourut à La Haye le 22 mars 1774, laissant cinq enfants de Suzanne-Esther de Rapin, morte à la Haye le 20 octobre 1785.

I. — MARIE-ANNE DE CONINCK, née à La Haye le 25 décembre 1738, morte à Copenhague le 21 avril 1811, fut mariée à Londres le 12 décembre 1773 à PHILIPPE MUISSON (2), né en janvier 1732,

(1) Voy. Généalogie de la famille Crommelin, écrite en 1712, par Jacob Crommelin, père du parrain de Suzanne-Esther de Rapin & publiée dans le *Bulletin de la Soc. de l'Hist. du Protestantisme*, VII, 493, & *Tableau généalogique de la famille de Coninck*, imprimé au Havre en juin 1861, chez Alph. Lemale. — Cf. note de la page lxxiv.

(2) Jacques Muiffon, sieur du Toillou, originaire de Valenciennes, vint s'établir à Paris avec sa femme Marie Conrart, & y mourut en 1627. Leur fille Madeleine épousa le célèbre académicien Valentin Conrart, son cousin germain, en 1634; leur fils, Henri Muiffon, sieur du Toillou, mort en 1666, âgé de 79 ans, épousa Péronne Conrart, sœur de Valentin, dont il eut deux filles. La seconde, Catherine Muiffon, née en 1638, épousa en 1665 Jacques de Dompierre de Jonquières, fils de Jean de Dompierre & de Marie Conrart (*Registres de Charenton*).

Jacques Muiffon, fils d'Henri, né en 1636, conseiller au Parlement de Paris, réfugié à la Haye en 1688, après avoir remis sa charge que sa conscience ne lui permettait plus de garder sans heurter les principes austères qui dirigeaient sa conduite, se vit enlever ses enfants. Il ne put résister à la douleur de cette persécution & signa une formule d'abjuration; mais peu après il parvint à gagner la Hollande avec sa famille. Il y mourut avant 1704. De Anne de Rambouillet,

mort à La Haye le 25 décembre 1784. (Marie-Anne-Antoinette *Malmberg*, leur fille adoptive, époufa en 1799 Louis de la Roche, gentilhomme français, dont la postérité se continue dans la famille Raffard.)

II. — FRÉDÉRICK DE CONINCK, né à La Haye le 5 décembre 1740, s'établit à Copenhague en 1763, fut créé conseiller d'Etat par S. M. le roi de Danemarck, & mourut dans cette ville le 4 septembre 1811. Il y avait époufé le 7 janvier 1770 Marie de Joncourt, née à La Haye le 22 juillet 1747, morte à Copenhague le 8 mai 1821. (Elle était d'une ancienne famille de Picardie issue de Raoul de Joncourt, seigneur dudit lieu en 1262, & fille de Louis de Joncourt & de Rachel d'Amberbos. *La France Protestante* consacre une notice sommaire & surtout bibliographique à Elie & Pierre de Joncourt, pasteurs & professeurs dans les églises Wallonnes de la Haye en 1770 & en 1799, sans qu'on puisse les rattacher autrement que par la conformité du nom à la famille dont il est ici question.) De Frédérick de Coninck & de Marie de Joncourt procèdent les familles :

Pingel-Good en Angleterre, *Dunzfelt* & *de Jonquières* en Danemarck, *Monod* en France, *de Coninck* en France & en Danemarck, issues de leurs six enfants dont les noms suivent, auxquels il faut ajouter *François-Henri* & *Guillaume* de Coninck, morts jeunes en 1793 & 1800, & *Louis* de Coninck, mort sans enfants de Marie *Herlów*, en 1840.

I. — Marianne de Coninck, née à Copenhague le 21 mars 1771, morte le 25 février 1811, mariée en premières noces le 18 mai 1786, à W. W. PINGEL

sa femme, il eut trois fils : Philippe, né en 1674, Antoine, né en 1676, & Henri, né en 1678, qui se réfugièrent plus tard en Angleterre & en Hollande.

Philippe Muiffon, né en 1732, directeur de l'hôpital français de Londres en 1774, qui époufa Marianne de Coninck, descendait certainement de l'un de ces trois frères, ou peut-être était-il fils de Jacques-Théodore Muiffon, pasteur de l'église française de Martin's-lane, en 1732, qui plus tard desservit la chapelle de Saint-James. (V. *France Prot.*, art. Muiffon.)

Angleterre, en 1758, mort le 20 octobre 1789) & en eut deux enfants qui suivent. Marianne de Coninck se remaria en secondes nocces, en 1791, à John CLEMENTS, né à Tamlet (Irlande), & en troisièmes nocces à Michel-Leigh SMITH, en 1809, desquels elle n'a point eu d'enfants.

A. — Gertrude-Mariann Pingel, née le 23 avril 1788, morte à Paris le 21 septembre 1849, épousa, le 9 décembre 1807, William-Cadday GOOD, né le 22 janvier 1779, mort à Paris le 14 octobre 1849, desquels sont issus :

a. Eunice Good, née le 26 septembre 1808, mariée le 22 septembre 1829 à Samuel T. HASSELL, né le 2 novembre 1799, dont :

♂¹ Gertrude-Mary, née 10 janvier 1832, mariée 23 février 1854, à Richard LACY, dont deux filles.

♂² James-N.-Henry, né 26 juillet 1833, marié 28 mai 1860 à Grace-Isabella Carpenter.

♂³ Georges-Clements, né 10 décembre 1834.

♂⁴ Eunice-Jane, née 10 septembre 1836, mariée 29 avril 1858, à Th. L. DAMES, dont une fille & un fils.

♂⁵ John-Gordon-Talbot, né 26 juin 1845.

♂⁶ Evelyn-Jeffrey-Octavia, née 9 octobre 1847.

b. Clements Good, né le 24 septembre 1810, épousa, le 19 janvier 1846, Isabella Freß, née le 22 juillet 1816, dont :

♂¹ William-Clements, né 18 novembre 1846.

♂² Gertrude-Jane-Eunice, née 8 novembre 1847.

♂³ Edith-Isabella, née 14 juillet 1849.

♂⁴ Charles, né 13 février 1851.

♂⁵ Frédéric-de-Coninck, né 6 novembre 1852.

♂⁶ Georges-Lacy, né 5 juin 1854.

♂⁷ Laura-Maria, née 17 mars 1856.

c. Mary-Ann Good, née le 5 septembre 1811, morte le 19 février 1860.

d. Jane-Caroline-Barnes Good, née le 14 septembre 1813, mariée le 10 mai 1840 à Gustave MONOD. (Voy. plus bas.)

B. — Paul-Frédéric-William Pingel, enfant posthume, mort à Londres en 1793, âgé de 4 ans.



2. — Henriette-Marie de Coninck, née le 5 mars 1774, morte le 13 mars 1843, fut mariée à Copenhague, le 22 juillet 1791, à C. W. DUNTZFELT, né à Nagapatnam, le 8 novembre 1762, mort à Copenhague le 20 octobre 1809. Ils ont eu huit enfants, savoir :



A. — William Duntzfelt, né à Copenhague, le 12 juin 1792, a eu trois enfants de Berthe *Chrifmas*, née le 1^{er} décembre 1797, qu'il a épousée le 13 octobre 1814, dont deux enfants ont survécu, savoir :

a. Marie Duntzfelt, née le 4 avril 1819, mariée le 14 mai 1856, à Owe-Wilhelm MICHELSEN⁽¹⁾, contre-amiral, ancien ministre de la marine à Copenhague, né le 28 août 1800.

b. Edouard Duntzfelt, né le 17 août 1821, sans enfants de Caroline *Heiliger* qu'il a épousée le 5 mai 1817.



B. — Frédérick Duntzfelt, né le 23 août 1793, a épousé, le 23 mai 1817, Henriette-Charlotte *de Coninck* (Voy. plus bas), née à Copenhague en 1796, décédée au Havre en 1855, après avoir vu mourir ses quatre enfants, décédés sans alliances, dans l'espace de sept années (1848-1855).

C. — John Duntzfelt, né le 31 août 1795, affaibli en octobre 1820 à Manille.

D. — Mary-Anne Duntzfelt, née le 12 novembre 1796, épousa, le 18 août 1815, Daniel Good, né le 12 décembre 1789, mort le 12 juin 1837, & en eut sept enfants, dont cinq ont survécu.

(1) Né à Tœnningen, où son père était secrétaire de la commune, Owe-Wilhelm Michelsen parcourut une rapide & brillante carrière dans la marine militaire danoise ; on lui doit un *Traité d'artillerie de marine*, Copenhague, 1836. Ministre de la marine en 1854, il fut nommé membre de l'assemblée nationale en 1855. — Voy. son article dans Vapereau, *Dict. des Contemporains*.

CC

a. Caroline Good, née le 19 novembre 1816.

b. William Good, né le 27 juin 1819, marié le 19 février 1852, à Hannah *Nathanfon*,
veuve de N... *Levyfon*, née le 26 mai 1822, dont :

- 1° Mary-Ann, née 29 octobre 1853.
- 2° Sophie, née 12 octobre 1855.
- 3° Emilie-Mathilde, née 18 juillet 1858.
- 4° Charles-Alfred, né 4 avril 1860.

c. Jean-Charles Good, né le 18 mai 1821.

d. Gustave Good, né le 8 juin 1823, pasteur à la Rochelle, a épousé à Paris, le 11 avril
1850, Louise *Monod* (Voy. plus bas), née le 11 juin 1827, dont il a eu :

- 1° Constance, née 6 avril 1851.
- 2° Daniel, né 18 août 1852.
- 3° Arthur, né 26 août 1853.
- 4° Mathilde, née 4 août 1857.

e. Frédéric Good, né le 10 mai 1827, marié le 11 octobre 1854 à Louise *Beckens*, née
le 23 mars 1834.

E. — Cécile Duntzfelt, née le 9 novembre 1798, épousa le 9 décembre 1818
Jacques GARRIGUE (1), né à Copenhague le 19 janvier 1788, mort le 8 octobre
1854, dont cinq enfants :

(1) *Garrigue*, famille originaire du Périgord. Jean Garrigue, du Périgord, & sa femme Marie de Franchemont fortirent de France à la Révocation avec leurs enfants ainsi que Rachel Garrigue, plus tard femme du ministre Mathurin. N... Garrigue, traducteur de l'*Ebauche de la religion naturelle*, de Wollaston, fit imprimer cet ouvrage à La Haye en 1726. Enfin, Barthélemy Garrigue, de Lodève, fut reçu à la bourgeoisie de Genève en 1706, avec ses fils Antoine & Jean-Gédéon. (V. *Fr. Prot.*, art Garrigue.) En 1857, l'*Almanach de Gotha* fait figurer J.-A. Garrigue, en qualité de consul du Brésil à Copenhague, & S.-A.-H. Garrigue, comme vice-consul d'Uruguay, dans la même ville.

ccj

a. Emilie Garrigue, née le 15 octobre 1819, mariée à New-York, le 21 septembre 1853, à F.-W. CHRISTERN, né le 14 septembre 1816, dont :

a¹ Cecilie-Wilhelmine, née 29 août 1858.

a² Augusta-Mary-Ann, née 1^{er} avril 1860.

b. Otto Garrigue, mort jeune en mer, en 1845.

c. Rudolph Garrigue, né le 22 février 1822, épousa à New-York, le 15 septembre 1847, Charlotte *Whiting*, née le 24 décembre 1825, dont huit enfants :

c¹ Emily, née 14 octobre 1848.

c² Augusta, née 3 décembre 1849.

c³ Charlotte, née 20 novembre 1850.

c⁴ Valdemar, né 9 mars 1852.

c⁵ Isabella, née 8 août 1853.

c⁶ Evelyn, né 14 juillet 1855.

c⁷ Rudolph-Harald, né 19 février 1857.

c⁸ Eléonore, née 29 octobre 1858.

d. John-Louis Garrigue, né le 18 août 1825, sans enfants d'Emily-L. *Miller*, qu'il a épousée aux Etats-Unis, le 2 juin 1855.

e. Heinrich Garrigue, né le 6 juin 1831.

F. — Mathilde Duntzfelt, née le 16 janvier 1800, mariée le 18 septembre 1818, à Pierre DE CONINCK. (Voir ci-après.)

G. — Emma Duntzfelt, née le 8 décembre 1801, mariée le 5 novembre 1823, à Carl HYLLESTED, né le 2 janvier 1791, dont :

a. Harriet Hyllested, née en 1824, morte en 1845.

b. Frédéric Hyllested, né le 7 novembre 1825.

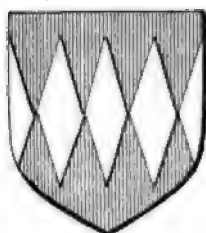
c. Louise Hyllested, née le 28 novembre 1826.

d. Mathilde Hyllested, née le 15 juin 1829.



A A

H. — Henriette Duntzfelt, née le 1^{er} juillet 1809, morte à Genève le 14 novembre 1858, n'a pas eu d'enfants de Jacob KOEFOED, qu'elle avait épousé le 8 juin 1829.



3. — Louise-Philippine de Coninck, née à Copenhague, le 25 décembre 1775, morte le 4 mars 1851, fut mariée le 18 janvier 1793, à Jean MONOD, né à Genève le 5 septembre 1765 (1). Ministre du saint Evangile, il fut le quatorzième pasteur de l'église française de Copenhague depuis sa fondation (2), & desservit cette église de 1794 à 1808; au mois d'octobre de cette dernière année, il reçut vocation de l'église de Paris, se rendit à cet appel, & fut nommé président du Consistoire.

(1) La famille Monod paraît être originaire du pays de Gex, cependant Leu (*Schweizerische Lexikon*) lui assigne pour lieu d'origine le district de Sierre en Valais (*in dem Zehnden Syden und Land Wallis*), où en 1554 Antoine Monod était grand châtelain du district. (*Gross-Castellan des Zehndens*.)

Jacques Monod, que l'on croit être sorti du pays de Gex, premier ancêtre de cette famille, vivant au xvi^e siècle, fut reçu bourgeois de Vuillerens, au pays de Vaud. Il eut de Claudaz Péclard un fils nommé André, qui quitta Vuillerens en 1622, & vint s'établir à Vevey où il épousa Marguerite Gondoux. Pierre-André Monod, fils d'André, baptisé à Vevey le 28 juin 1639, laissa trois fils & trois filles. Le second fils de Pierre-André (l'aîné mourut sans alliance au service de Piémont), David-Bernard Monod, reçu bourgeois de Genève en 1734 [?], eut de sa troisième femme, N... Corne, cinq enfants, dont un seul, Gaspard-Joël Monod, né le 23 janvier 1717 à Genève, marié en 1763, à Suzanne Puerari, laissa de la postérité. Jean, fils aîné de Gaspard-Joël, reconnu bourgeois de Vuillerens en septembre 1793, avait épousé la même année Louise de Coninck, — ses descendants figurent ci-dessus, — l'autre, Gérard-Marie, né à Genève en 1768, y mourut sans alliance en 1836; leur sœur Elifabeth épousa Charles de Coutouly, en 1802.

Jean-François Monod, troisième fils de Pierre-André, baptisé à Morges, le 22 octobre 1674, reçu bourgeois de Morges le 4 juin 1742, épousa le 22 février 1705 Judith-Françoise Duchat, & mourut le 3 avril 1752, ayant eu quatorze enfants, dont un seul fils, Emmanuel, & eu de la postérité. Né à Morges le 24 juillet 1720, bourgeois de Corfier-sur-Vevey en 1780, Emmanuel Monod avait épousé, le 20 mars 1746, Catherine-Marie Perronet. Receveur pour l'état de Berne, il décéda le 31 mai 1791, remplissant la charge de juge du Vénérable consistoire de Morges. Il a eu pour enfant, Henri-Joël-Emmanuel, né à Morges le 20 janvier 1755, marié le 20 novembre 1781 à Marie-Éléonore Bourgeois, membre du gouvernement helvétique, préfet du Léman, officier de la Légion d'honneur, décédé à Morges le 16 septembre 1833. Son fils, Edouard Monod, né à Morges en 178..., colonel au service de Russie, créé par lettres patentes noble Livonien par l'empereur Alexandre I^{er}, au titre de comte de Grosoff, marié à N... de Bothlingk, est décédé à Morges en 183... Henri Monod, fils du précédent, né à Morges en 18..., marié à Mary Forel, a eu plusieurs enfants, entre autres Edouard, né en 1837, marié le 5 octobre 1861 à Henriette d'Albis. (*Voy. Généalogie de Cazenove*.) — Note communiquée par MM. Haag.

(2) Les réfugiés français de Copenhague bâtirent un temple dans cette ville, en 1668. La

toire. Jean Monod mourut à Paris le 23 avril 1836, laissant treize enfants :

A. — Frédéric Monod, né à Monnaz, près de Morges (canton de Vaud), le 17 mai 1794, décédé à Paris le 30 décembre 1863 (1), Ministre du saint Evangile, chevalier de la Légion d'honneur, avait épousé en premières noces, le 3 mai 1821, Constance de Coninck (Voy. plus bas), dont :

a. Jean Monod, né le 23 novembre 1822, actuellement pasteur de l'église de Nîmes ; il a épousé le 21 octobre 1849, sa cousine germaine Marie Babut, dont :

- ¹ Eugénie, née 12 octobre 1850.
- ² Frédéric, né 27 janvier 1852.
- ³ Edgard, né 28 mai 1857.
- ⁴ Hélène, née 18 septembre 1859.

b. Louise Monod, née le 11 juin 1827, femme de Gustave Good. (V. plus haut, branche Pingel-Good.)

c. Gustave Monod, né le 12 mai 1831, établi à Paris, a épousé, le 8 août 1855, Charlotte Brown, née le 1^{er} juin 1835, dont :

- ¹ Louise, née 6 septembre 1858.
- ² Roger, né 9 avril 1860.

d. Théodore Monod, né le 6 novembre 1836.

reine Charlotte-Amélie de Hesse, femme de Christiern V, en posa la première pierre, & créa un fonds dont les revenus furent destinés à salarier les pasteurs. — Erman & Reclam. *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du Roi* [de Prusse]. Berlin, 1782-1800, 9 vol. in-8, t. I, p. 264.

(1) Consacré en 1818, Frédéric Monod fut pasteur de l'Eglise réformée de Paris, de 1819 à 1849. Il se sépara à cette époque de l'Eglise établie & fonda une Eglise évangélique indépendante. Il a publié de nombreux écrits religieux, & pendant quarante ans a été le principal rédacteur des *Archives du christianisme*, où il a exposé plus d'une fois ses doctrines religieuses avec un incontestable talent & une ardeur de conviction qui commandaient le respect de ceux-là même qui professaient des vues théologiques opposées aux siennes. — Voy. son article dans Vapereau (*Dict. des Contemporains*).

cciv

A *bis*. — Frédéric Monod, veuf de Constance de Coninck, morte le 13 octobre 1837, se remaria le 10 septembre 1839, avec Suzanne *Smedley*, née le 14 juin 1808, dont sont issus :

- a. Henri Monod, né le 18 mai 1843.
 - b. Léopold Monod, né le 20 août 1844.
 - c. Albert Monod, né le 5 décembre 1845.
 - d. Emile Monod, né le 7 octobre 1850.
-

B. — Henri Monod, né à Copenhague le 31 août 1795, établi au Havre, épousa, le 27 juin 1829, Camille *Gros*, née à Paris le 10 septembre 1803, morte le 8 décembre 1840, laissant quatre enfants :

- a. Philippe Monod, né le 6 février 1831, au Havre.
 - b. Marguerite Monod, née le 14 septembre 1832, mariée au Havre le 30 août 1852, à Henri AMPHOUX, pasteur de l'église du Havre, né le 5 novembre 1826, dont :
 - b¹ Etienne, né 10 février 1856.
 - b² Camille, née 10 août 1857.
 - b³ Pauline, née 13 octobre 1859.
 - c. Julien Monod, né le 1^{er} juillet 1834.
 - d. Louis Monod, né le 22 mars 1840.
-

C. — Adèle Monod, née à Copenhague le 24 décembre 1796, épousa, le 6 août 1822, Edouard BABUT, né à Nantes le 21 février 1797, mort le 3 octobre 1848, dont :

- a. Marie Babut, née le 9 novembre 1827, épouse de Jean MONOD. (Voir ci-dessus.)

b. Henri Babut, né le 3 août 1829, attaché à l'armée de Crimée comme aumônier protestant, mort en Crimée le 23 mars 1856.

c. Fanny Babut, née le 26 août 1830, épousa Edouard STAPPER le 11 mai 1859.

d. Charles Babut, né le 6 avril 1835, pasteur à Beaumont-lès-Valence.

D. — Edouard Monod, né à Copenhague le 12 juillet 1798, établi au Havre, marié le 4 juillet 1836 à Elisa Gros, née le 7 juin 1813, cousine germaine de sa belle-sœur, & fille de Jacques Gros, de Wefferling, dont cinq enfants :

a. Catherine Monod, née le 7 mai 1837, morte en 1853.

b. Fanny Monod, née le 27 décembre 1839.

c. Gabriel Monod, né le 7 mars 1844.

d. Isabelle Monod, née le 1^{er} juin 1851.

e. Auguste Monod, né le 12 février 1855.

E. — Guillaume Monod, né à Copenhague le 10 mars 1800, pasteur de l'église d'Alger, puis appelé à une suffragance dans l'église réformée de Paris, épousa en premières noces Sophie *Peschier*, née le 14 janvier 1803; veuf le 29 janvier 1845, il épousa en secondes noces, le 14 juillet 1851, Nina *Lauront*, née le 19 septembre 1812; ces deux unions font restées stériles.

F. — Adolphe Monod, né à Copenhague le 21 janvier 1802, fut successivement pasteur des églises de Lyon, de Montauban & de Paris (1). Il est mort dans

(1) Adolphe Monod fut appelé au saint ministère en 1824 & bientôt attaché comme chapelain à l'ambassade prussienne à Naples. Pasteur à Lyon en 1827, il tenta de ramener cette église à une observation plus stricte de la *Discipline ecclésiastique*, à l'usage des églises réformées de France, & d'y introduire des tendances plus évangéliques. Après une lutte de plus de deux années, caractérisée des deux parts par un mélange singulier de modération dans la forme, & d'opiniâtreté persévérante dans le but, Adolphe Monod fut destitué le 15 avril 1831, par le

ccvj

cette dernière ville le 6 avril 1856, & a laissé d'impérissables souvenirs de son ministère de trente années. Il avait épousé à Lyon, le 2 septembre 1829, Hannah *Honnyman*, née le 30 septembre 1799, dont sept enfants, savoir :

a. Mary Monod, née le 29 mai 1831, à Lyon, mariée le 18 mars 1858 à Paris, à Henri-Parfait MORIN, docteur en médecine, né le 18 avril 1831, dont :

- a¹ Gustave, né 30 décembre 1850.
- a² Adolphe-André, né 26 janvier 1860.
- a³ N... né ... 1862.

b. Marguerite Monod, née le 8 novembre 1832, épousa le 11 mai 1854 Auguste BOUVIER, pasteur de l'église de Genève & professeur de théologie, né à Genève le 16 février 1826, dont font issue :

- b¹ Adolphe, né 22 mai 1856
- b² Barthélemy, né 24 août 1857.
- b³ Anna, née 19 mai 1860.
- b⁴ N... né ... 1863.

c. William Monod, né à Lyon le 29 août 1834, pasteur de l'église de Fresnoy-le-Grand (Aisne), marié à Paris le 7 octobre 1863, à Marie *Vallée*.

d. Sarah Monod, née à Montauban le 24 juin 1836.

e. Emily Monod, née le 24 avril 1838.

f. Camille Monod, née le 20 octobre 1843.

Consistoire de Lyon, systématiquement opposé à ses doctrines religieuses. Malgré son illégalité, cette destitution fut consacrée par une ordonnance royale rendue en 1832, où l'on se préoccupa davantage de mettre fin à des débats regrettables que d'examiner les droits & les devoirs des belligérants.

Adolphe Monod a publié de nombreux *Sermons*, empreints de cette foi vivante qui a illuminé sa vie pour l'édification de ses frères, caractérisés par la pureté de la doctrine évangélique & par l'élévation des idées chrétiennes. L'éloquence avec laquelle il savait présenter les grandes vérités de la religion, l'a placé au premier rang parmi les orateurs de la chaire protestante. — Voy. l'article qui lui est consacré dans Vapereau (*Dict. des Contemporains*).

G. — Gustave Monod, né à Copenhague le 30 décembre 1803, docteur en médecine, chirurgien & praticien distingué, chevalier de la Légion d'honneur, établi à Paris, épousa le 13 mai 1840 Jane Good, née le 14 septembre 1813 (Voy. p. cxcvij), dont :

a. William Monod, né à Paris le 10 juin 1841.

b. Frédéric Monod, né en 1842, mort en 1860.

c. Charles Monod, né le 26 septembre 1843.

d. Gertrude Monod, née le 15 octobre 1846.

e. Ernest Monod, né le 8 août 1848.

f. Léon Monod, né le 20 avril 1854.

H. — Valdemar Monod, né le 10 janvier 1809 à Copenhague, épousa le 21 mai 1835 Adèle Lecavelier, née à Caen le 17 janvier 1801, dont un fils :

a. Alfred Monod, né le 9 mai 1836 à Paris, marié à Sedan en 1861, à N... Renard-Bacot, née le 26 novembre 1838, dont :

a¹ Robert, né 29 octobre 1862.

I. — Marie Monod, née à Copenhague le 31 mars 1809, épousa le 9 octobre 1827 Charles STAPPER, ingénieur des ponts & chaussées, chevalier de la Légion d'honneur, né le 28 mai 1799. De cette union font issus :

a. Cécile Stapfer, née le 20 mai 1828, morte au Havre, en juin 1862, épousa le 10 août 1852 Alphonse SALOMON, né le 10 avril 1815, capitaine de frégate. Ils ont eu cinq enfants, dont deux ont survécu, savoir :

a¹ Franky, né 31 août 1853.

a² Edouard, né 8 juillet 1858.

ccviiij

b. Edouard Stapfer, né le 14 juillet 1830, épousa le 11 mai 1859 Fanny *Babut*, la cousine germaine. (Voy. plus haut.)

c. Hélène Stapfer, née le 20 août 1832, épousa le 18 août 1854 Marc ROBINEAU, né le 16 janvier 1830, pasteur de l'église libre d'Angers, dont :

*c*¹ Fernand, né 4 novembre 1855.

*c*² Samuel, né 20 décembre 1856.

*c*³ Marie-Amélie, née 2 mai 1859.

d. Amélie Stapfer, née le 29 avril 1838.

e. Paul Stapfer, né le 14 mai 1840.

f. Edmond Stapfer, né le 7 septembre 1844.

g. Horace Stapfer, né le 17 février 1848.

J. — Horace Monod, pasteur & président du Consistoire de l'église de Marfeille, auquel on doit plusieurs séries de *Sermons* justement estimés, né à Paris le 20 janvier 1814, épousa le 6 septembre 1839 Félicie *Gardes*, née le 20 avril 1818, dont il a eu :

a. Adolphe Monod, né le 12 mai 1841.

b. Edouard Monod, né le 1^{er} décembre 1842.

c. Henri Monod, né le 5 décembre 1847.

d. Charles Monod, né le 24 mai 1850.

e. Franz Monod, né le 29 juin 1852.

f. Eugène-Frank Monod, né le 15 janvier 1856.

g. Augustin Monod, né le 20 octobre 1859.

K. — Elifa Monod, née le 5 mars 1815, fans alliance.

L. — Betty Monod, née le 3 février 1818, fans alliance.



4. — Louis-Charles-Frédéric de Coninck, né le 26 mars 1779, mort au Havre le 28 mars 1852, épousa, le 19 mai 1802, Henriette *Eschauzier*, veuve de Stéphane d'Allens, née le 8 août 1775, dont sont issus huit enfants :

A. — Constance de Coninck, née le 12 septembre 1803, décédée le 13 octobre 1837, avait épousé, le 3 mai 1821, Frédéric MONOD. (Voir ci-dessus.)

B. — Frédéric de Coninck, négociant au Havre, chevalier de la Légion d'honneur, auteur de *Lettres* remarquables sur la Liturgie & les Synodes de l'Eglise réformée de France & de quelques autres opuscules de polémique religieuse, né le 25 décembre 1805, épousa, le 16 mai 1829 à Nantes, Elifa *Roffel*, née le 8 octobre 1802, & n'en a point d'enfants.

C. — Marie de Coninck, née le 29 juin 1807, épousa à Paris, le 12 mars 1828, Paul-Emile DE CONINCK, fans postérité. (Voir plus bas.)

D. — Pauline de Coninck, morte non mariée en 1837, à l'âge de 27 ans.

E. — William de Coninck, né le 15 novembre 1811, épousa, le 11 février 1846 au Havre, Mathilde *Courant*, née le 19 mars 1824, dont deux enfants :

a. Henriette de Coninck, née le 19 octobre 1847.

b. James de Coninck, né le 13 août 1850.



F. — Gustave de Coninck, né le 15 novembre 1814, a épousé à Paris, le 27 janvier 1848, Juliette *Villers*, née le 6 août 1828 à Poissy, & en a sept enfants, qui sont :

CCX

a. Georges de Coninck, né le 16 septembre 1848.

b. Lionel de Coninck, né le 26 août 1850.

c. Jeffy de Coninck, née le 30 avril 1852.

d. Frédéric de Coninck, né le 19 avril 1854.

e. Raymond de Coninck, né le 2 mars 1857.

f. Emile de Coninck, né le 3 juin 1859.

g. Alice de Coninck, née le 24 avril 1861.

G. — Edouard de Coninck, né le 24 novembre 1815, épousa, le 17 avril 1855 au Havre, Estelle *L'Hardy*, née à Paris le 18 mars 1825, décédée au Havre en 1862, sans postérité.



§. — Jean de Coninck, né à La Haye, le 12 décembre 1781, mort à Copenhague le 26 juin 1847, épousa, le 17 janvier 1794, sa cousine germaine, Anne-Elisabeth *de Coninck* (Voy. ci-après), dont quatre enfants qui suivent :

A. — Frédéric-Jean de Coninck, né le 24 novembre 1805, mort à Copenhague, sans alliance, le 30 mars 1853.

B. — Louise de Coninck, née le 11 février 1810.

C. — Adolphe de Coninck, né le 4 juin 1814, épousa, le 14 décembre 1844, Wilhelmine *Herlów*, née le 7 janvier 1818, dont il n'a pas d'enfants.

D. — Sophie de Coninck, née le 31 janvier 1816, a épousé, le 8 mars 1843, John-Jacques BUNTZEN, né le 13 avril 1805, qui la laissa veuve le 14 octobre 1856, avec une fille :

a. Elisabeth Buntzen, née le 21 juin 1847.

5 *bis*. — Jean de Coninck s'est marié en secondes noces, le 9 novembre 1829, à Henriette *Fisker*, né le 25 août 1802, morte sans enfants le 25 mars 1839.



6 & 7. — François-Henri & Guillaume de Coninck, morts jeunes en 1793 & 1800.



8. — Louis de Coninck, né le 24 février 1788, décédé le 28 janvier 1840, sans enfants de Marie *Herløw*, née le 11 octobre 1789, morte le 26 décembre 1842, qu'il avait épousée à Copenhague le 15 septembre 1810.



9. — Cécile-Caroline de Coninck, née le 17 décembre 1789, morte le 25 avril 1857, épousa, le 11 janvier 1813 à Copenhague, M. L. SMITH, né le 20 octobre 1777, mort le 27 janvier 1843, dont font issus :

A. — Marie-Anne Smith, née à Copenhague le 8 mars 1815, mariée le 1^{er} juin 1842 à Valdemar R. RAASLÖFF, né le 6 novembre 1815, dont :

a. Marianne-Caroline-Johanne Raaslöff, née le 5 avril 1843.

b. Harald-Valdemar-Edouard Raaslöff, né le 10 juillet 1855.



B. — Gustav Smith, né à Copenhague le 24 mai 1816, épousa, le 27 novembre 1845, Emma-Julie-Elisabeth *Tischy*, née le 1^{er} juillet 1826, dont font issus :

a. Emilie Smith, née le 4 décembre 1846.

b. Antonio-Gustav-Gotlieb Smith, né le 26 décembre 1848.

c. Valdemar-Gustav Smith, né le 4 juillet 1851.

d. Marie-Anne Smith, née le 25 octobre 1855.



ccxij

C. — Godlieb Smith, né le 11 mai 1818, épousa, le 4 novembre 1843, à Copenhague, Claufine-Frédérique *Duncan*, née le 11 mai 1822, dont :

a. Francisca Smith, née le 13 août 1844.

b. Gustav-Julius-Valdemar Smith, né le 19 avril 1848.



III. — HENRIETTE DE CONINCK, née le 12 juillet 1743, morte sans avoir été mariée, le 12 décembre 1807, à La Haye.

IV. — JEAN DE CONINCK, né à la Haye le 17 juillet 1744, établi à Copenhague en 1784, mort dans cette ville le 24 avril 1807, fut marié en premières noces en 1780, à Théodore *Schelliebeeck*, née à Batavia en 1755, morte à Amsterdam, sans enfants, le 24 juin 1783; & en secondes noces, le 7 janvier 1785, à Christine-C. *Reyerzen*, née le 7 février 1756, morte le 3 juin 1789, dont il a eu deux enfants, savoir :

1. — Anne-Elisabeth de Coninck, née le 17 janvier 1787, morte le 11 septembre 1826; elle épousa, le 17 janvier 1804, son cousin germain Jean DE CONINCK (Voir ci-dessus.)



2. — Jean-Frédéric de Coninck, né le 31 juillet 1788, épousa, le 7 octobre 1814, à Copenhague, Maria *Benners*, née le 19 mai 1792, & la laissa veuve le 15 décembre 1860, avec cinq enfants :

A. — John-Edmond de Coninck, né le 21 novembre 1817.

B. — Agnès de Coninck, née le 9 mars 1820.

C. — Charles de Coninck, né le 7 avril 1823.

D. — Mathilde de Coninck, née le 20 mai 1825.

E. — Cornélie-Elisabeth de Coninck, née le 11 juin 1830.

—

IV *bis*. — Veuf de Christine Reyerfen, JEAN DE CONINCK épousa en troisièmes noces, le 15 janvier 1790, Johanne-Sophie *Wleugel*, née le 19 août 1770, morte le 5 mai 1805, dont sont issus six enfants qui suivent :

3. — Pierre de Coninck, né le 18 novembre 1790, mort le 1^{er} octobre 1842, épousa, le 18 septembre 1818, Mathilde *Duntzfelt*, sa nièce (Voy. p. cci), née le 16 janvier 1800, dont sont issus :

A. — Sophie-Henriette-Marie-Elisabeth de Coninck, née le 7 juillet 1819.

B. — Jean-Henry de Coninck, né le 17 janvier 1821.

C. — William-Frédéric de Coninck, né le 9 mars 1822.

D. — Charles-Edouard de Coninck, né le 16 septembre 1823, consul de Hanovre & des Pays-Bas.

E. — Valdemar de Coninck, né le 28 mars 1828 (1).



4. — Sophie-Marie de Coninck, née le 13 mars 1792, épousa, le 27 septembre 1813, Henri-Lorentz *FRÖHLICH*, né le 26 juillet 1787, sans postérité.



(1) Il est à présumer que plusieurs d'entre les membres des diverses branches danoises mentionnées ici se sont mariés & ont eu des enfants ; comme ils ne figurent pas dans le *Tableau généalogique de la famille de Coninck*, on n'a pu les joindre au présent travail, qui en est en grande partie la reproduction.

5. — Henriette-Charlotte de Coninck, née le 31 mai 1796, morte le 1^{er} juin 1855, épousa, le 23 mai 1817, Frédéric DUNTZFELT. (Voir ci-dessus.)



6. — Charles-Auguste de Coninck, né le 22 octobre 1797, épousa, le 23 octobre 1840, Golla-Hermandine *Bodenhoff*, née le 2 mai 1820, sans postérité.



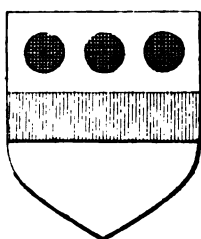
7. — Paul-Emile de Coninck, né le 7 février 1799, épousa, le 12 mars 1828, Marie-Caroline *de Coninck* (Voy. p. ccix), dont il n'a pas eu d'enfants.



8. — William de Coninck, mort à vingt-un ans, en 1821.



V. — CÉCILE DE CONINCK, née à La Haye, le 4 novembre 1745, morte à Folehave le 12 juin 1819, épousa, le 12 décembre 1773, Paulin-Philippe-Henri DE DOMPIERRE DE JONQUIÈRES, né à Leyden le 13 août 1744 (1), conseiller des domaines du prince d'Orange, membre du Conseil souverain & Cour féodale du Brabant, mort à Copenhague le 12 mai 1822. De ce mariage sont issus trois enfants :



(1) Les *Dompierre*, seigneurs de Liramont & de Jonquières, étaient une famille noble de Picardie, qui, d'après MM. Haag (art. *Dompierre*), professait la religion protestante dès 1574, époque du mariage de Catherine, fille de François de Dompierre de Liramont & de Madeleine de Lannoy, avec Jean de Poix, sieur de Séchelles. En 1580, Liramont aida Condé à s'emparer de La Fère; on le retrouve (lui ou son fils) combattant en 1588, aux côtés de Châtillon,

I. — Jean-François de Jonquières, né à La Haye le 27 novembre 1775, mort à Copenhague le 27 mai 1820, célibataire.



& le suivait après l'affaire d'Anneau jusque sur les confins du Vivarais où il est fait prisonnier. Vers la même époque, Jonquières, d'une autre branche de la même famille, portait les armes en Poitou & se distinguait à la prise de Niort. Les Dompierre, de Picardie, restèrent zélés protestants. En 1668, Baruc de Dompierre, sieur du Val, demeurant à Coucy, fut maintenu dans sa noblesse ainsi que Jacques de D., seigneur de Jonquières, son neveu, ayant pour ancêtre commun François de Dompierre-Lirumont. David, sieur de Jonquières, que sa valeur personnelle éleva au degré de maréchal de camp, ne vivait plus à cette époque. Jacques de D., seigneur de Jonquières, fils de Jean & de Marie Conrart (voy. *France Protestante*, art. Muiffon), épousa, en 1665, Catherine Muiffon, née en 1638, fille de Henri Muiffon du Toilou & de Péronne Conrart, sœur de l'académicien. (Voir p. cxcvi) Madeleine de Dompierre, enfermée aux Ursulines de Clermont en 1686, transférée trois ans après aux nouvelles Catholiques de Paris, plus tard retirée à La Haye, était probablement une sœur de Jacques de Jonquières. Un état des nouveaux convertis, en 1700, porte que le seigneur de Dompierre ayant passé en pays étranger, sa terre de Jonquières, près Compiègne, fut donnée à Isaac de Combreville, sieur de la Motte, son neveu. Mais ce don de la munificence royale ne suffit pas pour amener l'abjuration de ce dernier, « fort peu disposé à se rendre à son devoir, » dit cette curieuse pièce. Il résistait encore en 1699 aux objurgations de l'évêque de Noyon. — V. *France protestante*, art. Dompierre.

Il ne faut pas confondre cette famille avec celle des Geoffroy, sieurs de Dompierre, près La Rochelle, dont quelques membres abjurèrent la religion protestante, entre autres, N... de Dompierre, le 17 juillet 1622.

Antoine de Dompierre, seigneur de Jonquières, en Picardie, après avoir suivi la fortune du prince de Condé, frère du roi de Navarre, s'attacha au service de la veuve de ce dernier, Jeanne d'Albret. Cette princesse le plaça auprès du jeune roi de Navarre comme conseiller & maître d'hôtel. Dompierre resta à Paris avec ce prince jusqu'en 1574, où il fut éloigné par la cour pour avoir favorisé un projet d'évasion que méditait le jeune roi. Anne de Jonquières, fille d'Antoine, premier page d'Henri de Navarre, le seconda utilement dans une autre tentative en 1576, qui cette fois fut couronnée de succès. En 1582, Anne de Dompierre est gentilhomme servant du roi de Navarre & capitaine au régiment de Parabère. Il y devint mestre de camp en 1592. Dans les mémoires de Charlotte Arbaleste, dame du Pleffis-Mornay, Dompierre est désigné sous le nom de Jonquières : « M. Dupleffis avait en main trois régiments commandés par les sieurs de Jonquières, de Nefde & de Boisguérin, ses amis. » Le duc de la Trémouille avait levé, l'année précédente, ces trois régiments en Poitou. Dans une lettre de Henri IV au sieur de la Chastre, maréchal de France, datée de Paris, le 14 janvier 1598, on lit ce passage : « ... Que ceux d'entre les gens de guerre qui sont sous la charge des régimens des sieurs de Nefde, de Jonquières & de Boisguérin, aient à s'acheminer incontinent avec lesdits régimens aux environs de Saumur... » (Berger de Xivrey, *Recueil des Lettres missives de Henri IV*, IV, 896.) — Au siège de Niort, après la bataille de Coutras, Jonquières escalada les murailles avec Souffoubre & Villepion de Valière, sous le commandement de Lufignan Saint-Gelais. (*France protestante*, VII, 148.) Jacques de Dom-

ccxvj

2. — Frédéric-Anne de Jonquières, né à La Haye, le 1^{er} septembre 1777, mort à Folehavegaard le 1^{er} janvier 1820, époufa le 17 juin 1814 Anne-Hedwig Høyer, née à Copenhague le 18 septembre 1787, morte le 24 juillet 1853, dont trois fils :

A. — Jean-André-François de Jonquières, né à Copenhague le 26 avril 1815, chef du service des églises au ministère des Cultes, à Copenhague, fans alliance.

B. — Henri-Alexandre-Antoine de Jonquières, né le 13 août 1816, célibataire.

C. — Godefroi-Chrétien de Jonquières, né à Folehavegaard le 3 mars 1818, marié à Copenhague le 1^{er} mai 1846, à Harriet Lindham, né à Jey en Devonshire (Angleterre) le 27 décembre 1820, dont font iffus :

a. Anna-Georgina-Cécile de Jonquières, née à Copenhague le 27 février 1847.

b. Alice de Jonquières, née le 17 avril 1848.

c. Emily-Alexandra de Jonquières, née le 5 mars 1853.

d. Frédéric-Lindham-Godefroi de Jonquières, né le 6 octobre 1854.

e. Mary-Henriette de Jonquières, née le 2 mai 1858.



3. — Alexandre-Philippe de Jonquières, né à La Haye, le 16 novembre 1778, mort célibataire à Copenhague le 17 mai 1862.

pierre, fleur de Jonquières, est député avec Jacques Devaux, par l'église de Compiègne, au synode de Clermont en Beauvoisis, le 5 mai 1667. (*Id.*) L'attachement de MM. de Jonquières pour leur religion nuit à leur avancement, & le petit-fils d'Anne de Jonquières dut s'expatrier en Hollande. Les révolutions politiques conduisirent ses descendants à se réfugier en Danemarck, où ils se fixèrent & où leur famille se maintient honorablement aujourd'hui. (Berger de Xivrey, *loc. cit.*)

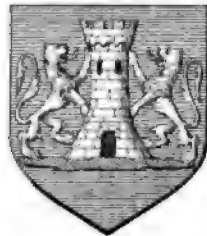




GENEALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE CAZENOVE



RIGINAIRE de Guienne, &, suivant une tradition conservée dans toutes ses branches, primitivement sortie d'Espagne, la famille de Cazenove se divisa en deux branches vers la fin du xvi^e siècle (1). L'une d'elles, qui avait embrassé la religion réformée, après diverses vicissitudes, s'expatria à la révocation de l'édit de Nantes, & vint s'éta-

(1) La branche aînée de cette famille, restée fidèle à la foi catholique, a continué d'habiter le fol où ont vécu ses ancêtres. Son chef est aujourd'hui M. Léon de Cazenove de Pradines, ancien maire de Marmande & ancien membre du conseil général du Lot-&-Garonne, résidant aux environs d'Agen. En 1790, les deux familles reconnurent leur communauté d'origine par l'intermédiaire d'amis communs, & ces relations de parenté, qui avaient été forcément interrompues par cent cinquante ans de persécutions religieuses, reprises à la fin du siècle dernier, n'ont pas cessé d'exister

blir à Genève en 1686. Son chef, Pierre Cazenove, acquit en avril 1703 la bourgeoisie de cette république, que quelques-uns de ses descendants habitent encore.

De son mariage avec Marie Plantamour, célébré dans le temple de la Madeleine à Genève, le 15 juin 1697, sont issus plusieurs enfants.

L'un d'eux, THÉOPHILE CAZENOVE, né à Genève le 1^{er} mars 1708, mort à Amsterdam le 17 décembre 1760, épousa à Vianen (Hollande méridionale), le 28 janvier 1734, MARIE DE RAPIN-THOYRAS, née à Wesel le 12 janvier 1715, & morte à Lausanne le 22 mars 1798. Jean-Jacques de Serres, juge français, & Marie de Rapin, femme de Salomon de Rapin-La Fare, furent les parrain & marraine de Marie de Rapin. Devenue veuve après vingt-six ans de mariage, elle se remaria en 1763, avec Paul-Elie Blaquièrre (1), né à Amsterdam en 1705, mort à Lausanne le 18 octobre 1786, sans postérité.

Douée d'un esprit aimable & cultivé, dont elle conserva le charme jusque dans un âge très-avancé, M^{me} Cazenove-Blaquièrre a laissé de durables souvenirs dans la société d'élite que l'orage, qui bouleversait alors la France, réunit à Lausanne à la fin du siècle dernier. Son salon était le rendez-vous de la meilleure compagnie, « les Montmorency,

depuis lors entre les diverses branches de cette famille. — Voy. la notice généalogique consacrée à la maison de Cazenove dans le tome III du *Nobiliaire de Guienne & de Gascogne*, par MM. O'Gilvy & de Bourrouffe de Laffore; Paris, Dumoulin, 1863, in-4°, p. 209 & suivantes.

(1) Fils d'Elie Blaquièrre, natif de Sorrèze en Languedoc, réfugié à la Haye, capitaine de la compagnie des bourgeois du Drapeau vert, & de Catherine Crommelin. Un oncle de Paul-Elie, Jean Blaquièrre ou de La Blaquièrre, se réfugia en Angleterre, y épousa Marie-Elisabeth de Varennes, & mourut à Londres en 1753, laissant deux fils, dont l'un, Jacques, fut lieutenant-colonel de dragons & directeur de l'hôpital français, en 1763. Le second, Jean de La Blaquièrre, né en 1732, succéda à son frère dans la direction de l'hôpital, suivit la carrière diplomatique, fut premier secrétaire du lord lieutenant d'Irlande, chevalier de l'ordre du Bain; il fut créé baron d'Irlande en 1784, & baron de Blaquièrre en 1800. Lord Blaquièrre eut plusieurs enfants de miss Dobson; l'aîné, John, baron de Blaquièrre, mourut en 1844; son titre passa à son frère qui continua la descendance.

— Voy. Haag, *France Protestante*, art. La Blaquièrre.

I. — CHARLES, né le 5 février 1735, mort célibataire à Colmar en 1790.

II. — MARIE, qui fuit.

III. — JEAN-HENRI, né à Amsterdam le 16 septembre 1737, mort dans sa propriété de Saville-Row (Middlesex), aux environs de Londres, en 1821, sans alliance.

IV. — JEAN-PHILIPPE, mort jeune en 1742.

V. — THÉOPHILE, qui suivra.

VI. — DAVID-PAUL, né à Amsterdam le 8 décembre 1742 (ou le 31 août 1757), capitaine dans les gardes de S. M. l'empereur d'Autriche, mort célibataire en 1782. (C'est de lui dont il est question dans la lettre de M. de Reverdy, citée plus haut.)

VII. — FRÉDÉRIC, né le 27 octobre 1745, officier au service d'Autriche, mort à Lausanne en 1789, sans alliance.

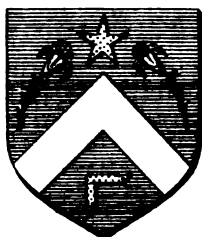
VIII. — MARC-ANTOINE, qui suivra après son frère.

IX. — CÉCILE-CAROLINE, qui suivra également.

X. — HENRIETTE-JULIE, née à Amsterdam le 12 décembre 1755, morte sans alliance à Lausanne, en juin 1834.



II. — MARIE CAZENOVE, née à Amsterdam le 4 mai 1736, morte à Saint-Jean-de-Bruel (Aveyron), en février 1795, fut mariée à Amster-



dam en 1761, à ANTOINE LIQUIER, né à Saint-Jean-de-Bruel, en 1732, mort dans la même ville en janvier 1810, consul général de Hollande à Naples (1). De ce mariage font issus :

1. — Antoine Liquier, né à Genève le 7 janvier 1762, mort à Nonenque (Aveyron) le 30 décembre 1849, marié le 5 décembre 1792 à sa cousine germaine *Adrienne-Pauline Liquier*, née à Marseille le 10 septembre 1772, décédée à Nonenque le 20 mai 1864, dont un fils :

A. — Emilien Liquier, né à Gênes le 17 février 1796, marié le 5 novembre 1820 à *Louise-Mathilde Doxat*, née au château de Boffet (Suisse) le 10 novembre 1800, dont :

a. Henriette Liquier, née à Marseille le 4 août 1821, mariée le 5 octobre 1841 à Prosper FOULC, né à Nîmes le 6 octobre 1812. Leurs deux enfants font :

a¹ Emilien, né à Marseille 1^{er} octobre 1842.

a² Georges, né à Marseille 30 mars 1848.

b. Jules Liquier, né à Marseille le 24 juillet 1824.

c. Marie Liquier, née à Marseille le 12 juillet 1830, mariée le 14 novembre 1850 à Théodore BAQUÈRE, né à Marseille le 6 décembre 1823, dont :

c¹ Edouard, né 28 septembre 1851.

c² Mathilde, née 9 décembre 1856.

(1) André Liquier, frère d'Antoine, fut nommé député du tiers aux Etats-Généraux, par l'assemblée des trois ordres de la sénéchaussée de Marseille, le 2 avril 1789. (L. de la Roque, *Catal. des gentilshommes de Provence qui ont pris part aux assemblées de la noblesse en 1789*, p. 26.) Il mourut subitement à Versailles, le 13 juin, avant d'avoir pu remplir le mandat qu'il tenait de la confiance & de l'estime de ses concitoyens. Le célèbre philosophe de Bonald, parlant dans un de ses ouvrages d'un concours ouvert en 1777 par l'académie de Marseille, sur cette question : « De l'influence du commerce sur l'esprit & les mœurs des peuples, » dit que le prix fut remporté « par M. Liquier, négociant de Marseille, universellement considéré pour ses vertus & ses talents, mort en 1790 à l'Assemblée Constituante, où il avait été nommé député. »

d. *Julie-Henriette-Pauline* Liquier, née à Marfeille le 31 octobre 1836, mariée le 31 janvier 1860, à Marfeille, à *Arthur-Quirin-Léonce DE CAZENOVE* (voy. plus loin), dont une fille :

a¹ *Emilie-Paule-Hélène*, née à Lyon, 16 décembre 1860.



2. — *Pauline-Victoire* Liquier, née à Naples en 1769, morte à Milhau le



15 septembre 1832, épousa en 1788 François d'ALBIS de Vignoles (1), né à Milhau (Aveyron) en 1770, ancien maire de cette ville, membre du conseil général de l'Aveyron, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Milhau le 7 janvier 1832. De ce mariage font issus :

A. — Zoé, qui fuit.

B. — Nestor, qui suivra.

C. — Adrien, né le 30 mai 1792, célibataire.

D. — *Jean-Jacques-Hilarion*, né le 11 septembre 1796, mort le 5 février 1859, marié en décembre 1829 à Joséphine *Beffodes*, dont une fille :

a. Marie d'Albis, née en 183..., mariée en 1853 à Ernest DE RAYMOND.



(1) Pierre d'Albis, seigneur de Giffac; mort dans la religion réformée le 31 janvier 1619, substitua tous ses biens à son frère Laurent d'Albis, tige des seigneurs de Giffac & de Bouffac, dont les descendants existent encore aujourd'hui en Languedoc & en Rouergue. Un troisième frère, Jean d'Albis, habitant de Milhau, comme il appert d'une délibération du 4 août 1612, contenue au troisième registre de l'hôtel de ville de Milhau, fut la souche de la branche protestante de cette famille à laquelle appartenait François d'Albis, époux de Pauline Liquier. Le nom de cette famille s'écrit indifféremment Dalbis & d'Albis; on trouve dans les *Catalogues des gentilshommes qui ont pris part aux assemblées de la noblesse en 1789*, Anne Dalbis, seigneur de Giffac, & Alexandre de Dalbis de Giffac (Auvergne & Rouergue); d'Albis de Belbèze & d'Albis, baron de Saint-Sulpice (Languedoc-Toulouse). De là viennent les différences orthographiques que nous avons conservées d'après l'usage de chacun. — Voy. H. de Barrau, *Documents historiques sur les principales familles du Rouergue*; Rhodéz, 1853-60, 4 vol. in-8, IV, 165; L. de la Roque, *Armorial du Languedoc*; Paris, 1860, II, 57, & *Catalogues* cités.

CCXXIV

E. — Clémence-Pierrette-Dermonde, née le 13 novembre 1797, mariée en 1828 à Pierre GRAND, morte sans enfants en 1831.

F. — Jeanne-Marie-Pauline, née le 26 septembre 1799, morte sans alliance en 1847.

G. — Antoine-Gabriel-Léon, né le 1^{er} novembre 1800, président du tribunal de Milhau, chevalier de la Légion d'honneur, marié le 12 septembre 1833 à Anaïs Jugla, décédée en 1860, laissant une fille :

a. Félicie d'Albis, née le 4 décembre 1834, mariée à Adrien DE BOUSQUET DE FLORIAN (1).

—

H. — Adrien-Henri-François-Hippolyte, qui suivra.

I. — Antoine-Clément-Emile, né le 10 décembre 1806, célibataire.



A. — Zoé Dalbis, née le 7 août 1789, morte en 1811, a eu de son mariage avec Louis FONTES, célébré en 1808 :

a. Pauline Fontes, née en 1809, mariée en septembre 1837, à Charles FLOTARD (2).

(1) N... Bousquet de Florian figure au procès-verbal manuscrit de l'assemblée des trois ordres de la sénéchaussée de Montpellier, du 16 mars 1789, comme faisant partie de l'ordre de la noblesse. (*Archives de la préfecture de l'Hérault*.)

(2) Le capitaine de vaisseau Flotard fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1855, à la suite d'un acte de courage & de désintéressement qui fait honneur à son caractère.

« Le 20 novembre, à onze heures du matin, le capitaine Flotard, commandant le vapeur l'*Egyptien*, de la compagnie Bazin, Léon Gay & C^{ie}, est accouru près de la côte de l'Alma, au secours du transport ottoman n° 8, chargé de bois de construction pour l'armée alliée, & qui avait été jeté à la côte par un fort coup de vent d'ouest. La mer était grosse & dans la même direction, ce qui mettait en grand péril le bâtiment turc, qui avait déjà perdu son gouvernail. Le capitaine Flotard a pris le transport à la remorque, & l'a sauvé à la fois du naufrage & des attaques d'une bande de cosaques venus sur la plage pour le piller. Ce brave officier a bien mérité, dans cette circonstance, de la cause commune, & on peut dire que son désintéressement égale son hu-

né à Milhau, le 2 février 1808, capitaine de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, mort en Chine le 14 septembre 1858, dont une fille & un fils :

- a¹ Zoé, née à Milhau en 1838, mariée à Sainte-Affrique, à Jules RACHOUD.
- a² Paul, né en 1840.

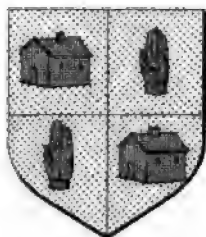
b. Athénaïs Fontes, née en 1810, mariée en 1840 à N... BAILLE DE LAMOTHE.

B. — Nestor Dalbis, né le 18 septembre 1790, marié en juillet 1821 à Sophie *Grand*, née en 1797, décédée à Montpellier en mai 1852. Trois enfants sont issus de ce mariage :

a. Adèle Dalbis, née en 1822, mariée en 1843 à Victor DELARBRE, mort au Vigan le 20 octobre 1852, dont elle a eu :

- a¹ Gaston, né en 1846.
- a² Marguerite, née en 1848.
- a³ Joseph, né en 1851.
- a⁴ Victor, né posthume en octobre 1852.

b. Zoé Dalbis, née en 1823, mariée en 1847 à Napoléon MAZARS DE MAZARIN (1), né à Sainte-Affrique (Aveyron), dont :



- b¹ Marthe, née en 1853.
- b² Albert, né en 1854.
- b³ Elise-Marguerite, née en 1856.

c. Alfred Dalbis, né à Montpellier en 1833, marié le 12 janvier 1861, à Juliette *Verdier de Serviers*, née à Montpellier en 1837, dont :

manité, puisqu'il a refusé la prime de 50 o/o sur le fauvetage à laquelle il avait droit. La belle conduite du commandant de l'*Egyptien* est d'autant plus digne d'éloges qu'il a payé la somme de deux cents francs pour les dommages éprouvés par le vapeur en sauvant ledit transport.» (Extrait d'une lettre datée de Constantinople du 4 décembre, publiée par le *Portofoglio Maltese*, & reproduite par le *Sémaphore* du 15, & par le *Courrier de Lyon* du 18 décembre 1854.)

(1) *Mazars de Mazarin*, famille originaire du Pont-de-Camarès, en Rouergue, qui paraît se rattacher par son auteur direct, Simon Mazars, vivant en 1589, à celle de Hugues de Mazars, seigneur d'Esquieu, dont le descendant, Jean de Mazars, fut maintenu dans sa noblesse le 11 juillet

CCXXVj

¹ Pauline, née en décembre 1861, à Montpellier.

² Gabrielle, née 25 mars 1863.

H. — *Adrien-Henri-François-Hippolyte* d'Albis, né le 12 mars 1803, ancien officier au régiment suisse de Salis de la garde royale, ancien aide de camp du général d'Hogguer, marié à Lyon, le 22 mars 1836, à *Clarice Bontoux*, née à Lyon le 16 novembre 1814. Leurs enfants sont :

a. *Henriette* d'Albis, née à Lyon le 11 octobre 1839, mariée le 5 octobre 1861, à *Edouard MONOD* (1), membre du grand conseil du pays de Vaud, né à Morges en 1834.



b. *Pauline* d'Albis, née à Lyon le 9 juillet 1845, mariée en juillet 1864 à *Gustave AUBERJONNOIS*, né à Lausanne en 1835.

c. *Fernand* d'Albis, né à Jouxens près de Lausanne, le 6 mai 1848.



V. — *Théophile* de CAZENOVE, né à Amsterdam le 13 octobre

1701. Noble *Jehan de Mazars*, co-feigneur de Camarès, lieutenant de justice en la justice royale dudit lieu, est ainsi désigné dans une donation que son père, *Simon Mazars*, lui consentit le 22 novembre 1604. *Jehan de Mazars* eut trois fils : 1° *Pierre-Balthazard de Mazars*, sieur de Ribaute & co-feigneur de Camarès, marié en 1656 à *Suzanne de Valette*; 2° *Jean de Mazars*, qui suit, & 3° *Noël de Mazars*, seigneur de Lagarde, qui n'eut qu'un fils, mort sans postérité. *Jean de Mazars* eut pour fils *Charles Mazars*, sieur de Mazarin, lieutenant aux cheveau-légers, ainsi désigné dans son contrat de mariage du 7 mars 1696, retenu par *Julien*, notaire à Vabre, diocèse de Castres. Son fils, *Jean Mazars*, sieur de Mazarin, transigea, le 1^{er} décembre 1732, avec son cousin *Mazars de Camarès*, petit-fils de *Pierre-Balthazard*, qui, réfugié à Lausanne pour cause de religion, y testa en 1781. Ses descendants furent officiers au service de Prusse & de Piémont. *Jean Mazars de Mazarin* eut deux fils : *Jean*, qui continua la descendance, & *Jacques*, dont la postérité existe encore au Pont-de-Camarès. *Jean Mazars de Mazarin* eut pour fils *Jean & Auguste*. L'aîné fut le père de MM. *Maurice*, *Eugène*, *Adolphe & Théodore Mazars de Mazarin*, dont l'état civil portant le seul nom de *Mazarin*, fut rectifié par jugement du tribunal de Sainte-Affrique, du 7 mai 1859, ainsi que celui de leurs cousins germains, MM. *Auguste & Napoléon Mazars de Mazarin*. — *Ades & titres cités*, communiqués par M. *Edouard de Mazarin*, juge suppléant à Nîmes.

(1) Voir, sur la famille *Monod*, la *Généalogie de Coninck*, p. ccij.

1740, mort à Paris le 6 mars 1811, épousa à Haarlem, les 16 & 18 octobre 1763, *Marguerite-Hélène Van Jever*, sœur de la baronne de Freisheim (Voy. *Généalogie de Freisheim*), née à Amsterdam le 28 janvier 1748, morte à Genève en 1833. Ils eurent trois enfants, deux fils qui suivent & une fille, Marie-Cécile, morte sans alliance en Suisse.

I. — *Charles-Théophile* de Cazenove, né à Amsterdam le 20 novembre 1765, mort à Genève le 18 septembre 1811, marié en 1792 à Londres, à *Julie-Catherine Roguin*, née à Yverdon le 1^{er} janvier 1776, morte en 1823, dont font issus :

A. — *Henri-Théophile-Volkert* de Cazenove, né à Londres le 12 août 1793, mort à Nice à l'âge de vingt-un ans.

B. — *Hélène-Quirina-Mary* de Cazenove, née à Londres le 24 novembre 1794, mariée le 27 mai 1813 à *Auguste SALADIN* (1), baron DE LUBIÈRES, né à Genève en 1786, mort le 7 janvier 1857, dont :



a. *Marie-Charlotte* Saladin, née le 7 mars 1816, mariée le 8 avril 1840, à son cousin *Carl SALADIN*, né le 27 décembre 1813, dont trois filles :

a¹ *Ernestine-Ariane*, née 21 février 1841, mariée en avril 1863, à *Antoine BOREL*, de Neuchâtel.

a² *Aloyse-Marie*, née 17 septembre 1843, mariée 7 novembre 1863 à *Alfred BOREL*, frère du précédent.

a³ *Valentine*, née 16 juillet 1845.

b. *Julia-Augusta* Saladin, née le 1^{er} mars 1819, mariée le 12 février 1845 à *Arthur DE*

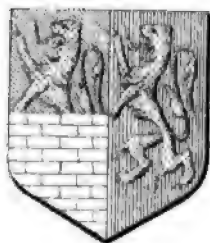
(1) M. Saladin de Lubières portait les armes ci-dessus, qui sont celles de sa famille, originaire de Villefranche en Lyonnais & établie à Genève depuis le xvi^e siècle, parties de gueules au cerf ailé & élané d'or, par concession spéciale des nom, titre & armes de son aïeul maternel, François de Lange de Lubières, gouverneur de Neuchâtel, mort en 1720. — Voy. Galiiffe, *Not. généalog. sur les princip. familles genevoises*, art. Saladin; & *France protestante*, articles Lange & Saladin.



LESSERT (1), né à Nantes le 17 mars 1811. Leurs enfants sont :

- | | |
|---|-------------------------------------|
| 1 ^{er} Henri & Gaston, jumeaux, nés 29 janvier 1846, | } à Choisy,
près Rolle (Suisse). |
| 2 ^e Fernand, né 18 octobre 1847, | |
| 3 ^e Albert, né 31 août 1850, | |
| 4 ^e Thérèse, née 2 mars 1855, | |

C. — *François-Charles de Cazenove*, né à Londres le 17 mars 1796, mort à Florence en 1822. On a de lui : *Ode on the death of her Royal Highness the princess Charlotte Augusta of Wales and of Saxe-Cobourg*. London, Sherwood, Neely, and Jones, 1818.



D. — *Julie-Henriette de Cazenove*, née à Londres le 28 janvier 1801, mariée en mars 1818 à *Charles-René, comte PICTET DE ROCHEMONT* (2), né à Genève en 1798, commandeur de l'ordre des SS. Maurice & Lazare, chambellan de S. M. le roi de Bavière, décédé à Genève en 1856, dont trois enfants :

- a. *Théophile-Adolphe, comte Pictet de Rochemont*, né en avril 1822, colonel d'état-major au service de Piémont, démissionnaire en 1862.

(1) La famille Deleffert, établie à Lyon au XVIII^e siècle, est originaire de Coffonay & d'Aubonne en Suisse, mais peut-être les persécutions qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes l'avaient-elle obligée d'y chercher un asile. Etienne Deleffert, né à Lyon en 1735, après avoir dirigé quelque temps la maison de banque que son père Benjamin avait fondée dans cette ville, vint s'établir à Paris en 1777, & son infatigable activité donna naissance à divers établissements financiers & industriels, en même temps qu'il s'occupait d'agriculture & de beaux-arts. Il eut trois fils de Marie-Madeleine Boy de Latour, de Neuchâtel : *Benjamin*, né en 1773, fondateur de la Caisse d'épargne, membre de l'Institut, célèbre philanthrope, mort en 1847; *François*, né en 1780, député de la Seine en 1831 & 34, membre de l'Institut, président de la Caisse d'épargne; *Gabriel*, né en 1786, mort en 1858, préfet de l'Aube, puis préfet de police à Paris en 1836, grand-officier de la Légion d'honneur. Jean-Jacques Deleffert, frère d'Etienne, marié à Paris à Anne-Suzanne Maffé, a eu pour fils : Armand, né en 1779, & Paul, né en 1781. (Voy. *Généalogie de Maucler*, p. clxxxv.) Armand Deleffert a eu, de miss Archer, un fils, Arthur, & trois filles, M^{mes} de Watteville, A. Revilliod & de Muralt, — Voy. Bouillet. *Dict. d'hist. & de géog.*, 1859, Suppl.; & Vapereau, *Dict. des Contemporains*, articles Deleffert.)

(2) Voy. De Milleville, *Armorial historique de la noblesse de France*, p. 189, Galiffe, *Notices généalogiques sur les principales familles genevoises*, Leu, *Schweizerische Lexikon*, articles Pictet.

b. Julie-Henriette Piçet de Rochemont, née en 1831.

c. Auguste-René Piçet de Rochemont, ancien officier suisse au service de Naples, aujourd'hui officier fédéral, né le 13 octobre 1834.

E. — Emma de Cazenove, née en 1804, mariée en 1824 à Adolphe PICTET frère du précédent, né à Genève en 1803, ancien officier supérieur d'artillerie, auteur de plusieurs ouvrages de linguistique, entre autres des *Origines Indo-Européennes* (1), couronné par l'Institut de France, prix Volney, 2 vol. grand in-8°, dont quatre enfants :



a. Emma Piçet, née en 1825.

b. Adolphe Piçet, ingénieur civil, officier fédéral, né en décembre 1831, marié le 24 septembre 1857 à Sophie de Fernex, née à Turin le 14 juillet 1836, dont :

1° Charles, né à Genève 24 septembre 1858.

2° Marguerite, née 14 octobre 1859.

3° Raoul, né 3 avril 1861.

c. & d. Léonie & Alice Piçet, nées jumelles en 1841; Léonie, mariée le 23 octobre 1860 à David PEYROT, né à Genève, en 1831, dont une fille :

1° Blanche, née 16 mars 1862.

Alice, mariée le 19 janvier 1863 à Henri PEYROT, frère du précédent.

(1) « La philologie comparée est une science toute moderne... Elle a donné déjà d'étonnants résultats... C'est un savant Genevois qui peut, à bon droit, être considéré comme le créateur de cette science, en ce qu'il a imaginé d'appliquer à la recherche des langues anciennes les méthodes de la paléontologie, & l'a fait avec un rare bonheur. M. Adolphe Piçet, en recueillant dans toutes les langues européennes, sauf le basque, les radicaux qui leur sont communs, & les comparant au zend & au sanscrit, a pu rétablir en quelque sorte le langage perdu du peuple primitif dont nous descendons, langage qui est la souche des langues sacrées de l'Inde, de la Perse & de nos langues européennes. Ce groupe primitif, ce sont les *Aryas*, les *purs*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, les enfants de Japhet, comme les appelle la Bible. » (P. Cazalis de Fondouce, *Origine & Ancienneté de l'homme*. — Conférences tenues à Nîmes en 1864, publiées dans la *Revue chrétienne* du 15 octobre 1864, p. 637. — Voy. Vapereau, *Dict. des Contemporains*, art. Adolphe Piçet.)

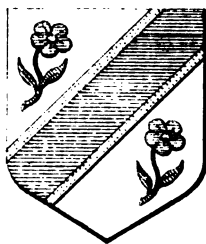
CÇXXX

F. — Sophie-*Mathilde* de Cazenove, née à Lausanne en 1806, mariée, par contrat du 8 novembre 1823, à son cousin Victor DE CAZENOVE. (Voir plus bas.)



2. — Quirin-*Henri* de Cazenove, né à Amsterdam le 21 janvier 1768, cadet-gentilhomme en 1781, lieutenant-colonel de Mestre de camp général dragons le 22 juin 1792, chevalier de Saint-Louis le 26 mai 1814, adjoint au maire de Lyon & administrateur des hospices civils, mort à Lyon le 29 mars 1856, avait épousé dans cette ville, le 14 novembre 1792, Elise-*Pierrette De Villas*, née à Lyon le 27 septembre 1776, décédée à Saint-Didier-au-Mont-d'Or (Rhône), le 21 juillet 1856. Ils ont eu pour enfants :

A. — Arthur-*Paul-Théophile* de Cazenove, né à Lausanne (1) le 28 avril 1795, mort à Lyon le 25 novembre 1841 ; d'abord garde du corps de S. M. Louis XVIII (compagnie de Gramont, 15 juin 1814), puis officier dans les chasseurs de la garde royale, fut plus tard adjoint au maire de Lyon, membre du Conseil général du Rhône (1831), & chevalier de la Légion d'honneur. Il avait épousé en premières noccs, le 25 novembre 1824, à Lyon, Elfride *Brölemann*, qui mourut peu après avoir donné le jour à une fille :



a. Quirina-*Pauline*-Hélène de Cazenove, née le 7 octobre 1826, mariée le 18 septembre 1843, à son cousin *Etienne-Léopold Brölemann*, né à Lyon en 1810, mort à Paris sans postérité, le 13 mars 1862 (2).

Le 8 septembre 1832, Arthur de Cazenove épousa en secondes noccs *Julie-Françoise-Clémentine De Villas*, née à Lyon le 13 octobre 1810 (remariée en

(1) Par jugement du tribunal civil de Lyon, en date du 20 janvier 1815, Arthur-Paul-Théophile de Cazenove, & son frère, Quirin-Victor de Cazenove, nés à Lausanne en 1795 & 1798, font déclarés être nés à Lyon, aux dates sus-indiquées, & inscrits comme tels sur les registres de l'état civil de la ville de Lyon des années 1795 & 1798.

(2) Originaire de Soest en Westphalie, où ses auteurs ont occupé diverses charges municipales

ccxxxj

1853 à Jean-Alphonse Gilardin, premier président de la Cour impériale de Lyon, commandeur de la Légion d'honneur), fille d'Elizée De Villas, membre de l'Académie de Lyon, président laïque du Consistoire de l'Eglise réformée de cette ville & d'Elisabeth d'Arnal (voy. *Généalogie de Maucier*, p. clxxxvj), dont un fils :

b. *Quirin-Jules-Raoul de Cazenove*, né à Lyon le 14 décembre 1833, licencié ès-sciences, marié au château de Calviac (Gard), le 14 juin 1859, à *Henriette-Antoinette-Lucie-Jeanne Dumas de Marveille*, née à Montpellier le 13 février 1839, dont :

a¹ *Quirin-Maurice-Arthur*, né à Lyon 10 juin 1861.

B. — *Quirin-Victor de Cazenove*, né à Lausanne le 25 octobre 1798, membre & secrétaire de la commission de surveillance des prisons de Lyon depuis 1833, a épousé sa cousine germaine *Sophie-Mathilde de Cazenove*, le 14 novembre 1823, à Genève, dont un fils :

a. *Arthur-Quirin-Léonce de Cazenove*, né le 20 août 1824, aux Paquis près Genève (déclaré être né à Lyon & inscrit à cette date sur les registres de l'état civil, par jugement du 2 février 1828), docteur en droit, marié à Marseille le 31 janvier 1860, à *Julie-Pauline Liquier* (Voir ci-dessus), dont une fille :

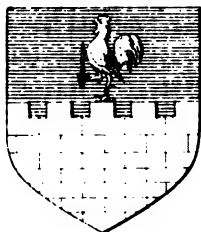
a¹ *Emilie-Paule-Hélène*, née à Lyon 16 décembre 1860.

& judiciaires, la famille Brölemann, qui a peut-être une origine commune avec une famille patricienne du même nom, dont le premier auteur était Johannes Broelman, premier consul de Cologne en 1488, est venue s'établir à Lyon, vers le milieu du XVIII^e siècle, en la personne de Johann-Diederich-Thomas Brölemann, fils de Joh. Wilhelm Brölemann, trésorier-receveur de la ville de Soest, lequel y était né en 1695 & y est mort en 1783. Joh. Diederich (Thierry)-Thomas Brölemann, né à Soest en 1738, décédé à Lyon en 1800, fonda dans cette dernière ville un important établissement commercial qui subsiste encore. Il avait épousé en 1772, à Lyon, Marie-Georgette Belz, d'une famille originaire de Bischoffzell (Thurgovie), & en eut trois fils, savoir : Henri-Auguste Brölemann, marié à Lyon à Pauline De Villas, dont il a eu deux enfants : Emile-Thierry, aujourd'hui président du Conseil municipal de Lyon, officier de la Légion d'honneur, & Elfride, qui épousa Arthur de Cazenove, son cousin ; Paul-Félix Brölemann, marié à Christine Noell, de Gießen (Hesse), dont deux fils, Wilfrid & George-Auguste, mariés & établis à Paris, & Guillaume-Frédéric Brölemann, marié à Elisabeth Boiffière, dont Léopold, qui épousa Hélène de Cazenove, & Léonie, mariée à Auguste Roman.

ccxxxij

C. — Antonie de Cazenove, morte jeune en 1816.

D. — *Marie-Virginie* de Cazenove, née à Lyon le 9 février 1801, morte sans postérité en 1821, après un an de mariage avec Jean MARION, baron DE BEAULIEU, né à Nantes en 1782, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, alors colonel, depuis général du génie, remarié en juillet 1835, à Malcy Law de Lauriston, nièce du maréchal de Lauriston, & décédé au Pallet près Nantes, le 18 octobre 1864.



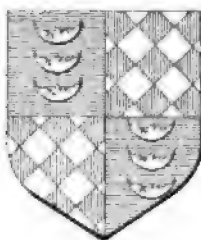
VII. — MARC-ANTOINE DE CAZENOVE D'ARLENS, né à Amsterdam le 11 décembre 1749, mort à Lausanne le 2 décembre 1822, entra fort jeune au service de France. Capitaine, puis colonel des hussards d'Esterhazy, chevalier du Mérite militaire par brevet du 22 octobre 1820, il épousa à Lausanne, le 8 décembre 1785, *Constance-Louise de Constant-Rebecque*, fille de David-Louis, baron de Constant, seigneur d'Hermenches, maréchal de camp au service de France (voy. la note p. ccxxxiv), née à Lausanne en novembre 1755, morte dans cette ville le 12 mars 1825, dont sont issus :

I. — *Laure-Adélaïde* de Cazenove, née à Lausanne le 8 février 1788, mariée le 14 novembre 1809 à Charles-Laurent-Alexandre-Garcin DE COTTENS, né à Neuchâtel le 1^{er} avril 1774, mort en novembre 1841, dont trois filles :



A. — Antonie de Cottens, née en août 1810.

B. — Sophie de Cottens, née en juillet 1811, mariée en juillet 1850 à Edmond DE FREUDENREICH, né à Vuillerens (Vaud), en 1807, dont une fille :



a. Aloyse de Freudenreich, née le 14 mai 1851, à Monnaz, près Morges.

—

C. — Camille de Cottens, née en décembre 1814, mariée en mai 1858 à



Guillaume RENDORP, d'une famille patricienne des Pays-Bas, né en 1809 au château de Marquette (Nord-Hollande), mort à Montpellier le 30 avril 1859, sans postérité.

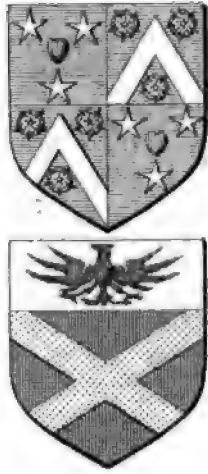


2. — Henri-Valentin de Cazenove d'Arlens, né le 2 octobre 1789, chevalier du Lion de Wurtemberg & de la Légion d'honneur, entra comme officier au service de Wurtemberg en 1810. Après avoir fait la campagne de Russie, il donna sa démission, & entra, en 1814, dans les mousquetaires gris de la maison du roi. Licencié quelque temps après, il servit encore quelques années dans un régiment hollandais au service de France, quitta définitivement le service, & resta célibataire.



IX. CÉCILE-CAROLINE CAZENOVE, née le 10 mai 1753, morte le 10 octobre 1830, épousa à Lausanne, en 1781, Ferdinand ROSSET (1),

(1) Ancienne famille noble du pays de Vaud, originaire du Chablais, — une autre tradition la fait descendre de réfugiés français, — de laquelle était Jean Roffet, vivant en 1492, & son fils Guy ou Guido, syndic de Lausanne en 1528. Ce dernier fut l'un des douze notables envoyés à Berne en 1536, pour réclamer du gouvernement bernois le rang de ville libre pour Lausanne. Son fils Jean devint, en 1588, bourgmestre de Lausanne, fut trésorier général & épousa Louise, fille de noble Antoine de Roches, membre du conseil des Deux-Cents à Genève, en 1567, en premières noces, & en secondes, Lydie de Pelissari. (Voy. Galiffe, *Not. généalog.*, III, 182 & 366.) Benjamin Roffet, fils de Jean, sieur de Preilly & de Wullens-la-Ville, banderet de Lausanne en 1656 (Galiffe, III, 196), fut aussi bourgmestre de cette ville de 1617 à 1629. Jean-Philippe, son fils, seigneur de Wullens-la-Ville, Echaudens & Rochefort, laissa pour héritier Jean-Louis Roffet, sieur d'Echaudens, qui épousa Jeanne Polier de Bottens (*France Protestante*, art. Polier), née en 1663, morte en 1725. Louis Roffet mourut trente ans après sa femme. Ses frères ou ses cousins, Marc-Benjamin Roffet de Rochefort & David Roffet de Vernant, étaient, l'un, premier pasteur de l'église de Lausanne en 1736 (il mourut en 1754, doyen de la classe de Lausanne), & l'autre, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, commandait encore un régiment de la milice vaudoise. Jean-Louis-Ferdinand Roffet, sieur d'Echaudens & de Rochefort, fils de Jean-Louis Roffet & de Jeanne Polier, fut le père de Ferdinand Roffet, époux de Cécile Cazenove. De cette même famille était Pierre-Antoine-Louis Roffet, seigneur de Vernant, chancelier de Lausanne en 1760. (Voy. Leu,



né à Lausanne le 4 août 1757, mort à Philadelphie en 1795. Sept enfants sont issus de ce mariage :

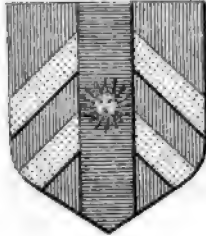
1. — *Marie-Antoinette-Sophie Roffet*, née à Lausanne le 2 mars 1782, morte le 9 avril 1825, mariée le 3 avril 1802 à César DE CONSTANT (1), né à Lausanne le 26 octobre 1777, remarié à Jeanne-Albertine Barbey, en 1831, dont un fils, Henri-Albert, & trois filles. De son mariage avec Sophie Roffet est issue une fille unique :

A. — Cécile de Constant, née le 2 décembre 1802, morte le 18 février 1833, épousa, en octobre 1821, Ferdinand

Schweizerische Lexikon, 1760, art. Roffet.) Cette famille ne doit pas être confondue avec d'autres familles françaises du même nom, originaires du Quercy & du Languedoc (seigneurs de la Vernède & de Gourgas) & du Dauphiné (seigneurs de la Martellière), dont les armes sont différentes. L'écusson ci-dessus est écartelé au 2 & 3 des armes de la famille de Batzi.

(1) Augustin de Constant, seigneur de Rebecque en Artois, gentilhomme de l'empereur Charles-Quint, est l'auteur de cette famille dont plusieurs membres se sont distingués dans les armes & dans les lettres. Elevé à Saumur dans la religion réformée, Augustin de Constant entra au service de Jeanne d'Albret & fut s'établir à Genève en 1571, peu après son mariage avec Elisabeth de Pellissari. Mais son attachement pour le prince de Navarre l'attira bientôt sous ses drapeaux. Percé de vingt-deux blessures au siège de Villefranche, Constant ne se contenta pas de verser son sang pour son roi ; à la bataille de Coutras il lui sauva la vie dans la mêlée, & par son active & habile participation aux assemblées politiques des réformés, il lui rendit de grands services qui furent peu récompensés.

Constant ne laissa qu'un fils, nommé David, né en 1587, dont les descendants occupèrent plusieurs charges honorables & publiques dans la ville de Lausanne. Philibert Constant de Rebecque, fils de David, marié à Judith Girard des Bergeries, eut entre autres enfants, *David & Gabriel*. Du premier est issu Samuel, connu sous le nom de baron de Constant, qui, lieutenant-général en Hollande, se distingua dans les armes. De Rose de Sauffure, qu'il avait épousée en 1722, le baron de Constant eut quatre fils, dont l'aîné, David-Louis Constant, baron de Constant-Rebecque-Hermenches, eut une brillante carrière militaire, & fut l'ami de Voltaire & du prince de Ligne. Il était adjudant-général dans l'armée des alliés, quand il fut blessé à Fontenoy. Colonel au service de Hollande, il passa avec le même grade au service de France, en 1764. Successivement promu au grade de brigadier des armées du roi & de maréchal de camp, il mourut en 1785, à Paris, après avoir fait ses preuves de cour pour monter dans les carrosses du roi. Des



GRAND (1), capitaine aux gardes Suisses au service de France, remarié à Marie de Charrière de Sévery, dont une fille morte jeune, & en troisièmes nocces à Adèle de Carro; deux enfants font issus de son union avec Cécile de Constant :

a. Paul-Ferdinand Grand, né le 1^{er} septembre 1822, lieutenant-colonel fédéral, célibataire.

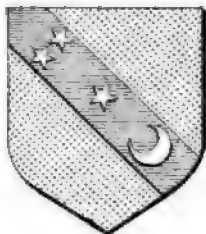
a. Sophie-Marie-Victoire Grand, née en 1825, mariée en 1843 à Guillaume-Louis-

deux enfants qu'il eut de sa première femme, Louise de Seigneux, sa fille, Constance-Louise, épousa en 1785 Marc-Antoine de Cazenove d'Arlens, lieutenant-colonel des hussards d'Estéshazy au service de France (voy. ci-dessus), & son fils aîné, Guillaume-Anne, connu sous le nom de baron de Constant-Villars, filleul du prince d'Orange & de la princesse Anne d'Angleterre, reçut au berceau le brevet d'enseigne aux gardes suisses. Colonel à vingt-six ans, Constant-Villars se distingua dans les campagnes de 1793 & 1794, emporta Lincelles, couvrit les retraites de Menin & de Fleurus, se signala aux sièges de Maubeuge & de Landrecies. Lieutenant-général en 1803, commandant-général des places fortes de l'Est, gouverneur de Maëstricht en 1815, Guillaume de Constant s'acquit une brillante réputation. — Juste-Arnold, troisième fils de Samuel de Constant, colonel du régiment de May, eut d'Henriette de Chandieu-Villars, Henri-Benjamin de Constant, si célèbre au commencement de ce siècle comme tribun, publiciste, philosophe & romancier, auquel la *France protestante*, consacre une notice complète & intéressante. — De Marc-Samuel-François, quatrième fils de Samuel, littérateur & moraliste de mérite, & de N... de Gallatin, sa seconde femme, est issu Victor de Constant, défenseur des Tuileries au 10 août, plus tard aide de camp de son cousin Constant-Villars, créé en 1805 gouverneur du prince héréditaire d'Orange. Général-major en 1814, il remplissait à Waterloo les fonctions de quartier-maître général, & parvint depuis aux grades les plus élevés de l'armée hollandaise.

De Gabriel Constant de Rebecque, second fils de Philibert, est né en 1696, Augustin Constant, dont le fils Samuel-Henri, officier au service d'Hollande, épousa en 1774, Henriette de Sauffure. De ce mariage est issu César de Constant-Rebecque, qui a donné lieu à cette note, puisée tant dans la *France protestante* que dans une courtoise communication que M. Victor de Constant-Rebecque a bien voulu nous faire de l'arbre généalogique de sa famille.

(1) La famille Grand, établie dans le canton de Vaud depuis plusieurs générations, est divisée en trois branches, issues de trois frères : Paul Grand de Valency, père de Ferdinand & d'Eric Grand, Daniel Grand d'Hauteville (baron, 1819), dont la fille unique épousa son cousin germain Eric, & fut la mère de Gonfâlve Grand d'Hauteville (voy. *Généalogie de Maucler*, p. CXCII), & de Léonce Grand d'Hauteville, marié à Maria de Cerjat, sœur aînée d'Auguste de Cerjat (voy. *Généalogie Dufour*, p. CXLVI), Henri Grand d'Esnon (baron, 23 déc. 1816), marié à N... de Witt, dont deux fils, Henri & William, mariés à deux demoiselles Boileau de Castelnau, de Nîmes, habitant l'un (décédé en 1862) Montpellier & le château de Jacou (Gard), l'autre Nîmes & la terre d'Esnon, près Brinon (Yonne).

CCXXXVj



Jean-Sigismond DE CHARRIÈRE DE SÉVERY (1), né à Laufanne le 14 avril 1813, dont quatre enfants :

- 1^{er} Anne-Louise, née 10 août 1844.
- 2^e William-Philippe-Louis, né 7 août 1846.
- 3^e Ferdinand-Aloys, né 30 mars 1849.
- 4^e Marie-Sophie-Catherine, née 31 mai 1852.



2. — Antoinette Roffet, née le 28 août 1783, décédée en novembre 1856, mariée en novembre 1806 à Louis d'ALBENAS DE SULLENS (2), né à Laufanne en 177..., dont deux enfants :



A. — Laure d'Albenas, née en juin 1814.

B. — Auguste d'Albenas, né le 25 janvier 1818, marié le 14 février 1843 à Marie Jomini, nièce de l'illustre général de ce nom. Sont issus de ce mariage :

(1) L'élégant & ingénieux auteur de *Caliste* & des *Lettres écrites de Laufanne*, Madame de Charrière, née de Tuyl van Serooskerken, avait épousé (1771) un gentilhomme de la même famille, établie à Coffonay (Vaud) depuis la fin du xv^e siècle, mais de la branche éteinte des seigneurs de Penthaz. La famille de Charrière, dont plusieurs membres se sont distingués par leurs services civils & militaires en Allemagne, en France & en Piémont, est encore représentée en Suisse par les branches de Sévery, de Croze & de Senarclens.

(2) Originaire du diocèse de Nîmes en France, la famille d'Albenas est connue par filiation suivie depuis Raymond d'Albenas, professeur ès-loix, servant dans les cheveau-légers de Gascogne en 1350, contre les Anglais. Emile d'Albenas, marié en 1387 à Anne de Gondrin, fut père de Jean-Paul d'Albenas, premier consul de Nîmes en 1462, docteur ès-loix, lieutenant du sénéchal. Claude, son fils, consul de Nîmes, reçut chez lui le roi de Portugal Alphonse V, le 3 septembre 1475. Louis, frère de Claude, eut plusieurs enfants de son mariage avec Marguerite de Bordes : 1^{er} Jean, qui fut l'auteur des seigneurs de Gajan, de Pruneyron & des barons de Loupian, branche maintenue dans la noblesse par M. de Bezons le 5 décembre 1668, dont les descendants existent encore à Toulouse & à Montpellier ; 2^e Jacques, premier consul de Nîmes en 1520, fut le père de Jean-Poldo d'Albenas, conseiller du roi au siège présidial de Beaucaire & de Nîmes, auteur du célèbre *Discours historique de l'antiquité de Nîmes*, 1560, & député de la noblesse aux Etats généraux de 1560, qui se tinrent à Orléans. De l'érudit Poldo d'Albenas ou plutôt de l'un de ses frères, est issue la branche cadette de cette famille, dont les auteurs ayant embrassé la religion réformée, abandonnèrent Nîmes en 1753 & vinrent se fixer à Laufanne. (Voy. L. de la Roque, *Armorial du Languedoc*, I, 9. — *Dictionnaire de Moréri*, I, 100. — Haag, *France Protestante*, art. Albenas.)

a. Jeanne d'Albenas, née le 13 juin 1846.

b. Albert d'Albenas, né le 8 mars 1848.



3. — Frédéric-Nicolas-Théophile Roffet, né le 3 janvier 1785, mort au Sénégal en juillet 1806.

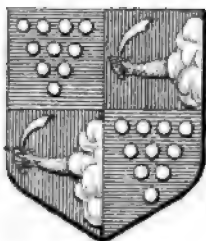


4. — Henri-Richard-Quirin Roffet, né le 29 novembre 1787, célibataire.



5. — Auguste-Théophile-Antoine Roffet, né le 26 août 1789, mort à Bellerive près Rolle (Suisse), le 23 avril 1859, épousa, le 1^{er} avril 1818, Anna Archer, dont il a eu :

A. — Jeanne-Augusta Roffet, née le 3 décembre 1820, mariée en mars 1839 à Jules - Gaspard - Emmanuel, comte DE VILLELUME DE SOMBREUIL (1), ancien officier aux chasseurs de la garde royale, né en décembre 1801, dont cinq enfants :



a. Charles de Sombreuil, né en 1843, mort en bas âge.

b. Marie de Sombreuil, née en mars 1847.

c. Jeanne de Sombreuil, née en octobre 1849.

Dans le *Catalogue des certificats de noblesse délivrés par Chérin pour le service militaire*, publié en 1864, par MM. L. de la Roque & Ed. de Barthélemy, on trouve la mention suivante : N... d'Albenas de Sullens (Laufanne-Suisse). [Certificat] délivré le 21 mars 1789. — Ces certificats ne pouvaient s'obtenir qu'en faisant la preuve auprès du généalogiste des ordres du roi de quatre degrés de noblesse paternelle, y compris le produisant.

(1) Jean de Villelume, l'un des fils de Guillaume, seigneur de Barmontet, époux de Jeanne Bayol en 1588, est l'auteur de l'une des principales branches (celle des seigneurs du Batiment, de Morcheval & de Corrigé), de la noble & ancienne maison de Villelume en Limoufin. Son descendant direct au quatrième degré, Louis-François de Villelume, chevalier, seigneur de Chamborant, de Morcheval & de Corrigé, eut de Louise de Bigu de Chéry, qu'il avait épousée en 1745, deux fils, savoir : Louis, comte de Villelume, maire de Limoges en 1814, père de Guy-André & de Charles-Louis, qui ont pris alliance dans les familles de Balathier & d'Harambure, & Charles-Louis,

ccxxxviiij

d. Henri de Sombreuil, filleul du comte de Chambord, né en juin 1852.

e. Charles de Sombreuil, né en août 1861.



6. — *Emile-Ernest Roffet*, né le 26 février 1791, mort en novembre 1850, non marié.



7. — *Lucile Roffet*, morte en bas âge.

officier au régiment de Condé, émigré en 1793. Rentré en France, ce dernier épousa, vers 1798, Maurille [sic] Vireau de Sombreuil, sa cousine, fille de l'ancien gouverneur des Invalides, célèbre par son dévouement filial (3 septembre 1792). Maréchal de camp, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de la succursale des Invalides à Avignon, M. de Villelume mourut en 1837, aux environs de Versailles; sa femme était morte à Avignon en mai 1823. Par lettre datée de Mittau le 14 novembre 1800, & plus tard confirmée en forme de patentes, Louis XVIII autorisa leurs descendants à joindre à leur nom celui de Sombreuil. Leur fils, Jules-Gaspard-Emmanuel, né en 1801, dont les descendants figurent ci-dessus, était capitaine de hussards en 1830 : il donna sa démission lors des événements de juillet. (Voy. Bouillet, *Nobiliaire d'Auvergne*, VII, p. 156; N. Tardieu, *Hist. généalogique de la maison de Bosfredon en Auvergne*, 1 vol. in-fol., Clermont, F. Thibaud, 1864, p. 397 à 406, & Raabe & autres, *Biographie des Contemporains*.) Victor Hugo a chanté en beaux vers (*Odes*, édit. de 1827, t. 2, Ode X) la mort de M^{lle} de Sombreuil (la comtesse de Villelume).

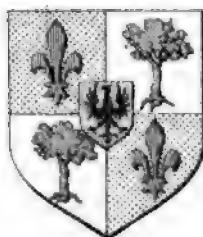




GÉNÉALOGIES

DES FAMILLES DESCENDUES DE PAUL DE RAPIN-THOYRAS

FAMILLE DE FREISHEIM



ARIE-AIMÉE DE RAPIN, née à Wésel le 25 août 1716, baptisée le 4 septembre suivant à l'église française (1) où elle fut tenue sur les fonts baptismaux par César d'Autard & Madame Benelle, d'Amsterdam, personnes notables du Refuge, fut mariée à La Haye le 10 juin 1737 à JOHANN-FRIEDRICH, baron DE FREISHEIM, appar-

(1) L'église française de Wésel, que l'on voit encore aujourd'hui dans une petite rue voisine de la place de l'Hôtel-de-Ville, était une ancienne chapelle wallonne. Convertie depuis plusieurs années en une fabrique de tapis, cet humble sanctuaire, où furent baptisés Marie-Aimée de Rapin & ses frères & sœurs, où les derniers devoirs furent rendus à leur père, conserve encore quelques vestiges de sa destination première. La tribune de l'orgue est encore visible; sur sa plinthe enfumée on lit, non sans quelque peine, ce verset des saintes Ecritures : QUE VOTRE COEUR

tenant à une ancienne famille des Pays-Bas, né le 6 août 1683, mort à La Haye le 27 mai 1747, dont elle eut un fils qui suivra.

Le baron de Freisheim avait épousé en premières noces, à Leyde, le 11 décembre 1712, Alida-Johanna, baronne Van Leyden, dont il eut un fils, Johann-Théodor, baron de Freisheim (1713-1752), qui épousa Aletta-Maria de Waal; une fille née de cette union en 1740, mariée en 1760 à Jacques-Gérard de Milly, auquel elle a donné deux fils, mourut à l'âge de vingt-quatre ans. Veuf de la baronne Van Leyden, Johann-Friedrich de Freisheim épousa en secondes noces, en 1722, Arnouldina Van Beaumont. Anna-Cornelia de Freisheim, leur fille, mariée en avril 1747 à Rôelman-Ferdinand, comte de Bylandt-Holt, lui a donné plusieurs enfants dont la postérité représente actuellement, avec la famille de Milly, la maison de Freisheim éteinte dans toutes ses lignes (1).

I. — JOHANN-FRIEDRICH-GOTTFRIED, baron DE FREISHEIM, né le 23 novembre 1738, fils de Marie-Aimée de Rapin-Thoyras, troisième femme de son père, page de S. A. R. le prince d'Orange, en 1750, lieutenant d'infanterie en 1753, conseiller de ville, puis échevin de Haarlem en 1769, *Meeſter-Knoop* (inspecteur général) des domaines de Brederode en 1772, mort à Haarlem le 2 mars 1776, avait épousé à Amsterdam, le 8 juin 1760, Emerentia-Helena Van Jever, née le 29 octobre 1742, morte à Lausanne en octobre 1800, fille de Wolkert Van Jever, conseiller de ville d'Amsterdam, & de Quirina-Catherina Van Sypeſteyn, nièce de Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande. (Voy. *Généalogie de Caſenove*, p. ccxxvij.)

Emerentia-Helena Van Jever donna au baron de Freisheim trois en-

S'ÉLEVE DEVOTEMENT EN HAUT QUAND VOTRE VOIX CHANTE AVEC LOÛE. En bas, creusée dans le mur qui séparait le vaisseau de la sacristie, on montre encore une armoire fermée d'une épaisse porte de chêne, aux moulures faillantes, c'était là qu'on renfermait les saints Livres, les buires & la nappe du Repas pascal.

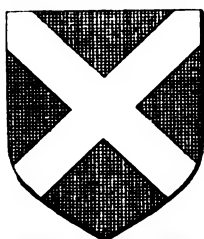
(1) Nous devons la plupart des éléments de cette notice généalogique sur la famille de Freisheim (Van Freisheim) à l'obligeance & à l'érudition de M. J. Van Sypeſteyn, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas, à La Haye.

fants qui suivent, & fut remariée en secondes nocces à Haarlem, le 20 décembre 1776, à N... Ocker Van Schuylenburch, secrétaire de la ville de Haarlem, né à Amsterdam le 6 septembre 1735, mort à La Haye en octobre 1800, sans postérité.

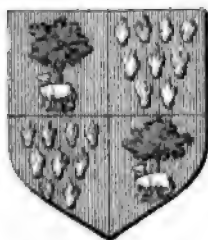
1. — Johann-Friedrich-Théodor, baron de Freisheim, né le 25 mars 1762, mourut célibataire le 14 octobre 1780.



2. — Quirina-Catherina de Freisheim, née à Haarlem le 29 novembre 1764,



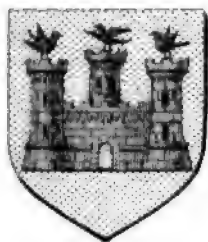
fut mariée deux fois & ne laissa point de postérité. Mariée à Leyde, le 27 juillet 1783, à Jean-Paul HOEUFFT VAN BUTTINGEN, né le 9 juillet 1759, maître ès-droits, mort à Leyde le 27 décembre 1800, Catherina de Freisheim se remaria le 8 octobre 1804, à Leyde, avec



Jan-Herman DE LANGE, député aux Etats de Hollande, né à Gouda le 24 janvier 1759, mort à La Haye le 11 février 1818. Il avait eu quatre enfants d'une première union avec Petronella-Cornelia Van Sypteyn, & n'eut point de postérité de Catherina de Freisheim.



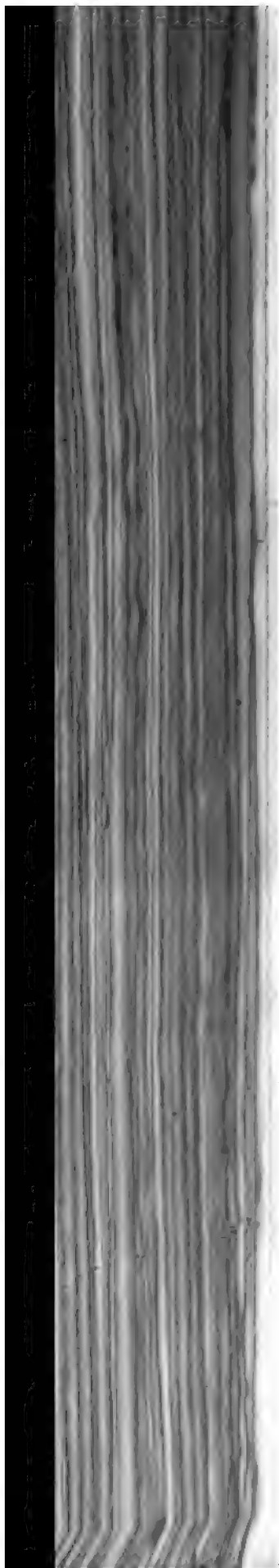
3. — Marguerite-Hélène-Ferdinande de Freisheim, née à Haarlem le 28 septembre 1766, morte à La Haye le 7 juillet 1810, fut mariée à Haarlem le 3 juillet



1785, à Cornélis-Constantin VAN VALKENBURG, né à Haarlem le 6 février 1764, mort dans cette ville, dont il était échevin, le 26 janvier 1847, après s'être remarié à Charlotta-Jacoba, baronne Van Heeckeren Van de Wierse, dont il eut une nombreuse postérité. Le seul enfant que lui donna M^{lle} de Freisheim

A. — Wilhem-Matheus Van Valkenburg, mourut l'année de sa naissance, en 1786.








SOURCES ET PREUVES

DE

L'ARMORIAL DES SEPT GÉNÉALOGIES QUI PRÉCÈDENT

 RMORIAL GÉNÉRAL contenant la description des armoiries des familles nobles & patriciennes de l'Europe, précédé d'un Dictionnaire des termes du Blason, par J.-B. Rietstap, membre de l'Institut royal d'archéologie d'Amsterdam, &c. Gouda, G.-B. van Goor, 1861, un gros vol. gr. in-8°, de 1071 p. A. G. R.

ARMORIAL GÉNÉRAL DU LYONNAIS, FOREZ ET BEAUJOLAIS, par A. Steyert; Lyon, 1860, A. Brun, un vol., in-4°, 2,080 blasons & environ 3,000 not. généal. A. L. S.

ARMORIAL HISTORIQUE DU CANTON DE VAUD, par A. de Mandrot; un vol. gr. in-8°; Laufanne, Martigny, 1856, blaf. col. (épuisé) . . . A. V. M.

ARMORIAL DE LA NOBLESSE DU LANGUEDOC (Généralité de Montpellier), par Louis de la Roque; 2 vol. in-8°, généal. & blaf.; Paris, Dentu, 1860. A. L. R.

ARMORIAL UNIVERSEL, précédé d'un Traité complet de la science du Blason, par M. Jouffroy d'Eschavannes; Paris, Curmer, 1844-48, 2 vol. gr. in-8°, fig. blaf. A. J. E.

DICTIONNAIRE HÉRALDIQUE, &c., par Ch. Grandmaison (tome 13° de l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne), un vol. gr. in-8°, Paris, 1852. D. H. G.

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉNÉALOGIQUES SUR LES PRINCIPALES

ccxliv

FAMILLES DU ROUERQUE, dans les temps anciens & modernes, par Barrau; 4 vol. in-8°; Rhodéz, 1853-60.

NOBILIAIRE DE GUIENNE ET DE GASCOGNE, par Dumoulin, 1856-58, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est continué par de Laffore, qui a publié le tome III, Paris, Dumoulin, 1863, in-

NOTICES GÉNÉALOGIQUES SUR LES PRINCIPALES FAMILLES DE LA GUYENNE, par J.-B. Galiffe; 3 vol. in-8°; Genève, 1830-36, et suppléments ont été publiés, en 1857 & 60, par J.-B.-G. Galiffien frères, à Genève.

LA SCIENCE DU BLASON, suivie d'un Armorial général de l'Europe, par L. de Magny; Paris, Aubry, 1858-60, 1 vol. gr. in-

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE DE FRANCE, par Borel de Montyon, Dentu, Diard & Lemoine; un vol. in-12 par an, général. & l'ouvrage se continue

DAS NEUE TEUTSCHE WAPPENBUCH, de Siebmacher, Nürnberg, 1657, 5 vol. in-8°, long., environ 15,000 blaf. gravés.

Et beaucoup d'autres auteurs spéciaux, le Père Anselme, de Combes, Saint-Allais, Lainé, de Courcelles, Leu, &c. France que pour l'étranger.

Quand les sources ne sont pas indiquées à la suite de la description des armoiries, cela signifie qu'elles n'ont pu être relevées que sur des cachets de famille. — *Casque couronné*; — *C.*, *Cimier*; — *L.*, *Lambrequins*; — *S.*, *Supports*; — *T.*, — *Cr.*, *Cri*; un point d'interrogation après une description d'armoiries indique l'incertitude sur l'application de ces armoiries à la famille dont le nom précède. — *?* faite, bien qu'elles soient attribuées par les auteurs à une famille portant l'armoirie. Les armoiries marquées d'un astérisque sont celles des blasons qui ont été gravés





ARMORIAL

D E S

ALLIANCES DES FAMILLES DE RAPIN, DUFOUR, DU BOSC, DE MAUCLER,
DE CONINCK, DE CAZENOVE ET DE FREISHEIM



ALBÉNAS (d') * [de Sullens]. — *Languedoc, Suisse*. De gueules au demi-vol d'argent, accompagné de trois étoiles d'or, 2 & 1. — A. G. R. — A. L. R. — A. V. M.

* **ALBIS** (d'). — *Rouergue, Languedoc, Pays de Vaud*. D'azur au cygne d'argent, accompagné en chef d'un croissant entre deux étoiles, le tout d'argent. Cq. cour. C. le cygne. S. deux lions au naturel. D. *Albus in Albis*. — L'A. G. R. donne à tort l'émail d'or pour les pièces. — D. R. B.

ANGER. — *Saxe* (Conc. d'arm., 9 mai 1829). D'azur au lion d'or, armé & lampassé de gueules. Cour. à l'antique de 4 rayons. — A. G. R.

* **ARNAL** (d'). — *Languedoc, Lyonnais, Autriche*. D'or au noyer arraché de sinople, au chef d'azur chargé de trois étoiles à six rais du champ. Cq. timbré d'une couronne comtale. S. deux lévriers contournés d'argent, colletés d'azur. — A. G. R. — A. L. S. — A. L. R.

* **AVRIEULX** (d'). — *Savoie*. D'or au phénix d'argent sur son immortalité de gueules à l'ombre de soleil de gueules rayonnant du côté dextre en chef de l'écu. — *Nobil. Sav. mss.*



BARY (de). * — *Francfort-s.-M.* Originnaire de *France*. De gueules à trois têtes de barbeaux d'argent posées en fasces, 2 & 1. C. une étoile à six rais d'argent entre un vol à l'antique de gueules. — A. G. R. Dans les cloîtres de la cathédrale de Bâle, l'écuffon des de Bary est souvent répété avec quelques variantes dans les émaux : l'un d'eux est d'argent à 3 têtes de barbeaux de *sable*.

* **BAUMGARTEN**. — *Alsace*. D'azur à l'arbre de sinople, terrassé du même, à la bordure d'or. — N. Ehrsam, *Der Stadt Mulhausen Bürgerbuch*. 1850.

* **BECKMANN**. — *Flandre & Saxe*. D'argent à la bande onnée d'azur, accompagnée de six roses ou molettes de gueules. C. un fauvage de carnation, tenant de sa main dextre une massue, ceint & couronné de lierre (qui est des barons Beeckman de Liberfart). — A. G. R.

BERENGIER DE LA BLACHE. — *Dauphiné?* Béranger du Gua porte gironné d'or & de gueules. (*Dauphiné & Prusse rhénane* — branche de Baufayn.) Béranger de Caladon & de l'Espinaffe (*Languedoc & Prusse*) porte d'azur

à l'aigle au vol abaissé d'argent, membrée d'or, accostée en pointe de deux chiens bassets affrontés du même, soutenus d'une terrasse de finople. La Blache (*Vivaraïs*) porte d'azur au chevron d'or accompagné de trois croisettes d'argent, au chef coufu de gueules chargé de trois étoiles d'argent. L'A. G. R. donne les armes de plusieurs autres familles du nom de Bérenger ou Bérenguier, mais les trois blasons sus-décrits nous paraissent être les seuls entre lesquels on puisse hésiter pour déterminer les armoiries afférentes à la famille Berengier de la Blache.

* BERNUS. — *Francfort-f.-M.* D'argent à l'ours passant de sable, sur une terrasse de finople.

BEROLDINGEN (de). — *Autriche, Wurtemberg.* (Barons 18 mars 1623, comtes 14 février 1800.) Ecartelé : au 1 & 4 d'or à un monde d'azur chargé de deux étoiles d'or & croisé de sable ; au 2 & 3 d'or au lion de sable, la queue fourchée, colleté d'un ruban flottant d'azur. Sur le tout d'azur à l'aigle éployée d'or. Deux cq. cour. C. 1° le lion du 2, issant & contourné ; 2° l'aigle. L. d'or & d'azur ou d'argent & de gueules. S. deux lions regardants de sable lampassés de gueules. D. *Omnia de super.* — A. G. R. — T. W. S.

* BERTIN DE BLAGNY [& de Vaux]. — *Ile de France.* — *Bresse.* D'argent au fautoir dentelé de finople cantonné de 4 mouchetures d'hermine de sable. — A. G. R. (?)

BLAQUIÈRE. — *Languedoc, Irlande.* D'hermine au lion de sable, chargé sur l'épaule d'une étoile rayonnante d'or. C. une gerbe du naturel, liée d'or. D. *Tiens à la vérité.* — A. G. R.

* BREVILLIER (de). — *France & Autriche.* De... au chevron d'argent accompagné de deux flammes de... en chef & d'un œillet de gueules, tigé & feuillé de finople en pointe. D. *Semper crescens.* L'A. L. S. donne les armes d'un Breuvillier, notable bourgeois de Lyon en 1664, qui font indubitablement une brisure de celles ci-dessus : De gueules à une tige de lys d'argent

au chef d'or chargé de trois flammes de gueules.

* BROLEMANN. — *Prusse Rhénane, Lyon.* D'argent à la barre d'azur, aliàs de gueules, bordée d'or, accompagnée de deux myofotis d'azur, boutonnés d'or, tigés & feuillés de finople. Cq. fermé. C. un vol d'argent & de gueules. L. d'argent & de gueules. — Armoiries sculptées sur le tombeau de J.-W. Brölemann, trésorier de la ville de Soest, mort en 1783, enterré dans l'église de Saint-Pierre de Soest, avec sa femme Marguerite Stute.

BROIZEM (Broitzen). — *Saxe, Brunswick.* D'argent à quatre fleurs-de-lis de gueules rangées en croix, les pieds dirigés vers l'abîme. Cq. cour. C. un vol de gueules, chaque aile chargée d'une fasce d'argent surchargée de deux fleurs-de-lis de gueules. — A. G. R.



ANITZ (barons de). — *Saxe, Prusse, Autriche.* D'argent au fautoir de gueules cantonné de quatre roses de six feuilles du même, boutonnées d'or. Sur le tout d'or à l'aigle éployée de sable, surmontée d'une couronne impériale. Trois Cq. les 2 & 3 cour. C. 1° un chapeau de gueules retrouffé d'hermine, supportant une roue d'or, orné à l'entour de 8 flambeaux du même, allumés de gueules ; 2° l'aigle. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T. W. S. (Kanitz).

* CARLOWITZ (de). — *Saxe.* Ecartelé : au 1 & 4 d'argent à trois trèfles de sable posés en perle & réunis dans le cœur du quartier (*Carlowitz*), au 2 & 3 d'argent à la bande de gueules (*Ziegelheim*). 2 Cq. le 1° cour. C. 1° un vol contourné aux armes du 1. L. d'argent & de sable ; 2° deux écrans ovales aux armes du 2 posés l'un devant l'autre, sommés chacun de trois plumes d'autruche, une d'argent & deux de gueules. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T. W. S.

CARLSHAUSEN (de). — *Saxe.* Parti : au 1° d'or à un faisceau traversé en pal d'une flèche de gueules, au 2° d'azur à une marotte

figurée de carnation, habillé d'un parti d'or & de gueules. Cq. cour. C. deux bras armés soutenant le faïceau & la flèche du 1^{er} de l'écu.

* CAVAGNES ou CAVAIGNES. — *Guyenne & Languedoc*. D'azur au chef d'or chargé de trois têtes d'aigle arrachées de fable. (Le Père Anfelme, *Hist. des grands officiers de la couronne*. — *Généal. du Bourg*.)

* CAZENOVE (de). — *Guyenne & Gascogne, Suisse, Lyonnais, Angleterre, Etats-Unis*. D'azur à la tour d'argent ajourée & maçonnée de fable, accostée de deux lions du même, aliàs d'or, le tout sur une terrasse de finople. Cq. timbré d'une couronne de marquis. L. d'argent & d'azur. S. deux griffons au vol abaissé. — N. G. L. — A. L. S. — S. B. M.

* CERJAT (de). — *Suisse*. D'azur au cerf passant de gueules, à une étoile d'argent dans sa ramure. — A. V. M. — D. H. G. p. 1123.

* CHABRIÈRES. — *Dauphiné*. D'azur à deux fasces ondées d'argent. — A. G. R. — A. J. E.

* CHARRIÈRE DE SEVERY ET PENTHAZ. — *Suisse (Vaud)*. D'or à la bande d'azur, chargée de trois étoiles, deux en barre, une en cœur, & d'un croissant posé en barre, le tout d'argent. — A. V. M.

* COLLAFRE. — *Savoie*. Coupé, au 1 d'or au lion de fable, issant du trait du coupé, au 2 d'azur. — Lettres de noblesse acc. à Gaspard Collafre par Victor-Amédée de Savoie, du 6 novembre 1632, à Turin.


COMNÈNE (de). — *Grèce (Princes), Corse, Savoie*. D'or à l'aigle éployée de fable, becquée & membrée de gueules, traversée par une épée d'argent garnie d'or en pal, surmontée d'une couronne impériale. — A. G. R.

* CONINCK (de). — *Flandre, Danemark & France*. De gueules à cinq coquilles d'argent rangées en croix. C. un buste de vieillard de carnation, habillé de gueules, le rabat d'argent [ou un bras d'homme armé, au naturel, tenant un sceptre d'argent garni d'or]. Cri : *Steenweghe!* — A. G. R.

* CONSTANT-REBECQUE (de). — *Artois, Suisse, Hollande*. (Barons.) De fable au fautoir d'or, au chef d'argent chargé d'une aigle éployée de fable, languée, becquée & membrée de gueules. Cq. cour. C. l'aigle portant le fautoir d'or sur sa poitrine. D. *In arduis constans*. S. deux aigles regardantes pareilles à celles de l'écu, le vol abaissé. L'A. G. R. donne ces armes : coupé : au 1 d'argent à l'aigle, &c.; au 2 de fable au fautoir, &c. — A. V. M. — A. N. B.

COSTES (des). — *Savoie*. D'argent à la bande d'azur chargée de trois côtes humaines du champ. — *Clôtres de la cath. de Maurienne*.

* COTTENS (Garcin de). — *Languedoc, Suisse*. D'azur à une mer d'argent, à un lion d'or issant tenant en sa dextre une rose de gueules, tigée & feuillée de finople, accompagné d'un soleil d'or en chef.

 AENICKER (de). — *Zurich*. De fable à une mitre d'évêque d'or portant une croix d'azur en cœur, accompagnée de deux étoiles d'or en chef & de trois coupeaux de finople en pointe. C. un demi-vol de fable chargé de la mitre & des deux étoiles. (*Historischen Wapenbuch der Stadt Zürich, fol VII.*)

* DELESSERT. — *Pays de Vaud, Lyonnais, Paris*. D'azur à une fleur-de-lis en chef, accompagné en fasce de deux étoiles & en pointe d'un croissant, le tout d'or. — A. V. M. — A. L. S. — L'A. G. R. leur donne des armes écartelées, dont le 1 & 4 rappellent celles-ci, mais les 2 & 3 sont très-différents.

* DEMIANI. — *Saxe*. Orig. de *Hongrie*. D'argent à trois pots de fleurs d'or rangés en fasce, à dextre un rosier, à fenestre un oranger, une tulipe en cœur, le tout au naturel.

DE VILLAS. — *Languedoc, Lyonnais*. De finople à un lis de jardin d'argent, tigé & feuillé du même. S. deux lions. — A. L. S.

* DOLLFUS. — *Alsace, Paris*. — D'azur à un pied gauche de carnation posé en pointe

fur une montagne de trois copeaux de sinople, à la croix alésée d'argent en cœur, accompagnée de trois étoiles ou molettes mal ordonnées du même. — N. Ehrfam, *Der Stadt Mulhausen Burgerbuch*, 1850.

* DOMPIERRE DE JONQUIÈRES (de). — *Danemarck*, originaire de *Picardie*. D'argent à une fasce de gueules, accompagnée de trois tourteaux de fable en chef. Cq. cour. C. une tête & col de paon d'argent entre un vol de l'écu. L. d'argent & de gueules. T. deux sauvages de carnation ceints & couronnés de lièvre, armés de massues. — A. G. R. au nom de Jonquières. — T. W. S. (Jonchier) les tourteaux y font des roues qui chargent la fasce.

* DONATH (de). — *Silésie*. Coupé de gueules sur or, au bouc sautant & contourné au naturel brochant sur le tout. C. le bouc issant. L. d'or & de gueules. — A. G. R. — T. W. S. (Donat).

* DOUX (de) ou LE DOUX D'ONDES. — *Languedoc*. D'azur, écartelé d'argent. *Nobiliaire Toulousain*, p. 288.

DOXAT. — *Pays de Vaud*. Ecartelé : au 1 & 4 d'or au lion issant de fable, au 2 & 3 de fable à deux poissons d'argent adossés & couronnés d'or. — A. V. M. — T. W. S. (Daxat).


* DU BOSC. — *France, Saxe, Francfort-f.-M.* Ecartelé : au 1 & 4 de fable au cerf rampant d'or, au 2 & 3 d'azur à l'arbre arraché d'argent, Cour. de marquis. L. d'or & de fable à dextre, d'argent & d'azur à fenestre. C. le cerf issant.

* DUFOUR [de Féronce]. — *Saxe*. Orig. du *Languedoc*. (Barons 4 sept. 1816.) D'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles d'argent & en pointe d'un cygne du même [brochant sur une croix de Lorraine du second], au chef de gueules chargé d'une guivre ondoyante en fasce d'or. Casque cour. [C. un lion d'or issant, tenant en sa patte dextre un fer de cheval au naturel & en sa fenestre une ronce

de fable. L. d'or & d'azur. S. deux lions d'or.] — A. G. R. — N. B. Les mots entre crochets constituent les variantes admises par la branche Dufour-Féronce sur les armoiries primitives de la famille Dufour.

* DUNTZFELT. — *Danemarck*. De sinople à la fleur-de-lis épanouie d'argent, à la bordure d'argent clouée de...

* DURR. — *Saxe*. De gueules au pal d'or, accompagné de trois roses posées en fasce, de l'un en l'autre. — T. W. S. (Durren).

EICKSTEDT (d'). — *Poméranie, Silésie, Danemarck*. D'or à deux fasces de fable, chargées de trois roses du champ, 2 & 1. C. un tronc de chêne feuillé de quatre pièces & englanté de deux pièces, le tout au naturel, supportant un perroquet de sinople colleté d'or, tenant en son bec une bague du même. Le blason gravé p. lxxx de la *Généalogie de Rapin* est celui de la branche comtale d'Eickstedt Peterfwaldt. (Comtes 15 oct. 1840.) Ecartelé : au 1 & 4 de gueules à la fasce d'argent chargée d'une hure de sanglier de fable (Peterfwaldt), au 2 & 3 d'azur à la clef d'or en pal (chambellan héréditaire de la Poméranie citérieure), sur le tout d'Eickstedt comme dessus. Trois casques : 1° C. deux proboscides coupées, alternées d'argent & de gueules ; 2° le cimier d'Eickstedt ; 3° C. la clef en pal brochant sur trois plumes de paon au naturel. — A. G. R.

* EINSIEDEL (de). — *Saxe, Nassau, Prusse*. (Comtes 25 oct. 1745.) D'or à un hermite passant de profil, les pieds nus, habillé d'azur, coiffé d'un bonnet du même, tenant de la main dextre étendue une hache & un chapelet, & de la fenestre un bâton à crochet posé sur l'épaule. Trois Cq. cour. C. 1° une aigle d'argent languée & couronnée de gueules, la tête contournée. L. d'argent & de gueules ; 2° l'hermite issant. L. d'or & d'azur ; 3° un chapeau pyramidal aux armes de *Saxe*, cou-

ronné d'or & formé de trois plumes de paon au naturel. L. d'or & de fable. S. deux lions regardants de fable lampassés de gueules. Les barons du nom portent les mêmes armes, mais avec le 2^e cimier seulement. — A. G. R. — T. W. S.



FERBER (du). * — *France, Amsterdam & Francfort-s.-M.* Ecartelé : au 1 d'azur à 3 cœurs de gueules, au 2 d'argent à la croix recroisetée de gueules, au 3 d'or à trois clous de passion de fable, au 4 de fable à la moitié inférieure d'une roue de moulin d'or formée d'une croix recroisetée du même. C. la demiroue du 4 posée en pal vers fenestre, la croix fichée dans la roue dans le sens d'une bande. L. d'argent & de fable. — A. G. R.

* FERBER (de). — *Saxe.* (Barons 24 avril 1789.) Ecartelé : au 1 de gueules à une tête & col d'aigle d'argent couronnée d'or, au 2 d'azur au croissant figuré d'or, au 3 d'or à deux fasces d'azur, au 4 d'argent au cœur de gueules à trois épées d'argent garnies d'or enfoncées dans le cœur. Cq. cour. C. deux proboscides, celle à dextre d'argent & de gueules, à fenestre d'argent & d'azur. S. deux aigles d'argent couronnées d'or. — A. G. R.

FERNEX (de). — *Savoie, Suisse, Piémont.* Ecartelé : au 1 & 4 de gueules au lion d'argent, au 2 & 3 d'argent au lion de gueules. — A. V. M. — Galiffe (N. G. G., II, 165), estime que le nom primitif de cette ancienne famille (connue par filiation suivie depuis Jean de Fernex, vivant en 1432) est Frederich, & lui donne pour armes : d'argent au bœuf passant, à la bande de gueules chargée de trois roses ou étoiles d'or, brochante. Les armes de la famille de la Fraffe (qui posséda la terre patrimoniale de Fernex), qui sont d'or à l'ours rampant de fable, ont été souvent attribuées par erreur à la famille de Fernex.

* FONDER-FRENX (de). — *Autriche.* (Barons.) Ecartelé : au 1 & 4 d'azur au rencontre de bœuf d'or, accompagné en pointe de

deux étoiles du même, au 2 & 3, de gueules à deux rameaux de laurier passés en fautoir & pliés en couronne, d'argent. Deux Cq. cour. C. à dextre, le rencontre de bœuf & les étoiles, à fenestre trois plumes de paon. S. deux chamois. D. *Per procelitas ad pontum.* — L'A. G. R. donne ces armes au nom de : Trenck (von der). — Prusse (Comtes 5 juin 1798). Les émaux ci-dessus sont intervertis, tant dans les champs que dans les pièces, respectivement. Les deux étoiles d'or du 1 & 4 figurent au 2 & 3 dans l'A. G. R., qui ne fait point mention des rameaux de laurier, & charge le tout d'un écusson de fable bordé d'or à une colombe contournée d'argent. La prononciation des deux noms *Fonder-Frenx* & *von der Trenck* étant presque identique, a pu favoriser la confusion qui paraît exister de fait entre ces deux familles.

FORT (LE). — *Poméranie, Mecklembourg.* (Barons russes 10 déc. 1698. Barons du Saint-Empire 25 déc. 1690.) Arm. anc. D'azur à l'éléphant d'argent passant devant un palmier du même, surmonté d'une étoile du même. Arm. nouv. D'azur à l'éléphant d'argent recouvert d'une houffe d'or & supportant une tour carrée & crénelée de pourpre (?), ladite houffe chargée d'une aigle éployée de fable, becquée & membrée d'or, tenant en chaque bec un anneau du même. Cq. cour. C. l'aigle éployée. L. d'argent & d'azur. S. deux lions regardants d'or, armés & lampassés de gueules. — A. G. R. — N. G. G.

* FREISHEIM (de). — *Néerlande, Allemagne.* [Barons. Maif. éteinte.] Ecartelé : au 1 & 4 d'argent à l'arbre de sinople, terrassé du même, au 2 & 3 d'or à la fleur de lis de gueules, sur le tout d'or à l'aigle de fable. Cq. cour. C. l'aigle de fable. — A. G. R. au nom de Friesheim. — T. W. S.

* FREUDENREICH. — *Suisse, Autriche.* Ecartelé : au 1 & 4 d'azur à trois croissants figurés d'argent rangés en pal, au 2 & 3, losangé de gueules & d'argent. Cq. ouvert. C. un roi tenant un sceptre de chaque main. L. d'azur, d'argent & de gueules.

FROHLICH. — *Silésie, Bavière.* D'argent à

une barre losangée d'argent & d'azur, de quatre traits. C. un vol à l'antique, & L. d'argent & d'azur. — A. G. R. (?).

* FUCHS. — *Saxe, Bavière*. D'argent au renard rampant de gueules. L'A. G. R. ajoute au canton fenestre du chef une étoile d'or, & pour cimier le renard issant, pièces qui ne figurent point sur le cachet que nous avons sous les yeux.

FUSS. — *Nuremberg*. Coupé, au 1 d'azur à un pied humain de carnation, au 2 d'or plein. C. un demi-vol d'azur chargé du pied. L. d'or & d'azur. — A. G. R.



GUAYSSON ou GUARISSON (de). — *Guyenne & Gascogne*. D'or au chêne de sinople, englanté d'argent. — A. G. R.

* GEMMINGEN (de). — *Saxe*. (Barons.) D'azur à deux fasces d'or. Cq. cour. C. deux proboscides de l'écu. — A. G. R. — T. W. S.

* GOLDACKER (de). — *Saxe*. Coupé : au 1 d'or au bouquetin naissant de sable, mouvant du coupé ; au 2 parti d'argent & de gueules. C. un buste d'homme de profil de carnation habillé d'or, coiffé d'un bonnet pointu de gueules retrouffé d'argent. L. d'or & de gueules. — A. G. R. — T. W. S.

* GONTARD. — *Francfort-f.-M.* Originaire de *Grenoble*. Coupé ; au 1 d'or au roc d'échiquier couché d'argent, au 2 d'argent au soleil d'or, mouvant de la pointe. Cq. cour. sans cimier. — A. G. R. — Ces armoiries irrégulières doivent être rectifiées ainsi : Coupé : au 1 d'or au bris d'huis ou vertenelle ou gond de sable, au 2 d'azur au soleil couchant derrière une montagne de trois coupeaux, le tout d'or.

* GRAND D'HAUTEVILLE & D'ESNON. — *Suisse, Bourgogne & Languedoc*, depuis le XVIII^e siècle. De gueules à deux chevrons d'or ; au pal d'azur, brochant, chargé d'un soleil d'or. — A. V. M. — Voy. de Milleville, *Armorial de la Noblesse de France*, p. 116, une notice sur cette anc. fam. vaudoise, sous le nom de GRANE. Cf. la note 1, p. ccxxv, l'identité

est manifeste. — A. G. R. (*Grane*. — Barons, 1816 & 1819.) — A. J. E. & A. V. M. (*Grand*).

GRUNELIUS. — *Francfort-f.-M.* D'argent au palmier de sinople terrassé du même. Cq. cour. C. un bras de carnation tenant une palme de sinople. — A. G. R.

GUAITA (de). — *Flandre, Prov. rhénanes, Francfort-f.-M.* Coupé : d'or à l'aigle déployée de sable surmonté de la couronne impériale, au 2 d'argent à trois chevrons d'azur. Cq. cour. C. un vol de sable. L. à dextre d'or & de sable à fenestre d'argent & d'azur. — A. G. R.

GUILLEMY DE LA MOLE (de). — *Guyenne & Gascogne*. D'argent à la bande on-dée d'azur chargée de trois étoiles d'or. — *Arm. gén.*, Montp., Montaub., f. 1018. — *Bibl. impériale*.

GUNTHER. — *Francfort-f.-M.* D'or à l'ancre d'argent, mantelé de gueules, le mantel chargé de deux poissons d'or posés suivant le trait du mantel. C. un homme d'armes tenant une pique. L. d'or & de gueules.



HAMMER-PURGSTALL (de). — *Autriche*. (An. 8 février 1791. Chevaliers 14 fév. 1825. Barons 11 mars 1836.) Parti : au I de *Hammer*, qui est coupé : au 1 d'azur à un homme naissant armé de toutes pièces, brandissant de la main dextre un marteau d'armes & portant au bras fenestre un bouclier, le tout au naturel ; au 2 tiercé en pal : a, de sable au croissant d'argent surmonté d'une étoile du même ; b, d'or à la couleuvre ondoyante en bande de gueules couronnée à l'antique d'or ; c, de sable à un lis de jardin tigé & feuillé, le tout au naturel. Au II de *Purgstall* qui est écartelé : au 1 & 4 d'argent au bœuf de gueules accorné d'or, naissant d'un tertre de sinople, au 2 & 3 coupé d'or & de sable à une double hache de boucher emmanchée de gueules brochant sur le tout & soutenue d'un tertre de sinople mouvant de la pointe ; la hache sommée d'un panache de plumes de coq de sable bro-

chant sur l'or. Sur le tout d'azur à une tête de vieillard au naturel. Trois Cq. cour. C. 1° la colline & la hache; 2° l'homme au marteau & au bouclier, issant; 3° la colline & le bœuf, ornés de lambrequins aux couleurs des pièces, S. à dextre un lion d'or chargé sur le dos d'un foleil du même, à fenestre un taureau fauve à face humaine & aux ailes & jambes de fable, accorné d'or, la harbe, le cou & les oreilles ornés de perles, couronné d'un cercle d'or qui porte cinq feuilles de lotus de sinople. D. *Schlag und Trag*, en lettres d'or sur un listel de gueules. — A. G. R.

* HASSELAER. — *Hollande*. D'azur à l'aigle éployée d'argent. — A. G. R.

* HERMSDORF. — *Saxe*. De gueules à deux têtes & cols d'aigle d'argent adossées en chef & trois roses du même en pointe. — A. G. R. — T. W. S.

* HOEUFFT VAN BUTTINGEN. — *Hollande*. (Jonkheer) de fable au sautoir relevé d'argent. C. un écusson aux armes, entre un vol coupé alterné de fable & d'argent. S. deux griffons regardants d'or. D. *Optimus quisque nobilissimus*. — A. G. R. — A. J. E.

* HOGGUER (d'). — *Hollande*. Orig. de *Suisse*. (Jonkheer 16 sept. 1815.) Ecartelé : au 1 & 4 d'or au bouquetin naissant de fable tenant en son bec trois annelets du même, au 2 & 3 d'azur au rocher de trois coupeaux d'argent, celui du milieu supportant une mauviette du même. Sur le tout d'azur au lion d'or. Deux Cq. timbrés de cour. grêlées. C. 1° le meuble du 1; 2° le lion issant. L. d'argent, d'azur & de fable. — A. G. R.

* HOLZHAUSEN (Barons de). — *Nassau, Francfort-f.-M.* De fable à trois roses d'argent, boutonnées de gueules. C. un panache de cinq plumes d'autruche, deux d'argent & trois de fable s'élevant d'une guirlande de roses d'argent posée sur un bourrelet de fable & d'argent. — A. G. R. — T. W. S. — Ces armes se voient sur des tombeaux du xiv^e siècle (Ludwig von Holzhausen, 1373) dans la cathédrale de Francfort-f.-M.



LLENS (d'). — *Suisse (Vaud)*. De gueules au fautoir d'or. — A. V. M.



AMIN DU FRESNAY. — (Tit. marquis de Bermuy en Espagne par le roi Joseph Bonaparte.) — *Paris*. De gueules au pont de trois piles d'argent maçonné de fable.

JEVER (Van). — *Hollande*. De sinople à trois ruches d'or, 2 & 1, le champ semé d'abeilles au naturel. [Cq. cour. d'un tortil de baron, L. d'or & de sinople.] — A. G. R.

JOMINI. — *Suisse, France, Russie*. Coupé : au 1 d'or au griffon de fable; au 2 d'azur au chevron dentelé d'or, accompagné en chef de deux étoiles d'argent & en pointe d'une tour donjonnée du même. — A. G. R.



AHLDEN* (Barons de). — *Pomeranie, Mecklembourg (branche rouge)*. D'argent à une tête de léopard de gueules. Cq. cour. C. le meuble de l'écu. [S. deux amphistères tournés.] — A. G. R.

KARCHER. — *Bavière*. De gueules à la fasce cousue d'azur chargée de trois étoiles à six rais d'or. C. une étoile d'or entre deux proboscides de gueules. L. de gueules & d'azur. — A. G. R. Un cachet de famille porte : parti : au 1 de gueules à la bande cousue d'azur chargée de trois étoiles d'or, au 2 d'argent plein.

KELLER. — *Silésie*. (Barons 26 juillet 1765.) Ecartelé au 1 & 4 d'argent à un losange de gueules (*Koller*), au 2 & 3 d'azur à une clef d'or en barre (*Keller*). 2 Cq. cour. C. 1° une tête & col d'aigle de fable, languée de gueules, becquée d'or couronnée d'une couronne royale du même; 2° un fenestochère armé au naturel, la main gantelée tenant une clé d'or en fasce le panneton à fenestre & en haut. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. (?)

KELLNER. — *Francfort-f.-M., Nuremberg*. D'azur au cerf ailé & élané de gueules, colleté

d'or, soutenu d'un tertre de sinople. Cq. cour. C. le cerf issant. L. d'azur & de gueules. — A. G. R.

* KESSLER. — *Francfort-f.-M.* Ecartelé : au 1 & 4, de sable à trois étoiles d'argent 2 & 1, au 2 & 3 d'argent au lion de gueules. Sur le tout d'or à une aigle d'argent. Cq. cour. — A. G. R.

KETTENBURG (de). — *Hanovre, Mecklembourg, Francfort-f.-M.* D'argent à un château composé d'un mur crénelé flanqué de deux tours, le tout de gueules; les tours couvertes d'or, le mur chargé d'une ferrure triangulaire suspendue à deux chaînes du même & sommée d'une femme issante de carnation, les cheveux épars, habillée d'azur ou de sable, les mains liées d'une corde. Deux Cq., le 1^{er} cour. C. un héron contourné d'argent entre deux proboscides coupées, alternées de gueules & d'argent; 2^e une tour crénelée de gueules, chargée d'une ferrure suspendue pareille à celle du château. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T.W.S.

* KOOH. — *Francfort-f.-M.* D'argent à deux bandes de gueules, à un lion d'or rampant sur la bande inférieure, au chef d'azur chargé de deux étoiles d'argent.

KRAFFT. — *Saxe-Meningen.* (An. 11 août 1834.) Parti de gueules au lion d'argent & d'or à deux fasces d'azur chargées de trois roses d'argent, 2 & 1, au chef d'argent chargé d'une branche de chêne de sinople en fasce. Cq. cour. C. la branche en pal. L. à dextre d'argent & de gueules, à fenestre d'or & d'azur. — A. G. R.



LANGALÉRIE (Gentils de). — *Limoufin, Angoumois, Saintonge, Suisse* (Marquis). D'azur au chevron d'or accompagné de trois roues de sainte Catherine du même, & une épée d'argent garnie d'or posée en pal brochant sur le chevron & sur la roue en pal. — A. G. R. — D. H. G. — A. J. E.

* LANGE (de) Van Wijngaerden. — *Hol-*

lande. Ecartelé : au 1 & 4 de *de Lange*, qui est de gueules à un arbre de sinople, posé sur une terrasse isolée du même, à un agneau d'argent lié d'or passant devant le fût de l'arbre, au 2 & 3 de gueules à neuf flammes d'or 4, 3 & 2; au chef du même, chargé d'une aigle de sable. Sur le tout d'*Oem Van Wijngaerden*. C. 1^{er} un arbre issant de sinople; 2^e une flamme d'or entre un vol au naturel. — A. G. R.

* LEYEN (Von der). — *Provinces Rhénanes.* (An. 21 nov. 1786.) Coupé : au 1 d'azur à trois étoiles d'or, rangées en fasce, au 2 d'argent à la grue avec sa vigilance au naturel, posée sur une terrasse de sinople. L'écu bordé d'or. C. trois plumes d'autruche. S. deux aigles de sable, languées & becquées de gueules, le vol abaissé. — A. G. R.

LIMBURGER. — *Saxe.* (An. 16 juin 1810.) Coupé : au 1 de gueules au lion naissant d'or, lampassé du champ, mouvant du coupé, au 2 d'or à deux fasces de gueules. Cq. cour. C. le lion issant entre deux proboscides de gueules & d'or. — A. G. R. (?).

LINDE. — *Danemarck.* (An. 17 oct. 1704.) *Poméranie?* Coupé : au 1 d'argent au tilleul de sinople, mouvant du coupé, au 2 de gueules au dragon d'or, les ailes levées. C. le dragon issant. — A. G. R. (?).

LINDEMAN (de) *Saxe.* (Ren. de nobl. 1783, 1784, 1790.) Coupé : au 1 de gueules à l'aigle naissant d'or, mouvant du coupé, au 2 d'or à une feuille de tilleul de sinople, la tige en bas. A la bordure de sable chargée de quatorze befans d'or. Cq. cour. C. un aigle issant de gueules. — A. G. R. Quelques branches ne portent pas de bordure.

* LINDENAU (de). — *Saxe.* Coupé d'argent sur sinople, le sinople chargé de deux roses de gueules, au tilleul arraché de sinople brochant sur le coupé. C. deux étuis d'or remplis chacun de plumes de gueules & d'argent. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. — T.W.S.

* LIQUIER. — *Rouergue, Provence.* D'azur au chevron d'argent, accompagné de deux

lis de jardin du même posés en chevron, d'une étoile & d'une équerre d'or ou d'argent, l'une en chef, l'autre en pointe. S. deux lions d'argent.

* LUPÉ DE MARAVAT (de). — *Guyenne*. D'azur à trois bandes d'or. Cour. de marquis. S. deux loups. — *Bibl. imp.* — *Arm. gén., Montpel. & Montaub.*, f. 1129, 1130, 1176. — A. G. R. — D. H. G. — A. J. E.

* LUTTEROTH. — Orig. de *Thuringe*. *Francfort-f.-M., France*. De gueules à une ancre & à une flèche d'argent posées en sautoir.



MAJER. * *Suisse (Genève)*. — Coupé : au 1 d'azur à trois étoiles d'argent, au 2 d'argent au lion passant de gueules.

* MAJER. — *Francfort-f.-M.* D'argent au cerf élané au naturel sur une terrasse de sinople. — L'A. G. R. donne les mêmes armes à la famille *Meier de Schöning*, en Prusse, avec un bouquet de sinople à fenestre, en plus, d'où s'élançait le cerf qui est ramé de gueules.

* MALEPRADE (de). — *Languedoc*. D'or à un lion de fable passant devant un pin de sinople terrassé de même, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or. — *Arm. gén., Toul. & Montaub.* 1696, fol. 5. — *Nobiliaire Toulousain*, p. 121.

MALEVILLE (de). — *Languedoc*. D'argent à une bande d'azur cotoyée de deux cotices du même. — *Bibl. impér.* — *Armorial général*, 1696. — *Toulouse & Montauban*, fol. 808.

* MARION DE BEAULIEU. — *Bretagne*. (Baron de l'Empire). D'azur à un pan de mur crénelé d'argent, sommé d'un coq d'or [?], tenant en sa dextre une épée haute du même. Cour. de baron. S. deux hermines d'argent colletées d'azur. D. *Nos murs, nos lois*.

MARVILLE (Dumas de). — *Pays de Foix, Languedoc, Provence*. D'azur à trois besans d'or 2 & 1, ou à une fasce d'or accompagnée de trois besans du même, 2 & 1. Cq. cour. C. un lion couronné d'une couronne à l'antique. S. deux lions. — Le Père Anfelme, *Hist. des Gr. Officiers de la couronne, Général. du Mas*. —

A. G. R. & A. J. E. au nom Mas (du). — A. N. B. — A. L. R. au nom de Marville.

* MAUCLER (de). — *Champagne, Lorraine, Poitou, Franche-Comté, Bourgogne & Wurtemberg*. (Barons 1782.) D'azur à un verrou d'or en cœur, accompagné de trois trèfles du même. Deux Cq. cour. C. 1° une tête & col d'aigle contourné de fable tenant en son bec un trèfle d'or; 2° trois plumes de paon au naturel. S. deux lions regardants, la partie supérieure d'or, la partie inférieure d'azur. D. *Ne vois qu'honneur*, en lettres d'or sur un listel d'argent. — A. G. R. — A. J. E. — D. H. G. — S. B. M.

* MAYER. — Orig. de *St-Gall en Suisse*. *Lyonnais, Saxe*. D'argent à trois fasces abaissées d'azur, ou plutôt d'azur au chef d'argent accompagné de deux fasces du même. C. une tête & col de chien braque au naturel colleté d'azur. L. d'argent & d'azur. — J.-J. Scherer, *Stemmatologia Sangallenem*.

* MAZARIN (Mazars de). — *Rouergue, Languedoc*. D'or à une maison de fable, ajourée du champ, girouettée de gueules, qui est de *Mazars*. — A. G. R. — A. J. E. Quelques branches de cette famille portent d'or à une main de fable, qui est de *Mazars de Lagarde*, d'autres, écartelé au 1 & 4 de la maison, au 2 & 3 de la main.

MELET (de). — *Guyenne & Gascogne*. D'azur au cerf passant d'or [onglé & sommé de gueules]. — N. G. L. — A. G. R.

* MELLÉ. — *Genève, Saxe*. Ecartelé : au 1, d'azur à deux colombes d'argent, au 2 d'azur à deux guirlandes d'épines d'argent, au 3 d'azur à une guirlande d'épines d'argent, au 4 d'azur à une colombe d'argent. Les oiseaux pourraient être autres que des colombes.

* METZLER. — *Francfort-f.-M.* De gueules à une grappe de raisin d'argent, pamprée de sinople. C. une étoile d'argent haussée entre un vol de gueules. — A. G. R. *alias* : d'or à une grappe de raisin de pourpre, pamprée de sinople. Même cimier. S. deux lions.

MICHELSSEN. — *Hanovre, Saxe, [Danemark (?)]*. De fable à la fasce d'argent. C. une

flèche d'or entre deux cornes de buffle coupées, alternées d'argent & de sable. — A. G. R. (?).

* MONOD. — *Suisse (Vaud), Paris, Le Havre*. De gueules à cinq fusées accolées d'argent touchant les flancs de l'écu. C. un lion issant. Pour la branche ruffe, reconnue noble en Livonie au titre de comte de Grosoff, mêmes armes; pour cimier un casque ouvert, timbré d'une couronne comtale, avec des lambrequins d'argent & de gueules. — A. V. M.

* MUMM. — *Francfort-f.-M.* D'azur à la fasce coufue de gueules, brochante sur une cloche d'argent.



NEUFVILLE (de) *. *Provinces Rhénanes, Nassau & France* (Barons). De gueules au fautoir d'or chargé en cœur d'une ancre d'argent, cantonné de quatre tours d'argent. Cq. cour. C. une tête & col de griffon d'or entre un vol d'or & de gueules. L. d'or & de gueules. S. à dextre, un griffon de gueules & d'or. — L'A. G. R. place l'ancre d'argent sur un écusson d'azur en cœur. Une autre branche, en Bavière, porte les mêmes armes, à cette différence près que le fautoir est d'azur bordé d'argent & l'ancre d'or. Les barons Malapert, en Nassau, écartèlent au 1 & 4 de Neufville. — A. G. R.

* NESTLE. — *Francfort-f.-M.* De gueules à un oiseau d'argent, posé sur son nid au naturel. C. deux plumes d'autruche d'argent. — A. G. R. — Ces armes font aussi écartelées de ... à deux bâtons noueux alésés de ... posés en fautoir, accompagnés de quatre palles ou befans de...



PASSAVANT. — *Origin. de Bourgogne, Lyonnais, Francfort-f.-M.* Parti d'or & de gueules; à un homme naissant de profil, habillé de l'un en l'autre, mouvant d'une coquille d'argent, portant sur son épaule une pique du même, huppée de gueules. C. l'homme. L. d'or & de gueules. — A. G. R.

* PÉLISSON. — *Dauphiné, Auvergne, Languedoc*. D'azur au rencontre de bœuf d'argent. — L'A. G. R. donne ce dernier émail d'or, au nom de Pellisson — *Dauphiné*.

PFISTER (de). — *Bavière, Saxe*. (Conc. d'arm. 1574. An. 30 avril 1699.) Ecartelé : au 1 & 4 coupé d'or sur azur, au lion de l'un en l'autre la queue fourchée, celui du 1 contourné; au 2 & 3 de gueules au griffon d'argent, celui du 3 contourné. Sur le tout d'azur au soleil d'or. — (Barons 31 juillet 1790. Maison éteinte en 1847.) Mêmes armes, l'écusson d'azur au soleil d'or est remplacé par un autre d'or à l'aigle éployée de sable. 3 Cq. cour. 1° & 3° une aigle éployée de sable chargée sur la poitrine d'un soleil d'or; 2° un homme d'armes issant, au naturel, le visage de carnation, la visière levée, le casque panaché de gueules, d'argent, d'azur & d'or, tenant de sa main dextre une épée levée d'argent, garnie d'or; entre deux proboscides coupées à dextre d'or sur azur, à fenestre de gueules sur argent, ornées chacune dans son embouchure de trois plumes de paon au naturel & d'une bannière, la trabe en fasce, la bannière dextre d'azur à la barre d'or chargée de trois étoiles de sable, celle à fenestre de gueules à la bande d'argent chargée de trois étoiles de gueules. L. à dextre d'or & d'azur, à fenestre d'argent & de gueules. T. deux Mores contournés ceints & couronnés de plumages. — A. G. R. — T. W. S.

* PICHARD (de). — *Guyenne*. De sable à trois poissons (*pichards*) d'argent posés en pal, 2 & 1. (Enregistrées à Bordeaux, 6 fév. 1699.) N. G. L. Les émaux ont été intervertis par erreur dans la gravure de ce blason. (*Généalogie de Rapin*, p. lxiv.) L'A. G. R. donne le champ d'azur & fait naître le dernier *pichard* d'une rivière du même, ondée de sinople, mouvante de la pointe. Cette brisure est propre à la branche de Saucats, éteinte sur l'échafaud révolutionnaire, le 12 messidor an II.

* PICTET. — *Genève*. De sinople à un pan de mur d'argent maçonné de sable, accompagné en chef d'un lion naissant d'or mouvant du


mur. [D. *Fais bien & laisse dire*]. — A. G. R. La branche Piñet de Rochemont, par décret du Conseil d'Etat de Genève autorisant Ch. René Piñet à relever le nom & les armes de sa mère, porte, parti : au 1 de *Piñet*, au 2 de gueules au lion d'or (*Rochemont*). Cour. de comte. D. *Sustine & abstinence*. — A. G. R. — A. J. E. — N. G. G. Ce dernier auteur blasonne le lion issant & d'argent.

PLANTA. — *Suisse, Angleterre*. D'argent à la patte d'ours coupée de sable, appaumée de gueules. — A. G. R. — T. W. S.

* PLATZMANN. — *Prusse, Saxe, Lyon*. D'argent à un faucon ou un ramier contourné au naturel, empiétant un tronc écoté au naturel posé en bande, muni d'un rameau de sinople à dextre. Cq. fermé. C. un homme habillé à l'antique, portant une bêche sur l'épaule dextre. — Vitraux portant ces emblèmes héraldiques avec les noms de Röttiger Platzmann & de sa femme & la date 1693, à *Langenberg* (Prusse). — A. L. S. (description inexacte.)

* POLIER. — *Rouergue, Venise, Suisse, Wurtemberg*. D'argent au coq hardi de sable, crêté, barbé & membré de gueules. S. deux liornes regardantes d'argent. D. *Et Phabi & Martis*. — Le titre de comte fut accordé le 29 janv. 1825 par Charles X, à Pierre-Amédée-Charles-Adolphe de Polier, mort sans postérité, frère cadet de G.-J.-H.-M. de Polier-Zeppelin. — A. G. R. — A. V. M. — D. R. B. — A. J. E.

PREUSS ou PREUSSER (Von). *Saxe*. Coupé, au 1 d'or au léopard contourné de gueules, la queue fourchée, au 2 de gueules plein. Cq. timbré d'une cour. de cinq fleurons. C. un lièvre issant de gueules. A. G. R. — T. W. S. (Preuser).

 APIN (de). * — *Savoie, Languedoc, Prusse*. Ecartelé : au 1 & 4 d'or à une aigle au vol abaissé, aliàs élevé de sable, au 2 & 3 d'or à trois roses de gueules, 2 & 1. [Chaque timbré d'une cou-

ronne de marquis. C. trois plumes d'autruche, une de gueules & deux d'or. L. d'or, de gueules & de sable.] — Henri de Caux, *Catal. des Gentilshommes du Languedoc*, 1676, in-fol. — *Armorial de 1695. Bibl. impériale*. — Lainé, *Arch. de la Noblesse*. — A. G. R. — D. H. G. — N. G. L. (Voy. aux *Pièces justificatives*, note 3, pp. c & cxxj.)

* REIBOLDT. — *Saxe*. Coupé : au 1 d'azur au griffon naissant d'argent mouvant du coupé, au 2 d'argent plein. C. le griffon issant. — A. G. R. — T. W. S. (Reupolt).

* RENDORP DE MARQUETTE. — *Pays-Bas*. (Jonkheer : 15 sept. 1815.) De gueules à une main d'aigle d'argent (Rendorp). Quelquefois écartelé d'azur au lion d'or. Dans ce cas, deux cq. cour. C. 1° une aigle issant de sable ; 2° un lion d'or. L. de gueules & d'argent. D. *Virtute duce*. — A. G. R.

RODER DE DIERSBURG (Barons). — (*Rec. de nob.* 21 sept. 1839). *Hesse*. De gueules à une aigle d'argent posée en fasce, la tête à dextre & regardant en bas. Cq. cour. C. la tête & col d'aigle d'argent. L. d'argent & de gueules. — A. G. R. (?).

ROGUIN. — *Suisse*. Ecartelé : au 1 & 4 d'argent à trois roses de gueules posées en fasce, au 2 & 3, d'azur au chevron d'argent à la bordure d'or. Cq. cour. C. une jeune fille habillée d'argent, tenant de chaque main une rose tigée & feuillée de sinople. L. à dextre d'argent & de gueules, à fenestre d'argent & d'azur. — A. V. M. — T. W. S.

* ROSSET. — *Suisse*. Ecartelé : au 1 & 4, d'azur au cœur de gueules accompagné de trois étoiles d'argent (*Rosset*), au 2 & 3, d'azur au chevron d'argent accompagné de trois roses ou tierces feuilles du même (*Batzi*). Cq. cour. C. un lion tenant une épée de sa dextre. L. d'argent & de gueules. D. *Ardua vincit omnia virtus*. — A. V. M.

ROTHER. — *Poméranie*. D'argent à un corbeau efforant de sable, posé sur un tertre de gueules. C. trois plumes d'autruche, une de

gueules & deux d'argent. L. d'argent & de fable. — A. G. R. (?).



SARASIN. * — *Lyonnais, Genève, Francfort-f.-M.* D'azur à un cep de vigne d'argent accolé [terrassé de sinople & fruité de pourpre]. C. trois plumes d'autruche, une d'argent & deux d'azur. — A. G. R. — N. G. G. — A. L. S.

* **SALADIN.** — *Genève.* Orig. de *Villefranche en Lyonnais*. Coupé : au 1 de gueules au léopard lionné d'or, au 2 d'azur au casque ouvert dit salade d'argent. C. le casque de l'écu timbré d'une couronne de marquis, avec des L. d'or, de gueules & d'azur. — La branche de *Lubières* porte parti : au 1 de *Saladin*, au 2 de gueules au cerf ailé & élancé d'or, qui est de *Lange de Lubières*. S. deux cerfs ailés. — N. G. G. — A. V. M. — A. L. S. (*Varia*).

* **SALLIÈRE D'ARVES.** — *Savoie.* Ecartelé : au 1 & 4, de gueules à la salière antique d'or, le couvercle relevé, au chef d'azur chargé de deux étoiles d'argent, au 3 & 4 taillé de gueules sur or au bâton noueux ou à une rivière, posé en bande de l'un en l'autre. — Mais on éteint dans la famille des Martin, comtes des Cuines & Villards, qui en ont relevé les armes qu'ils portent chargées en cœur d'un écuillon d'argent semé de fleurs de myosotis d'azur, feuillées & tigées de sinople, boutonnées de gueules. (Martin.) Cf. p. xvij. — *Clottres de la cath. de Maurienne.* — *Nobil. de Savoie. Mff.*

* **SCHARFF DE SCHARFFENSTEIN.** — *Francfort-f.-M. Bavière.* (An. 1769, confirm. de nob. 24 mai 1851.) De gueules au pélican avec ses petits d'argent dans son aire d'or avec sa piété de gueules, l'écu bordé d'or, *aliàs* sans bordure. Cq. cour. C. un vol d'argent. L. à dextre, d'argent & de gueules, à fenestre d'or & de gueules. — A. G. R.

SCHAZLER (de) (Schaezler). — *Bavière.* (Barons 25 nov. 1821.) D'azur au lion d'argent tenant de chaque patte une rose de pourpre, tigée & feuillée de sinople. Cq. cour. C. un pé-

lican au naturel avec sa piété de gueules dans son aire d'or, surmonté d'une étoile d'argent, le tout entre deux proboscides d'azur ornées chacune dans son embouchure d'une étoile d'argent & chargée d'une fasce du même surmontée d'une rose de l'écu. — A. G. R.

* **SCHELIHA.** — *Pologne, Silésie.* De gueules au croissant d'argent. C. un rang de roses alternées d'argent & de gueules, sommé de quatre plumes d'autruche alternées de gueules & d'argent. — Le croissant est quelquefois figuré, avec un rang de cinq roses, deux de gueules & trois d'argent, sommé de trois plumes d'autruche d'or, de gueules & d'argent en cimier. — A. G. R. — T. W. S.

* **SCHERER DE SCHERBOURG ET DE CASTELL.** — Orig. de *St-Gall, Lyonnais, Artois, Paris.* (Guillaume-Hubert S. de Scherbourg (& non Henri, vid. p. clxxxj), seigneur de Tourmignies, reçut du roi Philippe V, le 16 mai 1710, le titre héréditaire de chevalier.) Ecartelé : au 1 d'argent à une demi-aigle de gueules couronnée d'or, mouvant du parti, au 2 & 3 d'or au cerf grim pant de gueules soutenu d'un tertre de sinople le cerf du 3 contourné, au 4 d'or, *aliàs* d'argent, à une demi-aigle de gueules, couronnée du champ, mouvant du parti. Cq. cour. C. le cerf du 2 issant entre deux proboscides coupées, à dextre de gueules sur or, à fenestre d'argent sur gueules. L. conformes aux émaux des proboscides. — A. G. R. — A. N. B. — T. W. S.

SCHLIEKMANN. — *Prusse.* D'argent à un homme habillé au naturel, coiffé d'un chapeau de fable, posé sur un plancher alésé & tenant un bâton d'argent en bande devant son corps. Cq. cour. sans lambrequins. C. l'homme de l'écu. — A. G. R.

* **SCHON.** — *Prusse.* (An. 1586.) Coupé : au 1 d'azur à la fleur de lis d'or, au 2 d'argent à trois roses d'azur. C. la fleur de lis & les roses entre deux proboscides d'argent & d'azur. — A. G. R.

* **SCHONFELD.** — *Prusse.* Ecartelé : au

1 d'argent à l'aigle contournée de fable, couronnée d'or, tenant de sa griffe fenestre une croix d'abbé brochant sur son corps : au 2 & 3 d'azur à une tige de sinople fruitée de cinq glands d'or posée sur un tertre du second, au 4 de fable au fenestochère armé d'argent mouvant du parti, la main de carnation tenant une flèche d'argent en bande, la pointe en bas. Cq. cour. C. une aigle de fable. L. à dextre, d'or & de fable, à fenestre d'argent & d'azur. — A. G. R.

SCHMIDT-POLEX. — *Francfort-f.-M.* Chapé-ployé-tiercé, au 1 d'azur à deux hoües de... passées en fautoir, au 2 d'argent à un lacet enroulé & dénoué d'azur, au 3 de fable à un anneau surmonté d'une flamme, de... C. un marteau en pal, entre un vol d'argent & d'azur. L'A. G. R. donne pour armes à une famille Schmidt, à *Francfort-f.-M.* : Coupé, au 1 de fable à une étoile d'argent, au 2 d'azur chapé ployé d'argent, & à une autre du même nom en *Bavière*, coupé au 1 d'azur à la fleur de lis d'or, au 2 d'or à deux marteaux [hoües?] au naturel passés en fautoir. C. un lion issant d'or, tenant un marteau de sa dextre, entre un vol à l'antique d'azur.

SCHUYLENBURCH (Ocker Van). — *Néerlande*. Ecartelé : au 1 & 4 d'or à trois crampons de fable (*Schuylenburgh*), au 2 & 3 d'argent à une fasce d'azur supportant une canette démembrée au naturel. (*Ocker*.) — A. G. R.

* SEEBACH. — *Saxe, Hanovre, Heffe*. D'argent à trois feuilles de nénuphar de gueules. C. un buste d'homme de profil de carnation, habillé de gueules, au rabat d'argent, coiffé d'un bonnet albanais de gueules, retrouffé d'argent. — Les Seebach de *Silésie* portent parti : au 1 coupé : *a* de gueules à trois feuilles de tilleul d'argent; *b* d'argent à trois feuilles de tilleul de gueules, les tiges réunies dans chaque partition, au 2 d'argent à un cheval naissant de fable mouvant d'un ruisseau d'argent découlant d'un monticule de sinople. Au chef de l'écu, de fable à un demi-octogone d'azur rayonnant d'or & chargé d'un Pégase élané d'argent. — A. G. R. — A. J. E. — T. W. S.

* SENARCLENS (de). Barons de Grancy. (4 juin 1822) — *Pays de Vaud* [seigneurs de Wufflens], *Brabant, Heffe*. Diapré d'or à la bande d'azur chargée de trois molettes d'argent, ajourées du second. Cq. cour. C. un cygne issant d'argent, becqué d'or, le vol levé. L. d'argent & d'azur. Cri. *Vaillance de Senarclens*. S. [deux griffons, celui de dextre le vol abaissé, celui de fenestre en barroque le vol levé], aliés, deux cygnes d'argent becqués d'or le vol ouvert & abaissé. D. *Sans décliner*. — A. G. R.

SERVIERS (Verdier de) *Languedoc*. Coupé : au 1 parti : *a* d'azur à l'épée d'argent garnie d'or; *b* d'or à trois étoiles d'azur en pal, au 2 de sinople à la pyramide d'argent, maçonnée de gueules. — A. G. R. (?)

* SOMBREUIL [de Villelume] (Comtes de). — *Auvergne, Paris*. Ecartelé au 1 & 4 d'azur, à dix befans d'argent, posés cinq, trois & deux (*Villelume*), au 2 & 3 de gueules, au dextrochère d'or sortant d'une nuée d'argent, tenant une badelaire d'argent garnie d'or. (*Vireau de Sombreuil*.) — A. G. R. — *Indic. nobil.* de d'Hozier.

SPIES. — *Nuremberg*. D'or à un homme d'armes, la visière levée, la tête de profil, tenant une hallebarde, l'homme & la hallebarde soutenus d'une terrasse de sinople. C. une aigle issante de fable, becquée d'or. L. d'or & de fable. — A. G. R. (?)

STEEG. — *Francfort-f.-M.* Coupé : au 1 de... à un caducée & une corne d'abondance croisés en fautoir, au 2 d'azur à un pont de bois posé sur deux pilotis au naturel. L'A. G. R. donne au nom de *Steeger*, en Bavière, une description d'armoiries où se retrouve la dernière partie de celle qui précède.

STRAALMAN. — *Hollande*. Coupé : Coupé au 1 d'azur au soleil d'or, au 2 d'argent à l'agneau pascal de fable. L'écu bordé d'or. Cq. cour. C. l'agneau issant. L. à dextre d'or & d'azur, à fenestre d'or & de fable. — A. G. R. — T. W. S.



AETS VAN AMERONGEN. — *Néerlande.* Arm. anc. D'argent à une roue de moulin de gueules, ou de gueules à la bande d'argent, accompagnée de six fleurs de lis du même, rangées en orle. — Arm. mod. (Barons.) *Néerlande, Hesse.* D'argent à la fasce de gueules. C. un buste de femme de carnation, habillée de l'écu, les cheveux épars. — A. G. R. — T. W. S.

* **TESTART.** — *Cambresis, Hollande.* D'or à une tête de More de sable, tortillée d'argent. C. la tête de More. — A. G. R.



TTENHOVEN *. — *Saxe.* *Schwarzbourg-Rudolstadt.* D'argent à la fasce crénelée de sable. C. un buste d'homme de profil, habillé de sable, coiffé d'un bonnet pointu du même, retrouffé d'argent entre un vol aux armes de l'écu. — A. G. R. — T. W. S.



ALKENBURG * (Van). — *Hollande.* D'or au château crénelé flanqué de deux tours & sommé au milieu d'une troisième, le tout de gueules, ouvert du champ & ajouré de sable; chaque tour supportant un faucon au vol ouvert de sable, ceux des deux tours extérieures affrontés. C. un faucon efforant de sable. — A. G. R.

* **VARRENTAPP.** — *Francfort-f.-M.* De gueules à la bande breteffée & contre-breteffée d'argent. — N. B. *Warendorp*, en Westphalie, porte d'argent à la bande breteffée & contre-breteffée de sable, côtoyée de deux cotices du même. — A. G. R.

* **VERGER** (du). — *Languedoc.* D'argent à trois arbres de sinople, posés sur une terrasse du même. — *Armorial général, Toulouse & Montaub.*, t. 497. — *Bibl. impériale.*

* **VERNÈDE.** — *Gascogne, Languedoc, Angleterre, Hollande.* D'or à l'oranger adextré & terrassé de sinople, fruité du champ, à la cor-

neille de sable efforant vers l'oranger du flanc fenêtre de l'écu. *Collect. hérald. du British Museum.*

VIÇOSE DE LACOUR. — *Languedoc.* Ecartelé: au 1 & 4, d'or à l'aigle éployée de sable, au soleil d'or émergeant de la partie supérieure de l'écu; au 2 & 3, d'or à trois fasces de gueules, au sautoir de sable brochant sur le tout; & un écusson de sinople au heaume d'or, panaché de trois sigrettes d'argent taré de face, posé en cœur. — *Raymond de Viçose*, conseiller d'Etat, secrétaire des commandements de *Henri IV*, alors qu'il n'était que roi de *Navarre*, combattit si vaillamment à *Ivry*, aux côtés de son maître, que celui-ci lui fit don, après la bataille, du fameux panache blanc autour duquel se rallièrent ce jour-là les partisans du *Béarnais*. Six ans après, *Raymond de Viçose* acquit du domaine royal la baronnie de *Cafenove & Castelnau*, sous la redevance d'une lance avec un fer doré pour le sief de *Cafenove* ou *Cazeneuve* & d'un panache à sigrettes pour celui de *Castelnau*. Depuis cette époque, le panache blanc d'*Ivry* figura dans les armes de la famille de *Viçose*, qu'un bref pontifical du *xvii*^e siècle reconnut pour être issue de la maison de *Bragance*. — *Arch. de M. Frank Courtois de Viçose*, à *Toulouse*.

* **VIETINGHOF**, dit **SCHELL DE SCHELLENBERG.** — *Bavière, Mecklembourg, Esthonie, Prov. Rhénanes.* (Rec., barons 1831. D'argent à la bande de sable chargée de trois coquilles d'or posées dans le sens de la bande. C. un chapeau de tournoi de sable retrouffé d'argent, supportant un renard passant au naturel. Les C. des branches d'*Esthonie* & des *Prov. Rhén.* font une mitre chargée d'un renard ou un chapeau de sable chargé de trois coquilles d'or. — A. G. R.



ACHTER (de). — *Wurtemberg.* (Barons, 14 mai 1835.) D'argent à la grue de sable, becquée & membrée d'or, tenant sa vigi-

lance au naturel & posée sur un tertre de sinople. Cq. cour. L. d'argent & d'azur. T. deux enfants de carnation, tenant chacun une guirlande de sinople. — A. G. R.

* WATZDORF. — *Saxe*. (Barons.) Parti [ou écartelé] de fable & d'or. C. deux cornes de buffle [proboscides?] d'or & de fable, ornées chacune à l'extrémité de quatre plumes de paon au naturel. — A. G. R. — T. W. S.

WEISE. — *Schwarzbourg*. (An. 4 juin 1798.) Ecartelé : au 1 & 4 d'azur au lion d'or couronné du même, au 2 & 3 d'or à la fasce cousue d'argent chargé de trois roses de gueules. Sur le tout de gueules à la couleuvre ondoiyante en pal d'argent, couronnée d'or. Trois Cq. cour. C. le lion issant, la couleuvre soutenue d'un couffin de gueules, huppé d'or, un dextrochère d'argent, brandissant une masse d'armes d'or. — A. G. R. (?) On trouve dans le même recueil, *Weise* — *Schwarzbourg* : D'azur à la bande d'or accompagnée de deux étoiles du même. Cq. cour. C. une étoile d'or entre un vol de fable.

WICHELHAUSEN. — *Saxe*. Ecartelé : au 1 & 4 d'argent à deux glaives croisés en sautoir de... au 2 & 3 de... au chevron de gueules abaissé, la pointe brochant sur une croix alésée d'argent, accompagné en pointe d'une maison d'argent. C. un griffon issant, d'un casque couronné au naturel. L. d'argent & de gueules.

WINCKLER. — *Silésie, Saxe, Bavière*. (An. 25 nov. 1650, ren. de nob. 30 avril 1756.) Ecartelé : aux 1 & 4, coupé d'azur sur argent au demi-vol de l'un en l'autre [ou au 1 & 4 d'azur au demi-vol d'argent], celui du 1 con-

tourné, au 2 & 3 d'azur à l'étoile d'or. Sur le tout d'azur au dextrochère armé au naturel, la main de carnation empoignant une équerre d'or. Cq. cour. C. un lion issant d'argent couronné d'or, la queue fourchée, tenant de sa patte dextre une équerre d'or ; entre un vol coupé alterné d'azur & d'argent ; chaque aile chargée d'une étoile d'or brochant sur le coupé. L. d'argent & d'azur à dextre, d'or & d'azur à fenestre. — A. G. R. — T. W. S.



EPPELIN.* — *Mecklembourg, Wurtemberg*. (Comtes 18 sept. 1792.) D'azur à une tête & col d'âne d'argent, coupée de gueules. Cq. cour. C. la tête & col d'âne. L. à dextre d'argent & d'azur, à fenestre d'or & de fable. — Les aînés de la famille portent parti de *Zepelin*, & de fable à une bannière d'or posée en bande chargée d'une aigle de fable becquée & membrée d'or (*à cause de la charge de porte-étendard héréditaire du Saint-Empire*). — A. G. R.

ZICKWOLFF. — *Francfort-f.-M.* D'argent au chasseur au naturel habillé de gueules, tenant un loup de fable renversé sous ses pieds, qu'il perce d'une lance d'or.

* ZOLLER. — *Bavière*. (Conc. d'armes 1630.) Parti d'azur & d'argent à un homme naissant de carnation, brochant sur le parti, la tête nue, habillé d'un parti d'or & d'azur, tenant en sa dextre une entaille (?) d'argent. — A. G. R. Le cachet de famille que nous avons sous les yeux présente une variante importante : d'or à un homme de carnation, habillé d'azur, tenant des deux mains un pilon posé en pal dans un mortier d'argent ou de fable.







TABLE ALPHABÉTIQUE



DES

FAMILLES AYANT CONTRACTÉ DES ALLIANCES AVEC LA MAISON
DE RAPIN





ET






AVEC LES FAMILLES DUFOUR, DU BOSC, DE MAUCLER,
DE CONINCK, DE CAZENOVE ET DE FREISHEIM





Composant la postérité par alliances de Paul de Rapin, seigneur de Thoyras (1).

	Pages.		Pages.
 LBENAS DE SULLENS (D')	ccxxxvj	 ABUT	cciv
ALBIS (D')	ccxxij	<i>Babut</i>	ccij & ccvij
<i>Allain</i>	clvj	BAILLE DE LAMOTHE	ccxxv
AMERONGEN (TAETS VAN)	clxxxij	BAPST	clv
AMPHOUX	cciv	BAQUÈRE	ccxxij
<i>Anger</i>	cxlv	BARY (DE)	clvij
<i>Archer</i>	ccxxxvij	BAUMGARTEN	clv
ARLÈS	cxlvj	BEAULIEU (MARION DE)	ccxxxij
ARNAL (D')	clxxxv & ccxxxj	<i>Beckens</i>	cc
* <i>Arves (Sallières d')</i>	xvij & xl	BECKMANN	cxlv
AUBERJONNOIS	ccxxvj	<i>Benners</i>	ccxij
* <i>Avrieulx (d')</i>	xlviij	* <i>Benech (de)</i>	lxij

(1) Les noms des sept branches principales sont imprimés en gros caractères ; les rameaux en caractères plus petits ; les simples alliances en italique. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux qui figurent dans la généalogie de la famille de Rapin.

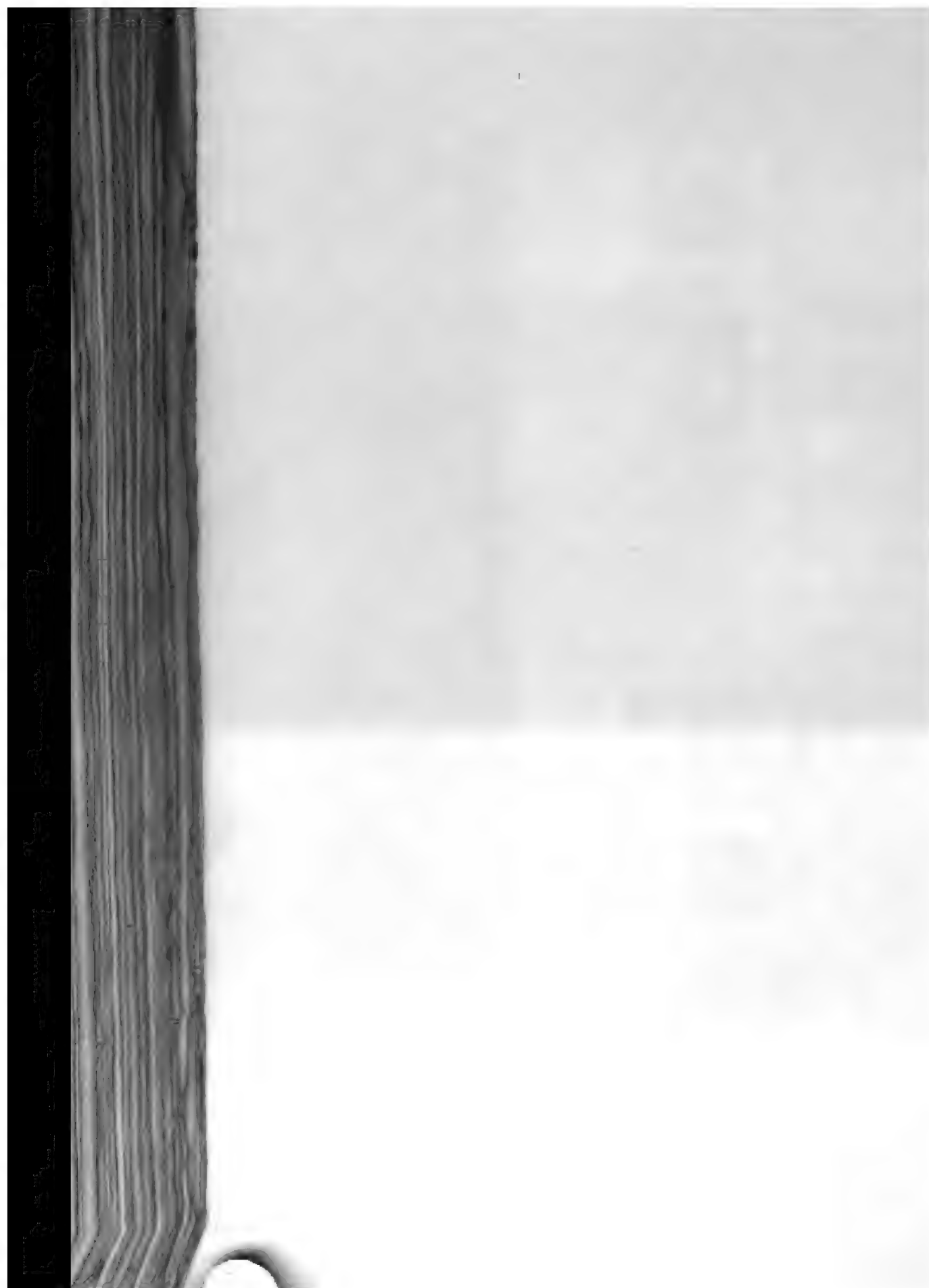
	Pages.	
* <i>Berengier de la Bluche</i>	lxxvij	* COMNÈNE (DE)
BERNUS	clij & clxvj	CONINCK (DE).
<i>Bernus</i>	clxvj	<i>Coninck (de)</i>
<i>Beroldingen (de)</i>	clxxxix	CONSTANT-REBECQUE (DE).
BERTIN.	clv	<i>Constant-Rebecque (de)</i> . .
* BERTRAND	xliv	* COLLO (DE)
* <i>Bertrand</i>	xxvij	COTTENS (GARCIN DE) . .
<i>Bessodes</i>	ccxxij	<i>Courant</i>
<i>Beyer</i>	cxlv	CROZE (GAULTIER DE LA)
* <i>Blache (Berengier de la)</i>	lxxvij	 <i>aniker (de)</i>
BLAQUIÈRE	ccxvij	DALBIS.
<i>Bodenhoff</i>	ccxiv	DAMES.
<i>Bontoux</i>	ccxxvj	DELARBRE.
BOREL	ccxxvij	DE LESSERT
BOUSQUET DE FLORIAN	ccxxiv	DEMIANI.
BOUVIER.	ccvj	<i>De Villas</i>
BREVILLIER (DE).	clxvij	* <i>Dina</i>
<i>Brevillier (de)</i>	clvj	DOLLFUS.
<i>Broitem (de)</i>	clxx	DOMPIERRE DE JONQUIÈRES
BRÖLEMANN	ccxxx	DONATH (DE)
<i>Brolemann</i>	ccxxx	* <i>Doux d'Ondes (de)</i> . .
<i>Brown</i>	ccij	<i>Doxat</i>
BUNTZEN.	ccx	DU BOSC
BUTTINGEN (HOEFT VAN)	ccxij	DUFOUR
 <i>anitz (de)</i>	clxxxij	<i>Dumas de Marveille</i> . . .
<i>Carpenter</i>	ccxvij	<i>Duncan</i>
CARLOWITZ (DE)	clxxj	DUNTZFELT.
<i>Carlshausen (de)</i>	cxliv	<i>Duntzfelt</i>
* <i>Cavaignes (de)</i>	lv	<i>Durbig</i>
CAZENOVE (DE).	lxxv & ccxvij	DURR
<i>Cazenove (de)</i>	ccxxxj	 <i>beling</i>
CERJAT (DE).	cxlvj	* <i>Eickstedt</i> (
CHABRIÈRES	cxlvij	EINSIEDEL (D
<i>Chamot</i>	clxvij	<i>Einfiedel (de</i>
CHARRIÈRE DE SÉVERY (DE).	ccxxxvj	<i>Emery</i>
* CHAUVET DU TERRAIL (DE).	lxxj	ERLANGER (D').
* <i>Chefne (du)</i>	xxxix	<i>Eschauquier</i>
<i>Chiron</i>	clxiv	 AY (DU).
CHRISTERN	ccj	<i>Fay (du)</i>
<i>Christmas</i>	ccxix	* FAVRE
<i>Coleman Mac-Gregor</i>	clxvij	FERBER (DE)
* <i>Collafre</i>	xxxvj & xlvij	

	Pages.		Pages.
<i>Fernex (de)</i>	ccxxix	<i>Henickstein (d')</i>	clxix
<i>Féronce</i>	cxlj	<i>Herlow.</i>	ccx & ccxj
<i>Fisher</i>	ccxj	<i>HERMSDORFF</i>	cxliij
<i>FIZEAUX</i>	clxxxvij	<i>Hermisdorff</i>	cxliij
<i>FLORIAN (BOUSQUET DE)</i>	ccxxiv	<i>HOEUFT VAN BUTTINGEN.</i>	ccxlj
<i>FLOTARD</i>	clxxxv & ccxxiv	<i>HOGGUER (D')</i>	clxxx
<i>Focke</i>	cxlvj	<i>HOLZHAUSEN (DE)</i>	clxiij
<i>FONDER-FRENX (DE)</i>	clxix	<i>Honnyman</i>	ccvj
<i>FONTES</i>	ccxxiv	<i>* HORS (DES)</i>	lxv
<i>FOULC.</i>	ccxxij	<i>Hoyer.</i>	ccxvj
<i>FREISHEIM (DE)</i>	lxxvj & ccxxxix	<i>* Huyssend</i>	vij
<i>Freifen</i>	clxxxij	<i>HYLLESTED.</i>	ccj
<i>FREUDENREICH (DE).</i>	ccxxxij		
<i>FRINIUS</i>	cxlv	 <i>amin de Bermuy.</i>	clxxxix
<i>FRÖHLICH.</i>	ccxiij	<i>Janffen</i>	cxlij
<i>Frost</i>	cxcvij	<i>Jever (Van).</i>	ccxxvij & ccxl
<i>FUCHS.</i>	clxv	<i>Jomini.</i>	ccxxxvj
<i>Fuss.</i>	cxlvij	<i>Joncourt (de)</i>	cxcvij
		<i>JONQUIÈRES (DE DOMPIERRE DE).</i>	ccxiv
 <i>ardes</i>	ccviiij	<i>Jugla</i>	ccxxiv
<i>GARRIGUE.</i>	cc		
<i>G. GAULTIER DE LA CROZE.</i>	clxxix	 <i>ALHDEN (DE)</i>	cxcij
<i>GEMMINGEN (DE)</i>	cxv	<i>Karcher</i>	clxj
<i>GOERLITZ (DE).</i>	cxv	<i>KELLER (DE)</i>	clxxiij
<i>GOLDAXER (DE).</i>	clxxiij	<i>KELLNER</i>	clvij
<i>GONTARD</i>	clj, clij & clvij	<i>KESSLER</i>	clvij
<i>Gontard.</i>	clvij	<i>Kettenburg (de)</i>	clj
<i>GOOD</i>	cxcvij & cxvix	<i>Knox</i>	cxvij
<i>GRAND.</i>	ccxxiv	<i>KOCH</i>	clxiij
<i>Grand.</i>	ccxxv	<i>Koch</i>	clvij
<i>GRAND D'HAUTEVILLE.</i>	cxvij	<i>KOEFOED.</i>	ccij
<i>GRAND</i>	ccxxxv	<i>Køfler.</i>	clxvj
<i>GRIVEL.</i>	clvj	<i>Krafft</i>	cxlv
<i>Gros</i>	cciv & ccv	<i>KUCHEN.</i>	clxiv
<i>Grunelius</i>	clxv & clxvj		
<i>Guaita (de)</i>	clxvj	 <i>ACY.</i>	cxcviiij
<i>* GUARISSON (DE)</i>	lxv	<i>* LAFITAU (DE)</i>	lxij
<i>* GUILLEMY DE LA MOLE (DE)</i>	lxij	<i>LAMOTHE (BAILLE DE).</i>	ccxxv
<i>GUNTHER</i>	cxlvij & clvij	<i>Langalerie (de)</i>	clxxxij
		<i>LANGE (DE)</i>	ccxlj
 <i>ammer-Purgstall (de)</i>	clxix	<i>Lauront.</i>	ccv
<i>HASSELT</i>	cxviiij	<i>Lecavelier</i>	ccvij
<i>HASSELAER</i>	clxxxvij	<i>Le Fort</i>	clxxxvij
<i>Heiliger</i>	cxvix		

	Pages.		Pages.
LEYEN (VON DER)	clix	MULLER	clxxxvij
L'Hardy	ccx	MUMM.	clxij & clxvij
LIEBESKIND.	cxlvj	MUYSSON.	cxv
LIMBURGER.	clxij		
* Linde	lxxix	 athanfon	ce
Lindeman (de).	cxliv	NESTLE	clvij
LINDENAU (DE).	clxx	NEUFVILLE (DE)	clix & clx
Lindham.	ccxvj	Neufville (de)	clxvj
LIQUIER	ccxxij		
Liquier	ccxxix	 allard.	cxij
Lofack (de)	clij	* PARAZ	xxxvj
Lucke	cxlv	Paffavant	clxxxij
* Lupé (de).	lvij	* Péliffon (de)	lxvij
LUTTEROTH.	cxliij & clxj	Peschier.	ccv
Lutteroth.	clij	PEYROT	ccxxix & ccxxx
		Pfister (de)	clxx
 ACAIRE	clxxxij	* PICHARD (DE)	lxiv
Macaire	cxv	PICTET DE ROCHEMONT.	ccxxvij
* MAGIS	lxiv	PICTET.	ccxxvij
MAJER	clvj & clx	* Pignier	xxxv
* Maleprade (de)	lxvj	PINGEL.	cxv
* Maleville (de)	lxvj	Planta	cxvj
Malmberg.	cxv	PLATZMANN	cxij & cxlij
* Maréchal (de)	xxxvij	Platzmann.	cxliij
MARION DE BEAULIEU.	ccxxij	POLIER (DE)	cxv
* Martin	xxxvj & xxxvij	Preuffer	cxliv & clvij
Martin-Paschoud	cxlvij		
* MARTIN SALLIÈRES D'ARVES	xl	 AASLOFF.	ccxj
Marville (Dumas de)	ccxxxj	RACHOUD	ccxxv
MAYER.	clxxxiv	* RAMBAUD.	xxij
MAUCLER (DE)	lxxij & clxxv	RAPIN (DE).	ij & lj
MAZARS DE MAZARIN.	ccxxv	Rapin (de).	lxv, cl, clxxix, cxv, ccxvij & ccxl
* MELET (DE)	lxij	RAYMOND (DE)	ccxxij
MELLY	cxlv	REIBOLDT (DE)	clxxij
Melly	cxliij	Renard-Bacot	ccvij
METZLER.	clxij & clxv	RENDORP.	ccxxij
MICHENSEN.	cxvix	RENOUARD	clxxxvij
Miller	ccj	Reyerfen	ccxij
MIRANDE (DE)	clxxx	* Rioupeyroux (de)	lxv
Modes.	cxlij	* RICHARD (DE)	xxxv
MONOD	cxv, ccij & ccxxvj	ROBINEAU	ccvij
Monod	cc	RÔDER (DE)	cxv
MORIN.	ccvj	ROECHLING.	cliv

	Pages.		Pages.
ROGER	cliv	T AETS VAN AMERONGEN . .	clxxxij
<i>Roguin</i>	ccxxvij	* <i>Tefart</i>	lxxij
* <i>Rollet</i>	xxxv	<i>Thinard</i>	clxxxvj
<i>Roffel</i>	ccix	<i>Tifchy</i>	ccxj
ROSSET.	ccxxxij	TOLLIN	cxciv
ROTHE	cxciv	* TORREX	xlviij
S ALADIN DE LUBIÈRES . . .	ccxxvij	U TTENHOVEN (DE).	clxxij
SALADIN	ccxxvij		
<i>Sallières d'Arves</i>	xvij		
SALOMON.	ccvij		
SARASIN	clj & clxiv		
* <i>Saulvaige (de)</i>	xj	V alette.	ccvj
SAY	clvj	VALKENBURG (VAN). . .	ccxlj
<i>Schaezler (de)</i>	clxv	VARRENTRAPP	clxj
SCHARFF	clix & clxij	<i>Verdier de Serviers</i> . . .	ccxxv
<i>Schelliebeck</i>	ccxij	* <i>Verger (du)</i>	lij
SCHELIHA (DE).	clxxij	VERNÈDE.	clxxxvj
SCHERER	clxxxj	* VIÇOSE (DE).	lxvij
<i>Schliekmann (de)</i>	clxxj	VIETINGHOFF-SCHELL (DE).	clxxj
SCHMIDT-POLEX	clvij	VILLELUME DE SOMBREUIL (DE)	ccxxxvij
SCHÖN (DE).	clxxij	<i>Villers</i>	ccix
SCHÖNFELDT (DE).	clxxiv	<i>Vleugel</i>	ccxiiij
<i>Schwartz</i>	clxj	VOLTELEN	clxxxvij
SEEBACH (DE).	clxxj & clxxij	VOORST (VAN).	clxxxvij
SENARCLENS DE WUFLENS (DE)	clxxxij	* VUILLIET (DE)	xxxv
<i>Serviers (Verdier de)</i>	ccxxv		
SÉVERY (DE CHARRIÈRE DE)	ccxxxvj	W ächter (de)	cxcii
<i>Smedley</i>	cciv	WATZDORF (DE)	clxxj
SMITH.	ccxj	WEISE (DE).	clxxij
SOMBREUIL (DE VILLELUME DE)	ccxxxvij	<i>Westrick</i>	clxxxij
<i>Spencer</i>	clxxxix	<i>Whiting</i>	ccj
SPIES	clxvij	WICHELHAUSEN.	clvij
STAPFER	ccv	<i>Winckler</i>	clij & cxliij
STEINKAULER	clxv	Z EPPELIN (DE).	cxc & cxcij
<i>Steeg</i>	clix	<i>Zickwolff</i>	clx & clxvij
STOFFREGEN (DE).	cxc	ZOLLER	clxv
STRAALMANN.	clxxxvij		





RECTIFICATIONS ET ADDITIONS

- Page 13, dernière ligne de la note. — *Ajouter* : Voir à la suite de la Généalogie de la famille de Rapin, *Pièces justificatives*, n° 1 (p. lxxxj).
- P. 19, l. 4 de la note. — Hudry-Defnos, *lire* Hudry-Ménos.
- P. 29, l. 3 de la note 1. — Indigation, *lire* indignation.
- P. 50, dernière ligne de la note 3. — *Ajouter* : Voyez plus loin, p. 65.
- P. 54, l. 16. — Quelques, *lire* quelque.
- P. 79, l. 8 de la note. — Cavagne, *lire* Cavagnes.
- P. 85, dernière ligne de la note. — *Caila*, *lire* Caylar.
- P. 144, l. 15. — Brandeboug, *lire* Brandebourg.
- P. 152, l. 8 de la note 1. — Wadington, *lire* Waddington.
- P. 156, l. 3. — Hollande, *lire* Irlande.
- P. 161, l. 2 de la note. — Bervick, *lire* Berwick.
- P. 165, l. 1. — Wolfesley, Showel, *lire* Wolfeley, Shovel.
- P. 175, l. 24. — Valler, *lire* Waller. *N. B.* Ce gentilhomme était fils du chevalier Guillaume Waller, mort en 1668, célèbre général presbytérien, qui prit part à toutes les luttes du Parlement & de Charles I^{er}. Tour à tour vainqueur & vaincu, Waller acquit néanmoins une grande réputation, qu'il dut autant à l'intégrité de son caractère qu'à ses talents militaires. Rapin-Thoyras cite très-souvent son nom : voy. *Hist. d'Angleterre*, t. III, pp. 291, 293, 301, 304, 471.
- P. 238, l. 7. — de Vier, *lire* De Vier. — *N. B.* On fait qu'en hollandais le mot *De* signifie *Le* : De Vier, De Hondt, De Rogiffart, équivalent à : Le Quart, Le Hondt, Le Roux [?]
- P. 261, l. 3. — Legrand, maître, *lire* la Grand, Maître.
- P. 261, l. 4. — Holtenfeld, *lire* Hartenfeld.
- P. 266, l. 24. — 1527, *lire* 1528.
- P. 267, l. 6. — *Après* De Hondt, *ajouter* : qui publièrent en 1736-38 les tomes XI & XII, dus à Durand, & le tome XIII dû à Dupard. Beaucoup d'exemplaires des premières éditions de l'*Histoire d'Angleterre* se trouvent reliés avec ces trois derniers volumes, ce qui produit quelque confusion, qu'accroît encore l'inégale distribution des tomes dans les diverses éditions.
- P. 268, l. 23. — *N. B.* Les Jésuites repoussèrent les allégations de De Rogiffart, par un *Avis* placé au tome IX de l'édition de Trévoux (p. xvj). Ils l'y mettent en demeure de prouver ce dont il les accuse, en comparant la dernière édition à la leur.
- P. 271, note 3. — Qui en avait annoté, *lire* qui avait continué.
- P. 271, note 3, l. 2, *après* Tindal, *ajouter* : pour les *Extraits des Actes de Rymer* donnés par Rapin.
- P. 273, l. 7. — 1726, *lire* 1723.
- P. 274, l. 25. — 5734, *lire* 5934.
- P. 325, l. 15. — n° 6, *lire* n° 7.
-
- P. xvii, l. 9. — *Temps*, *lire* tems.
- P. xix, l. 7. — *Eu*, *lire* lu.
- P. xxvii, l. 4 de la note. — *Qne*, *lire* que.
- P. xxix, l. 17. — Effacer : *de*.
- P. xxxiii, l. 25. — *flatté*, *lire* flatté.
- P. xlviii, l. 7. — *Concurrents*, *lire* concurrents.



RECTIFICATIONS ET ADDITIONS

A LA GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE

- Page xj, ligne 16. — De Dono, *lire* Martin de Domo.
- P. xv, l. 30. — d'Albane, *lire* D'Albane.
- P. xvij, l. 8 de la note. — Tranché, barré d'or & de gueules, *lire* taillé de gueules sur or.
- P. xvij, l. 9. — *Après les mots* : en bande, *ajouter* : de l'un & de l'autre.
- P. xxvij, l. 11. — Maintint « ès, *lire* maintint « ès.
- P. xlv, l. 5, & p. lxxxiv, l. 9. — Sigifmond d'Est, *lire* Sigifmond d'Ast.
- P. xlvj, en haut. — xlv, *lire* xlvj.
- P. xlvij, l. 20 (note). — Oſtoye, *lire* oſtroye.
- P. lxij, l. 30. — N. B. N... de Laſtau, évêque de Sisteron, a laiffé des *Sermons* traduits en eſpagnol par Jacques de Naiva, Valladolid, 1754, 4 vol. in-8°.
- P. lxv, l. 9. — N. B. Les aigles du blafon font contournées à tort.
- P. lxv, l. 26. — De Guariffon, *lire* Garriffon.
- P. lxvij, l. 4. — N. B. Viçofe, baron de Lacourt & non Lacour, quelquefois écrit Viçoufe ou Vixoufe. Un lieutenant particulier au Prédial d'Aurillac, au fiècle dernier, de Vixoufe, a écrit un poème en douze chants : *Les Paſſions*, Bruxelles & Paris, 1780, in-12.
- P. lxvij, l. 11. — Au château de Mauvers, *lire* au Mas-Garnier.
- P. lxxix, l. 10. — Jeanne-Henriette, *ajouter* Antoinette.
- P. lxxix, l. 25. — Mou à Stettin le 22 juin 1
- P. lxxx, l. 1. — 4 août
- P. lxxx, l. 2. — A la le 17, *lire* le 19.
- P. lxxx, l. 3. — *Louis, Louis.*
- P. lxxx, l. 17. — N. E de la famille d' font figurées en telé. Voy. Rietſu l'*Europe*, 1861.
- P. cv, note 1. — N. E le journal l'*Interme* p. 323), la queſtic par « une lance rôle de taxes que r ſieurs réponſes y c pp. 54, 121, 339 nière nous paraſ queſtion. « Le m connaiffait d'autre gaélique (pieu di conſtance avait ſu pins, le nom colle des qu'ils tiraient extension *ce mot une troupe ſoldée.* Voy. l'*Intermédiaire*
- P. cxvij, l. 22. — Je Saint-Jean de Mauri



RECTIFICATIONS ET ADDITIONS

AUX GÉNÉALOGIES PRÉCÉDENTES

Une généalogie sans *errata* est chose inconnue, & nous ne prétendons pas déroger à cette règle, qui tire son indéfectibilité des complications que présentent les recherches généalogiques. Renseignements inexacts, incomplets, tardifs, mauvaise écriture des correspondants, originaux d'un déchiffrement scabreux, &c., en voilà plus qu'il n'en faut pour rendre bien difficile la perfection toujours pour suivie, rarement atteinte, de ce genre de travail.

Nous avons arrêté notre tâche complémentaire, en ce qui concerne la *Postérité par alliances de Rapin-Thoyras*, au 1^{er} janvier 1864, sauf de très-rare exceptions (par exemple, p. clxxxvij, l. 11 de la note, & p. cxxxvj, l. 11); nous n'avons pu tenir compte des modifications ultérieures & déjà nombreuses : morts, naissances, mariages, que le temps a apportées à notre travail depuis deux ans.

Nous laissons à chaque famille le soin de compléter ce qui la concerne, & nous nous bornons ici à inférer les rectifications qu'exige le texte lui-même, avec celles qui nous ont été adressées par nos correspondants.

P. cxxxvij, l. 21. — Sont parents, *lire* sont, dans deux généalogies différentes, parents.

P. cxliv, l. 18. — *Hans-Heinrich*, *lire* Hans-Heinrich.

P. cxliv, l. 19. — N... né, *lire* Thérèse, née.

P. cxliv, l. 20. — *Ferdinand-Albert*, *lire* Ferdinand-Albert.

P. cxlvij, l. 1. — Officier, *lire* commandeur de la Légion-d'Honneur, & décoré de presque tous les ordres de l'Europe en 1855, à l'occasion de l'Exposition universelle.

P. clj, l. 9. — *Mettre une virgule après le mot : commerce.*

P. clj, l. 19. — D. jan., *lire* D. [datum] 9 jan.

P. clj, note 1. — *Compléter cette note comme suit : Pierre Gontard, né à Grenoble en Dauphiné, au milieu du XVII^e siècle, vint se fixer à Francfort en 1686, & y fonda une maison de banque. De Catherine-Sophie de*

Steiss, il eut un fils, Jacques-Frédéric Gontard, baptisé en 1702, mort le 14 déc. 1766, qui eut de son union avec Marie-Madeleine Sarasin (1706-1773), célébrée le 2 avril 1726, plusieurs fils, entre autres, Jean-Henri & Alexandre Gontard.

P. clv, l. 11. — Louis-Marie-Armand Bertin est le neveu & non le fils de M. Bertin de Vaux. Voy. même page, la suite de la note 1, page cliv.

P. clvj, l. 9. — La famille Grivel est originaire d'Aubonne, au pays de Vaud.

P. clxij, l. 6. — P. clxvij, *lire* p. clvij.

P. clxij, l. 8 & 9. — *De Holzhausen*, *lire* DE HOLZHAUSEN.

P. clxix, l. 1. — Maurice-Flavius DE FONDER-FRENX, *lire* DE TONDER-TRENX. N. B. Le baron de Tonder était neveu du baron de Trenck ou Trenx, capitaine de

Pandours, célèbre par ses cruautés, par sa passion pour la princesse de Prusse, & par la longue captivité qui en fut le résultat. Il a laissé des *Mémoires* & mourut à Paris sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794.

P. clxix, l. 4 & 5, & p. cclxij. — Fonder, lire Tonder.

P. clxxij, l. 12, 14 & 15, & p. cclxij. — Goldaxer, lire Goldacker.

P. clxxix, l. 12. — N. B. L'éloge funèbre de Mauclerc a été composé par Formey, & se trouve dans les *Eloges des académiciens de Berlin & de divers autres savants*, Paris & Berlin, 1757, 2 vol. in-12.

P. clxxx, l. 30. — Marthenay, lire Martheray.

N. B. Le titre de baron que nous avons donné à quelques membres de la famille d'Hogguer, sur la foi de la « Postérité, &c. de Paul de Rapin, Seigneur de Thoyras, 1792, » existe dans cette famille depuis plusieurs générations; il figure sur les *Annuaire militaires* au-devant du nom du général baron Frédéric d'Hogguer, mais nous ne connaissons ni la date ni l'origine de sa concession.

P. clxxx, note 1.^{re} — N. B. Jean-Guillaume, baron d'Hogguer, né à Amsterdam le 15 février 1755, ministre accrédité des Sept Provinces-Unies de Hollande à Saint-Petersbourg, plus tard gouverneur civil de Courlande & conseiller d'Etat au service de Russie, mort à La Haye, en 1838, épousa, à St-Petersbourg, Anne *Puliansky*, demoiselle d'honneur de l'impératrice, décédée dans la même ville en 1847. Leurs enfants sont : A. Elifabeth d'Hogguer, née en 1806, veuve du baron Alexandre de Meyendorff, actuellement fixée à Paris. — B. Alexandrine d'Hogguer, née en 1806, veuve de Jean Seniavine, fils de l'amiral de ce nom, habite Saint-Petersbourg; ses enfants ont contracté en Russie de brillantes alliances. — C. Paul-Guillaume, baron d'Hogguer, né en 1807, a été officier aux gardes suisses au service de France, & lieu-

tenant de cavalier Pays-Bas. Etabli à Frédérica *Maitland* un fils unique, né Géraud d'Hogguer. renseignements in-nons, tout incomp en regrettant de n' & auprès des inté qu'ils comportaient

P. clxxxj, l. 20. — Pour chevalier, voy. p. c rectification de l'erreu

P. clxxxij, l. 9, 10 & 12 flens. N. B. Claud tilhomme du pays tres de cette famille servit parfois de fieur, qui l'appelle 1545) : *Claudius m*

P. clxxxv, l. 27. — De François Deleffert, li Paul Deleffert, & de çois & Gabriel Deleff

P. clxxxix, l. 6. — N. Maucier est grand-Couronne de Wur beaucoup d'autres l'avènement du roi donné sa démission a été créé Grand C

P. cxc, l. 15. — GEM MINGEN.

P. cxvii, l. 23. — PIN

P. ccij, l. 8 & 9 (note) Abram-Christin Monc 7 mai 1642, laissa, Mégrier.

P. ccij, l. 10 (note). — 1

P. ccij, l. 11. — N... C

P. ccij, l. 22, 25 & 27 pléter les dates suivan lire 1753; 178 ..., l 1847 [?]; 18..., lire 1

P. ccij, l. 24 & 26. — Emmanuel Monod. —

- Hélène-Charlotte Bechling. — Comte de Groffoff, *lire* baron de Groffoff, titre laïffé à son neveu le colonel Monod par la générale Rath, née Monod, gouvernante des enfants de l'Empereur Paul I^{er}, titrée baronne de Groffoff. (*Note de M. Ch. Eynard-Eynard.*)
- P. ccij, l. 6. — Actuellement pasteur de l'église de Nîmes, *lire* actuellement professeur de théologie à la Faculté de Montauban, remplacé à Nîmes par son beau-frère Charles Babut, ci-devant pasteur à Beaumont. Voy. p. ccv. — N. B. La famille de Coninck, avec ses diverses branches, est si nombreuse, que, dans un intervalle de moins d'une année, des changements importants y sont intervenus; aussi croyons-nous impossible de dresser sa généalogie d'une manière absolument exacte à un moment donné. Voy. la note, p. ccij.
- P. ccij, l. 8. — Eugénie, née, *lire* Eugène, né.
- P. ccij, l. 18. — *Ajouter* : pasteur à Paris.
- P. ccvj, l. 3. — Honnyman, *lire* Honyman.
- P. ccvj, l. 6. — Gustave, *lire* Gustave-Jean, né le 30 décembre 1858.
- P. ccvj, l. 8. — N..., *lire* Joseph.
- P. ccvj, l. 15. — N..., *lire* Bernard.
- P. ccvij, l. 11. — 1809, *lire* 1807.
- P. ccxj, l. 2. — né, *lire* née.
- P. ccxvij, l. 16. — M^{me} Cazenove-Blaquière. N. B. M^{me} Blaquière était très-souvent désignée sous les noms réunis de ses deux maris, surtout dans les premiers temps de son second mariage.
- P. ccxj. — CHARLES, *ajouter* : élevé à l'école des Cadets de Colmar.
- P. ccxvj, l. 11. — 1835, *lire* 1837.
- P. ccxvij, l. 5. — Marie-Cécile, *lire* Marie-Cécile.
- P. ccxvij, l. 1 (note). — Est originaire de Coffonnay & d'Aubonne, *compléter* : est Vaudoise, & on la trouve établie à Peney-le-Jorat, dès 1500. Le père de Gabriel-Etienne Deleffert, quitta le premier le canton de Vaud, pour venir s'établir à Lyon en 1725.
- P. ccxvij, l. 7 (note). — Trois fils, *lire* six fils. — *Après le mot* Neufchatel, *ajouter* : entre autres.
- P. ccxvij, l. 14. — *Rectifier* : M^{me} de Watteville (dont la fille Ida a épousé Alph. Revilliod), Ida Deleffert, morte à 15 ans, & M^{me} de Muralt.
- P. ccxxx, l. 1. — En 1806, *lire* le 6 juillet 1806.
- P. ccxxx, l. 7, & ccxxj, l. 2. *De Villas. N. B.* Le nom de cette famille, originaire de Saint-Hyppolite en Cévennes, s'écrivait Villas avant 1600. Depuis lors, son orthographe a varié, & on trouve dans des actes passés à Saint-Hyppolite, à Nîmes & à Lyon, ce nom écrit : de Villas, De Villas, & enfin Devillas. — Cf. ci-dessus, p. clxxvj. Observation analogue pour les familles Dufour, Deleffert, Dalbis, &c.
- P. ccxxx, l. 16. — Peu, *lire* le 20 octobre 1826.
- P. ccxxij, l. 3. — En 1821, *lire* le 6 août 1821.
- P. ccxxij, l. 14. — N. B. M^{me} de Cazenove-d'Arlens a publié plusieurs romans, entre autres : *Alfred ou le Manoir de Warwick*, 1794; *Les Orphelines de Flower-Garden*, 1799; *Le Château de Bothwel*, 1819, &c. La liste bibliographique en a été donnée par M. Quérard, *France littéraire*, t. II, p. 95.
- P. ccxxij, l. 13. — *Après* ROSSET, *ajouter* : officier au service de France.
- P. ccxxxvij, l. 8 (note). — Descendants, *lire* enfants.
- P. ccxxxvij, l. 10 (Note). — N... Tardieu, *lire* Ambroise Tardieu.
- P. ccxxxix, l. 6 (note). — Ce verfet des Saintes Ecritures, *lire* cette pieuse exhortation.
- P. ccxl, l. 6. — De Waal, *lire* de Waall.
- P. ccxl, l. 11. — Bylandt-Holt, *lire* Bylandt-Halt.
- P. ccxl, l. 18. — Meeſter-Knoop, *lire* Meeſter-Knaap.
- P. ccxl, l. 21. — Wolkert, *lire* Volkert.
- P. ccxlj, l. 6. — 14 octobre, *lire* 13 octobre.
- P. ccxlj, l. 21. — 6 février, *lire* 6 janvier.
- P. ccxlv, l. 25. — *Intercaler* : AUBERJONNOIS. — *Pays de Vaud*. (Seigneurs de Montu-

guy.) De gueules à un éperon d'argent, la molette en haut, accompagné de trois étoiles du même, 2 & 1. Cq. timbré d'un demi-vol de gueules. — *N. B.* Ce blason aurait dû être gravé à la page ccxxvj, l. 11.

P. ccxlix, — FONDER-FRENX, lire TONDER-TRENX.

P. cclv. — POLIER, *ajouter* : (de).

P. cclv. — REIBOLDT, *ajouter* : (de).

P. cclvj. — SCHELIHA, *ajouter* : (de).

P. cclvj. — SCHLIEKMANN, *ajouter* : (de.)

P. cclvj. — SCHÖN & SCHÖNFELD, *ajouter* : (de).

P. cclvij. — SEEBAC

P. cclvij, l. 11. — SEI

Après les mots : Si

N. B. Un diâon

Vanité de Senard

trier, *Recherches*

p. 86.

P. cclviii. — UTTENH

P. cclviii. — VIÇOSI

ajouter : (de).

P. cclviii. — VIETIN

P. cclix. — WATZD

P. cclix. — WEISE, c

P. cclix. — ZEPPELI





TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages.
Dédicace	v
Avant-Propos.	vii
Chapitres I à X. de	3 à 350
Notes, Pièces justificatives & Eclaircissements	351
Lettres & Fragments poétiques de Rapin-Thoyras.	i
Table des Chapitres	441
Généalogie de la famille de Rapin	j
Pièces justificatives de la généalogie de Rapin	lxxxj
Postérité par alliances de Paul de Rapin, Seig ^r de Thoyras.	cxxix
Sources & Preuves des généalogies	ccxliij
Armorial des généalogies.	ccxlv
Table alphabétique des alliances des familles de Rapin, Dufour, Du Bofc, de Maucler, de Coninck, de Cazenove & de Freisheim.	ccclxj



1

2

3

4



COMMENCÉ D'IMPRIMER
PAR LOUIS PERRIN
LE XXII FÉVRIER M D CCC LXIII
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VII AVRIL DE L'AN DE GRACE
M D CCC LXVI





AVIS AU RELIEUR

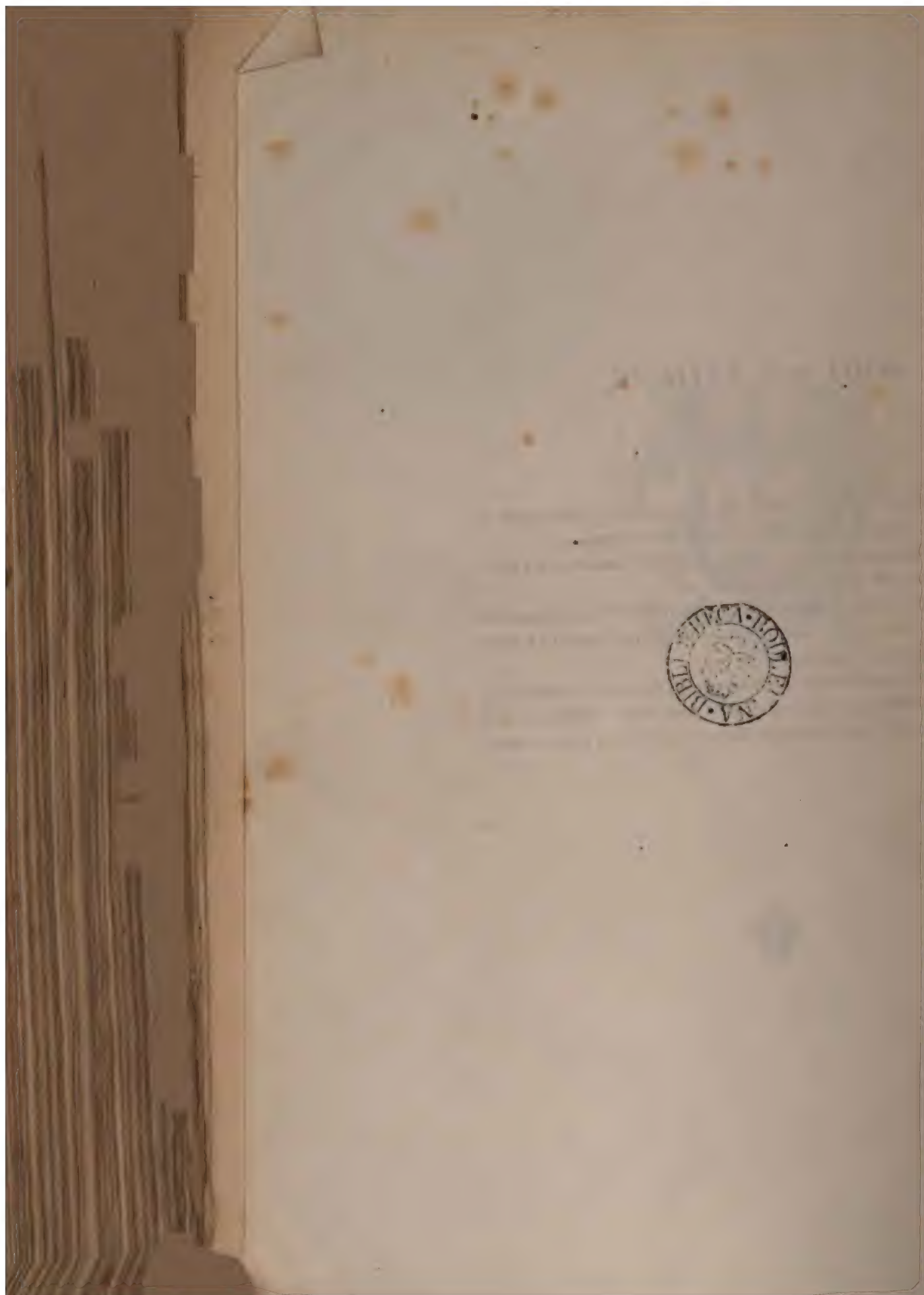
Le *fac-simile* (Lettre de Rapin-Thoyras à M. de Mauclerc) doit être placé en regard du portrait, avant la dédicace qui précède l'*Avant-Propos*.

Les *Lettres & Fragments poétiques*, paginés en chiffres romains i à lxxviii, doivent être placés entre la page 350 & la page 441.

La *Généalogie de la maison de Rapin & l'Appendice* (Postérité par alliances de Paul de Rapin, Sr de Thoyras), avec les pièces qui suivent, paginés j à cclxv, doivent être placés après la page 444.

La planche représentant les ruines du château de la Chaudane & la chapelle de Sainte-Thècle, doit être placée en regard de la page xxiv (Généalogie de la maison de Rapin). Celle des blasons doit l'être en regard de la page c (*idem*).





100

1

2

3

4





